Sarah J. Maas

Un Palais de Colère et de Brume

La Martinière j. Fiction

Du même auteur, aux éditions de la Martinière Jeunesse

Keleana, tome 1 – L'Assassineuse
2013

Keleana, tome 2 – La Reine sans couronne
2014

Keleana, tome 3 – L'Héritière du feu
2015

Un palais d'épines et de roses
2017

Illustrations de couverture : © Adrian Dadich et Mich Wiggins

Édition originale publiée sous le titre *A Court of Mist and Fury*
par Bloomsbury Publishing, Inc., New York

ISBN : 978-2-7324-8522-5

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Josh et Annie,
ma propre Cour des Rêves

Table des matières


Prythian
La Prison
Velaris
Cour
de la nuit
Cour
du Jour
Cour
de l'Aube
Sous la Montagne
Cour
de l'Hiver
Cour
de l'Été
Cour
de l'Automne
Cour
du Printemps
Terres des mortels
Hybern
Vallahan
Royaume des immortels
Le Mur
Terres des mortels

Peut-être avais-je toujours été malsaine.

Peut-être une personne vertueuse aurait-elle jeté le poignard en frêne et préféré la mort à ce qui m'attendait.

Tout autour de moi était couvert de sang.

Je devais me faire violence pour garder l'arme dans ma main qui tremblait, rouge de sang, et tout en moi se brisait tandis que le cadavre de l'immortel refroidissait sur le sol en marbre.

J'étais incapable de lâcher le poignard et de m'éloigner de ce corps.

– Très bien, lança Amarantha du haut de son trône. Au suivant.

Un autre poignard attendait et un autre immortel était agenouillé devant moi. Une femme.

Je savais d'avance les paroles qu'elle prononcerait, la prière qu'elle réciterait.

Je savais que je la tuerais comme j'avais tué le jeune homme agenouillé devant moi.

Pour les libérer tous, pour libérer Tamlin.

J'étais le bourreau d'innocents et le sauveur d'un pays.

– Dès que vous serez prête, allez-y, Feyre chérie, reprit Amarantha sur un ton traînant.

Ses cheveux d'un roux ardent avaient le même éclat que le sang luisant sur mes mains et sur le marbre.

Assassin. Bourreau. Monstre. Menteuse. Sournoise.

J'ignorais à qui je destinais ces mots car il y avait longtemps que toute différence entre la reine et moi s'était estompée.

Mes doigts se desserrèrent et le poignard tomba dans la mare de sang, éclaboussant mes bottes usées, vestiges d'une vie mortelle si lointaine qu'elle aurait pu être l'un de mes rêves fiévreux de ces derniers mois.

Je regardai la femme qui se tenait face à moi, le visage masqué par la capuche de son manteau, son corps frêle très droit, prête à affronter le sort que je lui réservais, le sacrifice de sa vie.

Je pris le poignard posé sur un coussin de velours noir. Le manche était glacé dans ma main moite et brûlante. Les gardes rejetèrent la capuche qui dissimulait ses traits.

Je reconnus le visage qui se levait vers moi.

Je connaissais ces yeux gris-bleu, cette chevelure d'or sombre, ces lèvres pleines et ces hautes pommettes. Je connaissais ces oreilles légèrement en pointe, ce corps élancé, dépourvu de toutes les imperfections humaines et nimbé de l'éclat subtil de l'immortalité.

Et je connaissais le vide, le désespoir et la corruption qui transparaissaient sur ce visage.

Ma main ne tremblait pas quand je levai le poignard.

Ni quand je saisis cette épaule menue et plongeai les yeux dans ce visage haï… le mien.

Ni quand j'enfonçai la lame en frêne dans mon cœur qui l'attendait.

Première partie

Le palais et la prison

Chapitre premier

Je vomis dans les toilettes en essayant de ne pas faire de bruit.

Seul le clair de lune éclairait la vaste salle de bains en marbre.

Tamlin n'avait pas remué à mon réveil en sursaut. Quand j'avais été incapable de distinguer l'obscurité de la chambre de la nuit éternelle des cachots d'Amarantha, quand la sueur froide dont j'étais baignée m'avait rappelé la sensation du sang poisseux des deux immortels sur ma peau, je m'étais ruée dans la salle de bains.

J'attendais maintenant que les spasmes qui me secouaient s'évanouissent progressivement comme les rides à la surface d'une eau calme.

Ce n'était qu'un cauchemar, l'un de ceux qui me hantaient jour et nuit depuis plusieurs semaines.

Il y avait trois mois que nous étions ressortis de Sous la Montagne. Trois mois durant lesquels je m'étais adaptée à mon nouveau corps d'immortelle et à un monde luttant pour se reconstruire après la chute d'Amarantha.

Je m'efforçai de respirer régulièrement pour recouvrer mon calme.

Quand je me sentis mieux, j'allai me placer sous une fenêtre ouverte par laquelle je pouvais voir le ciel nocturne et sentir la brise caresser mon visage moite. J'appuyai ma tête contre le mur et posai les mains à plat sur la fraîcheur du sol en marbre.

Tout cela était bien réel. J'avais survécu. Je m'étais évadée.

C'est bien réel, me répétai-je en ramenant mes genoux contre ma poitrine.

Je fermai les poings si fort que mes ongles entaillèrent presque mes paumes.

La force des immortels était plus une malédiction qu'un don. Pendant les trois jours qui avaient suivi mon retour à la Cour du Printemps, j'avais plié ou froissé chaque pièce d'argenterie qui m'était passée entre les mains. Gênée par la longueur insolite de mes jambes, j'avais trébuché si souvent qu'Alis avait ôté tous les objets de valeur de mes appartements, et j'avais brisé pas moins de cinq portes en verre en les fermant trop fort.

Je dépliai mes doigts. Ma main droite était blanche et lisse, une vraie

main de Fae. J'examinai sur le dos de ma main gauche les volutes des tatouages qui recouvraient mes doigts et se prolongeaient sur mon poignet et mon avant-bras. Leur encre sombre semblait boire l'obscurité de la salle. L'œil gravé au centre de ma paume paraissait m'observer, calme et rusé comme celui d'un chat. Sa pupille était plus dilatée que dans la journée, peut-être pour s'adapter à l'intensité de la lumière comme n'importe quel œil…

Je les foudroyai du regard, lui et l'être qui m'épiait peut-être à travers ce tatouage.

J'étais sans nouvelles de Rhysand depuis mon retour. Je n'avais pas osé poser de questions ni à Tamlin, ni à Lucien, ni à personne, de crainte de faire resurgir le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit… Et de lui rappeler le marché de dupes que j'avais conclu avec lui Sous la Montagne : je devais passer une semaine par mois avec lui depuis qu'il m'avait sauvé la vie.

Mais même si Rhysand avait miraculeusement oublié ce marché, moi, je ne le pourrais jamais. Tamlin, Lucien… Personne ne le pourrait. Pas avec ce tatouage.

Rhysand était l'ennemi de Tamlin et de toutes les autres cours de Prythian. Rares étaient ceux qui, après avoir franchi les frontières de la Cour de la Nuit, avaient survécu. Aucun étranger à cette cour n'aurait pu vraiment décrire la région la plus septentrionale de Prythian.

On savait seulement qu'elle n'était que montagnes, ténèbres, étoiles et désolation.

En ce qui me concernait, je n'avais pas eu le sentiment d'être l'ennemie de Rhysand lors de notre dernière entrevue qui avait suivi la mort d'Amarantha. Je n'avais raconté à personne cette rencontre, ce qu'il m'avait dit et ce que je lui avais confié.

Réjouissez-vous de posséder un cœur humain, Feyre. Et plaignez ceux qui ne ressentent rien.

Je serrai le poing pour ne plus voir l'œil tatoué sur ma paume, me levai et allai me rincer la bouche et me rafraîchir le visage.

J'aurais aimé ne rien ressentir. J'aurais aimé que mon cœur devienne immortel, comme le reste de mon corps.

Quand je regagnai la chambre, Tamlin dormait toujours, étalé sur le matelas. J'admirai un instant les muscles puissants de son dos nimbé de clair de lune, ses cheveux d'or que j'avais emmêlés quand nous avions fait l'amour quelques heures plus tôt.

Pour lui, je m'étais sacrifiée et j'avais vendu mon âme avec joie.

Et maintenant, j'avais l'éternité devant moi pour en payer le prix.

Les draps étaient redevenus frais et secs quand je me glissai dans le lit. Je me recroquevillai et tournai le dos à Tamlin. Sa respiration était profonde et régulière… mais mon ouïe de Fae percevait parfois un arrêt entre deux souffles, le temps d'un battement de cœur. Dans ces moments-là, je n'osais jamais lui demander s'il était réveillé.

Il ne se réveillait jamais quand les cauchemars m'arrachaient au

sommeil, quand je vomissais tripes et boyaux nuit après nuit. S'il avait entendu quoi que ce soit, il n'en disait rien.

Je savais que des rêves semblables l'éveillaient en sursaut aussi souvent que moi. La première fois que c'était arrivé, j'avais essayé de lui parler, mais il s'était dégagé et avait repris sa forme animale toute de fourrure, de griffes, de cornes et de crocs. Pendant le reste de la nuit, il avait monté la garde au pied du lit.

Il avait passé de nombreuses nuits ainsi, depuis lors.

Par un accord tacite, Tamlin et moi refusions de laisser la victoire à Amarantha en admettant qu'elle nous tourmentait encore dans notre sommeil.

Et puis il était plus facile de ne pas s'expliquer. De ne pas lui confier qu'en le libérant, en sauvant son peuple et tous ceux de Prythian, je m'étais détruite.

Et je pressentais que je n'aurais pas assez de toute l'éternité pour me reconstruire.

Chapitre 2

– Je veux y aller.

– Non.

Je croisai les bras, dissimulant ma main tatouée sous mon biceps droit, et écartai légèrement les pieds sur le sol en terre battue des écuries.

– Cela fait trois mois maintenant, il ne s'est rien passé et le village est à moins de cinq lieues…

– Non.

Le soleil de ce milieu de matinée faisait briller les cheveux dorés de Tamlin tandis qu'il bouclait sur sa poitrine son baudrier garni de poignards. Son visage à la beauté rude était exactement tel que je l'avais rêvé durant les longs mois au cours desquels il avait porté un masque. Mais il était maintenant fermé et ses lèvres ne formaient plus qu'une mince ligne.

Derrière lui, assis sur sa jument pommelée et escorté de trois sentinelles, Lucien secouait la tête en signe d'avertissement et son œil métallique semblait me dire : *Ne le pousse pas à bout.*

Mais alors que Tamlin se dirigeait vers son étalon noir, je serrai les dents et le rejoignis.

– Le village a besoin de toute l'aide qu'on pourra lui apporter, insistai-je.

– Mais les démons d'Amarantha sont encore en liberté, rétorqua-t-il.

Il enfourcha sa monture avec souplesse. Je me demandais parfois si ces chevaux n'étaient là que pour préserver une apparence de civilité – ou de normalité. Pour dissimuler qu'il courait plus vite qu'eux et qu'il vivait à demi dans la forêt.

Les yeux verts de Tamlin étaient aussi durs que deux éclats de glace.

– Je n'ai pas assez de sentinelles pour t'escorter, reprit-il.

– Je n'ai pas besoin d'escorte, assurai-je en saisissant la bride de son cheval pour le contraindre à s'arrêter, et dans ce mouvement, l'anneau d'or serti d'une émeraude que je portais au doigt étincela au soleil.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Tamlin m'avait demandée en mariage, deux mois pendant lesquels j'avais subi des présentations de fleurs, d'habits, de plans de table et de victuailles. Le solstice d'hiver m'avait offert

un bref répit une semaine auparavant, même si j'avais dû échanger la contemplation de dentelles et de soieries contre la sélection de couronnes et de guirlandes.

Trois jours de festivités, de libations et d'échanges de cadeaux couronnés par une cérémonie fastidieuse au sommet des collines pendant la nuit la plus longue de l'année. Je n'avais guère prêté attention aux explications qu'on m'avait données sur les origines de ces réjouissances. Tout ce que j'en avais retenu, c'était que je devrais endurer deux cérémonies : l'une au coucher du soleil avant une interminable nuit de festivités en l'honneur de la mort du soleil, l'autre à l'aube pour saluer sa renaissance.

J'avais dû rester debout devant l'assemblée de courtisans et d'immortels de rang inférieur pendant que Tamlin enchaînait toasts et discours. J'avais volontairement omis de mentionner que cette nuit était celle de mon anniversaire. J'avais déjà reçu assez de cadeaux et j'en recevrais bien davantage le jour de mon mariage. Je n'avais que faire de tout cela.

À présent, deux semaines seulement me séparaient de ce mariage. Je devenais folle à l'idée que je ne pourrais pas sortir du palais, que je n'aurais même pas un jour à moi pour faire autre chose que dépenser l'argent de Tamlin et voir des courtisans ramper devant moi…

– Je t'en supplie…, l'implorai-je. Cette reconstruction est si lente… je pourrais chasser pour les villageois, leur apporter à manger…

– C'est trop dangereux, décréta Tamlin en remettant en marche son cheval dont la robe luisait comme un miroir sombre. Surtout pour toi.

C'était ce qu'il me répétait dans toutes nos discussions, chaque fois que je le suppliais de me laisser aller au village le plus proche pour aider à rebâtir ce qu'Amarantha avait fait brûler des années auparavant.

Je le suivis sous le soleil éclatant, dans l'herbe des collines ondulant sous une douce brise.

– Les villageois veulent rentrer chez eux, ils ont besoin d'un endroit où ils pourront vivre…, insistai-je.

– Ces gens te considèrent comme une bénédiction, comme un guide. S'il t'arrivait quoi que ce soit…

Il arrêta son cheval au début du chemin de terre menant aux bois de l'Est. Lucien l'attendait quelques mètres plus loin.

– Il ne servira à rien de reconstruire quoi que ce soit si les démons d'Amarantha resurgissent pour tout saccager, reprit-il.

– Il y a les défenses…

– Elles ont été en partie détruites et certains démons en ont profité pour faire des incursions jusqu'ici. Lucien a abattu cinq nagas hier.

Je regardai Lucien, qui fit la grimace. Il ne m'en avait rien dit la veille au soir et quand je lui avais demandé pourquoi il boitait, il avait raconté qu'il était tombé de cheval. J'eus la nausée en pensant aux nagas. Je rêvais encore de leurs faces reptiliennes qui ricanaient quand ils avaient essayé de me dépecer dans les bois.

– Je ne peux pas faire ce que je dois faire si je m'inquiète pour ta sécurité, dit doucement Tamlin.

– Ne t'inquiète pas pour moi, répondis-je.

Je savais que, grâce à ma force et à ma rapidité de Grande Fae, je pourrais toujours me tirer d'affaire.

– Je t'en prie… fais-le pour moi, insista Tamlin. Je suis sûr que tu peux aider au palais. Tu pourrais aussi peindre, essayer le nouvel assortiment de couleurs que je t'ai offert pour la fête du solstice.

Mais rien ne m'attendait au palais hormis les préparatifs du mariage, car Alis refusait de me laisser lever le petit doigt, par reconnaissance de ce que j'avais fait pour elle, ses neveux et Prythian. Tous les serviteurs se comportaient comme elle, et certains pleuraient encore de joie à ma vue. Quant à la peinture…

– Très bien, soufflai-je en me forçant à lui sourire. Fais attention à toi.

J'étais terrifiée à l'idée qu'il devrait traquer les monstres qui avaient autrefois servi Amarantha…

– Je t'aime, dit-il doucement.

Je hochai la tête et répétai cette dernière phrase tandis qu'il rejoignait Lucien. Je ne les regardai pas partir.

Je pris tout mon temps pour rentrer le long des haies des jardins, dans le pépiement joyeux des oiseaux et le crissement du gravier sous les semelles légères de mes chaussures.

Je détestais les robes chatoyantes qui étaient devenues mon uniforme quotidien, mais je n'avais pas le cœur de l'avouer à Tamlin alors qu'il m'en offrait tant et paraissait si heureux de me voir les porter.

Et il avait raison : le jour où je remettrais mon pantalon et ma tunique et troquerais mes bijoux contre des armes, j'enverrais un message sans équivoque dans tout le pays. Je portais donc ces robes et laissais Alis coiffer mes cheveux dans l'espoir d'apporter un peu de paix et de réconfort à tous ces gens.

Au moins, Tamlin ne voyait pas d'objection à ce que je porte un poignard à ma ceinture sertie de pierres précieuses. Deux cadeaux de Lucien – le poignard avant ma rencontre avec Amarantha, la ceinture après sa chute. *Si vous devez vous armer jusqu'aux dents, autant le faire avec magnificence*, m'avait-il dit.

Même si la paix devait régner cent ans, je doutais de pouvoir passer un seul jour sans ce poignard.

Cent ans…

J'avais en effet plusieurs siècles devant moi au côté de Tamlin, dans ce royaume serein et splendide. Là, peut-être retrouverais-je à la longue un certain équilibre. Ou peut-être pas.

Je m'arrêtai devant l'escalier du palais couvert de roses et de lierre et regardai à droite, vers la fenêtre qui surplombait la roseraie.

Depuis mon retour, je n'étais entrée qu'une fois dans cette pièce qui était

mon ancien atelier.

Et toutes ces peintures, tout ce matériel, cette toile vierge qui attendait que je déverse sur elle des histoires, des sensations et des rêves… je les avais soudain haïs.

J'étais ressortie un instant plus tard de cette pièce et je n'y étais plus retournée.

J'avais cessé de classer les couleurs et les textures tout comme de remarquer leur présence. Je supportais à peine la vue des tableaux exposés dans le palais.

Une douce voix féminine m'appela depuis le palais dont la porte était grande ouverte, et mes épaules se détendirent un peu.

Ianthe… la Grande Prêtresse, Grande Fae et amie d'enfance de Tamlin qui était chargée de la préparation des festivités du mariage.

Elle nous adorait, Tamlin et moi, comme si nous étions de nouvelles divinités envoyées par le Chaudron lui-même.

Mais je ne m'en plaignais pas. Ianthe connaissait tout le monde, à la cour et au-delà. Elle se tenait à mon côté lors des fêtes et des dîners, et c'était essentiellement grâce à elle que j'avais survécu au solstice d'hiver. Elle avait présidé aux diverses cérémonies et j'avais été ravie de lui abandonner la responsabilité de choisir les couronnes et les guirlandes ainsi que l'argenterie pour chaque repas.

Tamlin payait mes vêtements mais c'était elle qui les choisissait. Elle était la bien-aimée de son peuple, ordonnée prêtresse par la main de la Déesse pour le sauver du désespoir et des ténèbres.

Quant à moi, je redoutais les jours qu'elle devait consacrer à son temple, aux pèlerins et à ses compagnes.

Je relevai d'une main la jupe vaporeuse de ma robe rose pour monter l'escalier en marbre.

Je me fis une promesse. La prochaine fois, je saurais convaincre Tamlin de me laisser aller au village.

– Non, nous ne pouvons pas la placer à côté de lui, sinon ils s'étriperont et les nappes seront tachées de sang, déclara Ianthe en fronçant les sourcils, ce qui fit onduler le tatouage de son front représentant les étapes du cycle lunaire.

Elle raya le nom qu'elle venait d'inscrire sur le plan de table.

Malgré la chaleur, elle gardait son lourd capuchon de prêtresse. Toutes ses semblables portaient des robes ondulantes à plusieurs épaisseurs disposées avec art. La taille fine d'Ianthe était soulignée par une splendide ceinture en argent incrustée de pierres d'un azur limpide et à l'ovale parfait. Et sa capuche était couronnée d'un mince cercle du même métal serti d'une pierre plus grande. Il retenait un voile qu'elle abaissait sur ses yeux quand elle priait, invoquait le Chaudron et la Mère, ou méditait.

Elle l'avait un jour baissé pour me le montrer. Il ne laissait voir que son nez et sa bouche pleine et sensuelle. La Voix du Chaudron… Cette vision m'avait troublée, car elle transformait cette Fae brillante et spirituelle en une créature tout autre. Ianthe gardait heureusement presque toujours ce voile relevé. Elle rejetait même parfois son capuchon pour laisser le soleil jouer sur les vagues de ses cheveux dorés.

– C'est comme un jeu, expliqua-t-elle en désignant le plan de table. Tous ces pions, luttant pour le pouvoir ou la domination et prêts à verser le sang au besoin. Cela doit être déroutant pour vous, j'imagine.

Tant d'élégance et de sauvagerie à la fois. Les Grands Fae n'avaient rien de la noblesse maniérée des mortels. S'ils devaient se battre, l'un d'eux finirait en lambeaux.

Autrefois, je tremblais à l'idée de vivre parmi eux. Désormais, je pouvais me battre à leur côté, ou même contre eux si je le voulais.

Mais j'étais bien trop observée, surveillée et jugée pour cela. Pourquoi la fiancée du Grand Seigneur apprendrait-elle à combattre alors que la paix était revenue ? Tel avait été l'argument d'Ianthe quand j'avais commis l'erreur d'aborder ce sujet. Je devais reconnaître que Tamlin avait été capable de considérer les deux aspects de la question : en m'initiant au maniement des armes, j'apprendrais à me protéger. Mais si je le faisais, la rumeur s'en répandrait rapidement.

– Les humains ne valent guère mieux, répondis-je à Ianthe. Ma sœur Nesta s'adapterait très vite, ici.

– Votre famille mortelle va-t-elle vous rejoindre à la cour ?

– Non.

Je n'aurais même pas envisagé cette possibilité. Je ne voulais pas infliger à ma famille le monde de Prythian ni ma transformation en immortelle.

– Mais elle vit tout près du mur, n'est-ce pas ? Si vous y tenez, Tamlin pourrait la faire venir ici en toute sécurité, reprit Ianthe.

– Nesta n'acceptera jamais : elle déteste ceux de votre espèce.

– Ceux de *notre* espèce, corrigea doucement Ianthe. Mais nous en avons déjà parlé. Nous sommes anciens, rusés et nous aimons user de mots comme nous le faisons de griffes et de poignards. Chaque parole sortant de votre bouche, chacune de vos phrases sera analysée, jugée, voire retournée contre vous. Restez sur vos gardes, ma dame, ajouta-t-elle comme pour adoucir cet avertissement.

Ma dame… personne ici ne savait comment s'adresser à moi : je n'étais pas née Grande Fae.

C'étaient les sept Grands Seigneurs de Prythian qui m'avaient ressuscitée et fait don de mon nouveau corps. À ma connaissance, je n'étais pas l'âme sœur destinée à Tamlin : le lien unissant les couples d'immortels pour l'éternité n'existait pas entre nous – ou pas encore.

Pour être honnête, je devais reconnaître qu'avec ses cheveux d'or, ses yeux noirs, ses traits raffinés et son corps souple, Ianthe semblait bien mieux

assortie à Tamlin que moi ; comme son égale. Son union avec Tamlin, l'union d'un Grand Seigneur et d'une Grande Prêtresse, serait une superbe démonstration de force et apporterait à Ianthe le pouvoir qu'elle désirait sans nul doute acquérir.

Les prêtresses présidaient aux cérémonies des Grands Seigneurs ainsi qu'à leurs rituels, consignaient leur histoire et leurs légendes et conseillaient dames et seigneurs sur les questions les plus essentielles comme les plus triviales. Je n'avais pas discerné le moindre soupçon de magie en Ianthe. Mais quand j'avais interrogé Lucien, il s'était renfrogné avant de répondre que les prêtresses puisaient leur magie dans leurs cérémonies, et que ce pouvoir pouvait être mortel si elles le jugeaient bon. Je l'avais observée pendant la fête du solstice d'hiver, à l'affût du moindre signe, en notant sa position face au soleil qui paraissait remplir ses bras levés, sans déceler de magie émanant d'elle ou de la terre.

Ianthe était l'une des douze Grandes Prêtresses qui régnaient sur leurs sœurs de Prythian. Quand Tamlin avait annoncé qu'une vieille amie allait revenir pour occuper et reconstruire les temples délabrés bâtis sur nos terres, je m'étais attendue à rencontrer une célibataire d'âge vénérable. L'arrivée d'Ianthe le lendemain avait fait voler mes préjugés en éclats – en particulier sur le célibat.

Les prêtresses pouvaient se marier, avoir des enfants et mener joyeuse vie si elles le souhaitaient. Brider leurs instincts, leur féminité et leur magie reviendrait à déshonorer le Chaudron qui les leur avait accordés, m'avait expliqué Ianthe.

Si les sept Grands Seigneurs de Prythian gouvernaient le pays du haut de leurs trônes, les douze Grandes Prêtresses le faisaient depuis leurs autels, et leurs enfants étaient aussi puissants et respectés que les héritiers des seigneurs. Ianthe, la plus jeune prêtresse de Prythian depuis trois siècles, restait sans mari, sans enfants et avide de jouir des plus beaux mâles de Prythian.

Je me demandais souvent ce qu'on éprouvait quand on était aussi libre et en paix avec soi-même.

– Avez-vous choisi la couleur des roses ? reprit Ianthe, me ramenant aux préparatifs du mariage. Blanc ? Rose ? Jaune ? Rouge ?

– Non, pas de rouge.

Je ne supportais plus cette couleur, qui pour moi restait liée à celle des cheveux d'Amarantha, à tout le sang versé, aux plaies du cadavre de Clare Beddor cloué au mur Sous la Montagne.

– Le pourpre irait pourtant bien avec tout ce vert… mais ce serait peut-être trop dans la tonalité de la Cour de l'Automne, commenta Ianthe.

– Prenez la couleur que vous voudrez, coupai-je, et elle haussa les sourcils.

Malgré sa fonction de Grande Prêtresse, elle n'avait pas été emprisonnée Sous la Montagne, car elle s'était enfuie à temps avec sa famille. Son père,

qui était l'un des plus sûrs alliés de Tamlin et capitaine dans son armée, avait flairé le danger à temps et expédié Ianthe, sa mère et ses deux sœurs cadettes à Vallahan, l'un des nombreux territoires des immortels qui s'étendaient de l'autre côté de l'océan. Elles avaient vécu cinquante ans dans une cour étrangère en prenant du bon temps pendant que leur peuple était massacré et réduit en esclavage.

Ianthe ne m'en avait jamais parlé et je m'étais bien gardée d'aborder ce sujet avec elle.

– Chaque détail de ce mariage sera comme un message envoyé non seulement à Prythian, mais au reste du monde, expliqua-t-elle.

Je réprimai un soupir, car ce n'était pas la première fois qu'elle me le disait.

– Je sais que vous n'aimez guère votre robe de mariée…, poursuivit-elle.

C'était un euphémisme : je détestais l'horreur en tulle qu'elle avait choisie pour moi. Tamlin aussi : il s'était tordu de rire quand je la lui avais montrée dans ma chambre, mais il m'avait assuré que la prêtresse savait ce qu'elle faisait en m'imposant cette tenue. J'aurais aimé protester, choquée qu'il prenne parti pour elle alors qu'il était de mon avis sur la robe, mais j'avais renoncé, pensant que cela n'en valait pas la peine.

– C'est la tenue de circonstance, poursuivit Ianthe. J'ai assez longtemps vécu dans les cours de Prythian pour connaître leur mentalité : faites-moi confiance pour ces détails.

– Oh, mais je vous fais confiance, répondis-je en embrassant d'un geste les papiers étalés devant nous. Vous vous débrouillez à merveille… contrairement à moi.

Les bracelets d'argent d'Ianthe tintèrent, si semblables à ceux que les Enfants des Élus portaient de l'autre côté du mur… je me demandais parfois si ces crétins de mortels les avaient copiés sur ceux des Grandes Prêtresses de Prythian.

– Pour moi aussi, ce sera un grand jour, déclara Ianthe en rajustant son diadème d'argent. Nous sommes semblables, vous et moi : jeunes et inexpérimentées parmi tous ces… loups. Je vous suis infiniment reconnaissante, à Tamlin et à vous, de me permettre de présider la cérémonie et de m'avoir invitée à rester à la cour. Les autres Grandes Prêtresses font peu de cas de moi et c'est réciproque, mais… ensemble, murmura-t-elle, à nous trois, nous formerons une puissante alliance. Enfin, à nous quatre, en comptant Lucien, même s'il ne me porte pas dans son cœur, se corrigea-t-elle avec un gloussement.

C'était peu de le dire. Ianthe multipliait les tentatives pour attirer Lucien, pour le prendre à part lors de festivités ou de cérémonies, pour lui toucher le bras ou l'épaule, mais il l'ignorait résolument. Quand je lui avais demandé si elle avait des vues sur lui, il m'avait répondu par un regard et un grondement sourd avant de tourner les talons. J'avais interprété cette réponse comme une confirmation.

Un mariage avec Lucien serait presque aussi avantageux pour Ianthe qu'une alliance avec Tamlin : le bras droit d'un Grand Seigneur, fils d'un autre Grand Seigneur… tout rejeton né d'une telle union serait puissant et convoité.

– Vous savez bien que c'est difficile pour lui… dès qu'il s'agit de femmes, dis-je en adoptant un ton détaché.

– Il en a connu en nombre depuis la mort de son amante.

– Mais peut-être en va-t-il autrement avec vous… peut-être n'est-il pas prêt pour une telle relation, avançai-je en cherchant mes mots. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il garde ses distances avec vous.

Elle réfléchit à ce que je venais de dire et je priai pour qu'elle croie à ces demi-mensonges. Ianthe était ambitieuse, intelligente, belle et audacieuse, mais j'étais sûre que Lucien ne lui pardonnerait jamais d'avoir fui devant le danger sous le règne d'Amarantha.

Ianthe hocha la tête.

– Vous réjouissez-vous au moins de ce mariage ? demanda-t-elle.

– Ce sera le jour le plus heureux de ma vie, répondis-je.

Quand Tamlin m'avait fait sa demande, j'avais pleuré de joie, je lui avais répondu oui, mille fois oui, et j'avais fait l'amour avec lui dans la prairie couverte de fleurs sauvages dans laquelle il m'avait emmenée.

– Votre union est bénie par le Chaudron. Votre survie aux atrocités qui ont eu lieu Sous la Montagne en est la preuve, déclara Ianthe.

Ses yeux étaient fixés sur le tatouage de ma main gauche, et je dus faire un effort pour ne pas la dissimuler sous la table.

Le tatouage de son front était à l'encre bleu nuit, en harmonie avec sa tenue féminine et en contraste avec la brutalité raffinée du mien.

– Nous pourrions vous trouver des gants, suggéra-t-elle sur le ton de la conversation.

Peut-être que ce serait effectivement une réponse sans équivoque, en particulier à celui qui semblait m'avoir oubliée – du moins l'espérais-je de tout mon cœur.

– J'y songerai, répondis-je avec un sourire.

Je dus prendre sur moi pour ne pas m'enfuir avant la fin de l'heure, mais Ianthe se retira enfin dans sa salle de prière afin de remercier le Chaudron pour la libération de notre pays, mon triomphe et le rétablissement du règne de Tamlin.

Je me disais parfois que je devrais lui demander de prier également pour moi.

De prier pour que j'apprenne à aimer les robes, les fêtes et mon rôle de jolie mariée rougissante.

J'étais déjà au lit quand Tamlin entra dans ma chambre sans plus de bruit

qu'un cerf dans la forêt. Je levai brusquement la tête et tendis la main vers le poignard posé sur la table de chevet. Je me détendis à la vue de ses larges épaules et de la lueur des chandeliers qui dorait sa peau bronzée et voilait d'ombre son visage.

– Tu es réveillée ? murmura-t-il.

Il avait passé la soirée dans son cabinet à examiner la pile de documents que Lucien lui avait apportée en fin de journée.

– Je n'arrive pas à dormir, répondis-je en le regardant entrer dans la salle de bains.

Dès que je fermais les yeux, mon corps se contractait et je sentais les murs de la chambre se resserrer autour de moi. J'avais ouvert les fenêtres pour respirer l'air frais, mais je savais que la nuit serait longue.

Renversée sur mon oreiller, je l'écoutais faire sa toilette. Il avait gardé sa chambre, jugeant fondamental de me laisser une pièce où me retirer quand je voudrais rester seule, mais il passait chaque nuit à mon côté. Je n'y avais pas encore dormi et je me demandais si cela changerait après notre mariage. Si cela devait arriver, je priais pour ne pas me réveiller en pleine nuit et vomir sur les draps parce que je ne reconnaîtrais pas les lieux.

Il ressortit de la salle de bains, ôta sa tunique et sa chemise, et je m'accoudai pour le contempler, les yeux fixés sur les doigts vigoureux et habiles qui défaisaient son pantalon. Ma bouche se dessécha. Mon regard remonta vers son torse musculeux, les méplats de sa poitrine et…

– Viens, gronda-t-il d'une voix si rauque que ce mot était à peine discernable.

Je repoussai les couvertures, dévoilant ma nudité, et son regard devint avide tandis que je le rejoignais au bord du lit et me dressais vers lui sur mes genoux. Je saisis son visage entre mes mains, encadrant sa peau dorée dans l'ivoire et les volutes noires de mes doigts, et l'embrassai.

Il ne me quitta pas du regard pendant ce baiser, même quand je me serrai contre lui et étouffai un soupir en frôlant son ventre.

Ses mains calleuses pressèrent mes hanches, puis ma taille tandis qu'il baissait la tête vers moi. La caresse de sa langue sur le contour de mes lèvres me poussa à m'ouvrir complètement.

Je gémis et rejetai la tête en arrière pour mieux me livrer à lui. L'une de ses mains descendit le long de mes reins tandis que l'autre se glissait entre nous.

C'était l'un de ces moments pendant lesquels il n'existait plus que lui et moi et plus rien ne s'interposait entre nos corps…

– Feyre, dit-il, les lèvres contre les miennes, murmurant mon nom comme une prière plus ardente que toutes celles qu'Ianthe avait jamais offertes au Chaudron.

La foudre se rua dans mes veines et mes perceptions se réduisirent à celles de ses doigts, de sa bouche, de son corps contre le mien. Quand sa paume pressa l'enchevêtrement de nerfs entre mes cuisses, je hurlai son nom

dans le jaillissement du plaisir.

La tête renversée, j'inspirai avidement la fraîcheur de l'air nocturne. Un instant plus tard, je fus soulevée, puis déposée doucement sur le lit.

Il s'étendit au-dessus de moi, la tête penchée sur ma poitrine. Quand il pressa le bout de l'un de mes seins, j'étreignis son dos et refermai les jambes autour de ses hanches. Voilà ce que je voulais, cela et rien d'autre.

– Tamlin, l'implorai-je.

Il posa la main sur l'un de mes seins dont il caressa le téton du pouce. Je poussai un cri et il me pénétra d'un seul élan.

L'espace d'un instant, je ne fus plus rien ni personne. Nous avions fusionné, nos deux cœurs battant au même rythme, et je me jurai qu'il en serait toujours ainsi. Il se retira de quelques centimètres, les muscles de son dos se contractant sous mes mains, puis s'abattit de nouveau sur moi, en moi, sans répit.

Je volai en éclats tandis qu'il se mouvait en murmurant mon nom et en me disant qu'il m'aimait. Quand la foudre parcourut de nouveau mes veines, explosa dans mon crâne, quand je hurlai son nom, il s'abandonna enfin. Je le serrai contre moi en me laissant emporter par chaque vague frémissante, savourant sa force, le poids de son corps et la sensation de sa peau contre la mienne.

Pendant un moment, seule notre respiration haletante troubla le silence.

Il se laissa rouler sur le flanc et, la tête appuyée sur un poing, traça des cercles nonchalants sur mon ventre et autour de mes seins.

– Je suis désolé pour ce matin.

– Ce n'est pas grave, je comprends, assurai-je, ce qui n'était pas tout à fait la vérité.

Ses doigts tournaient maintenant autour de mon nombril.

– Tu es… tu es tout pour moi, dit-il d'une voix à peine distincte. J'ai besoin… je dois être sûr que tu vas bien, que personne ne peut te faire de mal… plus jamais.

– Je sais. Et toi ? Qui peut te protéger ?

Sa bouche se durcit. Depuis le retour de tous ses pouvoirs, il n'avait besoin de personne pour le protéger, mais je pouvais presque le voir se hérisser au souvenir d'avoir été, des mois durant, le jouet d'Amarantha, ses pouvoirs réduits à un maigre filet comparés à leur étendue réelle.

– Bientôt, murmura-t-il alors que ses doigts remontaient vers ma taille, bientôt, tu seras ma femme. Alors tout ira bien et nous pourrons oublier tout cela.

Je m'arquai sous ses caresses, réclamant plus, et il eut un rire rauque. Abandonnée aux doigts qui obéissaient à mes appels muets, je m'entendis à peine lui demander :

– Comment m'appellera-t-on ?

– Pardon ? fit-il en levant la tête.

– M'appellera-t-on simplement « la femme de Tamlin », ou aurai-je un

titre ?

– En veux-tu un ?

– Non, mais je ne veux pas qu'on… je ne sais pas si je supporterai qu'on m'appelle « Grande Dame » ou…

– Personne ne t'appellera ainsi, répondit-il tandis que sa bouche descendait le long de mon corps, laissant des baisers dans son sillage. Les Grands Seigneurs se marient ou prennent des concubines, mais il n'existe pas de Grande Dame.

– Mais la mère de Lucien…

– … est la dame de la Cour de l'Automne, de même que toi tu seras la dame de la Cour du Printemps. On s'adressera à toi comme à elle. On te respectera comme elle.

– Tu veux dire que la mère de Lucien…

– Je ne veux plus entendre un seul nom d'homme sur tes lèvres pour le moment, gronda-t-il avant de poser les lèvres sur mon corps.

Je cessai de discuter à son premier coup de langue.

Chapitre 3

Tamlin regrettait sans doute les restrictions qu'il m'avait imposées, car le lendemain, alors qu'il était déjà sorti, Lucien me proposa de l'accompagner au village voisin pour voir comment progressaient les travaux de reconstruction.

Il y avait plus d'un mois que je ne m'étais rendue au village. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois que j'étais sortie du domaine. Quelques villageois avaient bien été invités à notre fête du solstice d'hiver, mais au milieu de la cohue je n'avais pu que les saluer.

Les chevaux, déjà sellés, nous attendaient devant les écuries. Je comptai les sentinelles postées aux portails du palais et aux portes du jardin par lequel je venais de sortir. Il y en avait huit. Elles restaient immobiles et silencieuses, mais ne me quittaient pas des yeux.

Alors que Lucien allait monter sur sa jument pommelée, je lui barrai le passage.

– Alors comme ça, vous êtes tombé de cheval hier ? persiflai-je en lui envoyant une bourrade dans l'épaule.

Lucien recula en titubant et sa monture piaffa, inquiète.

– Pourquoi avez-vous menti au sujet des nagas ? lançai-je.

Lucien croisa les bras, plissa son œil métallique et secoua la tête pour repousser une mèche de ses cheveux roux, ce qui me rappela désagréablement ceux d'Amarantha.

J'observais les écuries derrière lui pour penser à autre chose. Elles étaient pourvues de nombreuses ouvertures, et j'avais peu de difficultés à m'y rendre. Il y avait assez d'espace pour bouger, s'échapper. Les murs ne me semblaient pas trop… oppressants.

Ce qui n'était pas le cas dans les cuisines où le plafond était trop bas et les murs trop épais. Ni dans le cabinet d'étude qui manquait d'issues et de lumière naturelle. Dans ma tête, j'avais dressé la liste des pièces du palais en fonction du degré d'angoisse dans lequel elles me plongeaient.

– Je n'ai pas menti, répondit-il d'une voix tendue. Je suis bel et bien tombé de cheval parce qu'un naga s'est jeté sur moi.

– Pourquoi m'avez-vous menti ? insistai-je.

Il ne répondit pas et se tourna vers sa jument, mais j’eus le temps d’entrevoir son visage et, dans son regard… de la pitié.

– Très bien, dis-je, et je me dirigeai vers ma jument blanche, une bête docile et douce, mais un peu paresseuse et gâtée.

Lucien garda le silence alors que nous quittions le domaine et prenions le chemin de la forêt. Le printemps était comme toujours à son apogée, la brise tout imprégnée d’un parfum de lilas et les buissons au bord de la route bruissaient de cris et de battements d’ailes. Pas de trace du bogge, de nagas, ni d’aucune des créatures qui avaient autrefois infesté les bois.

– Je n’ai que faire de votre pitié, déclarai-je à Lucien.

– Ce n’est pas de la pitié. Tamlin ne voulait pas que je vous dise…

Il s’interrompit brusquement.

– Je ne suis pas en sucre, affirmai-je. Si le naga vous a attaqué, j’ai le droit de le savoir…

– Tamlin est mon Grand Seigneur. S’il me donne un ordre, je dois obéir.

– Vous ne raisonniez pas ainsi quand vous m’avez envoyée chasser le suriel, répondis-je en me souvenant que j’avais failli y laisser la vie.

– J’étais aux abois. Nous l’étions tous alors. Mais à présent… à présent, nous avons besoin d’ordre, Feyre. Nous avons besoin de règles, de hiérarchie si nous voulons reconstruire ce pays. La parole de Tamlin a valeur de loi. Et je suis le premier qu’on regardera, car je donne l’exemple. Ne me demandez pas de compromettre la stabilité de ce pays en repoussant les limites qu’il a fixées. Pas maintenant. Il vous donne autant de liberté qu’il peut vous en accorder.

– Vous avez beau fuir Ianthe, vous parlez comme elle, observai-je.

– Vous ne vous doutez pas combien il est difficile pour lui de vous laisser sortir du domaine, maugréa Lucien. Il est soumis à une pression que vous ne pouvez même pas imaginer.

– Je sais exactement à quelle pression il est soumis. En revanche, j’ignorais que j’étais prisonnière ici.

– Vous n’êtes pas… c’est faux et vous le savez très bien.

– Cela ne le dérangeait nullement de me laisser chasser et me promener seule quand je n’étais qu’une mortelle et que les frontières étaient beaucoup moins sûres.

– Il ne tenait pas autant à vous alors. Et après ce qui est arrivé Sous la Montagne… il est terrifié. Terrifié à l’idée que vous puissiez tomber entre les mains de ses ennemis. Et ses ennemis savent qu’il leur suffirait de vous tenir pour l’avoir à leur merci.

– Croyez-vous que je l’ignore ? Mais comment peut-il penser sérieusement que je vais passer le reste de mes jours enfermée dans ce palais, à surveiller les domestiques et à porter de beaux habits ?

– N’est-ce pas ce que désirent toutes les mortelles ? Épouser un beau seigneur de la race des immortels qui les couvrira d’or jusqu’à la fin de leurs jours ?

J’empoignai les rênes de mon cheval et tirai si fort qu’il rejeta la tête en

arrière.

– Je suis ravie de constater que vous êtes toujours le même pauvre crétin, Lucien, ripostai-je.

L’œil métallique de Lucien se plissa.

– Tamlin est un Grand Seigneur. Quand vous serez son épouse, vous devrez vous conformer à des traditions et à des obligations. Nous devrons tous nous y conformer afin de présenter un front solide, remis du règne d’Amarantha et prêts à détruire tous ceux qui tenteront de nous prendre ce qui nous appartient, déclara-t-il.

Je me souvins qu’Ianthe m’avait tenu le même discours la veille.

– Le Tithe est imminent, poursuivit-il, et c’est le premier que Tamlin demande depuis… sa malédiction. Il a donné trois mois à nos gens pour mettre leurs affaires en ordre. Il aurait préféré attendre la nouvelle année, mais il devra le réclamer le mois prochain : Ianthe lui a dit que tout le monde était prêt.

J’avais envie de lui cracher au visage, car il savait très bien que j’ignorais de quoi il parlait et il aurait aimé que je l’avoue.

– Expliquez-vous, lançai-je.

– Deux fois par an, aux environs des solstices d’été et d’hiver, chaque membre de la Cour du Printemps, qu’il soit Grand Fae ou immortel de rang inférieur, doit payer le Tithe. C’est un impôt calculé sur ses richesses et son statut. Le Tithe nous permet d’entretenir le domaine, de payer la solde des sentinelles, les gages des domestiques et la nourriture. En échange, Tamlin protège et aide ses sujets par tous les moyens dont il dispose. Cette année, il a repoussé le Tithe d’un mois afin de laisser à son peuple le temps de réunir des fonds et de célébrer la fin de la malédiction. Mais bientôt, des émissaires de chaque village ou clan viendront acquitter le Tithe. En tant qu’épouse de Tamlin, vous devrez présider cette cérémonie à son côté. Vous devrez le regarder rendre ses jugements, ce qui ne sera pas toujours plaisant. Si quelqu’un n’a pas réglé l’impôt dans le délai de trois jours qu’il lui aura concédé, il se lancera à sa poursuite. Les Grandes Prêtresses lui accordent des droits de chasse sacrée à cette occasion.

J’étais horrifiée par cette brutalité et j’aurais voulu l’exprimer, mais le regard de Lucien m’arrêta.

– Laissez-lui le temps, Feyre, reprit Lucien. Finissons-en avec le mariage, puis avec le Tithe, et alors… nous verrons.

– Je lui ai laissé le temps. Je ne peux pas rester éternellement confinée au palais.

– Il le sait, même s’il ne vous le dit pas. Faites-moi confiance, Feyre. Après le massacre de sa famille, il ne peut que s’inquiéter pour votre sécurité : vous devez vous montrer compréhensive. Il a perdu trop d’êtres qui lui étaient chers… comme nous tous.

Chacune de ses paroles était comme de l’huile jetée dans le feu de mes entrailles.

– Je ne veux pas épouser un Grand Seigneur, dis-je. Je veux seulement épouser Tamlin.

– L'un est indissociable de l'autre. Tamlin est ce qu'il est. Il voudra toujours vous protéger, que cela vous plaise ou non. Parlez-en avec lui, Feyre, et vous comprendrez.

Nos regards se rencontrèrent et un muscle frémit sur la mâchoire de Lucien.

– Ne me demandez pas de choisir, dit-il.

– Mais vous me cachez des choses.

– Tamlin est mon Grand Seigneur. Feyre, une chance unique nous est offerte de reconstruire ce monde. Je ne veux pas entacher cette renaissance en trahissant la confiance de Tamlin. Même si vous…

Il se tut soudain.

– Même si je quoi ?

Lucien pâlit et passa la main dans la crinière de sa jument.

– Quand mon père a assassiné celle que j'aimais, mes frères m'ont forcé à tout voir, dit-il. Rien ni personne ne pouvait la ressusciter : ni sorts ni Grands Seigneurs. Je n'ai jamais oublié le moment où j'ai entendu son cœur cesser de battre. Tamlin a reçu ce qui m'a été refusé, reprit doucement Lucien. Nous avons tous entendu votre nuque se briser, mais vous avez eu la chance de revivre. Et Tamlin fera désormais l'impossible pour vous protéger, même si cela implique de garder des secrets et d'observer des règlements qui vous déplaisent. Ne lui demandez pas de céder là-dessus… pas pour le moment.

Je ne trouvai rien à répondre. Laisser du temps à Tamlin pour s'adapter… c'était le moins que je pouvais faire.

Le vacarme du village dominait le chant des oiseaux bien avant notre arrivée : les heurts des marteaux sur les clous, les ordres hurlés, le beuglement du bétail…

Le village était à demi reconstruit, tout en jolis bâtiments de bois et de pierre et en granges pour les vivres et le bétail. Les seules constructions achevées étaient le grand puits au centre du village et ce qui ressemblait à une taverne.

L'apparente normalité de Prythian, ses ressemblances avec le royaume des mortels me surprenaient encore : il aurait pu s'agir de mon village, de l'autre côté du mur. Celui-là était bien plus beau et plus neuf, mais ils avaient des points communs.

Et je me sentais aussi étrangère que de l'autre côté du mur alors que Lucien et moi avancions au milieu du désordre général. Tout le monde s'interrompait dans son travail ou sa flânerie pour nous regarder.

Pour me regarder.

Comme si le silence avait déferlé en ondes sur le village, tous les bruits s'éteignirent jusque dans ses recoins les plus reculés.

– Feyre Rompt-le-Sort, chuchota quelqu'un.

J'avais un nouveau nom, semblait-il.

Je me félicitai de porter une tunique à manches longues et des gants dissimulant mes tatouages.

Lucien s'arrêta devant un Grand Fae mâle qui semblait diriger la construction d'une maison près du puits.

– Nous sommes venus vous prêter main-forte, déclara-t-il assez haut pour que tout le monde puisse entendre. Nous sommes à votre disposition pour la journée.

Le Grand Fae pâlit.

– Je vous remercie, monseigneur, répondit-il, les yeux agrandis à ma vue, mais nous n'avons pas besoin d'aide. Nous sommes quittes.

– Je vous en prie, insista Lucien en inclinant la tête avec grâce, nous devons partager avec vous l'effort de reconstruction. Ce serait un honneur pour nous.

– Nous sommes quittes, répéta le Grand Fae en secouant la tête.

Il en alla de même à chacune de nos haltes au village. Lucien descendait de cheval, proposait notre secours et recevait des refus empreints de déférence.

Vingt minutes après notre arrivée, nous repartions dans l'ombre des bois.

– Vous a-t-il laissé m'emmener ici pour me dissuader d'offrir mon aide ? demandai-je rudement à Lucien.

– Non, c'est moi qui ai pris cette initiative, précisément pour cette raison. Ces gens ne veulent pas de votre aide et n'en ont pas besoin. Votre présence les trouble car elle leur rappelle tout ce qu'ils ont enduré.

– Ils n'étaient pas Sous la Montagne, répondis-je, accusant le coup. Je n'ai reconnu aucun d'eux.

– Non. Seuls les nobles et les riches avaient le droit de résider Sous la Montagne. Les autres étaient emprisonnés dans des camps… un réseau de souterrains Sous la Montagne. Des milliers d'entre eux ont vécu entassés dans des chambres et des couloirs sans lumière pendant cinquante ans.

– Personne ne m'en a jamais rien dit…

– Il était interdit d'en parler. Certains sont devenus fous et en ont attaqué d'autres quand Amarantha oubliait de les faire nourrir. Certains ont formé des bandes qui écumaient les camps et se livraient à… des atrocités. Maintenant, tous ces gens essaient de reprendre une vie normale…

Je sentis la bile me brûler la gorge. Je songeai que mon mariage… Oui, peut-être ce mariage marquerait-il le début d'une guérison. Mais mes perceptions étaient comme étouffées sous un voile qui noyait tout : bruits, goûts, sensations…

– Je sais que vous voulez les aider, reprit Lucien. Je suis navré…

Je l'étais autant que lui.

L'éternité de mon existence d'immortelle s'ouvrait devant moi. Je me laissai envahir par cette sensation de néant.

Chapitre 4

Quelques jours avant le mariage, les invités commencèrent à arriver. Je me réjouissais à l'idée que je ne serais jamais une Grande Dame, jamais l'égale de Tamlin dans le partage des responsabilités et du pouvoir.

Les dîners succédèrent aux dîners, aux déjeuners, aux pique-niques et aux parties de chasse.

On me présentait, on m'envoyait saluer les invités et j'avais le visage endolori par le sourire que j'affichais jour et nuit. J'attendais la cérémonie du mariage avec impatience car je savais que, passé ce moment, je ne serais plus contrainte de me montrer aimable, de faire la conversation ni quoi que ce soit pendant un certain temps.

Tamlin supportait tout à sa manière silencieuse et animale et me répétait que ces festivités étaient l'occasion de me présenter à sa cour et d'offrir des réjouissances à son peuple. Il m'avait affirmé qu'il n'aimait pas plus que moi ces mondanités et que Lucien était le seul à y prendre plaisir mais je le surprenais à sourire et je me disais que sa joie était méritée.

Je pris donc mon mal en patience en ne quittant plus Ianthe d'une semelle dès que Tamlin s'éloignait, et je les laissai bavarder avec tout le monde en comptant les heures jusqu'au départ des invités.

– Vous devriez aller vous coucher, me conseilla Ianthe alors que nous observions la foule qui remplissait la grande salle du palais.

Je l'avais rejointe près de la porte, heureuse d'avoir une excuse pour planter là les amis de Tamlin. Ils ne faisaient que me dévisager en silence ou s'évertuaient à échanger des banalités entre deux blancs dans la conversation.

– Je ne pourrai pas dormir avant des heures, répondis-je.

Tous les Grands Fae mâles qui passaient devant Ianthe la lorgnaient soit avec crainte, soit d'un œil lubrique. Quand ils me regardaient, les yeux agrandis, je savais que ce n'était ni pour ma robe vert « Cour du Printemps », cadeau d'Ianthe, ni pour mon joli minois (plutôt fade à côté du visage d'Ianthe) et je les ignorais de mon mieux.

– Êtes-vous prête pour demain ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? s'enquit Ianthe après avoir bu une gorgée de vin mousseux.

– Non, tout va bien.

En réalité, je redoutais le jour de son départ, quand elle m'abandonnerait dans cette cour, au milieu de tous ces gens, pour ne revenir que dans plusieurs mois à l'occasion de Nynsar, la célébration de la fin des semailles.

Deux mâles, qui étaient déjà passés deux fois devant nous, trouvèrent enfin le courage de l'aborder.

Beaux comme la plupart des immortels, ils portaient des armes qui les désignaient comme des Grands Fae et des sentinelles de Tamlin. Ou peut-être étaient-ils au service du père d'Ianthe.

Ils s'inclinèrent profondément devant elle. J'avais pris l'habitude de voir les immortels baiser les anneaux d'argent qu'elle portait aux doigts et lui demander de prier pour eux, leurs familles et tous ceux qu'ils aimaient. Ianthe accueillait ces demandes avec une expression immuable.

– Bron, Hart. Il y a longtemps que je ne vous avais vus. Que mijotez-vous encore tous les deux ? demanda-t-elle avec un sourire mutin laissant entendre qu'elle ne dédaignerait pas leur compagnie pour la nuit.

Ils lui répondirent par des badinages avant de me dévisager.

– Pardon… permettez-moi de vous présenter dame Feyre… la sauveuse de Prythian, dit Ianthe.

– Nous le savions, répondit Hart en s'inclinant devant moi, imité de son compagnon. Nous étions Sous la Montagne avec vous.

Je leur rendis leur salut en inclinant la tête.

– Mes meilleurs vœux pour demain, ajouta Bron avec un large sourire. Mais cet heureux dénouement n'est que mérité.

Je songeai que je méritais plutôt de brûler en enfer, mais Ianthe m'épargna la peine de répondre.

– Cette union est une bénédiction du Chaudron, déclara-t-elle, et les deux mâles l'approuvèrent.

– Je dois dire, poursuivit Bron, que cette épreuve avec le ver géant… le middengard… est l'un des plus brillants exploits auxquels j'ai assisté.

Je dus faire un effort pour chasser de mon souvenir la puanteur de la boue et le claquement des crocs acérés de la bête prête à me déchiqueter.

– Merci, répondis-je.

Ianthe posa la main sur mon bras.

– Une telle bravoure force le respect, commenta Ianthe, qui avait remarqué que mon sourire s'était effacé.

Je me sentais pitoyablement reconnaissante de ce soutien et de cette présence physique. Je savais qu'elle était un modèle pour une foule de jeunes Fae qui rêvaient de rejoindre son ordre, non par dévotion à la Mère et au Chaudron, mais pour vivre et rayonner comme elle en passant d'un mâle à un autre.

– Comme nous avons manqué la partie de chasse avant-hier, reprit Hart, nous n'avons pas eu le plaisir d'admirer vos talents, mais je crois que le Grand Seigneur nous postera à proximité du domaine le mois prochain. Ce

serait pour nous un honneur de chasser en votre compagnie.

Je savais que Tamlin ne me permettrait jamais de sortir avec ces hommes et je ne voulais pour rien au monde chasser de nouveau. Lors de la partie de chasse de l'avant-veille, j'avais été incapable de décocher une seule flèche.

– Ce serait également un honneur pour moi, répondis-je par pure politesse.

– Êtes-vous de garde demain ou pourrez-vous assister à la cérémonie ? s'enquit Ianthe en posant la main sur le bras de Bron.

– Avez-vous des nouvelles du Grand Seigneur de la Cour de la Nuit ? demanda soudain Hart en observant mes tatouages.

Ianthe se raidit et Bron détourna les yeux.

– Non, répondis-je en soutenant le regard de Hart.

– Peut-être a-t-il détalé quand Tamlin a recouvré tous ses pouvoirs.

– Si c'est ce que vous croyez, vous connaissez bien mal Rhysand, objectai-je.

Hart cilla et Ianthe elle-même garda le silence. C'était la première fois que je parlais avec une telle assurance depuis le début des festivités.

– Eh bien, nous nous chargerons de lui s'il le faut, déclara Hart en dansant d'un pied sur l'autre tandis que je le regardais fixement sans me donner la peine d'adoucir mon expression.

– Ce sont les Grandes Prêtresses qui s'en chargeront, intervint Ianthe. Nous ne laisserons personne maltraiter celle qui nous a sauvés.

J'adoptai une expression neutre. Était-ce pour cette raison que Tamlin avait fait venir Ianthe : pour conclure une alliance ? Je me sentis soudain oppressée.

– Je monte me coucher, annonçai-je. Dites à Tamlin que je le verrai demain.

Demain, car nous devions rester séparés cette nuit pour respecter une tradition millénaire, comme m'en avait informée Ianthe.

Elle m'embrassa sur la joue.

– Je reste à votre disposition, ma dame. Faites-moi appeler si vous avez besoin de quelque chose.

J'acquiesçai tout en sachant que je n'en ferais rien.

Avant de m'éclipser, j'entrevis Tamlin et Lucien au milieu d'un cercle de Grands Fae, hommes et femmes. Ils étaient moins raffinés que les autres immortels, mais… C'étaient des compagnons de longue date qui avaient combattu côte à côte. Les amis de Tamlin. Il me les avait présentés, mais j'avais aussitôt oublié leurs noms.

Tamlin rit, la tête renversée en arrière, et les autres s'esclaffèrent avec lui.

Je sortis avant qu'il puisse me repérer, traversai des salles bondées et regagnai les étages supérieurs sombres et vides de l'aile des appartements.

Une fois seule dans ma chambre, je me rendis compte que je n'avais aucun souvenir de la dernière fois que j'avais ri de bon cœur.

Le plafond descendait vers moi et les grandes pointes émoussées étaient si brûlantes que je voyais les ondes de chaleur qu'elles dégageaient alors que j'étais enchaînée au sol. Comme j'étais analphabète, je ne pouvais déchiffrer l'énigme gravée sur le mur et Amarantha jubilait à l'idée de me voir empalée.

Les pointes se rapprochaient centimètre par centimètre. Personne ne viendrait à mon secours.

Ma mort serait lente et atrocement douloureuse. Je hurlerais, pleurerais, j'appellerais peut-être même ma mère qui ne s'était jamais souciée de moi, l'implorerais de me secourir…

Battant des bras et des jambes, je me redressai dans mon lit, luttant contre des chaînes invisibles.

Je me serais ruée dans la salle de bains si j'avais moins tremblé, si j'avais pu mieux respirer…

Frissonnante, je parcourus la chambre du regard. Ce décor était bien réel et ces atrocités n'étaient que des cauchemars. J'étais libre, vivante et en sécurité.

La brise nocturne qui soufflait par la fenêtre ouverte ébouriffait mes cheveux et séchait la sueur froide sur ma peau. Le ciel sombre m'attirait avec ses étoiles si petites, brillantes comme des éclats de givre.

Je m'approchai en titubant de la fenêtre, l'ouvris plus grande et admirai le spectacle de l'obscurité semée d'étoiles.

La tête appuyée contre le mur, je savourais la fraîcheur de ses pierres.

Dans quelques heures, je serais mariée. J'aurais mon heureux dénouement, que je l'aie mérité ou non. Mais ce pays, ce peuple aurait également son heureux dénouement et accomplirait ainsi un premier pas vers la guérison, vers la paix.

Alors tout irait bien.

Et moi aussi, je serais en paix.

Ma robe de mariée était une horreur de mousseline et de soie sans commune mesure avec les robes amples que j'avais l'habitude de porter : le corset très ajusté rehaussait ma poitrine et les jupes formaient une énorme tente scintillante qui semblait flotter dans l'air printanier.

Pas étonnant que Tamlin ait hurlé de rire à sa vue. Même Alis avait étouffé une exclamation en m'habillant. Mais elle s'était abstenue de tout commentaire, probablement parce que Ianthe avait choisi cette robe afin qu'elle soit en harmonie avec le discours qu'elle allait faire, la légende qu'elle allait tisser pour son public.

J'aurais pu me faire une raison sans ces manches ballonnées, si énormes

que je pouvais presque les voir scintiller à la périphérie de ma vision. Mes cheveux étaient bouclés, à demi relevés et semés de perles, de joyaux et de je ne sais quoi encore. J'avais dû prendre sur moi pour ne pas adresser une grimace écœurée au miroir avant de descendre l'escalier menant à la grande salle du palais. Ma robe bruissait à chacun de mes pas.

Au-delà des portes de la cour intérieure, le jardin était orné de rubans et de lanternes de nuances crème, rose et bleu ciel. Trois cents chaises assemblées dans la cour la plus vaste étaient occupées par les courtisans de Tamlin. Je devrais remonter l'allée principale sous leurs regards pour rejoindre l'estrade sur laquelle Tamlin m'attendrait.

Ianthe scellerait et bénirait notre union juste avant le coucher du soleil. Elle représentait les douze prêtresses de la cour. Elle m'avait laissé entendre que ces dernières avaient insisté pour participer à la cérémonie, mais qu'elle était parvenue à les en dissuader j'ignorais par quelles ruses. Soit elle souhaitait rester le centre de l'attention, soit elle voulait m'épargner leur présence. Peut-être les deux.

Ma bouche devint aussi sèche que du parchemin pendant qu'Alis faisait bouffer la traîne étincelante de ma robe. La soie et la gaze bruissèrent et je serrai à les briser les tiges de mon pâle bouquet de mariée.

Je portais des gants en soie qui montaient jusqu'à mes coudes pour dissimuler mes tatouages. Ianthe me les avait apportés ce matin dans une boîte doublée de velours.

– Ne soyez pas si nerveuse, dit Alis avec un claquement de langue.

Sa peau couleur d'écorce avait une teinte chaude et sanguine dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi.

– Je ne suis pas nerveuse, mentis-je d'une voix rauque.

– Vous vous tortillez comme mon plus jeune neveu quand on lui coupe les cheveux.

Elle s'affaira encore un instant auprès de ma robe, renvoyant sans ménagement des serviteurs venus m'épier avant la cérémonie. Je les ignorai tout comme j'ignorais la foule qui attendait dans la cour.

– Vous êtes splendide, fit doucement Alis.

Je la crus, même si j'étais certaine qu'elle partageait mon opinion sur la robe.

– Merci.

– Et vous faites une tête d'enterrement.

Je plaquai un sourire radieux sur mon visage. Alis leva les yeux au ciel et me poussa doucement vers les portes qui s'ouvraient dans le souffle d'un vent léger, laissant déferler une musique mélodieuse.

– Ce sera terminé en un rien de temps, m'assura-t-elle avant de m'entraîner dans les dernières lueurs du soleil.

Trois cents personnes se levèrent et se tournèrent vers moi.

C'était la première fois depuis ma dernière épreuve Sous la Montagne qu'une telle foule était rassemblée pour m'observer et me juger. Tous ces

visages ne formaient plus qu'une masse confuse.

Alis toussota derrière moi et je me souvins que je devais avancer le regard fixé sur l'estrade…

Et sur Tamlin.

Le souffle coupé, je dus rassembler toute mon énergie pour finir de descendre l'escalier, car je sentais mes genoux se dérober sous moi. Tamlin resplendissait dans sa tunique vert et or et sous sa couronne de feuilles de laurier dorées. Il avait renoncé à l'apparence illusoire sous laquelle il se dissimulait d'ordinaire pour laisser sa beauté d'immortel briller de tout son éclat… rien que pour moi.

Je ne voyais plus que lui, mon Grand Seigneur, et ses yeux grands ouverts qui s'illuminaient en me regardant avancer sur l'herbe tendre semée de pétales de rose blancs… et rouges.

Telles des gouttes de sang au milieu de cette blancheur, des pétales écarlates émaillaient le chemin devant moi.

Je me forçai à lever les yeux vers Tamlin qui se tenait très droit, la tête haute, inconscient de mes souffrances. Comment pouvais-je être vêtue de blanc alors que mes mains étaient irrémédiablement souillées ?

Et je savais que tous les autres pensaient comme moi. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Chaque pas m'emportait trop vite vers l'estrade et vers Tamlin. Et vers Ianthe, vêtue de bleu sombre, rayonnante sous son capuchon et son diadème d'argent.

Comme si j'étais quelqu'un de bien… comme si je n'avais pas tué deux des leurs.

Une tueuse et une menteuse… voilà ce que j'étais.

À dix pas de l'estrade, un semis de pétales rouges me rappela le sang du jeune Fae qui avait ruisselé à mes pieds.

Je ralentis, puis m'arrêtai.

Tous m'observaient comme le jour où j'avais failli mourir : en spectateurs de mes tourments.

Tamlin tendit vers moi sa main puissante en fronçant légèrement les sourcils. Mon cœur battait vite, trop vite. J'avais envie de vomir. Et je sentais une force étrangère vibrer et palpiter en moi, grandir et se déchaîner dans mon sang…

Tant de regards, trop de regards pesaient sur moi, témoins de chaque crime que j'avais commis, de chaque humiliation subie…

Je me demandais pourquoi je m'étais laissé convaincre par Ianthe de mettre des gants.

Le soleil déclinant me brûlait. Le jardin cerné de haies m'oppressait et m'emprisonnait, comme les vœux que j'allais prononcer pour me lier éternellement à Tamlin et l'enchaîner à mon âme brisée et épuisée. Cette force intérieure déferlait maintenant en moi et faisait trembler mon corps, prête à s'échapper…

Je savais que je ne me remettrais jamais de ces épreuves, que je ne me libérerais jamais de moi-même, de ce cachot dans lequel j'étais restée trois mois…

– Feyre, appela Tamlin, la main toujours tendue vers moi.

Le soleil sombrait derrière le mur ouest du jardin et des ombres se répandaient, rafraîchissant l'air.

Je savais qu'on murmurerait si je faisais volte-face, mais j'étais incapable de faire les derniers pas qui me séparaient de l'estrade…

J'allais m'effondrer sur place, à l'instant… et ils verraient combien j'étais brisée.

Aidez-moi, aidez-moi, implorais-je je ne savais qui, n'importe qui. Lucien qui se tenait au premier rang, son œil métallique rivé à moi. Ianthe au visage serein sous son capuchon. *Sauvez-moi, sauvez-moi, emmenez-moi, faites cesser ce supplice…*

Tamlin fit un pas vers moi, les yeux assombris d'inquiétude.

Je reculai en pensant : *Non.*

Tamlin serra les lèvres. La foule chuchota. Des globes d'or pendant à des bandes de soie s'allumèrent au-dessus et autour de nous.

– Viens, ô fiancée, sceller ton union avec ton bien-aimé. Viens afin que le bien puisse triompher, déclama Ianthe.

Le bien… Il n'y avait rien de bon en moi. Mon âme, mon âme immortelle, était damnée…

Je voulus inspirer pour répondre : *Non… non !* Mais je n'eus pas à le faire.

Un coup de tonnerre retentit derrière moi comme le heurt de deux gigantesques rochers lancés l'un contre l'autre.

Des cris fusèrent dans l'assistance, des invités s'égaillèrent et certains s'évanouirent dans l'air tandis qu'une nuée noire jaillissait.

Je pivotai sur moi-même et, à travers des lambeaux de nuit flottant comme de la fumée dans le vent, je vis Rhysand lisser les revers de sa veste noire.

– Bonsoir, Feyre chérie.

Chapitre 5

Cela n'aurait pas dû me surprendre. Je connaissais le goût de Rhysand pour les mises en scène et le plaisir qu'il prenait à exaspérer Tamlin.

Rhysand, le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit, se tenait devant moi, et les ténèbres déferlaient de lui comme de l'encre dans de l'eau.

Il inclina la tête de côté et ce mouvement fit onduler ses cheveux d'un noir bleuté. Ses yeux violets pétillaient dans la lumière dorée des globes tandis qu'il regardait Tamlin, Lucien et les sentinelles tirer leurs épées pour me protéger et l'abattre…

Mais quand il leva la main vers eux, ils se figèrent.

Ianthe, livide, battait lentement en retraite.

– Quelle jolie petite fête de mariage, commenta Rhysand en fourrant les mains dans ses poches tandis que les épées réintégraient leurs fourreaux.

Les invités reculaient et certains escaladaient même des sièges pour s'enfuir plus vite.

Rhysand me détailla de la tête aux pieds et claqua de la langue à la vue de mes gants. La force étrange qui s'était amassée en moi se pétrifia et refroidit.

– Sors d'ici, gronda Tamlin en s'approchant de lui, toutes griffes dehors.

– Non, désolé : j'ai conclu un marché avec cette chère petite Feyre, répondit Rhysand.

Je sentis mon cœur se serrer. *Non, pas maintenant…*

– Si tu essaies de le rompre, tu sais ce qui arrivera, reprit-il à mon adresse. Je t'ai laissé trois mois de liberté. Tu pourrais au moins paraître joyeuse de me revoir.

Je tremblais trop fort pour être capable de répondre. Le regard de Rhysand exprima soudain le dégoût, mais il se ressaisit quand il s'adressa de nouveau à Tamlin.

– Je l'emmène.

– Essaie seulement, vociféra Tamlin.

L'estrade derrière lui était vide. Ianthe avait disparu, comme presque tous les invités.

– Vous aurais-je dérangés ? Je croyais que c'était terminé, reprit Rhysand en m'adressant un sourire venimeux.

Il savait, par le lien mystérieux qui nous unissait, que j'étais sur le point de dire non.

– C'est du moins ce que Feyre semblait croire, ajouta-t-il.

– Finissons-en avec la cérémonie, gronda Tamlin.

– Votre Grande Prêtresse est apparemment du même avis que Feyre, observa Rhysand.

À la vue de l'estrade vide, Tamlin se raidit. Quand il se retourna vers nous, ses griffes étaient à demi rétractées.

– Rhysand…, commença-t-il.

– Je ne suis pas d'humeur à marchander, coupa Rhysand, même si je suis sûr que cela pourrait tourner en ma faveur.

Je tressaillis au contact de sa main sur mon coude.

– Allons-y, m'ordonna-t-il.

Je restai immobile.

– Tamlin…, soufflai-je.

Tamlin fit un pas dans ma direction, blême, mais sans quitter Rhysand des yeux.

– Quel est ton prix ?

– Inutile de te fatiguer, susurra Rhysand en passant son bras sous le mien.

Le moindre contact avec lui m'était insupportable.

Il allait m'emmener à la Cour de la Nuit, dont Amarantha s'était inspirée pour sa propre cour Sous la Montagne. Un lieu de dépravation, de tourments et de mort…

– Tamlin, implorai-je de nouveau.

– Que d'histoires…, commenta Rhysand en m'attirant plus près de lui.

Mais Tamlin ne fit pas un geste. Ses griffes étaient rétractées. Il regardait fixement Rhysand, les dents découvertes dans un grondement.

– Si tu lui fais le moindre mal…

– Oui, oui, je sais, fit Rhysand d'une voix traînante. Je la ramène dans une semaine.

Non… Tamlin ne pouvait pas me laisser partir, mais c'était pourtant ce qu'il allait faire. Lucien lui-même le dévisageait, pâle de fureur et de stupéfaction.

Rhysand lâcha mon coude, passa un bras autour de ma taille et me pressa contre son flanc.

– Accrochez-vous, murmura-t-il.

Des ténèbres rugissantes m'enveloppèrent, une bourrasque me secoua, le sol se déroba et le monde disparut. Il ne restait plus que Rhysand et, tout en m'accrochant à lui, je le haïssais.

Puis les ténèbres s'évanouirent.

Je sentis d'abord une odeur de jasmin, et puis je vis des étoiles, une mer

d'étoiles scintillant entre des piliers de pierres de lune translucides qui encadraient une immense étendue de sommets neigeux.

– Bienvenue à la Cour de la Nuit, furent les seules paroles de Rhysand.

C'était le plus beau paysage que j'eusse jamais vu.

L'édifice dans lequel nous nous trouvions était au sommet de l'une des montagnes de pierre grise. Nous nous tenions au centre d'une salle ouverte aux éléments, sans murs ni fenêtres, tout en piliers imposants et en rideaux de gaze ondulant dans une brise aux senteurs de jasmin.

C'était sans doute la magie qui préservait la tiédeur de l'air au cœur de l'hiver, en haut de ces montagnes couvertes d'une neige que des rafales faisaient voler comme des voiles de brume scintillante.

De petits salons, salles à manger et cabinets d'étude étaient délimités par ces rideaux de gaze, par des plantes vertes ou d'épais tapis éparpillés sur le sol en pierre de lune. Quelques globes de lumière et des lanternes en verre coloré suspendus aux arches du plafond oscillaient sous la brise.

On n'entendait ni cris, ni hurlements, ni lamentations.

Derrière moi s'élevait un mur de marbre blanc percé d'arches donnant sur des escaliers obscurs.

– Nous sommes dans ma résidence privée, expliqua nonchalamment Rhysand.

Sa peau était plus sombre que dans mon souvenir, légèrement dorée, alors qu'autrefois son teint était pâle. Pâle de ses cinquante ans d'emprisonnement Sous la Montagne. Ses puissantes ailes avec lesquelles il aimait tant voler, comme il me l'avait confié, étaient invisibles. Je ne voyais que l'immortel au sourire narquois, avec cette expression que je ne connaissais que trop bien…

– Comment avez-vous osé… ? lançai-je, furieuse.

Il ricana.

– Comme elle me manquait, cette expression sur votre visage ! Quel plaisir de la revoir, persifla-t-il.

Il se rapprocha de moi avec une souplesse féline. Ses yeux violets s'assombrirent et son regard devint féroce.

– Au fait, il n'y a vraiment pas de quoi, reprit-il.

– Que voulez-vous dire ?

Il s'arrêta à un pas de moi et glissa les mains dans ses poches. Sans les lambeaux de nuit émanant de lui, il paraissait presque normal malgré sa perfection physique.

– Pour avoir répondu à votre appel au secours, expliqua-t-il.

Je me raidis.

– Je ne vous ai rien demandé.

Son regard se posa sur ma main gauche. Soudain, il saisit mon bras et arracha le gant. Son contact me brûla comme un fer chauffé au rouge. Je

tressaillis, puis reculai d'un pas, mais il ne lâcha pas prise avant d'avoir ôté les deux gants.

– Je vous ai entendue supplier et appeler à l'aide. Je vous ai entendue dire non, poursuivit-il.

– Je n'ai jamais dit ça.

Il retourna ma main, examina l'œil tatoué sur ma paume et le tapota deux fois de suite.

– Je vous ai entendue distinctement, déclara-t-il.

Je me dégageai.

– Ramenez-moi immédiatement. Je n'ai jamais voulu être enlevée, dis-je.

Il haussa les épaules.

– N'était-ce pas le moment idéal pour venir ici ? demanda-t-il. Peut-être Tamlin n'a-t-il pas compris que vous alliez l'éconduire devant toute sa cour… peut-être pourrez-vous donc rejeter la faute sur moi ?

– Espèce d'ordure… vous avez assez clairement laissé entendre que j'avais des… réticences.

– J'aime cette reconnaissance dont vous savez faire preuve…

– Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demandai-je, excédée.

– Ce que j'attends ? Que vous disiez merci pour commencer. Et que vous ôtiez cette robe hideuse. Vous avez… Vous avez tout à fait l'allure de la douce damoiselle qu'ils voudraient vous voir devenir, cette couarde de prêtresse et lui, commenta-t-il avec un rictus cruel.

– Vous ne savez rien de moi. Ni de *nous*.

– Et Tamlin, que sait-il ? demanda Rhysand avec un sourire entendu. Vous a-t-il demandé pourquoi vous vomissez chaque nuit, pourquoi vous ne pouvez plus entrer dans certaines pièces et ne supportez plus la vue de certaines couleurs ?

Je me pétrifiai. Il aurait aussi bien pu m'arracher mes vêtements.

– Sortez de mon crâne, immédiatement ! lançai-je.

– Il n'y a vraiment pas de quoi, répliqua-t-il en reculant de quelques pas. Croyez-vous que cela m'amuse d'être réveillé toutes les nuits ? Je sais tout de vous par ce lien et cela ne m'enchante pas de tout voir alors que j'ai envie de dormir.

– Salaud !

Il gloussa.

– Quant à ce que je veux de vous… je vous le dirai demain matin au petit déjeuner, reprit-il. Pour l'instant, allez faire votre toilette et reposez-vous.

Je vis de nouveau une lueur féroce dans ses yeux à la vue de ma robe et de ma coiffure.

– Prenez l'escalier sur la droite et descendez d'un étage. La première porte sera celle de votre chambre.

– Ce n'est donc pas un cachot ? demandai-je en pensant que j'étais stupide de trahir ainsi mes craintes.

Rhysand se tourna vers moi, les sourcils levés.

– Vous n’êtes pas prisonnière, Feyre. Vous avez conclu un marché que je vous demande d’honorer. Vous êtes mon invitée et vous jouissez des mêmes privilèges que tout habitant de ce palais. Ici, aucun de mes sujets ne vous fera de mal ou ne pensera seulement du mal de vous.

– Où sont donc ces sujets ?

– Certains vivent ici, sur cette montagne. Il leur est interdit de mettre le pied dans ce palais. Ils savent qu’en désobéissant, ils signeraient leur arrêt de mort.

Ses yeux plongèrent dans les miens comme s’il devinait mon affolement et ma terreur.

– Amarantha manquait d’imagination, reprit-il avec une rage contenue. Ma cour est redoutée depuis la nuit des temps et siège sous cette montagne. Amarantha en a créé une copie en violant la montagne sacrée de Prythian. Oui, j’ai bien une cour et je la préside quelquefois, mais elle se gouverne elle-même.

– Quand… quand m’y mènerez-vous ?

J’étais prête à le supplier de n’en rien faire, à m’humilier plutôt que de revivre les atrocités subies Sous la Montagne. J’avais perdu toute fierté quand il s’agissait de survie.

– Je ne vous y emmènerai pas, répondit-il. Mon foyer est ici et ma cour est mon… occupation, comme disent vos semblables les mortels. Je n’aime pas mélanger les deux.

– Mes semblables ? répétai-je en haussant les sourcils.

– Devrais-je vous considérer autrement ?

C’était de la provocation pure et simple. Je refoulai mon exaspération en voyant qu’il retenait un sourire.

– Et où sont les autres membres de votre cour ? demandai-je.

Le territoire de la Cour de la Nuit était immense, plus vaste que ceux de toutes les autres cours de Prythian. Nous étions entourés de montagnes désertes balayées par des rafales de neige, sans la moindre ville ou bourgade en vue.

– Disséminés sur ce territoire, libres de vivre où bon leur semble, de même que vous êtes libre d’aller et venir où bon vous semble.

– Je veux aller et venir sur mes terres.

Rhysand éclata de rire, puis s’éloigna nonchalamment vers l’autre extrémité de la salle, qui donnait sur une terrasse à ciel ouvert.

– Je suis toujours prêt à recevoir vos remerciements, me lança-t-il sans se retourner.

Ma vision se teinta de rouge. Un instant plus tard, je tenais l’une de mes pantoufles à la main. Je la lançai vers lui de toutes mes forces d’immortelle.

Elle fendit l’air comme une étoile filante, si vite que même un Grand Seigneur ne pouvait la repérer à temps… et le frappa à l’arrière de la tête.

Rhysand pivota, les yeux agrandis, en portant une main à sa nuque.

J’avais déjà l’autre pantoufle à la main.

Il retroussa les lèvres, découvrant ses dents.

– Essayez seulement…, dit-il avant de s'interrompre.

Il devait être plutôt mal luné pour perdre si vite son sang-froid.

Parfait, pensai-je. *Dans ce cas, nous sommes deux.*

Je lui lançai la seconde chaussure à la tête avec la même force que la première fois. Il la saisit au vol à quelques centimètres de son visage.

Il poussa un sifflement, baissa le bras et ses yeux rencontrèrent les miens tandis que la soie de la pantoufle se réduisait en poussière noire et scintillante dans son poing. Il déplia les doigts, laissant les derniers grains de poussière s'évanouir dans l'air, puis examina ma main, mon corps et mon visage.

– Voilà qui est intéressant, murmura-t-il avant de repartir.

J'avais envie de le gifler, mais je me contins : j'étais chez lui, au sommet d'une montagne, et personne ne viendrait à mon secours.

Je me dirigeai donc vers l'escalier qu'il m'avait indiqué.

Je l'atteignais à peine quand une voix féminine enjouée résonna derrière moi, dans la direction de Rhysand :

– Ça commence bien, on dirait…

Le grondement de Rhysand m'incita à presser le pas.

Ma chambre avait tout du rêve.

Après l'avoir inspectée pour repérer chaque issue et chaque cachette possible, je me campai au milieu de la pièce pour examiner l'endroit où je passerais la semaine.

Comme à l'étage supérieur, des baies sans vitres ni volets s'ouvraient sur la brutalité des éléments, et de simples rideaux améthyste flottaient dans cette brise surnaturelle. Le grand lit blanc et ivoire ressemblait à un dessert à la crème couvert de coussins et de couvertures que la douce lueur dorée de deux lampes jumelles rendait encore plus accueillant. Une armoire et une coiffeuse étaient disposées près des ouvertures. À l'autre extrémité de la chambre, j'entrevis un cabinet de toilette derrière l'arche d'une porte en bois entrebâillée.

Quant à la baignoire…

Elle occupait l'autre moitié de la chambre. C'était en réalité un bassin suspendu à flanc de montagne dans lequel j'aurais toute la place pour barboter. Le bord semblait s'évanouir dans l'air nocturne de l'à-pic où l'eau se déversait sans bruit. La corniche à l'opposé était couverte de grosses bougies dont la lueur dorait la surface noire et miroitante de l'eau et les volutes de vapeur.

Un lieu spacieux, aéré, luxueux et… calme.

Cette chambre au sol en marbre, aux draperies de soie et de velours et aux meubles raffinés était digne d'une impératrice. Je me demandai à quoi ressemblait celle de Rhysand s'il recevait ses invités dans un tel luxe.

Cela me rappelait que j'étais son invitée et non sa prisonnière.

Je n'essayai même pas de me barricader car Rhysand savait voler et je l'avais déjà vu s'emparer de l'esprit d'un immortel sans effort. Une porte en bois ne me protégerait pas.

J'arpentai la chambre dans le bruissement de ma robe de mariée, puis m'arrêtai pour me regarder.

Je veux que vous ôtiez cette robe hideuse…

Je sentis mon cou et mes joues me brûler à ce souvenir. Ce qu'il m'avait fait était inexcusable, même s'il m'avait… épargné l'obligation d'éconduire Tamlin. Et de m'expliquer avec lui.

J'ôtai lentement les épingles et les colifichets de mes cheveux, les empilai sur la coiffeuse puis, écœurée à leur vue, les jetai dans le tiroir que je refermai si brutalement que le miroir vibra. Je frottai la peau de mon crâne endolorie par le poids des boucles et la pression des épingles. J'avais rêvé que Tamlin les retirerait une à une de mes cheveux en déposant un baiser à la place de chacune, et maintenant…

Rhysand était le cadet de mes soucis. Tamlin avait perçu ma réticence, mais avait-il deviné que j'allais dire non ? Et Ianthe ? Je devais lui parler, lui expliquer qu'un mariage était impossible, pour le moment en tout cas. Peut-être devais-je attendre que le lien magique unissant deux immortels destinés l'un à l'autre, deux âmes sœurs, s'établisse entre Tamlin et moi, pour être sûre que cette union n'était pas une erreur et que j'étais vraiment digne de lui.

Et attendre que Tamlin ait surmonté ses hantises, ses cauchemars, son irrépressible besoin de me protéger – même si je le comprenais.

Peut-être pourrais-je tout lui expliquer à mon retour…

Mais sa cour m'avait vue hésiter lors de la cérémonie…

Ma lèvre inférieure tremblait. Je dégrafai ma robe, la laissai glisser sur le marbre dans un murmure de soie, de tulle et de perles et l'enjambai. Même mes dessous étaient ridicules, tout en dentelles et froufrous, destinés à être admirés par Tamlin avant de finir sous ses griffes.

Je ramassai la robe et la fourrai dans l'armoire, où les dessous la rejoignirent.

Quand j'y pris la première tenue que je trouvai, un pyjama en soie turquoise, je m'aperçus que je pleurais. Je passai le pantalon, puis la tunique à manches courtes, grimpai sur l'énorme lit nuageux et trouvai à peine la force de souffler les deux bougies de chevet.

Mais dès que l'obscurité enveloppa la chambre, mes sanglots me firent trembler de la tête aux pieds.

Rhysand m'avait dit que je le retrouverais au petit déjeuner.

Les servantes qui s'étaient occupées de moi Sous la Montagne se présentèrent à l'aube. Je n'aurais jamais reconnu ces jolies jumelles aux cheveux noirs, car je ne les avais vues que sous l'apparence d'ombres. Ici, elles étaient redevenues chair. Elles s'appelaient Nuala et Cerridwen.

Elles frappèrent doucement à ma porte, m'éveillant en sursaut. Pendant quelques secondes, je fus surprise de la douceur de mon lit et de la vision des montagnes lointaines au lieu de collines verdoyantes… et puis tout me revint avec une migraine lancinante.

Quand les servantes m'eurent expliqué à travers la porte qui elles étaient, je me levai de mon lit en titubant pour les faire entrer. Elles m'informèrent que le petit déjeuner serait servi dans une demi-heure et que je devais entretemps m'habiller. Elles déposèrent des vêtements sur le lit avant de me laisser à ma toilette.

Alors que j'étais tentée de me prélasser jusqu'au soir dans la chaleur exquise du bassin, je sentis à travers ma migraine un léger tiraillement qui ne me laissait pas de répit, semblable à celui qui m'avait réveillée quelques heures après la chute d'Amarantha.

Je m'immergeai jusqu'au cou et contemplai le ciel limpide d'hiver et les nuages chargés de neige cinglés par les bourrasques sur les sommets. Mais le tiraillement reprit dans mon crâne et dans mon ventre, comme un appel ; il était comme une cloche qui appellerait une servante.

Je sortis du bain en le maudissant copieusement et m'habillai.

J'avançais maintenant dans le couloir ensoleillé de l'étage supérieur, avec toujours cet insupportable tiraillement au ventre. Mes pantoufles en soie ne faisaient presque aucun bruit sur le sol en pierre de lune. J'avais envie d'arracher les vêtements que je portais parce qu'ils venaient de là, parce qu'ils *lui* appartenaient.

Mes pantalons pêche bouffants et serrés aux chevilles étaient bordés de galons en velours doré tout comme les longues manches en gaze de la tunique qui découvrait mon nombril et un peu de mon ventre.

C'était une tenue confortable qui laissait toute liberté pour se mouvoir… comme pour fuir. Féminine, exotique et assez légère pour me laisser supposer que je passerais la semaine dans l'air tiède de ce climat surnaturel, et non dans le froid des montagnes.

Au bout du couloir, une petite table de verre brillait comme du métal fondu au milieu d'une pergola. Elle était entourée de trois chaises et chargée de jus de fruits, de pâtisseries et de viandes. Et sur l'une de ces chaises… bien qu'il fût absorbé dans la contemplation de la vue panoramique, je savais qu'il avait senti ma présence dès que j'avais surgi de l'escalier. Ou peut-être même à mon réveil, comme le laissait supposer ce tiraillement. Je m'arrêtai entre les deux derniers piliers pour observer le Grand Seigneur assis à la table et la vue qu'il contemplait.

– Je ne suis pas un chien qu'on siffle, lui lançai-je en guise de bonjour.

Il regarda lentement par-dessus son épaule. Ses yeux violets avaient un éclat intense dans la lumière et je serrai les poings tandis qu'ils me toisaient de la tête aux pieds. Quelque chose lui fit froncer les sourcils.

– Je ne voulais pas que vous vous perdiez, expliqua-t-il sur un ton égal.

Ma migraine me taraudait. Je lorgnai la théière en argent fumant au

milieu de la table.

– Je croyais qu'il faisait toujours nuit ici, dis-je pour dissimuler que je mourais d'envie d'une tasse de thé revigorant.

– Nous sommes l'une des trois cours solaires, répondit-il en m'invitant à m'asseoir d'un geste plein de grâce. Nos nuits sont les plus belles, nos aubes et nos couchers de soleil splendides, mais nous suivons le cours de la nature.

Je m'assis sur la chaise capitonnée face à la sienne. Sa tunique déboutonnée laissait entrevoir un peu de son torse bronzé.

– Les Grands Seigneurs des cours des saisons peuvent maintenir éternellement la saison de leur choix. Les pouvoirs des cours solaires – celles de l'Aube, du Jour et de la Nuit – sont plus… symboliques. Mais bien que nous soyons puissants, nous ne pouvons modifier ni le cours du Soleil ni son intensité. Un peu de thé ?

J'acquiesçai et il reprit, tout en me servant :

– Mais ici, nos nuits sont si splendides que certains habitants de ce pays se lèvent au crépuscule et se couchent à l'aube pour vivre sous la lumière des étoiles.

Je versai un nuage de lait dans mon thé et regardai le blanc et le brun fusionner.

– Pourquoi fait-il si chaud ici alors que l'hiver sévit au-dehors ? demandai-je.

– Par le pouvoir de la magie.

– Évidemment, mais pour quelle raison ? insistai-je avant de boire une gorgée de thé dont la chaleur et le goût de fumée me firent presque gémir de plaisir.

– On chauffe bien une maison en hiver : pourquoi pas cette demeure ? À vrai dire, j'ignore pourquoi mes ancêtres ont bâti un palais digne de la Cour de l'Été parmi ces montagnes où, au mieux, il fait doux. Mais qui suis-je pour y trouver à redire ?

Je bus encore quelques gorgées de thé, sentis ma migraine s'apaiser et pris quelques fruits dans une coupe en verre à côté de moi. Il suivait des yeux tous mes mouvements.

– Vous avez perdu du poids, observa-t-il calmement.

– Cela paraît vous surprendre. Pourtant, vous pouvez fouiller dans mes pensées à tout moment, répondis-je en embrochant un morceau de melon sur ma fourchette.

Ses yeux ne pétillèrent pas cette fois-ci, mais le sourire familier revint jouer sur ses lèvres sensuelles.

– Je ne le fais que de temps en temps. Et je n'y peux rien si vous me communiquez vos réactions, vos pensées et vos émotions par notre lien.

– Et… comment fonctionne ce lien qui vous permet de lire en moi ? demandai-je, oubliant mes résolutions de ne plus lui poser de questions.

– Imaginez-le comme un pont qui nous relie. Chacune de ses extrémités donne sur une porte qui est la voie d'accès à votre esprit et au mien. Cette

porte est un bouclier, une défense mentale. Mes dons innés me permettent de franchir les défenses mentales de n'importe qui, à moins que cette personne ne possède une force exceptionnelle ou ne se soit longuement entraînée pour me faire barrage. Quand vous étiez encore mortelle, la porte de votre esprit était grande ouverte. Depuis que vous êtes une Fae… tantôt vos défenses sont érigées, tantôt ce bouclier mental disparaît, par exemple quand vous éprouvez une émotion violente. Alors vous êtes aussi exposée que si vous vous teniez sur le seuil de votre esprit et hurliez tout ce que vous pensez. Parfois, je vous entends, mais pas toujours.

Je le foudroyai du regard et serrai ma fourchette dans mon poing.

– Et ça vous arrive souvent d'entrer par effraction dans mon esprit ?

– Ça m'arrive quand j'ignore si vos cauchemars sont prémonitoires ou s'ils ne sont que les produits de votre imagination. Quand, sur le point d'être mariée, vous appelez au secours. Et seulement quand vous abaissez vos défenses mentales et hurlez ce que vous ressentez par-dessus ce pont qui nous relie. Et, pour répondre à la question que vous n'avez pas encore posée, oui, même quand vos défenses sont érigées, je peux les franchir si je veux. Vous pourriez toutefois apprendre à vous défendre de moi malgré mes dons et ce lien qui nous unit…

J'ignorai cette offre, car l'accepter aurait signifié consentir au marché que nous avions conclu et m'aurait davantage engagée vis-à-vis de lui.

– Que voulez-vous de moi ? demandai-je. Vous m'avez dit que vous me le révéleriez aujourd'hui, alors dites-le-moi maintenant.

Rhysand se renversa dans son fauteuil et croisa ses bras puissants.

– Ce que je veux de vous ? Tout d'abord, que vous appreniez à lire.

Chapitre 6

Quand nous étions prisonniers Sous la Montagne, Rhysand m'avait lancé un jour par taquinerie qu'il pourrait me torturer en me forçant à apprendre à lire.

– Non, merci, répondis-je en serrant ma fourchette pour ne pas la lui lancer à la tête.

– Vous allez devenir l'épouse d'un Grand Seigneur. Vous serez censée tenir une correspondance, faire un discours, rédiger des menus pour des dîners, des lettres de remerciements pour vos cadeaux de mariage, broder de jolies phrases sur des taies d'oreiller… Vous devez apprendre à lire. Et, tant que nous y serons, pourquoi ne pas vous entraîner à renforcer vos défenses mentales ? Il est possible de s'exercer aux deux en même temps.

– Ce sont en effet des savoir-faire indispensables, admis-je, les dents serrées. Mais ce n'est pas vous qui me les enseignerez.

– Mais que ferez-vous donc de vos journées ? Voulez-vous peindre ? Où en êtes-vous de votre peinture, Feyre ?

– Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

– Cela m'intéresse à plus d'un égard.

– C'est-à-dire ? demandai-je en détachant ces mots.

– Pour le savoir, je crains fort que vous ne soyez obligée de coopérer avec moi.

Quelque chose de dur et d'anguleux meurtrit ma paume. Quand je baissai les yeux, je vis que j'avais plié et tordu ma fourchette.

– Voilà qui est intéressant, gloussa Rhysand alors que je la reposais sur la table.

– Vous l'avez déjà dit hier soir, lançai-je.

– M'est-il interdit de le répéter ?

– Ce n'est pas ce que je veux dire et vous le savez très bien.

Son regard me sonda comme s'il pouvait voir à travers l'étoffe pêche de ma tunique, à travers ma peau, mon âme brisée, puis revint se poser sur la fourchette.

– Vous a-t-on déjà dit que vous avez une force physique exceptionnelle pour une Grande Fae ?

– C’est vrai ?

– Je suppose que cela veut dire non. Avez-vous déjà essayé de vous mesurer à quelqu’un ?

– Pourquoi le ferais-je ? répondis-je en songeant que dans mon état cela m’achèverait probablement.

– Parce que vous avez été ressuscitée et muée en immortelle par l’alliance des pouvoirs des sept Grands Seigneurs de Prythian. Si j’étais vous, je serais curieux de savoir quelles autres modifications j’ai subies au cours de la métamorphose.

– Je n’ai subi aucune autre modification, répondis-je en sentant mon sang se glacer à cette idée.

– Si c’était le cas, ce serait plutôt… intéressant, fit-il avec un sourire narquois.

– Ce n’est pas le cas et il est hors de question que j’apprenne à lire et à construire des défenses mentales avec vous.

– Pourquoi donc ? Par rancune ? Je croyais pourtant que nous avions surmonté tous nos différends quand nous sommes ressortis de Sous la Montagne.

– Ne me forcez pas à vous rappeler tout ce que vous m’avez fait subir là-bas.

Rhysand se pétrifia soudain.

Pendant quelques secondes, il resta aussi immobile qu’un mort, et c’était également la mort qui semblait avoir éteint son regard. Soudain, sa poitrine se souleva au rythme de sa respiration de plus en plus rapide.

Et, sur le fond des grands piliers qui s’élevaient derrière lui, je fus certaine d’entrevoir l’ombre de gigantesques ailes déployées.

Il se pencha en avant, entrouvrit la bouche, puis s’interrompit. Un instant plus tard, les ombres disparurent, sa respiration se calma et son habituel sourire nonchalant était de retour.

– Nous avons de la compagnie, m’annonça-t-il. Nous discuterons de tout cela plus tard.

– Non, certainement pas, répondis-je.

Mais le bruit de pas vifs et légers résonna dans la salle et elle apparut. Si Rhysand était le plus bel homme que j’eusse jamais vu, elle en était l’équivalent féminin.

Ses cheveux d’or étincelants étaient noués en une tresse lâche et la nuance turquoise de sa tenue semblable à la mienne rehaussait le hâle de son teint. Elle resplendissait dans la lumière du matin.

– Bonjour, tout le monde ! lança-t-elle joyeusement, et ses lèvres pleines s’ouvrirent en un sourire éblouissant tandis que ses yeux d’un brun chaud se posaient sur moi.

– Feyre, je vous présente ma cousine Morrigan, dit Rhysand avec nonchalance. Mor, cette charmante et aimable jeune fille s’appelle Feyre.

Mor s’avança vers moi. Sa démarche était gracieuse, ferme et assurée

comme celle de quelqu'un qui n'a nul besoin d'armes pour se battre.

– J'ai tellement entendu parler de vous, dit-elle.

Je me levai, puis lui tendis maladroitement la main. Elle l'ignora et me serra contre elle avec une force effrayante. Elle sentait le citron et la cannelle. Je m'efforçai de me détendre quand elle me relâcha avec un sourire malicieux.

– Vous semblez mettre les nerfs de Rhys à rude épreuve, commenta-t-elle en prenant place entre nous. Il était sûrement temps que j'arrive, mais je serais ravie de vous voir l'envoyer au tapis.

Rhysand la regarda, les sourcils levés.

– Je suis… très heureuse de vous rencontrer, répondis-je en réprimant un sourire.

– Menteuse, lança Mor en se versant du thé et en emplissant son assiette. Vous n'avez que faire de nous autres, n'est-ce pas ? Et le méchant Rhysand vous oblige à prendre le petit déjeuner avec nous !

– Tu es bien… impertinente aujourd'hui, Mor, observa Rhysand.

– Pardonne-moi ma joie à l'idée d'avoir enfin un peu de compagnie, répliqua-t-elle.

– Tu as des obligations à remplir, lui rappela-t-il plutôt sèchement.

Je serrai les lèvres : je ne l'avais encore jamais vu agacé.

– Tu m'as dit que je pourrais venir ici quand j'en aurais envie, et quel meilleur moment pour le faire que le jour où tu m'amènes enfin une nouvelle amie ?

Je cillai, car je voyais qu'elle était sincère, et je venais de reconnaître sa voix : c'était celle que j'avais entendue la veille au soir taquiner Rhysand au sujet de notre dispute.

– Vous ne vous ressemblez pas du tout, observai-je après un silence.

– Mor est une cousine très éloignée, répondit Rhysand, mais nous avons été élevés ensemble. Elle est ma dernière parente encore en vie. Et en tant que telle, elle se croit permis d'entrer dans mon existence et d'en ressortir comme ça lui chante.

– Tu es bien grincheux ce matin, commenta Mor en laissant choir deux gâteaux dans son assiette.

– Je ne vous ai jamais vue Sous la Montagne, me surpris-je à lui dire.

– Oh, mais je n'y étais pas. J'étais en…

– Ça suffit, Mor, coupa Rhysand d'une voix lourde de menaces.

Il posa sa serviette et se leva.

– Mor séjournera ici jusqu'à la fin de la semaine, mais ne vous sentez pas obligée de lui tenir compagnie, me dit-il.

Elle lui tira la langue et il leva les yeux au ciel, l'expression la plus humaine que je lui eusse jamais vue.

– Avez-vous assez mangé ? s'enquit-il, et j'acquiesçai. Bien. Allons-y. Votre première leçon vous attend.

Mor coupa en deux l'un des gâteaux d'un coup de couteau vif et précis.

– S'il vous tape trop sur les nerfs, Feyre, ne vous gênez pas pour le

pousser du balcon le plus proche.

Rhysand, qui s'éloignait déjà, lui adressa un geste obscène avec sa grâce coutumière. Je me levai et le suivis.

– Bon appétit, dis-je à Mor.

– Quand vous aurez besoin de compagnie, appelez-moi, répondit-elle.

Je m'assis à la longue table en bois, dans une alcôve masquée par un rideau. Je me pliais à cet entraînement uniquement parce que je devais malgré moi reconnaître le bien-fondé de ses arguments. Mon incapacité à lire avait failli me coûter la vie Sous la Montagne. Je devais à tout prix apprendre, quelles que fussent les raisons de Rhysand pour m'aider à le faire. Quant à mes défenses mentales… il aurait été vraiment stupide de refuser son offre de m'entraîner. À l'idée que quiconque, Rhysand en particulier, puisse fouiller dans mon esprit et s'emparer de tout ce qu'il y puiserait sur la Cour du Printemps, sur ceux que j'aimais… je me disais que jamais je ne l'accepterais.

Mais être assise avec Rhysand à cette table était tout de même une épreuve.

– Je connais l'alphabet, déclarai-je froidement alors qu'il posait une feuille de papier devant moi. Je ne suis pas stupide à ce point.

– Je n'ai jamais dit cela, répondit-il. J'essaie seulement de savoir par où nous devons commencer, puisque vous refusez de me révéler quoi que ce soit sur vos connaissances.

– Pourquoi n'engagez-vous pas un précepteur ? demandai-je, les joues brûlantes.

– Est-ce si difficile d'essayer seulement de lire en ma présence ?

– Vous êtes un Grand Seigneur… n'avez-vous rien de mieux à faire ?

– Si, bien sûr, mais rien de plus plaisant que de vous regarder vous tortiller d'embarras.

– Vous êtes une belle ordure, vous savez ?

Il étouffa un éclat de rire.

– J'ai entendu bien pire… y compris de votre bouche.

Il tapota la feuille de papier.

– Lisez.

Je ne voyais qu'un fouillis de lettres. Ma gorge se serra.

La phrase que j'avais devant les yeux était tracée dans une écriture élégante et nette, la sienne sans aucun doute. Je voulus ouvrir la bouche, mais j'étais comme paralysée.

– Pourquoi faites-vous tout cela pour moi ? demandai-je. Vous m'avez dit que vous m'expliqueriez si je coopérais avec vous.

– Je n'ai pas précisé quand, fit-il avec un haussement d'épaules. Peut-être me déplaît-il que des brutes stupides de la Cour du Printemps se rient de vous. Peut-être ai-je vraiment plaisir à vous voir vous tortiller d'embarras. Ou peut-être…

– Ça va, j'ai compris.

Il ricana.

– Essayez, Feyre.

Je lui arrachai la feuille, la déchirant presque en deux, regardai le premier mot, le déchiffrai et le prononçai mentalement.

– V… vous…

Je reconstituai le mot suivant en faisant appel à ce déchiffrage muet et à la logique.

– Vous êtes…

– Bien, murmura Rhysand.

– Je n'ai pas demandé votre approbation, lançai-je. A… absolument…

J'avais mis plus longtemps à déchiffrer ce mot que je ne voulais l'admettre, mais ce fut encore pire avec le suivant.

– Ra… rav…

Je daignai regarder Rhysand, les sourcils haussés.

– Ravissante, susurra-t-il.

Je lus les derniers mots, puis relevai la tête.

– « Vous êtes absolument ravissante ce matin, Feyre. » C'est bien ce que vous avez écrit ? demandai-je.

Il se renversa dans son fauteuil. Quand nos regards se rencontrèrent, des griffes acérées caressèrent mon esprit et sa voix chuchota à l'intérieur de mon crâne : « C'est pourtant vrai, non ? »

Je sursautai.

– Arrêtez tout de suite !

Mais les griffes s'enfonçaient, et tout mon corps, mon cœur, mes poumons et même mon sang s'abandonnaient à cette étreinte, cédant à sa volonté, quand il ajouta : « La mode de la Cour de la Nuit vous sied. »

Clouée dans mon fauteuil, je ne pouvais ni remuer ni même ciller.

Voilà ce qui arrive quand on abaisse ses défenses mentales. Un être doué de pouvoirs semblables aux miens peut se glisser dans votre tête, y chercher ce qu'il veut et prendre possession de votre esprit. Ou le briser. Je me tiens en ce moment sur le seuil de votre esprit… mais si j'allais plus loin, il me suffirait d'une pensée pour vous rayer de la surface de la Terre.

Je sentis comme de très loin la sueur couler le long de mes tempes.

Vous devriez être terrifiée et rendre grâces à ce maudit Chaudron de n'avoir rencontré aucune créature douée de mes pouvoirs au cours de ces derniers mois. Et maintenant, chassez-moi de votre esprit.

J'essayai, en vain. Ses griffes étaient omniprésentes et plantées dans chaque pensée, dans chaque partie de mon être. Leur pression s'accentua.

Chassez-moi de là, ordonna-t-il.

Je ne savais pas comment m'y prendre. Je me débattis aveuglément, me ruai sur lui et sur ses griffes comme une toupie lancée au milieu d'un cercle de miroirs.

Son rire léger et doux remplissait mes oreilles. *Par ici, Feyre.*

Un étroit chemin s'ouvrit en réponse dans mon esprit : l'issue que je cherchais.

Je savais que je devrais lutter jusqu'à la fin des temps pour me dégager de chaque griffe et pour repousser la masse de sa présence mentale de cette étroite ouverture. Mais si je pouvais la balayer…

Une vague. Une vague jaillit de moi pour la chasser de mon esprit…

Sans lui laisser deviner le plan qui prenait forme dans ma tête, je concentrai mes forces pour créer une vague déferlante et frappai.

Les griffes desserrèrent leur prise à contrecœur, comme s'il me concédait la victoire pour cette fois.

– Bien, se contenta-t-il de dire.

Mes os, ma respiration et mon sang étaient de nouveau à moi. Je m'affaissai sur mon siège.

– Pas encore, reprit-il. Protégez-vous. Empêchez-moi de revenir à la charge.

Je sentis les griffes effleurer la surface de mon esprit. J'érigeai un mur infranchissable, épais et noir comme la nuit. Les griffes se retirèrent une fraction de seconde avant que ce mur ne les sectionne.

Rhysand souriait.

– Très bien ! Brutal, mais efficace, commenta-t-il.

– Vous n'êtes qu'un porc, sifflai-je, hors de moi.

– C'est indéniable, mais regardez ce que vous avez accompli : vous avez lu une phrase entière, vous m'avez chassé de votre esprit et vous avez érigé une barrière mentale. Beau travail.

– Ne soyez pas si condescendant.

– Je ne le suis pas. Vous lisez bien mieux que je ne l'avais cru. À ce stade, ce n'est plus qu'une question de pratique. Si vous progressez régulièrement, vous pourrez lire des romans d'ici à Nynsar. Et si vous renforcez vos défenses mentales, vous pourrez me barrer l'accès à votre esprit dans le même délai.

– Est-il vraiment possible… de vous en barrer l'accès ?

– C'est peu probable, mais qui sait ? Qui peut connaître la force de vos pouvoirs ? Continuez à vous entraîner et nous verrons bien.

– Serai-je encore liée par notre marché à Nynsar ?

Il se tut.

– Après… tout ce qui est arrivé, insistai-je, incapable de préciser ce qui était arrivé Sous la Montagne, ce qu'il avait fait pour moi lors du combat avec Amarantha et même après… Je crois que nous pourrions décider que je ne vous dois plus rien et réciproquement.

Il me regardait fixement.

– Cela ne vous suffit pas que nous soyons tous libres, désormais ? poursuivis-je en m'enflammant. Je vous croyais différent de l'impression que vous donniez, je croyais que vous portiez un masque, mais vous m'avez enlevée et emmenée ici…

Son regard s'assombrit.

– Je ne suis pas votre ennemi, Feyre.

– Tamlin dit que si, répliquai-je en refermant les doigts de ma main tatouée. Tout le monde le dit.

– Et vous, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il en se renversant de nouveau dans son fauteuil, l'expression grave.

– Vous faites tout pour que je pense comme eux.

– Menteuse, susurra-t-il. Avez-vous seulement raconté à vos amis ce que je vous ai fait Sous la Montagne ?

– Je ne veux en parler ni avec vous ni avec eux.

– Parce qu'il est plus facile de feindre qu'il ne s'est rien passé et de vous laisser dorloter par eux.

– Je ne me laisse pas dorloter par eux !

– Hier, ils vous avaient emballée comme un cadeau. Comme si vous étiez sa récompense.

– Et alors ?

– Et alors ? répéta-t-il, et je vis une étincelle de rage luire dans ses yeux.

– Vous pouvez me ramener chez moi, me contentai-je de répondre.

– Chez vous où vous serez cloîtrée pour le reste de votre vie, surtout quand vous aurez commencé à pondre des héritiers. J'ai hâte de voir ce qu'Ianthe en fera dès qu'elle mettra la main sur eux.

– Vous ne semblez pas avoir une très haute opinion d'elle.

– Non, c'est le moins qu'on puisse dire, répondit-il avec un regard froid de prédateur. Recopiez l'alphabet jusqu'à ce que votre écriture soit parfaite, ordonna-t-il en montrant une feuille de papier. Et dès que vous avez achevé une série, entraînez-vous à baisser et à lever votre bouclier mental jusqu'à ce que ce soit devenu un réflexe. Je reviendrai dans une heure.

– Quoi ?

– Recopiez l'alphabet jusqu'à ce que…

– J'ai entendu, lançai-je en l'injuriant mentalement.

– Alors au travail. Ayez au moins la décence de m'injurier seulement quand votre bouclier mental est en place.

Il s'évanouit dans une onde de ténèbres sans me laisser le temps de riposter.

Au retour de Rhysand, mon esprit ressemblait à une flaque boueuse.

J'avais passé cette heure à exécuter les tâches qu'il m'avait assignées tout en tressaillant au moindre bruit dans l'escalier et dans les couloirs.

– Pas mal, commenta Rhysand en regardant ce que j'avais produit.

Il avait resurgi à distance respectueuse. Si je l'avais moins bien connu, j'aurais pu croire que c'était pour ne pas m'effrayer. Comme s'il savait qu'un jour où Tamlin étant arrivé derrière moi sans crier gare, prise de panique, je l'avais repoussé d'un coup de poing dans le ventre. J'avais chassé ce souvenir,

la stupeur de Tamlin, la facilité avec laquelle je l'avais renversé et l'humiliation d'avoir montré combien j'étais effrayée…

Rhysand parcourut les pages que j'avais griffonnées. Je sentis de nouveau le raclement de griffes sur mon esprit, mais elles ne faisaient que glisser sur un mur noir, scintillant et infranchissable.

Je projetai le reste de ma volonté dans ce mur que les griffes pressaient, à la recherche de points faibles…

– Bien, bien, ronronna Rhysand tandis que les griffes mentales se rétractaient. Si vous pouvez maintenir ce mur pendant votre sommeil, je parviendrai peut-être à dormir une nuit entière.

J'abaissai le mur pour l'insulter par-dessus le pont mental qui nous reliait, puis l'érigeai à nouveau. Derrière lui, mon esprit tremblotait comme de la gelée. J'avais une envie irrépressible de dormir.

– Je suis peut-être une ordure, mais regardez plutôt ce que vous avez réussi à faire, répondit Rhysand. Ma foi, peut-être que tout compte fait ces leçons seront amusantes.

Encore furieuse, je regardais le dos musclé de Rhysand en cheminant derrière lui tandis que nous traversions les salles du palais. Les chaînes de montagnes et le ciel d'un bleu éblouissant étaient les seuls témoins de notre marche silencieuse.

J'étais trop épuisée pour réclamer des explications et il ne se donna pas la peine de m'en fournir. Après avoir monté un escalier interminable jusqu'au sommet d'une tour, nous entrâmes dans une salle ronde.

Une table circulaire en pierre noire en occupait le centre tandis que la majeure partie du mur en pierre grise et lisse disparaissait derrière une gigantesque carte couverte de jalons, de drapeaux et d'épingles. Je détournai le regard vers les baies, si nombreuses que la salle paraissait ouverte à tous les vents. C'était sans doute idéal pour un Grand Seigneur doté d'ailes…

Rhysand se dirigea vers la table sur laquelle était déployée une autre carte à la surface émaillée de figurines. Une carte de Prythian… et d'Hybern.

Chaque cour de notre monde était représentée, avec ses villages, ses villes, ses cours d'eau et ses cols de montagne. Chaque cour, sauf la Cour de la Nuit.

Le vaste territoire septentrional était vide. Cela me parut étrange, mais sans doute était-ce un élément d'une stratégie mystérieuse pour moi.

Je surpris le regard de Rhysand sur moi, mais ses sourcils levés me dissuadèrent de poser les questions qui me montaient aux lèvres.

– Pas de questions ? s'enquit-il.

– Non.

Un sourire félin dansa sur ses lèvres. Il désigna du menton la carte murale.

– Que voyez-vous là ? demanda-t-il.

– C'est censé me convaincre d'apprendre à lire avec vous ?

En réalité, je ne pouvais rien déchiffrer et je discernais seulement les contours de ce qui était représenté. Comme le mur massif qui coupait notre monde en deux.

– Dites-moi ce que vous voyez, reprit Rhysand.

– Un monde divisé en deux.

– Et pensez-vous qu'il devrait le rester ?

– Ma famille…, commençai-je.

Je me tus, consternée d'avoir avoué que j'avais une famille…

– Si ce mur tombait, votre famille en serait profondément affectée, n'est-ce pas ? demanda Rhysand. Elle habite si près de la frontière… Avec un peu de chance, elle s'enfuira par l'océan avant sa chute.

– Parce que le mur tombera ?

– Peut-être, répondit Rhysand en soutenant mon regard.

– Pourquoi ?

– Parce que la guerre est imminente, Feyre.

Chapitre 7

La guerre…

Ce mot vibra dans tout mon corps et me glaça le sang.

– N'envahissez pas le Sud, soufflai-je, prête à l'implorer à genoux et même à ramper devant lui. Je vous en prie…

Rhysand inclina la tête de côté et serra les lèvres.

– Vous me prenez vraiment pour un monstre, même après tout ce qui s'est passé, commenta-t-il.

– Je vous en prie… ils sont sans défense, ils n'auront aucune chance…

– Je n'envahirai pas les terres des mortels, affirma-t-il trop calmement.

J'attendais qu'il poursuive. J'avais l'impression que le sol se dérobait sous mes pieds.

– Relevez votre bouclier mental, gronda-t-il.

Je constatai que je l'avais effectivement abaissé, mais j'étais épuisée et je n'avais plus qu'une pensée : et si la guerre éclatait, si ma famille…

– Relevez-le. Maintenant, ordonna Rhysand.

Son ton impérieux – celui du Grand Seigneur de la Cour de la Nuit – réveilla mon instinct de survie, et mon esprit épuisé fit resurgir le mur. Quand mes pensées furent retranchées derrière lui, Rhysand reprit la parole et son regard s'adoucit imperceptiblement.

– Aviez-vous vraiment cru que tout serait fini à la mort d'Amarantha ? demanda-t-il.

– Tamlin ne m'avait pas dit…

Et pourquoi l'aurait-il fait ? Mais maintenant, il devait tout me raconter et m'expliquer la raison de son silence.

– Il y a plus d'un siècle que le roi d'Hybern se prépare à reconquérir les terres au sud du mur, reprit Rhysand. La prise du pouvoir par Amarantha n'était qu'un essai, un essai de quarante-neuf ans pour déterminer avec quelle facilité un territoire tomberait aux mains de l'un de ses officiers, et combien de temps il resterait sous son contrôle.

Aux yeux d'un immortel, quarante-neuf ans n'étaient rien. Je n'aurais pas été surprise d'apprendre que le roi préparait cette invasion depuis bien

plus d’un siècle.

– Attaquera-t-il Prythian d’abord ? demandai-je.

– Prythian est le dernier rempart entre lui et le continent, répondit Rhysand en désignant notre île gigantesque sur la carte. Le roi veut reconquérir les terres des mortels, voire celles des immortels. Si quelqu’un peut empêcher sa flotte d’aborder le continent, ce ne peut être que nous.

Je me laissai choir dans l’un des fauteuils car je sentais mes genoux se dérober sous moi.

– Le roi fera tout pour balayer Prythian de son chemin et pour faire tomber le mur dans la foulée, poursuivit Rhysand. Les brèches de ce mur ne sont heureusement pas assez grandes pour livrer facilement le passage à ses armées. Il voudra donc abattre le mur et profiter de la panique qui s’ensuivra.

– Quand… quand attaquera-t-il ? demandai-je, la gorge sèche.

Le mur avait tenu cinq siècles pendant lesquels ces maudites brèches avaient permis aux monstres les plus féroces et les plus avides de Prythian d’entrer sur les terres des mortels et de pourchasser ces derniers. Si les armées d’Hybern l’enfonçaient et se lançaient à l’assaut du royaume des mortels…

– Là est la question, répondit Rhysand. Et la raison pour laquelle je vous ai fait venir ici. J’ignore quand et où le roi compte attaquer Prythian et qui sont ses alliés au sein des cours.

– Il en aurait donc ici ?

Rhysand acquiesça.

– Des lâches qui préféreront se rallier à lui plutôt que de se mesurer à ses armées.

– Avez… avez-vous combattu pendant la guerre ? demandai-je.

Je crus un instant qu’il ne répondrait pas, mais il inclina la tête.

– J’étais jeune… du moins pour un Fae, répondit-il. Mais mon père avait déjà envoyé des secours à l’alliance des mortels et des immortels sur le continent, et j’ai pu le convaincre de me laisser partir à la tête de l’une de nos légions. J’étais en garnison dans le Sud, où les combats faisaient rage. C’était… je n’ai aucune envie de revoir de tels massacres. Mais je ne crois pas que le roi d’Hybern frappera de cette manière – pas au début, du moins. Il est trop rusé pour gaspiller ses forces et laisser aux armées du continent le temps de s’unir pendant que nous le combattrons. S’il doit détruire le mur et Prythian, il le fera en traître, pour nous surprendre et nous affaiblir. L’assaut mené par Amarantha n’était que la première étape dans son plan de bataille. Quant à nous, nous devrons nous tirer d’affaire avec des Grands Seigneurs sans expérience dans l’art de la guerre, des cours en ruine dont les Grandes Prêtresses se battent pour le pouvoir comme des louves autour d’une carcasse, et un peuple qui a pris conscience de la fragilité de ce pouvoir.

– Pourquoi me racontez-vous tout cela ? demandai-je, car je ne comprenais pas pourquoi il me confiait ses doutes et ses inquiétudes.

Son expression devint calme et froide.

– Pour deux raisons. La première étant que vous êtes… proche de

Tamlin. Il a une armée, mais également des liens de longue date avec Hybern…

– Mais il n'a jamais aidé le roi…, commençai-je, et Rhysand leva la main pour m'imposer le silence.

– J'aimerais savoir si Tamlin est disposé à s'allier avec nous, reprit-il. Et s'il peut user de ses liens avec Hybern à notre avantage. Comme nos relations sont plutôt tendues, vous aurez le plaisir de jouer les intermédiaires.

– Il ne me parle jamais de ses affaires.

– Il serait peut-être temps qu'il commence. Et que vous insistiez pour qu'il le fasse.

– Et quelle est la seconde raison ? demandai-je.

Rhysand me regarda de la tête aux pieds comme s'il m'évaluait.

– J'ai besoin de votre savoir-faire : on raconte que vous avez capturé le suriel, répondit-il.

– Cela n'avait rien de si difficile.

– J'ai essayé et échoué par deux fois, mais ceci est une autre histoire. Je vous ai vue prendre au piège le ver de middengard comme si c'était un vulgaire lapin, déclara-t-il, les yeux pétillants. Votre aide, votre savoir-faire seront nécessaires pour retrouver ce dont j'ai besoin.

– De quoi avez-vous donc besoin ?

– Vous le saurez plus tard.

– Vous pourriez facilement engager une douzaine de chasseurs plus expérimentés et plus habiles que…

– Peut-être, mais je n'ai confiance qu'en vous.

– Je pourrais vous trahir à tout moment, objectai-je.

– Vous le pourriez, mais vous ne le ferez pas. Et il y a vos pouvoirs, ajouta-t-il alors que, les dents serrées, j'allais riposter vertement.

– Je n'en ai aucun, répondis-je trop vite pour paraître sincère.

– Vraiment ? Et votre force, votre rapidité ? Si je ne savais à quoi m'en tenir, je dirais que Tamlin et vous-même vous êtes donné beaucoup de mal pour faire croire que vous en êtes dépourvue. Or les pouvoirs que vous avez déployés sont, chez les immortels, le signe que le fils d'un Grand Seigneur est son digne héritier.

– Je ne suis pas le fils d'un Grand Seigneur.

– Non, mais vous avez été ressuscitée et muée en immortelle par sept Grands Seigneurs. Votre essence émane de la nôtre et reste liée à elle. Et si nous vous avions donné davantage de pouvoir que nous l'avions cru ? Et si vous pouviez vous mesurer à nous… et vous défendre, comme une Grande Dame ?

– C'est impossible : les Grandes Dames n'existent pas.

Rhysand fronça les sourcils, puis secoua la tête.

– Nous en parlerons plus tard, dit-il. Mais non, Feyre, ce n'est pas impossible : elles pourraient exister. Peut-être n'en êtes-vous pas une, mais… et si vous étiez semblable à elles ? Et si vous pouviez user des pouvoirs de

sept Grands Seigneurs simultanément ? Vous fondre dans l'obscurité, vous métamorphoser ou geler une armée entière ?

Le vent hivernal soufflant sur les sommets voisins semblait hurler des réponses à ces questions. Je me rappelai soudain cette force qui avait palpité en moi le jour de la cérémonie de mariage…

– Comprenez-vous ce que ces pouvoirs signifieraient en cas de guerre imminente ? Et le danger qu'ils représenteraient si vous n'apprenez pas à les maîtriser ? Ils pourraient vous détruire…

– Arrêtez de me poser des questions rhétoriques. Et nous ne savons même pas si je possède de tels pouvoirs…

– Vous les possédez bel et bien, mais vous devez apprendre à les dompter, à connaître ce que vous avez hérité de nous.

– Et c'est vous qui me l'enseignerez ? La lecture et les défenses mentales ne vous suffisent donc pas ?

– Tant que vous chasserez pour mon compte, cela ne me suffit pas, non.

– Tamlin n'acceptera jamais, affirmai-je.

– Tamlin n'est pas votre gardien et vous le savez.

– Je suis sa sujette et il est mon Grand Seigneur.

– Vous n'êtes la sujette de personne, déclara-t-il.

Je me pétrifiai devant l'éclair de ses dents et l'apparition de ses ailes évanescentes.

– Je vous le dis une bonne fois pour toutes, gronda Rhysand en s'approchant de la carte murale. Vous pouvez être un pion et passer le reste de votre vie d'immortelle à obéir, à faire des courbettes et à vous conduire comme si vous valiez moins que lui, qu'Ianthe ou que n'importe lequel d'entre nous. Si c'est ce que vous voulez, libre à vous, même si c'est pitoyable. Mais je vous connais mieux que vous le croyez, et je ne crois pas un seul instant que vous puissiez vous contenter d'être le trophée de quelqu'un qui est resté assis sans rien faire pendant près de cinquante ans de tyrannie, qui n'a pas levé le petit doigt quand on vous torturait…

– Taisez-vous !

– Mais vous pouvez faire un autre choix, poursuivit-il. Vous pouvez maîtriser les pouvoirs que nous vous avons transmis afin qu'ils pèsent dans la balance au moment décisif. Vous pouvez jouer un rôle dans cette guerre qui ne manquera pas d'éclater. Et ne croyez pas que les immortels se soucieront de votre famille alors que notre territoire tout entier risque de devenir un charnier.

Je regardais fixement la carte, Prythian et la bande de terre au sud du mur.

– Si vous voulez sauver le royaume des mortels, devenez indispensable à Prythian, reprit Rhysand. Transformez-vous en arme. Car il se peut qu'un jour vous soyez la seule à pouvoir vous interposer entre le roi d'Hybern et votre famille, Feyre. Et ce jour-là, vous aurez intérêt à être prête.

Je levai les yeux vers lui, oppressée, la gorge brûlante.

– Réfléchissez-y, conclut Rhysand d'une voix égale, comme s'il ne venait pas de bouleverser ma vision de moi-même et du monde. Prenez cette semaine pour y penser. Consultez Tamlin si cela peut vous apaiser. Voyez ce que cette adorable Ianthe en pense. Mais c'est à vous, et à vous seule, de prendre cette décision.

Je ne revis ni Rhysand ni Morrigan de la semaine.

Je ne côtoyais que Nuala et Cerridwen, qui m'apportaient mes repas, faisaient mon lit et me demandaient parfois comment j'allais.

Seules les feuilles sur lesquelles je devais recopier quotidiennement l'alphabet et des phrases m'indiquaient que Rhysand était présent. Jour après jour, l'un des mots de ces phrases était remplacé par un autre, encore plus exaspérant que le précédent :

Rhysand est le plus beau des Grands Seigneurs.

Rhysand est le plus adorable des Grands Seigneurs.

Rhysand est le plus rusé des Grands Seigneurs.

Et je recevais chaque jour de nouvelles instructions pour mon entraînement mental.

Comment pouvait-il savoir si je lui obéissais ? À vrai dire, je m'en moquais et je travaillais d'arrache-pied, ne fût-ce que parce que je n'avais rien de mieux à faire.

Mes cauchemars me laissaient hébétée et en sueur, mais ma chambre ouverte sur un ciel étoilé m'apaisait : quand je m'éveillais en sursaut, je ne me ruais plus dans les toilettes. Je n'étouffais plus entre quatre murs et dans une obscurité complète. Je savais où j'étais, même si cela me répugnait.

La veille de mon départ, je me dirigeais vers ma table en grinçant des dents à la perspective des phrases ironiques à recopier et des acrobaties mentales qui m'attendaient, quand les voix de Rhysand et de sa cousine me parvinrent.

Je les rejoignis dans l'un des salons. Rhysand faisait les cent pas au bord de l'abîme à flanc de montagne, tandis que Mor se prélassait dans un fauteuil.

– Azriel voudrait en être informé, disait-elle.

– Azriel peut aller en enfer, riposta Rhysand. Il le sait probablement déjà, du reste.

– La dernière fois, nous avons joué, annonça Mor avec une gravité qui m'incita à rester à une distance respectueuse. Et nous avons perdu gros. Mais ce sera la dernière fois.

– Tu devrais te mettre enfin au travail, se contenta de répondre Rhysand. Ce n'est pas pour rien que je t'ai laissé les rênes, tu sais.

Mor serra les dents. Quand elle me vit, elle m'adressa un sourire qui ressemblait à une grimace. Rhysand, lui, se renfrogna.

– Dis ce que tu as à dire, Mor, ordonna-t-il d'une voix tendue.

Elle leva les yeux au ciel à mon intention, mais son expression devint

solennelle quand elle répondit :

– Une nouvelle attaque a eu lieu, dans un temple de Cesere. Presque toutes les prêtresses ont été massacrées et le trésor a été volé.

– Qui ? fit simplement Rhysand, et cet unique mot était chargé de toute sa fureur.

– Nous l'ignorons. Ça s'est passé comme la dernière fois : c'était un petit groupe, les blessures des cadavres ont été infligées par de grandes lames et il est impossible de savoir par où les attaquants sont entrés, ni comment ils ont pu disparaître. Il n'y a aucun survivant. Les corps n'ont été découverts que le lendemain par un groupe de pèlerins.

Mon expression me valut un regard de sympathie de Mor.

Quant à Rhysand… je vis apparaître l'ombre de ses ailes, puis leurs plumes. Alors, comme si sa fureur avait libéré la bête en lui qu'il avait horreur de dévoiler, elles se matérialisèrent.

De splendides ailes surmontées de griffes comme celles des chauves-souris, noires comme la nuit et effrayantes comme l'enfer. Son allure avait changé, il était maintenant plus stable et plus ferme, comme si la dernière pièce de son corps venait de s'ajuster. Mais quand il parla, ce fut de la même voix suave.

– Que dit Azriel de tout cela ? s'enquit-il.

Mor me regarda comme si elle était mal à l'aise de me voir assister à cette conversation.

– Il est furieux, répondit-elle. Et Cassian l'est encore plus. Il est certain que c'est une bande de mercenaires illyriens à la recherche de nouveaux territoires à conquérir.

– C'est possible, admit Rhysand. Certains clans illyriens s'étaient ralliés à Amarantha. Ces incursions sur mes terres sont leur manière de me sonder, pour voir jusqu'où ils peuvent aller et comment ils peuvent s'en tirer.

– Cassian et Az attendent tes ordres…

Mor s'interrompit et me lança un regard contrit.

– À l'endroit habituel poursuivit-elle.

J'étais la fiancée d'un ennemi. Il était sans doute dangereux de mentionner devant moi la disposition des armées et les détails des plans de bataille.

Rhysand contemplait le ciel où le vent mugissant chassait des nuages noirs et orageux au-dessus de sommets lointains. *Un temps idéal pour voler*, pensai-je.

– Pour aller là-bas, le plus simple serait de se tamiser, reprit Mor, qui avait suivi le regard de Rhysand.

– Vas-y et dis à ces crétins que je les rejoindrai dans quelques heures.

Après m'avoir adressé un sourire inquiet, Mor s'évanouit dans l'air.

– Comment fonctionne ce genre de… disparition ? demandai-je.

J'avais déjà vu quelques Grands Fae se volatiliser comme Mor venait de le faire.

– Le tamisage ? répondit Rhysand. Imaginez l'univers comme une pièce de tissu sur laquelle vous placez deux points. L'un est le lieu où vous vous trouvez, l'autre celui où vous souhaitez vous rendre. Pour comprendre comment fonctionne le tamisage, imaginez que vous pliez ce tissu afin que les deux points se touchent. C'est réalisable grâce à la magie. Il suffit alors de faire un pas d'un point vers l'autre. Sur une grande distance, on sent l'étoffe sombre de l'univers quand on la traverse. Si l'intervalle est plus réduit, par exemple de l'extrémité d'une salle à l'autre, on ne perçoit presque rien. Quand ce pouvoir est puissant, on peut franchir de grandes distances à la vitesse de l'éclair. C'est un don rare et précieux.

– Je suis désolée pour ce qui est arrivé au temple et aux prêtresses, me surpris-je à dire.

– Il y aura beaucoup d'autres morts quoi qu'il arrive, répondit-il avec une étincelle de rage dans les yeux.

– Et qui sont ces… mercenaires illyriens ?

– Des fumiers qui se croient tout permis, gronda-t-il. Une race de guerriers qui vit sur mes terres et une sacrée épine dans mon pied.

– Vous dites que certains s'étaient ralliés à Amarantha…

– Oui. Ce fut un plaisir de les pourchasser au cours de ces derniers mois… et de les éliminer.

Des ombres dansèrent dans la salle tandis qu'un orage menaçait à l'horizon. Rhysand déploya ses ailes dont les membranes furent irisées par les derniers rayons du soleil.

– C'est pour cela que vous êtes resté ici ces derniers mois : afin de les traquer ?

– J'avais fort à faire, répondit-il sur un ton absent, comme s'il en avait fini avec moi et ne pensait plus qu'à son rendez-vous avec Cassian et Azriel.

Sans un mot de plus, il s'avança vers le bord du salon et plongea dans le vide.

Mon cœur eut un raté, mais je n'eus même pas le temps de crier, car il fila devant moi dans un puissant battement d'ailes, aussi vif que le vent sifflant entre les cimes, et disparut dans les nuages noirs.

– Mais oui, passez une bonne nuit, vous aussi, bougonnai-je, et je lui adressai un geste obscène avant de partir travailler dans le fracas de l'orage.

Tout en peinant sur mes phrases et mon entraînement mental, je réfléchis à ce que j'avais entendu ce matin.

Je me demandais ce qu'Ianthe savait du massacre au temple et si elle connaissait certaines des victimes. C'était fort probable. Tamlin aussi devait être au courant.

Cette nuit-là, je ne dormis guère, partagée entre le soulagement de rentrer et la crainte que Rhysand ne me réserve une nouvelle surprise. Mais l'orage prit fin et, à l'aube, j'étais levée et habillée.

Je descendis l'escalier et gagnai le salon.

Vautré dans son fauteuil, Rhysand portait la même tenue que la veille. Le

col de sa veste noire était déboutonné, sa chemise chiffonnée et ses cheveux ébouriffés. Je me demandai s'il rentrait tout juste de son entrevue avec Mor et les autres, et ce qu'il avait appris.

– Cela fait une semaine, lui dis-je en guise de salutation. Ramenez-moi chez moi.

Rhysand avala une gorgée de ce que contenait sa tasse, et ce n'était visiblement pas du thé.

– Bonjour, Feyre, répondit-il.

– Ramenez-moi.

Il examina ma tenue noir et or qui, pour être honnête, me plaisait bien.

– Cette couleur vous va à ravir, commenta-t-il.

– Dois-je vous dire « S'il vous plaît » ? C'est ce que vous voulez ?

– Je voudrais que vous me parliez avec le minimum d'égards dus à n'importe qui. Commencez par un « bonjour » et nous verrons.

– Bonjour.

Il esquissa un sourire et je l'injuriai en moi-même.

– Êtes-vous prête à assumer les conséquences de votre départ ? demanda-t-il.

Je me raidis, car je n'avais pas pensé au mariage. Ou plutôt si, j'y avais pensé toute la semaine, mais pas ce matin… Ce matin, je n'avais pensé qu'à Tamlin, à mon besoin de le revoir, de le serrer dans mes bras, de l'interroger au sujet de tout ce que Rhysand m'avait appris. Pendant cette semaine, je n'avais pas montré le moindre signe du pouvoir dont il me croyait douée, je n'avais senti aucune force mystérieuse palpiter en moi et j'en remerciais le Chaudron.

– Cela ne vous regarde pas, répondis-je.

– C'est juste. D'ailleurs, vous ne tiendriez sans doute pas compte de ce que je pourrais vous dire..

– Personne ne vous a demandé votre avis, Rhysand.

– Rhysand ? répéta-t-il avec un gloussement. Je vous ai offert une semaine de rêve et vous m'appelez Rhysand ?

– Je n'ai pas demandé à venir ici ni à me faire offrir cette semaine.

– Et pourtant, regardez-vous : vous avez repris des couleurs et vos cernes ont presque disparu. Et votre bouclier mental est impressionnant.

– Ramenez-moi chez moi, s'il vous plaît.

Il haussa les épaules et se leva.

– Je transmettrai votre au revoir à Mor.

Il s'approcha de moi et chacun de ses pas avait une grâce déliée. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il avait passé les mains dedans, ou comme s'il avait volé plusieurs heures pour se rendre dans je ne savais quel lieu secret.

– Avez-vous réfléchi à ma proposition ? demanda-t-il.

– Je vous donnerai ma réponse le mois prochain.

Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. L'expression de son visage

doré était tendue.

– Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète : je ne suis pas votre ennemi, dit-il.

– Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète : vous êtes l'ennemi de Tamlin, ce qui fait de vous le mien.

– Vraiment ?

– Libérez-moi de notre marché et nous verrons.

– Je ne peux pas faire cela.

– Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

Il me tendit la main en réponse.

– Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

Je la happai littéralement. Ses doigts étaient frais, vigoureux et couverts de cals sans doute laissés par le maniement d'armes que je ne l'avais jamais vu porter.

Les ténèbres nous engloutirent et, par réflexe, je m'accrochai à lui quand l'univers s'évanouit sous mes pieds. Le vent me fouettait et son bras passé dans mon dos était le seul élément vivant et solide tandis que nous traversions des royaumes comme l'éclair et qu'il riait de mon effroi.

Je sentis enfin la fermeté des dalles en pierre, vis le soleil aveuglant au-dessus de moi, le vert des collines et entendis le pépiement d'oiseaux…

Je me dégageai, éblouie par la lumière, et cillai à la vue du chêne imposant qui nous dominait. C'était l'un des arbres qui bordaient les jardins du palais… j'étais de retour chez moi.

Je voulus me précipiter vers le château, mais Rhysand saisit mon poignet et ses yeux étincelants s'interposèrent entre l'édifice et moi.

– Bonne chance, susurra-t-il.

– Lâchez-moi.

Il s'exécuta avec un petit rire.

– À dans un mois, lança-t-il.

Et il disparut avant que je n'aie le temps de lui cracher au visage.

Je trouvai Tamlin dans son cabinet en compagnie de Lucien et de deux sentinelles. Ils se tenaient debout autour de la table couverte de cartes.

Lucien fut le premier à se tourner vers moi, en s'interrompant au milieu d'une phrase. Tamlin me vit à son tour, traversa la salle comme une flèche et me serra contre lui à me broyer les os.

La gorge serrée, je murmurai son nom et il m'écarta de lui à bout de bras pour m'examiner.

– Comment vas-tu ? Est-ce qu'on t'a fait du mal ?

– Non, tout va bien, assurai-je.

Je remarquai qu'il regardait ma tenue de la Cour de la Nuit et mon ventre à découvert juste au-dessus de la ceinture.

– Personne ne m'a touchée, ajoutai-je.

Mais il scrutait toujours mon visage et il me fit pivoter pour examiner

mon dos, comme s'il pouvait voir à travers mes vêtements. Je me dégageai.

– Je t'ai dit que personne ne m'a touchée.

Mais je me radoucis aussitôt à la vue de son air angoissé et posai la main sur sa joue.

– Tamlin, murmurai-je tandis que Lucien et les sentinelles avaient la sagesse de se retirer.

Quand Lucien passa devant moi, son regard croisa le mien et le sourire qu'il m'adressa était empreint de soulagement.

– Il peut te faire du mal d'autres manières, reprit Tamlin d'une voix rauque, les yeux fermés.

– Je sais, mais je te jure que je vais bien, répondis-je aussi doucement que je le pus.

Je remarquai soudain que les murs du cabinet étaient couverts de traces de griffes et que la table était neuve.

– Tu as mis le cabinet sens dessus dessous, observai-je.

– J'ai mis la moitié de ce palais sens dessus dessous, avoua-t-il en se penchant vers moi pour presser son front contre le mien. Il t'a enlevée, emmenée chez lui…

– Mais il ne m'a pas touchée.

– Probablement pour que tu baisses progressivement ta garde, gronda Tamlin. Tu n'as aucune idée des jeux auxquels il joue, de ce dont il est capable…

– Je sais, dis-je même si cette réponse me laissait un goût amer. La prochaine fois, je ferai bien attention.

– Il n'y aura pas de prochaine fois.

– Tu as trouvé une échappatoire ? demandai-je.

Ou peut-être qu'Ianthe en avait trouvé une…

– Je ne te laisserai plus repartir avec lui.

– Il a dit que rompre un marché scellé par la magie avait des conséquences…

– Je me moque bien des conséquences.

Mais je savais que cette affirmation n'était qu'une menace vaine et je savais combien cela le minait. Il était protecteur par nature. Je ne pouvais pas lui demander de renoncer à l'être ni de cesser de s'inquiéter pour moi.

Je me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. J'avais une foule de choses à lui demander, mais je décidai de les remettre à plus tard.

– Allons à l'étage, murmurai-je, les lèvres contre les siennes.

Il m'enlaça, puis s'immobilisa.

– J'ai quelques questions à te poser, dit-il.

– Plus tard…

– Non, maintenant… pendant que tu te souviens encore de tout, insista-t-il.

Je me figeai, une main plongée dans ses cheveux, l'autre agrippée à son dos.

– Tamlin…

Il leva la main et soutint mon regard en rappelant Lucien. Je rajustai ma tunique et me repeignai tant bien que mal. Tamlin s'assit à la table et me fit signe de l'imiter.

– Je suis désolé, fit-il à mi-voix, mais c'est pour notre bien. Pour notre sécurité à tous.

Je regardai les murs ravagés, les meubles abîmés en pensant au cauchemar qu'avaient dû être ses jours et ses nuits pendant mon séjour à la Cour de la Nuit, tandis qu'il m'imaginait entre les mains de son ennemi, avec le souvenir de ce qu'Amarantha m'avait fait subir.

– Je comprends, Tamlin, murmurai-je.

Ou du moins j'essayais.

Je venais de m'asseoir quand Lucien entra et referma la porte derrière lui. Il prit place à côté de moi.

– Ravi de vous retrouver entière, Feyre.

Tamlin et lui échangèrent un regard, celui de vieux amis qui se comprennent sans avoir besoin de prononcer un mot. Lucien hocha la tête, puis se renversa dans son fauteuil pour écouter et observer.

– Nous devons savoir tout ce que tu as vu à la Cour de la Nuit, commença Tamlin. La disposition des lieux, les personnes que tu as vues, leurs armes et leurs pouvoirs, tout ce que Rhysand a pu faire, à qui il a parlé… Chaque détail que tu peux te rappeler.

– J'ignorais que j'étais là-bas pour espionner.

Lucien se tortilla sur son fauteuil.

– J'ai horreur du marché que tu as dû conclure avec lui, mais il t'a livré accès à la Cour de la Nuit, répondit Tamlin. Il est rare que des étrangers puissent y entrer… et en ressortir entiers. Et même quand cela arrive, leurs souvenirs sont généralement… brouillés. Rhysand nous cache quelque chose, même si nous n'avons pas la moindre idée de ce que c'est.

À ces paroles, je sentis un frisson glacé parcourir mon échine.

– Pourquoi veux-tu savoir tout cela ? Que comptes-tu faire ? demandai-je.

– Il est crucial pour moi de connaître les plans de mon ennemi, son mode de vie. Quant à ce que nous ferons… ce n'est ni le lieu ni l'heure d'en discuter, répondit Tamlin en m'adressant un regard perçant. Commence par la disposition des lieux. Est-il vrai que la cour est sous une montagne ?

– Tout cela ressemble beaucoup à un interrogatoire.

– Il nous faut à tout prix ces renseignements, Feyre, déclara Tamlin, les mains posées à plat sur la table. Mais peut-être ne te souviens-tu plus de rien ?

– Je me souviens de tout. Il a laissé mon esprit intact.

Et, sans lui laisser le temps de poser davantage de questions, je lui racontai tout ce que j'avais vu.

Vous êtes la seule personne en qui j'ai confiance, m'avait dit Rhysand. Peut-être avait-il bel et bien semé le trouble dans mon esprit en dépit de ses

leçons de protection mentale, car alors que je décrivais la disposition des lieux dans sa résidence, sa cour, les montagnes qui l'entouraient, j'avais l'impression de m'avilir. Je devais me répéter qu'il était mon ennemi, qu'il me forçait à honorer un marché que j'avais conclu en désespoir de cause…

Je décrivis la salle au sommet de la tour. Tamlin m'interrogea sur les tracés de la carte et me fit soupeser chaque mot de Rhysand. Je lui parlai de ce qui m'avait le plus oppressée pendant cette semaine : l'idée des pouvoirs dont Rhysand me croyait douée… et les projets du roi d'Hybern.

Je racontai la conversation avec Mor à propos du saccage du temple de Cesere. Tamlin m'expliqua que c'était un avant-poste dans le nord des terres de la Cour de la Nuit, et l'une des rares villes de ce pays connues à l'étranger. Je révélai les noms d'Azriel et de Cassian. À ce moment-là, les visages de Tamlin et de Lucien se fermèrent, mais ils ne firent aucun commentaire. Je mentionnai également les Illyriens et les traîtres parmi eux pourchassés et tués par Rhysand. Quand j'eus terminé, Tamlin resta silencieux tandis que Lucien semblait brûler d'envie de parler.

– Crois-tu que je pourrais posséder de tels pouvoirs ? demandai-je à Tamlin en le regardant droit dans les yeux.

– C'est possible, répondit Tamlin avec un calme égal au mien. Et si c'est le cas…

– Certains Grands Seigneurs seraient prêts à tuer pour ces pouvoirs, intervint Lucien, dont l'œil métallique semblait me sonder, comme à la recherche de ce pouvoir dans mes veines. Mon père, pour ne citer que lui, ne serait pas ravi d'apprendre qu'il lui manque une once de pouvoir et que c'est la fiancée de Tamlin qui la détient. Il ferait tout pour vous l'arracher, Feyre, y compris vous assassiner. Et d'autres Grands Seigneurs seraient prêts à en faire autant.

Je sentis s'éveiller cette force qui avait palpité en moi le jour du mariage.

– Je ne l'utiliserais jamais contre quelqu'un…, déclarai-je.

– Ce qu'ils ne tolèrent pas, c'est que tu possèdes cet avantage alors qu'à leurs yeux, tu ne le devrais pas, déclara Tamlin. Dès que la nouvelle se répandra, tu deviendras une cible ambulante.

– Tu le savais ? lui demandai-je en remarquant que Lucien fuyait mon regard. Tu t'en doutais ?

– J'espérais qu'il n'en serait rien, répondit Tamlin en choisissant ses mots avec soin. Et maintenant que Rhysand le soupçonne… qui sait ce qu'il fera ?

– Il veut que je m'entraîne, dis-je.

Je m'abstins de mentionner que j'avais commencé à exercer mes défenses mentales. *Plus tard*, pensai-je.

– Cela attirerait trop l'attention, déclara Tamlin. Et tu n'en as pas besoin : je peux te protéger de n'importe quelle menace.

Pourtant, il en avait été incapable Sous la Montagne.

Je décidai que je ne laisserais jamais une autre Amarantha exercer ses

ravages. Je ne laisserais jamais le roi d'Hybern lancer ses monstres et ses âmes damnées sur nous, sur ce peuple, sur ma famille, ni abattre le mur pour massacrer d'autres innocents.

– Je pourrais utiliser ces pouvoirs contre le roi d'Hybern, avançai-je.

– C'est hors de question, coupa Tamlin, d'autant plus qu'il n'y aura pas de guerre avec Hybern.

– D'après Rhysand, cette guerre est inévitable et nous la paierons au prix fort.

– Et Rhysand sait tout ? demanda sèchement Lucien.

– Non, mais… il était vraiment préoccupé. Et il croit que je pourrais peser dans la balance en cas de conflit.

Tamlin plia les doigts sans sortir ses griffes.

– Tu n'es pas formée à l'art de la guerre, dit-il. Même si tu commençais à t'entraîner dès demain, il te faudrait des années avant de pouvoir te mesurer à des immortels. Quoi que Rhysand pense de tes aptitudes, Feyre, je ne te laisserai pas t'approcher du moindre champ de bataille, surtout si cela implique de révéler tes pouvoirs à nos ennemis. Tu combattrais Hybern avec des amis prêts à te poignarder dans le dos.

– Je m'en moque…

– Pas moi, gronda Tamlin. Je ne moque pas que tu sois tuée, blessée ou en danger pour le reste de nos vies. Il n'y aura donc pas d'entraînement et tout cela restera entre nous.

– Mais Hybern…

– J'ai des informateurs qui travaillent là-dessus, intervint calmement Lucien.

Je l'implorai du regard.

– Et si nous l'entraînions en secret ? dit-il à Tamlin.

– C'est trop risqué et trop incertain, répondit Tamlin. Du reste, il n'y aura ni guerre ni conflit avec Hybern.

– Seulement dans nos rêves, lançai-je.

Lucien marmonna ce qui ressemblait à une prière au Chaudron et Tamlin se raidit.

– Décris-moi encore cette salle des cartes, se contenta-t-il de répondre sur un ton qui signifiait : fin de la discussion.

Nous nous dévisageâmes et je sentis mon estomac se nouer.

Il était le Grand Seigneur de ces terres. Mon Grand Seigneur. Il était le bouclier et le défenseur de ses sujets. Et le mien. Et si cela permettait à sa cour de garder espoir et de recommencer à vivre… je pouvais au moins lui concéder cela.

Vous n'êtes la sujette de personne…, me répéta ma mémoire.

Tout compte fait, peut-être que Rhysand avait semé le trouble dans mon esprit. Cette idée m'incita à poursuivre mes révélations à Tamlin.

Chapitre 8

Une semaine plus tard, le jour du Tithe arriva.

J'avais passé toute une journée avec Tamlin, à flâner dans le domaine, à faire l'amour dans les hautes herbes d'une prairie ensoleillée, nous avions dîné tranquillement en tête à tête… et on l'avait appelé à la frontière. Il ne m'avait donné aucune explication. Il m'avait seulement avertie que je ne devais pas sortir du domaine et que des sentinelles me garderaient en permanence.

J'avais donc passé la semaine seule, à m'éveiller en pleine nuit pour vomir et à sangloter au milieu de mes cauchemars. Si elle était au courant du massacre du temple, Ianthe ne m'en dit rien les rares fois où je la vis. Et comme je détestais qu'on me pousse à parler de ce qui me tourmentait, j'avais préféré ne pas aborder le sujet pendant les heures qu'elle avait passées avec moi pour m'aider à choisir mes habits, ma coiffure et mes bijoux pour le Tithe.

Quand je lui avais demandé comment se déroulerait cette journée, elle s'était contentée de répondre que Tamlin se chargerait de tout, que je devais simplement assister à la cérémonie à son côté.

C'était plus facile et plus rassurant de ne pas être censée dire ni faire quoi que ce soit.

Tamlin n'était rentré que la veille au soir. Je m'efforçais de ne pas lui en tenir rigueur alors qu'il avait d'aussi lourdes responsabilités, même s'il ne m'avait pas donné plus d'explications qu'Ianthe sur le Tithe.

Assise à côté de Tamlin sur une estrade dans la grande salle en marbre du palais, je subissais le flux incessant de regards, de larmes, de remerciements et de bénédictions pour ce que j'avais accompli.

Vêtue de son habituelle robe bleu sombre, Ianthe se tenait près de la porte et prodiguait ses bénédictions à ceux qui sortaient et des paroles de réconfort à ceux que l'émotion submergeait à ma vue, en leur promettant que tout s'arrangerait puisque le bien l'avait emporté sur le mal.

Au bout de vingt minutes, j'avais du mal à tenir en place. Au bout de quelques heures, j'avais cessé d'écouter.

C'était un défilé ininterrompu d'émissaires de chaque ville et chaque peuple de la Cour du Printemps qui apportaient leurs impôts sous forme d'or, de bijoux, de céréales, de poulets ou d'étoffes. Peu importait, du moment que cela équivalait au montant de leur dette. Posté au pied de l'estrade, Lucien, armé jusqu'aux dents comme les dix autres sentinelles disposées dans la salle, vérifiait les comptes.

Cette salle m'en rappelait une autre aux dimensions comparables, où je n'étais pas assise sur une estrade, mais à genoux. Comme l'était maintenant la svelte créature à la peau grise, une immortelle de rang inférieur qui venait de se détacher de la file.

Elle était nue. Ses longs cheveux noirs pendaient sur ses seins hauts et fermes et ses yeux immenses étaient d'un noir opaque. La lumière de l'après-midi faisait briller sa peau iridescente au rythme de ses mouvements.

Le visage de Lucien exprimait la désapprobation, mais il ne fit aucun commentaire quand l'immortelle inclina son visage délicat et anguleux, puis joignit ses mains aux longs doigts palmés sur sa poitrine.

– Je te salue au nom des nymphes des eaux, Grand Seigneur, déclara-t-elle d'une curieuse voix sifflante.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, ses lèvres pleines et sensuelles découvrirent des dents aiguës.

J'avais déjà vu ses semblables dans le lac situé à la limite du domaine. Elles étaient cinq et vivaient au milieu des roseaux et des nénuphars. J'avais rarement entrevu plus que leurs têtes luisantes quand elles m'observaient à la surface transparente comme du verre, et je ne m'étais jamais doutée combien elles étaient effrayantes vues de près. J'avais l'impression que si j'étais allée nager dans l'étang, cette nymphe aurait pu m'empoigner de ses doigts palmés dont les ongles se seraient enfoncés dans ma chair, et m'entraîner au fond de l'étang avant que j'aie eu le temps de crier.

– Soyez la bienvenue, lui répondit Tamlin.

Quand la nymphe s'approcha de nous, je vis que ses pieds palmés et griffus étaient d'un gris tacheté de noir. Lucien fit un pas en avant pour s'interposer sans rien perdre de son flegme. Je compris alors la raison de sa présence de mon côté de l'estrade.

Cette idée me fit grincer des dents. S'ils n'étaient pas convaincus qu'Hybern allait attaquer Prythian, qui croyaient-ils donc capable de s'en prendre à nous sur nos terres ?

Ianthe elle-même s'était tue pour observer cette rencontre.

La nymphe s'inclina si bas que l'extrémité de ses cheveux effleurait le sol en marbre.

– Pardonnez-moi, Grand Seigneur, mais il ne reste plus un seul poisson dans le lac, dit-elle, et elle se redressa pour lui montrer ses mains vides.

Le visage de Tamlin paraissait taillé dans le granit.

– Nous ne faisons pas d'exceptions, répondit-il. Il vous reste trois jours pour vous acquitter de votre dette, sinon vous devrez payer le double au

prochain Tithe.

La dureté de son expression et de ses paroles me stupéfia. Il était clair que cette nymphe n'avait rien à manger : comment pouvait-il exiger qu'elle paie cet impôt ?

– Je vous en supplie, chuchota-t-elle, tremblante. Il ne nous reste plus rien.

– Vous avez trois jours, répéta Tamlin, imperturbable.

– Mais nous n'avons pas d'or !

– Ne m'interrompez pas, ordonna-t-il.

Je détournai les yeux car je ne supportais plus la vue de ce visage impitoyable.

– Pardonnez-moi, mon seigneur, fit-elle en inclinant la tête.

– Vous avez trois jours pour régler l'impôt, ou bien vous devrez payer le double dans un mois, reprit Tamlin. Sinon… vous savez ce qui arrivera.

Et il la congédia d'un geste.

Après un dernier regard implorant, elle sortit de la salle. L'immortel suivant attendait son tour, un panier de champignons au bras.

– Nous n'avons pas besoin d'un panier de poissons. Pourquoi la faire souffrir ainsi ? chuchotai-je à Tamlin.

Il se renfrogna.

– Je ne peux pas faire d'exceptions, sinon tout le monde réclamera le même traitement, répondit-il.

– Mais nous n'avons pas besoin de tout cela, insistai-je, les mains crispées sur les accoudoirs de mon siège en chêne, minuscule à côté de son trône de roses sculptées. Que pourrions-nous bien faire d'une toison d'or ou d'un pot de confitures ? S'il ne reste plus de poissons dans ce lac, trois jours de plus n'y changeront rien. Pourquoi la forcer à mourir de faim ? Pourquoi ne pas l'aider à repeupler ce lac de poissons ?

J'avais passé suffisamment d'années le ventre vide pour avoir envie de hurler devant tant d'injustice. Les yeux d'émeraude de Tamlin s'adoucirent comme s'il avait lu dans mes pensées.

– C'est l'usage. Mon père agissait ainsi, son père le faisait déjà avant lui et un jour, mon fils en fera autant, acheva-t-il avec un sourire en prenant ma main.

Un jour… Si nous nous mariions. Si nous parvenions à nous libérer des souvenirs qui nous hantaient. Nous n'avions toujours pas abordé ce sujet. Ianthe s'en était également abstenue.

– Nous pourrions quand même l'aider, trouver un moyen de remettre des poissons dans ce lac, plaidai-je.

– Nous avons déjà assez à faire, et les dons ne la tireront pas d'affaire à long terme.

J'avais envie de protester, mais je m'abstins car ce n'était ni le lieu ni le moment. Je dégageai ma main de la sienne alors qu'il faisait signe à l'immortel de s'approcher.

– J’ai besoin de prendre l’air, déclarai-je.

Et, sans lui laisser le temps de réagir, je me levai et descendis de l’estrade en feignant d’ignorer les trois sentinelles qu’il envoyait dans mon sillage et les émissaires qui chuchotaient et me dévisageaient alors que je traversais la salle.

Ianthe essaya de m’intercepter, mais je passai outre.

Je franchis le portail du palais, descendis les marches du porche en longeant la file d’attente et m’avançai sur le gravier de l’allée. À travers la série des corps d’immortels aux formes variées, j’entrevis la nymphe qui s’éloignait en direction du lac. Elle avançait lentement en s’essuyant les yeux.

Je la rattrapai, et les sentinelles de mon escorte restèrent à distance respectueuse.

– Excusez-moi ! l’appelai-je.

Elle s’arrêta à l’angle du palais et pivota sur elle-même dans un mouvement étrangement fluide. Je réprimai mon envie de reculer alors que cette créature inhumaine me dévorait des yeux. À quelques pas de nous, les gardes nous observaient, la main sur leur épée.

Son nez se réduisait presque à deux minces fentes pour les narines et des ouïes très fines palpitaient sous ses oreilles. Elle me salua d’un simple signe de tête : j’étais presque au bas de l’échelle sociale, mais elle reconnaissait en moi le jouet favori du Grand Seigneur.

– Que voulez-vous ? fit-elle d’une voix sifflante.

Et je vis luire ses dents pointues. Tamlin m’avait dit un jour que les nymphes d’eau mangeaient de tout. Et s’il ne leur restait plus de poisson…

– À combien s’élève votre Tithe ? demandai-je. Combien en or ?

– Bien plus que ce que vous avez en poche.

– Alors prenez ceci, dis-je en ôtant de mon poignet un bracelet en or serti de rubis qu’Ianthe avait choisi pour moi. Et ceci, ajoutai-je en dégrafant mon collier en or et mes pendants d’oreilles en diamants. Réglez l’impôt, et avec ce qui restera, achetez à manger.

– Que désirez-vous en échange ? s’enquit la nymphe dont les yeux s’étaient agrandis à la vue de l’or et des pierres scintillantes.

– Rien. Ce n’est… ce n’est pas un marché. Je vous en prie, prenez-les, insistai-je en lui tendant les bijoux.

Mais elle fronça les sourcils.

– Vous ne désirez vraiment rien en échange ?

– Non. Prenez-les.

Les immortels de la file nous dévisageaient effrontément.

Ses doigts froids et visqueux effleurèrent les miens pour prendre les bijoux qui scintillèrent comme la lumière du soleil sur l’eau dans ses mains palmées. Cette fois-ci, elle s’inclina profondément.

– Merci. Je n’oublierai pas votre bonté et mes sœurs non plus.

Je frissonnai sous le regard de ses yeux noirs qui semblaient prêts à m’engloutir.

Elle fit demi-tour et repartit vers le palais sous le regard désapprobateur des sentinelles.

Ce soir-là, le dîner se déroula en silence. Le regard de Lucien allait et venait de moi à Tamlin, puis à son assiette. Au bout d'un moment, je posai ma fourchette.

– Que se passe-t-il ? demandai-je à Tamlin.

– Tu le sais très bien, répondit-il aussitôt. Tu as donné à cette nymphe les bijoux que je t'ai offerts.

– Nous avons un palais rempli d'or et de bijoux, répondis-je. Quel mal y a-t-il à en donner quelques-uns ? Ces bijoux ne représentent rien pour moi. Je ne porte jamais deux fois les mêmes !

Tamlin serra les lèvres.

– En agissant ainsi, tu bafoues les lois de cette cour. Les usages doivent être respectés. Ton geste donne l'impression que je… que cette cour manque d'autorité.

– Ne me parle pas sur ce ton, ripostai-je en découvrant les dents.

Il abattit les mains sur la table et ses griffes jaillirent, mais je me penchai en avant, mes propres mains à plat sur la table et poursuivis :

– Tu n'as aucune idée de ce que nous avons enduré, ma famille et moi, quand nous sommes restés affamés pendant des mois. Je me souviens de ce que c'était de rentrer le soir sans rien rapporter à manger.

Alors que je luttais pour contrôler ma respiration, cette force que j'avais déjà sentie en moi se réveilla et ondula sous ma peau.

– Peut-être gaspillera-t-elle bêtement l'argent que je lui ai donné, continuai-je, peut-être que ses sœurs et elle-même seront incapables de se restreindre, mais je prends ce risque parce que je ne vais pas les laisser mourir de faim à cause de ces ridicules usages inventés par tes ancêtres.

– Elle voulait seulement bien faire, Tam, intervint Lucien après s'être éclairci la gorge.

– Est-ce que je t'ai demandé ton avis ? gronda Tamlin, une lueur féroce dans le regard.

Ces paroles, le regard qu'il avait lancé à Lucien et l'air penaud de ce dernier transformèrent ma colère en une rivière de feu dans mes veines.

Lève les yeux, ordonnai-je à Lucien en silence. *Défends-toi. Il a tort et nous avons raison.*

Les mâchoires de Lucien se contractèrent. La force palpitait en moi, débordait, se ruait vers lui.

Ne bats pas en retraite, l'exhortais-je.

J'étais toujours assise à ma place, je voyais toujours par mes yeux, mais également d'un autre point de vue, depuis un autre angle de la salle…

Des pensées déferlaient dans mon crâne, des images et des souvenirs, une foule de pensées et d'émotions très anciennes et infiniment tristes, pleines

de remords et de désespoir…

Puis ce fut comme si je réintégrais ma place, cillant, bouche bée devant Lucien alors qu'une seconde à peine s'était écoulée.

Son esprit… je m'étais introduite dans son esprit, j'avais franchi ses défenses mentales…

Je me levai et jetai ma serviette sur la table d'une main étrangement ferme.

Je savais d'où me venait ce don. À cette idée, je me sentis nauséeuse, mais je me maîtrisai.

– Nous n'avons pas fini de dîner, gronda Tamlin.

– Alors tu termineras sans moi, lançai-je avant de sortir.

J'étais certaine d'avoir laissé deux brûlures sur le bois de la table, là où j'avais posé les mains. Je priais pour qu'elles soient bien dissimulées sous ma serviette et que ni Lucien ni Tamlin ne les aient vues. Et pour que Lucien ne découvre jamais que j'étais entrée dans son esprit.

Chapitre 9

Je fis les cent pas dans ma chambre. Peut-être m'étais-je trompée au sujet des empreintes que j'avais laissées sur la table. Peut-être étaient-elles là depuis longtemps. Peut-être n'avais-je pas dégagé cette chaleur qui avait brûlé le bois. Peut-être n'avais-je pas fait irruption dans l'esprit de Lucien comme si j'étais passée d'une pièce dans une autre.

Comme toujours, Alis vint m'aider à m'habiller pour la nuit. Alors qu'elle brossait mes cheveux, je fis la grimace devant mon reflet dans le miroir de ma coiffeuse. Mes yeux étaient cernés de mauve et mes traits creusés. Même mes lèvres étaient pâles. Je poussai un soupir et fermai les yeux.

– Vous avez donné vos bijoux à une nymphe, dit soudain Alis.

Je la regardai dans le miroir. Son teint brun avait la nuance du cuir et je vis luire ses yeux sombres avant qu'elle ne les baisse vers mes cheveux.

– Cette espèce est aussi insaisissable que les anguilles, ajouta-t-elle.

– Elle a dit que ses semblables mouraient de faim… qu'il ne leur restait plus rien à manger, murmurai-je.

– Personne d'autre que vous ne lui aurait donné de l'argent. Personne n'aurait osé. Trop d'immortels ont fini au fond de l'eau à cause de l'appétit insatiable de ces nymphes qui est leur malédiction. Il ne lui faudra pas plus d'une semaine pour dépenser l'argent qu'elle aura tiré de vos bijoux.

Elle posa la brosse et tressa mes cheveux en une seule natte.

– Mais elle n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour elle, reprit-elle. Quoi que vous puissiez dire, elle aura une dette envers vous jusqu'à la fin de ses jours. Trop d'immortels ont eu faim au cours de ces cinquante dernières années. Et la nouvelle ne tardera pas à se répandre.

Peut-être était-ce ce que je redoutais le plus.

Il était minuit passé quand je renonçai à attendre plus longtemps. Je sortis de ma chambre et traversai les couloirs sombres et silencieux pour le rejoindre dans son cabinet.

Un coffret en bois entouré d'un énorme ruban rose trônait sur une petite table placée entre des fauteuils jumeaux.

– J'allais justement monter, me dit-il en levant les yeux et en me détaillant de la tête aux pieds pour être sûr que tout allait bien. Tu devrais déjà dormir.

Je refermai la porte derrière moi. Je savais que je ne pourrais pas fermer l'œil alors que les paroles que nous nous étions lancées au visage résonnaient encore dans mes oreilles.

– Toi aussi, répondis-je d'une voix aussi ténue que la paix entre nous. Tu travailles trop.

Je traversai la pièce pour m'appuyer à l'un des fauteuils et examiner le cadeau.

– Pourquoi crois-tu que j'avais si peu envie de devenir Grand Seigneur ? demanda-t-il en se levant et en contournant son bureau pour me rejoindre.

Il embrassa mon front, le bout de mon nez et mes lèvres.

– Cette maudite paperasse ! grommela-t-il.

Je gloussai et il pressa ses lèvres contre le coin de peau nue entre mon cou et mon épaule.

– Je suis désolé, murmura-t-il, et je sentis des fourmillements parcourir mon échine.

– Tamlin, dis-je en passant la main le long de son bras.

– Je n'aurais pas dû te dire cela, souffla-t-il contre ma peau. Ni à toi ni à Lucien. Je n'en pensais rien.

– Je sais. Je suis désolée de t'avoir parlé sur ce ton.

Je sentis son corps se détendre contre le mien.

– Tu en avais le droit, répondit-il. J'avais tort.

Mais je savais qu'il avait en partie raison : s'il faisait une exception, d'autres réclameraient le même traitement. Je savais également que mon geste risquait bel et bien de saper son autorité.

– J'ai peut-être…, commençai-je.

– Non. Tu avais raison. Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir faim… et tout le reste.

– C'est pour toi ? demandai-je avec un petit sourire en désignant le cadeau.

– Non, c'est pour toi. De ma part, répondit-il en mordillant le lobe de mon oreille.

Je compris qu'il l'avait fait pour me demander pardon.

Il y avait longtemps que je ne m'étais sentie aussi légère. Je défis le ruban et admirai le bois pâle du coffret. Il mesurait environ soixante-dix centimètres de hauteur sur quatre-vingt-dix de largeur et il était pourvu d'une solide poignée en fer. Rien n'indiquait ce qu'il pouvait contenir.

Je priai pour que ce ne soit pas une couronne.

Je tirai le fermoir de cuivre et soulevai le couvercle.

Ce n'était pas une couronne, mais c'était pire.

L'intérieur était divisé en compartiments, en pochettes et en supports garnis de pinceaux, de tubes de peinture, de fusains et de papier. C'était une mallette de peintre.

Rouge… la peinture dans sa fiole en verre était d'un rouge vif. Et le bleu avait la même intensité que celui des yeux de l'immortel que j'avais poignardé…

– J'ai pensé que tu pourrais l'emporter quand tu vas peindre dans le domaine plutôt que de traîner tous ces sacs comme tu as l'habitude de le faire, expliqua Tamlin.

Les manches des pinceaux tout neufs luisaient et leurs poils étaient soyeux et immaculés.

Mais en regardant cette boîte et son contenu, j'avais l'impression d'examiner un cadavre becqueté par les corbeaux.

J'essayai pourtant de sourire et d'allumer une étincelle joyeuse dans mes yeux.

– Ça ne te plaît pas, dit Tamlin.

– Si, parvins-je à répondre, si, c'est magnifique.

Et ça l'était.

– J'ai pensé que si tu recommençais à peindre…

J'attendis qu'il achève sa phrase, mais il n'en fit rien.

Mon visage devint brûlant.

– Et toi ? Est-ce que cette paperasse t'aidera à reprendre le dessus ? fis-je doucement.

Je soutins son regard étincelant de rage.

– Ce n'est pas de moi que nous parlons, mais de toi, répondit-il en se maîtrisant.

– Est-ce que j'aurai la permission d'aller et venir librement quand j'aurai envie de peindre ? Ou est-ce que je serai escortée ? demandai-je en regardant la boîte et son contenu.

Silence.

Je l'interprétai comme un non à la première question et un oui à la seconde.

Je commençai à trembler, mais pour moi, pour nous, je fis un effort sur moi-même.

– Tamlin… Tamlin, je ne peux pas… passer le reste de ma vie escortée jour et nuit. J'étouffe. Laisse-moi seulement t'aider… travailler avec toi.

– Tu as déjà assez donné, Feyre.

– Je sais, mais… Il sera plus difficile de me tuer désormais. Je suis plus rapide, plus forte…

– Mes parents et mes frères étaient plus rapides et plus forts que toi, mais il n'a pas été si difficile de les assassiner.

– Alors épouse quelqu'un qui pourra supporter cette vie.

Il cilla.

– Tu ne veux pas m'épouser ? demanda-t-il avec une douceur terrible à

entendre.

– Bien sûr que si, répondis-je, et ma voix se brisa. Mais tu… Tamlin…

Les murs m'oppressaient, tout comme le silence, les gardes, les regards. Et ce que j'avais vu aujourd'hui durant le Tithe.

– J'étouffe, parvins-je à articuler. J'étouffe. Et plus tu persistes… plus tu me fais surveiller… c'est comme si tu me maintenais la tête sous l'eau.

Ses yeux, son visage n'exprimaient plus rien.

Et soudain…

Je hurlai, saisie d'une terreur primaire, quand son pouvoir jaillit dans la pièce.

Les vitres se brisèrent.

Les meubles éclatèrent.

Et la boîte contenant couleurs, pinceaux et papier explosa, puis retomba en une pluie de poussière, de verre et de bois.

Chapitre 10

Un instant plus tôt, le cabinet était intact.

Maintenant, ce n'était plus qu'une coquille remplie de débris.

Aucun d'eux ne m'avait pourtant atteinte. Je m'étais laissée tomber à terre en protégeant ma tête avec mes mains.

Tamlin haletait et sa respiration entrecoupée ressemblait à des sanglots.

Je tremblais si fort que je crus que mes os allaient éclater comme les meubles, mais je me forçai à baisser les bras et à le regarder en face.

Je lus sur son visage un profond désespoir. De la souffrance, de l'angoisse et du chagrin.

Il fit un pas vers moi, il s'approcha de la frontière invisible qui nous séparait, et recula soudain comme s'il avait heurté un obstacle.

– Feyre…, prononça-t-il d'une voix éteinte.

Il s'avança de nouveau, mais cette membrane invisible lui résista encore.

– Feyre, je t'en prie, souffla-t-il.

Je compris alors que cette frontière, cette bulle protectrice… venait de moi.

C'était un mur à la fois mental et physique, tangible.

– Feyre, répéta Tamlin en pressant la main contre ce qui devait être une paroi incurvée. Je t'en supplie. Je t'en supplie…

Ces mots brisèrent quelque chose en moi. Peut-être brisèrent-ils aussi ce mur invisible, car sa main le traversa. Il l'enjamba, franchissant la ligne de démarcation entre le chaos et l'ordre, entre le danger et la sécurité.

Et il tomba à genoux devant moi, puis saisit mon visage entre ses mains.

– Je regrette, je regrette…, répétait-il.

Je tremblais sans pouvoir m'arrêter.

– J'essaierai, souffla-t-il. Je ferai des efforts pour devenir meilleur. Je ne… parfois, je ne peux pas m'en empêcher. Cette fureur… Aujourd'hui a été… une mauvaise journée, à cause du Tithe et du reste. Oublions tout ça, je t'en prie…

Je ne résistai pas quand il me serra assez étroitement contre lui pour m'infuser sa chaleur. Le visage enfoui dans mon cou, il me parla comme s'il

ne pouvait le faire qu'ainsi, peau contre peau.

– J'ai été incapable de te secourir, de te protéger d'eux, dit-il. Et quand tu m'as dit que… que je te maintenais la tête sous l'eau, je… Est-ce que je vaux mieux qu'eux, au fond ?

J'aurais dû lui répondre qu'il n'en était rien, mais j'avais parlé à cœur ouvert, du moins avec ce qu'il me restait de cœur…

– J'essaierai de devenir meilleur, poursuivit-il. Je t'en prie, laisse-moi le temps. Laisse-moi le temps de surmonter tout cela…

Surmonter quoi ? aurais-je voulu demander, mais j'étais incapable de prononcer un mot. Il attendait visiblement une réponse de ma part et je n'en avais pas.

Alors je le serrai dans mes bras, car je ne pouvais communiquer avec lui qu'ainsi, mon corps contre le sien.

– Je regrette, fit-il, et il le murmura plusieurs minutes encore.

Tu as déjà assez donné, Feyre.

Peut-être avait-il raison. Et peut-être n'avais-je plus rien à donner.

Je regardai par-dessus son épaule.

Le mur derrière nous était éclaboussé de peinture rouge. En la regardant couler le long des lambris, je fus frappée par sa ressemblance avec du sang.

Tamlin ne cessa de me faire des excuses des jours durant. Il me fit l'amour matin et soir. Mais l'amour sensuel avait toujours été facile dans notre relation. C'était le reste qui allait de travers.

Cela dit, il tint parole.

Le nombre de gardes qui m'accompagnaient avait diminué. Un jour, je pus même me rendre en forêt sans escorte. Je savais toutefois que des palefreniers avaient informé Tamlin de mon départ comme de mon retour.

Tamlin ne me parla jamais du mur invisible que j'avais dressé contre lui. Et comme notre relation était redevenue sereine, j'avais peur de tout gâcher en abordant le sujet.

Les journées passèrent à la vitesse de l'éclair. Tamlin était souvent absent, et à son retour, il ne me racontait rien. Il y avait longtemps que j'avais cessé de le harceler de questions. Il était et resterait protecteur. C'était ce que j'avais moi-même voulu quand j'avais souffert de la famine, de la solitude et du désespoir.

Je n'avais plus le courage de me demander ce que je voulais à présent. Ni ce que j'étais devenue.

Contrainte à l'oisiveté, je passais mes journées dans la bibliothèque, à parfaire mon apprentissage de la lecture et de l'écriture, à consolider mon mur mental, brique après brique. J'essayais parfois de faire resurgir le mur invisible. Je savourais le silence quand il envahissait mon corps et mon esprit.

Il m'arrivait de ne parler à personne de toute la journée, pas même à Alis.

Chaque nuit, je me réveillais, haletante et en sueur, heureuse que Tamlin ne me voie pas dans cet état. Et de ne pas le voir, après ses cauchemars, monter la garde jusqu'à l'aube. Qu'aurais-je pu dire pour apaiser ses angoisses, alors que, pour certaines, j'en étais la source ?

Mais deux semaines après le Tithe, il revint au palais pour quelque temps et je décidai alors de lui parler. Je le lui devais comme je le devais à moi-même.

Il semblait penser la même chose et, pour la première fois depuis longtemps, j'eus l'impression que tout redevenait normal entre nous ou, du moins, aussi normal que possible.

Je me réveillai un matin au son de voix basses et graves juste devant ma porte. Je refermai les yeux, me nichai dans mon oreiller et tirai les couvertures à moi. Je me levais de plus en plus tard chaque jour, parfois seulement pour le déjeuner.

Quand un grondement se répercuta entre les murs, je rouvris les yeux.

– Dehors, ordonna Tamlin.

J'entendis une autre voix lui répondre calmement sans que je puisse discerner ses paroles.

– C'est la dernière fois que je le dirai, lança Tamlin.

La voix l'interrompit et je sentis mes bras se couvrir de chair de poule. La veille au soir, Tamlin avait déchiré mes vêtements en lambeaux avant de les lancer à l'autre bout de la chambre, et je n'avais pas de robe de chambre à portée de main. Je me drapai dans une couverture puis entrouvris la porte.

Tamlin et Rhysand se tenaient dans le couloir. Quand il entendit la porte s'ouvrir, Rhysand se tourna vers moi et son sourire vacilla à ma vue. Il me détailla de la tête aux pieds.

– Feyre, ne mangez-vous donc pas à votre faim ici ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? intervint sèchement Tamlin.

Les yeux violets de Rhysand étaient devenus froids. Il me tendit la main.

– Allons-y, dit-il.

Tamlin s'interposa et je tressaillis.

– Dehors, rugit-il en lui montrant l'escalier. Elle viendra quand elle sera prête.

Pour toute réponse, Rhysand chassa une poussière invisible de la manche de Tamlin. Une partie de moi admira son sang-froid, car si j'avais senti les crocs de Tamlin à quelques centimètres de ma gorge, j'aurais gémi de terreur.

– Non, déclara Rhysand en me regardant droit dans les yeux, la dernière fois que vous avez vu ses dents d'aussi près, vous l'avez giflé.

Je fis resurgir mon mur mental en le foudroyant du regard.

– Ferme-la et sors d'ici, ordonna Tamlin.

Rhysand fit un pas vers l'escalier et plongea les mains dans ses poches.

– Tu devrais renforcer les défenses autour de ton domaine. Le Chaudron sait quelle engeance pourrait venir rôder par ici aussi facilement que j'ai pu le

faire, commenta-t-il. Allez vous habiller, me dit-il avec un regard dur.

Je reculai vers ma chambre. Tamlin m'y suivit et claqua la porte avec une violence qui vit voler des éclats du lustre.

Je laissai choir ma couverture tandis que Tamlin s'asseyait sur le lit.

– Comment est-il entré ? demandai-je en passant en revue les vêtements suspendus dans l'armoire. Je retrouvai la tenue de la Cour de la Nuit que j'avais demandé à Alis de garder.

– Je l'ignore, répondit Tamlin, mais je devinai qu'il mentait. C'est sans doute l'un de ses jeux, acheva-t-il alors que j'enfilais le pantalon.

– Si la guerre éclate, peut-être aurions-nous intérêt à nous réconcilier avec lui, observai-je.

– J'y consentirai le jour où il te libérera de ce marché.

– Peut-être qu'il le maintient afin que tu sois plus disposé à l'écouter.

Je rejoignis Tamlin. Je sentais que mon pantalon me serrait moins à la taille qu'un mois auparavant.

– Feyre, fit Tamlin en tendant la main vers moi, mais je reculai. Pourquoi parler de cela ? Tu as besoin de repos et de calme. Tu l'as largement mérité. J'ai fait des efforts pour que tu te sentes plus libre, alors laisse-moi me charger du reste… Ce n'est pas le moment d'aborder le sujet, conclut-il après avoir inspiré à fond.

Ce n'était jamais le moment pour une conversation de ce genre, mais je gardai mes pensées pour moi car je n'avais plus assez d'énergie pour discuter. Je gravai donc ses traits dans ma mémoire et ne résistai pas quand il m'attira à lui et me serra dans ses bras.

Un bruit de toux résonna dans le couloir. Tamlin se raidit.

J'en avais assez des affrontements et des discussions, et retourner dans cet endroit serein au sommet de la montagne me réjouissait davantage que la perspective de passer une autre journée dans la bibliothèque.

Je me dégageai de l'étreinte de Tamlin, qui resta assis sur le lit tandis que je quittais la chambre.

Le visage impénétrable, Rhysand me tendit la main, mais Tamlin, qui avait surgi derrière moi, la repoussa.

– Si tu mets immédiatement fin à ce marché, je te donnerai tout ce que tu voudras, déclara-t-il.

– Tu es fou ? m'écriai-je.

Tamlin ne me regarda même pas et Rhysand haussa un sourcil avant de répondre.

– J'ai déjà tout ce que je veux.

Il contourna Tamlin comme s'il n'était qu'un meuble et saisit ma main. Avant que j'aie eu le temps de dire au revoir, un tourbillon noir s'éleva et nous emporta.

Chapitre 11

– Mais que vous est-il arrivé ? demanda Rhysand alors que la Cour de la Nuit prenait forme autour de nous.

– Pourquoi ne regardez-vous pas à l'intérieur de mon crâne pour le savoir ? répondis-je, mais mes paroles manquaient de mordant.

– Ce serait moins amusant !

Il m'adressa un clin d'œil, sans parvenir à m'arracher un sourire.

– On ne me lance pas de chaussure cette fois-ci ? s'enquit-il.

Je pouvais lire dans ses yeux qu'il mourait d'envie de poursuivre ce petit jeu.

Je l'ignorai et me dirigeai vers l'escalier menant à ma chambre.

– Venez prendre le petit déjeuner avec moi, lança-t-il.

Je m'arrêtai, car j'avais perçu dans sa voix une note de désespoir.

Je me retournai et sentis dans ce mouvement mes vêtements amples glisser de mes épaules et tourner autour de ma taille. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais perdu autant de poids.

– N'avez-vous pas d'autres obligations ? demandai-je.

– Bien sûr que si. J'en ai même tant que je suis parfois tenté de laisser mon pouvoir déferler sur le monde et tout balayer… juste pour avoir la paix, répondit-il en s'inclinant avec un sourire. Mais je trouverai toujours du temps pour vous.

Je n'avais pas encore mangé de la journée et j'avais faim. Et c'était bien de l'inquiétude qui transparaissait sous son sourire exaspérant.

Je le suivis donc jusqu'à la table en verre au fond de la salle. Je me sentais épuisée.

– Ces derniers temps, j'ai senti comme un soupçon de peur à travers notre lien, déclara Rhysand. Serait-il arrivé quelque chose de palpitant à la merveilleuse Cour du Printemps ?

– Non, ce n'était rien.

C'était en réalité tout le contraire, mais cela ne le regardait pas.

Je lui lançai un regard oblique et remarquai que cette fois-ci, c'était de la fureur et non de l'inquiétude que je pouvais lire dans ses yeux.

À cet instant, je fus certaine de sentir la montagne trembler sous nos pieds.

– Si vous le savez, pourquoi me poser la question ? dis-je froidement avant de me laisser tomber dans un fauteuil.

– Parce que tout ce que j'ai perçu par l'intermédiaire de notre lien au cours de ces dernières semaines, c'est un silence assourdissant. Même avec votre bouclier mental en place, je devrais percevoir vos émotions, or c'est impossible en ce moment. Il m'arrive même de tirer sur ce lien pour m'assurer que vous êtes encore en vie. Et un jour, alors que j'étais au beau milieu d'un conseil important, j'ai senti le souffle de la terreur. Mais je n'ai eu que quelques visions fugitives de vous et de lui… et puis plus rien. De nouveau le silence. J'aimerais donc savoir ce qui a provoqué un tel émoi.

Je me servis sans regarder le contenu des plats disposés sur la table.

– C'était une dispute et le reste ne vous regarde en rien, répondis-je.

– Est-ce la raison pour laquelle le chagrin, le remords et la fureur semblent vous consumer ?

– Sortez de mon esprit, ordonnai-je, refusant de poursuivre cette discussion.

– Chassez-moi de là. Ce matin, vous avez abaissé votre bouclier : n'importe qui aurait pu entrer.

Je soutins son regard. C'était une nouvelle provocation de sa part, mais je m'en moquais. Je me moquais de savoir quelle force brûlait en moi ou comment j'avais pu me glisser dans l'esprit de Lucien aussi facilement que Rhysand se glissait dans le mien, avec ou sans bouclier.

– Où est Mor ? me contentai-je de demander.

Il se raidit et je me préparai à subir encore ses provocations, mais il n'en fut rien.

– Elle est partie. Elle a des obligations.

Des ombres virevoltèrent autour de lui et je me concentrai sur mon assiette.

– Le mariage est-il donc suspendu jusqu'à nouvel ordre ? demanda-t-il.

– Oui, marmonnai-je entre deux bouchées.

– Tiens, je m'étais plutôt attendu à une réponse du genre : « Ne posez pas de questions stupides dont vous connaissez déjà les réponses » ou, ma préférée : « Allez en enfer ».

Je ne répondis pas et tendis la main vers des tartelettes. Ses mains étaient posées à plat sur la table et des volutes de fumée noire s'incurvaient au-dessus de ses doigts comme des serres.

– Avez-vous réfléchi à ma proposition ? reprit-il.

Je ne répondis pas avant d'avoir vidé mon assiette et de l'avoir de nouveau remplie.

– Je ne veux pas travailler avec vous, répondis-je.

Je pouvais presque sentir physiquement le calme ténébreux qui se faisait en lui.

– Pourquoi me rejetez-vous, Feyre ? demanda-t-il.

– Je ne veux pas être impliquée dans cette guerre que vous croyez imminente. Vous m'avez dit que je devrais devenir une arme et non un pion. Pour moi, c'est du pareil au même. La seule différence, c'est la personne qui les manipule.

– J'ai besoin de votre aide et je n'ai aucune intention de vous manipuler, affirma-t-il sèchement.

Une pointe de colère dans sa voix me fit relever la tête.

– Vous voulez mon aide pour provoquer Tamlin, déclarai-je.

Des ombres dansaient autour de ses épaules comme si ses ailes essayaient de se matérialiser.

– Très bien, fit-il avec un soupir. Je récolte ce que j'ai semé après tout ce que j'ai fait Sous la Montagne. Mais j'ai quand même besoin de votre aide.

Je devinai ce qu'il ne me disait pas : *Demandez-moi pourquoi, insistez…*

Mais cela aussi, je m'y refusai, faute d'énergie.

– J'ai été prisonnier à sa cour pendant près de cinquante ans, reprit-il calmement. J'ai été torturé, battu, violenté au point que je devais constamment me forcer à me rappeler qui j'étais et qui je devais protéger pour résister à la tentation d'en finir. Je vous en conjure, aidez-moi à faire en sorte que de telles choses ne puissent plus arriver à Prythian.

Une région lointaine de mon cœur saigna à ces paroles et à la pensée de ce qu'il venait de me dévoiler.

Mais Tamlin avait fait des concessions en réduisant mon escorte, en me laissant aller et venir plus librement. Il faisait des efforts. Nous faisions tous deux des efforts, et je ne voulais pas risquer de gâcher cela.

Je me remis à manger en silence et Rhysand ne prononça plus un mot.

Je ne le rejoignis pas pour le dîner et le lendemain, je me levai trop tard pour le petit déjeuner.

Mais quand j'apparus à midi, il m'attendait à l'étage avec ce demi-sourire amusé qui n'appartenait qu'à lui, et il me fit signe de le suivre jusqu'à la table sur laquelle il avait disposé livres, papier et encre.

– Recopiez ces phrases, dit-il d'une voix traînante en me tendant une feuille de papier.

Je les lus à voix haute :

– « Rhysand est quelqu'un d'extraordinaire. Rhysand est tout pour moi. Rhysand est le meilleur amant dont une femme puisse rêver. »

Je reposai la feuille, copiai les trois phrases et la lui tendis.

Un instant plus tard, des griffes s'abattirent sur mon esprit… et dérapèrent sur le mur noir et scintillant de mon refus. Rhysand cilla.

– Vous vous êtes entraînée, observa-t-il.

Je me levai.

– Je n’avais rien de mieux à faire, répondis-je en m’éloignant.

Ce soir-là, il laissa devant ma porte une pile de livres et une feuille sur laquelle il avait écrit :

Je dois m’absenter. Faites comme chez vous. Si vous avez besoin de moi, faites-le-moi savoir.

Les jours passèrent et je n’en fis rien.

Rhysand revint à la fin de la semaine. J’avais pris l’habitude de passer mes journées dans l’un des petits salons donnant sur les montagnes environnantes. J’avais presque fini l’un des livres, lovée dans un confortable fauteuil, en prenant tout mon temps pour apprendre de nouveaux mots. Cette occupation m’avait apporté la compagnie paisible de personnages imaginaires grâce auxquels je me sentais moins seule.

La jeune fille que j’étais autrefois, celle qui avait lancé un os sur Amarantha… j’ignorais ce qu’elle était devenue. Peut-être avait-elle disparu le jour où on lui avait rompu le cou et où l’on avait infusé l’immortalité dans ses veines.

J’achevais un chapitre particulièrement réussi, l’avant-dernier du livre, les pieds réchauffés par un rayon doré du soleil d’après-midi, quand Rhysand surgit entre deux fauteuils. Il avait une assiette de nourriture dans chaque main. Il les déposa sur la table basse placée devant moi.

– Puisque vous tenez tant à mener une vie sédentaire, j’ai pensé que je pourrais aussi bien vous apporter à manger, dit-il.

J’avais faim. J’abaissai mon livre.

– Merci.

– Merci ? fit-il avec un rire bref. Pas de remarque cinglante ? Comme c’est décevant.

Je posai le livre sur la table et tendis la main vers mon assiette. Il pouvait s’écouter parler toute la journée si ça lui chantait, moi, tout ce que je voulais, c’était manger. Et tout de suite.

Mais alors que mes doigts effleuraient le bord de l’assiette, elle s’éloigna de moi en glissant.

Je tendis la main, mais l’un des tentacules de son pouvoir repoussa encore l’assiette.

– Dites-moi ce qu’il faut faire. Dites-moi ce que je dois faire pour vous aider.

Tandis qu’il prononçait ces paroles, je vis des serres évanescentes s’incurver par-dessus ses doigts et de grandes ailes ténébreuses se déployer dans son dos.

– Les mois ont passé, mais vous n’êtes plus que l’ombre de vous-même, poursuivit-il. Personne là-bas ne vous demande ce qui ne va pas ? Votre

Grand Seigneur s'en moque-t-il ?

Tamlin ne s'en moquait pas, au contraire. Peut-être même qu'il s'inquiétait trop.

– Il me laisse en paix. Il me laisse le temps de me rétablir, répondis-je d'une voix mordante que je ne reconnus pas.

– Laissez-moi vous aider, murmura Rhysand. Nous en avons assez enduré Sous la Montagne. Si vous vous laissez détruire par tout cela, cette garce aura gagné la partie.

Je me demandai si c'était ce qu'il se répétait depuis tous ces mois pour ne pas flancher. Si, lui aussi, ses souvenirs le hantaient jusque dans ses cauchemars.

Mais je repris mon livre et relevai mon bouclier après lui avoir lancé que le sujet était clos par-dessus le pont qui nous reliait.

– Certainement pas, gronda-t-il.

Une onde de pouvoir caressa mes doigts et le livre se referma entre mes mains. Mes ongles s'enfoncèrent dans le cuir et le papier, en vain.

Je levai lentement les yeux vers lui et une rage froide m'envahit.

Je pouvais presque en sentir la glace recouvrir le bout de mes doigts et j'aurais juré avoir vu du givre sur la couverture du livre que je lui lançai à la tête.

Le livre rebondit sur le bouclier mental de Rhysand et glissa sur le sol en marbre.

– Bien, commenta-t-il en respirant un peu plus vite que d'habitude. Quoi d'autre, Feyre ?

La glace se mua en flammes et je serrai les poings.

Le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit parut rassuré à la vue de cette fureur prête à se déchaîner. Enfin une émotion après ce froid, ce vide et ce silence de plusieurs mois…

Mais à l'idée de retourner dans ce palais, avec ses sentinelles et ses secrets, je m'affaissai sur mon fauteuil, de nouveau glacée.

Rhysand fit voler vers moi l'assiette de nourriture.

– Dès que vous aurez besoin d'un compagnon de jeu, que ce soit pendant nos merveilleuses semaines ensemble ou à n'importe quel autre moment, faites-le-moi savoir.

Je ne répondis rien, épuisée par mon accès de fureur.

Et je compris alors que j'étais en chute libre depuis le jour où j'avais poignardé le jeune Fae en plein cœur.

Je dévorai le contenu de mon assiette sans un regard pour Rhysand.

Le lendemain matin, Tamlin m'attendait à l'ombre du grand chêne noueux du jardin.

Il dévisagea Rhysand avec une expression meurtrière. Rhysand, lui, arborait le sourire froid et rusé d'un prédateur à l'affût.

– Rentre, gronda Tamlin à mon adresse.

Je regardai les deux Grands Seigneurs et, à la vue de la rage déformant le visage de Tamlin, je compris que je pouvais dire adieu à mes promenades solitaires dans le domaine.

– Luttez, me dit simplement Rhysand.

Et il disparut.

– Je vais bien, assurai-je à Tamlin en voyant qu'il baissait la tête et voûtait les épaules.

– Je trouverai un moyen de mettre fin à cela, promit-il.

J'aurais voulu le croire. Je savais qu'il ferait tout pour y parvenir.

Il me demanda encore de lui raconter en détail ce que j'avais vu et entendu à la Cour de la Nuit, chaque conversation, même la plus brève. Et j'obéis.

Je lus dans ses yeux son désir de me protéger, je le sentis cette nuit dans chaque mouvement de son corps contre le mien. On m'avait autrefois arrachée à lui et cela ne devait plus jamais arriver.

Le lendemain matin, mon escorte était de retour au grand complet.

Chapitre 12

Pendant la semaine qui suivit, je dus rester toujours à portée de vue du palais.

Une menace pesait sur le pays, et Tamlin et Lucien avaient été appelés aux frontières. Quand j'avais demandé à Lucien de quoi il était question, il m'avait adressé ce regard qu'il avait toujours quand sa loyauté envers Tamlin le condamnait au silence, et je n'avais pas insisté.

Ianthe était revenue pendant leur absence, pour me tenir compagnie ou pour me protéger, je n'aurais su le dire.

Elle était la seule à avoir accès au palais. Les seigneurs et les dames de la cour avaient été renvoyés chez eux avec leurs domestiques. C'était un soulagement pour moi, car dès que je les croisais je devais me creuser la cervelle pour me rappeler leur nom et l'histoire de leur famille, et je ne supportais pas leurs regards curieux sur mon tatouage. Mais je savais que tous ces gens manquaient à Tamlin, que certains étaient de vieux amis.

Le silence du palais était une bénédiction, même quand il me pesait, même quand il faisait écho au vide que je ressentais.

Était-ce là l'éternité qui m'attendait ?

Je dévorais des livres jour après jour, des histoires de gens et de lieux qui m'étaient inconnus, et ce furent peut-être eux seuls qui m'empêchèrent de céder au désespoir.

Tamlin revint huit jours plus tard, posa un baiser sur mon front et me scruta de la tête aux pieds avant d'aller s'enfermer dans son cabinet, où Ianthe avait des nouvelles à lui communiquer.

Des nouvelles que je n'étais pas censée apprendre.

Alors que je les regardais entrer dans le cabinet, j'aperçus du coin de l'œil une silhouette rousse…

Je me raidis puis pivotai sur moi-même, tous mes instincts en alerte.

Mais ce n'était pas Amarantha.

C'étaient les cheveux de Lucien. J'étais ici, au palais, et non dans ce cachot…

Lucien regardait fixement mes mains. Mes mains dont les ongles

poussaient et s'incurvaient comme des griffes… Ces griffes avaient déjà transpercé mes vêtements à plusieurs reprises.

Rétracte-les, rétracte-les…

Comme la flamme d'une chandelle qu'on vient de souffler, elles s'évanouirent dans une fine volute d'ombre.

Lucien me fit signe de le suivre.

Nous montâmes au deuxième étage et, après avoir traversé des couloirs déserts, entrâmes dans un petit cabinet habituellement inutilisé.

Lucien referma la porte derrière moi et s'adossa au battant.

– Depuis combien de temps avez-vous ces griffes ? demanda-t-il à mi-voix.

– C'est la première fois que je les vois, répondis-je d'une voix qui sonnait creux à mes propres oreilles.

– Tout ce que je peux faire, c'est lui demander de consentir à ce que vous vous entraîniez. Vos pouvoirs se manifesteront tôt ou tard, avec ou sans entraînement, et cela pourrait arriver en présence de n'importe qui. Je lui en parlerai ce soir.

Mais je connaissais déjà la réponse de Tamlin.

Lucien ne tenta pas de me retenir quand j'ouvris la porte et sortis en silence. Je dormis jusqu'à l'heure du dîner et, alors que je descendais, les voix de Tamlin, de Lucien et d'Ianthe m'incitèrent à remonter l'escalier pour les écouter sans être vue.

– Ils la traqueront et la tueront, avait lancé Ianthe à Lucien.

– Ils le feront quoi qu'il arrive, alors quelle différence ? gronda Lucien.

– La différence, c'est que nous sommes au courant de ses pouvoirs. Et Feyre ne sera pas la seule qu'ils convoiteront : vos enfants en posséderont également, dit-elle à Tamlin. D'autres Grands Seigneurs l'apprendront. Et s'ils ne tuent pas Feyre immédiatement, ils envisageront peut-être les avantages qu'il y a à avoir des enfants d'elle…

J'eus la nausée à l'idée de ce que cela impliquait : on pourrait m'enlever et me garder prisonnière à des fins de… reproduction.

– Si l'un des Grands Seigneurs osait faire cela, il devrait affronter la fureur des six autres cours. Aucun d'eux n'est assez stupide pour prendre un tel risque, objecta Lucien.

– Rhysand, si, cracha Ianthe. Avec son pouvoir, il peut affronter n'importe qui. Imaginez qu'un jour il ne la laisse pas revenir, poursuivit-elle sur un ton plus doux, visiblement destiné à Tamlin. Vous avez entendu les mensonges qu'il lui chuchote à l'oreille… Mais il est possible de régler la question autrement : si nous ne pouvons pas négocier avec lui, j'ai des amis au-delà de l'océan…

– Nous ne sommes pas des assassins, coupa Lucien. Rhysand est ce qu'il est, mais qui voudrait prendre sa place ?

À ces paroles, je sentis mon sang se glacer et le bout de mes doigts se couvrir de givre.

Lucien continuait à plaider ma cause.

– Tam, laisse-la s'entraîner à maîtriser ses pouvoirs. Si d'autres Grands Seigneurs essaient de l'enlever, laisse-lui au moins une chance de se défendre…

Le silence se fit pendant que Tamlin réfléchissait.

– Non, grogna-t-il finalement.

À ce mot, je me remis en marche. J'entendis la fin de sa réponse alors que je descendais l'escalier.

– Il ne faut pas qu'ils puissent soupçonner l'existence de ses pouvoirs, ce qui arriverait à coup sûr si elle s'entraînait. Ne me regarde pas ainsi, Lucien.

Nouveau silence. Soudain, un grondement féroce s'éleva et une onde de magie fit vibrer le palais.

Je préférais ne pas savoir ce qui se déroulait en bas, ce que Lucien avait fait pour provoquer une telle démonstration de force.

Je remontai dans ma chambre et ne me présentai pas pour le dîner.

Cette nuit-là, Tamlin ne me rejoignit pas. Je me demandais si Ianthe, Lucien et lui continuaient à débattre de mon avenir et des menaces qui pesaient sur moi.

Le lendemain après-midi, quand je parvins à sortir de mon lit, je découvris que des sentinelles étaient postées devant la porte de ma chambre. Selon elles, Tamlin et Lucien étaient de nouveau enfermés dans le cabinet.

Mes pas résonnaient dans les couloirs silencieux tandis que je passais devant des gardes armés jusqu'aux dents qui évitaient mon regard et ne m'adressaient pas la parole. Même les domestiques restaient désormais cantonnés dans leurs quartiers, sauf en cas de force majeure.

Il fallait que je sorte de ce palais et que j'agisse. Si les villageois refusaient mon aide, je pourrais toujours faire autre chose.

J'allais en parler à Tamlin quand la porte du cabinet s'ouvrit à la volée et Tamlin et Lucien en surgirent armés de pied en cap. Ianthe restait invisible.

– Vous partez déjà ?

– Il y a de l'agitation sur la côte occidentale, la frontière la plus proche d'Hybern, m'expliqua-t-il. Je dois m'y rendre.

– Puis-je vous accompagner ? demandai-je, ce qu'en temps ordinaire je n'aurais jamais osé faire de manière aussi directe.

Tamlin s'arrêta tandis que Lucien poursuivait son chemin vers le portail grand ouvert en réprimant une grimace.

– C'est trop dangereux. Je suis désolé, répondit Tamlin.

Il tendit la main vers moi, mais je reculai.

– Je saurai me cacher si nécessaire. Emmène-moi, je t'en prie…

– Je ne veux pas courir le risque que nos ennemis t'enlèvent.

Quels ennemis ? pensai-je. *Dis-le-moi. Parle-moi.*

Je regardai Lucien qui attendait dans l'allée, devant l'entrée. Pas de

chevaux en vue. Peut-être pourrais-je marcher à leur rythme. En attendant un peu après leur départ, je…

– N'y pense même pas, m'avertit Tamlin. N'essaie pas de nous suivre.

– Je peux me battre, assurai-je, ce qui était un demi-mensonge : l'art de la survie n'était pas une formation au combat. Je t'en prie… Il y aura toujours des menaces. Il y aura toujours des affrontements, des ennemis, des raisons de me confiner ici.

– Tu fermes à peine l'œil la nuit, dit-il doucement.

– Toi aussi, ripostai-je. Tu m'avais promis, insistai-je, et ma voix se brisa. J'ai besoin de sortir d'ici…

– Demande à Bron de vous emmener en promenade, Ianthe et toi…

– Je ne veux pas me promener ! Je ne veux pas faire de pique-niques ni cueillir des fleurs. Je veux agir. Emmène-moi.

La jeune fille qui avait eu faim de sécurité et de confort était morte Sous la Montagne. J'étais morte sans que personne n'ait pu rien faire pour moi. Après mon retour à la vie, j'avais décidé d'assurer moi-même ma protection. Et je ne voulais pas renoncer à cette part de moi-même qui s'était éveillée et transformée Sous la Montagne. Je ne le pouvais pas.

Je n'étais plus la jeune fille qui aspirait à être entourée et dorlotée, qui rêvait de luxe et de facilité. Et j'aurais été incapable de redevenir docile.

– Si je t'emmenais, ton manque d'expérience au combat nous mettrait tous en danger, répondit Tamlin.

À ces mots, j'eus l'impression qu'on me frappait à coups de pierre et je sentis quelque chose se briser en moi. Je relevai le menton.

– Je viens, que tu le veuilles ou non, décrétai-je.

– Non.

Tamlin franchit le portail et descendit les marches du porche. Quand j'atteignis le seuil à mon tour… je me heurtai à un mur invisible.

Je reculai en titubant, frappée de stupeur. Ce mur était semblable à celui que j'avais érigé entre Tamlin et moi quand nous nous étions disputés. Mais à l'évidence, celui-ci n'émanait pas de moi.

Je tendis la main et rencontrai une résistance physique.

– Tamlin, appelai-je d'une voix rauque.

Mais il était déjà dans l'allée et il avait presque rejoint la grille. Lucien, très pâle, était encore en bas du porche.

– Tamlin ! répétai-je, mais il ne se retourna même pas.

– N'essayez pas de sortir, dit doucement Lucien alors que Tamlin disparaissait au loin. Il a érigé un mur invisible autour du palais. Vous ne pourrez en sortir que lorsqu'il lèvera cette protection.

Il m'avait enfermée…

Je frappai le mur – en vain.

– Soyez… patiente, Feyre, reprit Lucien en s'éloignant visiblement à contrecœur. Je vous en prie… j'essaierai encore de lui parler.

Je l'entendis à peine, tellement le sang rugissait dans mes oreilles.

Je me ruai vers la fenêtre la plus proche et l'ouvris. Une brise fraîche me caressa le visage et je tendis la main, mais mes doigts rencontrèrent un mur lisse et solide.

Je me sentais de plus en plus oppressée.

J'étais emprisonnée dans ce palais comme je l'avais été Sous la Montagne. J'aurais aussi bien pu me retrouver dans ce cachot…

Il m'avait prise au piège.

Je ne distinguais plus le marbre du sol, les tableaux exposés aux murs, l'escalier en colimaçon derrière moi. Je n'entendais plus les pépiements des oiseaux ni la brise soufflant dans les rideaux.

Soudain, des ténèbres suffocantes jaillirent dans un rugissement, dévorant tout sur leur passage.

Je m'effondrai à terre et me recroquevillai sur moi-même.

Je devais sortir d'ici…

J'entendis de très loin hurler mon nom. C'était la voix d'Alis…

Mais j'étais enfermée dans un cocon de ténèbres, de feu, de glace et de vent qui fit fondre l'anneau passé à mon doigt. L'or en fusion se dispersa dans le vent et l'émeraude s'envola dans son sillage. Je me drapai dans cette force déchaînée comme si cela pouvait empêcher les murs de me broyer et m'aider à respirer de nouveau…

Mais je ne pouvais plus sortir. J'étouffais…

Des mains fines et vigoureuses me saisirent sous les épaules. Je n'avais plus la force de me débattre.

L'une des mains se glissa sous mes genoux, l'autre dans mon dos et je me sentis soulevée et serrée contre ce qui était à n'en pas douter un corps féminin.

Je ne la voyais pas et je ne voulais pas la voir.

Amarantha…

Elle était revenue pour m'achever.

J'entendis un murmure de conversation. Deux voix de femmes.

Mais aucune n'était celle d'Amarantha.

– Je vous en supplie… prenez bien soin d'elle, dit Alis.

– Estimez-vous heureuse que notre Grand Seigneur ne soit pas venu avec nous, répondit Mor. Vos gardes auront très mal au crâne à leur réveil, mais ils survivront.

Mor m'emporta. Je pouvais de nouveau respirer et j'entrevis la porte du jardin vers laquelle elle se dirigeait. J'allais prendre la parole, mais elle me devança.

– Avez-vous vraiment cru que son mur invisible nous empêcherait de vous rejoindre ? demanda-t-elle. Rhys l'a brisé en un clin d'œil.

Mais je ne voyais Rhysand nulle part. Les ténèbres nous enveloppèrent et je m'accrochai à Mor en suffoquant.

– Vous êtes libre, me dit-elle fermement.

Pas en sécurité ni protégée… mais libre.

Elle traversa le jardin, les prés verdoyants, gravit puis redescendit une colline et entra dans une grotte.

Je dus me débattre, car elle me répéta : « Vous êtes libre » alors que l'obscurité nous engloutissait.

Une fraction de seconde plus tard, elle émergea dans la lumière du soleil, une lumière vive au parfum de fraise et d'herbe. Je me demandai un instant si nous étions à la Cour de l'Été, quand…

Un grondement sourd et féroce déchira l'air au-devant de nous et fendit l'obscurité qui m'enveloppait.

– J'ai tout fait dans les règles, annonça Mor.

Je passai de ses bras à d'autres et me débattis de nouveau, luttant pour recouvrer ma respiration.

– Alors nous n'avons plus rien à faire ici, déclara Rhysand.

Le vent m'emporta dans un tourbillon de ténèbres.

Et puis une douce nuée nocturne me caressa, apaisante, jusqu'à ce que je puisse enfin respirer et m'abandonner au sommeil.

Chapitre 13

Je me réveillai au soleil et au grand air, entourée uniquement du ciel limpide et des sommets neigeux.

Rhysand se prélassait dans un fauteuil près du canapé sur lequel j'étais allongée. Il contemplait les montagnes avec une expression étrangement solennelle.

Quand je déglutis, il tourna vivement la tête vers moi.

Je ne lus aucune bonté dans son regard, qui n'exprimait qu'une fureur glaciale et sans fin. Mais quand il cilla, elle céda la place à ce qui était peut-être du soulagement et de la lassitude. Et cette pâle lumière qui réchauffait les dalles en pierre de lune… l'aube pointait. Je préférais ignorer combien de temps j'étais restée inconsciente.

– Que s'est-il passé ?

Ma voix était rauque comme si j'avais longtemps hurlé.

– Vous avez effectivement hurlé, répondit Rhysand.

Pour l'instant, je me moquais bien que mon bouclier mental soit levé, abaissé ou réduit en miettes.

– Et vous avez terrorisé chaque serviteur et chaque sentinelle de Tamlin quand vous vous êtes drapée dans les ténèbres, poursuivit-il.

– Ai-je fait du mal à… ?

– Non. Ce que vous avez fait n'a eu d'incidence que sur vous.

– Vous n'étiez pas…

– Selon la loi, les choses auraient été bien plus compliquées si c'était moi qui m'étais introduit dans ce palais pour vous enlever, expliqua Rhysand en étirant ses longues jambes. C'est Mor qui a dû entrer, plonger les sentinelles dans l'inconscience et vous transporter au-delà de la frontière dans une autre cour afin que je puisse vous ramener ici. Sinon, Tamlin aurait été en droit d'envoyer ses troupes sur mon territoire pour vous reprendre. Et comme je n'ai aucun intérêt à ce qu'une guerre éclate à Prythian, nous avons dû agir selon les règles.

– Mais quand je rentrerai…, commençai-je.

– Comme votre présence ici n'a aucun rapport avec notre marché, rien ne

vous oblige à retourner là-bas, sauf si vous le désirez.

Je ressentis un calme surprenant, comme si le vide s'était fait en moi.

– Il m'a enfermée dans ce palais, dis-je.

L'ombre d'ailes puissantes se déploya derrière le fauteuil de Rhysand, mais quand il reprit la parole, son visage était calme.

– Je sais. J'ai perçu votre détresse, même si votre bouclier était en place… pour une fois.

– Je n'ai plus d'autre refuge qu'ici, déclarai-je en le regardant dans les yeux.

C'était à la fois une question et une prière. Il agita la main et ses ailes s'évanouirent.

– Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le voudrez, répondit-il. Pour toujours si vous en avez envie.

– Je… je devrai rentrer tôt ou tard.

– Il vous suffira de le dire.

Et il était sincère, même si je devinais à la fureur qui dansait dans ses yeux que cette idée lui répugnait. Il me ramènerait à la Cour du Printemps dès que je le lui demanderais.

Il me ramènerait à ce silence, ces sentinelles et une existence vouée aux mondanités.

– Je vous ai fait une proposition à votre arrivée ici, reprit Rhysand. Si vous m'aidez, vous aurez le gîte et le couvert, des vêtements… Tout.

Je me souvins d'avoir été à peine plus qu'une mendiante autrefois, et à l'idée de le redevenir…

Je regardai les montagnes comme si, au-delà, je pouvais voir la Cour du Printemps qui s'étendait au sud. Tamlin serait furieux. Il réduirait son palais en poussière…

Mais il m'avait enfermée dedans. Soit il ne comprenait rien à ce que j'étais, soit ce qui était arrivé Sous la Montagne l'avait brisé, mais… il m'avait emprisonnée.

– Je ne retournerai pas là-bas, décrétai-je. Pas avant d'y voir plus clair.

Je ne voulais surtout rien précipiter. Peut-être que Tamlin se rétablirait, guérirait de son angoisse de me perdre. Peut-être que je me remettrais un jour de ce que j'avais vécu Sous la Montagne…

Mais j'étais certaine que si je restais enfermée dans le palais de la Cour du Printemps, cela ne ferait qu'achever ce qu'Amarantha avait commencé et me détruirait pour de bon.

Rhysand fit surgir de nulle part une timbale de thé chaud et me la tendit.

– Buvez, me dit-il.

Je la saisis et laissai sa chaleur imprégner mes doigts rigides. Il me regarda boire une gorgée, puis tourna de nouveau la tête vers les montagnes. J'avalai une deuxième gorgée et sentis un goût de menthe, de réglisse et d'une autre herbe.

Peut-être ne rentrerais-je jamais à la Cour du Printemps. Peut-être

n'étais-je jamais revenue de Sous la Montagne.

Après avoir bu la moitié de mon thé, je cherchai quelque chose à dire pour rompre le silence qui m'oppressait.

– Ces ténèbres que j'ai fait surgir… est-ce le pouvoir que vous m'avez donné pour me sauver ? demandai-je.

– On peut raisonnablement le supposer.

– Ai-je également des ailes ? poursuivis-je après avoir vidé la timbale.

– Si vous avez hérité du pouvoir de métamorphose de Tamlin, peut-être pourrez-vous en faire surgir.

Je frissonnai à cette idée et au souvenir des griffes qui avaient jailli de mes doigts en présence de Lucien.

– Et les autres Grands Seigneurs ? La glace vient de la Cour de l'Hiver. Mais ce mur invisible que j'ai fait surgir, de qui me vient-il ? Il semblait fait de vent solide… Quels sont les pouvoirs que les autres Grands Seigneurs m'ont transmis ? Et le tamisage ? Est-il commun à tous ?

– Le mur de vent vient probablement de la Cour du Jour, répondit Rhysand. Le tamisage ne dépend d'aucune cour en particulier, mais seulement de votre propre pouvoir… c'est avant tout une question d'entraînement. Quant aux autres dons que vous avez hérités… à vous de les découvrir, je suppose.

– J'aurais dû me douter que votre bonne volonté serait de courte durée, lançai-je.

Il ricana puis se leva et s'étira comme s'il avait passé la nuit assis dans ce fauteuil.

– Reposez-vous un jour ou deux, Feyre. Et réfléchissez à ce que vous voudrez faire. J'ai des affaires à régler dans une autre région. Je serai de retour vers la fin de la semaine.

Malgré tout le temps que j'avais passé à dormir, je ressentais une lassitude profonde dans mon corps comme dans mon cœur. Comme je ne répondais pas, Rhysand s'éloigna entre les piliers de pierre de lune.

Je compris soudain que je passerais les prochains jours avec l'horreur de mes propres pensées pour seule compagnie. Avant même de réfléchir, je laissai échapper :

– Emmenez-moi.

Rhysand s'arrêta entre deux rideaux de soie violets, puis se retourna lentement.

– Vous feriez mieux de vous reposer, observa-t-il.

– Je me suis assez reposée.

Je posai ma timbale sur la table et me levai.

La tête me tournait un peu. Quand avais-je mangé pour la dernière fois ?

– Où que vous alliez, quoi que vous fassiez, emmenez-moi. Je me tiendrai tranquille. Je vous en prie…, implorai-je.

Je détestai aussitôt cette dernière phrase, qui n'avait même pas pu fléchir Tamlin.

Rhysand demeura un instant silencieux, puis il s'approcha de moi de ses

amples foulées qui semblaient dévorer l'espace. Son visage était dur comme la pierre.

– Si vous m'accompagnez, vous ne pourrez plus revenir en arrière : il vous sera interdit de raconter ce que vous avez vu à toute personne étrangère à ma cour, déclara-t-il. Car si jamais vous le faites, des gens… des gens de ma cour mourront. Si vous retournez à la Cour du Printemps, vous ne pourrez parler à quiconque de ce que vous aurez vu ni des personnes que vous aurez rencontrées. Si vous ne voulez pas garder le secret vis-à-vis de… de vos amis, restez ici.

Rester seule ici ou prisonnière à la Cour du Printemps…

– Emmenez-moi, répétai-je. Je ne parlerai à personne de ce que je verrai. Même pas à…

Je m'interrompis, car prononcer son nom était au-dessus de mes forces.

Rhysand m'observa un instant, puis m'adressa un demi-sourire.

– Vous avez dix minutes pour vous rafraîchir avant notre départ, annonça-t-il, ce qui était sans doute une manière polie de me laisser entendre que j'avais l'allure d'un cadavre.

– Où allons-nous ?

Le sourire de Rhysand s'élargit.

– À Velaris, la cité des Étoiles, répondit-il.

Dès que j'entrai dans ma chambre, la sensation de vide que j'avais déjà éprouvée resurgit, mettant un terme aux questions que j'aurais pu me poser sur ce voyage.

Amarantha avait tout détruit. S'il existait encore une ville à Prythian, c'était sans aucun doute un champ de ruines.

Je me plongeai dans mon bain et me récurai en vitesse, puis passai les habits posés sur mon lit. Je m'efforçais de ne plus penser à ce que Tamlin avait voulu faire, à ce qu'il avait fait – et à ce que j'avais moi-même accompli.

Quand je redescendis dans le grand atrium, Rhysand, adossé à l'un des piliers, se nettoyait les ongles.

– J'ai attendu un quart d'heure, déclara-t-il simplement avant de me tendre la main.

Le vent et la nuit filèrent devant nous tandis qu'il nous emportait à travers l'univers…

Ce fut la lumière du soleil et non celle des étoiles qui nous accueillit. Je cillai sous son éclat aveuglant, et découvris que je me trouvais dans l'entrée d'une demeure.

Un somptueux tapis rouge recouvrait la marche que je descendis, m'écartant de Rhysand. Je contemplai des lambris aux teintes chaudes, des œuvres d'art et un grand escalier à la rampe en chêne devant moi…

J'entrevis sur ma gauche un salon à la cheminée en marbre noir, au

mobilier confortable, élégant mais usé, et aux murs couverts de rayons de livres. Sur ma droite, il y avait une salle à manger avec une longue table en cerisier à laquelle dix personnes pouvaient s'asseoir, mais qui paraissait petite comparée à celle du palais de Tamlin. Le long de l'étroit couloir au-devant de nous, je remarquai d'autres portes dont l'une devait ouvrir sur une cuisine. Nous étions dans un hôtel particulier.

J'en avais visité un enfant, quand mon père m'avait emmenée lors de l'un de ses voyages d'affaires dans la plus grande ville de notre région. Cet hôtel appartenait à l'un de ses clients, un homme fabuleusement riche. C'était une demeure splendide, mais conventionnelle et étouffante. Je me souvenais encore de son odeur de café et d'antimite.

Mais celle-là… il était visible qu'on y avait longtemps vécu et qu'on l'aimait.

Et elle était dans une grande ville.

Deuxième partie

Le pavillon du vent

Chapitre 14

– Soyez la bienvenue chez moi, me dit Rhysand.

La lumière du matin se déversait des fenêtres de la façade. La porte en bois sculpté agrémentée d'une vitre opaque donnait sur une antichambre au fond de laquelle se trouvait la porte d'entrée, solide et hermétiquement fermée.

À l'idée de m'aventurer dans la ville, au milieu de la foule, de sentir les regards sur moi et de voir l'étendue des ravages probablement causés par Amarantha, je me sentais oppressée.

Je n'y avais pas réfléchi, je n'avais même pas envisagé que c'était peut-être une erreur de ma part de venir ici et de poser des questions, mais…

– Où sommes-nous ? demandai-je.

Rhysand, adossé au montant de la porte en bois sculpté, croisa les bras.

– Dans ma maison, répondit-il. Pour être plus précis, j'ai deux résidences dans cette ville. L'autre a une fonction plus… officielle. Celle-ci est réservée à moi-même et à ma famille.

Je tendis l'oreille, à l'affût de la présence de domestiques, mais n'entendis rien. Cela valait sans doute mieux que des regards curieux.

Rhysand dut lire dans mon esprit car il précisa :

– Nuala et Cerridwen sont ici, mais, à part elles, nous sommes seuls.

Je me raidis à cette idée. La situation n'avait pas été si différente lors de mes précédents séjours à la Cour de la Nuit, mais cette demeure était bien plus exiguë. Je pourrais difficilement échapper à la présence de Rhysand, sauf à me risquer à l'extérieur, en ville.

Il ne restait plus aucune grande ville chez les mortels. D'autres cités avaient été bâties sur le continent, dans lesquelles les arts, le savoir et le commerce florissaient. Elain avait souhaité les visiter un jour avec moi, mais je doutais d'en avoir la possibilité désormais.

Rhysand semblait sur le point de dire quelque chose, mais il se ravisa à l'apparition de deux hautes et vigoureuses silhouettes de l'autre côté de la vitre opaque. L'une d'elles martela le battant du poing.

– Remue-toi, feignasse ! lança une voix masculine traînante.

J'étais si épuisée que je remarquai sans émoi les ailes dépassant des épaules des deux silhouettes. Rhysand ne leur accorda pas un regard.

– Si tu veux te battre avec lui, fais-le après le petit déjeuner, dit l'autre mâle au premier, qui persistait à frapper la porte du poing.

Sa voix était comme une ombre sonore, à la fois ténébreuse, fluide et froide.

– Ce n'est pas moi qui t'ai arraché à ton lit et forcé à voler jusqu'ici, répondit le premier.

À cet instant, je crus voir frémir les commissures des lèvres de Rhysand.

– Deux choses, Feyre chérie, dit-il. Premièrement, sauf Mor et moi-même, personne ne peut s'introduire dans cette maison, car elle est bardée de défenses. Seuls ceux que je veux recevoir – ou que *vous* voudrez recevoir – peuvent y entrer. Vous êtes entièrement en sécurité ici ainsi que dans toute la ville. Les murs de Velaris sont bien gardés et personne n'a pu y pénétrer en cinq mille ans. Personne de malintentionné n'entrera dans cette ville sans mon autorisation. Vous pouvez aller où vous voudrez, faire ce que vous voudrez et voir qui vous voudrez. Quant à ces deux individus postés dans l'antichambre, ajouta-t-il, les yeux pétillants, peut-être vaut-il mieux que vous ne fassiez pas leur connaissance s'ils continuent à frapper à cette porte comme deux gamins mal élevés.

Un autre coup de poing retentit contre la porte.

– Tu sais qu'on peut t'entendre, fumier ! lança celui qui avait frappé.

– Deuxièmement, poursuivit Rhysand, c'est à vous de décider si vous voulez voir ces deux abrutis maintenant ou si vous préférez monter à l'étage pour faire une petite sieste, car vous paraissez un peu fatiguée. Cela me laisserait le temps de leur flanquer une bonne raclée pour avoir osé parler sur ce ton à leur Grand Seigneur.

La lumière qui dansait dans ses yeux le faisait paraître plus jeune. Plus semblable à un mortel. Elle n'avait plus rien de commun avec la rage froide que j'avais lue en eux quand je m'étais réveillée sur ce canapé… et que j'avais décidé de ne pas rentrer chez moi. Décidé que, tout compte fait, je n'étais peut-être pas chez moi à la Cour du Printemps.

J'avais l'impression de me noyer, de lutter pour remonter vers une surface qui n'existait pas. Je me sentais épuisée.

– Venez me chercher quand ils seront repartis, répondis-je.

La lumière qui brillait dans les yeux de Rhysand vacilla et il parut sur le point de dire quelque chose, quand une troisième voix, féminine, brusque et tranchante, nous parvint depuis l'antichambre.

– Vous autres Illyriens, vous êtes pires que des chats qui miaulent à la porte, lança-t-elle, et la poignée de la porte tourna. Rhysand ? Tu comptes nous laisser dehors ? appela-t-elle.

Luttant contre la fatigue qui me terrassait, je montai l'escalier en haut duquel Nuala et Cerridwen se tenaient. Je crus voir Cerridwen me faire discrètement signe de me dépêcher, et j'aurais volontiers embrassé les

jumelles pour ce geste parce qu'il gardait un semblant de normalité.

J'aurais tout aussi volontiers embrassé Rhysand, car il attendit que j'aie rejoint le couloir de l'étage pour ouvrir la porte.

– Bienvenue chez toi, mon salaud ! le salua le premier immortel.

– Je savais que tu étais revenu, dit son compagnon. Mor me l'avait dit, mais…

– Envoie tes chiens jouer dans la cour, Rhysand, l'interrompit la voix féminine. Je dois parler avec toi.

– Moi de même, intervint la voix froide et fluide qui me faisait frissonner.

– Nous sommes arrivés les premiers, renchérit l'autre voix masculine. Attends ton tour, la vieille.

Le couloir de l'étage était jalonné de lustres en verre coloré qui éclairaient les quelques portes en bois poli. Je me demandai laquelle était celle de la chambre de Rhysand et laquelle celle de Mor, quand j'entendis sa voix s'élever au milieu des autres.

– Pourquoi débarquez-vous tous à une heure pareille ? demanda-t-elle en bâillant. Je croyais que nous devions nous retrouver ce soir au pavillon.

– Si Cassian ne la ferme pas, ça va chauffer ! avertit Rhysand.

– Nous avons faim, protesta le Cassian en question. Donne-nous à manger. J'avais cru comprendre qu'on prendrait le petit déjeuner ensemble.

– Vous êtes pathétiques, reprit la voix féminine.

– C'est une vérité indiscutable, commenta Mor, mais y a-t-il vraiment à manger ici ?

Nuala et Cerridwen ouvrirent l'une des portes du couloir et me précédèrent dans une pièce illuminée de soleil et chauffée par un feu. Ses grandes fenêtres donnaient sur un jardin cerné de murs qui paraissait figé au cœur de l'hiver. J'aperçus au centre une fontaine en pierre vide.

L'intérieur de la chambre était tout en bois précieux et en soie blanche avec de subtiles touches de vert cendré. L'ensemble me rappelait étrangement le monde des mortels.

Quant au lit imposant et somptueux, couvert d'édredons et de couvertures aux teintes crème et ivoire, c'était le lieu le plus accueillant de tous.

Mais ma curiosité l'emportait encore sur ma fatigue.

– Qui sont ces gens ? demandai-je alors que les jumelles refermaient la porte.

Nuala entra dans la salle de bains attenante en marbre blanc. J'y découvris une baignoire dont les pieds avaient la forme de pattes griffues, et des fenêtres donnant sur le mur du jardin et l'alignement de cyprès qui semblaient monter la garde derrière lui. Cerridwen, qui se dirigeait vers l'armoire de la chambre, me répondit par-dessus son épaule.

– C'est le premier cercle de la cour de Rhysand.

Le cercle que j'avais entendu mentionner à la Cour de la Nuit et avec

lequel Rhysand se réunissait régulièrement.

– J'ignorais que les Grands Seigneurs faisaient si peu de manières avec leurs proches, observai-je.

– Ce n'est pas le cas : Rhysand est une exception, déclara Nuala, qui ressortait de la salle de bains avec une brosse.

Elle démêla mes cheveux pendant que Cerridwen sortait de l'armoire des vêtements de nuit ivoire, une tunique et un pantalon légers ornés de dentelles.

Alors que j'examinais ces vêtements, la chambre et le jardin d'hiver à la fontaine en sommeil, les paroles de Rhysand me revinrent en mémoire :

Personne n'a pu pénétrer dans cette ville en cinq mille ans…

Ce qui signifiait qu'Amarantha…

Mon regard rencontra celui de Nuala dans le miroir.

– Comment cette ville peut-elle exister ? demandai-je à son reflet. Comment a-t-elle survécu ?

Le visage de Nuala se ferma et ses yeux sombres se tournèrent vers sa sœur jumelle.

– Le Grand Seigneur a des pouvoirs très étendus, répondit-elle avec circonspection. Et il était tout dévoué à son peuple bien avant de monter sur le trône.

– Mais comment se fait-il que cette ville ne soit pas en ruine ? insistai-je.

Les jumelles échangèrent un regard comme si elles parlaient un langage muet, et Nuala reposa la brosse sur la coiffeuse.

– Ce n'est pas à nous de répondre à cette question, dit-elle.

– C'est lui qui vous a donné ces instructions ?

– Non, intervint Cerridwen, qui repliait les couvertures du lit. Il ne nous a rien ordonné de tel. Mais c'est à lui de vous révéler comment il a protégé cette ville.

Quand Cerridwen s'apprêta à tirer les rideaux afin de faire l'obscurité dans la chambre, mon cœur se serra.

– Laissez-les ouverts, l'implorai-je, ne supportant pas l'idée de me retrouver enfermée dans le noir.

Cerridwen acquiesça et s'éloigna. Les jumelles m'invitèrent à les appeler si j'avais besoin de quoi que ce soit, puis se retirèrent.

Je me glissai dans le lit. J'écoutai le crépitement du feu, le pépiement des oiseaux dans les conifères du jardin, si différent des douces mélodies de printemps dont j'avais l'habitude, que je n'entendrais peut-être jamais plus. Ou que je ne supporterais peut-être plus jamais d'entendre.

Peut-être Amarantha avait-elle finalement gagné la partie…

Alors une part de moi se demanda si mon départ définitif serait une punition méritée pour ce que Tamlin m'avait fait subir.

Un instant plus tard, je m'endormis d'un sommeil lourd et profond.

Chapitre 15

Je me réveillai quatre heures plus tard.

Il me fallut un instant pour me rappeler où j'étais et ce qui s'était passé. Chaque battement de l'horloge miniature sur le secrétaire en bois de rose me replongeait dans ces ténèbres étouffantes. Au moins, j'avais pu me reposer. J'étais encore lasse, mais plus au point de vouloir dormir jusqu'à la fin des temps.

Quant à ce qui était arrivé à la Cour du Printemps, j'y penserais plus tard. Demain. Ou jamais.

Par chance, les compagnons de Rhysand étaient repartis quand je descendis.

Rhysand m'attendait devant la porte d'entrée ouverte sur l'antichambre, elle-même grande ouverte sur la rue. Il me détailla des pieds à la tête, des chaussures en daim bleu foncé à la fois pratiques et confortables au manteau trois-quarts bleu ciel et à la tresse couronnant ma tête. Je portais sous mon manteau des vêtements chauds, un épais pantalon brun et un pull crème si doux au toucher que j'aurais pu le garder pour dormir. J'avais glissé dans mes poches des gants en laine assortis à mes chaussures.

Je me dirigeai vers la porte extérieure au côté de Rhysand.

Le poids qui m'oppressait s'évanouit un instant tandis que je buvais des yeux le moindre détail de la ville apparaissant devant moi.

La lumière pâle qui adoucissait encore cette paisible journée d'hiver, la pelouse bien entretenue à l'avant de la maison dont l'herbe sèche était presque blanche, la grille en fer forgé, les parterres de fleurs vides et, au-delà, une rue bien propre et pavée de pierres pâles… Des Grands Fae allaient et venaient, certains en manteaux semblables au mien pour se protéger du froid vif, certains vêtus comme des mortels, avec plusieurs couches de tissu, des chemises extravagantes et des dentelles, d'autres en tenue de cavalier en cuir. Tous déambulaient sans hâte en respirant l'air aux senteurs de sel, de citron et de verveine que même l'hiver ne pouvait chasser complètement. Aucun d'eux ne regardait la maison, comme s'il leur était indifférent que leur Grand Seigneur habite l'une des nombreuses demeures en marbre aux toits de cuivre

de cette rue ou comme s'ils ne s'en doutaient même pas.

Des rires aigus d'enfants résonnaient au loin.

Je m'approchai de la grille de l'entrée, chancelante, et sentis à peine le froid du métal quand je l'ouvris avec des doigts tremblants. Puis je descendis les trois marches menant au-dehors avant de m'arrêter.

La rue descendait, toujours bordée de jolies demeures et peuplée de passants bien nourris et insouciants. Au pied de la colline, un fleuve scintillant comme le plus pur des saphirs décrivait une courbe avant de poursuivre ses méandres vers une immense étendue d'eau à l'horizon.

La mer…

La cité avait été bâtie au sommet des collines qui dominaient le fleuve. Les édifices étaient taillés dans le marbre blanc et le grès aux teintes chaudes. Des navires aux voiles de formes variées évoluaient sur le fleuve et, au-dessus d'eux, les ailes blanches des oiseaux brillaient sous le soleil de midi.

Pas de monstres ni de ténèbres. Pas de peur ni de désespoir.

Tout était intact…

Personne n'a pu pénétrer dans cette ville en cinq mille ans…

Même à l'apogée de sa domination sur Prythian, Amarantha n'avait pu atteindre ce lieu. Qu'avait pu faire Rhysand pour l'en empêcher ? Quel marché avait-il conclu ?

Alors que le reste de Prythian avait été ravagé et saigné à blanc pendant cinquante ans, Velaris…

Je serrai les poings à cette idée.

Je regardai vers l'autre bout de la rue.

Une chaîne de montagnes rouges semblait monter éternellement la garde sur la ville. Elle cernait le nord de Velaris, et le fleuve décrivait une courbe à ses pieds, dans son ombre. De l'autre côté du fleuve, d'autres montagnes encerclaient la cité. Une rangée de cimes aiguës s'étendait de la mer à la ville à travers des collines verdoyantes. Mais mon regard était attiré par ces montagnes rouges derrière moi : on aurait cru voir des géants endormis… des êtres vivants.

Comme en écho à ces pensées, une onde de pouvoir frémit le long de mes os tel un chat se frottant à des jambes pour réclamer de l'attention.

– Le sommet du milieu…, dit Rhysand en montrant le plus grand des plateaux. C'est là-haut qu'a été bâtie ma deuxième résidence dans cette ville, le pavillon du Vent.

Ce sommet paraissait percé de trous et même de fenêtres. Et j'aperçus soudain deux silhouettes aux grandes ailes sombres qui volaient dans cette direction en se laissant porter par un courant visiblement rapide et dangereux.

– Nous dînerons là-haut ce soir, annonça Rhysand.

– Comment ? demandai-je sans plus de précision, les yeux fixés sur la ville.

Il devina ma pensée.

– La chance, répondit-il.

– De la chance ? Pour vous, sans doute. Quelle chance que cette ville et votre peuple soient restés sains et saufs pendant que le reste de Prythian était saccagé…

Le visage de Rhysand restait indéchiffrable tandis que le vent ébouriffait ses cheveux.

– Avez-vous envisagé ne serait-ce qu'un instant de faire profiter d'autres de cette chance ? demandai-je d'une voix âpre.

– Les autres villes sont connues à l'étranger, répondit-il avec calme. L'existence de Velaris est restée secrète au-delà de nos frontières pendant des millénaires. Amarantha a laissé la cité intacte parce qu'elle ignorait tout de son existence. Tout comme ses créatures. Tout comme les autres cours.

– Mais comment est-ce possible ?

– Grâce à des sorts, à des défenses et à mes ancêtres qui étaient prêts à tout pour préserver un semblant de bien dans ce monde corrompu.

– Quand Amarantha est arrivée, n'avez-vous pas envisagé de faire de cette ville un refuge ?

– J'ai dû faire très vite des choix très difficiles, répondit-il avec un éclair de fureur dans le regard.

Je levai les yeux au ciel et me détournai pour contempler les hautes collines abruptes et la mer à l'horizon.

– Je suppose que vous préférez ne pas me parler de tout cela, dis-je.

– Le moment est mal choisi pour le faire.

C'était une réponse que j'avais entendue je ne savais plus combien de fois à la Cour du Printemps, mais je n'avais pas envie d'insister, faute d'énergie.

J'étais néanmoins résolue à ne pas rester cloîtrée dans ma chambre, à ne pas perdre mon temps et mon énergie à geindre, à broyer du noir et à dormir. Je sortirais même si c'était un supplice, même si cette ville me paraissait gigantesque.

– Dites-moi au moins ce qui valait que cet endroit soit préservé au détriment du reste, demandai-je.

Quand je me retournai vers lui, l'expression de ses yeux était aussi implacable que l'océan tumultueux à l'horizon.

– Tout, répondit-il.

Il n'avait pas exagéré : tout valait la peine d'être vu à Velaris. On y trouvait des salons de thé aux terrasses remplies de Grands Fae et d'autres étranges et splendides immortels bavardant et riant. La ville possédait quatre grandes places de marché : deux de ce côté-ci du fleuve, au sud de la ville, et deux autres au nord.

Pendant notre promenade, je n'en vis que deux. C'étaient de vastes places pavées de pierres blanches et entourées de maisons à colonnes sculptées et peintes. Des boutiques étaient disposées dans les arcades du rez-

de-chaussée.

Sur le premier marché que nous avons traversé, le palais des étoffes et des bijoux, on vendait aussi des chaussures et des vêtements. L'ensemble était resplendissant et le choix étourdissant. Mais ni les étoffes rares ondulant dans le vent froid, ni les habits exposés dans les spacieuses vitrines, ni l'éclat de l'or, des rubis, des émeraudes et des perles ne pouvaient me séduire. Je n'osais plus regarder le doigt désormais nu de ma main gauche.

Rhysand entra dans quelques bijouteries, à la recherche d'un cadeau pour une amie, me dit-il. Je préférai l'attendre dehors, dissimulée dans l'ombre des arcades, car je me sentais incapable de supporter les regards sur moi.

Mais personne ne faisait attention à moi, même quand je marchais au côté de Rhysand. Peut-être que tous ces gens ne savaient pas qui j'étais. Peut-être qu'en vrais citadins, ils se moquaient bien de savoir qui étaient les passants.

L'autre marché que je visitai, le palais des os et du sel, était sur l'une des places jumelles de la ville. L'autre, sur laquelle se tenait le palais des sabots et des feuilles, était sur la rive opposée. On y vendait de la viande, des produits frais, du bétail, des pâtisseries, des épices… Tant d'épices, tant de senteurs familières et oubliées qui remontaient aux précieuses années pendant lesquelles j'avais connu le confort, grâce à un père invulnérable et à une richesse inépuisable à mes yeux d'enfant.

Rhysand restait à quelques pas de moi, les mains dans les poches, et me donnait des renseignements de temps à autre. Il me confirma que de nombreuses boutiques et maisons se chauffaient grâce à la magie.

Personne ne l'évitait. Personne ne chuchotait sur son passage, ne lui crachait dessus ou ne le caressait comme c'était arrivé Sous la Montagne.

La plupart de ceux qui remarquaient sa présence lui adressaient des sourires francs et chaleureux. Certains venaient lui serrer la main pour lui souhaiter la bienvenue. Il connaissait toujours leur nom et eux-mêmes l'appelaient par le sien.

Mais à mesure que l'après-midi s'écoulait, il devint plus silencieux. Nous avions fait halte à la porte d'un quartier aux couleurs vives bâti au sommet de l'une des collines dominant le fleuve. Quand je regardai la façade de la demeure la plus proche, je sentis mes genoux se dérober sous moi.

Par sa porte entrebâillée, j'avais entrevu des tableaux, des peintures, des pinceaux et de petites sculptures.

– Voilà ce qui fait la renommée de Velaris pour la Cour de la Nuit : le quartier des artistes, expliqua Rhysand. Vous y trouverez des dizaines de galeries, des magasins de fournitures, des ateliers de poterie, des jardins de sculptures… On l'appelle l'Arc-en-Ciel de Velaris. Les artistes habitent sur cette colline de l'autre côté du fleuve. Voyez-vous cet or qui brille près du sommet ? C'est l'un des principaux théâtres. Il y en a cinq dans cette ville, mais celui-là est l'un des plus prestigieux. Il y a également de plus petits théâtres, ainsi qu'un amphithéâtre sur les falaises dominant la mer…

Il se tut en voyant que j'observais une rangée d'édifices somptueux devant moi.

Des Grands Fae et des immortels de rang inférieur flânaient dans les rues. C'étaient les derniers qui me frappaient le plus : des créatures tout en longueur, complètement imberbes et aussi lumineuses que si une lune intérieure brillait sous leur peau noire comme la nuit ; d'autres, couvertes d'écailles opalescentes qui chatoyaient à chaque pas gracieux de leurs pieds palmés et griffus ; des immortels formant d'extravagants assemblages de cornes, de sabots et de fourrure rayée. Les uns étaient emmitouflés dans d'épais manteaux, des écharpes et des gants ; les autres déambulaient seulement vêtus de leurs écailles ou de leurs fourrures. Mais personne ne semblait s'en formaliser. Tous admiraient la vue, flânaient et faisaient leurs emplettes, et je remarquai que certains étaient éclaboussés d'argile, de poussière… et de peinture.

Des artistes… Je ne m'étais jamais considérée comme une artiste, je n'avais jamais eu cette ambition, cette vision grandiose de moi-même, mais… toutes ces couleurs, ces lumières et ces textures avaient cédé la place à un cachot crasseux.

– Je suis fatiguée, articulai-je péniblement.

Je sentais le regard de Rhysand sur moi et je me moquais de savoir si mon bouclier mental était relevé ou non, s'il pouvait lire dans mes pensées.

– Nous pourrons revenir un autre jour, se contenta-t-il de dire. Du reste, il est l'heure de rentrer dîner.

Le soleil descendait vers l'embouchure du fleuve et les collines, illuminant Velaris de rose et d'or.

Je n'avais pas envie de peindre ce spectacle, même si les passants s'arrêtaient pour l'admirer, comme si les habitants de cette ville, de cette cour, étaient libres de contempler ce paysage à loisir, en toute sécurité, et l'avaient toujours été.

J'aurais voulu les invectiver, ramasser un pavé pour le lancer sur la vitre la plus proche, libérer le pouvoir qui se ruait de nouveau en moi et leur dire, leur montrer ce qu'on m'avait fait subir, ce qu'on avait fait subir au reste du monde pendant qu'ils admiraient les couchers de soleil, peignaient et buvaient du thé au bord du fleuve.

– Du calme, me murmura Rhysand.

Je tournai la tête vers lui, la respiration précipitée. Mais son visage était redevenu indéchiffrable.

– Mon peuple n'a rien à se reprocher.

Ma fureur retomba soudain.

Non, bien sûr, il n'avait rien à se reprocher, mais je ne voulais plus y penser davantage, ni à cela ni à rien d'autre.

– Je suis fatiguée, répétai-je.

Il déglutit, mais acquiesça et se détourna du quartier de l'Arc-en-Ciel.

– Nous ferons une autre promenade demain soir, reprit-il. Velaris est

ravissante le jour, mais c'est pour être vue de nuit qu'elle a été bâtie.

Je n'en attendais pas moins de la cité des Étoiles, mais je n'avais plus assez d'énergie pour faire le moindre commentaire.

– Qui viendra dîner avec nous ce soir ? demandai-je.

Rhysand me précédait dans une rue en pente raide et l'effort que chaque pas réclamait me brûlait les cuisses. Étais-je donc si affaiblie ?

– Seulement mes plus proches compagnons, répondit-il. Je voudrais que vous les rencontriez avant de décider si vous souhaitez rester ici et travailler avec moi, et avec eux par conséquent. Vous connaissez déjà Mor, mais les trois autres…

– Ceux qui sont venus cet après-midi ?

Il acquiesça.

– Cassian, Azriel et Amren, précisa-t-il.

– Qui sont-ils ?

Il m'avait parlé d'Illyriens, mais Amren – sans doute la propriétaire de la voix féminine que j'avais entendue de l'autre côté de la porte – n'avait pas d'ailes, d'après ce que j'avais pu constater à travers le verre opaque.

– Ce cercle possède une hiérarchie, répondit Rhysand d'une voix neutre. Amren est mon second.

Une femme aux commandes ? Rhysand dut lire ma surprise sur mon visage.

– Oui, confirma-t-il. Et Mor est mon commandant en troisième. Seul un imbécile pourrait croire que mes guerriers illyriens occuperaient le sommet de la hiérarchie dans ce cercle. Quand vous verrez Amren, vous comprendrez ce que je veux dire. Elle ressemble à une Grande Fae, mais elle est tout autre en réalité. Elle a beau être plus ancienne que cette ville, elle est vaniteuse et elle adore accumuler des richesses comme un dragon dans sa grotte. Soyez sur vos gardes avec elle. Vous avez toutes les deux un caractère bien trempé et je ne voudrais pas que vous ayez une mauvaise surprise ce soir.

– Vous voulez dire que si nous nous tirons les cheveux et que je lui arrache son collier, elle me fera rôtir et me dévorera ? demandai-je.

Il ricana.

– Non, elle est capable de bien pire. La dernière fois que Mor et elle en sont venues aux mains, elles ont réduit en cendres ma résidence préférée dans les montagnes. Pour tout vous dire, je suis le Grand Seigneur le plus puissant de l'histoire de Prythian, mais je ne me suis opposé à Amren qu'une seule fois au cours de ce dernier siècle.

Le Grand Seigneur le plus puissant depuis les millénaires d'existence de Prythian… et Amren était encore plus redoutable…

J'attendis que la peur me glace le sang, mais je ne ressentais rien. Au fond, peut-être que ce serait un soulagement si tout s'arrêtait maintenant…

Rhysand saisit mon visage d'une main vigoureuse, assez doucement pour ne pas me faire de mal, mais assez fermement pour me forcer à le regarder en face.

– N’y pensez même pas, siffla-t-il, le regard fulgurant. Pas même une seconde…

Le lien qui nous unissait se tendit à se rompre et les défenses mentales qui me restaient s’effondrèrent. Et, l’espace d’un instant, comme cela m’était déjà arrivé Sous la Montagne, je me vis par ses yeux.

Je ne m’étais pas rendu compte de l’aspect que j’avais.

Mon visage était creusé, mes pommettes saillaient plus que jamais, mes yeux étaient ternes et cernés de mauve. Mes lèvres pleines – héritage de mon père – étaient blêmes et mes clavicules bien trop visibles sous ma peau au-dessus du col de mon pull. Comme si la rage, le chagrin et le désespoir me consumaient ou que j’étais de nouveau affamée – non de nourriture, mais… de joie, de vie…

Un instant plus tard, je réintégrai mon corps et dévisageai Rhysand, furieuse.

– Qu’est-ce que vous m’avez fait ? lançai-je d’une voix rauque tandis qu’il lâchait mon visage.

– Rien, répondit-il en m’examinant, la tête inclinée sur le côté. Comment avez-vous réussi à franchir mon bouclier ?

Je ne comprenais pas ce qu’il voulait dire. Je n’avais rien fait de particulier, mais seulement… glissé. Et je ne voulais pas en parler, pas ici, pas avec lui. Je repartis à longues foulées, si bien que mes jambes amaigries et affaiblies me faisaient mal à chacun de mes pas.

Il me saisit par le coude pour m’arrêter.

– Dans combien d’autres esprits vous êtes-vous glissée par accident ?

Dans celui de Lucien.

– Celui de Lucien ? s’esclaffa-t-il. Quelle horreur !

– Ne vous avisez pas d’entrer dans le mien, grondai-je.

– Votre bouclier est abaissé, observa-t-il, et je me hâtai de le relever. Vous auriez aussi bien pu hurler son nom. Peut-être que, possédant un peu de mon pouvoir…

Il prit un air pensif, puis ricana.

– Bien entendu, tout s’expliquerait si ce pouvoir venait de moi…, reprit-il. Si mon bouclier mental vous confondait parfois avec moi et vous livrait accès à mon esprit. Voilà qui est fascinant.

– Reprenez votre pouvoir, je n’en veux pas, lançai-je, résistant à l’envie de cracher sur ses bottes.

Il eut un sourire rusé.

– Ça ne marche pas comme ça, répondit-il. Ce pouvoir est lié à votre existence même. Je ne pourrais le reprendre qu’en vous tuant, mais comme j’apprécie votre compagnie, je m’abstiendrai de le faire. Prenez garde à ne jamais abaisser votre bouclier, reprit-il au bout d’un instant. Surtout maintenant que vous avez vu Velaris. Si jamais quelqu’un d’étranger à ce pays s’introduit dans votre esprit et découvre l’existence de ce lieu…

Nous fîmes quelques pas en silence, et il reprit la parole.

– On nous appelle *daemati*… nous, tous ceux qui peuvent entrer dans l'esprit de quelqu'un comme s'ils passaient d'une pièce à une autre. C'est un don rare dont l'apparition dépend uniquement de la volonté de la Mère, mais nous sommes assez nombreux pour que les puissants de ce monde s'entraînent d'arrache-pied afin de résister à nos pouvoirs. Si jamais vous rencontriez un *daemati* alors que votre bouclier serait abaissé, Feyre, il pourrait puiser à son gré dans votre esprit. Les plus puissants d'entre eux pourraient vous réduire en esclavage, vous contraindre à faire tout ce qu'ils veulent sans même que vous vous en doutiez. Et mon pays demeure si mystérieux que vous pourriez devenir une précieuse source de renseignements.

Daemati… Étais-je l'un d'eux puisque, comme eux, je pouvais pénétrer dans l'esprit de quelqu'un ? Tout le monde aurait à coup sûr encore une bonne raison de chuchoter sur mon passage.

– Je suppose qu'en cas de guerre avec Hybern, les armées du roi ne sauraient même pas qu'elles peuvent attaquer Velaris, dis-je en désignant la ville d'un geste. Et je suppose que votre peuple si choyé aurait droit à votre protection et n'aurait même pas besoin de combattre pendant que nous autres serions massacrés ?

Je pressai le pas sans attendre sa réponse. Je savais que c'était un coup bas et une réaction puérile de ma part, mais je me sentais aussi déchaînée que l'océan lointain aux eaux furieuses et agitées de bourrasques.

Rhysand marcha derrière moi pendant le reste du trajet.

Quelque part en moi, une voix me murmurait que je pouvais survivre aux ravages d'Amarantha, à une rupture avec Tamlin et à ce nouveau corps de Fae… Mais à ce vide glacé dans mon cœur ? Je n'étais pas sûre d'en avoir la force.

Même pendant mes années de famine, une partie de moi était remplie de couleurs et de lumières. Peut-être ma transformation en immortelle l'avait-elle détruite. Ou peut-être était-ce Amarantha…

Ou peut-être l'avais-je moi-même détruite en plongeant le poignard dans le cœur de deux immortels innocents dont le sang avait ruisselé sur mes mains.

– C'est hors de question, déclarai-je.

J'étais sur le toit en terrasse de l'hôtel particulier, les mains plongées dans les poches de mon manteau pour les protéger du froid nocturne. Il y avait juste assez de place pour quelques plantes en pot, une table en fer avec deux chaises, Rhysand et moi-même.

Autour de nous, la ville scintillait et les étoiles étincelant dans des tons de rubis, d'améthyste et de perle semblaient étonnamment proches. La pleine lune faisait resplendir le marbre des édifices et des ponts comme s'ils étaient éclairés de l'intérieur. La musique d'instruments à cordes et de tambours résonnait doucement et sur les deux rives de la Sidra, des globes de lumière

oscillaient au-dessus des promenades bordées de cafés et de boutiques ouverts toute la nuit et déjà bondés.

Vêtu de noir et d'argent, Rhysand se tenait devant moi, les bras croisés.

– Non, répétai-je.

Il fit bruire ses ailes imposantes.

– Le pavillon du Vent est protégé de tous ceux qui voudraient y accéder, y compris des Grands Seigneurs. Nous avons le choix entre gravir dix mille marches, ce que je n'ai aucune envie de m'imposer, Feyre, ou nous y rendre par la voie des airs.

Le clair de lune faisait luire les serres qui surmontaient ses ailes.

– Je vous promets de ne pas vous lâcher en route, reprit-il avec un sourire nonchalant.

Je maudis intérieurement la robe bleu nuit que j'avais passée : malgré ses manches longues et son épaisse étoffe, son décolleté plongeant ne me protégeait guère du froid. J'avais préféré l'élégance au confort et je le regrettais déjà, même avec mon manteau. Mais si le premier cercle de Rhysand ressemblait à la cour de Tamlin, une tenue de soirée était préférable pour cette rencontre. Je fis la grimace en évaluant l'étendue qui séparait la terrasse du pavillon perché sur la montagne.

– Le vent va arracher ma robe, dis-je.

Le sourire de Rhysand devint félin.

– Je préfère encore les marches, fulminai-je, et je me tournai vers la porte qui donnait accès au toit.

Rhysand déploya une aile pour me barrer le passage.

Sa membrane souple était iridescente. Je reculai.

– Nuala a passé une heure entière à me coiffer, repris-je.

C'était exagéré, mais elle s'était donné du mal pour onduler mes cheveux et fixer quelques mèches au sommet de ma tête avec des barrettes d'or. À vrai dire, peut-être préférais-je tout simplement rester là, seule et en paix, que de me retrouver avec ces gens ou avec n'importe qui…

L'aile de Rhysand s'incurva pour m'attirer à lui, là où je pouvais sentir la chaleur de son corps.

– Je vous promets de ne pas laisser le vent vous décoiffer.

Il leva la main comme s'il avait envie de tirer sur l'une de mes boucles, mais se ravisa.

– Si je dois décider si je veux combattre Hybern avec vous… et avec votre cercle, ne pourrions-nous pas plutôt nous retrouver ici ? demandai-je.

– Ils sont déjà là-haut. Et le pavillon du Vent est plus spacieux : là-bas, je peux résister à l'envie de les pousser par-dessus bord.

Je déglutis. Derrière nous, des lumières dansaient sur l'un des sommets comme si la montagne était couronnée d'or. Et entre cette tiare brillante et la terrasse sur laquelle nous nous trouvions s'étendait un vide vertigineux.

– Si j'ai bien compris, cette maison-ci est trop exiguë, leurs ego sont hypertrophiés et vous avez peur que je ne perde la tête comme à la Cour du

Printemps, lançai-je, abattant ce qui était sans doute mon unique carte.

Son aile m'attira plus près de lui et je sentis un souffle tiède sur mon épaule.

– Et si c'était le cas ?

– Je ne suis pas une poupée cassée, ripostai-je.

– J'en suis bien conscient, répondit-il, mais cela ne signifie pas pour autant que je vais vous jeter en pâture aux loups. Si vous souhaitez sincèrement protéger Prythian à mes côtés, je tiens à ce que vous rencontriez mes amis. À vous de décider si vous vous sentez en mesure de travailler avec nous. Et je veux que cette réunion se déroule comme je l'entends, et non quand il leur prendra l'envie de débouler chez moi.

– Je ne savais pas que vous aviez des amis, dis-je pour le provoquer, car je préférais encore la colère et l'agressivité au vide que je ressentais.

– Vous ne m'avez jamais posé la question, répondit-il avec un sourire froid.

Il passa un bras autour de ma taille et ses ailes se refermèrent sur moi. Je me raidis car j'avais l'impression d'être en cage.

Il resserra son étreinte pour me préparer à l'envol. J'adressai une prière muette à la Mère.

– Vous n'aurez qu'un mot à dire pour que je vous ramène ici, reprit-il. Si vous ne vous sentez pas en mesure de travailler avec moi, avec eux, cela ne posera pas de difficultés. Vous pourrez toujours vivre à votre guise ici, sans vous préoccuper de ce que je veux. C'est à vous d'en décider, Feyre.

Je réfléchis à ces paroles en regardant ses ailes et son bras passé autour de ma taille.

– Ne me lâchez pas, répondis-je. Et, je vous en prie, ne…

Mais nous fendions déjà le ciel comme un météore.

Avant même que l'écho de mon cri ne se soit éteint, la ville se déploya au-dessous de nous. La main de Rhysand glissa sous mes genoux tandis que l'autre enserrait mon dos et mes côtes, et nous montâmes dans la nuit criblée d'étoiles.

Les lumières de la ville s'éloignèrent. Bientôt, Velaris ne fut plus qu'une pièce de velours semée de joyaux et sa musique ne nous parvint plus malgré notre ouïe d'immortels. L'air était froid mais une douce brise caressait mon visage alors que nous montions en flèche, avec une précision terrifiante, vers le pavillon du Vent.

Le corps de Rhysand était solide et chaud contre le mien, une force de la nature taillée pour le vol. Même son odeur me rappelait le vent, un parfum de pluie et de sel avec une nuance citronnée que je ne parvenais pas à reconnaître.

Nous décrivîmes une courbe, emportés par un courant chaud, à une telle vitesse que je m'agrippai à sa tunique noire, le ventre noué. Je me renfrognai quand j'entendis son rire léger me chatouiller l'oreille.

– J'aurais cru que vous crieriez plus, commenta-t-il. Je devrais peut-être

me donner plus de mal.

– Surtout pas, maugréai-je, le regard fixé sur le sommet qui se rapprochait de nous.

Le ciel étoilé tournant au-dessus de nous et les lumières filant en contrebas étaient devenus deux miroirs placés face à face et nous naviguions maintenant sur une mer d'étoiles. L'étau dans ma poitrine se desserra un peu.

– Quand j'étais enfant, me dit Rhysand à l'oreille, je m'échappais parfois du pavillon du Vent par la fenêtre de ma chambre et je volais toute la nuit en tournoyant au-dessus de la ville, du fleuve et de la mer. Ça m'arrive encore.

– Vos parents devaient être ravis…

– Mon père ne l'a jamais su. Et ma mère… Elle était illyrienne. Quand elle me surprenait à sauter par la fenêtre, elle me réprimandait… et puis elle me suivait pour voler avec moi jusqu'à l'aube.

– Elle doit être merveilleuse.

– Elle l'était, fit-il, et cette réponse me dissuada de poser davantage de questions.

D'un coup d'ailes, il nous fit monter jusqu'à un grand balcon illuminé de lanternes d'or. Là, une porte en verre s'ouvrait sur une salle à manger spacieuse et accueillante taillée dans la roche et luxueusement lambrissée. Je remarquai que toutes les chaises étaient conçues pour des dos ailés.

L'atterrissage de Rhysand fut aussi aisé que son décollage, mais il garda un bras passé sous mes épaules pour me soutenir. Je me dégageai et me retournai vers la ville qui s'étendait au-dessous de nous.

J'avais passé tant d'heures à faire le guet dans des arbres que les hauteurs ne me terrifiaient plus depuis longtemps. Mais à la vue de la ville en contrebas et, surtout, de la noirceur de la mer au-delà… Peut-être étais-je restée une pauvre mortelle pour éprouver une telle émotion, mais je compris à cet instant que je n'avais jusque-là jamais pris conscience des dimensions de l'univers. Ou même de celles de Prythian. Penser que l'existence d'une ville de cette taille pouvait rester ignorée d'Amarantha et des autres cours…

Rhysand, qui était resté muet à côté de moi, rompit soudainement le silence.

– Et maintenant, dites-moi ce que vous avez en tête. Une seule chose, et je vous en confierai une à mon tour.

Je fis signe que non et me détournai vers la ville.

– Voilà ce que je pense, reprit-il. J'ai passé cinquante ans emprisonné Sous la Montagne. Il m'arrivait de rêver de l'endroit où nous sommes à présent, mais je n'aurais jamais cru le revoir un jour. Je pense que je regrette de ne pas avoir tué Amarantha moi-même. Je pense que si la guerre éclate, je ne revivrai peut-être pas une nuit semblable avant longtemps.

Il se tut et me regarda, attendant ma réaction.

Je m'abstins de lui demander comment il avait réussi à garder le secret sur Velaris vis-à-vis d'Amarantha, car j'étais certaine qu'il refuserait de répondre.

– Pensez-vous que la guerre soit imminente ? demandai-je.

– Je ne vous ai pas demandé de m'interroger, mais de me dire ce que vous aviez sur le cœur, répondit-il. Je vous ai révélé trois de mes pensées. Dites-m'en une des vôtres.

Je contemplai le monde déployé devant moi, la cité, la mer tumultueuse et la nuit glacée.

Peut-être était-ce parce que personne, sauf Rhysand, ne pouvait m'entendre de si haut, mais je me surpris à lui répondre.

– Je pense que l'amour devait m'aveugler pour que je me sois contentée de voir si peu de la Cour du Printemps. Je pense qu'on ne m'a même pas laissé soupçonner l'étendue de ces terres et que j'aurais pu finir mes jours sans les connaître. Je pense…

Ma voix s'étrangla, mais je me repris.

– Je pense que j'étais autrefois solitaire, sans espoir et que j'aurais pu tomber amoureuse du premier venu qui aurait fait preuve de bonté envers moi et m'aurait protégée. Je pense que Tamlin le savait – sans doute pas consciemment, mais qu'il voulait jouer ce rôle vis-à-vis de quelqu'un. Et je pense que cela convenait à celle que j'étais alors. Mais ça ne convient plus à celle que je suis devenue.

Voilà… j'avais prononcé ces paroles odieuses, égoïstes et ingrates, après tout ce que Tamlin avait fait pour moi…

L'écho de son nom résonnait en moi. L'après-midi de la veille, j'étais encore là-bas. Non… je refusais d'y penser. Pas maintenant…

– Cela fait cinq pensées, observa Rhysand. Je vous en dois donc deux, mais ce sera pour plus tard, ajouta-t-il après avoir lancé un regard derrière nous.

Je vis alors devant l'entrée les deux immortels ailés de ce matin qui nous regardaient avec un large sourire.

Chapitre 16

Rhysand se dirigea vers eux, me laissant le choix entre le suivre ou rester à l'écart.

Vous n'aurez qu'un mot à dire pour que je vous ramène…, m'avait-il promis.

Les deux immortels étaient grands et leurs corps puissants étaient couverts de plaques de cuir sombre qui me rappelaient des écailles usées de reptiles. Chacun portait un sabre fixé dans son dos, des armes à la fois sobres et splendides.

Le plus vigoureux des deux, dont le visage était dissimulé dans l'ombre, ricana.

– Venez, Feyre, nous ne mordons pas… Sauf si vous nous le demandez, fit-il.

La surprise me tira de ma torpeur et je m'approchai d'eux. Rhysand plongea les mains dans ses poches.

– Aux dernières nouvelles, Cassian, personne ne te l'a demandé, commenta-t-il.

Le compagnon de Cassian s'esclaffa. Quand les deux immortels tournèrent la tête vers la salle à manger dont la lumière dorée éclaira enfin leurs visages, je me dis qu'ils avaient la beauté surnaturelle de Rhysand.

Comme lui, ils avaient des cheveux noirs et un teint hâlé. Mais contrairement aux siens, leurs yeux étaient brun clair. Et toute ressemblance entre eux trois s'arrêtait là.

Cassian toisa Rhysand et dans ce mouvement, ses cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules oscillèrent.

– Comme tu es élégant ce soir, mon frère. Et tu as forcé cette pauvre Feyre à faire également des frais de toilette.

Il m'adressa un clin d'œil. Ses traits étaient rudes comme s'ils avaient été modelés par le vent, la terre et le feu.

Quant à son compagnon à la beauté plus classique… la lumière elle-même semblait fuir son visage harmonieux. Un visage splendide mais impénétrable. C'était lui qui me paraissait le plus inquiétant, telle une lame

brillant dans les ténèbres. Du reste, un poignard de chasse pendait à son côté dans un fourreau sur lequel était gravée une inscription en runes argentées que je n'avais jamais vues auparavant.

– Je vous présente Azriel, mon maître-espion, dit Rhysand.

Cela ne me surprit nullement. Un instinct profondément ancré en moi me poussa à m'assurer que mes défenses mentales étaient bien en place.

– Soyez la bienvenue, déclara simplement Azriel d'une voix basse en me tendant une main couverte d'horribles cicatrices. La peau était tachée, fripée et ridée. Ces brûlures avaient dû être atrocement douloureuses si même son sang d'immortel n'avait pu les guérir tout à fait.

Ces mains étaient en grande partie protégées par sa cuirasse dont l'extrémité était fixée à l'anneau passé à son majeur. Une grande pierre de cobalt plate ornait le dos de chacun de ses gantelets. Ceux de Cassian étaient sertis de pierres rouges dont la nuance évoquait le cœur d'une flamme.

Je saisis la main d'Azriel et ses doigts calleux serrèrent les miens. Sa peau avait la froideur de son visage.

Alors que je lâchais la main d'Azriel, je me rappelai soudain le mot employé un instant plus tôt par Cassian.

– Êtes-vous frères ?

Certes, ils se ressemblaient, mais uniquement comme tous ceux qui ont les mêmes origines.

– Nous sommes frères dans la mesure où tous les bâtards le sont, précisa Rhysand.

Je n'avais encore jamais envisagé la question sous cet angle.

– Et… vous ? demandai-je à Cassian.

– Je commande les armées de Rhys, répondit-il avec un haussement d'épaules comme si c'était un détail.

Les armées… Rhysand avait donc des armées. Je fis passer le poids de mon corps d'un pied sur l'autre. Cassian suivit ce mouvement des yeux et l'un des coins de sa bouche frémit.

– Cassian est surtout passé maître dans l'art d'exaspérer ses semblables et avant tout ses amis, déclara Azriel. Et comme vous êtes une amie de Rhysand, je vous souhaite bonne chance.

Une amie de Rhysand… Je n'étais plus la sauveuse de Prythian, ni une meurtrière, ni un hybride de mortelle et de Fae. Mais peut-être ne savaient-ils rien de moi…

– Comment avez-vous réussi à fabriquer cette échelle d'os dans le repaire du middengard, alors que vos propres os paraissent assez fragiles pour se briser à tout moment ? me demanda abruptement Cassian.

Bien, cela m'apprenait au moins qu'il n'avait pas séjourné Sous la Montagne. Mais alors où avait-il passé toutes ces années ? Peut-être ici même, dans le confort et la sécurité.

– Comment avez-vous pu survivre aussi longtemps ? Comment se fait-il que personne ne vous ait tué ? lançai-je.

Cassian rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore qui se répercuta sur les pierres rouges de la villa. Azriel haussa les sourcils d'un air approbateur tandis que les ténèbres qui le cernaient semblaient se draper plus étroitement autour de lui.

Intriguée par le pouvoir qui émanait de lui, je me tournai vers Rhysand dans l'espoir qu'il m'en donnerait une explication.

Le visage de Rhysand restait impassible, mais son regard était vigilant. J'allais lui demander ce qu'il observait ainsi quand Mor fit son apparition sur le balcon.

– J'espère que Cassian braille parce que Feyre lui a dit de fermer sa grande gueule, lança-t-elle.

Les deux Illyriens se tournèrent vers elle. Les ombres autour d'Azriel semblèrent s'éclaircir et son regard caressa le corps de Mor. Elle portait une ample robe de mousseline rouge aux manches brodées d'or et des peignes dorés en forme de feuilles maintenaient en arrière les vagues de ses cheveux dénoués.

Une volute de ténèbres s'incurva autour de l'oreille d'Azriel dont les yeux se posèrent sur moi. Je pris mon air le plus innocent.

– Je me demande pourquoi j'oublie toujours que vous êtes parents, tous les deux, dit Cassian à Mor en désignant du menton Rhysand, qui leva les yeux au ciel. Vu votre goût pour les chiffons…

Mor lui répondit par une révérence moqueuse. Je me sentis soulagée à la vue de son élégance : je ne serais pas la seule à être bien habillée ce soir.

– Je voulais impressionner Feyre, répondit Mor à Cassian. Toi, tu aurais au moins pu te donner un coup de peigne.

– Contrairement à certaines personnes de ma connaissance, j'ai mieux à faire que de passer des heures devant un miroir.

– Oui, depuis que se pavaner à Velaris…

– Nous avons de la compagnie ce soir, intervint doucement Azriel.

Et il entraîna ses compagnons vers la salle à manger. Mor lui tapota l'épaule, puis esquiva son aile déployée.

– Détends-toi. Az… pas de bagarre ce soir. Nous l'avons promis à Rhysand, dit-elle.

Ses ombres s'évanouirent tandis qu'il hochait la tête et ses cheveux glissèrent devant son beau visage comme pour l'abriter du sourire magnifique et impitoyable de Mor. Elle ne parut pas le remarquer et me fit un signe de la main.

– Venez un moment avec moi pendant qu'ils boiront. À moins que vous ne préfériez boire aussi. Mais j'aimerais passer un moment avec vous avant qu'Amren ne vous mette le grappin dessus…

Je la suivis alors que les Illyriens restaient en arrière avec Rhysand.

La porte à double battant de la salle à manger s'ouvrit dans un souffle, révélant les couloirs taillés dans la montagne.

Peut-être qu'après tout une partie de moi-même demeurait mortelle, car

même si la jeune femme petite et frêle qui fit son entrée avait l'allure d'une Grande Fae, mon instinct me hurla de détaler et de me cacher.

Elle était plus petite que moi d'une quinzaine de centimètres. Ses cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'au menton étaient raides et brillants, sa peau lisse et bronzée, et son visage joli mais presque quelconque avait une expression ennuyée, voire agacée. Mais ses yeux…

Je n'avais encore jamais vu des yeux pareils. Ces iris d'un gris argenté me laissaient entrevoir une créature qui n'était pas une Grande Fae. Du moins pas de naissance, j'en étais certaine.

Elle portait un pantalon et une tunique dans des tons d'étain et d'orage, et des perles blanches, grises et noires paraient ses oreilles, ses doigts et ses poignets. Le pouvoir qu'elle dégageait éclipsait de loin celui de Rhysand.

Avec un grognement de dépit, Mor se laissa tomber dans un fauteuil et se versa un verre de vin. Cassian prit place en face d'elle et lui fit signe de lui passer la bouteille. Mais Rhysand et Azriel restèrent debout pour observer – et peut-être surveiller – l'inconnue qui s'approchait. Elle s'arrêta à environ un mètre de moi.

– Tu as toujours aussi bon goût, Grand Seigneur. Je te remercie, dit-elle d'une voix douce, mais plus affûtée que n'importe quelle lame.

Elle effleura de ses doigts fins une broche en argent sertie d'une perle épinglée au-dessus de son sein droit.

C'était donc elle l'amie pour laquelle il avait acheté un bijou. Je les observai en m'interrogeant sur la nature du lien qui les unissait.

– Elle te va bien, Amren, répondit Rhysand en inclinant la tête.

– Tout me va, répliqua-t-elle, et ses yeux effrayants et fascinants rencontrèrent les miens.

Elle fit un pas vers moi en humant délicatement l'air, et bien que je fusse plus grande qu'elle, jamais je ne m'étais sentie plus insignifiante, mais je gardai la tête haute.

– Nous sommes deux, maintenant, déclara Amren.

Je fronçai les sourcils, décontenancée.

– Nous sommes nées sous une autre forme et désormais prisonnières de corps nouveaux et inconnus, précisa-t-elle.

Elle me fit signe de prendre place à côté de Mor et alla s'asseoir en face de moi et à côté d'Azriel. Rhysand s'installa en face de ce dernier, à ma droite.

Personne ne présidait en bout de table.

– Il en existe une troisième, reprit Amren en regardant Rhysand. Mais je ne crois pas que vous ayez de nouvelles de Miryam depuis… plusieurs siècles. Voilà qui est intéressant.

Cassian leva les yeux au ciel.

– Arrête de tourner autour du pot, Amren, grommela-t-il. J'ai faim.

Mor avala son vin de travers et s'étrangla. Amren regarda Cassian, et Azriel les observa avec la plus grande attention.

– N'as-tu personne pour réchauffer ton lit, Cassian ? Cela doit être difficile pour un Illyrien qui n'a qu'une seule idée derrière la tête ! lança-t-elle.

– Tu sais bien que tu y seras toujours la bienvenue, Amren, répliqua Cassian, imperturbable. Je sais combien tu apprécies les Illyriens…

– Miryam et Drakon vont bien, à ma connaissance, intervint Rhysand. Mais qu'y a-t-il de si intéressant à savoir à son sujet ? demanda-t-il à Amren.

– C'était la première fois qu'un humain devenait immortel, expliqua-t-elle. Il est intéressant que cela se soit reproduit juste après le retour de tous ceux qui avaient joué un rôle lors de la première fois. Cela dit, Miryam avait reçu le don de l'immortalité, mais pas un nouveau corps. Quant à vous, me dit-elle, votre sang, vos veines et vos os ont été transformés. Vous avez une âme humaine dans un corps d'immortelle.

– J'ai faim, l'interrompit Mor.

Elle claqua des doigts et la table se couvrit de plats de poulet rôti, de légumes et de pain – une nourriture simple et sans prétention.

– Comme Amren et Rhys sont capables de discuter toute la nuit, il vaut mieux ne pas les attendre pour manger, m'informa-t-elle. J'avais demandé à Rhys la permission de dîner en tête à tête avec vous, mais il a prétendu que vous refuseriez. Mais honnêtement, vous préféreriez passer la soirée avec ces deux vieux radoteurs ou avec moi ?

Je m'abstins de répondre en songeant que Mor était au moins aussi effrontée qu'Amren. Elle paraissait parfaitement capable de se mesurer à elle, comme Rhys me l'avait raconté, sans même y laisser de plumes.

Azriel gloussa, mais saisit sa fourchette et je l'imitai. Le poulet et les légumes étaient délicieux. Quant au vin…

– Vous ne mangez pas ? demandai-je à Amren, qui avait à peine touché à son assiette.

– Pas de cette nourriture, répondit-elle en découvrant des dents d'une blancheur troublante.

– Par le Chaudron, pourrait-on ne pas parler de *ça* ? pesta Mor avant de reprendre du vin.

Je préférai ne pas demander quel genre de nourriture lui convenait.

– Rien de tel qu'un dîner en famille, gloussa Rhysand à mon oreille.

Un dîner en famille et non à la cour…

Peut-être que les compagnons de Rhysand ignoraient la véritable raison de ma présence à ce dîner. Ou peut-être qu'ils ne faisaient tout simplement aucun effort pour paraître différents de ce qu'ils étaient. Ils s'habillaient visiblement à leur guise et j'aurais sans doute pu en faire autant sans inconvénient. C'était un cercle comme je n'en avais encore jamais vu.

Mais que vaudraient-ils face à Hybern ?

Azriel restait silencieux au milieu de ces bavardages. J'observai la pierre bleue de son gantelet pendant qu'il buvait, et il surprit mon regard. Il leva les mains pour me présenter les deux pierres.

– On les appelle des siphons. Ils filtrent et concentrent nos pouvoirs sur le champ de bataille, m'expliqua-t-il.

– Les Illyriens les plus puissants pourraient réduire en cendres plusieurs armées, précisa Rhysand. Les siphons filtrent ce pouvoir brut. Ils peuvent le transformer en armes et en boucliers. Pour vous en faire une idée, imaginez la différence entre de la peinture qu'on projetterait sur un mur et celle qu'on appliquerait sur une toile avec un pinceau. Les siphons rendent le pouvoir plus subtil et plus précis sur le champ de bataille, sans quoi il serait bien trop dangereux, en particulier lors des corps-à-corps.

Je songeai que dans la perspective d'une guerre avec Hybern, je devais apprendre à mieux connaître ces guerriers. Il fallait que je me représente comment je pourrais combattre à leurs côtés pour décider si je pouvais me fier à eux. Je me creusai la cervelle pour trouver une question à poser. Je m'adressai à Azriel.

– Comment avez-vous… je veux dire comment vous-même et le seigneur Cassian…

Cassian recracha sur la table le vin qu'il buvait et Mor se leva d'un bond en l'invectivant, puis tamponna sa robe pour en ôter les taches. Cassian se tordait de rire et Azriel réprimait un sourire.

Mor agita la main devant sa robe et les taches disparurent pour réapparaître sur la cuirasse de Cassian. Mes joues me brûlaient à l'idée que j'avais sûrement enfreint je ne savais quel protocole.

– Cassian n'est pas un seigneur, expliqua Rhysand sur un ton traînant. Mais il doit être ravi que vous l'ayez cru. Ni Cassian, ni Azriel, ni Amren n'ont de titres. Croyez-le ou non, Mor est la seule Grande Fae de pure race dans cette pièce. Quant à moi, ajouta-t-il, lisant dans mes pensées, je suis à demi illyrien : aux yeux des Grands Fae de pure race, je ne vaux guère mieux qu'un bâtard.

– Vous n'êtes donc pas des Grands Fae ? demandai-je aux trois guerriers assis à cette table.

– Les Illyriens n'en sont assurément pas et ça leur est égal, répondit Cassian en repoussant une mèche de cheveux noirs derrière une oreille aussi ronde que mon ancienne oreille de mortelle. Cela ne fait pas de nous des immortels de rang inférieur, même si certains nous traitent comme tels. Nous sommes tout bonnement des Illyriens, et à ce titre considérés comme l'armée de la Cour de la Nuit dans le meilleur des cas et comme des mercenaires sans foi ni loi dans le pire.

– C'est-à-dire le plus clair du temps, ajouta Azriel.

– Je ne vous ai pas vus Sous la Montagne, lançai-je.

Je voulais savoir avec certitude s'ils étaient là-bas, s'ils m'avaient vue, si cela aurait la moindre influence sur nos relations au cas où nous devrions combattre Hybern ensemble…

Le silence s'abattit sur la salle. Tous évitaient de regarder Rhysand.

– Aucun d'entre nous n'était là-bas, répondit enfin Mor.

– Amarantha ignorait tout de leur existence, intervint Rhysand, dont le visage avait la froideur d'un masque. Et ceux qui ont tenté de l'en informer ont soudain perdu la faculté de le faire.

Je frissonnai, mais pas à l'idée de ces meurtres de sang-froid.

– Vous êtes donc parvenu à garder secrète l'existence de cette ville et de tous ces gens pendant cinquante ans ? lui demandai-je.

Cassian regardait fixement son assiette comme s'il était sur le point d'exploser.

– Et nous continuerons à le faire vis-à-vis de nos ennemis pendant plus longtemps encore, répondit Amren.

Durant sa captivité Sous la Montagne, Rhysand avait toujours veillé à leur sécurité. Et c'était ce qui rongeait les quatre autres personnes assises à cette table. Peut-être à cause de ce qu'il avait subi aux mains d'Amarantha. Peut-être à l'idée des souffrances que tous ceux qui n'habitaient pas à Velaris avaient endurées. Mais il valait sûrement mieux protéger ne serait-ce qu'une ville que ne rien faire du tout. Peut-être était-il malgré tout réconfortant de savoir qu'un lieu de Prythian demeurait intact, inviolé.

– Personne ici n'ignore ce qui s'est déroulé au-delà de ces frontières, déclara Mor d'une voix sourde. Ni à quel prix cet endroit a été protégé.

Je préférais ne pas me demander à quel prix il l'avait été. Le silence de mes compagnons était assez éloquent.

Et pourtant, ils parvenaient à surmonter leur souffrance, à rire… Je me redressai et m'éclaircis la gorge.

– Comment vous êtes-vous connus ? demandai-je à Azriel.

Azriel se tourna vers Cassian, qui regardait Rhysand avec tant de remords et de chagrin que j'eus envie de tendre la main par-dessus la table pour saisir la sienne. Mais il se ressaisit et parut comprendre la demande muette de son ami. Un sourire éclaira fugitivement son visage.

– Au début, nous nous haïssions tous, commença Cassian. Vous savez, nous sommes des bâtards, Az et moi. Nous aimons notre peuple et nos traditions, mais les Illyriens vivent en clans et dans des campements perdus dans les montagnes du Nord et ils apprécient peu les étrangers… Surtout les Grands Fae qui viennent leur dire ce qu'ils doivent faire. Ils sont pourtant aussi obsédés qu'eux par leur lignage et ils ont eux aussi des princes et des seigneurs. Az est le bâtard de l'un de ces seigneurs. Et moi, celui d'une lavandière et d'un guerrier qu'elle a préféré oublier. Le père d'Az l'a envoyé dans notre camp pour l'entraîner après avoir découvert qu'il parlait le langage de l'invisible.

– Comme les *daemati*, les enfants de l'invisible sont rares et convoités pour leur agilité et parce qu'ils perçoivent l'inaudible et l'invisible, intervint Rhysand.

Si les ombres qui ne le quittaient jamais s'adressaient à Azriel en ce moment même, son visage impassible n'en laissait rien paraître.

– Le chef de notre camp était surexcité le jour où on lui a amené Az,

poursuivit Cassian. Quant à moi… dès que j'ai su marcher, on m'a envoyé dans un camp éloigné. Au lieu de me déposer à terre, les guerriers ailés qui me transportaient m'ont précipité dans la boue pour voir si je survivrais à cette chute.

– Ils auraient mieux fait de te jeter du haut d'une falaise, persifla Mor.

– Certainement, répliqua Cassian avec un sourire carnassier. D'autant plus que quand j'ai eu l'âge et la force requis pour rentrer chez moi, j'ai appris que ces ordures avaient tué ma mère.

Le silence qui tomba différait du précédent. Il exprimait la tension et la fureur contenues d'un groupe qui avait enduré et surmonté les pires épreuves et dont chaque membre ressentait les souffrances des autres.

– Les Illyriens, expliqua Rhysand, sont des guerriers hors pair et leur histoire est riche en traditions et en légendes, mais ils sont également brutaux et arriérés, notamment vis-à-vis de leurs femmes.

– Ce sont des barbares, trancha Amren, et aucun des Illyriens présents ne la contredit.

– Ils coupent les ailes de leurs femmes pour qu'elles ne puissent pas s'enfuir et pour qu'elles donnent naissance à des guerriers, ajouta Mor.

– Ma mère était de basse extraction, dit Rhysand. Elle travaillait comme couturière dans l'un de ces camps de guerre en montagne. Là-bas, dès qu'une fille perd du sang pour la première fois, on lui coupe les ailes. Une incision bien placée et non soignée vous estropie à vie. Mais ma mère adorait voler. Alors elle a tout fait, jeûné, pris des herbes interdites, pour entraver le développement naturel de son corps. À dix-huit ans, elle n'avait pas encore saigné. Ses parents en étaient mortifiés. C'est pourtant arrivé un jour, et au plus mauvais moment : un guerrier a flairé l'odeur de son sang et l'a dénoncée au chef du camp. Elle a voulu s'enfuir, mais des guerriers l'ont rattrapée et ramenée au camp. Ils allaient la lier aux poteaux dressés sur la place du camp quand mon père est arrivé. Il était en visite pour assister à un conseil de guerre. Quand il a vu ma mère se débattre comme un chat sauvage… il a su qu'elle lui était destinée. Il a volatilisé les gardes qui la tenaient.

– Volatilisé ? répétai-je, perplexe.

Une tranche de citron s'éleva de l'assiette de Rhysand. Quand il claqua des doigts, elle se volatilisa dans une odeur de citron.

– Quand ma mère a regardé mon père à travers la pluie de leur sang, elle a compris à son tour qu'il lui était destiné. Mon père l'a emmenée à la Cour de la Nuit ce soir-là et il l'a épousée. Elle aimait son peuple et il lui manquait, mais elle n'a jamais oublié ce qu'il avait voulu lui faire subir, ce qu'il faisait subir à toutes les femmes. Elle a tenté de convaincre mon père d'interdire ces pratiques, mais la guerre était imminente et il ne voulait pas se mettre les Illyriens à dos alors qu'il avait besoin d'eux pour mener ses armées… et se faire tuer pour lui.

– Quel homme merveilleux que ton père, grommela Mor.

– Il t'aimait bien, en tout cas, répondit Rhysand. Même s'ils étaient

destinés l'un à l'autre, mon père et ma mère n'ont jamais vraiment pu s'entendre. Mon père était froid et calculateur et pouvait se montrer féroce car il avait été formé au combat dès sa naissance. Ma mère était douce, passionnée et tout le monde l'aimait. Son amour pour mon père a fini par s'éteindre, mais elle lui est toujours restée reconnaissante d'avoir sauvé ses ailes et de l'avoir laissée voler à sa guise. Et quand j'ai su voler à mon tour, elle a voulu que je connaisse son peuple.

– Elle voulait surtout t'arracher des griffes de ton père, commenta Mor en faisant tourner son verre de vin entre ses doigts.

– Cela aussi, approuva Rhysand. Quand j'ai eu huit ans, elle m'a emmené dans un camp de guerre illyrien pour suivre l'entraînement que reçoivent tous les hommes de son peuple. Comme toutes les mères illyriennes, elle m'a poussé sur le terrain d'entraînement dès notre arrivée et elle est partie sans se retourner.

– Elle vous a abandonné ? demandai-je.

– Non, jamais elle n'aurait fait cela. Elle vivait également au camp. Mais une mère qui dorlote son fils quand il est en âge de s'entraîner se couvre de honte. J'étais terrifié, poursuivit Rhysand. J'avais appris à user de mes pouvoirs, mais la magie illyrienne n'en constitue qu'une infime partie. Et ces pouvoirs sont rares chez les Illyriens. Ce sont généralement les guerriers les plus puissants et de pure race qui possèdent ces dons. Quand j'ai voulu utiliser des siphons, j'en ai détruit une douzaine car ils étaient incompatibles avec ma magie.

– Comme ça doit être dur d'être un puissant Grand Seigneur, ironisa Mor.

Rhysand leva les yeux au ciel.

– Le chef du camp m'a interdit de recourir à ma magie pour notre sécurité à tous, reprit-il. Et quand je suis entré sur le terrain d'entraînement le jour de mon arrivée, je ne savais pas me battre. Les garçons de mon âge l'ont compris au premier regard, en particulier l'un d'eux, qui m'a passé à tabac.

– Tu étais si propre et si mignon…, déclara Cassian en hochant la tête. Le fils hybride du Grand Seigneur… comme tu étais élégant dans ta tenue d'entraînement toute neuve !

– Cassian gagnait des vêtements neufs en défiant d'autres garçons au combat, l'enjeu de ces combats étant la tenue qu'ils portaient, expliqua Azriel, qui ne paraissait pas précisément fier de la brutalité de son peuple.

Cassian gloussa. Je songeai en l'observant que je n'avais jusqu'ici jamais vu à Prythian quelqu'un d'aussi affamé et désespéré que moi à mon arrivée chez les immortels. Je remarquai soudain qu'il me regardait autrement. Il paraissait plus attentif et plus… sincère. Son regard semblait me dire : *Toi, tu sais ce que c'est.*

– J'avais déjà vaincu par deux fois chaque garçon de notre âge, déclara-t-il. Quand Rhysand est arrivé, il m'a paru… différent… un adversaire digne de ce nom. Alors je suis passé à l'attaque et nous avons reçu chacun trois coups

de fouet pour nous être battus.

Amren me vit ciller et renchérit :

– Ils font bien pire, dans ces camps. Quand leurs garçons se conduisent vraiment mal, ils leur brisent les os à plusieurs reprises, des semaines durant.

– Et votre mère vous a envoyé là-bas de son plein gré ? demandai-je à Rhysand.

– Elle ne voulait pas que je recoure à mes pouvoirs. Elle savait avant ma naissance que je serais pourchassé toute ma vie à cause d'eux. Elle voulait que j'apprenne à combattre par d'autres moyens.

« Elle est restée auprès de moi pour compléter mon éducation. À notre retour dans notre hutte, ce premier soir au camp, elle m'a ordonné de regarder par la fenêtre. J'ai vu Cassian patauger dans la boue vers des huttes délabrées, à l'extérieur du campement. Quand j'ai demandé à ma mère où il allait, elle m'a expliqué que les bâtards ne reçoivent rien : ils doivent trouver eux-mêmes un abri et de quoi se nourrir. S'ils survivent et sont choisis comme guerriers, ils seront toujours au bas de l'échelle, mais ils auront au moins droit à une tente et à des vivres. D'ici là, Cassian devait passer la nuit dehors, dans le froid.

– Il est difficile d'imaginer la rigueur des conditions dans ces montagnes, commenta Azriel.

J'avais chassé assez longtemps dans des forêts enneigées pour comprendre ce qu'il voulait dire.

– Ce soir-là, ma mère a soigné mes plaies et j'ai découvert la chance que j'avais d'être à l'abri, au chaud et entouré. Et ce n'était pas une découverte agréable.

– Il semble que non, en effet, enchaîna Cassian, car au plus noir de la nuit ce petit crétin est venu me réveiller dans ma tente minable pour m'ordonner de le suivre sans bruit… ce que j'ai fait sans comprendre pourquoi. Quand sa mère m'a vu arriver, elle a dit : « Il y a une cuve remplie d'eau chaude dans la pièce voisine. Déshabille-toi et plonge-toi dedans. Si tu refuses, tu peux repartir dans le froid. » J'ai eu l'intelligence d'obéir. Quand je suis sorti de mon bain, elle m'a donné des vêtements de nuit et m'a envoyé me coucher. J'ai reculé à la vue du lit, car j'avais toujours dormi à même le sol. Elle m'a dit qu'elle me comprenait, car elle avait autrefois éprouvé la même chose, mais que ce lit serait malgré tout le mien aussi longtemps que je le voudrais.

– Et Rhysand et vous êtes devenus amis ensuite ?

– Non, par le Chaudron ! s'exclama Rhysand. Nous nous détestions et nous nous tenions bien seulement parce que nous étions privés de dîner si nous nous battions. Ma mère a commencé à éduquer Cassian, mais ce n'est qu'un an plus tard, à l'arrivée d'Azriel, que nous avons décidé de nous allier.

Tout sourire, Cassian envoya une bourrade dans l'épaule d'Azriel, qui poussa un soupir résigné.

– Cela faisait un bâtard de plus au camp, et un fils de l'invisible novice dans l'art de la guerre qui plus est. Il ne pouvait même pas voler, grâce à…

– Pas de digressions, Cassian, l'interrompit nonchalamment Mor.

Le visage d'Azriel s'était fermé. Cassian ne parut pas le remarquer, mais Mor observait Azriel avec une inquiétude visible et semblait se retenir de tendre la main vers lui.

– Rhysand et moi-même lui en avons fait voir de toutes les couleurs, poursuivit Cassian. Mais comme la mère de Rhys connaissait celle d'Azriel, elle l'a recueilli chez nous. En grandissant, nous avons compris que les autres guerriers nous détestaient tellement que nous avions tout intérêt à nous unir pour survivre.

– Avez-vous des dons… comme eux ? demandai-je en désignant Rhysand et Azriel.

– Non, sauf le pouvoir de tuer. Je ne suis qu'un bâtard sans nom. Mais les autres mâles savaient que nous étions différents, et pas seulement parce que nous étions deux bâtards et un hybride. Nous étions plus forts et plus rapides qu'eux. La mère de Rhysand l'avait également remarqué. Le pouvoir de Rhysand grandissait de jour en jour, et chacun au camp savait qu'il pouvait volatiliser qui il voulait. Azriel et moi-même étions presque aussi puissants que lui. Aucun bâtard illyrien n'en avait encore jamais reçu, dit-il en tapotant la pierre rouge de son gantelet. Dès qu'Azriel et moi avons eu nos siphons, chaque guerrier de chaque camp dans les montagnes a commencé à nous jauger…

– Puis la guerre a éclaté, l'interrompit Azriel. Le père de Rhysand est venu au camp pour voir ce que son fils était devenu après vingt ans d'absence.

– Mon père a constaté que non seulement les pouvoirs de son fils commençaient à rivaliser avec les siens, mais aussi que son rejeton s'était allié avec deux Illyriens qui étaient peut-être les plus redoutables guerriers de l'histoire de ce pays, enchaîna Rhysand. Il en a conclu que s'il nous confiait une légion pour faire la guerre, nous serions capables de la retourner contre lui à notre retour.

Cassian ricana.

– Alors ce fumier nous a séparés, dit-il. Il a confié à Rhys le commandement d'une légion d'Illyriens qui le haïssaient parce qu'il était hybride. Il m'a envoyé dans une autre comme simple fantassin, alors que mon pouvoir éclipsait celui de tous les seigneurs de guerre. Et il a gardé Az auprès de lui parce qu'il parlait la langue de l'invisible et il a fait de lui son maître-espion et l'exécuteur de ses basses besognes. Pendant les sept années qu'a duré la guerre, nous ne nous sommes plus vus que sur les champs de bataille. Et puis Rhys a été fait prisonnier…

– Mais c'est une autre histoire, le coupa Rhysand.

Cassian haussa les sourcils, mais n'insista pas.

Les yeux violets de Rhysand rencontrèrent les miens et je me demandai si c'était bien la lumière d'étoiles qui brillait en eux avec une telle intensité.

– Quand je suis devenu Grand Seigneur, j'ai engagé ces quatre-là et déclaré aux courtisans de mon père que si cela les dérangeait, ils étaient libres

de partir, enchaîna-t-il. Ce qu'ils ont tous fait. Un Grand Seigneur hybride secondé de deux femelles et de deux bâtards illyriens, c'était trop pour eux.

– Et… que sont devenus ces courtisans ? demandai-je.

– La noblesse de la Cour de la Nuit se divisait en trois catégories : ceux qui me haïssaient assez pour se rallier à Amarantha, ce qui a signé leur perte ; ceux qui me haïssaient assez pour tenter de me renverser et qui ont dû en subir les conséquences ; et ceux qui me haïssaient mais qui ont été assez intelligents pour tolérer le règne d'un hybride, d'autant plus facilement que cela n'affectait pas vraiment leur misérable existence.

– Et ce sont ces gens-là qui vivent dans les entrailles de la montagne ?

– Dans la Cité de Pierre, oui : je leur en ai fait don pour les récompenser de leur discernement. Ils y vivent heureux, en sortent rarement, se gouvernent eux-mêmes et se complaisent dans leur dépravation.

C'était sans doute ce qu'il avait montré à Amarantha, et cette dépravation avait dû la séduire puisqu'elle avait créé sa propre cour sur ce modèle.

– C'est la Cour des Cauchemars, m'informa Mor.

– Et comment appelle-t-on celle-ci ? m'enquis-je en les désignant d'un geste, car c'était à mes yeux la question essentielle.

– La Cour des Rêves, répondit Cassian, l'œil aussi limpide et brillant que la pierre de son siphon.

La Cour des Rêves… Les rêves d'un Grand Seigneur de sang mêlé, de deux guerriers bâtards et de deux femmes.

– Et vous ? demandai-je à Mor et à Amren.

– Rhys m'a proposé de devenir son second, répondit simplement Amren. Comme personne ne m'avait encore jamais fait une offre pareille, j'ai accepté par pure curiosité et j'ai découvert que cela me plaisait.

Mor se renversa dans son fauteuil. Azriel suivait chacun de ses mouvements avec une concentration imperceptible mais sans faille.

– J'étais une rêveuse née dans la Cour des Cauchemars. Alors j'en suis partie, poursuivit-elle.

Je me demandai si son histoire n'était pas la plus douloureuse de celles que je venais d'entendre.

– Et vous ? m'interrogea Cassian.

J'avais cru que Rhysand leur avait tout raconté à mon sujet, mais il me regarda avec un haussement d'épaules : visiblement, il n'en était rien. Je me redressai pour prendre la parole.

– J'étais la fille d'un riche marchand, j'avais deux sœurs aînées et des parents qui se souciaient uniquement de leur argent et de leur rang dans la société. Ma mère est morte quand j'avais huit ans. Mon père a été ruiné trois ans plus tard. Il a tout vendu pour payer ses dettes et il nous a installées dans une pauvre chaumière. Il ne pouvait pas travailler parce que ses usuriers lui avaient brisé la jambe. Alors je suis allée dans la forêt et j'ai appris à chasser pour nous procurer à manger. Nous avons ainsi pu survivre pendant cinq ans. Jusqu'au jour où… j'ai dû venir vivre de ce côté du mur.

Les autres se taisaient. Le regard d'Azriel était méditatif. Il n'avait pas raconté son histoire. Mais peut-être que les brûlures de ses mains étaient un sujet qu'on se gardait d'aborder.

– Vous avez appris à chasser toute seule, reprit Cassian. Et à combattre aussi ?

Je fis signe que non.

– Alors vous êtes chanceuse : vous venez de rencontrer votre maître d'armes, ajouta-t-il en s'inclinant devant moi.

J'allais protester, mais je me ravisai : qu'avais-je pour moi, en dehors du maniement de l'arc et de mon obstination ? Et que faire de tous ces pouvoirs que je possédais ?

Je ne voulais pas redevenir vulnérable ni dépendre de personne. Mais je me souvins alors de ce qu'avaient dit Ianthe et Tamlin au sujet de mon entraînement.

– Que pensera-t-on si on me voit m'entraîner au combat et manier des armes ? demandai-je.

Mais je jugeai aussitôt cette inquiétude stupide – comme tout ce qu'on avait voulu me faire avaler au cours de ces derniers mois.

– Permettez-moi de vous dire deux choses, de la part de quelqu'un qui s'est peut-être trouvé dans la même situation que vous, répondit Mor avec un venin qui me rappela qu'elle avait été formée à la Cour des Cauchemars. Premièrement, vous avez quitté la Cour du Printemps. Les gens l'apprendront tôt ou tard et en parleront. Que vous vous entraîniez ou non ne fera alors guère de différence. Deuxièmement, j'ai autrefois vécu dans un lieu où les opinions d'autrui avaient force de loi. C'était étouffant et cela m'a presque détruite. Alors je comprends ce que vous ressentez, Feyre. Je sais ce qu'on a voulu vous faire subir, mais je sais aussi qu'avec un minimum de courage on peut se moquer de sa réputation. Faites simplement ce que vous aimez et ce qui vous est nécessaire, ajouta-t-elle plus doucement.

Mor ne me dicterait pas ma manière de me tenir et de m'habiller, elle ne parlerait pas en mon nom, elle ne me dirait rien de ce que j'avais laissé Ianthe me dire parce que j'avais peur et soif de sécurité.

Je n'avais encore jamais eu d'amie. Ianthe n'en avait pas été une, en tout cas. Mais quand je regardais Mor, j'avais inexplicablement l'impression qu'une amitié était possible.

Oui, Rhysand avait eu raison de m'amener ici pour me laisser décider si je pourrais endurer ces taquineries, l'intensité de ces relations, leurs rapports de force, l'épreuve que cela pourrait représenter de travailler avec eux. Et s'ils étaient prêts à affronter Hybern après l'avoir déjà combattu cinq siècles auparavant…

– Je vais y réfléchir, répondis-je à Mor.

Je sentis à travers le tatouage de ma paume une lueur de surprise heureuse. Je vérifiai mes défenses mentales : elles étaient en place. Et le visage de Rhysand était indéchiffrable.

– J’accepte votre proposition de travailler avec vous et de vous aider par tous les moyens à combattre Hybern, lui dis-je.

– Parfait, répondit-il.

Les autres parurent surpris : ils ignoraient visiblement que cette soirée avait été une sorte de mise à l’épreuve.

– C’est parfait, parce que nous commençons dès demain, reprit-il.

– Où ? Comment ? Pourquoi ? bafouillai-je.

– Parce que le roi d’Hybern est sur le point d’entrer en guerre contre Prythian et que, dans ce dessein, il a l’intention de ressusciter Jurian.

Jurian… Le guerrier dont Amarantha avait emprisonné l’âme dans une bague hideuse pour le punir d’avoir tué sa sœur. Cette bague était sertie de l’œil de Jurian…

– Foutaises ! s’écria Cassian. C’est tout bonnement impossible.

Amren se taisait et c’était elle qu’Azriel observait à présent.

Rhysand m’avait affirmé qu’Amarantha n’était que le commencement. Ces mois de captivité Sous la Montagne n’avaient-ils été que le prélude à un déchaînement de l’horreur ? Ressusciter les morts… Par quel maléfice… ?

– Pourquoi le roi voudrait-il ressusciter Jurian ? grommela Mor. Il était odieux. Tout ce qui lui plaisait, c’était de parler de lui-même.

L’idée me frappa que les convives assis à cette table avaient tous combattu lors de cette guerre, cinq siècles auparavant.

– C’est ce que je veux savoir, répondit Rhysand. Je veux savoir pourquoi et comment il compte s’y prendre.

– Il a dû apprendre la résurrection de Feyre, observa Amren. Il sait donc certainement qu’on peut ramener les morts à la vie.

Je remuai dans mon fauteuil, désemparée : j’avais redouté la violence des armées, les massacres, mais je n’aurais jamais songé à cela…

– Les sept Grands Seigneurs devraient donner leur accord à l’unanimité, objecta Mor. Cela n’arrivera jamais. Il devra s’y prendre autrement. Toutes ces tueries, le saccage de ces temples… crois-tu que ce soit lié à ses projets ? demanda-t-elle à Rhysand.

– Je m’en doutais, mais je ne voulais pas en parler avant d’en être certain. Azriel a confirmé que des mercenaires ont pillé le sanctuaire de Sangravah il y a trois jours. Ils cherchent quelque chose… ou ils l’ont trouvé.

Azriel acquiesça. Mor lui lança un regard surpris auquel il répondit par un haussement d’épaules, comme pour s’excuser de ne lui en avoir rien dit.

– Voilà pourquoi la bague et l’os en sautoir d’Amarantha ont disparu après sa mort, murmurai-je. Parce que le roi voulait ressusciter Jurian. Mais qui pourrait…

Ma bouche se dessécha soudain à l’idée qui me traversa l’esprit.

– On n’a jamais capturé l’attor, n’est-ce pas ? repris-je.

– Non, jamais, répondit calmement Rhysand. Mais comment peut-on ressusciter quelqu’un avec un œil et un os ? Et comment empêcher cela ? demanda-t-il à Amren.

Elle se renfrogna.

– Tu sais déjà où trouver la réponse, dit-elle. Dans la Prison, auprès du Graveur d'os.

Mor et Cassian jurèrent.

– Peut-être que tu auras plus de chances d'y parvenir que nous, Amren, observa Rhysand sans s'émouvoir.

– Je ne mettrai pas les pieds dans la Prison, Rhysand, et tu le sais pertinemment. Vas-y si tu veux ou envoie l'un de ces chiens à ta place.

Cassian sourit, découvrant des dents blanches et parfaites… pour mordre. Amren lui montra les siennes en réponse. Azriel hocha la tête.

– J'irai, dit-il. Les sentinelles de la Prison savent qui je suis. Et ce que je suis…

Les doigts de Mor se figèrent sur le pied de son verre de vin et elle dévisagea Amren, les yeux plissés.

– Si quelqu'un doit aller là-bas, ce sera moi, déclara Rhysand. Et Feyre.

– Quoi ? s'exclama Mor.

– Il refusera de parler à Rhys, affirma Amren. Ou à Azriel. Ou à n'importe lequel d'entre nous. Nous n'avons rien à lui offrir en échange. Mais une Grande Fae à l'âme de mortelle…

Elle contempla ma poitrine comme si elle pouvait voir battre mon cœur, et je me demandai à nouveau de quoi elle se nourrissait.

– Le Graveur d'os sera peut-être disposé à lui parler, conclut-elle.

Tous me regardaient comme s'ils s'attendaient à me voir trembler, supplier et me dérober. *Encore une mise à l'épreuve, pour décider s'ils veulent travailler avec moi*, supposai-je.

Mais peut-être que les nagas, le suriel, le bogge, le middengard… avaient détruit la part de moi qui connaissait la peur. Ou peut-être ne ressentais-je plus cette émotion que dans mes rêves.

– C'est à vous d'en décider, Feyre, me dit Rhysand sur le ton de la conversation.

Rester les bras croisés et pleurer, ou affronter une horreur inconnue… le choix était simple.

– Est-ce vraiment si terrible ? demandai-je.

– Oh que oui, répondit laconiquement Cassian, et personne ne le contredit.

Chapitre 17

J*urian.*

Ce nom continua de résonner en moi après le dîner.

Rhysand me ramena dans un plongeon vertigineux vers les lumières et les ombres de Velaris. La montée m'avait paru moins désagréable, et je ne pouvais regarder le paysage sans avoir la nausée.

Seul le sifflement du vent hivernal troublait le silence, et seule la chaleur de Rhysand me préservait du froid glacial. Quand la musique des rues nous parvint, je levai les yeux vers son visage, mais il restait impassible, concentré sur le vol.

– Ce soir, j'ai de nouveau senti votre présence par notre lien. Ai-je franchi vos défenses ? demandai-je.

– Non, répondit-il en scrutant les rues en contrebas. Ce lien est vivant : c'est une voie toujours ouverte entre vous et moi, façonnée par mes pouvoirs et par… tout ce dont vous aviez besoin quand nous avons conclu ce marché.

– Je l'ai conclu pour survivre.

– Vous l'avez fait pour ne plus rester seule.

Nos yeux se rencontrèrent, mais il faisait trop sombre pour que je puisse lire dans son regard, et je fus la première à détourner les miens.

– J'ignore encore pourquoi et comment nous ressentons parfois les émotions que les autres préfèrent dissimuler, avoua-t-il. Je suis donc incapable d'expliquer ce que vous avez ressenti ce soir.

Vous l'avez fait pour ne plus rester seule…

Et lui ? Il avait été séparé de ses proches pendant cinquante ans…

– Vous avez laissé croire à Amarantha et au monde entier que vous étiez ravi de régner sur la Cour des Cauchemars, mais ce n'est qu'une façade : vous faites cela pour protéger Velaris, affirmai-je.

– J'aime mon peuple. Je serais prêt à tout pour protéger mes proches et mon peuple. Même à devenir un monstre.

– C'est ce que vous avez été Sous la Montagne, dis-je sans réfléchir.

– Et c'est ce que je devrai redevenir bientôt.

– Comment avez-vous fait pour garder le secret sur Velaris ?

Rhysand nous déposa doucement sur le toit de l'hôtel particulier. Avant de répondre à ma question, il saisit mon menton et plongea les yeux dans les miens.

– Vous le savez, dit-il.

En devenant la putain d'Amarantha, pensai-je. Peut-être que j'avais même prononcé ces mots, car il acquiesça.

– Avec le peu qu'elle m'a laissé de mes pouvoirs, je me suis glissé dans l'esprit de tous les citoyens de la Cour de la Nuit qu'elle avait capturés et de tous ceux qui étaient susceptibles de connaître la vérité, reprit-il. J'ai tissé un réseau de liens entre eux afin de contrôler leurs esprits en permanence, et j'ai effacé en eux tout souvenir de Velaris, de Mor, d'Amren, de Cassian et d'Azriel. Ma véritable cour était ici. J'ai utilisé le reste de mes pouvoirs pour la rendre invisible. Mais comme je ne pouvais le faire que pour une seule ville, j'ai choisi celle dont l'existence était de tout temps restée secrète, et je dois maintenant en assumer les conséquences. Parmi mes sujets, ceux que je n'ai pu protéger ont horriblement souffert. Mais ici… Tous ceux qui survolent Velaris ou s'en approchent par la terre ferme ne voient que des roches nues. Et s'ils veulent traverser ce paysage désolé, ils se sentent irrésistiblement contraints de faire un détour. Le commerce a donc cessé dans cette région et les marins et les commis voyageurs sont devenus des fermiers. Alors, comme il ne me restait plus assez de pouvoir pour affronter Amarantha, j'ai décidé de faire diversion auprès d'elle en devenant sa chose.

Il avait fait toutes ces horreurs pour protéger son peuple, ses amis. Même si garder ce secret lui avait coûté cinquante ans d'enfermement dans une prison souterraine…

Il lâcha mon menton, mais alors qu'il baissait la main, je saisis son poignet.

– C'est injuste que personne ne connaisse votre sacrifice et que vous soyez l'objet du mépris de tous, dis-je.

– Tant que ceux qui comptent le plus pour moi connaissent la vérité, je me moque du reste, répondit-il. Maintenant, allez dormir.

Sur ces mots, il s'envola et les ténèbres se refermèrent sur lui.

Je sombrai dans un sommeil si lourd que mes rêves semblaient m'entraîner comme un courant dans des profondeurs dont j'étais prisonnière.

J'étais allongée nue sur un sol en marbre rouge qui m'était familier. Amarantha faisait glisser le long de mes côtes la lame d'un poignard dont l'acier éraflait doucement ma peau.

– Traîtresse et menteuse d'humaine au cœur faux et corrompu, susurrait-elle.

Je sentais la caresse froide de la lame qui m'égratignait. Je voulais me lever, mais mon corps refusait de m'obéir.

Elle posa un baiser au creux de ma gorge.

– Tu es aussi monstrueuse que moi, chuchota-t-elle.

Elle brandit le poignard au-dessus de ma poitrine comme si elle voyait mon cœur battre en dessous. Je me mis à sangloter.

– Inutile de pleurer, me dit-elle.

Loin, très loin, quelqu'un hurlait mon nom et suppliait qu'on m'épargne.

– Je transformerai ton éternité en enfer, déclara-t-elle tandis que la pointe de la lame transperçait la peau tendre sous mon sein, et ses lèvres exhalèrent son souffle au-dessus des miennes pendant qu'elle enfonçait le poignard…

Des mains… Des mains posées sur mes épaules me secouaient. Je me débattis en hurlant.

Feyre !

La voix qui prononçait mon nom était à la fois la nuit, l'aube, les étoiles et la terre, et le ton impérieux de cette voix m'apaisa.

– Ouvrez les yeux, ordonna-t-elle, et j'obéis.

Ma gorge me brûlait, ma bouche était remplie de cendres, mon visage trempé et poisseux. Rhysand se tenait au-dessus de moi, les yeux agrandis.

– C'était un rêve, dit-il.

Mais sa respiration était aussi saccadée que la mienne.

Le clair de lune ruisselant des fenêtres illuminait les volutes noires des tatouages sur son bras, ses épaules et son torse. Ils ressemblaient aux miens.

Il scruta mon visage.

– C'était un rêve, répéta-t-il.

Velaris… j'étais à Velaris, dans sa maison. Et je venais de refaire mon vieux rêve.

Les draps et les couvertures de mon lit étaient en lambeaux, mais ils n'avaient pas été déchiquetés par une lame. Et ce goût de cendre et de fumée imprégnant ma bouche…

Ma main était pourtant étrangement ferme quand je la levai et découvris que mes doigts s'achevaient en braises rougeoyantes, de vivantes serres de feu qui avaient déchiré tout ce qui était à ma portée comme pour cautériser des plaies…

Je repoussai Rhysand d'un coup d'épaule, dégringolai de mon lit et me ruai dans la salle de bains, où je tombai à genoux devant les toilettes et vomis longuement. Le bout rougeoyant de mes doigts grésillait au contact de la porcelaine froide.

Des mains vigoureuses et chaudes ramenèrent mes cheveux en arrière.

– Respirez, dit Rhysand. Imaginez-les s'éteignant comme des chandelles, une à une.

Je me penchai de nouveau vers les toilettes, secouée de spasmes, tandis que la lumière et la chaleur devenaient plus intenses, puis s'éteignaient, et savourai le vide et la fraîcheur de l'obscurité qui se répandait.

Quand j'osai enfin regarder mes mains crispées sur le rebord en

porcelaine, les braises étaient éteintes. Même le pouvoir courant dans mes veines et le long de mes os s'était rendormi.

– Je fais souvent le même rêve, dit Rhysand, qui tenait toujours mes cheveux. Ce n'est pas moi qui suis immobilisé sous elle, mais Cassian ou Azriel. Elle a cloué leurs ailes au lit et je ne peux rien faire pour les délivrer. Elle m'ordonne de regarder et je dois tout voir en étant conscient qu'ils subissent cela parce que j'ai été incapable de les protéger d'elle.

Je me redressai et me tournai vers Rhysand. Il tenait encore mes cheveux d'une main douce mais ferme.

– Vous les avez toujours protégés, dis-je d'une voix rauque.

– J'ai commis des atrocités pour y parvenir.

Ses yeux violets étaient presque luminescents dans la pénombre.

– Moi aussi, murmurai-je.

Ma sueur était poisseuse comme du sang… le sang de ces deux immortels.

Je me retournai juste à temps vers la cuve des toilettes. Il caressa mon dos sur un rythme apaisant pendant que mon estomac se vidait.

– D'où viennent ces flammes ? murmurai-je après le dernier spasme.

– De la Cour de l'Automne.

Je m'adossai à la baignoire et fermai les yeux.

À mon réveil, le soleil se déversait des fenêtres et j'étais dans mon lit, soigneusement bordée dans des draps propres et frais.

Je levai les yeux vers le flanc vert et escarpé de la montagne, et frissonnai dans les voiles de brume qui filaient devant moi. Derrière nous s'étendaient des falaises abruptes et une mer noire et démontée. Devant nous, un haut plateau de pierre grise couvert de mousse.

Rhysand se tenait près de moi, une épée à double tranchant fixée dans le dos, des poignards aux côtés, vêtu de ce qui était sans doute une cuirasse illyrienne à en juger par ce que Cassian et Azriel portaient la veille au soir. Des plaques en cuir semblables à des écailles usées et éraflées épousaient les contours de ses jambes que je n'aurais pas crues aussi musclées. La veste ajustée dégageait ses ailes déployées. Des plaques de cuir protégeaient également ses épaules et ses avant-bras.

Même sans cet attirail de guerre – j'arborais le même –, il me suffisait de regarder le rocher qui s'élevait devant nous pour pressentir ce qui nous attendait. Et cela ne présageait rien de bon. Une heure auparavant, Rhysand avait rédigé dans son cabinet de travail une requête en bonne et due forme pour solliciter l'autorisation de se rendre à la Cour de l'Été. Sur le moment, j'avais été trop surprise pour l'interroger sur ce qui nous attendait ici. Quant à la raison de notre visite, il ne m'avait pas fourni d'explications plus précises que « l'utilité d'entretenir de bonnes relations diplomatiques ».

– Où sommes-nous ?

C'étaient les premiers mots que je prononçais depuis notre arrivée, un instant plus tôt. Le paysage était froid, aride et désolé. Il n'y avait rien hormis des pierres, de l'herbe, de la brume et la mer.

– Sur une île de l'archipel de l'Ouest, répondit Rhysand. Et ça, ajouta-t-il en me montrant le rocher gigantesque, c'est la prison.

Il n'y avait rien, pas âme qui vive aux alentours.

– Je ne vois pas de prison, observai-je.

– C'est ce rocher : à l'intérieur sont enfermés les criminels les plus féroces et les plus dangereux que vous puissiez imaginer. Cette prison a été bâtie avant l'apparition des Grands Seigneurs. Avant même que Prythian ne devienne Prythian. Certains prisonniers se souviennent de ce temps-là. À l'époque, c'était la famille de Mor qui régnait sur le Nord.

– Pourquoi Amren refuse-t-elle de s'y rendre ?

– Parce qu'elle a été prisonnière ici.

– Pas sous sa forme actuelle, je suppose.

– Non, certainement pas, répondit Rhysand avec un sourire cruel, et je frissonnai. Vous vous réchaufferez en marchant, car nous devrons nous y rendre à pied, selon le règlement. C'est le chemin le plus long.

– Je…

Ma voix s'étrangla. L'idée de me rendre sous une autre montagne…

– Je lutte contre l'angoisse en me rappelant que je suis ressorti – que nous sommes tous ressortis, dit Rhysand.

– Pas complètement, répondis-je.

J'avais du mal à respirer.

– Nous sommes ressortis. Et si nous n'entrons pas dans cette prison-là, tout risque de recommencer.

Je sentais le froid de la brume sur mon visage. Je voulus faire un pas en avant, pour Elain, pour Nesta et pour le monde mortel menacé, mais mon corps s'y refusait.

– Je vous en prie…, soufflai-je.

En cet instant, je me moquais d'échouer dès cette première mission.

Comme promis, Rhysand ne me posa pas de question. Il saisit ma main et nous emporta vers le soleil et les couleurs chaudes de Velaris.

Je passai le reste de la journée au lit.

Chapitre 18

Amren se tenait devant moi.

Je me rejetai en arrière et me heurtai à la tête de lit. Aveuglée par la lumière du matin, je tâtonnai à la recherche d'une arme, de n'importe quoi que je puisse utiliser…

– Pas étonnant que vous soyez si maigre si vous vomissez tripes et boyaux chaque nuit.

Elle renifla et sa lèvre se retroussa.

– Vous puez !

La porte de la chambre était fermée. Rhysand avait pourtant dit que personne n'entrait ici sans sa permission…

Elle lança un objet sur mon lit. C'était une petite amulette en or avec une perle et une pierre d'un bleu laiteux.

– C'est grâce à ça que je suis sortie de la prison, expliqua Amren. Si vous la portez là-bas, personne ne pourra vous retenir.

Je ne touchai pas à l'amulette.

– Que les choses soient bien claires, reprit-elle. Je vous la prête afin que vous puissiez faire ce qui doit être fait. Vous me la rendrez quand vous aurez fini. Si vous la gardez, je vous retrouverai et les conséquences seront extrêmement déplaisantes pour vous. Mais vous pouvez en faire usage à l'intérieur de la prison.

Quand mes doigts sentirent le froid du métal et de la pierre, Amren avait déjà passé la porte.

Rhysand avait vu juste quand il l'avait comparée à un dragon montant la garde dans sa grotte.

Les sourcils froncés, Rhysand observait l'amulette tandis que nous gravissions le versant de la prison, une pente si raide que nous devions parfois avancer à quatre pattes. Nous montions toujours et je m'arrêtais pour boire aux nombreux ruisseaux murmurant au milieu des bosses et des creux tapissés d'herbe et de mousse. Des lambeaux de brouillard passaient devant nous,

chassés par le vent dont le gémissement couvrait le crissement de nos pas sur la pierre.

Je surpris de nouveau le regard de Rhysand sur l'amulette.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je.

– Elle vous l'a donnée, répondit-il, et ce n'était pas une question.

– Le danger doit être de taille, observai-je. Le risque de…

– Ne dites rien de compromettant, m'interrompit Rhysand en montrant le sol. Les détenus n'ont rien de mieux à faire que d'écouter ce qui se dit à la surface. Ils sont prêts à vendre le moindre renseignement pour de l'argent, des faveurs sexuelles ou seulement un peu d'air frais.

Je me répétais que j'étais capable de maîtriser ma peur. Amren était sortie de prison et elle était restée libre. Et je le resterais aussi grâce à l'amulette.

– Je suis désolée pour ce qui s'est passé hier, dis-je.

J'étais restée plusieurs heures au lit, incapable de remuer et de penser.

Rhysand me tendit la main pour m'aider à escalader un rocher plus escarpé que les autres et me hissa jusqu'à lui sans difficulté. Il y avait longtemps – trop longtemps – que je n'étais plus sortie, que je n'avais plus fait le moindre effort physique. J'avais le souffle court malgré ma nouvelle condition d'immortelle.

– Vous n'avez aucune raison de l'être puisque vous êtes venue jusqu'ici, répondit Rhysand.

Mais je savais que, sans l'amulette, je n'aurais jamais eu le courage de venir.

– Je ne ferai pas de retenue sur votre salaire, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

J'étais trop essoufflée pour le foudroyer du regard. Le sommet de la montagne se dressait comme un mur devant nous. Derrière nous et très loin en contrebas, le paysage n'était plus que pentes verdoyantes descendant vers la mer grise et agitée. D'un geste vif, Rhysand dégaina l'épée fixée dans son dos.

Il surprit mon regard.

– Contenez votre surprise, persifla-t-il.

– Je ne vous avais jamais vu avec une arme à la main.

Hormis le poignard qu'il avait tiré pour trancher la gorge d'Amarantha – et pour mettre fin à mes souffrances.

– Cassian se tordrait de rire s'il vous entendait. Et il m'infligerait une petite séance d'entraînement.

– Est-il capable de vous battre ?

– Au corps-à-corps ? Oui. Il devrait se donner du mal, mais il me battrait, répondit Rhysand sans la moindre arrogance. Cassian est le plus redoutable guerrier que je connaisse et c'est la raison pour laquelle il est à la tête de mes armées.

– Et Azriel ? demandai-je. D'où viennent les cicatrices qu'il a aux mains ?

Rhysand se tut un instant, mais quand il reprit la parole, ce fut avec une douceur surprenante.

– Son père avait deux fils légitimes plus âgés, tous deux cruels et gâtés. Ils tenaient de leur mère. Pendant les onze ans qu'Azriel a passés chez son père, elle l'a enfermé dans une cellule sans fenêtres ni lumière. On l'en laissait sortir une heure par jour et il pouvait voir sa mère une heure par semaine. Il n'avait pas le droit de s'entraîner, ni de voler, ni de faire ce que ses instincts d'Illyrien lui commandaient de faire. Alors qu'il avait huit ans, ses frères ont jugé amusant de mettre à l'épreuve les dons de guérison rapide des Illyriens en l'aspergeant d'huile et en y mettant le feu. Les guerriers ont entendu Azriel hurler, mais ils ne sont pas arrivés assez vite pour sauver ses mains.

– Ses frères ont-ils été punis ? demandai-je en luttant contre la nausée.

– En fin de compte, oui, répondit Rhysand avec une dureté qui me dissuada de poser davantage de questions.

– Et Mor ? Que fait-elle pour vous au juste ?

– Mor est la personne que j'appellerais si mes armées étaient vaincues et Cassian et Azriel tués.

– Elle est donc censée attendre jusque-là pour intervenir ?

– Non. Mor est également… responsable de ma cour. Elle veille à l'équilibre des relations entre la Cour des Cauchemars et la Cour des Rêves et elle règne sur Velaris et sur la Cité de Pierre. Je suppose que, chez les mortels, elle serait considérée comme une reine.

– Et Amren ?

– C'est ma conseillère, ma bibliothèque vivante et l'exécutrice de mes basses œuvres. Je l'ai engagée quand je suis monté sur le trône, mais elle était depuis longtemps mon alliée, voire mon amie.

– Quel rôle jouerait-elle en cas de guerre si vos armées étaient vaincues, Cassian et Azriel tués et Mor disparue ? demandai-je, glacée à cette idée.

– Si ce jour devait arriver, je trouverais moyen de rompre le sort qui pèse sur Amren et de la lâcher sur le monde. Mais je lui demanderais d'abord de m'achever.

– Qui est Amren ? Qu'est-elle, exactement ?

– J'ignore ce qu'elle est au juste, mais elle est pire que nous. Et si jamais elle parvient à quitter sa prison de chair et d'os… que le Chaudron nous vienne en aide.

Je frissonnai et levai les yeux vers le mur de pierre.

– Je ne peux pas escalader un rocher comme celui-là, dis-je.

– Ce ne sera pas nécessaire, répondit Rhysand.

Il posa la main à plat sur la pierre, qui disparut dans une onde lumineuse, comme un mirage.

À sa place s'élevait maintenant un portail si haut que son sommet se perdait dans les brumes.

Un portail en ossements.

Le portail s'ouvrit sans bruit sur l'intérieur noir d'une caverne. Je n'en avais jamais vu d'aussi obscure même Sous la Montagne.

Je saisis l'amulette passée à mon cou et sentis la chaleur de son métal dans ma paume.

Rhysand posa la main sur mon dos et me guida à l'intérieur. Trois globes de lumière semblables à des lunes dansaient devant nous.

– Respirez, me dit-il. Respirez régulièrement.

– Où sont les gardes ? parvins-je à articuler.

– Dans la pierre de cette montagne, murmura-t-il tandis que sa main trouvait la mienne, la serrait et m'entraînait dans ces ténèbres sans âge. Ils n'en sortent qu'aux heures des repas et pour ramener l'ordre. Ils ne sont que les ombres de pensées et les produits d'un sort infiniment ancien.

J'avançais les yeux fixés sur les trois lunes pour ne pas voir les parois grises dans lesquelles je croyais parfois discerner les contours grossiers d'un nez, d'un front ou d'une bouche ricanante.

Le sol était jonché de cailloux. Et le silence régnait, un silence absolu. Après un tournant, la dernière lueur du paysage brumeux s'évanouit dans un noir d'encre.

Le couloir plongeait dans les entrailles de la montagne. Je m'agrippais à la main de Rhysand pour ne pas perdre l'équilibre. Il tenait son épée de l'autre main.

– Tous les Grands Seigneurs ont-ils accès à cette prison ? demandai-je.

– Non. La prison n'obéit à aucune loi. Il se peut même que cette île soit la huitième cour de Prythian, mais elle est sous ma juridiction et je suis le seul à pouvoir ouvrir les portes de la prison.

– Pourriez-vous libérer les détenus ?

– Non. Dès que la sentence a été prononcée et que le prisonnier a franchi ces portes, il appartient à la prison et il n'en sortira plus. Je ne prends donc jamais les condamnations à la légère.

– Et vous avez déjà condamné…

– Oui, mais ce n'est pas le moment d'en parler, répondit-il en pressant ma main pour me faire taire.

Nous avancions dans des ténèbres sans issue, sans lumière, sans le moindre bruit, sans même un filet d'eau. Mais je percevais leur présence.

Je les entendais dormir, marcher de long en large, promener leurs mains et leurs griffes sur l'autre côté de la paroi.

Ils étaient très anciens et d'une cruauté que je n'avais jamais connue, même aux mains d'Amarantha. Ils étaient sans limites, infiniment patients et ils maîtrisaient le langage des ténèbres et de la pierre.

– Combien de temps est-elle restée enfermée ici ? parvins-je à articuler sans oser prononcer son nom.

– Azriel a consulté un jour les archives de nos bibliothèques et de nos

temples les plus anciens. Il n'y a trouvé qu'une vague mention de son arrivée ici, avant que Prythian ne soit divisé en cours. Elle est ressortie après cette division. Son emprisonnement précède la naissance de notre écriture. J'ignore combien de temps au juste elle est restée détenue ici – probablement plusieurs millénaires.

– Vous ne lui avez jamais posé la question ? demandai-je.

– Pourquoi ? Elle me le dira en temps et en heure.

– D'où venait-elle ?

– Je l'ignore. À en croire certaines légendes, l'étoffe des ténèbres s'est déchirée en plusieurs endroits à la naissance du monde. Dans le chaos de sa formation, des créatures venues d'ailleurs se sont introduites par ces déchirures. Mais ces failles se refermaient parfois, prenant certaines d'entre elles au piège.

Je n'aurais su dire ce qui m'horrifiait le plus, du passage de ces monstres d'un monde à un autre ou de se retrouver pris au piège.

– Pensez-vous qu'elle était l'une de ces créatures ?

– Je sais seulement qu'elle est unique en son genre, du moins à en croire les archives. Même les suriels sont plusieurs, bien qu'en nombre réduit. Mais je crois qu'elle ainsi que d'autres prisonniers de cette forteresse… sont venus d'ailleurs et essaient de rentrer chez eux depuis très longtemps.

Je frissonnais dans mon manteau en cuir doublé de fourrure et mon souffle s'élevait en vapeur devant moi.

Nous nous enfoncions dans les profondeurs de la montagne et j'avais perdu toute notion du temps. Notre descente aurait aussi bien pu durer plusieurs heures ou plusieurs jours. Nous ne faisions de pauses que lorsque mon corps éreinté avait besoin d'eau. Même pendant que je buvais, Rhysand ne lâchait pas ma main, comme si la roche risquait de m'engloutir. Je faisais en sorte que ces pauses soient brèves et rares.

Et la descente se prolongeait. Les lumières et sa main restaient mes seuls repères : sans eux, j'aurais eu l'impression de chuter dans les ténèbres sans fin. Pendant une fraction de seconde, la puanteur de mon ancien cachot remonta à mes narines, j'entendis de nouveau le crissement de la paille moisie et sentis ses brins me démanger…

– Nous y sommes presque, m'annonça Rhysand, et sa main serra la mienne plus fort.

– Nous devons être tout près du fond.

– Nous sommes plus bas : le Graveur d'os est enfermé sous les racines de la montagne.

– Quelle sorte de créature est-il ?

On m'avait expliqué ce que je devais faire, mais pas ce qui m'attendait, probablement pour que je ne cède pas à la panique.

– Personne ne le sait. Il se manifestera sous la forme qu'il aura choisie.

– A-t-il le don de métamorphose ?

– Oui et non. Il pourra vous apparaître sous un aspect tandis que je le

verrai sous un autre, répondit Rhysand, ce qui ne fit qu'accroître mon envie de détaler.

– Et… il grave les os ?

– Vous verrez bien.

Rhysand s'arrêta devant une dalle de pierre lisse. Le couloir se prolongeait dans l'obscurité. L'air était lourd et étouffant.

Il me lâcha et posa sa main à plat sur la pierre. Celle-ci ondula sous sa paume pour former… une porte.

Comme le portail en surface, elle était en ivoire, ou plutôt en os, et gravée d'innombrables motifs : faune, flore, océans et nuages, étoiles et lunes, enfants et squelettes, créatures belles et ignobles…

La porte s'ouvrit soudain. L'intérieur du cachot était d'un noir d'encre à peine discernable de celui du couloir.

– J'ai gravé la porte du cachot de chaque prisonnier, mais la mienne reste ma préférée, déclara une petite voix à l'intérieur.

– Je ne peux qu'approuver votre préférence, dit Rhysand.

Il entra dans le cachot. Les globes lumineux éclairèrent un garçon aux cheveux noirs assis le dos contre le mur le plus éloigné. Il n'avait probablement guère plus de huit ans. Ses yeux d'un bleu saisissant se posèrent sur Rhysand avant de se tourner vers le seuil où j'étais restée.

Rhysand plongea la main dans un sac que je ne l'avais pas vu porter, mais qu'il venait sans doute de faire surgir par j'ignorais quelle magie, et lança un objet au garçon. L'objet jeta un éclair blanc et émit un bruit sec sur la pierre rugueuse du sol. C'était un os long et épais dont l'une des extrémités était en pointe.

– C'est le péroné qui a donné le coup de grâce au middengard tué par Feyre, annonça Rhysand.

Je sentis mon sang se figer. J'avais utilisé une quantité d'os pour mon piège, mais je n'avais pas vu lequel avait tué le ver géant ni cru que quiconque y prêterait attention.

– Entrez, me dit le Graveur d'os.

Sa voix enfantine était dénuée d'innocence comme de bonté.

Je fis un pas en avant, et pas un de plus.

– Il y a une éternité que quelqu'un n'est plus venu ici, reprit-il en me dévorant du regard.

– Bonjour, lançai-je d'une voix presque imperceptible.

Le sourire du garçon était une parodie d'innocence.

– Avez-vous peur ? demanda-t-il.

– Oui.

Ne jamais mentir était l'une des instructions que Rhysand m'avait données.

Le garçon se leva, mais resta adossé au mur du cachot.

– Feyre, murmura-t-il en inclinant la tête sur le côté.

La lumière des globes fit luire comme de l'argent ses cheveux noirs.

– Fey-re, répéta-t-il en faisant traîner les deux syllabes comme pour en savourer le goût. Où êtes-vous allée à l'instant de votre mort ?

– Une question contre une autre, répliquai-je, suivant les instructions qu'on m'avait données.

Le Graveur d'os inclina sa tête en direction de Rhysand.

– Vous avez toujours surpassé vos ancêtres en intelligence, lui dit-il.

Mais ses yeux étaient toujours fixés sur moi, et ils s'éclairèrent soudain.

– Dites-moi où vous êtes allée, ce que vous avez vu, et je répondrai à votre question.

Rhysand m'encouragea d'un signe de tête imperceptible, mais son regard demeurait vigilant.

Je dus faire un effort pour me calmer, pour réfléchir et me souvenir.

Mais je me souvenais seulement du sang, des morts, de la douleur et des hurlements pendant qu'elle me brisait, m'achevait en prenant tout son temps. Je revoyais Rhysand rugissant de rage tandis que j'agonisais, Tamlin implorant sa merci à genoux devant son trône… Mais mes tourments étaient tels que je voulais seulement qu'ils cessent, que tout s'arrête…

Rhysand restait pétrifié, les yeux rivés au Graveur d'os comme si mes souvenirs avaient submergé mes défenses mentales. Je me demandai s'il croyait que j'allais baisser les bras.

Je serrai les poings. J'avais survécu, j'étais ressortie de ma prison et je ressortirais également de celle-là.

– J'ai entendu le craquement, répondis-je, et Rhysand tourna la tête vers moi. J'ai entendu craquer mes os quand elle m'a brisé la nuque. Le bruit a résonné dans mes oreilles et à l'intérieur de mon crâne. Et je me suis éteinte avant d'avoir ressenti la moindre douleur.

Les yeux du Graveur d'os brillaient d'un éclat plus intense.

– L'obscurité s'est faite, poursuivis-je. Une obscurité différente de celle d'ici. Mais il restait un… un fil. Un lien. J'ai tiré dessus et soudain, j'ai vu – non par mes yeux, mais par les siens, dis-je en tournant la tête vers Rhysand et en dépliant les doigts de ma main tatouée. J'ai alors compris que j'étais morte, et ce peu de lucidité était tout ce qui restait de moi, suspendu à ce lien – le lien né de notre marché.

– Mais y avait-il quelqu'un d'autre… perceviez-vous autre chose que ce lien et cette obscurité ?

– Il n'y avait que ce lien dans les ténèbres.

Rhysand avait pâli et ses lèvres ne formaient plus qu'une mince ligne.

– Quand j'ai été ressuscitée, j'ai suivi ce fil, qui m'a ramenée… à moi-même. Je savais qu'à l'autre extrémité, je me retrouverais chez moi. J'ai alors vu de la lumière. J'avais l'impression de nager dans du vin pétillant en remontant vers la surface.

– Aviez-vous peur ?

– Non. Je n'avais qu'un désir : retrouver mes proches. Ce désir éclipsait toute peur en moi. Le pire était arrivé et à présent, l'obscurité était calme et

silencieuse. Ce n'était pas désagréable, mais je voulais rentrer chez moi. J'ai donc suivi ce lien qui m'y ramenait.

– Il n'y avait pas d'autre monde ? insista le Graveur d'os.

– S'il en existe un, je ne l'ai pas vu.

– Pas de lumière ni de portail ?

Où voulez-vous en venir ? La question faillit m'échapper, mais je me contins.

– Il n'y avait que l'obscurité et la paix, assurai-je.

– Aviez-vous un corps ?

– Non.

– Aviez-vous…

– En voilà assez, susurra Rhysand d'une voix semblable à du velours recouvrant l'acier le plus acéré. Nous avions dit une question contre une autre. Vous en avez posé six.

Le Graveur d'os se laissa glisser à terre pour se retrouver assis.

– J'ai rarement la chance de rencontrer quelqu'un qui revient d'entre les morts. Pardonnez-moi mon désir de jeter un regard derrière le rideau. Posez-moi votre question, me dit-il.

– S'il ne restait presque rien d'un cadavre, sauf par exemple un fragment d'os, serait-il possible de le ressusciter, de lui donner un corps neuf pour y déposer son âme ? demandai-je aussi fermement que je le pouvais.

Les yeux du Graveur d'os étincelèrent.

– Cette âme aurait-elle été préservée et retenue prisonnière ?

– Oui, répondis-je en chassant le souvenir de l'œil enchâssé dans la bague d'Amarantha, de l'âme qu'elle y avait enfermée afin qu'elle soit témoin de toutes ses abominations et de toute sa dépravation.

– Alors ce serait impossible, déclara le Graveur d'os, et je réprimai un soupir de soulagement. À moins que… Il y a bien longtemps, longtemps avant les Grands Fae et les mortels, existait le Chaudron… On racontait qu'il était le récipient de toute magie et le berceau du monde. Mais il est tombé entre de mauvaises mains et il a été utilisé pour commettre des atrocités. Il a servi à forger de telles monstruosités qu'il a finalement été reconquis au prix de sacrifices inouïs. Il ne pouvait être détruit puisqu'il était le créateur de toutes choses : s'il était brisé, toute vie s'éteindrait. Il a donc été dissimulé, puis oublié. Un mort pourrait être ressuscité aux conditions que vous m'avez décrites uniquement par le pouvoir de ce Chaudron.

Le visage de Rhysand était redevenu impassible.

– Où a-t-il été caché ? demanda-t-il.

– Révélez-moi un secret ignoré de tous, Seigneur de la Nuit, et je vous livrerai le mien, répondit le Graveur d'os.

– Mon genou droit me fait mal quand il pleut suite à une blessure que j'ai reçue pendant la guerre, déclara Rhysand.

Le Graveur d'os éclata d'un rire rauque tandis que je regardais Rhysand bouche bée.

– J'ai toujours eu un faible pour vous, lança le Graveur d'os à Rhysand, et il lui adressa un sourire qui n'avait rien d'enfantin. Très bien. Le Chaudron a été caché au fond d'un lac gelé de Lapplund… et en a disparu il y a longtemps. J'ignore où il est à présent. Plusieurs millénaires avant votre naissance, les trois pieds de ce Chaudron ont été arrachés afin de lui ôter une parcelle de son pouvoir, mais sans grand effet. C'était à peu près comme de couper la première phalange d'un doigt : c'est gênant sans pour autant rendre la main inutilisable. Chacun de ces pieds a été caché dans un temple différent : les temples de Cesere, de Sangravah et d'Itica. S'ils en ont disparu, cela signifie probablement que le détenteur du Chaudron veut lui restituer l'intégralité de ses pouvoirs.

Voilà pourquoi les temples avaient été saccagés : pour récupérer les trois pieds du Chaudron.

– Je suppose que vous ignorez qui le détient, dit simplement Rhysand.

Le Graveur d'os me désigna d'un doigt frêle.

– J'y songerai si vous me promettez de me faire don de ses os à sa mort.

Je me raidis, puis il éclata de rire.

– Non, je crois que même vous seriez incapable de faire pareille promesse, Rhysand.

L'expression de Rhysand avait la valeur d'un avertissement.

– Merci pour votre aide, dit-il au Graveur d'os, et il posa la main sur mon dos pour m'entraîner vers la sortie.

Je me retournai vers le garçon sans âge.

– J'ai eu le choix… au moment de ma mort.

Le bleu de ses yeux était comme un feu de cobalt.

La main de Rhysand se crispa dans mon dos, chaude et ferme. Je me demandai si ce contact ne servait pas plutôt à lui confirmer que j'étais toujours là, toujours vivante.

– J'ai préféré lutter, tenir un peu plus longtemps. Mais je savais que si je le voulais, je pouvais me fondre dans cette obscurité et que j'y découvrirais peut-être un monde nouveau, un royaume de repos et de paix. Mais je n'étais pas prête à m'y rendre… pas toute seule. Je savais qu'autre chose m'attendait au-delà de ces ténèbres… quelque chose de bien.

Les yeux du Graveur d'os brillèrent d'un éclat plus vif.

– Vous savez qui détient le Chaudron, Rhysand, dit-il. Vous savez qui a pillé les temples. Vous n'êtes venu ici que pour recevoir la confirmation de ce que vous soupçonnez depuis longtemps.

– Le roi d'Hybern, acheva Rhysand.

La terreur me glaça le sang et m'étreignit le ventre. J'aurais dû le savoir, je n'aurais pas dû ressentir une telle stupeur, mais…

Le Graveur d'os se taisait dans l'attente d'une nouvelle révélation. Je lui offris donc un autre fragment de moi-même.

– Quand Amarantha m'a forcée à poignarder ces trois immortels… Si le troisième n'avait pas été Tamlin, j'aurais plongé ce poignard dans mon propre

cœur, avouai-je.

Rhysand se figea.

– Je savais que ce que j'avais fait était irréversible. Une fois la malédiction brisée, je voulais juste suffisamment de temps pour mettre fin à mes jours. J'ai décidé de survivre seulement quand elle m'a tuée, car j'ai alors compris que je n'avais pas encore accompli… ce pour quoi j'étais venue au monde.

Je risquai un regard vers Rhysand, dont le beau visage paraissait ravagé, mais cette expression disparut aussi rapidement qu'elle avait surgi.

– Avec le Chaudron, vous auriez d'autres pouvoirs que celui de ressusciter les morts, dit le Graveur d'os avec une douceur surprenante. Vous pourriez détruire le mur.

Le mur était le dernier rempart protégeant les terres des mortels – et, avec elles, ma famille – non seulement d'Hybern, mais de tous les immortels.

– Si le roi d'Hybern s'est tenu tranquille si longtemps, c'est probablement parce qu'il a recherché le Chaudron pendant toutes ces années. Il se peut que la résurrection d'un mort ait été son coup d'essai lorsqu'il a eu tous les pieds du Chaudron à sa disposition. Et maintenant, il doit savoir que le Chaudron n'est que pouvoir, mais un pouvoir qu'il ne doit pas gaspiller, car il n'est pas inépuisable. Il va donc le laisser en repos et apprendre tous ses secrets afin de l'alimenter et de le décupler.

– Peut-on empêcher cela ? demandai-je.

Le Graveur d'os garda le silence.

– Ne lui offrez pas davantage de…, commença Rhysand d'une voix rauque.

– Lors de la fabrication du Chaudron, l'interrompit le Graveur d'os, son funeste artisan a forgé un livre avec le reste du métal en fusion, le Livre des Sorts. Les sorts permettant d'annihiler le pouvoir du Chaudron ou de le contrôler entièrement sont gravés dans cet ouvrage. Mais à l'issue de la guerre, le Livre a été scindé en deux. L'une de ces moitiés a été cédée aux immortels, l'autre aux six reines des mortels. C'était l'une des clauses du Traité, purement symbolique du reste, car tout le monde pensait que le Chaudron, qui avait disparu depuis des millénaires, n'était qu'un mythe. Le Livre passait pour inoffensif, car seul un être créé de toutes pièces peut prononcer ses sorts et user de son pouvoir. Aucune créature terrestre ne peut le maîtriser. Les Grands Seigneurs et les mortels considéraient donc ce Livre comme un simple héritage culturel. Mais si le Livre tombait entre les mains d'une créature forgée à neuf… enfin, ce n'est qu'une théorie qu'il faudrait vérifier, mais… c'est une possibilité.

Ses yeux brillaient d'amusement tandis que je mesurais la portée de ces révélations.

– Le Grand Seigneur de l'Été possède une moitié du Livre et les reines des mortels l'autre, qui est enfouie dans leur palais resplendissant au bord de la mer, poursuivit le Graveur d'os. La moitié détenue par Prythian est

protégée par des sorts de sang liés à l'Été. Quant aux reines des mortels… elles se sont montrées ingénieuses. Elles se sont servies des immortels pour jeter un sort à leur moitié du Livre : si par exemple un Grand Seigneur parvenait à s'introduire dans leur palais pour la dérober, elle tomberait en poussière et serait définitivement perdue. Cette moitié doit être remise de son plein gré par l'une des reines, sans ruse ni magie, conclut le Graveur d'os avec un petit rire. Quelles rusées créatures que ces humains…

Il resta un instant rêveur et comme perdu dans ses souvenirs, et puis il secoua la tête.

– Si vous pouvez réunir les deux moitiés du Livre, vous serez en mesure d'annihiler tous les pouvoirs du Chaudron… de préférence avant qu'ils aient retrouvé toute leur puissance et détruit le mur.

Je ne pris pas la peine de remercier le Graveur d'os, pas après ce qu'il m'avait extorqué pour ces renseignements. Je lui tournai le dos, suivie de Rhysand, qui reprit ma main comme s'il devinait ce que mes révélations m'avaient coûté.

Le Graveur ramassa l'os que Rhysand lui avait apporté et le soupesa dans ses mains d'enfant.

– Je graverai tous les détails de votre mort sur cet os, Feyre, lança-t-il.

Nous remontâmes vers la surface à travers les ténèbres, à travers la pierre en sommeil et au milieu des monstres qu'elle emprisonnait.

– Qu'avez-vous vu ? demandai-je à Rhysand.

– Dites-moi d'abord ce que vous avez vu.

– Un garçon d'environ huit ans aux cheveux noirs et aux yeux bleus.

Rhysand frissonna, et c'était probablement la réaction la plus humaine que je lui eusse jamais vue.

– Et vous, qu'avez-vous vu ? insistai-je.

– Jurian. Il avait exactement l'aspect de Jurian la dernière fois que je l'ai vu, face à Amarantha, lors de leur combat à mort.

Comment le Graveur d'os avait-il deviné au sujet de qui nous étions venus lui poser toutes ces questions ? Je préférais rester dans l'ignorance là-dessus.

Chapitre 19

– Amren a raison, lança Rhysand du seuil du salon de l'hôtel particulier. Vous êtes comme des chiens qui attendent mon retour à la maison. J'aurais dû vous rapporter du sucre.

Cassian, qui se prélassait sur le divan devant le feu, lui adressa un geste obscène. Malgré sa position nonchalante, je devinai à son expression tendue qu'il attendait notre retour ici depuis un certain temps. Mor était assise à côté de lui.

Azriel se tenait près de la fenêtre, dissimulé dans l'ombre. Je distinguais derrière lui la neige qui recouvrait la pelouse et la rue.

Quant à Amren, elle demeurait invisible et je n'aurais su dire si j'en étais soulagée ou non. Il faudrait que je lui rende son amulette.

Encore frissonnante de la brume et du vent qui nous avaient suivis depuis la Prison, je me dirigeai vers le fauteuil placé face au divan et m'y affalai. Je tendis bras et jambes vers la douce chaleur du feu en réprimant un grognement de plaisir.

– Comment ça s'est passé ? s'enquit Mor.

– Le Graveur d'os est une commère qui se mêle un peu trop des affaires des autres.

– Et alors ? s'impatienta Cassian.

– Alors il peut aussi se révéler utile, quand il le veut, reprit Rhysand.

Je les laissais discuter. J'avais besoin d'un moment de détente pour oublier ce que j'avais dû révéler au Graveur d'os, ce qu'il avait laissé entendre sur mes dons potentiels et sur le rôle que je serais appelée à jouer concernant ce fameux livre. *Une créature forgée à neuf*… ou *ressuscitée*.

Je laissai donc Rhysand raconter aux autres ce que nous avions appris au sujet du Chaudron et leur révéler pourquoi les temples avaient été pillés, ce qui suscita une foule de questions et de jurons. Azriel se montra le plus curieux. Cassian resta silencieux comme s'il méditait sur l'utilité des renseignements recueillis pour ses plans de bataille.

– J'interrogerai mes sources à la Cour de l'Été au sujet de cette moitié du Livre, annonça Azriel quand Rhysand eut achevé son récit. J'irai moi-même

chez les mortels pour tâcher de découvrir où ils cachent leur moitié avant que nous la leur demandions.

– Non, ce ne sera pas nécessaire, déclara Rhysand. Et tout ce que je viens de raconter doit rester entre nous. N'en dis pas un mot à tes agents.

– Ils sont fiables, assura Azriel avec sa douce inflexibilité, mais ses mains étaient crispées sur son armure.

– Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre le moindre risque, trancha Rhysand en soutenant son regard.

Azriel parut le comprendre, car il se détendit et acquiesça calmement.

– Alors que comptes-tu faire ? demanda Mor à Rhysand.

Rhysand chassa de sa cuirasse une poussière invisible. Quand il releva la tête, son regard était glacial.

– Le roi d'Hybern a pillé l'un de nos temples pour récupérer un pied du Chaudron. Je considère cet acte comme une déclaration de guerre et une offense de Sa Majesté à mon égard, dit-il.

– Il n'a certainement pas oublié notre alliance avec les mortels pendant la guerre, observa Cassian. Il ne veut probablement pas risquer de se trahir en négociant avec toi et je parie que des partisans d'Amarantha l'ont informé de ce qui est arrivé Sous la Montagne… Je veux dire, du dénouement.

Quand Rhysand avait essayé de la tuer, pensai-je.

– Certainement, répliqua Rhysand. Mais ces pillages signifient que les agents d'Hybern se sont infiltrés sur notre territoire sans avoir été repérés, et je compte bien rendre la politesse à Hybern.

Les visages de Cassian et de Mor s'illuminèrent d'un sourire féroce.

– Comment ? demanda Mor.

– Il faudra procéder avec les plus grandes précautions. Mais si le Chaudron est en Hybern, c'est là que nous devrons nous rendre, soit pour le reprendre… soit pour annihiler son pouvoir avec l'aide du Livre, répondit Rhysand.

À cette perspective, la part la plus lâche et la plus misérable de moi-même se mit à trembler.

– Le roi a probablement érigé autant de défenses que nous sur ses terres. Il faudra d'abord les franchir sans nous faire repérer, objecta Azriel et Rhysand acquiesça.

– Il faudra agir dans le plus grand secret, dit-il. Quand nous aurons les deux moitiés du Livre, personne ne devra le savoir afin que nous puissions agir vite et sans rencontrer d'obstacles.

– Et comment récupérerons-nous ces deux moitiés ? demanda Cassian.

– Elles sont liées par des sorts au Grand Seigneur de la Cour de l'Été et aux reines des mortels qui sont les seules personnes à savoir où elles sont cachées. Feyre pourra non seulement prononcer les sorts du Livre mais aussi jouer un rôle de détecteur, dit Rhysand en me regardant.

Tous les regards se tournèrent vers moi et je me recroquevillai intérieurement.

– Rien ne permet d'affirmer que je possède ces dons de détection, répliquai-je, mais Rhysand esquissa un sourire narquois.

– Vous possédez un peu des pouvoirs des sept Grands Seigneurs, dit-il. Si nous avons dissimulé un objet grâce à nos pouvoirs, vous pourrez le suivre à la trace en recourant à cette magie.

– Il est impossible d'en être certain, insistai-je.

– Si. Nous pouvons nous en assurer.

– Nous y revoilà, grommela Cassian.

– Grâce à vos pouvoirs, Feyre, vous pourriez probablement retrouver la moitié du Livre cachée à la Cour de l'Été… et franchir les défenses qui la protègent, reprit Rhysand. Mais je compte m'en assurer au préalable afin d'éviter tout risque d'échec le moment venu. Nous allons donc faire un petit voyage pour voir si vous êtes capable de récupérer un objet de valeur qui m'appartient et qui a disparu il y a très longtemps.

Mor poussa un juron.

– Où irons-nous ? demandai-je.

– Chez la Tisserande, répondit Azriel.

Rhysand leva la main pour faire taire Cassian, qui allait parler.

– Cette épreuve permettra de savoir si Feyre pourra reconnaître l'objet en question, déclara-t-il. Car il est possible que Tarquin, le Grand Seigneur de la Cour de l'Été, ait donné à sa moitié du Livre un aspect très différent de celui qu'elle avait au départ.

– Par le Chaudron, Rhys ! lança Mor en se levant, as-tu perdu la…

– Qui est la Tisserande ? demandai-je.

– Une créature antique et malfaisante qu'il vaudrait mieux laisser en paix, répondit Azriel en regardant Rhysand. Trouve une autre épreuve pour elle, lui dit-il.

Rhysand haussa les épaules et m'interrogea du regard. Il me laissait toujours le choix désormais. Et pourtant, il ne m'avait pas laissée revenir à la Cour du Printemps… Peut-être parce qu'il comprenait à quel point j'avais besoin de la fuir ?

Je réfléchis, soupesai les risques, attendis d'éprouver de la peur ou la moindre émotion, mais cet après-midi dans la Prison semblait avoir épuisé mes réserves.

– Le Graveur d'os, la Tisserande… est-ce que cela vous arrive de donner de vrais noms à ces créatures ? m'enquis-je.

Cassian gloussa et Mor se rassit. Rhysand parut le seul à comprendre que ma question n'était pas tout à fait une plaisanterie.

– Et vous, que diriez-vous d'un nouveau titre ? me demanda-t-il, et je me crispai intérieurement. « Émissaire du royaume des mortels auprès de la Cour de la Nuit », enchaîna-t-il.

– Il y a cinq siècles que cette fonction n'est plus occupée, observa Azriel.

– Et tout aussi longtemps qu'on n'a plus vu de mortel devenir immortel, répliqua Rhysand, dont le regard rencontra le mien. Je suis sûr que les mortels

se préparent à cette guerre comme nous, surtout si le roi d'Hybern projette de détruire le mur pour lancer ses armées sur eux. Il faut que les reines nous apportent l'autre moitié du Livre.

Il s'interrompit. Le silence régnait dans la salle. Par la fenêtre, on voyait danser la neige qui recouvrait les pavés de la rue. Rhysand se tourna vers moi.

– Vous êtes une immortelle au cœur humain, me dit-il. En tant que telle, vous seriez pourchassée si vous vous risquiez sur le continent. Nous allons donc établir une base en territoire neutre, dans un lieu où les mortels se fieront à nous – et surtout à vous, Feyre. Un endroit où ils oseront peut-être vous rencontrer pour entendre la voix de Prythian après cinq siècles d'absence.

– Dans le domaine de ma famille, complétai-je.

– Par la Mère, Rhys ! s'exclama Cassian. Comment peux-tu demander une chose pareille à sa famille ?

Je pensai à Nesta, qui refusait tout contact avec les immortels, et à Elain, si douce… Comment pourrais-je les entraîner dans ces intrigues ?

– Cassian, le pays sera bientôt à feu et à sang, répondit Mor. Que nous mêlions sa famille à nos affaires ou non. Le tout est de savoir où ce sang coulera et en quelle quantité. Et combien de sang humain nous pourrons épargner.

– La Cour du Printemps est de l'autre côté du mur, objectai-je tout en me maudissant pour ma lâcheté.

– Le mur se prolonge au-delà de l'océan. C'est par les airs que nous arriverons, déclara Rhysand sans ciller. Je ne veux pas courir le risque d'être repéré par l'une des cours, même si le bruit de notre présence là-bas se répandra sans doute très vite. Je sais que ce sera difficile, Feyre, mais si vous parveniez à convaincre ces reines…

– J'y parviendrai, affirmai-je.

La vision du cadavre rompu et crucifié de Clare Beddor s'imposait de nouveau à moi. Amarantha avait été l'un des officiers du roi d'Hybern, un parmi tant d'autres. Le roi devait lui-même être monstrueux, s'il avait été son maître. Et si mes sœurs tombaient entre les mains de ses soldats…

– Je ferai en sorte qu'Elain et Nesta nous prêtent main-forte, même si elles ne le feront pas de gaieté de cœur, ajoutai-je.

Je n'osais demander à Rhysand s'il ne pouvait tout simplement forcer ma famille à nous aider, au cas où j'échouerais. Je ne savais pas si ses pouvoirs auraient le moindre effet sur Nesta, alors que la magie de Tamlin s'était heurtée en vain à sa volonté de fer.

– Voilà qui est décidé, conclut Rhysand. Quand notre chère petite Feyre sera venue à bout de la Tisserande, nous mettrons Hybern à genoux.

Ce soir-là, Rhysand et ses amis quittèrent l'hôtel particulier – personne ne me dit où ils se rendaient. Après les événements de la journée, je m'endormis profondément juste après le dîner que Nuala et Cerridwen

m'avaient apporté dans ma chambre.

Je rêvai d'un grand os blanc gravé avec une horrible précision sur lequel je reconnaissais mon visage tordu de douleur et de désespoir, le poignard en frêne dans ma main et le sang ruisselant de deux cadavres…

Mais quand je m'éveillai dans la lumière glauque d'une aube hivernale, mon estomac était encore plein.

Un instant plus tard, Rhysand frappa à ma porte, puis, tel le vent nocturne, entra sans cérémonie pour jeter une ceinture garnie de poignards au pied de mon lit.

– Faites vite. Je veux que nous soyons partis avant le lever du soleil, dit-il en ouvrant la porte de l'armoire et en lançant mon armure en cuir sur mon lit.

Je repoussai mes couvertures.

– Pourquoi ?

– Parce que le temps est crucial. Dès que le roi d'Hybern saura que quelqu'un recherche le Livre pour annihiler les pouvoirs du Chaudron, ses sbires se lanceront également à sa recherche.

– Vous soupçonniez tout cela depuis un certain temps, observai-je. Il vous en fallait la confirmation, mais vous avez attendu mon arrivée.

– Si vous aviez accepté l'alliance que je vous ai proposée il y a deux mois, je vous aurais aussitôt menée au Graveur d'os afin qu'il confirme ce que je pressentais, mais tout ne s'est pas déroulé comme prévu.

– C'est pour cela que vous avez voulu m'apprendre à lire : afin que je puisse déchiffrer les sorts du Livre…

Rhysand se dirigea vers la commode.

– J'ai gardé le secret tant que vous n'aviez pas consenti à travailler avec nous, car je ne pouvais pas courir le risque de dévoiler mon jeu, dit-il. Quoi qu'il en soit, vous deviez apprendre à lire. Vous m'en voulez ?

– Non, répondis-je, et j'étais sincère. Mais je préférerais désormais être avertie de vos plans de bataille.

– C'est noté.

Il ouvrit le tiroir de la commode et en tira de la lingerie en dentelle noire qu'il fit danser devant mes yeux.

– Je suis surpris que vous n'ayez pas exigé des sous-vêtements plus décents, commenta-t-il avec un gloussement.

Je marchai droit sur lui et lui arrachai le linge des mains.

– Faites attention : vous bavez sur le tapis, lui lançai-je avant de claquer la porte de la salle de bains.

Il était encore là quand j'en sortis, étouffant déjà dans ma tenue en cuir doublée de fourrure. Lui-même portait la cuirasse des guerriers illyriens, avec ce sabre sans ornements dans le dos. J'examinai la ceinture garnie de poignards qu'il me tendait. C'était un baudrier.

– Pas d'épée ni d'arc, commenta-t-il, et il me fit signe de passer la jambe dans l'une des boucles.

Je m'exécutai sans tenir compte du frôlement de ses mains fermes sur mes cuisses alors que je passais l'autre jambe dans le baudrier. Il resserra et boucla les sangles.

– La Tisserande ne fera pas attention aux poignards, car elle en possède plusieurs, mais elle risque de repérer tout objet étranger à sa chaumière, tel qu'une épée ou un arc, expliqua-t-il.

– Et moi ? demandai-je.

– Ne faites pas de bruit et ne touchez que l'objet qu'elle m'a pris.

Rhysand leva les yeux vers moi, les mains sur mes cuisses.

« Rampe devant moi », avait-il ordonné à Tamlin. Et c'était maintenant lui qui était à genoux devant moi. Ses yeux étincelèrent comme s'il s'en souvenait aussi. Avait-il agi ainsi par jeu, ou pour se venger de Tamlin dans cette rivalité mortelle qui les opposait depuis si longtemps ?

– Si nous ne nous sommes pas trompés au sujet de vos pouvoirs et si le Graveur d'os ne nous a pas menti, cet objet aura la même empreinte que vous grâce aux sorts de protection par lesquels je l'ai lié : vous ne ferez plus qu'un. La Tisserande ne remarquera pas votre présence si vous ne touchez qu'à lui. Vous resterez invisible à ses yeux.

– Est-elle aveugle ?

Rhysand acquiesça.

– Mais tous ses autres sens sont extrêmement affûtés et mortellement dangereux. Soyez rapide et discrète. Dès que vous aurez ce que vous cherchez, sauvez-vous, Feyre.

Ses mains glissèrent pour enserrer l'arrière de mes cuisses.

– Et si elle me repère ? demandai-je.

Ses mains resserrèrent leur prise.

– Alors nous prendrons la pleine mesure de vos aptitudes, répondit-il.

Je le foudroyai du regard en l'injuriant mentalement.

– Vous préférez que je vous enferme dans le pavillon du Vent, que je vous gorge de nourriture et que je vous oblige à porter de beaux habits et à organiser mes fêtes ? demanda-t-il.

– Allez en enfer, ripostai-je. Si cet objet compte tellement pour vous, pourquoi n'allez-vous pas le chercher vous-même ?

– Parce que la Tisserande me connaît et que si je suis capturé, le prix à payer sera vertigineux. Il est interdit aux Grands Seigneurs de l'approcher. Elle garde de nombreux trésors depuis des millénaires et elle les gardera éternellement. Les Grands Seigneurs n'osent pas s'aventurer dans son repaire en raison des lois qui la protègent, et de peur de provoquer sa colère. Mais vous… elle ne sait pas qui vous êtes.

– Je serai votre voleuse, en somme ?

Les mains de Rhysand descendirent et s'arrêtèrent au creux de mes genoux.

– Vous serez mon salut, Feyre, répondit-il avec un sourire carnassier.

Chapitre 20

Rhysand nous déposa dans un bois plus ancien et plus vivant que n'importe quel autre endroit où j'étais allée.

Les bouleaux aux troncs noueux étaient si étroitement entrelacés et drapés de mousse et de lichen qu'on distinguait à peine leur écorce.

– Où sommes-nous ? murmurai-je.

– Au cœur de Prythian s'étend un large territoire désert qui divise le Nord et le Sud. Au centre de ce territoire s'élève notre montagne sacrée.

Mon cœur battit plus vite et j'avançai avec précaution parmi les fougères, la mousse et les racines.

– Cette forêt est à la frontière orientale de ce territoire neutre, poursuivit Rhysand. Ici, pas de Grand Seigneur. Ici règne la loi du plus fort, du plus féroce et du plus rusé. Et la Tisserande qui vit dans ces bois en est le prédateur le plus redoutable.

Les arbres grinçaient alors qu'il n'y avait pas un souffle de vent. L'air étouffant sentait le renfermé.

– Comment se fait-il qu'Amarantha n'ait pas massacré ceux qui vivent ici ? demandai-je.

– Amarantha n'était pas stupide, répondit Rhysand, dont le visage s'était assombri. Elle n'a jamais touché à aucune créature vivant ici, ni troublé la paix de ces bois. J'ai tenté de la manipuler pour qu'elle commette cette erreur, mais elle n'est jamais tombée dans le piège.

– Et maintenant, nous troublons cette paix… uniquement pour me mettre à l'épreuve.

L'écho de son rire se répercuta entre les roches grises disséminées dans les bois comme une poignée de jetons lancés à terre.

– Hier soir, Cassian a voulu me dissuader de vous emmener ici. J'ai même cru qu'il allait me frapper.

– Pourquoi ? demandai-je avec incrédulité.

– Qui sait ? Connaissant Cassian, je pense qu'il a plus envie de se jeter sur vous que de vous protéger.

– Vous n'êtes qu'un porc.

– Vous savez, fit Rhysand en soulevant une branche de bouleau famélique pour me livrer le passage, si jamais vous avez besoin de vous détendre, Cassian se fera un plaisir de vous aider.

J'avais l'impression d'être encore mise à l'épreuve, et cette idée m'agaça tellement que je répliquai de ma voix la plus suave :

– Dans ce cas, dites-lui de me rejoindre dans ma chambre ce soir.

– Si vous survivez à cette épreuve…

Je m'arrêtai au sommet d'un petit rocher couvert de lichen.

– Vous semblez vous réjouir à l'idée que j'échoue.

– Bien au contraire, Feyre, répondit-il.

Il me rejoignit au sommet du rocher. Je pouvais presque le regarder dans les yeux. Le silence de la forêt devint plus dense et les arbres parurent se pencher vers nous pour recueillir nos moindres paroles.

– Je ferai savoir à Cassian que vous êtes… intéressée, dit-il.

– Parfait.

Un souffle d'air éventé m'effleura comme un lambeau de nuit, réveillant le pouvoir qui couvait dans ma moelle et dans mon sang.

Alors que j'allais sauter du rocher, il saisit mon menton si vite que ce mouvement m'échappa.

– Est-ce que cela vous a plu de me voir à genoux devant vous ? demanda-t-il d'une voix caressante qui me terrifia.

Je savais qu'il entendait mon cœur battre comme un roulement de tonnerre, mais je lui adressai un petit sourire narquois et méprisant, me dégageai et sautai à bas du rocher.

– Bien sûr. Vous, les mâles, n'êtes bons qu'à ça, n'est-ce pas ?

Mais les mots sortirent péniblement et j'étais presque à bout de souffle.

Son sourire se fit aussi caressant que sa voix.

L'idée me vint que Rhysand tentait de me distraire de ce que j'étais sur le point d'affronter. Ma colère attisée par ses provocations, cette joute verbale… il savait que tout cela me soutenait comme des béquilles.

L'épreuve qui m'attendait devait être redoutable pour qu'il m'y envoie aussi irritée, pensant à tout sauf à la Tisserande de ces bois.

– Merci pour votre aide, ironisai-je.

Il se contenta de hausser les épaules et s'éloigna dans la forêt.

Je m'élançai à sa suite, brûlant de l'empoigner et de l'abattre d'un coup de poing, mais il leva la main en s'arrêtant brusquement.

Au beau milieu d'une clairière, je découvris une petite chaumière aux murs blanchis à la chaux et à la cheminée à demi en ruine. Elle avait un aspect tout à fait banal : on aurait cru voir une demeure de mortel. Il y avait même un puits avec un seau posé sur la margelle et une pile de bois sous l'une des fenêtres rondes. Pas de bruit ni de lumière à l'intérieur, pas même un filet de fumée montant de la cheminée.

Les rares oiseaux de ces bois semblaient chanter moins fort, et soudain…

Un fredonnement léger et mélodieux s'échappa de la chaumière.

C’était le genre d’endroit où j’aurais fait halte si j’avais eu faim, soif ou besoin d’un abri pour la nuit.

Mais peut-être était-ce précisément le piège.

Les arbres qui cernaient la clairière étaient si proches de la maisonnette que leurs branches frôlaient presque son toit. Elles m’évoquaient les barreaux d’une cage.

Rhysand s’inclina devant la chaumière avec une grâce théâtrale.

Entre et ressors sans le moindre bruit, me dicta une voix intérieure. *Trouve cet objet et rafle-le sous le nez de l’aveugle. Et détale comme si tu avais tous les démons à tes trousses.*

Un tapis de mousse menait à la porte entrouverte.

– Bonne chance, articula silencieusement Rhysand, les yeux pétillants.

Après lui avoir adressé un geste obscène, je m’approchai lentement et sans bruit de la porte.

La forêt semblait épier chacun de mes pas. Quand je me retournai, Rhysand avait disparu.

J’évitais feuilles et pierres, retrouvant des gestes de mon ancienne vie de mortelle. J’avais l’impression de me réveiller.

Je passai devant le puits. Il était immaculé et chacune de ses pierres bien à sa place. *Un piège parfait*, m’avertit mon instinct de mortelle. Un piège du temps où les êtres humains étaient des proies, un piège désormais destiné à un gibier immortel bien plus intelligent.

Mais je ne suis plus une proie, décidai-je alors que j’arrivais devant la porte.

Je n’étais pas une souris, mais un loup.

Je prêtai l’oreille sur le seuil à la pierre usée probablement par d’innombrables bottes, peut-être entrées dans la chaumière pour ne plus en ressortir. Les paroles du chant devenaient distinctes et la voix douce et mélodieuse était comme un rayon de soleil scintillant dans le courant d’un ruisseau.

Un beau jour, deux sœurs s’en allèrent
Voir les grands navires de leur père.
Une fois au bord de la ravine,
L’aînée poussa la benjamine.

C’était une voix bien suave pour une chanson aussi horrible. Je l’avais déjà entendu chanter par des humains qui ignoraient qu’elle venait des immortels.

J’écoutai un instant ces paroles en tendant l’oreille, à l’affût de tout autre bruit, mais je ne perçus que le tintement et le fracas d’un outil.

Elle dériva et bien plus loin,
Son corps heurta l’aube du moulin.

J’étais oppressée mais je me forçais à respirer régulièrement et sans bruit. Je poussai la porte de quelques centimètres.

Pas de craquement ni de grincement de gonds rouillés : encore un

élément de ce joli piège qui invitait les voleurs à entrer. Quand la porte fut assez largement ouverte, je risquai un regard à l'intérieur.

Je vis une grande salle avec une petite porte fermée au fond. Des murs tapissés d'étagères sur lesquelles s'alignait tout un bric-à-brac : livres, coquillages, poupées, herbes, poteries, chaussures, cristaux, bijoux… Aux poutres du plafond pendaient toutes sortes de chaînes, d'oiseaux morts, de robes, de rubans, de bouts de bois noueux et de colliers de perles…

Un bric-à-brac jalousement gardé par une immortelle.

Quant à cette gardienne…

Dans la pénombre de la chaumière s'élevait un grand rouet fissuré et terni par les ans. Devant l'instrument, me tournant le dos, était assise la Tisserande.

Son épaisse chevelure d'onyx tombait jusqu'à sa taille mince et ses mains d'une blancheur de neige enroulaient le fil autour d'un fuseau à la pointe acérée.

Elle paraissait jeune. Sa robe grise simple mais élégante brillait légèrement dans la faible lueur filtrant par les fenêtres, tandis qu'elle chantait d'une voix pure comme l'or :

Avec ses os, l'meunier fabriqua
Une viole pour jouer des airs joyeux,
Avec ses doigts si délicats,
Les chevilles de l'instrument hideux.

Le fil qu'elle enroulait était blanc et semblait doux comme de la laine. Mais ce qu'il restait de mortel en moi savait que ce n'en était pas. Et je préférais ignorer de quelle créature provenaient ces fibres.

Sur l'une des étagères s'alignaient des bobines de fil de toutes les couleurs et de toutes les textures. Et sur une étagère du mur voisin, des écheveaux et des mètres d'étoffe sur le métier imposant à demi dissimulé dans la pénombre près du foyer. Le métier de la Tisserande.

J'étais venue le jour où elle filait. Aurait-elle chanté si j'étais venue le jour où elle tissait ? À l'étrange odeur imprégnée d'effroi que dégageaient les tissus, je devinai la réponse.

Je me répétai que j'étais un loup.

J'entrai dans la chaumière en évitant soigneusement les déchets dont le sol en terre battue était jonché. La Tisserande poursuivait son travail et le rouet cliquetait joyeusement, en un contraste choquant avec son horrible chanson.

Que fit-il de l'arête du nez ?
Il sculpta un beau chevalet.
Que fit-il de ses veines si bleues ?
Des cordes où poser son archet.

Je parcourus la salle du regard en m'efforçant de ne plus écouter les paroles.

Rien. Rien ne m'attirait vers un objet en particulier. Peut-être n'avais-je

pas ce don de détection. Peut-être n'étais-je pas destinée à rechercher le Livre…

J'examinai les étagères, puis le plafond. Je savais que le temps m'était compté.

Rhysand me faisait-il courir après la lune ? Peut-être cherchais-je en vain cet objet dans cette chaumière. Peut-être avait-il déjà été emporté. Ce genre de farce serait bien dans le style de Rhysand : m'entraîner dans ces bois pour me taquiner, pour observer mes réactions.

Et peut-être en voulais-je assez à Tamlin pour apprécier ce badinage dangereux. Peut-être étais-je aussi monstrueuse que la créature qui filait devant moi.

Rhysand et moi étions semblables, bien au-delà du pouvoir qu'il m'avait donné. Et il serait normal que Tamlin me déteste quand il comprendrait que j'étais partie pour de bon.

Je sentis soudain quelque chose, un signal – comme une tape sur mon épaule.

Je pivotai sur moi-même et, sans quitter des yeux la Tisserande et l'ensemble de la pièce, m'aventurai dans le dédale de tables et de déchets dont elle était encombrée. Comme un phare, un rayon de lumière, ce signal m'attirait dans une direction précise.

Alors, semblait-il me dire, *es-tu enfin venue me reprendre* ?

Oui, avais-je envie de répondre malgré moi.

Derrière moi, la Tisserande chantait toujours.

Que fit-il de ses deux yeux d'or ?
Il en orna sa viole à l'aurore.
Et de sa langue bien pendue
La nouvelle s'est répandue.

Je suivis la pulsation qui m'entraînait vers l'une des étagères les plus proches du foyer. Rien sur les deux premières, mais sur la troisième, juste au-dessus de mes yeux…

Je pouvais presque sentir son odeur de sel et de citron : le Graveur d'os n'avait pas menti.

Je me hissai sur la pointe des pieds pour mieux voir. Un vieux coupe-papier, des livres reliés dans un cuir que je ne voulais pas toucher, une poignée de glands, une couronne ternie de rubis et…

Une bague.

Une bague en brins d'or et d'argent tressés, semée de perles et sertie d'une pierre d'un bleu sombre, semblable à un saphir, mais seulement à première vue. Je n'en avais jamais vu de pareille même dans les bureaux de mon père. Celle-là… j'étais certaine d'avoir distingué les six pointes d'une étoile rayonnant sur sa surface ronde et opaque.

Rhysand… cette bague portait sa signature.

M'avait-il envoyée là seulement pour retrouver un bijou ?

Et la première corde a chanté

Je vois au loin le roi mon père.

Je jetai un coup d'œil à la Tisserande, puis évaluai la distance entre l'étagère et la porte. Je pouvais prendre la bague et disparaître en un éclair. Vite, sans bruit et sans éclat.

Et la deuxième corde a chanté

Je vois au loin la reine ma mère.

J'abaissai une main vers l'un des poignards fixés à ma ceinture en songeant que, si je revoyais Rhysand, je le lui planterais dans le ventre.

Je savais ce que ce serait d'enfoncer la lame dans sa chair. Je voyais déjà le sang en ruisseler et j'entendais son râle d'agonie…

Je chassai cette pensée quand l'humaine en moi resurgit à la surface de ma mémoire, couverte du sang des deux immortels.

Et les trois cordes ont entonné

Je vois ma sœur qui m'a noyée.

Ma main était calme et assurée quand je saisis la bague sur l'étagère.

Le chant s'interrompit.

Chapitre 21

Je me figeai. La bague était maintenant dans la poche de ma veste. La Tisserande avait fini sa chanson. En commencerait-elle une autre ?

Le rouet ralentit sa course.

Je reculai d'un pas vers la porte, puis d'un autre.

L'antique roue tournait de plus en plus lentement.

Dix pas me séparaient de la porte.

Cinq…

La roue tourna une dernière fois, si doucement que je distinguais chacun de ses rayons.

Deux…

Je me tournai vers la porte. La main blanche jaillit, saisit la roue et l'arrêta complètement.

La porte se referma devant moi.

Je cherchai la poignée. Il n'y en avait pas.

La fenêtre… rejoindre la fenêtre…

– Qui est entré dans ma maison ? demanda-t-elle doucement.

La terreur, une terreur à l'état pur, me saisit et je redevins humaine, faible et désemparée. Je redevins un être prêt à tout pour rester vivant…

Je tendis la main vers la fenêtre la plus proche de la porte. Elle n'avait ni poignée ni loquet. Ce n'était qu'une vitre solide et incassable.

La Tisserande tourna la tête vers moi.

Malgré son corps jeune et souple, sa splendide chevelure noire, la peau de son visage était grise, ridée et sèche. À la place de ses yeux béaient deux cavités noires et putrides. Ses lèvres flétries n'étaient plus que de profondes stries autour d'un trou découvrant des dents brisées comme si elles avaient broyé trop d'os.

Et je savais que, si je ne m'enfuyais pas, ce seraient bientôt les miens qu'elle croquerait.

Les narines de son nez affaissé, qui avait peut-être été joli et mutin, se dilatèrent comme si elle humait l'air dans ma direction.

– Qui êtes-vous ? fit sa voix jeune et mélodieuse.

Je découvris une issue – téméraire, suicidaire même, mais…

Je ne voulais pas mourir. Je ne voulais pas finir dévorée. Je ne voulais pas disparaître dans les ténèbres…

La Tisserande se leva de son tabouret et je sus que le temps qui m'était imparti touchait à sa fin.

– Qu'est-ce qui est à l'identique de toute chose mais sans pareil ? demanda-t-elle en faisant un pas vers moi d'une démarche gracieuse.

J'étais un loup. Acculée, je mordais.

Je saisis l'unique chandelle brûlant sur une table au centre de la pièce et la lançai sur les étagères chargées d'écheveaux, d'étoffes tissées de corps, de peaux, de vies, pour les libérer de leur prison.

Des flammes jaillirent. Le cri que poussa la Tisserande était si perçant que je crus que mon cœur allait éclater et mon sang bouillir dans mes veines.

Elle se rua vers le feu comme pour l'éteindre de ses mains immaculées et sa bouche aux dents pourries béait comme si tout l'intérieur de son corps n'était qu'un enfer noir.

Je m'élançai vers la cheminée et m'engageai dans le conduit.

Il était assez large pour me livrer passage. Je me hissai en m'appuyant sur mes bras. Mais, malgré ma force d'immortelle, j'étais maigre et affaiblie.

Je m'étais laissée dépérir, j'avais cessé de lutter comme un cheval sauvage qu'on aurait dompté.

Les briques noires de suie étaient inégales et branlantes, parfaites pour l'escalade.

Vite, plus vite ! m'exhortais-je.

Mes épaules raclaient la brique, l'intérieur de la cheminée puait la charogne et les cheveux brûlés, et la pierre était maculée d'huile qui sentait la graisse recuite…

Les cris de la Tisserande cessèrent alors que j'atteignais le milieu du conduit, au bout duquel j'entrevoyais déjà de la lumière et les feuilles des arbres. Chacune de mes respirations ressemblait à un sanglot.

Prenant appui sur d'autres briques, je me propulsai si brutalement que je sentis une violente douleur dans les bras, quand soudain…

J'étais coincée.

– Quelle est la petite souris qui grimpe dans ma cheminée ? entendis-je siffler la voix de la Tisserande.

Je baissai la tête et vis le visage ravagé de l'immortelle au-dessous de moi.

Le vide se fit dans mon esprit.

Je tentai de me hisser vers le haut, mais je ne pouvais plus avancer d'un centimètre.

J'allais mourir là, tirée vers le bas par ces magnifiques mains pour être dépecée et dévorée vive. Elle poserait sa bouche hideuse sur ma chair, mordrait, déchiquetterait, mastiquerait et…

Une terreur sans nom me submergea et je me retrouvai prisonnière sous

une montagne, dans une tranchée boueuse, face au middengard qui me chargeait.

Je ne pouvais plus respirer.

Les ongles de la Tisserande raclèrent la brique tandis qu'elle se hissait à son tour dans le conduit.

Je me débattis pour me dégager.

– Croyais-tu pouvoir fuir avec ton butin, petite voleuse ?

J'aurais préféré le middengard. J'aurais préféré ses dents acérées aux chicots de la Tisserande…

Arrête ! lança une voix du fond de mon esprit… *ma* voix.

Arrête. Respire à fond. Réfléchis.

La Tisserande se rapprochait. J'entendais la brique s'effriter sous ses doigts. Elle allait grimper vers moi comme si elle était une araignée et moi, la mouche prise dans sa toile…

Arrête ! répéta la voix. Ce mot apaisa le tumulte de mon esprit.

J'avais survécu au middengard et à Amarantha. Et j'avais reçu des pouvoirs – des pouvoirs considérables.

J'avais la vigueur d'une immortelle.

Je frappai la brique de toutes mes forces. La Tisserande poussa un cri aigu quand les débris plurent sur elle.

Je n'étais pas un animal, sauvage ou apprivoisé, ni une marionnette.

J'étais une survivante et j'étais forte.

Je ne serais plus jamais faible et désemparée. Je ne plierais plus jamais. Je ne me laisserais plus jamais domestiquer.

Je frappai la paroi à coups redoublés. La Tisserande s'immobilisa et je sentis enfin une brique se déchausser et tomber dans ma main.

Je la lançai de toutes mes forces sur sa face hideuse.

J'entendis le craquement de son crâne et un rugissement de douleur tandis qu'un sang noir jaillissait. Je me démenai, écorchant mes épaules à la brique, et réussis enfin à me dégager. Je poursuivis sur ma lancée jusqu'en haut de la cheminée, me hissai sur le rebord, puis dégringolai sur le toit de chaume. Je m'aperçus alors que ce n'était pas un assemblage de foin, mais de… cheveux. Et comme j'étais couverte de la graisse de la cheminée, ils se collèrent à moi par paquets. La bile me monta à la gorge, mais j'entendis le claquement de la porte de la chaumière ouverte à la volée, puis un cri.

Impossible de descendre. Je devais fuir par la voie des airs.

Je rampai sur le toit vers la branche basse la plus proche de moi, l'empoignai et grimpai en me frayant un chemin au milieu des feuilles et de la mousse.

– OÙ ES-TU ? hurla la Tisserande.

Mais j'atteignais déjà l'arbre voisin et m'éloignais en bondissant de branche en branche et en m'éraflant les mains sur les écorces.

Où était donc passé Rhysand ?

Je m'enfuis, poursuivie par les cris de la Tisserande qui diminuaient peu

à peu.

Je le vis soudain, allongé sur une branche d'arbre devant moi.

– Qu'avez-vous fabriqué pendant tout ce temps ? demanda-t-il d'une voix traînante.

Je m'arrêtai, à bout de souffle.

– Oh… vous ! sifflai-je entre mes dents.

Mais il leva un doigt vers ses lèvres, me rejoignit sur ma branche, passa un bras autour de ma taille et prit son envol.

Grâce au tamisage, nous étions déjà au-dessus du pavillon du Vent.

Nous tombions en chute libre et je n'avais plus assez de souffle pour crier quand ses ailes se déployèrent, freinant notre descente. Il vira pour nous propulser par la fenêtre ouverte de ce qui ressemblait à une salle d'état-major. Cassian était là, en pleine discussion avec Amren.

Tous deux se pétrifièrent alors que nous atterrissions sur le sol rouge.

Un miroir était accroché au mur derrière eux et à la vue de mon reflet, je compris leur stupeur.

Mon visage était écorché et sanguinolent, j'étais couverte de terre, de graisse et de poussière de mortier, des cheveux collaient à ma peau et je sentais…

– Vous puez la viande grillée ! s'écria Amren avec une grimace.

Cassian lâcha le manche du poignard qui pendait à sa ceinture.

Encore pantelante, je m'efforçais de reprendre mon souffle. Les cheveux collés à ma peau me démangeaient et…

– Vous l'avez tuée ? demanda Cassian.

– Non, répondit Rhysand à ma place en repliant ses ailes. Mais vu les hurlements de la Tisserande, je brûle d'envie de savoir ce que notre chère petite Feyre lui a fait subir.

De la graisse… J'étais couverte de la graisse de morts…

Je vomis sur le sol.

Cassian jura. Sur un geste d'Amren, le vomi et la saleté dont j'étais maculée disparurent en un clin d'œil. Mais je sentais encore sur moi comme le fantôme de leur présence, les restes de ces morts…

– Elle m'a… détectée, articulai-je en m'affaissant contre la grande table noire et en m'essuyant la bouche d'un revers de manche. Comme elle avait verrouillé porte et fenêtres, j'ai dû m'enfuir par la cheminée, et je suis restée coincée dans le conduit.

Cassian haussa les sourcils.

– Quand elle a essayé de m'y rejoindre, achevai-je, je lui ai lancé une brique à la tête.

Un ange passa.

– Et toi, où étais-tu ? demanda Amren à Rhysand.

– J'attendais assez loin pour qu'elle ne puisse sentir ma présence.

– J'aurais eu bien besoin d'aide, maugréai-je.

– Vous avez survécu, dit-il. Et vous vous êtes tirée d'affaire toute seule.

Je compris à l'éclat métallique de ses yeux qu'il savait très bien que j'avais été prise de panique et que cela avait failli causer ma perte. Mais il m'avait laissée affronter ma peur, car si une terreur semblable s'emparait de moi au moment de faire usage du Livre, je ne lui serais d'aucune utilité.

– C'était donc ça ! Il ne s'agissait pas seulement de cette bague stupide, lançai-je en la tirant de ma poche et en la jetant sur la table. Ce n'était pas pour mettre à l'épreuve mes pouvoirs, mais pour évaluer ma capacité à garder mon sang-froid.

Cassian jura de nouveau, les yeux rivés à la bague. Amren secoua la tête et ses cheveux oscillèrent comme un rideau de soie noire.

– Brutal, mais efficace, commenta-t-elle.

– Maintenant, vous savez que vous êtes capable de retrouver certains objets, donc la moitié du Livre dissimulée à la Cour de l'Été, et de vous maîtriser, déclara Rhysand.

– Tu es un beau fumier, Rhysand, lâcha calmement Cassian.

– Tu ferais la même chose à ma place, répliqua Rhysand.

Cassian haussa les épaules comme s'il l'admettait.

Je regardai mes mains aux ongles cassés et incrustés de sang.

– J'aimerais apprendre… à combattre. Si votre offre est encore valable, dis-je à Cassian.

Il fronça les sourcils, mais ne fit même pas mine de consulter Rhysand du regard.

– Si je vous entraînais, vous ne tarderiez pas à me maudire, répondit-il. Et je ne connais rien à l'entraînement des mortels. J'ignore ce que votre corps peut endurer – ou plutôt ce qu'il pouvait endurer, rectifia-t-il avec une grimace. Enfin, nous verrons bien.

– Je ne veux plus être obligée de fuir, dis-je.

– C'est pourtant ce qui vous a sauvée aujourd'hui, intervint Amren.

Je l'ignorai et repris :

– Je veux être capable de combattre pour survivre. Je ne veux pas être contrainte d'attendre les secours. Alors ? Est-ce que j'ai fait mes preuves ? demandai-je à Rhysand, les bras croisés.

Il se contenta de prendre la bague et d'incliner la tête en signe de remerciement.

– Elle appartenait à ma mère, dit-il comme si c'était une réponse satisfaisante.

– Comment l'avez-vous perdue ? demandai-je.

– Je ne l'ai pas perdue. Ma mère me l'a léguée, puis reprise quand j'ai atteint ma maturité pour la confier à la Tisserande.

– Pourquoi ?

– Pour éviter que je n'en fasse mauvais usage.

Tout cela n'avait aucun sens pour moi. Je n'avais plus qu'une idée en tête : prendre un bon bain et me reposer. J'en avais tellement envie que je sentais mes genoux flageoler rien qu'à cette idée.

Quand je levai les yeux vers Rhysand, il saisit ma main, déploya ses ailes et nous emporta de nouveau dans les airs jusqu'à l'hôtel particulier. Une baignoire se remplissait déjà d'eau chaude dans ma chambre. Je me dirigeai vers elle en chancelant, car l'épuisement me terrassait.

– Et si vous vous entraîniez… pour améliorer vos pouvoirs ? me demanda soudain Rhysand.

– Si je travaillais ces pouvoirs avec vous, nous finirions par nous entretuer, répondis-je.

– Oh ! certainement, déclara-t-il, mais ça pourrait être amusant. Considérez dès maintenant que cet entraînement est une obligation officielle de notre collaboration. Allez, poursuivit-il, essayez donc de franchir mon bouclier.

Je savais ce qu'il entendait par là.

– Je suis fatiguée et l'eau du bain va refroidir, répondis-je.

– Je veillerai à ce qu'elle reste aussi chaude que maintenant. Et si vous maîtrisiez vos pouvoirs, vous pourriez en faire autant.

Je me renfrognai, mais fis un pas vers lui, puis un autre, et il recula à mesure que j'avançais. La sensation persistante de la graisse et des cheveux collés à ma peau me rappelait ce qu'il m'avait fait faire…

Je soutins le regard de ces yeux violets scintillants.

– Vous le sentez, n'est-ce pas ? Vous sentez votre pouvoir frémir en vous ? demanda-t-il.

– Et alors ?

Il haussa les épaules.

– Je suis surpris qu'Ianthe ne vous ait pas disséquée pour voir à quoi il ressemble, répondit-il.

– Qu'avez-vous contre elle, au juste ?

– Je considère les Grandes Prêtresses comme une perversion de ce qu'elles étaient – ou de ce qu'elles promettaient d'être autrefois, et Ianthe est la pire de toutes.

– Pourquoi ? demandai-je, l'estomac noué.

– Je vous le montrerai si vous parvenez à franchir mes défenses mentales.

Je compris alors pourquoi la conversation avait pris ce tour : encore une provocation de sa part.

Je me représentai ce lien qui nous reliait, ce fil de lumière torsadé… et, à l'autre extrémité, le bouclier noir de ses défenses mentales. Je l'avais déjà franchi auparavant… sans savoir comment.

– J'ai subi assez d'épreuves pour aujourd'hui, décrétai-je.

Rhysand fit les deux pas qui nous séparaient.

– Les Grandes Prêtresses se sont introduites dans quelques cours – principalement celles de l'Aube, du Jour et de l'Hiver. Elles ont des espions un peu partout et leurs fidèles sont d'une dévotion quasi fanatique. Elles ont échappé à nos cinquante ans de captivité parce qu'elles ont vécu cachées. Je

ne serais pas surpris qu'Ianthe essaie de s'établir à la Cour du Printemps.

– Vous voulez dire qu'elles sont corrompues ?

– Non. Certaines de ces prêtresses sont compatissantes, dévouées et pleines de sagesse. Mais d'autres sont complètement hypocrites… et ce sont celles que je considère comme les plus dangereuses.

– Et Ianthe ?

Ses yeux brillèrent, mais il ne répondit pas. Il laissait ces interrogations sur Ianthe en suspens, comme un appât…

Et je mordis : je projetai aveuglément tout mon pouvoir dans notre lien et poussai un cri quand il s'écrasa sur son bouclier. J'en sentais l'impact comme si je m'étais heurtée à un mur.

Rhysand ricana et ma vision se teinta de rouge.

– Admirable… plutôt brouillon, mais admirable comme effort, commenta-t-il. Tenez, un petit aperçu.

Il saisit ma main. Le lien entre nous se tendit à se rompre, je sentis l'énergie qui palpitait en moi et…

Il faisait sombre et je sentais sa présence écrasante de l'autre côté de son bouclier noir. Ce bouclier était issu de millénaires de poursuites, d'agressions et de haines. J'en effleurai mentalement la surface.

Comme un chat sauvage faisant le gros dos, il ronronna… et baissa sa garde.

Son esprit s'ouvrit à moi, ou du moins l'antichambre de cet esprit – un espace ménagé pour me laisser entrevoir…

Une chambre taillée dans l'obsidienne. Un lit gigantesque aux draps noirs, assez large pour accueillir des ailes.

Et, étendue toute nue sur ce lit, Ianthe.

Je reculai en comprenant que c'était un souvenir. Un souvenir d'Ianthe dans son lit, dans sa cour sous cette montagne, les pointes de ses seins opulents dressées dans le froid…

– Mais ce n'est pas tout, fit la voix de Rhysand qui semblait venir de très loin alors que je tentais de m'enfuir.

Mais mon esprit se heurta à son bouclier mental. Il m'avait emprisonnée de l'autre côté du bouclier…

– Vous m'avez fait attendre, le réprimanda Ianthe sur un ton boudeur.

Je sentis la dureté du bois sculpté contre mon dos, ou plutôt dans le dos de Rhysand quand il s'appuya contre la porte.

– Sortez, ordonna-t-il.

Ianthe fit la moue, replia une jambe et écarta les cuisses pour s'offrir entièrement à sa vue.

– Je vois bien comment vous me regardez, Grand Seigneur.

– Vous ne voyez que ce que vous voulez voir, répondit-il en même temps que moi, et la porte s'ouvrit. Sortez.

Ianthe lui adressa un sourire enjôleur.

– J'ai entendu dire que vous aimez jouer, reprit-elle, et sa main

délicate descendit vers son ventre puis en dessous de son nombril. Je peux être une compagne de jeu divertissante, vous savez.

Une fureur glacée l'envahit. Il soupesa les avantages et les inconvénients de la fracasser contre le mur. Elle le traquait sans répit – lui et les autres mâles de la cour. Azriel était parti la veille au soir pour cette raison et Mor était prête à lui rompre le cou.

– Je croyais que votre loyauté allait à d'autres cours, dit-il avec la froideur glaciale d'un Grand Seigneur.

– Ma loyauté va à l'avenir de Prythian et au véritable pouvoir de ce pays.

Ses doigts glissèrent entre ses jambes et y restèrent. Elle poussa un cri étranglé quand il projeta sur elle l'un des tentacules de son pouvoir, clouant son bras au lit.

– Savez-vous ce que notre union apporterait au monde ? demanda-t-elle en le dévorant des yeux.

– Vous voulez dire à vous-même.

– Notre fils pourrait régner sur Prythian.

Il ressentit un amusement cruel.

– Vous voulez ma couronne… et moi comme étalon ?

Elle essaya de se dégager, mais il la maintenait solidement grâce à son pouvoir.

– Je ne vois personne d'autre qui soit digne de ce rang, répondit-elle.

Il savait qu'elle serait une source d'ennuis. Il pouvait la tuer pour étouffer la menace dans l'œuf et affronter la fureur des autres prêtresses, ou bien… attendre et voir ce qui arriverait.

– Sortez de mon lit, de ma chambre et de ma cour, ordonna-t-il, et il relâcha son pouvoir pour la laisser partir.

Les yeux d'Ianthe s'assombrirent. Elle se leva et, sans se soucier de ses vêtements drapés sur une chaise, s'approcha de lui, sa poitrine dansant au rythme de sa démarche. Elle s'arrêta à moins d'un pas de lui.

– Vous n'avez pas la moindre idée des sensations que je pourrais vous faire éprouver, ô Grand Seigneur, dit-elle, et elle tendit la main vers son entrejambe.

Le pouvoir de Rhysand encercla les doigts d'Ianthe avant qu'ils ne se referment sur lui et il les tordit.

Ianthe hurla, voulut reculer, mais le pouvoir la clouait sur place, un pouvoir immense qui l'encerclait, prêt à la tuer comme un aspic guettant une souris. Rhysand se pencha vers elle.

– N'essayez plus jamais de me toucher, lui dit-il à l'oreille. Ni moi ni aucun homme de cette cour.

Il usa de tout son pouvoir pour sectionner os et tendons, et elle hurla de nouveau.

– Votre main guérira, mais si vous touchez à n'importe quel habitant de ce pays, c'est votre personne tout entière qui en subira les conséquences.

Des larmes de douleur ruisselèrent sur le visage d'Ianthe, aussitôt éclipsées par la haine illuminant son regard.

– Vous le regretterez, vociféra-t-elle.

Il eut un rire doux et l'expédia dans le couloir, où elle atterrit sur les fesses. Ses vêtements l'y rejoignirent quelques secondes plus tard et la porte de la chambre se referma brutalement.

Comme un ruban tendu tranché par des ciseaux, ce souvenir se détacha, le bouclier qui était derrière moi s'abaissa pour me livrer passage et je ressortis, chancelante, en cillant dans la lumière du jour.

– Règle numéro un, énonça Rhysand, le regard encore brillant de rage, n'entrez jamais dans l'esprit de quelqu'un sans garder une issue. Les *daemati* peuvent vous ouvrir toutes grandes les portes de leur esprit, puis les refermer sur vous afin de vous réduire en esclavage.

Je frissonnai à cette idée, mais ce qu'il venait de me montrer m'impressionnait davantage…

– Règle numéro deux, poursuivit-il, le visage dur comme la pierre. Quand…

– Quand est-ce arrivé ? l'interrompis-je.

– Il y a un siècle. À la Cour des Cauchemars. Je l'avais autorisée à venir me rendre visite après des années de supplications de sa part. Elle disait qu'elle voulait établir des liens entre la Cour de la Nuit et les prêtresses. J'avais entendu parler d'elle et de ce qu'elle était… Mais je savais aussi qu'elle était jeune et inexpérimentée, et j'espérais qu'elle apporterait à son ordre le renouveau dont il avait le plus grand besoin. En réalité, elle avait déjà été conditionnée par certaines de ses sœurs les plus malfaisantes.

Je déglutis péniblement, le cœur battant.

– Elle ne se conduisait pas ainsi à…, commençai-je.

Lucien… je me souvenais que Lucien la détestait. Il avait fait de vagues allusions à ses avances, à l'aversion qu'elle lui inspirait…

J'en eus la nausée. L'avait-elle poursuivi, lui aussi ? Avait-il… été forcé de lui céder, à cause du rang qu'elle occupait ?

Si je rentrais un jour à la Cour du Printemps… comment pourrais-je convaincre Tamlin de la renvoyer ? Et si, depuis mon départ, elle était…

– Règle numéro deux, reprit Rhysand, soyez prête à voir des choses qui risquent de vous déplaire.

Cinquante ans plus tard à peine, Amarantha avait fait subir à Rhysand ce pour quoi il avait voulu tuer Ianthe. Et il avait obtempéré pour protéger les siens. Pour protéger Azriel et Cassian des cauchemars qui le hanteraient éternellement, pour leur épargner de souffrir encore après ce qu'ils avaient enduré enfants…

Quand je levai la tête pour poser d'autres questions, il avait disparu.

Je me déshabillai, défis non sans mal les courroies et les boucles du baudrier qu'il avait ajustées sur moi… Quand était-ce ? À peine quelques heures plus tôt.

J'avais pourtant l'impression qu'une vie entière s'était écoulée entretemps. Et maintenant, j'étais apparemment une chasseuse de Livre qualifiée.

C'était toujours mieux que d'être une épouse destinée à organiser des fêtes et à engendrer des Grands Seigneurs, ce qu'Ianthe avait voulu faire de moi pour servir ses ambitions.

L'eau du bain était encore chaude, comme promis. Je méditai sur ce qu'il m'avait montré, hantée par la vision de cette main tendue vers son entrejambe, par la possessivité et l'arrogance de ce geste…

Je chassai ce souvenir et constatai que l'eau du bain était devenue froide.

Chapitre 22

Faute de réponse de la Cour de l'Été le lendemain matin, Rhysand décida de nous emmener au royaume des mortels.

– Que porte-t-on au juste chez les mortels ? me demanda Mor, qui était étendue sur mon lit.

Pour quelqu'un qui avait dansé et bu toute la nuit, elle paraissait scandaleusement fraîche. Cassian et Azriel, qui avaient passé le petit déjeuner à grommeler et à grimacer, donnaient l'impression qu'une file d'attelages avait roulé sur eux. Je me demandai comment ce serait de sortir un soir avec eux, pour voir ce que Velaris avait à offrir comme distractions.

J'examinai les vêtements de ma penderie.

– On se couvre, répondis-je. Tout le corps. Les femmes sont parfois décolletées de manière plus ou moins audacieuse selon l'occasion, mais tout le reste de leur corps est dissimulé sous des corsages, des jupes, des jupons et un tas de fanfreluches.

– On dirait que les femmes de ce royaume n'ont pas l'habitude de s'enfuir… ni de combattre. Je n'ai pourtant pas le souvenir que c'était le cas il y a cinq siècles.

J'examinai un ensemble turquoise brodé d'or – somptueux, coloré et royal.

– Malgré le mur, la menace d'incursions d'immortels persiste, expliquai-je. Je suppose que des vêtements plus pratiques auraient été nécessaires pour fuir ou combattre les intrus. J'ignore la raison de ces changements vestimentaires.

Je décrochai l'ensemble et le montrai à Mor pour avoir son avis. Elle acquiesça sans faire de commentaire ni me « conseiller » comme l'aurait fait Ianthe.

Je chassai l'image de la prêtresse et le souvenir de ce qu'elle avait voulu faire à Rhysand.

– De nos jours, repris-je, la plupart des mortelles se marient, ont des enfants et préparent ensuite les mariages de ces enfants. Certaines parmi les plus pauvres travaillent aux champs et quelques-unes s'engagent comme

mercenaires. Mais plus les mortelles sont riches, plus leur liberté et leur rôle social sont restreints. On pourrait pourtant croire que l'argent vous permet de faire tout ce que vous voulez.

– Il arrive la même chose à certaines Grandes Fae, observa Mor.

Je me dissimulai derrière le paravent afin d'ôter le peignoir que j'avais passé plus tôt.

– À la Cour des Cauchemars, les femmes sont… très prisées, poursuivit Mor d'une voix plus basse et plus froide. Notre virginité est jalousement gardée avant d'être vendue au plus offrant, au parti le plus avantageux.

Je m'habillai, ne fût-ce que pour m'occuper en me préparant à entendre le pire.

– À ma naissance, j'avais plus de pouvoir que quiconque dans ma famille, y compris les hommes, commença-t-elle. Et il m'était impossible de le dissimuler, car ils pouvaient flairer ce pouvoir, de la même manière qu'on peut repérer l'héritier d'un Grand Seigneur avant son accession au trône. Cette magie laisse sur vous comme une marque… ou un écho. À douze ans, alors que je n'avais pas encore saigné, je priais pour qu'on ne me marie à personne, pour échapper au sort que mes cousines plus âgées avaient subi : des mariages sans amour et parfois marqués par la violence.

Je passai ma tunique et boutonnai les manches.

– Mais quelques jours après mes dix-sept ans, j'ai saigné pour la première fois, poursuivit Mor. Et dès ce moment, mes pouvoirs ont atteint un paroxysme : même cette maudite montagne en a tremblé. Mais au lieu d'en être horrifiées, les familles les plus puissantes de la Cité de Pierre m'ont considérée comme un parti de premier choix, car elles voulaient transmettre mes pouvoirs à leur lignée.

– Et vos parents ? demandai-je en passant des souliers bleu nuit.

– Ils étaient fous de joie car ils pouvaient choisir parmi les familles les plus puissantes. Ils n'ont tenu aucun compte de mes supplications pour faire moi-même ce choix. La suite de cette histoire est longue et éprouvante. Je vous la raconterai un autre jour. J'étais seulement venue vous dire que je n'irai pas avec vous chez les mortels.

– À cause de la manière dont ils traitent leurs femmes ?

Les yeux bruns de Mor brillaient, mais leur expression restait calme.

– Quand les reines des mortels viendront nous rendre visite, je serai là, répondit-elle. J'aimerais retrouver dans leurs visages les traits de quelques-uns de mes amis morts depuis bien longtemps. Mais je ne crois pas que je pourrai supporter la vue d'autres…

– Est-ce Rhysand qui vous a ordonné de ne pas venir ?

– Non, dit-elle avec un petit rire. Au contraire, il a voulu me convaincre de venir. Il m'a dit que je me conduisais de manière ridicule. Mais Cassian, lui… Il comprend ce que je ressens. À nous deux, nous avons fait rouler Rhys sous la table la nuit dernière.

Je haussai les sourcils. Je savais maintenant pourquoi ils étaient sortis la

veille au soir : afin de convaincre Rhysand de ne pas insister davantage. Mor répondit à la question qu'elle avait lue dans mes yeux.

– Cassian et Rhys m'ont aidée à m'enfuir de la Cour des Cauchemars alors qu'ils n'avaient encore aucun rang social, expliqua-t-elle. Rhys ne s'exposait qu'à une punition légère s'il était pris, mais Cassian a tout risqué pour me faire évader. Quand il en parle, il ne fait qu'en rire et je sais qu'il se considère comme un bâtard de basse condition. Il ne comprend même pas qu'il vaut mieux que n'importe quel immortel de cette cour ou d'ailleurs. Lui et Azriel, précisa-t-elle.

Azriel qui se tenait toujours un peu à l'écart, Azriel nimbé d'ombres qui semblaient se dissiper en présence de Mor… J'aurais aimé en savoir plus sur ses relations avec lui, mais dix coups sonnèrent à l'horloge : l'heure du départ.

Mes cheveux étaient relevés au sommet de ma tête en une couronne de tresses devant laquelle était disposé un petit diadème en or incrusté de lapis-lazuli. Des pendants assortis dansaient à mes oreilles. Je pris les deux bracelets d'or tressé posés sur la commode et en passai un à chaque poignet.

– J'aimerais vous présenter à mes sœurs un jour, si vous le voulez bien, dis-je à Mor. J'aimerais qu'elles entendent votre histoire. Pour qu'elles sachent que, même après avoir enduré de telles épreuves, on peut rester bienveillant, savoir encore faire confiance aux autres et leur tendre la main.

Mor cilla et serra les lèvres. Je me dirigeai vers la porte, puis m'arrêtai, la main sur la poignée.

– Vous vous êtes montrée attentionnée envers moi à mon arrivée à la Cour de la Nuit, lui dis-je. Je regrette de ne pas avoir su l'apprécier à sa juste valeur, mais c'était un moment difficile pour moi. J'avais besoin de temps pour m'adapter…

– Moi aussi, j'ai des bons et des mauvais jours. Ne laissez pas les mauvais gâcher tout le reste.

Cette journée s'annonçait toutefois difficile.

Amren devait rester à Velaris avec Mor pour gouverner la ville et préparer notre expédition en Hybern. Pour le vol, j'avais donc le choix entre Rhysand, Azriel et Cassian.

Rhysand nous ferait franchir le mur par l'une de ses brèches, au large de la côte.

Quand je le vis dans l'entrée avec les autres, je sentis de nouveau ses mains sur mes cuisses, je me retrouvai à l'intérieur de son esprit et je ressentis sa rage froide, sa détermination à se défendre, à protéger son peuple et ses amis coûte que coûte. Il avait vu et subi des horreurs sans nom, mais il avait touché mes jambes aussi doucement que…

Je chassai cette pensée.

– Je volerai avec Azriel.

Rhysand et Cassian me dévisagèrent comme si j'avais annoncé que

j'allais parader dans Velaris complètement nue, mais le fils de l'invisible inclina la tête en signe d'assentiment, ce qui trancha la question.

Rhysand emmena d'abord Cassian, puis revint chercher Azriel et moi-même un instant plus tard.

Le maître-espion avait attendu en silence. Je dissimulai mon embarras de mon mieux lorsqu'il me prit dans ses bras. Les ombres qui chuchotaient à son oreille caressaient ma nuque et mes joues. Rhysand se renfrogna à ce spectacle et je le foudroyai du regard.

– Faites en sorte que le vent ne me décoiffe pas complètement, lui dis-je.

Il ricana, saisit le bras d'Azriel et un tourbillon noir nous engloutit.

J'entrevis des étoiles, des ténèbres, les mains balafrées d'Azriel qui me tenaient fermement, mes bras passés à son cou, fis appel à tout mon courage et attendis en comptant les secondes…

Une lumière vive m'éblouit, suivie d'un vent rugissant et ce fut la chute sans fin…

Maintenant, nous filions droit devant nous, comme une flèche. Le corps d'Azriel était chaud et vigoureux, et ses mains blessées me tenaient avec douceur. Ses ombres ne nous suivaient plus, comme s'il les avait laissées à Velaris.

Au-dessous de nous s'étendait le vaste océan bleu. Au-dessus de nos têtes, des forteresses de nuages s'alignaient et, à ma gauche, une traînée noire barrait l'horizon : la terre.

La terre de la Cour du Printemps.

Je me demandai si Tamlin était en ce moment même sur la côte occidentale. Il avait souvent fait allusion à des troubles dans cette région. Pouvait-il flairer ma présence ? *Notre* présence ?

Je refusai d'y penser davantage, surtout en cet instant où je sentais la présence du mur.

Quand j'étais encore mortelle, ce n'était qu'une barrière invisible.

En tant que Fae, je ne le voyais pas davantage, mais j'entendais les crépitements de son pouvoir et son goût âcre imprégnait ma langue.

– C'est répugnant, n'est-ce pas ? me lança Azriel dont la voix basse était presque couverte par le rugissement du vent.

– Je comprends comment il a réussi à vous… à nous tenir à distance pendant tant de siècles, observai-je alors que chaque seconde nous rapprochait de cette source de pouvoir vertigineux.

– Vous vous y ferez.

J'étais trop proche de lui pour voir son visage. Je regardai la lumière danser à l'intérieur de son siphon de saphir. On aurait cru voir l'œil d'une bête à demi endormie dans un désert de glace.

– Je ne sais plus vraiment où est ma place, avouai-je.

– Moi non plus, après cinq siècles et demi d'existence, déclara Azriel.

Il resserra son étreinte comme pour me prévenir de rassembler tout mon courage.

Comment connaissait-il l'emplacement de la brèche ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je ne voyais que le bleu infini du ciel. Mais je sentis la présence du mur alors que nous le franchissions, son pouvoir qui jaillissait pour tenter de refermer la brèche, en vain…

Nous étions maintenant de l'autre côté.

Le vent était mordant et le froid me coupait le souffle malgré mon manteau doublé de fourrure. Ce vent âpre paraissait pourtant moins vivant que l'air printanier que nous avions laissé derrière nous.

Azriel vira et se dirigea vers la côte. Rhysand et Cassian survolaient maintenant les terres. Frissonnante, je me blottis dans la chaleur du corps d'Azriel.

Au-delà d'une plage de sable au pied de falaises s'étendaient des plaines couvertes de neige et de forêts dévastées par l'hiver.

Les terres des mortels.

Mon pays natal.

Chapitre 23

Un an s'était écoulé depuis que, dans ce labyrinthe de neige et de glace, j'avais traqué et abattu un immortel, la haine au cœur.

Le manoir familial aux toits émeraude était aussi attrayant en cette fin d'hiver qu'en été, mais d'une beauté différente. Les tons chauds du marbre contrastaient avec l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre. Les fenêtres et les portes étaient ornées de branches de sapin et de houx. C'était la seule décoration et la seule célébration auxquelles les humains consentaient depuis l'érection du mur, car ces festivités leur rappelaient trop les immortels.

Après ce que j'avais enduré pendant ces trois mois sous la domination d'Amarantha, je n'osais même pas imaginer les effets des millénaires de règne des immortels, leurs ravages sur une culture et sur un peuple.

Sur mon peuple, ou ce qu'il avait été.

La capuche de mon manteau relevée, les mains enfouies dans les poches, je restais plantée devant la porte à double battant du manoir, écoutant le son limpide de la cloche que je venais de faire sonner.

Derrière moi, mes trois compagnons attendaient, rendus invisibles par Rhysand, car je leur avais expliqué qu'il valait mieux que je parle d'abord à ma famille seule.

La porte s'entrouvrit sur le visage rond et jovial de l'intendante – Mme Laurent, me rappelai-je.

– Puis-je vous aider ?

Mes oreilles et ma couronne étaient dissimulées sous ma capuche, mais l'éclat et l'immobilité de mon visage me trahissaient… Elle n'ouvrit pas davantage la porte.

– Je suis venue voir ma famille, lui dis-je d'une voix étranglée.

– Votre… votre père est en voyage d'affaires, mais vos sœurs…

Elle s'interrompit et ne bougea pas d'un millimètre.

Elle savait. Elle avait senti que quelque chose avait changé en moi…

Ses yeux scrutèrent les alentours du manoir : pas de voiture ni de chevaux. Pas d'empreintes dans la neige.

Elle devint livide et je me maudis d'avoir été si imprévoyante.

– Madame Laurent ?

Quelque chose se brisa en moi au son de la voix d'Elain. Elle se tenait derrière l'intendante.

Cette douceur, cette bonté, cette innocence juvénile préservée de Prythian, inconsciente de ce que j'avais fait, de ce que j'étais devenue…

Je reculai d'un pas. Je me sentais incapable d'infliger cette épreuve aux miens…

Le visage d'Elain apparut derrière l'épaule dodue de Mme Laurent. Elle avait toujours été la plus belle de nous trois, douce et émouvante comme une aube d'été.

Elain ressemblait trait pour trait au souvenir que j'avais gardé enfoui quand, au fond de mon cachot, je me répétais que si j'échouais et qu'Amarantha franchissait le mur, Elain mourrait. Et il en irait de même si le roi d'Hybern abattait le mur et que je ne retrouvais pas le Livre des Sorts.

Les cheveux châtain doré d'Elain étaient à demi relevés, et ses yeux d'un brun chaud et grands ouverts m'observaient. Ils se remplirent soudain de larmes qui roulèrent sur ses joues pâles.

Mme Laurent ne bougeait pas d'un millimètre, prête à me claquer la porte au nez au moindre faux pas.

– Elain…, articulai-je d'une voix rauque.

J'entendis soudain un bruit de pas dans l'escalier derrière elles.

– Madame Laurent, préparez du thé et apportez-le au salon, ordonna une voix.

Après m'avoir adressé un regard qui me promettait la mort si je faisais le moindre mal à mes sœurs, l'intendante tourna les talons et me laissa seule face à Elain qui pleurait toujours silencieusement.

Je franchis le seuil et levai les yeux vers l'escalier où Nesta, une main posée sur la rampe, me dévisageait comme si j'étais un fantôme.

L'intérieur du manoir était splendide, mais donnait l'impression d'être inhabité et sans passé comparé à l'ancienneté et à l'usure chaleureuse des demeures de Rhysand à Velaris.

Assise devant la cheminée en marbre du salon, le visage à demi dissimulé sous ma capuche et les mains tendues vers le feu ronflant, je me sentais comme un loup dans la bergerie. Ou un spectre.

J'étais trop démesurée pour ces salles, pour cette fragile existence de mortels, trop souillée, trop sauvage et trop… puissante. Et j'allais laisser une marque indélébile sur leurs vies.

J'ignorais où étaient Rhysand, Cassian et Azriel. Peut-être nous observaient-ils, mués en ombres, dans un angle de la salle. Peut-être étaient-ils restés dehors dans la neige. Je croyais Cassian et Azriel tout à fait capables de survoler le domaine en ce moment même, d'examiner la disposition des lieux et de décrire au-dessus d'eux des cercles de plus en plus larges pour parvenir

au village, à mon ancienne chaumière, voire jusqu'à la forêt.

Nesta semblait avoir vieilli. Ce n'était pas tant son visage, toujours aussi grave et imposant, que l'expression de ses yeux et son maintien qui lui donnaient l'air plus âgé.

Assises en face de moi sur un petit canapé, mes sœurs me regardaient, attendant que je prenne la parole.

– Où est père ? demandai-je.

C'était la seule question qui me parut sans risque.

– À Neva, répondit Nesta, mentionnant l'une des plus grandes villes du continent. Il fait des affaires avec des marchands venus de l'autre bout du monde. Et il assiste à un sommet sur le danger qui nous guette de l'autre côté du mur. Un danger dont tu es peut-être venue nous avertir ? demanda-t-elle sans détour, ce qui était typique d'elle.

Elain prit sa tasse de thé.

– Quelle que soit la raison de ta visite, Feyre, nous sommes heureuses de te voir. Et de te savoir en vie. Nous te croyions…

Je rejetai ma capuche sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

La tasse d'Elain tinta contre sa soucoupe quand elle vit mes yeux, mes mains plus longues et plus déliées qu'autrefois, mon visage d'immortelle…

– J'étais morte, répondis-je brutalement. J'étais morte et j'ai été ressuscitée… et transformée en immortelle.

Elain reposa sa tasse qui tremblait et du liquide ambre en déborda dans la soucoupe. Alors qu'elle se penchait, Nesta s'interposa imperceptiblement entre elle et moi.

– Il faut que vous m'écoutiez, dis-je en soutenant le regard de Nesta.

Je leur racontai mon histoire. Je leur décrivis ce que j'avais vécu Sous la Montagne de manière aussi détaillée que possible, en me faisant parfois violence. Je leur parlai de mes épreuves, d'Amarantha, de ma mort et de ma résurrection.

J'eus plus de mal à évoquer les mois qui avaient suivi ma sortie de Sous la Montagne, et mon récit fut plus concis.

Je leur expliquai la menace que constituait Hybern, ce que j'attendais d'elles, de nous et le rôle que devait jouer le manoir familial.

Quand j'eus terminé, elles restèrent silencieuses et les yeux agrandis.

– Tu voudrais que d'autres Grands Fae viennent… ici. Et les reines de notre royaume aussi, bredouilla Elain.

J'acquiesçai.

– Trouve un autre lieu pour ces rencontres, décréta Nesta. Je ne veux pas de ces gens chez moi ni près d'Elain.

– Nesta, je t'en prie…, l'implorai-je. Il n'y a pas d'autre endroit. Ailleurs, je serais traquée et mise à mort.

– Et nous ? riposta Nesta. Que deviendrons-nous quand les gens d'ici sauront que nous sympathisons avec des immortels ? À leurs yeux, nous ne vaudrons pas mieux que les Enfants des Élus. Nous perdrons notre rang et

notre influence dans la société. Et le mariage d'Elain…

– Le mariage ? répétai-je avec stupeur.

Je n'avais pas remarqué au doigt d'Elain la bague sertie d'un diamant dont l'anneau de métal sombre brillait à la lueur du feu. Elle la contemplait, très pâle.

– Dans cinq mois, précisa Nesta. Elle épouse le fils d'un seigneur qui a passé sa vie à pourchasser tes semblables dès qu'ils franchissaient le mur.

Tes semblables…

– Il n'y aura pas de réunion ici, reprit Nesta en redressant les épaules. Pas d'immortels dans cette maison.

– Est-ce que cette interdiction vaut également pour moi ? demandai-je calmement.

Le silence de Nesta était assez éloquent.

– Nesta, commença doucement Elain.

Ma sœur aînée leva les yeux vers elle.

– Nesta, si… si nous refusons d'aider Feyre, il n'y aura pas de mariage. Même les remparts et les hommes du comte Nolan ne pourront me protéger de… d'eux. Nous garderons le secret… nous renverrons les domestiques chez eux. Ils seront ravis d'avoir un congé à l'arrivée du printemps. Et père ne reviendra pas avant l'été. Personne ne saura rien.

Elle posa une main sur un genou de Nesta.

– Feyre s'est dévouée pour nous pendant des années. À nous de l'aider maintenant, d'aider les autres, conclut-elle.

J'avais la gorge serrée et mes yeux me brûlaient.

Nesta contemplait l'anneau sombre au doigt d'Elain, de sa sœur qui allait devenir une dame de la noblesse… et qui était prête à tout risquer pour nous aider.

Je rencontrai le regard de Nesta et le soutins.

– Nous n'avons pas le choix, lui assurai-je.

Elle releva légèrement le menton.

– Très bien, nous renverrons les domestiques demain.

– Non, aujourd'hui même, insistai-je. Nous n'avons pas de temps à perdre. Dis-leur de partir dès maintenant.

– Je m'en charge, intervint Elain.

Elle inspira profondément, se redressa et sortit, gracieuse comme une tourterelle.

– Ce seigneur qu'elle va épouser… Est-ce que c'est quelqu'un de bien ? demandai-je à Nesta quand je fus seule avec elle.

– C'est ce qu'elle pense. Et elle l'aime tel qu'il est.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

Les yeux de Nesta, si semblables aux miens et à ceux de notre mère, rencontrèrent les miens.

– Son père a fait édifier autour de son domaine un mur en pierre si haut que même les branches d'arbres ne peuvent le franchir, répondit-elle. Ce

domaine ressemble à une prison.

– En as-tu parlé avec Elain ?

– Non. Son fiancé, Graysen, est bon et aussi épris d'elle qu'elle l'est de lui. C'est son père que je n'aime pas. Il ne voit que la dot d'Elain et ce qu'elle pourrait apporter à sa croisade contre les immortels. Mais il est vieux. Il va bientôt mourir.

– Espérons-le.

Nesta haussa les épaules.

– Et ton Grand Seigneur ? Malgré toutes les épreuves que tu as surmontées, dit-elle en désignant mon corps d'immortelle, cela s'est mal terminé avec lui ?

– Le père du fiancé d'Elain a construit un mur pour tenir les Fae en respect, répondis-je, le cœur lourd. Mon Grand Seigneur voulait me garder enfermée dans son palais.

– Pourquoi ? Il t'avait pourtant laissée revenir ici.

– Pour me protéger. Je crois que ce qui est arrivé Sous la Montagne l'a brisé. Il voulait me protéger à tout prix. Je crois qu'il a lutté contre cet instinct, mais c'était plus fort que lui.

– Et maintenant, tu es dans une autre cour, parmi d'autres immortels, observa Nesta.

– Est-ce que vous aimeriez les rencontrer, Elain et toi ?

Chapitre 24

Elain dut déployer tout son charme pendant plusieurs heures pour que les domestiques plient bagage rapidement, chacun avec une bourse bien garnie pour accélérer la manœuvre. Mme Laurent, qui avait été la dernière à partir, promit de tenir sa langue.

Dès que la voiture chargée de domestiques se fut éloignée en direction du village, on frappa à la porte du manoir.

Le jour déclinait et le paysage était noyé dans des tons bleus, blancs et gris teintés d'or quand j'ouvris et les trouvai sur le seuil.

À la vue de Rhysand, de Cassian et d'Azriel, je compris que j'avais eu raison d'insister pour que la grande salle à manger, la pièce la plus spacieuse du manoir, soit le lieu de notre réunion : ils paraissaient gigantesques, sauvages et brutaux. Rhysand haussa les sourcils.

– On dirait qu'on a fui cette demeure à l'annonce d'une épidémie, commenta-t-il.

J'ouvris la porte juste assez pour les laisser passer et la refermai aussitôt, car le froid était mordant.

– Avec quelques sourires, ma sœur Elain peut convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi, répondis-je.

Cassian examina l'imposante entrée, les meubles somptueux et les tableaux qui étaient tous des présents de Tamlin. Il avait pris soin de ma famille en mon absence. Il avait fait preuve de bonté, m'avait donné tout ce qu'il me fallait pour que je m'épanouisse et me sente en sécurité. Mais après avoir obtenu ce qu'il voulait… Il avait cessé tout effort ou, plus précisément, il était resté aveugle à ce dont j'avais besoin après mes épreuves Sous la Montagne.

– Votre père doit être un marchand prospère, observa Cassian. J'ai vu des châteaux moins bien pourvus.

Rhysand m'observait et je lus sur son visage la question qu'il ne formulait pas.

– Mon père est en voyage d'affaires à Neva, où il doit également assister à une réunion sur la menace que représente Prythian, expliquai-je.

– Prythian ? Pas Hybern ? demanda Cassian en se retournant vers nous.

– Pour être plus précise, mes sœurs ont fait allusion à un danger guettant les mortels « de l'autre côté du mur » et, comme leurs terres sont voisines des vôtres, j'en ai déduit qu'elles parlaient de Prythian.

Azriel s'approcha de nous sans plus de bruit qu'un chat.

– Si les mortels ont conscience de cette menace et sont prêts à l'affronter, cela facilitera nos négociations avec les reines, dit-il.

Rhysand me regardait comme s'il devinait le poids qui pesait sur moi depuis notre arrivée au manoir. Lors de mon dernier séjour, j'avais été amoureuse. Si désespérément amoureuse que j'étais revenue à Prythian et descendue Sous la Montagne alors que je n'étais qu'une mortelle, aussi fragile que mes sœurs l'étaient à présent.

Je lus dans les yeux de Rhysand qu'il comprenait ce que je ressentais.

– Venez, il est temps de faire ces présentations, déclara-t-il.

Nesta et Elain se tenaient près de la fenêtre dans la lueur des chandeliers qui faisait luire l'or de leurs cheveux. Si vivantes, si belles et si jeunes, mais pour combien de temps encore ? Que ressentirais-je quand leur peau serait ridée, leurs dos voûtés et leurs mains blanches couvertes de taches, tandis que je n'aurais pas changé ?

Je serais encore dans ma jeunesse d'immortelle quand la leur serait éteinte comme la flamme d'une bougie par un courant d'air. Mais je pouvais leur offrir quelques années de bonheur, ou du moins de sécurité avant leur mort.

Je traversai la salle, suivie des trois immortels, sur le parquet aussi poli et luisant qu'un miroir.

Après le départ des domestiques, j'avais ôté mon manteau et ce fut moi, et non les Illyriens, que mes sœurs détaillèrent en premier. Avec mes habits de Fae, ma couronne et mes bijoux.

Une inconnue… voilà ce qu'était cette partie de moi-même pour elles.

Elles remarquèrent ensuite les deux immortels ailés – les ailes de Rhysand restaient invisibles. Mes sœurs se raidirent à la vue de Cassian et d'Azriel, de ces puissantes ailes repliées sur ces corps pleins de vigueur, de ces armes, et enfin des visages splendides de ces trois hommes.

Elain eut la force de ne pas s'évanouir et Nesta, celle de ne pas sortir ses griffes. Elle fit seulement un pas pour se placer devant Elain en dissimulant son poing fermé derrière sa robe. Ce mouvement n'échappa à aucun de mes compagnons.

Je gardai une certaine distance entre mes sœurs et moi pour les laisser respirer dans une pièce à l'atmosphère devenue oppressante.

– Je vous présente Nesta et Elain Archeron, dis-je à mes compagnons.

Je n'avais pas utilisé ce nom depuis des années. Même si j'avais accompli de nombreux sacrifices pour ma famille, je ne voulais plus porter le même nom que mon père alors qu'il nous avait laissées mourir de faim. Alors

qu’il m’avait laissée chasser seule dans les bois. J’avais cessé d’utiliser mon nom de famille le jour où j’avais tué mon premier lapin et senti son sang couler sur mes mains.

Mes sœurs ne firent pas de révérence. J’entendais leurs cœurs – même celui de Nesta – battre violemment, et le goût âcre de leur peur imprégnait ma langue.

– Cassian, Azriel et Rhysand, le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit, repris-je en les désignant tour à tour d’un signe de tête.

Rhysand dissimulait son aura ténébreuse et son pouvoir terrifiant, mais il suffisait de plonger son regard dans ses yeux violets semés d’étoiles pour comprendre qu’il n’avait rien d’ordinaire.

Il s’inclina devant mes sœurs.

– Je vous remercie de votre hospitalité et de votre générosité.

Son expression était chaleureuse, mais il y avait quelque chose de contraint dans son sourire.

Malgré toute sa bonne volonté, Elain fut incapable de le lui rendre.

– La cuisinière nous a laissé un dîner sur la table, annonça Nesta après un bref regard aux trois immortels, puis à moi. Nous ferions mieux de manger avant qu’il refroidisse.

Sans attendre mon acquiescement, elle se dirigea en bout de table.

– Je suis ravie de faire votre connaissance, déclara Elain d’une voix mal assurée avant de la suivre dans le bruissement soyeux de sa robe cobalt.

Alors que nous leur emboîtions le pas, Cassian fit la grimace, Rhysand haussa les sourcils et Azriel semblait chercher à se fondre dans l’ombre la plus proche pour se dérober à la conversation qui allait suivre.

Nesta attendait telle une reine devant sa cour. Elain, à sa gauche, tremblait sur sa chaise. Je pris place à droite de Nesta, Cassian s’assit à la droite d’Elain, Rhysand à côté de moi et Azriel de l’autre côté de Rhysand. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres à la vue de la main d’Elain crispée sur sa fourchette, mais il ne fit pas de commentaire. Cassian et lui tâchaient d’ajuster leurs ailes autour de leurs chaises sans se faire remarquer.

Avec un soupir excédé, je soulevai les couvercles des plats disposés sur la table : saumon poché à l’aneth et au citron de la serre, pommes de terre sautées, poulet rôti aux betteraves et aux navets et ragoût d’œuf, de gibier et de poireaux. Des plats de saison concoctés avec ce qui leur restait à la fin de l’hiver.

J’empilai la nourriture sur mon assiette et les autres en firent autant. Le cliquetis de nos couverts résonnait dans le silence. À la première bouchée, je dus réprimer une grimace. Autrefois, de tels plats m’auraient paru somptueux et savoureux. Maintenant, ils avaient un goût de cendres.

Rhysand piochait dans son poulet sans réticence. Cassian et Azriel mangeaient comme s’ils n’avaient pas pris de vrai repas depuis des mois. Peut-être qu’en tant que guerriers, ils considéraient la nourriture comme une source d’énergie plus que comme un plaisir.

Je remarquai que Nesta m'observait.

– Que reproches-tu à cette nourriture ? demanda-t-elle sans détour.

Je me forçai à prendre et à mastiquer une autre bouchée.

– Rien, répondis-je avant de l'avaler et de la faire passer avec une gorgée d'eau.

– Tu veux dire que tu ne peux plus prendre de nourriture normale… ou qu'elle n'est plus assez bonne pour toi ?

C'était à la fois une question et un défi.

La fourchette de Rhys claqua sur son assiette et Elain émit un gémissement étouffé. Même si Nesta me laissait utiliser sa maison, même si elle avait essayé de traverser le mur pour me retrouver, son ton, ce dégoût…

– Je peux manger, boire et me battre aussi bien qu'avant. Peut-être même mieux.

Cassian avala de travers et Azriel remua sur sa chaise, prêt à s'interposer au besoin. Nesta laissa échapper un petit rire.

Je pouvais sentir la fureur me brûler la bouche, gronder dans mes veines, et…

Un tiraillement sec sur le lien qui m'unissait à Rhys fit déferler en moi une obscurité rafraîchissante qui apaisa ce feu…

Je vérifiai immédiatement mon bouclier mental, mais il semblait en place… Rhysand m'adressa à peine un regard avant de se tourner vers ma sœur.

– Si vous venez un jour à Prythian, dit-il calmement à Nesta, vous comprendrez en quoi votre nourriture est si différente de la nôtre.

Nesta le toisa.

– Je devrai vous croire sur parole, car je n'ai pas l'intention de me rendre dans votre pays, répondit-elle.

– Nesta, je t'en prie, murmura Elain.

Cassian observait Nesta avec une lueur dans l'œil – celle du guerrier qui a découvert un adversaire digne de lui. Nesta le remarqua et parut également lire dans son regard.

– Qu'est-ce que vous regardez ? demanda-t-elle d'un ton sec.

Cassian haussa les sourcils.

– Quelqu'un qui a laissé sa sœur cadette risquer sa vie jour après jour en forêt sans rien faire. Quelqu'un qui a laissé une enfant de quatorze ans s'aventurer tout près du mur.

Mon visage devint brûlant et j'ouvris la bouche sans même savoir ce que j'allais dire.

– Votre sœur est morte… morte pour sauver mon peuple, poursuivit-il. Et elle est prête à mourir de nouveau pour vous protéger de la guerre. Alors n'attendez pas de moi que je reste assis sans rien dire pendant que vous rabaissez ce corps qu'elle n'a pas choisi, et que, par la même occasion, vous insultez mon peuple.

Nesta l'examina sans ciller, puis se tourna vers moi, l'ignorant

délibérément.

Le visage de Cassian prit une expression presque féroce, celle d'un loup qui a cru cerner une colombe et qui se retrouve face à un chat sauvage. Elain parut le comprendre.

– C'est difficile pour nous… cette situation, vous comprenez ? intervint-elle d'une voix tremblante.

Je compris soudain que le métal sombre de sa bague de fiançailles était du fer. J'avais pourtant expliqué à mes sœurs que ce métal n'avait aucun pouvoir de protection contre les immortels. Mais ce bijou était un cadeau de sa future belle-famille qui haïssait ces créatures.

– Nous avons été élevées ainsi, reprit-elle en adressant un regard implorant et terrifié à Rhysand, puis à Azriel. On nous a raconté des histoires sur vos semblables qui franchissent le mur pour nous faire du mal. Notre voisine, Clare Beddor, a été enlevée et toute sa famille assassinée…

Je revis soudain le corps nu cloué sur un mur. Un corps rompu. Exposé là pendant des mois…

Rhysand contemplait son assiette sans broncher. Il avait livré à Amarantha le nom de Clare alors qu'il savait que j'avais menti en me faisant passer pour elle.

– C'est très difficile pour nous, répéta Elain.

– Je peux l'imaginer, répondit Azriel, qui, avec elle, était peut-être la seule personne vraiment civilisée à cette table.

Cassian le foudroya du regard, mais Azriel ne lui prêtait aucune attention et ne regardait que ma sœur avec un sourire poli. Les épaules d'Elain se détendirent un peu et elle se redressa légèrement pour répondre à Cassian.

– Ce n'est pas seulement la faute de Nesta si Feyre a dû chasser seule en forêt pendant toutes ces années. C'est aussi la mienne. Nous étions terrifiées, nous ne connaissions rien à la chasse et on nous avait tout pris… c'est pourquoi nous avons laissé notre sœur courir ces risques pour nous.

Nesta se tenait très droite et restait silencieuse.

Rhysand m'adressa un regard encourageant. Je touchai le bras de Nesta pour attirer son attention.

– Pouvons-nous… oublier tout cela ? demandai-je.

Je sentis sa fierté se cabrer. Ce crétin de Cassian lui adressa un sourire de défi.

– Très bien, lâcha Nesta.

Et elle se remit à manger sous le regard de Cassian, qui épiait le moindre de ses gestes. Je me forçai à finir mon assiette, consciente que Nesta m'observait.

– Pouvez-vous vraiment voler ? demanda Elain à Azriel.

Il reposa sa fourchette et cilla, visiblement mal à l'aise.

– Oui, répondit-il. Cassian et moi sommes des immortels de la race des Illyriens : nous entendons le chant du vent dès notre naissance.

– C'est magnifique, mais n'est-ce pas… effrayant de voler si haut dans le

ciel ?

– Parfois, oui, admit-il, et Cassian acquiesça également. Quand on est pris dans un orage ou quand un courant retombe. Mais nous sommes si entraînés que nous avons à peine le temps d'avoir peur.

– Vous ressemblez à un Grand Fae, observa Nesta d'une voix tranchante comme une lame. Mais vous n'en êtes pas un, il me semble ?

Cassian nous désigna, Rhysand et moi.

– Seuls ceux qui leur ressemblent sont des Grands Fae. Tous les autres Fae sont des immortels de rang inférieur, comme on les appelle chez nous.

– C'est le terme qu'on emploie pour plus de facilité, précisa Rhysand, mais il dissimule une longue histoire de violence et d'injustice. De nombreux immortels de rang inférieur haïssent cette expression et préféreraient que tous les immortels soient désignés sous le même nom.

– Et à juste titre, commenta Cassian avant de boire une gorgée d'eau.

– Mais tu n'étais pas une Grande Fae au départ, me dit Nesta. Comment t'appellent-ils donc ? demanda-t-elle sans que je puisse déceler si c'était une provocation de sa part.

– Feyre est ce qu'elle choisit d'être, déclara Rhysand.

À présent, Nesta nous examinait un à un. Elle leva les yeux vers ma couronne.

– Écrivez votre lettre aux reines ce soir, déclara-t-elle soudain. Demain, Elain et moi irons au village pour l'envoyer. Si les reines viennent ici, attendez-vous à faire face à des préjugés bien plus profondément enracinés que les nôtres. Et au cas où ça tournerait mal, réfléchissez dès maintenant à un moyen de nous tirer d'affaire.

– Nous y veillerons, répondit Rhysand sur un ton égal.

– Je suppose que vous comptez passer la nuit ici, poursuivit Nesta sans se laisser impressionner.

Rhysand m'interrogea du regard.

– Si cela ne vous dérange pas trop, oui, répondis-je. Nous partirons demain après le petit déjeuner.

– Très bien, dit Elain avec un grand sourire. Je crois que quelques chambres sont prêtes…

– Il nous en faudra deux, l'interrompit doucement Rhysand. Des chambres voisines, avec deux lits dans chacune, précisa-t-il.

Je le regardai, les sourcils froncés.

– La magie est différente de l'autre côté du mur, m'expliqua-t-il. Il est possible qu'ici, nos défenses mentales et nos sens soient perturbés. Je préfère ne prendre aucun risque, surtout chez une femme fiancée à un homme qui lui a fait don d'une bague en fer.

Elain rougit légèrement à ces derniers mots.

– Les… les chambres à deux lits ne sont pas voisines, murmura-t-elle.

Je poussai un soupir.

– Nous nous arrangerons, répondis-je. Tout ira bien. Il est seulement

nerveux parce qu'il n'est plus tout jeune et qu'il a l'habitude de se coucher tôt, ajoutai-je en lançant un regard noir à Rhysand.

Il ricana, Cassian sourit et Elain en fit autant quand elle vit qu'Azriel restait détendu, preuve à ses yeux qu'il n'arriverait rien de grave.

Nesta se leva. Elle était droite comme une mince colonne d'acier.

– Puisque nous avons fini, nous pouvons nous lever de table, déclara-t-elle.

Rhysand écrivit aux reines avec l'aide de Cassian et d'Azriel. À minuit, nous avions une lettre qui nous paraissait à la fois impressionnante, engageante et suffisamment menaçante.

Mes sœurs s'étaient retirées après nous avoir indiqué où étaient nos chambres. Cassian et Azriel devaient partager l'une, Rhysand et moi-même l'autre.

Alors qu'il en refermait la porte, je me renfrognai à la vue de la spacieuse chambre d'invité. Le lit était assez large pour deux, mais je ne comptais pas le partager. Je me tournai vers Rhysand.

– Il est hors de question…, commençai-je.

J'entendis un bruit sourd sur le tapis et un petit lit apparut près de la porte. Rhysand se laissa tomber dessus et retira ses bottes.

– À propos, Nesta est vraiment charmante, lança-t-il.

– Elle est… unique en son genre.

C'était probablement ce que je pouvais dire de plus gentil sur elle.

– Il y a des siècles que personne n'avait hérissé le poil de Cassian aussi vite. Dommage qu'ils aient une telle envie de s'entretuer.

À la pensée des ravages qu'ils pourraient exercer s'ils s'alliaient au lieu de se battre, je frissonnai.

– Quant à Elain, elle ne devrait pas épouser le fils de ce seigneur pour au moins une douzaine de raisons, la moindre étant que vous ne serez pas invitée au mariage. Mais ce n'est peut-être pas un mal.

– Ce n'est pas drôle.

– Au moins, vous n'aurez pas à envoyer de cadeau : je doute que son beau-père l'accepterait.

– Ça vous va bien de vous moquer de mes sœurs, avec tous ces drames entre vos amis, ripostai-je.

Comme il haussait les sourcils, visiblement perplexe, je poursuivis :

– N'avez-vous pas remarqué comment Azriel regarde Mor ? Ou comment elle l'observe et comment elle le défend ? Et comment ils laissent Cassian jouer le rôle de tampon entre eux ?

– Je vous conseille de garder ces remarques pour vous, répondit Rhysand.

– Vous pensez que j'aime les ragots ? Ma vie est déjà assez misérable comme ça ; je ne vois pas pourquoi j'éprouverais le besoin de gâcher celle des

autres par-dessus le marché.

– Est-elle vraiment si misérable ? demanda-t-il.

– Je n'en sais rien, en fait. Tout va si vite en ce moment que je ne sais même plus ce que je ressens, avouai-je.

– Peut-être qu'à notre retour je devrais vous donner un jour de congé, dit-il.

– Comme c'est généreux de votre part, Grand Seigneur…

Il gloussa en déboutonnant sa veste. Je me rendis compte que j'étais habillée de pied en cap mais que je n'avais aucun vêtement de nuit.

Rhysand claqua des doigts et mes vêtements de nuit et des sous-vêtements d'une extrême finesse apparurent sur le grand lit.

– Comme je ne savais trop quelles dentelles je voulais vous voir porter, j'en ai fait venir plusieurs pour que vous puissiez faire votre choix.

– Gros porc ! glapis-je avant de rafler mes vêtements de nuit et de m'enfermer dans la salle de bains.

Quand j'en ressortis, il faisait chaud dans la chambre. Rhysand était au lit et tous les chandeliers éteints. Seules les braises du feu éclairaient la pièce. Même mes draps étaient tièdes quand je me glissai dedans.

– Merci d'avoir réchauffé mon lit, dis-je.

– Voilà des remerciements que je n'ai jamais entendus dans la bouche d'Amarantha.

– Elle n'a pas assez souffert, déclarai-je en pensant à tout ce qu'elle lui avait fait subir ainsi qu'à Clare, à moi-même et à tant d'autres.

Rhysand s'abstint de tout commentaire.

– J'ai cru que je ne pourrais jamais aller jusqu'au bout de ce dîner, avoua-t-il soudain.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je.

Je me souvenais seulement de son calme et de sa réserve à table.

– Vos sœurs ont de bonnes intentions, du moins l'une d'entre elles. Mais en les regardant assises à cette table… je ne m'étais pas rendu compte à quel point vous étiez jeune avant de venir chez nous, et combien elles vous avaient peu protégée.

– Je m'en suis très bien sortie sans elles.

– Elles ont droit à toute notre reconnaissance pour leur hospitalité, mais il me faudra un certain temps pour être capable de les regarder sans avoir envie de leur hurler ce que je pense d'elles.

– Je ressens la même chose, reconnus-je en me nichant sous mes couvertures. Mais si je n'étais pas allée chasser en forêt, si ma famille ne m'avait pas laissée partir seule… vous seriez encore esclaves et peut-être qu'Amarantha serait en train de lancer ses armées à l'assaut de ce pays.

Un ange passa.

– Je vous paie, vous savez… pour tout cela, reprit Rhysand au bout d'un instant.

– Vous n'êtes pas obligé de le faire, répondis-je.

– Chaque membre de ma cour reçoit un salaire. Un compte en banque a été ouvert à votre nom à Velaris et votre argent y sera déposé. Et vous avez un crédit dans la plupart des magasins : si vous n'avez pas assez d'argent sur vous pour vos achats, vous pourrez envoyer la note chez moi.

– Ce… ce n'était pas nécessaire, bafouillai-je. Quel est le montant de mon salaire ?

– Le même que celui des autres.

Je me doutais que ce montant était généreux.

– Quelle est la date de votre anniversaire ? demanda-t-il soudain.

– Le jour du solstice d'hiver, répondis-je avec un soupir.

– Il est passé depuis des mois, observa-t-il. Et, si mes souvenirs sont bons, vous ne l'avez pas fêté.

– Je n'en ai parlé à personne. Je ne voulais pas d'une célébration de plus. Et les anniversaires n'ont désormais plus aucun sens pour moi.

Rhysand se tut un instant.

– Êtes-vous vraiment née le jour du solstice d'hiver ?

– Est-ce si difficile à croire ? Ma mère soutenait que j'étais renfermée et étrange parce que j'étais née pendant la plus longue nuit de l'année. Une fois, elle a essayé de fêter mon anniversaire un autre jour, mais elle a oublié de le faire l'année suivante. Probablement parce qu'elle était invitée à une autre fête plus attrayante.

– Je sais maintenant de qui Nesta tient son caractère. C'est dommage que nous ne puissions rester ici plus longtemps, ne serait-ce que pour voir qui l'emportera, d'elle ou de Cassian.

– Je parie sur Nesta.

Son rire étouffé me fit froid dans le dos, car il me rappela que lui-même avait misé sur moi quand j'avais affronté le middengard, Sous la Montagne, et qu'il avait été le seul à le faire.

– Moi aussi, répondit-il.

Chapitre 25

Immobile sous un entrelacs de branches chargées de neige, je scrutais la forêt endormie et me demandais si c'était ma présence ou celle du Grand Seigneur à mon côté qui faisait taire les oiseaux. La neige crissa sous mes bottes que Rhysand avait fait apparaître quand je lui avais dit que je voulais m'entraîner.

– Je ne comptais pas passer notre jour de repos à geler, grommela Rhysand. À notre retour, je devrais vous emmener dans les steppes d'Illyrie : la forêt y est bien plus intéressante et le climat plus doux.

– Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où ces steppes se trouvent, répondis-je. Sur la carte que vous m'avez montrée, il n'y avait qu'un grand vide à la place de cette région, vous vous rappelez ?

– C'était par précaution.

– Est-ce qu'un jour je verrai une carte digne de ce nom, ou est-ce que je suis condamnée à jouer aux devinettes ?

– Vous êtes de charmante humeur ce matin, commenta Rhysand.

Il leva la main pour faire apparaître une carte qu'il déplia sans se presser.

– Si vous pensez que je ne vous fais pas confiance, ma chère petite Feyre… Voici les steppes, dit-il en montrant un point à l'ouest des îles du Nord. Quatre jours de marche dans cette direction, poursuivit-il en traçant du doigt une ligne droite vers les montagnes, vous mèneront en territoire illyrien.

Je pris la carte, l'examinai et repérai la péninsule saillant à mi-chemin de la côte occidentale de la Cour de la Nuit et le nom inscrit à cet emplacement : Velaris.

Quelques mois auparavant, il m'avait montré une carte en blanc car il savait que j'aurais décrit à Tamlin l'emplacement des villes. Et qu'Ianthe l'aurait probablement appris à son tour.

Rhysand replia la carte et l'empocha.

– Nous nous entraînerons ici, dit-il en montrant la forêt qui nous cernait. Nous sommes assez loin de tout.

Il étendit la main et une épaisse bougie apparut sur sa paume. Il la planta dans le sol enneigé.

– Allumez-la, arrosez-la d'eau et faites-la sécher, ordonna-t-il.

Et je compris qu'il voulait dire : *Grâce à vos pouvoirs.*

– Je ne peux rien faire de tout ça, répondis-je. Et mes défenses mentales ? demandai-je en songeant que de ce côté-là au moins je serais capable d'accomplir quelque chose.

– Ce sera pour un autre jour. Aujourd'hui, je vous propose de mettre à l'épreuve d'autres facettes de votre pouvoir. Que diriez-vous du don de métamorphose ?

Je le foudroyai du regard.

– Bien, allons-y pour la bougie, répondis-je en l'injuriant mentalement.

Je toisai Rhysand. Il portait sa tenue de guerrier illyrien – la cuirasse, l'épée dans le dos et les ailes – et son pouvoir terrifiant irradiait de tout son corps.

– Peut-être feriez-vous mieux de… vous en aller, dis-je.

– Pourquoi ? Vous avez pourtant insisté pour que ce soit *moi* qui vous entraîne.

– Je ne peux pas me concentrer en votre présence : je la sens même quand nous ne sommes pas dans la même pièce.

Un sourire sensuel se dessina sur ses lèvres et je levai les yeux au ciel, excédée.

– Pourquoi ne vous éclipsez-vous pas un moment dans l'un de ces intervalles entre deux royaumes ? lançai-je.

– Ici, ça ne marche pas, répondit-il. Bien : entraînez-vous à votre guise. Si vous avez obtenu un résultat avant le petit déjeuner, prévenez-moi par notre lien, dit-il en désignant le tatouage sur ma paume.

– Je peux vraiment vous appeler de cette manière ? demandai-je en examinant l'œil tatoué.

– Si vous préférez, frottez-le contre certaines parties de votre corps : j'arriverai peut-être plus vite.

Sur ces mots, il disparut avant que j'aie eu le temps de lui lancer la bougie à la tête.

Seule dans la forêt scintillante de givre, je me répétai ses dernières paroles et un gloussement m'échappa.

Je regardais fixement la bougie, mais sans le moindre résultat.

Une heure passa.

Je pensai à tout ce qui me mettait en rage ou m'écœurait, à Ianthe et à ses prétentions et ses exigences, sans pouvoir faire surgir le plus petit filet de fumée de la bougie.

Quand mes yeux commencèrent à me brûler, je fis une pause et fouillai dans le sac que j'avais emporté. J'y trouvai du pain frais, un bocal de ragoût réchauffé par magie et un mot de Rhysand me disant :

Je m'ennuie. Alors, même pas une petite étincelle ?

Je découvris alors sans en être vraiment surprise un crayon au fond du

sac. Je griffonnai ma réponse :

Non, espèce de fouineur. N'avez-vous donc rien d'important à faire ?

Je regardai la feuille de papier s'évanouir dans l'air, puis réapparaître un instant plus tard :

Je regarde Cassian et Nesta se fusiller du regard par-dessus leur thé parce que je n'ai rien de mieux à faire depuis que vous m'avez chassé. Et dire que c'est notre jour de repos…

Pauvre Grand Seigneur… quelle vie vous menez ! persiflai-je.

Ma vie est bien plus agréable quand vous êtes là. Et regardez comme votre écriture est belle, répondit-il.

Je pouvais presque le voir dans la salle à manger ensoleillée, surveillant d'un œil l'affrontement entre ma sœur aînée et le guerrier illyrien, et un sourire fit frémir les coins de mes lèvres.

Vil flatteur, écrivis-je, et je regardai la feuille disparaître de nouveau.

J'étais si concentrée sur cet échange épistolaire que je ne remarquai rien jusqu'au moment où une main me bâillonna en me soulevant du sol.

Je me débattis, mordis, griffai et hurlai. Je tentai de me dégager en faisant voler des nuages de neige, mais les bras qui m'étreignaient étaient aussi rigides que des étaux.

– Arrête ou je te romps le cou, me chuchota une voix rauque que je reconnus aussitôt, car elle hantait mes cauchemars.

La voix de l'attor.

Chapitre 26

L'attor avait disparu dans les instants qui avaient suivi la mort d'Amarantha et on le soupçonnait d'avoir rejoint Hybern. Mais voilà qu'il resurgissait chez les mortels…

Je cessai de lutter pour gagner du temps, à la recherche d'une arme que je pourrais improviser contre lui.

– Très bien, siffla-t-il à mon oreille. Et maintenant, dis-moi…

Une explosion de ténèbres jaillit autour de nous.

L'attor hurla quand elle nous engloutit, m'arrachant à ses bras décharnés, à ses griffes qui transperçaient ma cuirasse. Je tombai face contre terre sur la neige gelée, roulai sur moi-même et tentai de me relever…

La lumière revint alors que j'étais accroupie, mon poignard en main.

Avec des bandes de nuit semblables à celles qui avaient broyé la main d'Ianthe, Rhysand ligotait l'attor à un chêne. Le visage du Grand Seigneur avait la beauté et la froideur de la mort.

– Je me demandais où tu étais allé te tapir, dit-il à la créature pantelante qui se débattait dans ses liens.

Deux lances de nuit clouèrent ses ailes au tronc. L'attor hurla quand elles le transpercèrent avant de se planter dans l'écorce.

– Si tu réponds à mes questions, je te laisserai ramper jusqu'à ton maître, lui dit Rhysand sur le ton qu'il aurait employé pour parler de la pluie et du beau temps.

– Putain ! cracha l'attor.

Le sang argenté qui coulait de ses ailes sifflait au contact de la neige. Rhysand sourit.

– Tu oublies que j'adore ce genre d'amusement, déclara-t-il, et il leva un doigt.

– Non ! hurla l'attor, et le doigt de Rhysand s'immobilisa. On m'a envoyé à sa recherche, bredouilla-t-il, les yeux fixés sur moi.

– Pourquoi ?

Le calme de Rhysand était terrifiant.

– C'est l'ordre que j'ai reçu. Ce n'est pas à moi de poser des questions.

Le roi la veut.

Cette idée me glaça le sang.

– Pourquoi ? insista Rhysand.

L’attor se mit à hurler sous la pression d’un pouvoir invisible. Je frissonnai.

– Je n’en sais rien ! Je n’en sais rien ! hurla l’attor, et cette fois-ci, je le crus.

– Où est le roi en ce moment ?

– En Hybern.

– Et son armée ?

– Elle arrive bientôt.

– Et sa puissance ?

– Infinie. Nous avons des alliés dans chaque territoire, tous sur le pied de guerre.

Rhysand s’immobilisa soudain et Azriel atterrit brutalement en faisant jaillir des gerbes de neige. Il était arrivé sans le moindre bruit. Je n’avais même pas entendu le battement de ses ailes. Cassian était probablement resté au manoir pour veiller sur mes sœurs.

Le visage d’Azriel n’exprimait aucune bonté : c’était son masque immuable de fils de l’invisible.

Il s’approcha de l’attor qui se mit à trembler. J’eus presque pitié de lui. Rhysand vint se placer à mon côté.

– La prochaine fois que tu t’en prends à elle, je te tue, lui lança-t-il.

Azriel l’interrogea du regard et Rhysand acquiesça. Les siphons d’Azriel brillèrent comme des flammes bleues quand il tendit la main vers l’attor et tous deux s’évanouirent dans l’air.

Je frissonnai en me demandant où ils étaient partis et ce qu’Azriel allait faire.

– Est-ce qu’il va le tuer ? demandai-je, encore essoufflée.

– Non. Nous l’enverrons dire au roi d’Hybern que s’il veut pourchasser des membres de ma cour, il devra s’y prendre un peu mieux.

– Vous… vous saviez qu’il était à mes trousses ?

– J’étais curieux de savoir qui serait le premier à tenter de vous enlever dès que vous seriez seule.

Tamlin avait donc eu raison concernant ma sécurité, même si cela n’excusait en rien son comportement.

J’étais folle de rage.

– Vous n’avez jamais eu l’intention de rester avec moi pendant que je m’entraînais. Je vous ai servi d’appât…

– Et je le referais si c’était à refaire. Mais vous avez toujours été en sécurité.

– Vous auriez dû me prévenir !

– Je le ferai peut-être la prochaine fois.

– Il n’y aura pas de prochaine fois ! hurlai-je, et je le frappai à la poitrine

du plat de la main.

Surpris par la violence du coup, il recula d'un pas. Je cillai. Dans ma fureur, j'avais oublié ma force d'immortelle, tout comme je l'avais oubliée sous le coup de l'effroi chez la Tisserande.

– Oui, vous l'avez oubliée, gronda Rhysand, lisant la stupeur sur mon visage. Vous avez oublié cette force, et votre pouvoir de brûler, de vous muer en ténèbres et de sortir vos griffes. *Vous l'avez oublié. Vous avez renoncé à lutter*.

Je compris qu'il ne parlait pas seulement de l'attor ni de la Tisserande.

La rage monta en moi comme une vague puissante et je ne fus plus que fureur à l'idée de ce qu'on m'avait fait subir, de ce qu'on lui avait fait subir…

– Et alors ? vociférai-je en le repoussant de nouveau. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Alors que je voulais le frapper encore, il disparut pour resurgir un mètre plus loin.

Je me ruai sur lui dans un crissement de neige. Ma vision se teintait de rouge. Je levai les bras pour le frapper à la poitrine…

Et il disparut à nouveau.

Il était maintenant derrière moi, si proche que son souffle me chatouilla l'oreille.

Je pivotai sur moi-même pour l'empoigner, mais il s'évanouit dans l'air.

Il réapparut de l'autre côté de la clairière.

– Donnez-vous un peu plus de mal, lança-t-il en riant.

Je ne pouvais pas me fondre dans les ténèbres ni disparaître dans les intervalles entre deux mondes. Je ne pouvais pas me transformer en fumée, en air, en nuit ni en étoiles. Mais si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais surgi devant lui pour effacer son sourire narquois d'un bon coup de poing.

Je m'avançai vers lui, même si c'était vain alors qu'il se dissolvait en ténèbres, et je le haïssais de se jouer de moi ainsi. Je le haïssais pour ses ailes, sa faculté à se mouvoir comme la brume dans le vent. Quand il réapparut à un pas de moi, je bondis sur lui, *toutes griffes dehors*…

Et me heurtai à un arbre.

Il éclata de rire tandis que je reculais, encore vibrante de l'impact, les griffes douloureuses de s'être plantées dans l'écorce. Mais quand il disparut, je me ruai dans sa direction comme si je pouvais me fondre à mon tour dans les replis de l'univers et le traquer à travers l'éternité…

Et c'est ce qui arriva.

Le temps ralentit, ondula et je vis les ténèbres de Rhysand se muer en fumée et se déplacer comme s'il se dirigeait vers l'autre côté de la clairière. Alors que je fonçais dans cette direction, je sentis que je m'allégeais et que je me fondais dans le vent, l'ombre et la poussière…

Rhysand se matérialisa soudain dans mon univers de fumée et d'étoiles.

Ses yeux étaient écarquillés et son sourire rayonnait d'une joie malicieuse à l'instant où je surgis devant lui et le précipitai avec moi dans la



neige.

Chapitre 27

Je pantelais, vautrée sur Rhysand qui riait à gorge déployée.

– Ne m'utilisez plus jamais comme appât, grondai-je en le clouant au sol, les mains sur ses épaules et mes griffes recourbées.

Il cessa de rire.

J'accentuai ma pression et mes griffes s'enfoncèrent dans sa cuirasse.

– Vous m'avez dit que je pourrais me transformer en arme… apprenez-moi à le faire. Ne me manipulez pas comme un pion… Si mon travail pour vous consiste à être un pion, je préfère tout arrêter.

Je sentais la chaleur de son corps sous le mien malgré la neige. Je n'avais pas encore remarqué combien il était plus grand et plus vigoureux que moi jusqu'à cet instant où nos corps échauffés étaient si proches… trop proches.

– Très bien, répondit Rhysand en détachant un morceau de neige de ses cheveux.

Je m'écartai de lui et remarquai alors que mes griffes avaient disparu. Il se redressa sur les coudes.

– Refaites-le, dit-il. Montrez-moi comment vous vous y êtes prise.

– Non.

La bougie qu'il avait fait apparaître était en morceaux et à demi enfouie dans la neige.

– Je veux retourner au manoir.

J'avais froid, j'étais fatiguée et il…

Son visage devint sérieux.

– Je suis désolé, fit-il.

Je me demandai s'il prononçait souvent ces trois mots, mais au fond, cela m'était égal.

Il se releva, épousseta la neige dont il était couvert et me tendit la main.

Vous avez oublié que vous êtes forte, m'avait-il dit. *Vous avez renoncé à lutter*. Il avait raison.

– Pourquoi le roi d'Hybern me veut-il ? Parce qu'il sait que je peux anéantir le pouvoir du Chaudron à l'aide du Livre ?

– C'est ce que je compte bien découvrir, répondit-il avec un effort visible

pour garder son calme. Je suis désolé, répéta-t-il, la main toujours tendue. Allons prendre notre petit déjeuner et rentrons chez nous.

– Velaris n’est pas chez moi, répliquai-je.

J’aurais juré entrevoir une lueur de souffrance dans son regard, mais un instant plus tard, il prit son envol pour nous ramener au manoir de ma famille.

Chapitre 28

Mes sœurs prirent leur petit déjeuner avec Rhysand et moi. Depuis son départ avec l'attor, Azriel n'était pas revenu, et Cassian était parti le rejoindre. Au moment de prendre congé, il avait fait une révérence moqueuse devant Nesta et elle lui avait répondu par un geste obscène dont j'ignorais qu'elle connaissait l'existence.

Cassian en avait ri et son regard avait erré sur sa robe bleu pâle avec l'avidité d'un prédateur, probablement pour la faire bouillir de rage. Un instant plus tard, il avait disparu, la laissant plantée sur le seuil, ses cheveux châtain doré ébouriffés par le vent de son envol.

Rhysand nous rendit tous deux invisibles et nous menâmes mes sœurs au village pour qu'elles remettent notre lettre au service de poste. Après notre retour au manoir, nos adieux furent brefs. Je savais que Rhysand voulait rentrer à Velaris, ne serait-ce que pour en savoir plus sur ce que l'attor avait à lui révéler.

Des voiles de brume ondulaient encore dans la ville et sur les montagnes qui la cernaient. Le froid de la nuit persistait, mais il était moins impitoyable que celui du monde des mortels.

Rhysand me laissa dans l'entrée, soufflant sur mes doigts pour les réchauffer, après un au revoir rapide.

De nouveau affamée, je mangeai des biscuits que m'avaient apportés Nuala et Cerridwen, tout en réfléchissant à ce que j'avais vu et fait au cours de mon séjour chez les mortels.

Moins d'une heure plus tard, Rhysand me retrouva au salon, affalée sur le canapé face au feu, un livre sur les genoux et une tasse de thé fumant posée sur la table basse devant moi. À son arrivée, je me levai et l'examinai, à l'affût d'une blessure. Je me détendis quand je vis qu'il n'avait rien.

– C'est fait, annonça-t-il en passant la main dans ses cheveux noir bleuté. Nous savons maintenant tout ce que nous devons savoir.

À ces mots, je me préparai à l'entendre me dire une fois de plus qu'on ne pouvait pas me mettre dans le secret, mais Rhysand me surprit.

– À vous de décider si vous voulez connaître nos méthodes, Feyre. Si

vous pouvez l'endurer. Ce que nous avons fait subir à l'attor n'a rien de beau.

– Je veux tout savoir. Menez-moi à lui.

– Il n'est pas ici mais à la Cité de Pierre, à la Cour des Cauchemars. Azriel a mis moins d'une heure pour le briser.

Il attendit un instant comme pour voir si j'allais flancher, puis s'approcha et s'arrêta à moins d'un pas de moi. Je remarquai alors que ses bottes, d'ordinaire impeccablement cirées, étaient éclaboussées de sang argenté.

– Je vais vous montrer, dit-il quand mon regard rencontra le sien.

Je savais ce qu'il entendait par là. Je m'y préparai en chassant de mon esprit le murmure du feu, la vue de ses bottes et le froid qui étreignait mon cœur.

Je me retrouvai un instant plus tard dans l'antichambre de son esprit, dans l'alcôve aménagée pour moi, où j'assistai par ses yeux à son entrevue avec l'attor.

– Dis-moi comment tu as retrouvé sa trace, ordonna Azriel d'une voix calme qui avait déjà brisé d'innombrables ennemis.

J'étais adossé au mur le plus éloigné de la cellule, les bras croisés. Azriel était accroupi devant l'attor enchaîné sur un fauteuil au centre du cachot. Quelques étages au-dessus de nous, la Cour des Cauchemars festoyait, inconsciente de la présence de son Grand Seigneur.

Je leur rendrais visite bientôt pour leur rappeler qui est leur maître. Mais ce n'était pas le moment. Azriel avait appris qu'un détachement ennemi avait infiltré le Nord deux jours auparavant, ce qui confirmait mes soupçons. Que ce soit pour s'en prendre à Tamlin ou à moi, ils voulaient Feyre. Ou peut-être pour mener leurs propres expériences.

L'attor émit un rire rauque.

– Le roi m'a dit où vous étiez, répondit-il. J'ignore comment il l'a su. J'ai reçu l'ordre de m'y rendre et je me suis envolé vers le mur le plus vite que j'ai pu.

L'épée d'Azriel reposait en équilibre sur son genou. « Révélateur de Vérité » était gravé en runes illyriennes d'argent sur son manche. Azriel avait déjà appris que l'attor et quelques-uns de ses compagnons étaient postés près de la frontière de l'Illyrie.

L'attor me regarda. Ses yeux brûlaient d'une haine à laquelle je m'étais habitué.

– Si vous voulez la garder, je vous souhaite bonne chance, Grand Seigneur, lança-t-il.

– Pourquoi ? demanda Azriel.

On prenait souvent Cassian pour le plus sauvage de nous trois. L'indomptable. Mais si Cassian avait un tempérament de feu, Azriel était empli d'une rage meurtrière que je n'avais jamais pu apaiser. Je le connaissais depuis des siècles, mais je l'avais rarement entendu parler de sa vie, de ses années passées sous la garde de son père, enfermé dans le noir. C'est peut-être à ce moment qu'il était devenu un enfant de l'invisible, que

les ombres s'étaient adressées à lui.

– Ce n'est un secret pour personne que vous l'avez prise à Tamlin.

Je le savais. L'une des plus récentes missions d'Azriel avait consisté à surveiller la Cour du Printemps, mais Tamlin avait fermé ses frontières si hermétiquement qu'il était impossible de les survoler, même de nuit. Et tous les espions d'Azriel à la cour étaient devenus aveugles et sourds.

– Le roi pourrait vous aider à la garder auprès de vous et peut-être même vous épargner si vous acceptez de coopérer avec lui…

Pendant que l'attor parlait, je fouillai son esprit, et chacune de ses pensées était plus vile et plus hideuse que la précédente. J'y trouvai des visions de l'armée levée par Hybern, identique à celle que j'avais combattue cinq siècles auparavant. Des images des rivages d'Hybern grouillants de navires de guerre fin prêts. Du roi vautré sur son trône dans son château à demi en ruine. Pas de trace de Jurian, ni du Chaudron, ni du Livre dans leur plan de bataille. Tout ce que l'attor avait avoué était vrai… et n'avait plus aucune valeur.

Azriel me regarda par-dessus son épaule. L'attor lui avait tout dit et ne faisait plus que radoter pour gagner du temps.

Je me détachai du mur.

– Brise-lui les jambes, déchire ses ailes et jette ses restes au large d'Hybern. On verra bien s'il survit, ordonnai-je.

L'attor se débattit dans ses chaînes et implora ma pitié. Je m'arrêtai sur le seuil pour lui parler une dernière fois.

– Je me souviens de chaque moment. Estime-toi heureux que je te laisse en vie… pour l'instant.

Au souvenir de ce que nous avions vécu Sous la Montagne, j'avais envie de le fracasser contre le mur du cachot. Mais comme j'avais encore besoin de lui pour délivrer un message au roi d'Hybern, je devais refréner mon désir de vengeance.

Quand je sortis, l'attor hurlait déjà sous la lame affûtée du Révélateur de Vérité.

C'était fini. Je regagnai mon corps en chancelant.

Tamlin avait fermé les frontières de ses terres…

– Que se passe-t-il maintenant à la Cour du Printemps ? demandai-je.

– Rien pour le moment, mais vous savez de quoi Tamlin est capable pour… protéger ce qu'il croit être sa propriété.

Le souvenir de la peinture rouge ruisselant le long du mur du cabinet ravagé vint m'assaillir.

– J'aurais dû envoyer Mor ce jour-là, dit Rhysand avec un calme empreint de menaces.

Je relevai mon bouclier mental car je ne voulais pas parler de cela.

– Merci de m'avoir avertie.

Je pris mon livre et mon thé pour les emporter dans ma chambre.

– Feyre… Je suis désolé… de m'être joué de vous auparavant.

Cet aveu était une offre de paix.

– Je dois écrire une lettre, répondis-je.

Cette lettre était concise et simple, mais j'eus la plus grande peine à en écrire chaque mot à cause du message qu'elle devait délivrer et que Rhysand lisait maintenant dans l'entrée :

Je suis partie de mon plein gré.

J'ai tout ce dont j'ai besoin et je suis en sécurité. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi et tout ce que tu m'as donné.

S'il te plaît, ne pars pas à ma recherche. Je ne reviendrai pas.

Rhysand plia la feuille en deux. Une seconde plus tard, elle avait disparu.

– Êtes-vous sûre que c'est ce que vous voulez ? me demanda-t-il.

Je songeai que cette lettre simplifierait peut-être la situation actuelle à la Cour du Printemps. Je regardai par la fenêtre derrière Rhysand. La brume qui enveloppait la ville s'était éloignée, dévoilant un ciel bleu sans nuages. Sans savoir pourquoi, je me sentais lucide comme je ne l'avais pas été depuis des mois.

En observant la cité déployée devant moi, je me rendis compte que j'y avais à peine prêté attention.

Maintenant, je voulais me mêler à sa vie, à ses habitants. Je voulais la voir et sentir son énergie palpiter dans mon sang, sans restrictions, sans limites à ce que je pouvais vivre et accomplir.

– Je ne suis la propriété de personne, déclarai-je.

Le visage de Rhysand avait une expression contemplative. Je me demandai s'il se souvenait qu'il m'avait dit la même chose le jour où il m'avait annoncé que la guerre était imminente. Mais à ce moment-là, j'étais trop rongée par le remords et trop désespérée pour le comprendre.

– Et maintenant ? demandai-je.

– Si cela peut vous intéresser, je comptais vous accorder un jour de repos…

– Ne me dorlotez pas.

– Je ne vous dorlote pas. Je pense que notre séance de ce matin n'avait rien de reposant. Et vous me pardonnerez d'évaluer votre condition physique.

– C'est à moi de décider ce que ma condition physique me permet de faire. Maintenant, qu'avez-vous prévu concernant le Livre des Sorts ?

– Après en avoir fini avec l'attor, Azriel ira infiltrer les cours des reines des mortels pour découvrir où elles cachent leur moitié du Livre et ce qu'elles mijotent. Quant à l'autre moitié qui est à Prythian… nous nous rendrons à la Cour de l'Été dans quelques jours, si j'en ai reçu l'autorisation. Les visites de Grands Seigneurs à d'autres cours rendent tout le monde nerveux.

Rhysand se tut, s'attendant visiblement à me voir monter à ma chambre pour dormir. Mais j'avais assez dormi.

– Vous m'avez dit qu'il valait bien mieux voir cette ville de nuit. Est-ce

que c'étaient seulement des paroles en l'air ou êtes-vous prêt à me la faire découvrir ?

Il émit un rire léger tout en me détaillant de la tête aux pieds. Je ne cillai pas sous son regard.

Quand ses yeux rencontrèrent les miens, son sourire exprimait ce que peu de personnes avaient l'occasion de voir : un amusement sincère, de la joie teintée de soulagement. L'homme dissimulé sous le masque du Grand Seigneur.

– Nous nous retrouverons ce soir pour dîner. Nous verrons ensuite si vous êtes prête à laisser un Grand Seigneur vous mener en ville, ou si ce n'étaient de votre part que des paroles en l'air.

Amren vint frapper à ma porte avant le dîner.

À sa vue, Nuala et Cerridwen, qui venaient de fixer des peignes en nacre dans mes cheveux, s'évanouirent dans l'air.

– Qu'elles sont nerveuses, commenta Amren dont les lèvres écarlates eurent un rictus cruel. Comme tous les spectres.

– Je croyais que c'étaient des Fae, dis-je en me détournant de ma coiffeuse pour la regarder.

– À moitié seulement, répondit Amren, qui examinait mon costume turquoise, cobalt et blanc. Les spectres ne sont qu'ombre et brouillard, et capables de traverser les murs, la pierre et… tout ce que vous voudrez. Je préfère ne pas savoir comment ces deux-là ont été conçues : les Grands Fae sont capables de fourrer n'importe quoi.

J'étouffai ce qui aurait pu être un rire ou une quinte de toux.

– Mais elles font de bonnes espionnes, dis-je.

– Que croyez-vous qu'elles sont parties chuchoter à l'oreille d'Azriel ?

– Je croyais qu'elles ne rendaient de comptes qu'à Rhysand ?

– Elles en rendent aux deux, mais c'est Azriel qui les a formées.

– Est-ce qu'elles m'espionnent ?

– Non, m'assura Amren. Rhys leur a ordonné de ne pas vous surveiller, mais je pense qu'Azriel ne me fera jamais entièrement confiance. Alors elles l'informent de tout ce que je dis et fais, et elles ont raison.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ? Je serais déçue si le maître-espion de Rhysand ne me faisait pas surveiller. Même si c'est contre les ordres.

– Rhysand ne le punit pas pour sa désobéissance ?

Les yeux argentés d'Amren étincelèrent.

– La Cour des Rêves obéit à trois commandements : protéger, honorer et aimer. Vous vous attendiez à des brutalités et à une obéissance aveugle ? Sachez que les plus hauts officiels de cette cour ont des pouvoirs très limités, voire inexistants. Rhysand place au-dessus de tout la loyauté, l'intelligence et

la compassion. Et comme, malgré quelques accrocs aux consignes, Azriel protège cette cour et ce peuple, Rhysand ne le punit pas. Nous obéissons à des règles, mais ces règles sont flexibles.

– Et le Tithe ?

– Le Tithe ?

– Le Tithe, les impôts… enfin, les collectes sur les revenus deux fois par an.

– Les habitants des villes paient des taxes, mais nous n'avons pas de Tithe ici. C'est une invention du Grand Seigneur du Printemps, déclara Amren.

Je préférais ne pas penser à lui, pas maintenant, alors qu'il était sur le point de recevoir ma lettre – si ce n'était déjà fait. Je pris donc une petite boîte sur ma coiffeuse et en sortis l'amulette que je tendis à Amren.

– Tenez. Et merci encore.

Elle haussa les sourcils alors que je la laissais tomber dans le creux de sa main.

– Alors comme ça, vous me la rendez, commenta-t-elle.

– J'ignorais que c'était une mise à l'épreuve.

Amren la remit dans la boîte.

– Gardez-la. Elle n'a aucun pouvoir.

Je cillai, stupéfaite.

– Vous m'avez menti…

Elle haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

– Je l'avais retrouvée au fond de ma boîte à bijoux, expliqua-t-elle. Vous aviez besoin de quelque chose pour vous donner le courage d'entrer dans la prison.

– Pourtant, Rhysand ne la quittait pas des yeux quand nous sommes allés là-bas…

– Parce que c'est lui qui me l'a offerte il y a deux cents ans. Il était probablement surpris de la revoir et il a dû se demander pourquoi je vous l'avais donnée. Cela a même dû l'inquiéter.

Je serrai les dents, mais Amren franchissait déjà la porte en claironnant :

– Il n'y a vraiment pas de quoi !

Chapitre 29

Même si la nuit était déjà tombée, toutes les boutiques étaient ouvertes à notre arrivée en ville. Des musiciens jouaient sur de petites places, et le palais des étoffes et des bijoux était bondé d'acheteurs et d'artistes en représentation, de Grands Fae et d'immortels de rang inférieur. Nous poursuivîmes notre chemin le long du fleuve dont les eaux lisses et noires coulaient comme un ruban d'éternité à la surface duquel scintillaient les lumières de la cité et des étoiles.

Mes cinq compagnons paraissaient aussi insouciants et peu pressés que les autres passants tandis que nous traversions l'un des grands ponts en marbre blanc pour rejoindre l'autre rive. La lumière des lanternes flanquant le pont teintait de reflets d'or les ailes des trois Fae et faisait luire les serres qui les surmontaient.

Ils parlaient d'amis et de connaissances communs, de sports mystérieux pour moi (Amren soutenait avec fanatisme l'une de ces équipes), de nouveaux magasins, de musique… sans la moindre allusion à Hybern ni aux menaces planant sur Prythian. Je soupçonnais que c'était moins pour garder le secret que par désir de profiter de cette soirée, de ces heures passées ensemble, sans tout gâcher par des discussions sinistres. Comme s'ils n'étaient que des citoyens ordinaires de ce pays – y compris Rhysand. Comme s'ils n'étaient pas les plus puissants de cette cour, voire de tout Prythian. Et à leur vue, personne ne pâlissait ni ne se dérobait. Les badauds étaient peut-être intimidés, mais nullement terrifiés. C'était si insolite pour moi que je gardais le silence, me contentant de les observer, eux et leur univers.

Je n'aurais jamais imaginé qu'un lieu aussi serein, aussi aimé de ses habitants et de ses dirigeants, puisse exister.

L'autre rive était encore plus animée. Certains des habitants étaient parés de leurs plus beaux atours pour se rendre dans les nombreux théâtres devant lesquels nous passions. Je n'avais jamais vu de théâtre avant de venir ici. Ni même assisté à une représentation. Dans notre village misérable, nous voyions au mieux des mimes et des ménestrels.

Flânant sur la promenade du fleuve, nous longions des boutiques et des

cafés où des musiciens jouaient. Je marchais derrière mes compagnons, les mains dans les poches de mon épais manteau, en pensant que cette musique était peut-être ce que j'avais entendu de plus beau, avec les rumeurs des voix et du fleuve, le cliquetis des couverts, le raclement des chaises déplacées et les cris des marchands ambulants.

Je songeais à tout ce que j'avais manqué pendant ces mois de désespoir et de torpeur. Mais tout ça, c'était fini. Je sentais l'énergie de Velaris palpiter en moi et dans les rares moments de calme, je croyais entendre les vagues de l'océan se briser au loin sur les falaises.

Je suivis mes amis dans une petite taverne au bord du fleuve. Elle occupait le rez-de-chaussée d'une maison à deux étages et la salle vert et or était tout juste assez spacieuse pour nous accueillir tous les six.

La propriétaire du restaurant, une immortelle mince à la peau sombre et aux ravissants yeux bruns, semblait bien connaître mes amis ; elle les embrassa tous sur la joue sauf Amren, devant laquelle elle s'inclina, avant de nous faire asseoir à une grande table en bordure de la terrasse. Malgré le vent froid qui agitait les palmiers de la promenade, il régnait une douce chaleur.

Les plats et le vin arrivèrent et nous dînâmes sous les étoiles au bord de l'eau. Je n'avais encore jamais rien mangé d'aussi savoureux et d'aussi épicé, une nourriture qui remplissait non seulement mon ventre, mais aussi le vide de mon cœur.

La patronne se tenait derrière ma chaise pour bavarder avec Rhysand à propos de la dernière cargaison arrivée aux palais des épices.

– Les marchands nous ont prévenus que les prix risquent d'augmenter, surtout si les rumeurs sur Hybern sont fondées, Grand Seigneur.

Je sentis l'attention de nos compagnons se tourner vers nous même s'ils continuaient à discuter entre eux.

Rhysand se renversa dans sa chaise et fit tourner son verre de vin.

– Nous ferons en sorte qu'ils n'augmentent pas déraisonnablement, assura-t-il.

– Ne vous donnez pas tant de mal, dit l'immortelle en joignant les mains. C'est seulement… merveilleux d'avoir de nouveau ces épices à notre disposition maintenant que… tout va mieux.

Rhysand lui adressa un sourire plein de gentillesse qui le fit paraître plus jeune.

– Cela ne me donnera aucun mal : j'aime tant votre cuisine.

L'immortelle rayonna de joie et me regarda.

– Est-ce que cela vous plaît ? me demanda-t-elle.

Le bonheur qui se lisait sur son visage, la satisfaction que seul peut vous procurer un travail que vous aimez, me frappa de plein fouet.

Je me souvenais d'avoir éprouvé la même chose, autrefois. Quand je peignais du matin au soir. À cette époque, c'était tout ce que je désirais.

– J'ai vécu chez les mortels et dans d'autres cours de Prythian, mais je n'avais encore jamais rien mangé de comparable. Je me sens… éveillée.

Cette dernière remarque me parut stupide, mais j'étais incapable de mieux traduire ce que je ressentais. L'immortelle parut pourtant me comprendre, car elle hocha la tête et posa la main sur mon épaule.

– Je vais vous apporter mon dessert maison, m'annonça-t-elle avant de s'éclipser dans la cuisine.

Je remarquai que Rhysand m'observait. Il avait une expression douce et contemplative que je ne lui avais jamais vue jusqu'ici. Mais quand je l'interrogeai du regard, il me répondit par un sourire effronté avant de se pencher pour écouter l'histoire que Mor racontait.

Je perdis le fil de la discussion quand l'immortelle réapparut avec une timbale remplie d'un liquide sombre qu'elle posa devant Amren.

Celle-ci avait à peine touché à son assiette pendant le repas. À la vue de la timbale, elle haussa les sourcils.

– Ce n'était pas nécessaire, dit-elle à l'immortelle qui haussa ses minces épaules.

– Il est tout frais, expliqua-t-elle. Et nous devions abattre la bête pour le rôti de demain.

Le cœur retourné, je compris ce que c'était. Amren but une gorgée.

– Vous l'avez épicé juste comme il le fallait, complimenta-t-elle, les dents luisantes de sang.

L'immortelle s'inclina devant elle.

– Personne ne ressort de chez moi le ventre creux, déclara-t-elle avant de s'éloigner.

En sortant du restaurant, j'avais le ventre si plein que j'étais tentée de demander à Mor de me pousser dehors. Et mes muscles étaient tout endoloris de mon entraînement avec Rhysand en forêt.

– Je veux aller danser, annonça Mor en se frottant nonchalamment le ventre. Avec tout ce que j'ai dans le ventre, je ne pourrais pas dormir sinon. Le *Rita* est à deux pas d'ici.

Affolée à l'idée de danser, je regardai les autres en espérant que personne ne se rallierait à une telle proposition.

– J'en suis, répondit Azriel en regardant Mor droit dans les yeux.

– Je l'aurais parié, grommela Cassian. Dis-moi, tu n'es pas censé partir à l'aube ?

Mor s'assombrit en regardant Azriel.

– Tu n'es pas obligé de…, commença-t-elle.

– J'en ai envie, l'interrompit-il en soutenant son regard.

Mor détourna les yeux et se rapprocha de Cassian.

– Daigneras-tu nous accompagner ou préfères-tu admirer tes muscles dans un miroir ? lui lança-t-elle.

– J'irai pour boire, mais sûrement pas pour danser, riposta-t-il en lui prenant le bras pour l'entraîner.

– La Mère en soit louée… la dernière fois, tu as failli me broyer le pied.

Je ne pouvais m'empêcher d'observer Azriel. Il les regardait s'éloigner,

bras dessus, bras dessous en se chamaillant. Les ombres se rassemblèrent autour de lui, comme pour murmurer à son oreille. Il poussa un profond soupir qui les chassa, et suivit ses compagnons de sa démarche souple et légère.

Je cherchai Amren des yeux, mais elle avait disparu.

– Elle est allée chercher une nouvelle pinte de sang frais en cuisine, chuchota Rhysand à mon oreille, ce qui me fit sursauter. Et elle va rentrer tout droit chez elle pour en boire jusqu'à plus soif.

Je réprimai un frisson.

– Pourquoi boit-elle du sang ?

– Je crois qu'il serait impoli de le lui demander.

– Est-ce que vous allez danser ?

– Je préfère rentrer. La journée a été assez longue comme ça.

Loin devant nous, Mor se retourna et haussa un sourcil interrogateur. Rhysand secoua négativement la tête et ils se saluèrent de la main.

– Avez-vous envie de marcher un peu, ou avez-vous trop froid ?

Je fis signe que non et le suivis le long du fleuve vers le pont.

Je me délectais du spectacle de Velaris aussi avidement qu'Amren du sang épicé, et je faillis trébucher à la vue des myriades de couleurs de l'autre côté de l'eau.

L'Arc-en-Ciel de Velaris scintillait comme une poignée de pierres précieuses, comme si la peinture de ses maisons s'animait au clair de lune.

– C'est ma vue préférée de la ville, dit Rhysand accoudé à la rambarde de la promenade et les yeux fixés sur le quartier des artistes. C'était aussi celle de ma sœur. Elle aimait tant Velaris qu'à chaque fois que nous partions, mon père devait littéralement la traîner pendant qu'elle hurlait et se débattait.

Je sentis le chagrin contenu dans cet aveu et fus incapable de répondre quoi que ce soit.

– Alors pourquoi vos maisons se trouvent-elles sur l'autre rive ? demandai-je finalement en m'arrêtant à côté de lui.

– Parce que je voulais habiter dans une rue calme afin de profiter de l'animation de la ville seulement quand j'en ai envie.

– Vous auriez pu modifier la cité à votre goût, observai-je.

– Pourquoi devrais-je y changer quoi que ce soit ?

– Ce n'est pas ce que font les Grands Seigneurs : agir selon leur bon plaisir ?

Il m'observa un instant avant de répondre.

– Il y a une foule de choses que j'aimerais faire, mais que je ne fais pas.

Je remarquai soudain combien nous étions proches.

– Et quand vous achetez des bijoux pour Amren, est-ce que c'est pour rester dans ses bonnes grâces ou parce que vous êtes… ensemble ?

Rhysand éclata de rire.

– Quand j'étais encore jeune et stupide, je l'ai invitée à me rejoindre au lit et elle a ri comme une folle. Je lui ai acheté cette broche parce que ça me

faisait plaisir de l'offrir à une amie qui travaille aussi dur pour moi.

– Vous n'avez jamais été marié ?

– Vous êtes bien curieuse ce soir, observa-t-il. Non, j'ai eu des amantes, mais je n'ai jamais eu envie de passer le reste de ma vie avec aucune d'elles. Et même si je le leur avais proposé, je ne pense pas qu'elles auraient accepté.

– J'aurais plutôt cru que les prétendantes se battraient pour vous épouser.

– Ma femme deviendrait une cible vivante et vivrait dans l'angoisse de voir ses enfants pourchassés dès leur naissance. Nul n'ignore ce qui est arrivé à ma famille… et mon peuple sait qu'au-delà de nos frontières, nous sommes haïs.

– Pourquoi ? Pourquoi gardez-vous le secret sur Velaris ? C'est une honte que personne ne connaisse cette ville et tout le bien que vous y faites.

– Il y a bien longtemps, la Cour de la Nuit n'était rien d'autre que la Cour des Cauchemars, et sa capitale était la Cité de Pierre. Mais un Grand Seigneur de cette cour en avait une vision tout autre. Plutôt que de laisser voir au monde extérieur la vulnérabilité de son royaume en des temps troublés, il a préféré en fermer les frontières. Il a ensuite éliminé les plus dangereux des prédateurs et des courtisans et fondé pour les rêveurs Velaris, une cité dans laquelle il a fait régner la paix et favorisé le commerce.

Les yeux de Rhysand brillaient comme s'il pouvait franchir les siècles écoulés pour voir la naissance de la cité… ce qui ne m'aurait pas étonnée, vu l'étendue de ses pouvoirs.

– Pour la préserver, il a gardé le secret sur elle, et ses descendants ont suivi son exemple, poursuivit-il. Grâce aux sorts qu'ils ont jetés sur Velaris, les voyageurs et les commerçants de passage sont incapables de trahir ce secret et forcés à mentir sur l'origine des marchandises qu'ils en rapportent. À en croire la légende, ce Grand Seigneur est allé jusqu'à verser son propre sang sur les pierres et le fleuve de Velaris afin que ces sorts soient éternels. Mais malgré tous ses efforts, les ténèbres ont resurgi, si bien que le royaume est aujourd'hui divisé entre la Cour des Rêves et la Cour des Cauchemars. Nous ne laissons voir que cette dernière aux autres cours et aux autres royaumes pour les dissuader de toute incursion sur nos terres et pour préserver le secret que nous gardons depuis des millénaires.

– Il n'y a réellement personne en dehors de ces frontières qui connaisse Velaris ?

– Absolument. Vous ne la trouverez sur aucune carte ni dans aucun livre hors d'ici. Peut-être que nous perdons à être isolés de la sorte, mais…

Il s'interrompit et désigna d'un geste la ville autour de nous.

– Mon peuple ne paraît pas vraiment en souffrir, conclut-il.

– N'êtes-vous pas inquiet à l'idée qu'Azriel se rende chez les mortels demain ?

– Si, bien sûr, mais Azriel est allé dans des endroits bien plus dangereux et cela l'offenserait que je me tracasse à son sujet.

– Mais cela ne le gêne pas de faire ce travail ? Je ne parle pas de

l'espionnage, mais de ce qu'il a dû faire à l'attor aujourd'hui…

Rhysand soupira.

– Il n'en parle jamais et c'est difficile de savoir ce qu'il ressent. J'ai vu Cassian vomir après avoir taillé en pièces des ennemis, voire pleurer la mort de certains d'eux, mais Azriel… Mor est la seule à laquelle il accepte de se confier.

Je souris.

– Mais Mor et lui n'ont-ils jamais…, commençai-je.

– Cela ne regarde qu'eux… et Cassian. Et je ne suis pas assez stupide ou arrogant pour m'en mêler, déclara Rhysand, mettant ainsi un terme à mes questions.

Nous traversâmes en silence le pont noir de monde pour rejoindre l'autre rive. Alors que nous gravissions les collines qui nous séparaient de l'hôtel particulier, je sentis mes muscles trembler d'épuisement. J'allais demander à Rhysand de me ramener chez lui par la voie des airs, quand je reconnus l'air que jouaient des musiciens à la terrasse d'un restaurant.

C'était la musique que j'avais entendue alors que j'étais enfermée dans mon cachot glacial. J'étais si terrifiée, si désespérée, que cette musique m'avait donné des visions… et finalement aidée à tenir bon.

Maintenant encore, j'étais saisie par la beauté de cette mélodie qui se déployait et ondulait, par la joie et la paix qu'elle exprimait.

On ne jouait pas ce genre de musique à la cour Sous la Montagne. Je ne l'avais entendue que cette fois-là, dans mon cachot.

– C'est vous, soufflai-je, les yeux fixés sur les musiciens. C'est vous qui m'avez fait entendre cette musique quand j'étais prisonnière. Pourquoi ?

– Parce que vous étiez près de vous effondrer et que je n'avais pas d'autre moyen de vous secourir, répondit Rhysand à mi-voix.

En écoutant ces notes, j'avais eu la vision d'un palais en plein ciel, entre le couchant et l'aube… un palais aux piliers en pierre de lune.

– J'ai vu la Cour de la Nuit juste à ce moment-là, repris-je.

Il me regarda de côté.

– Ce n'est pas moi qui vous ai envoyé cette vision.

Cela m'était égal.

– Merci, dis-je. Pour tout ce que vous avez fait pour moi… avant et maintenant.

– Y compris votre visite chez la Tisserande et votre rencontre de ce matin avec l'attor ?

– Vous avez vraiment le don de tout gâcher.

Il sourit, passa un bras derrière mes jambes, un autre dans mon dos et nous emporta dans le ciel.

Et je songeai que je commençais à y prendre goût. Au vol, bien sûr.

J'étais dans mon lit et j'écoutais le crépitement joyeux d'un feu de bois

de bouleau quand, en tournant la page de mon livre, je vis un bout de papier en tomber.

À la vue de l'écriture, je me redressai dans mon lit.

Je suis peut-être un vil flatteur, mais au moins je n'ai pas un caractère de cochon. Vous devriez venir soigner les blessures que vous m'avez faites pendant notre petite bagarre dans la neige. Grâce à vous, je suis couvert de bleus.

J'entendis un petit bruit sur la table de chevet et un crayon roula sur l'ébène miroitante. Je le saisis et griffonnai ma réponse :

Léchez vos blessures et laissez-moi tranquille.

La feuille disparut et ne réapparut qu'après un certain temps.

Je préférerais que ce soit vous qui les léchiez.

Mon cœur battit avec violence et mon sang se rua dans mes veines tandis que je relisais cette phrase qui sonnait comme une provocation. J'écrivis ma réponse en réprimant un sourire :

Où sont ces blessures que je suis censée lécher ?

À peine avais-je fini que le papier disparut de nouveau.

Où vous voudrez, Feyre. Je répondrais bien : « partout », mais je peux me restreindre au besoin.

Alors je lui envoyai :

Espérons que je serai plus douée que vous. Vous étiez lamentable Sous la Montagne.

C'était faux. Il avait léché mes larmes alors que j'étais prête à m'effondrer.

C'était une diversion pour éveiller ma colère, car mieux valait être furieuse que ne rien ressentir, car la haine me permettait de tenir bon dans les ténèbres sans fond du désespoir, comme l'avait fait la musique.

Lucien était venu soigner mes blessures, mais personne n'avait pris autant de risques que Rhysand en m'aidant non seulement à survivre, mais aussi à rester aussi saine d'esprit que possible dans de telles circonstances. Et il avait fait la même chose au cours de ces dernières semaines en me provoquant et en me taquinant pour m'empêcher de sombrer.

J'étais sous pression, m'écrivit-il. *Si vous le voulez bien, je serais ravi de vous détromper. On m'a déjà dit que j'étais doué.*

Bonne nuit, répondis-je.

Tâchez de ne pas gémir trop fort quand vous rêverez de moi : j'ai besoin de sommeil pour rester beau.

Je me levai, jetai le papier au feu et lui adressai un geste obscène. Un instant plus tard, j'aurais juré avoir entendu son rire vibrer à travers les murs.

Je ne rêvai pas de Rhysand, mais de l'attor. Je sentis ses serres s'agripper à moi tandis que je me débattais à coups de poing. J'entendis son rire sifflant et sentis son odeur fétide.



Mais je ne me réveillai pas une seule fois au cours de cette nuit.

Chapitre 30

Si Cassian était la plupart du temps provocant et vulgaire, sur le terrain d'entraînement aménagé sur le toit du pavillon du Vent il devenait un lutteur impitoyable, comme je le découvris le lendemain.

Et tous ses instincts de tueur étaient à présent dirigés contre moi…

Malgré le froid, je transpirais sous ma cuirasse. Chaque respiration me brûlait la gorge et je manquais tellement de force que, dès que je me servais de mes doigts, mon auriculaire tressautait.

Alors que je le regardais trembler, Cassian me rejoignit et saisit ma main.

– C'est parce que vous ne frappez pas comme il faut. Vos coups de poing doivent porter sur les jointures de l'index et du majeur. Si vous frappez ici, expliqua-t-il en tapotant la chair meurtrie des jointures de mon annulaire et de mon auriculaire, vous ferez plus de mal à vous-même qu'à votre adversaire. Vous avez eu de la chance que l'attor ne se soit pas servi de ses poings contre vous.

Nous nous entraînions depuis une heure aux rudiments du corps-à-corps. J'avais entretemps découvert que, si j'étais douée pour la chasse et le tir à l'arc, tout le côté gauche de mon corps ne valait rien au combat. Ma coordination était à peu près celle d'un faon qui essaie de faire ses premiers pas. J'avais le plus grand mal à utiliser mon poing gauche et à faire un pas en avant avec mon pied gauche simultanément : je trébuchais plus souvent que je n'atteignais ma cible. Frapper de la main droite, en revanche, ne me posait aucun problème.

– Buvez un peu d'eau et après nous travaillerons votre équilibre, ordonna Cassian. Vous ne pourrez pas apprendre à vous battre tant que vous serez incapable de tenir debout.

Je me renfrognai et me tournai vers l'autre extrémité de la terrasse d'où nous parvenait le cliquetis de lames.

Azriel était revenu des terres des mortels aux alentours de midi. J'avais appris par Rhysand qu'il s'était heurté aux défenses protégeant le palais des reines. Il était rentré pour discuter avec lui de la stratégie à adopter.

Discuter et bouder, semblait-il, car il m'avait à peine saluée avant de

s'entraîner avec Rhysand, le visage fermé et sombre. Une heure avait passé depuis, et les minces lames de leurs épées étincelaient au rythme de leurs évolutions. Je me demandais si cet entraînement n'était pas surtout pour Azriel un moyen de se libérer de sa frustration.

Malgré le froid, ils avaient ôté leurs vestes en cuir et leurs chemises.

Leurs bras hâlés et musclés étaient couverts de tatouages semblables à ceux qui ornaient mon avant-bras et ma main gauche, mais les leurs se prolongeaient sur leurs épaules, sur leurs pectoraux et le long de leur colonne vertébrale.

– Nous recevons ces tatouages lors de notre initiation de guerriers illyriens, pour nous porter chance et nous couvrir de gloire sur le champ de bataille, expliqua Cassian, qui avait suivi mon regard.

Je contemplais les muscles de leurs ventres luisants de sueur sous le soleil aveuglant, le renflement de leurs cuisses puissantes et les formidables ondulations de leurs dos surmontés d'ailes magnifiques.

La mort ailée…

Ce titre semblait surgi de nulle part. L'espace d'un instant, j'eus la vision du tableau que je peindrais si je devais immortaliser la scène : les ténèbres de ces ailes que la lumière intense du soleil d'hiver illuminait de rouge et d'or par transparence. Les reflets éblouissants des lames. La brutalité des tatouages contrastant avec la splendeur de ces visages…

Je cillai et la vision s'évanouit comme un nuage de vapeur par une nuit glaciale.

– Rhys est fatigué et ne l'admettra jamais, mais Azriel est trop bien élevé pour le battre à plate couture, commenta Cassian.

Rhysand me paraissait pourtant en pleine forme, mais je gardai mes réflexions pour moi.

Les genoux flageolants, je m'approchai du tabouret sur lequel Cassian avait posé une cruche pleine d'eau et deux verres. J'en remplis un et mon doigt recommença à trembler.

Mes tatouages étaient donc des symboles illyriens. Peut-être que Rhysand avait voulu ainsi me porter chance et m'aider à triompher d'Amarantha.

La chance et le triomphe… Je songeai que j'en avais encore grand besoin.

Cassian remplit l'autre verre et trinqua avec moi en un geste qui jurait avec ses manières brutales d'entraîneur. Quelques instants plus tôt, il m'avait envoyé des coups de poing, ordonné de frapper de toutes mes forces des coussins rembourrés et de tenir bon alors que j'étais prête à m'effondrer.

Il vida son verre d'un trait.

– Et maintenant, voudriez-vous m'expliquer pourquoi vous avez écrit à Tamlin que vous êtes partie pour de bon ?

La question me prit tellement de court que je ripostai sans réfléchir.

– Voudriez-vous m'expliquer pourquoi vous passez votre temps à

provoquer Mor ? Pour cacher ce que vous ressentez pour elle ?

Derrière nous, le martèlement de pas et le cliquetis de lames s'interrompirent pour reprendre aussitôt. Cassian éclata d'un rire rauque qui trahissait sa stupeur.

– Tout ça, c'est de l'histoire ancienne, répondit-il.

– C'est sûrement ce qu'elle dirait à propos de vous.

– Reprenez l'entraînement, ordonna Cassian. Seulement la boxe. Si vous voulez être insolente, apprenez à en assumer les conséquences.

Mais cette phrase qu'il avait prononcée me hantait : *Vous êtes partie pour de bon…*

J'étais partie de mon plein gré, mais sans savoir ce qu'il pensait, s'il en souffrirait tant que cela… Non, je savais qu'il en souffrirait.

Quand je lui avais dit que j'étouffais auprès de lui, il avait saccagé son cabinet. Comment réagirait-il à la lecture de ma lettre ? Ses accès de fureur destructrice m'avaient effrayée. Et pourtant, je l'avais aimé, de toute mon âme, avec passion, mais…

– C'est Rhysand qui vous en a parlé ? demandai-je.

Je lus une certaine nervosité dans le regard de Cassian, probablement devant l'expression de mon visage.

– Il en a informé Azriel parce qu'il… surveille la situation là-bas et doit donc être au courant de ce qui s'est passé. Et Azriel m'en a parlé.

– Je suppose que vous en avez discuté hier soir, pendant que vous étiez en train de boire et de danser ?

Après avoir vidé mon verre, je me dirigeai vers le terrain d'entraînement. Cassian me rejoignit et me retint par le bras.

– Écoutez, je suis désolé : je ne voulais pas vous blesser. Az m'en a parlé seulement parce que je dois savoir à quoi m'attendre, à cause de mes responsabilités à la tête des armées de Rhys. Mais aucun de nous… n'a envie d'en rire. Vous avez pris une décision difficile. Je voulais juste savoir si vous aviez besoin d'en parler, mais je m'y suis pris comme un crétin. Je suis désolé, répéta-t-il en me lâchant.

À son embarras et à l'expression de son regard, je compris qu'il était sincère. Je hochai la tête en reprenant ma place.

– Ça va, je comprends.

J'entendais toujours le cliquetis des épées d'Azriel et de Rhysand, mais je savais que ce dernier m'avait observée dès que Cassian avait mentionné la lettre.

Cassian se plaça face à moi, le coussin rembourré en main pour reprendre l'entraînement.

– Droite-gauche trente fois, puis quarante, puis cinquante, ordonna-t-il.

Je grimaçai en enveloppant mes mains de bandes pour les protéger.

– Vous n'avez pas répondu à ma question, reprit-il avec un sourire timide que ses soldats n'avaient jamais dû voir.

Je me mis en position et levai les mains à la hauteur de mon visage.

Je l'avais aimé, j'avais tout ressenti : joie, désir, apaisement… il m'avait fait éprouver tout cela.

Mais peut-être que ces sentiments m'avaient aveuglée sur sa violence, sur son besoin de contrôler et de protéger si profondément enraciné en lui qu'il m'avait enfermée comme une prisonnière.

– Je vais bien, répondis-je à Cassian.

Je m'avançai vers lui et lui portai un coup du gauche dans un mouvement aussi fluide que de la soie, comme si mon corps d'immortelle s'adaptait enfin à l'entraînement.

Mon poing heurta le coussin, puis recula à la vitesse d'un serpent qui vient de mordre tandis que je portais un coup du droit avec tout mon élan.

– Un, deux, compta Cassian. Si vous allez bien, alors, c'est… parfait.

Mais nous savions tous deux que ma réponse n'était qu'un mensonge.

J'avais tout fait, tout donné pour cet amour. Je m'étais engagée corps et âme, j'avais tué des innocents, je m'étais avilie. Et lui, il était resté assis à côté d'Amarantha. Il n'avait pris aucun risque jusqu'à la dernière soirée. Et même à ce moment-là, il n'avait pas voulu me libérer, mais seulement me faire l'amour, et…

Je maintenais la cadence : gauche-droite-gauche-droite…

Quand Amarantha m'avait brisée, quand elle avait rompu mes os et fait bouillir mon sang dans mes veines, il n'avait fait que l'implorer à genoux. Il n'avait même pas essayé de la tuer ni de ramper jusqu'à moi pour me protéger. Non, pour être juste, il s'était battu pour moi. Mais j'avais sacrifié bien davantage pour lui.

Gauche-droite-gauche… chaque coup que je portais était une question et la réponse à cette question.

Et quand il avait recouvré tous ses pouvoirs, il avait osé me mettre en cage, me dire que je ne servais plus à rien et que je devais rester cloîtrée pour préserver sa tranquillité d'esprit. Il m'avait donné tout ce dont j'avais besoin, mais après avoir obtenu ce qu'il voulait, récupéré ses pouvoirs et ses terres… il avait renoncé à tout effort. Il était resté bon, il était resté lui-même, mais… il était dans l'erreur.

Je me rendis compte que je sanglotais, les dents serrées, mes larmes nettoyant cette plaie infectée, et je me moquais bien que Cassian, Rhysand ou Azriel puissent me voir.

Le cliquetis des lames cessa soudain.

Mes poings heurtèrent de la chair et je vis alors que j'avais transpercé, ou, plus exactement, brûlé le coussin…

Je me figeai. Les bandes enroulées autour de mes mains étaient noires de suie.

Cassian resta en position face à moi.

– Tout va bien : je n'ai rien, dit-il doucement.

– Je les ai tués, soufflai-je.

C'était la première fois que je prononçais ces paroles à voix haute.

Cassian serra les lèvres.

– Je sais.

Ces mots n'exprimaient aucun jugement… seulement une compréhension empreinte de tristesse.

Mes mains retombèrent le long de mes cuisses tandis qu'un sanglot enflait ma gorge.

– C'est moi qui aurais dû être à leur place.

Voilà… je l'avais dit.

Debout sous un ciel limpide et un soleil brûlant, encerclée de montagnes, sans la moindre ombre où me dissimuler… j'avais prononcé ces mots.

Alors les ténèbres déferlèrent, douces et apaisantes, et un corps luisant de sueur surgit devant moi. Avec une infinie douceur, une main releva mon menton et quand je levai les yeux, je vis le visage de Rhysand.

Ses ailes nous abritaient comme un cocon. De l'autre côté, comme d'un autre monde, nous parvenait le heurt de l'acier contre l'acier : Cassian et Azriel poursuivaient l'entraînement.

– Vous éprouverez cette souffrance chaque jour de votre vie, me dit Rhysand.

J'étais si proche de lui que je sentais son odeur de sel et de citron sous celle de sa sueur. Son regard était empreint de douceur. Je voulus détourner les yeux, mais il tenait fermement mon menton.

– Je le sais parce que je ressens la même souffrance depuis que ma mère et ma sœur ont été tuées. J'ai dû les enterrer moi-même et la vengeance ne m'a pas apaisé, poursuivit-il avant d'essuyer mes larmes. Vous pouvez soit vous laisser détruire par cette souffrance, vous laisser tuer comme cela a failli vous arriver chez la Tisserande, soit apprendre à vivre avec elle.

Je contemplai longuement son visage franc et calme qui était peut-être son vrai visage sous tous les masques qu'il portait pour protéger les siens.

– Je suis désolée… pour votre famille, articulai-je d'une voix rauque.

– Je regrette profondément de n'avoir pu vous protéger de ce qui vous est arrivé Sous la Montagne. De votre mort. De votre désir de mourir. Depuis, je fais deux cauchemars. Dans le premier, je suis de nouveau la putain d'Amarantha, ou mes amis le sont… Dans le second, j'entends de nouveau votre nuque se briser et je vois la lumière s'éteindre de vos yeux.

Faute de savoir quoi dire, je baissai les yeux vers mes mains encore brûlantes du feu qui avait consumé mes bandages. Je les levai devant moi pour les regarder de plus près.

– Ah, ça…, dit-il en repliant gracieusement ses ailes.

– C'est l'un des pouvoirs de la Cour de l'Automne, non ? demandai-je.

Il prit l'une de mes mains et l'examina.

– C'est exact. Un cadeau de Beron, son Grand Seigneur.

Le père de Lucien. Lucien… je me demandai ce qu'il pensait de tout cela. Si je lui manquais. Et si Ianthe persistait à le harceler.

Cassian et Azriel s'entraînaient toujours en feignant de ne pas faire

attention à ce qui se déroulait à côté d'eux.

– Je ne connais pas en détail les dons des autres Grands Seigneurs, mais nous découvrirons au jour le jour desquels vous avez hérité, dit Rhysand.

– Si vous êtes le Grand Seigneur le plus puissant de l'histoire de Prythian, cela implique-t-il que le don que vous m'avez transmis l'emporte sur tous les autres ?

Était-ce pour cette raison que j'avais pu entrer dans son esprit ?

– Essayez d'invoquer les ténèbres et vous verrez, répondit-il. Voyons un peu si vous en êtes capable. Je ne vous demanderai pas de vous tamiser, ajouta-t-il avec un sourire.

– Je ne comprends même pas comment j'y suis parvenue quand j'étais de l'autre côté du mur.

– Mobilisez votre volonté.

Je le dévisageai avec incrédulité. Il haussa les épaules.

– Pensez à moi, reprit-il. Pensez combien je suis beau, doué…

– Et arrogant.

– Oui, aussi.

Il croisa les bras dans un geste qui contracta les muscles de son ventre.

– Et pendant que vous y êtes, remettez votre chemise, persiflai-je.

Il m'adressa un sourire félin.

– Cela vous trouble de me voir torse nu ?

– Je suis surprise qu'il n'y ait pas davantage de miroirs dans cette maison alors que vous adorez vous admirer.

Azriel dissimula un éclat de rire sous une quinte de toux et Cassian se détourna, une main plaquée sur la bouche. Les commissures des lèvres de Rhysand frémirent.

– Ah ! Enfin, la Feyre que j'adore, s'exclama-t-il.

Je le foudroyai du regard, puis fermai les yeux pour regarder en moi-même, en quête de ma part d'ombre. Elle était de taille.

J'y trouvai la lettre que j'avais écrite la veille, l'adieu que j'avais fait pour ma santé mentale, pour ma sécurité…

– Il y a différentes sortes de ténèbres, reprit Rhysand. Certaines sont effrayantes, d'autres apaisantes ou reposantes. Les ténèbres des amants, celles des assassins… Elles ne sont ni entièrement bonnes ni entièrement mauvaises. Elles sont ce que leur porteur désire.

Malgré tous mes efforts, je ne voyais que les ténèbres de mon ancien cachot et de celui du Graveur d'os.

– Ouvrez les yeux, ordonna Rhysand, et j'obéis.

Je me retrouvai cernée de ténèbres qui n'émanaient pas de moi, mais de lui. Le terrain d'entraînement avait été comme rayé de la carte, comme si le monde n'existait pas encore. Tout n'était que calme, douceur et paix.

Des lumières scintillèrent, celles de minuscules étoiles, dans une éclosion de bleu, de violet et de blanc. Je tendis la main vers l'une d'elles et de la lumière d'étoile dansa sur le bout de mes doigts. Je tournai et retournai l'étoile

dans ma main comme un magicien l'aurait fait d'une pièce de monnaie et, dans cette obscurité apaisante et scintillante, ma respiration se calma.

Il y avait longtemps que je n'avais plus respiré aussi librement.

Soudain, les ténèbres s'évanouirent plus vite que de la fumée emportée par le vent. Je cillai sous le soleil aveuglant, les bras encore tendus, et me retrouvai face à Rhysand.

– Nous pourrons reprendre cet entraînement plus tard, dit-il. Pour l'instant…

Il s'interrompit et renifla.

– Allez prendre un bain.

Je lui répondis par un geste particulièrement obscène et priai Cassian de me ramener à Velaris.

Chapitre 31

– Ne vous agitez pas autant, m'ordonna Cassian quatre jours plus tard alors que nous nous entraînions par un après-midi particulièrement chaud. Les pieds bien stables, les poignards pointés vers le ciel et les yeux fixés sur moi, poursuivit-il. Sur un champ de bataille, vous seriez déjà morte.

Amren, qui se prélassait dans une chaise longue en se nettoyant les ongles, ricana.

– Elle a entendu : ça fait dix fois que tu le lui répètes, Cassian, lança-t-elle.

– Continue comme ça, Amren, et je te traîne sur le terrain pour voir si tu t'es assez entraînée ces derniers temps.

Amren continua à curer ses ongles et je remarquai qu'elle se servait d'un os minuscule.

– Si tu me touches, Cassian, je couperai la meilleure partie de toi-même… si petite soit-elle, répliqua-t-elle, et il gloussa.

Campée entre eux, transpirante, un poignard dans chaque main, je me demandai si je ne ferais pas mieux de m'éclipser discrètement. Peut-être par tamisage – bien que, depuis cette matinée chez les mortels, je n'aie plus réussi à le faire.

J'avais passé ces quatre derniers jours à m'entraîner avec lui et à m'exercer à faire surgir flammes et ténèbres avec Rhysand. J'avais davantage progressé avec Cassian.

Nous n'avions toujours pas de nouvelles de la Cour de l'Été. Ni de celle du Printemps, malgré ma lettre à Tamlin. Je me demandais si c'était bon signe. Quant à Azriel, il essayait toujours de placer des espions dans les cours des reines, sans y parvenir, ce qui le rendait encore plus taciturne que d'habitude.

Mor fit son entrée sur le terrain et Amren détacha enfin les yeux de ses ongles.

– Parfait, tu pourras jouer avec elle.

À sa vue, les narines de Cassian se dilatèrent.

– Où étais-tu la nuit dernière ? lui demanda-t-il sans cérémonie. Je ne t'ai

pas vue partir de chez *Rita*.

Ils m'y avaient traînée l'avant-veille et j'avais passé le plus clair de la soirée assise à la table qui leur était réservée, à siroter du vin et à parler par-dessus la musique avec Azriel, qui paraissait morose. Nous avions observé Rhysand qui était assiégé d'admirateurs au bar. Tous les immortels présents dans la salle, hommes et femmes, le couvaient des yeux. Azriel et moi avions parié sur lesquels auraient l'audace de l'inviter à finir la nuit en leur compagnie.

Azriel avait gagné chaque pari, ce qui n'avait rien de surprenant. À la fin de la soirée, il souriait enfin, ce qui sembla faire plaisir à Mor.

Rhysand avait refusé toutes les propositions poliment mais fermement.

Avait-il rencontré quelqu'un depuis la mort d'Amarantha ? Le voulait-il ? Malgré le vin que j'avais bu, je n'avais pas osé poser la question à Azriel.

Mor haussa les épaules et une deuxième chaise longue apparut à côté de celle d'Amren.

– Je suis juste… sortie, répondit-elle en se laissant tomber dedans.

– Avec qui ? insista Cassian.

– Aux dernières nouvelles, je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi, Cassian. Ni de comptes à te rendre. Ce que j'ai fait, où je suis allée et avec qui, ça ne te regarde pas, compris ?

– Tu ne l'as pas dit à Azriel non plus.

La tension entre eux était palpable, mais je me souvins de ce que j'avais soupçonné : peut-être que Cassian jouait un rôle de tampon entre Mor et Azriel afin de protéger ce dernier.

Cassian surprit mon intérêt pour leur conversation et le regard qu'il m'adressa m'invita à me tenir à l'écart.

Je haussai les épaules à mon tour et déposai mes poignards. L'espace d'un instant, j'aurais voulu que Nesta soit là, pour que ce soit elle qui s'en prenne à Cassian. Nous étions sans nouvelles de mes sœurs comme des reines des mortels.

– Que faites-vous ici au juste, *mesdames* ? lança Cassian aux deux immortelles sans le moindre effort pour se montrer aimable.

Mor ferma les yeux et renversa la tête pour savourer la chaleur du soleil sur sa peau dorée.

– Rhys doit arriver d'un instant à l'autre : il a des nouvelles à nous communiquer. Amren ne te l'a-t-elle pas dit ?

– Non, j'avais oublié, dit Amren. Je m'amusais trop à vous regarder.

– Tu es ici depuis *une heure* ! s'écria Cassian.

– Oups ! Pardon, fit Amren.

– Lève tes fesses et allonge-moi vingt séries de…

Un grondement féroce l'interrompit.

L'arrivée de Rhysand mit fin à ce qui promettait d'être un beau combat et je ne savais trop si je devais en être soulagée ou déçue.

Il était vêtu de ses habits de cour et dissimulait ses ailes.

– Désolé de vous déranger, persifla-t-il.

– Cassian a de la chance que tu sois arrivé, répondit Amren en se rallongeant sur sa chaise.

Rhysand éclata de rire.

– Alors, prêts à partir en vacances ? lança-t-il à la ronde.

– Tu veux dire que tu as reçu l'invitation de la Cour de l'Été ? demanda Mor.

– Bien entendu. Feyre, Amren et moi-même partirons là-bas demain.

Pourquoi seulement nous trois ? pensai-je. Cassian dut en faire autant, car il croisa les bras et se campa face à Rhysand.

– La Cour de l'Été est un repaire de brutes sans cervelle et de crétins arrogants. Il vaudrait mieux que je vous accompagne, dit-il.

– Tu y serais tout à fait dans ton élément, susurra Amren. Dommage que tu ne viennes pas avec nous.

– Tiens ta langue, Amren, l'avertit-il.

Elle découvrit ses dents dans un sourire féroce.

– Crois-le ou non, mais je préférerais rester ici, dit-elle.

Rhysand se massa les tempes.

– Cassian, étant donné que ta dernière visite à la Cour de l'Été ne s'est pas très bien passée…

– J'ai détruit *un seul* immeuble…

– Et étant donné que les courtisans sont terrifiés par notre douce Amren, le coupa Rhysand, il est indispensable qu'elle soit du voyage.

– C'est peut-être un piège, insista Cassian. Peut-être qu'ils ont mis tout ce temps à répondre à notre lettre parce qu'ils préparent une embuscade.

– C'est la raison pour laquelle Amren nous accompagnera là-bas, insista Rhysand.

Amren se renfrogna.

– La Cour de l'Été possède un trésor fabuleux, poursuivit Rhysand sur le ton de la conversation. Si nous ne dénichons pas le Livre, peut-être que tu y trouveras ton bonheur, Amren.

– Bon sang, Rhys ! s'exclama Cassian. Nous allons déjà leur voler le Livre, mais piller leur trésor…

– Rhysand a raison, rétorqua Amren. Leur Grand Seigneur est jeune et manque d'expérience. Je doute qu'il ait déjà pris le temps de faire l'inventaire de son héritage. Si quelque chose lui manque, il ne le saura jamais. Excellente idée, Rhys, j'en suis.

Un dragon amassant et protégeant un trésor, en effet, pensai-je.

– J'ai besoin de toi chez les mortels, Cassian, trancha Rhysand. Tu es banni de la Cour de l'Été. Ta présence pourrait sans doute faire diversion le temps que Feyre remplisse sa mission, mais tu risquerais surtout de nous attirer des ennuis.

Je songeai qu'après avoir été Feyre la sauveuse, je deviendrais Feyre la voleuse…

– Garde ton sang-froid, Cassian, intervint Amren, le regard vague – probablement perdu dans la vision du trésor qu'elle allait peut-être piller. Nous nous passerons très bien de tes jérémiades. Le Grand Seigneur de l'Été a une dette envers Rhysand depuis qu'il lui a sauvé la vie Sous la Montagne en gardant ses secrets.

– Et il tient sans doute à connaître notre position en cas de conflit avec Hybern, intervint Mor.

Cassian parut s'apaiser un peu mais il ne put s'empêcher de demander :

– Et Feyre ? Passe encore qu'elle vive ici au vu et au su de tout le monde, mais de là à l'emmener dans une autre cour et à la présenter comme un membre de la nôtre…

Je pensai à Tamlin. Non content de recevoir ma lettre, il devrait apprendre cette nouvelle…

Mais Rhysand considérait visiblement ce chapitre comme clos. Il adressa un signe de tête à Amren avant de se diriger vers la porte grande ouverte du pavillon. Cassian fit un pas en avant, mais Mor leva la main pour l'arrêter.

– Laisse, murmura-t-elle.

Les yeux de Cassian étincelèrent, mais il obtempéra.

Je suivis Rhysand dans la pénombre du pavillon à laquelle mes yeux d'immortelle s'adaptèrent rapidement.

– Pourrais-je au moins savoir si je jouerai à nouveau le rôle de l'appât demain ? lui lançai-je.

Rhysand s'arrêta devant l'escalier et me regarda par-dessus son épaule.

– Moi qui croyais que vous m'aviez pardonné, comme l'avaient laissé entendre vos billets doux l'autre soir…

À la vue de son petit sourire et au souvenir de ce que nous nous étions écrit, je restai à distance respectueuse de lui.

– On pourrait croire qu'un Grand Seigneur a plus urgent à faire que d'échanger des petits mots le soir, répliquai-je.

– J'ai en effet plus urgent à faire, mais je suis incapable de résister à la tentation. De même que vous ne pouvez résister à celle de me surveiller quand nous sortons. Comme vous êtes possessive…

Ma bouche se dessécha. Comme il était facile de jouer et me chamailler avec lui… Et agréable… Peut-être que je méritais ces distractions, après tout.

Je m'approchai donc de lui en prenant tout mon temps.

– C'est plutôt vous qui êtes incapable de rester loin de moi depuis Calanmai, me semble-t-il, lui lançai-je en le dépassant.

Une lueur indéfinissable s'alluma dans son regard, mais il se contenta de me donner une chiquenaude sur le nez. Je repoussai sa main avec un sifflement rageur.

– J'ai hâte de voir l'effet que cette langue si bien pendue produira à la Cour de l'Été, dit-il, les yeux fixés sur ma bouche, avant de s'évanouir dans l'air.

Chapitre 32

Rhysand devait nous emmener à Adriata, la capitale de la Cour de l'Été, où nous resterions le temps nécessaire pour retrouver le Livre et nous en emparer.

En tant que favorite de Rhysand, je pourrais visiter la ville à mon gré et je logerais dans sa résidence personnelle. C'était un excellent stratagème qu'avec un peu de chance, personne ne déjouerait.

Ce matin-là, Rhysand et Amren se tenaient dans l'entrée de l'hôtel particulier. Amren, comme toujours vêtue de diverses nuances de gris, semblait calme comme la mer sous un ciel nuageux.

Rhysand, tout en noir brodé d'argent, avait la froideur et le raffinement que je lui avais vus lors de notre première rencontre et qui devaient être son masque de prédilection.

J'avais choisi ce matin-là une robe mauve aux amples jupes ondulantes avec une ceinture incrustée de perles. Des fleurs d'argent brodées montaient de l'ourlet le long de mes jambes et d'autres descendaient de mes épaules. C'était une tenue idéale pour affronter la chaleur de la Cour de l'Été. Je descendis les deux volées de marches menant à l'entrée dans un bruissement soyeux. Rhysand m'examina avec une expression indéchiffrable, de mes pantoufles argentées à mes cheveux à demi relevés et ondulés, une coiffure qui rehaussait l'or de mes cheveux.

– Bien. Allons-y, dit-il laconiquement.

Avec un sourire carnassier, Amren expliqua :

– Il est grincheux, ce matin.

– Pourquoi ? demandai-je.

– Parce que j'ai passé une partie de la nuit à jouer aux cartes contre Cassian et Azriel, expliqua Rhysand. Et ils m'ont dépouillé.

– On est mauvais perdant ? le taquinai-je.

– Seulement quand mes meilleurs amis font équipe contre moi.

Et, sans le moindre avertissement, il saisit nos mains et nous emporta dans une tornade de ténèbres.

Un instant plus tard, je clignai des yeux, aveuglée par les reflets du soleil

dansant sur une eau turquoise. Mon corps peinait à s'adapter à la chaleur sèche et étouffante malgré la fraîcheur de la brise marine.

Je cillai encore, puis dégageai ma main de celle de Rhysand.

Nous nous tenions devant un palais en pierre ocre bâti au sommet d'une île montagneuse, elle-même au milieu d'une baie en forme de demi-lune. La ville qui s'étendait en contrebas et autour de nous descendait vers la mer scintillante. Ses édifices étaient de la même pierre que le palais ou d'un blanc lumineux qui rappelait celui de la nacre.

Des mouettes volaient dans un ciel sans nuages au-dessus des innombrables tours et clochers de la ville, dont la rumeur montait vers nous.

Plusieurs ponts reliaient l'île à la côte. L'un d'eux se souleva pour livrer le passage à un trois-mâts. Une multitude de navires sillonnait la baie – navires marchands, bateaux de pêche et bacs transportant les habitants de l'île vers le continent, dont le rivage en pente douce était couvert de bâtiments et noir de monde.

Une demi-douzaine de courtisans se tenait devant nous, dans l'encadrement d'un portail en verre poli qui donnait sur l'intérieur du palais.

– Soyez les bienvenus à Adriata, déclara l'homme qui se tenait au centre du groupe.

Je le reconnus, et ce n'était pas un simple effet de ma mémoire.

Je me rappelais certes le beau seigneur de la Cour de l'Été à la peau sombre, aux cheveux blancs et aux yeux d'un bleu saisissant. Je l'avais vu contraint de regarder Rhysand envahir l'esprit de l'un de ses courtisans pour lire en lui. Ce jour-là, Rhysand avait dissimulé à Amarantha ce qu'il avait découvert et épargné à l'immortel un sort pire que la mort.

Non, je me souvenais du Grand Seigneur de l'Été comme si une part de moi-même venait de lui et de ce royaume.

Je me souviens, murmurait cette part de moi-même. *Toi et moi ne formons qu'un.*

– Ravi de te revoir, Tarquin, lança Rhysand d'une voix traînante et désinvolte.

Les cinq Grands Fae qui escortaient le Grand Seigneur de l'Été froncèrent les sourcils. Comme lui, ils avaient une peau sombre et des cheveux blancs ou argentés, comme s'ils avaient passé leur vie sous un soleil intense. Leurs yeux étaient cependant de nuances variées.

– Je crois que tu connais Amren, poursuivit Rhysand en désignant cette dernière d'un geste. Même si tu ne l'as pas revue depuis ton… accession au trône, acheva-t-il avec une grâce étudiée.

Tarquin salua Amren d'un bref signe de tête.

– Vous êtes toujours la bienvenue dans cette ville, ma dame.

Amren ne lui rendit pas son salut et le toisa.

– Au moins, vous êtes plus beau que votre cousin. C'était un supplice pour les yeux, lâcha-t-elle.

L'immortelle qui se tenait derrière Tarquin lui lança un regard meurtrier.

– À propos, toutes mes condoléances, ajouta-t-elle avec un sourire hypocrite.

Cruels et malfaisants… Voilà comment nos hôtes devaient percevoir Amren et Rhysand. Et comment ils devaient me percevoir aussi, par association.

Rhysand fit un geste dans ma direction.

– Je ne crois pas que vous ayez été officiellement présentés. Tarquin, je te présente Feyre. Feyre, Tarquin.

Il n'avait mentionné aucun titre, soit pour décontenancer ses hôtes, soit parce qu'il s'en moquait.

Les yeux de Tarquin me scrutèrent.

Je me souviens de toi, répéta cette part enfouie de moi-même.

Le Grand Seigneur ne me sourit pas et je lui présentai un visage impassible à l'expression légèrement blasée.

Son regard descendit vers ma poitrine que découvrait l'échancrure de mon corsage, comme s'il pouvait voir où logeait l'once de vie et de pouvoir qu'il m'avait donnée. Rhysand suivit son regard.

– Ses seins ne sont-ils pas magnifiques ? lança-t-il. Et aussi appétissants que des pommes mûres.

Je réprimai mon envie de le foudroyer du regard et le toisai avec la nonchalance qu'il avait adoptée.

– Moi qui croyais que c'était ma bouche qui vous fascinait, répliquai-je.

J'entrevis dans ses yeux une étincelle de surprise joyeuse.

Les visages de nos hôtes étaient des masques de pierre. Ils étaient aussi rigides que des statues.

– Il semble que vous ayez des choses à nous raconter, intervint prudemment Tarquin, comme s'il cherchait à deviner nos intentions.

– Une foule de choses, en effet, répliqua Rhysand. Mais pourquoi ne pas nous mettre à l'aise d'abord ?

Il indiqua la porte d'un geste du menton.

L'immortelle qui se tenait derrière Tarquin se rapprocha.

– Nous avons préparé des rafraîchissements, annonça-t-elle.

Tarquin parut se rappeler sa présence. Il posa une main sur son épaule mince.

– Je vous présente Cresseida, princesse d'Adriata.

Était-elle la souveraine de ce pays ou l'épouse du seigneur ? Je n'avais pas repéré d'anneaux à leurs doigts et je ne me souvenais pas de l'avoir vue Sous la Montagne. Ses longs cheveux argentés voletaient dans la brise autour de son joli visage, et la lueur qui brillait dans ses yeux bruns me laissait entrevoir quelqu'un de rusé.

– C'est un plaisir et un honneur de faire votre connaissance, me murmura-t-elle d'une voix voilée.

Ce ton obséquieux me glaça et mon petit déjeuner se mua en plomb, mais je n'en laissai rien paraître.

– Tout l’honneur est pour moi, princesse, répondis-je en feignant de mon mieux l’indifférence de Rhysand.

Les quatre autres courtisans nous furent rapidement présentés : trois conseillers chargés de la cour, de la ville et du commerce, et un bel immortel aux larges épaules du nom de Varian, frère de Cresseida, capitaine de la garde de Tarquin et prince d’Adriata. Il ne quittait pas Amren des yeux, comme s’il la jugeait la plus dangereuse de nous trois. Je devinai qu’il serait ravi de la tuer si l’occasion s’en présentait. Et je n’avais encore jamais lu une telle jubilation sur le visage d’Amren.

On nous fit traverser plusieurs salles au sol et aux murs incrustés de coquillages. Les nombreuses fenêtres donnaient sur l’océan, la baie ou les terres. Des lustres en verre poli oscillaient dans le vent tiède au-dessus de fontaines d’eau douce. Des Grands Fae – serviteurs et courtisans – à la peau brune et vêtus d’étoffes amples et légères, allaient et venaient. Ils étaient tous visiblement trop absorbés par leurs propres affaires pour remarquer notre présence et s’intéresser à nous. Je ne vis pas un seul immortel de rang inférieur.

Je suivais de près Rhysand qui marchait au côté de Tarquin. Amren me talonnait et je me demandai si elle ne faisait pas office de garde du corps.

Sur le même ton détaché, Tarquin et Rhysand échangeaient des banalités, à propos de Nynsar qui approchait, de Calanmai qui viendrait sous peu.

Mon cœur se serra. Tamlin reprendrait-il les coutumes de Calanmai si je n’étais plus auprès de lui ? Jusqu’ici, je m’étais interdit de penser à sa vie sans moi.

– Mon territoire compte quatre grandes villes, expliqua Tarquin en me regardant par-dessus son épaule vigoureuse. Nous passons le dernier mois d’hiver et le début du printemps à Adriata, car c’est en cette saison que la région est la plus belle.

– C’est un endroit magnifique, approuvai-je.

– Je vois que la reconstruction est en bonne voie, intervint Rhysand alors que le regard de Tarquin s’attardait sur moi.

– Il reste encore beaucoup à faire, dit-il. L’arrière du palais est en ruine, mais nous avons reconstruit l’intérieur, comme vous l’avez sûrement constaté. Nous avons commencé par rebâtir la ville.

– J’espère qu’on ne vous a rien volé de précieux pendant l’occupation du palais, reprit Rhysand.

– Non, rien parmi ce que nous avons de plus précieux, que la Mère en soit remerciée.

Derrière moi, je sentis Cresseida se raidir.

Les trois conseillers prirent congé en invoquant des affaires à régler.

Tarquin nous précéda dans une salle au plafond voûté tout en chêne blanc et en cristal vert qui donnait sur la baie et la haute mer.

Je n’avais encore jamais vu d’eau aux couleurs aussi vives, dans des tons verts, cobalt et bleu nuit. J’eus la vision fugitive d’une palette couverte de

peinture bleue, jaune, blanche et noire…

– C'est la vue que je préfère, déclara Tarquin derrière moi.

Je m'étais approchée de la grande baie vitrée pendant que les autres prenaient place à une table en nacre. Des serviteurs déposaient des fruits, des légumes et des coquillages cuits à la vapeur sur les assiettes.

– Vous devez être très fier de posséder des terres aussi splendides, lui dis-je.

Ses yeux à la couleur si semblable à celle de la mer de son royaume se posèrent sur moi.

– Sont-elles très différentes de ce que vous connaissez ? s'enquit-il.

– Comparé aux terres des mortels, tout est merveilleux à Prythian.

– Et qu'est-ce qui est le plus agréable : être immortel ou humain ?

Je sentais l'attention générale se concentrer sur nous, même si Rhysand bavardait avec Cresseida et Varian. Je toisai donc le seigneur de l'Été comme il m'avait examinée, effrontément et sans la moindre politesse.

– À vous de me le dire, rétorquai-je.

Ses yeux se plissèrent et il réprima un sourire.

– Vous êtes vraiment délicieuse. Je l'ai su le jour où vous avez lancé cet os maculé de boue sur la robe d'Amarantha.

Je chassai le souvenir horrible de cette première épreuve Sous la Montagne et me demandai ce qu'il pensait du lien qui nous unissait : était-il conscient qu'il émanait de son pouvoir ?

Peut-être devais-je me rapprocher de lui pour voler la moitié du Livre en sa possession ?

– Je ne me souvenais pas que vous étiez aussi beau Sous la Montagne, lui dis-je. L'éclat du soleil et de la mer vous réussit.

Un homme moins puissant se serait tortillé d'aise sous cet éloge, mais Tarquin était bien trop intelligent. Et il savait que j'avais été la compagne de Tamlin et que j'étais désormais à la cour de Rhysand… Peut-être pensait-il que je ne valais pas mieux qu'Ianthe.

– Quelle fonction occupez-vous à la cour de Rhysand, au juste ? demanda-t-il.

C'était une question pour le moins directe, probablement pour me décontenancer, et je faillis tomber dans le piège. Mais Rhysand vola à mon secours.

– Feyre fait partie de mes plus proches conseillers. C'est l'émissaire de ma cour auprès du royaume des mortels, dit-il.

– Vous êtes donc en relation avec les mortels ? s'enquit Cresseida, qui était installée à côté de lui.

J'en profitai pour aller m'asseoir à côté d'Amren et en face de Rhysand, qui humait le contenu de son verre de vin blanc pétillant.

– Je préfère parer à toute éventualité, répondit-il. Puisque Hybern semble prêt à nous créer des ennuis, je pense qu'il est dans notre intérêt de cultiver nos relations avec les mortels.

– Vous confirmez donc que le roi d'Hybern se prépare à la guerre ? demanda Varian sans détour, en détachant les yeux d'Amren.

– Il est même fin prêt, rectifia Rhysand sur un ton traînant. La guerre est imminente.

– Oui, c'est ce que vous m'avez annoncé dans votre lettre, intervint Tarquin.

Il avait pris place en bout de table entre Rhysand et Amren, un choix audacieux. Était-ce arrogance de sa part ou, au contraire, une tentative de rapprochement ?

– Et vous savez que nous sommes prêts à combattre Hybern, poursuivit-il. Nous avons perdu assez de sujets valeureux Sous la Montagne et nous ne voulons pas être à nouveau réduits en esclavage. En revanche, si c'est une autre sorte de guerre que vous me demandez de mener, Rhysand…

– Non, le coupa Rhysand. Ça n'a jamais traversé mon esprit.

Cresseida avait dû lire la perplexité dans mon regard.

– Les Grands Seigneurs sont déjà entrés en guerre pour bien moins que cela, susurra-t-elle. Ce ne serait pas surprenant qu'ils le fassent pour une immortelle aussi *différente*…

C'était sans doute la raison pour laquelle ils avaient consenti à nous recevoir : pour nous sonder à ce sujet.

Tamlin serait-il capable d'entrer en guerre pour moi ? Non, ce n'était pas envisageable. Je lui avais demandé de respecter ma décision de partir et il n'était pas assez stupide pour se lancer dans une guerre qu'il était sûr de perdre face aux guerriers illyriens.

– Gardez la tête froide, princesse, répondis-je sur le ton le plus blasé que je pus prendre. Le seigneur de la Cour du Printemps n'a aucune intention d'entrer en guerre contre la Cour de la Nuit.

– Vous êtes donc encore en relation avec Tamlin ? demanda-t-elle.

Son sourire venimeux m'ôta tout scrupule quant au vol que j'allais commettre.

– Mes liens avec Tamlin sont de notoriété publique, mais l'état actuel de nos relations ne regarde personne, déclarai-je. Je connais toutefois assez Tamlin pour affirmer qu'il n'y aura pas de guerre entre les cours de Prythian, du moins aucune dont je serais la cause.

Cresseida but une gorgée de vin, puis rompit une grosse pince de crabe.

– Nous sommes soulagés de savoir que nous ne donnerons pas l'asile à une fiancée enlevée par un autre Grand Fae. Autrement, nous devrions la rendre à son maître, comme l'exige la loi, expliqua-t-elle. Comme le ferait toute personne raisonnable afin de ne pas s'attirer d'ennuis.

– Je suis partie de mon plein gré et personne n'est mon maître, affirmai-je.

Cresseida haussa les épaules.

– Pensez ce que vous voudrez, mais la loi est la loi, dit-elle. Vous êtes… vous étiez sa fiancée, et votre allégeance à un autre Grand Seigneur n'y

changera rien. Heureusement pour vous, il respecte votre décision. Sinon il lui suffirait de réclamer votre retour à Tarquin et nous serions tenus d'obéir… sous peine de nous retrouver en guerre.

– C'est toujours un plaisir de t'écouter, Cresseida, commenta Rhysand avec un soupir.

– Surveillez vos paroles, Grand Seigneur, intervint Varian. Ma sœur ne fait que dire la vérité.

Tarquin posa la main sur la table.

– Rhysand est notre hôte, de même que ses courtisans, déclara-t-il. Nous les traiterons donc comme tels, Cresseida. Comme nous traitons tous ceux qui nous ont sauvé la vie alors qu'ils n'avaient qu'un mot à dire pour sceller notre sort. Nous aurons d'autres questions à débattre, seul à seul, ajouta-t-il à l'intention de Rhysand. Ce soir, je donne une fête en votre honneur sur mon bateau. Vous pourrez ensuite aller et venir comme bon vous semble dans cette ville. Veuillez pardonner à la princesse son attitude protectrice envers son peuple. La reconstruction de ces derniers mois a été longue et éprouvante. Cresseida a accompli de nombreux sacrifices pour cette cour, ajouta-t-il plus doucement à mon intention. Sa méfiance ne vous vise pas personnellement.

– Nous avons tous fait des sacrifices, déclara Rhysand d'une voix tranchante comme une lame. C'est grâce à ceux de Feyre que vous pouvez encore vous asseoir en famille autour de cette table. Pardonnez-moi donc d'avertir la princesse que si elle informe Tamlin de la présence de Feyre à votre cour, si n'importe qui de cette cour tente de lui ramener Feyre, ils devront en répondre de leur vie.

– Ne me menacez pas dans ma propre maison, Rhysand, répondit Tarquin. Ma reconnaissance envers vous a ses limites.

– Ce n'est pas une menace, mais une promesse, riposta Rhysand.

Tous les regards se tournèrent vers moi, dans l'attente de ma réaction.

Je levai mon verre de vin et les regardai tour à tour en soutenant plus longuement le regard de Tarquin.

– Décidément, on ne s'ennuie pas entre immortels, commentai-je.

Tarquin rit, puis poussa un soupir dans lequel je crus déceler du soulagement.

Et je sentis un frémissement approbateur par le lien qui m'unissait à Rhysand.

Chapitre 33

Nos chambres étaient communicantes et attenantes à un vaste et luxueux salon donnant sur la mer et la ville. Ma chambre était dans des tons d'écume de mer et de bleu très doux avec des touches dorées, comme le coquillage incrusté au sommet de la commode en bois pâle. Je venais d'ouvrir l'un de ses tiroirs quand Rhysand entra.

Il referma la porte, puis s'adossa au battant.

– L'ennui, comme je viens de le comprendre, c'est que j'aime bien Tarquin, me dit-il en guise de salutation. J'aime bien Cresseida aussi. Je me passerais sans problème de Varian, mais je suis sûr qu'au bout de quelques semaines, Cassian, Azriel et lui seraient inséparables, et dans ce cas je serais obligé de le supporter.

– Et alors ? demandai-je en m'appuyant contre la commode.

– Alors vous devrez remplir votre mission sans vous en faire des ennemis.

– Vous voulez dire : sans me faire prendre ?

Il acquiesça.

– Vous plaît-il que Tarquin vous dévore du regard ? s'enquit-il. J'ignore si c'est parce qu'il vous désire ou parce qu'il cherche à connaître l'étendue de vos pouvoirs.

– Peut-être les deux ?

– C'est tout à fait possible. Mais c'est toujours dangereux d'être désirée par un Grand Seigneur.

– Vous m'avez déjà provoquée avec Cassian, maintenant c'est au tour de Tarquin ? Cela devient lassant.

Rhysand s'approcha de moi et je me préparai à sentir son odeur, sa chaleur, l'impact de son pouvoir. Il posa les mains à plat sur la commode de part et d'autre de moi, mais je refusai de reculer d'un millimètre.

– Vous avez une mission à remplir ici, Feyre, dit-il. Une mission qui doit rester secrète. Faites tout ce qu'il faudra, mais emparez-vous de ce Livre sans vous faire prendre.

Je n'étais pas stupide et je savais que cette mission était dangereuse. Le

ton sur lequel il me parlait et le regard qu'il m'adressait m'irritaient.

– *Tout ce qu'il faudra*, vraiment ? lançai-je, et il haussa les sourcils. Si je mettais Tarquin dans mon lit pour obtenir ce que je veux, qu'en diriez-vous ?

Ses yeux flamboyèrent et se fixèrent sur ma bouche. Le bois de la commode grinça sous la pression de ses mains. J'attendis, le cœur battant violemment. Son regard rencontra le mien.

– Vous êtes libre de faire ce que vous voulez avec qui vous voulez, répondit-il. Si vous voulez le mettre dans votre lit, allez-y : je n'y verrai aucune objection.

– Je le ferai peut-être.

Je réprimai mon envie de le traiter de menteur pour ses dernières paroles.

– Très bien, fit-il et son haleine caressa ma bouche.

– Très bien, répétai-je, consciente de chaque centimètre qui nous séparait, de cette distance de plus en plus réduite, de l'électricité dont l'air se chargeait à chacun de nos mouvements.

– Ne faites rien qui risque de compromettre cette mission, reprit-il doucement, les yeux brillants comme des étoiles.

– J'en connais les enjeux.

Son pouvoir m'enveloppait et m'éveillait de ma torpeur.

Le sel, l'océan et le vent me berçaient et chantaient en moi.

Comme s'il les entendait aussi, Rhysand me désigna la chandelle éteinte sur la commode.

– Allumez-la, ordonna-t-il.

J'eus envie de protester, mais je regardai la chandelle et la sommai de s'allumer en faisant appel à toute la fureur que Rhysand savait éveiller en moi…

La chandelle tomba, balayée par une violente giclée d'eau comme si quelqu'un avait vidé un seau sur elle.

Je restai bouche bée devant l'eau qui ruisselait de la commode. Seul le bruit des gouttes tombant sur le sol en marbre rompait le silence de la chambre.

– Est-ce que ça vous arrive d'obéir aux ordres ? demanda Rhysand avec un petit rire.

Quelle qu'en fût l'origine, ma présence en ce lieu, la proximité de Tarquin et son pouvoir… je sentais l'eau répondre à mon appel. Je la sentais déferler sur le sol, je sentais la mer bouillonner et refluer dans la baie et je sentais le goût du sel sur la brise. Je soutins le regard de Rhysand.

Personne n'était mon maître, mais je pouvais tout maîtriser si je le voulais. Si je l'osais.

Comme une pluie inversée, l'eau monta du sol quand je la sommai d'imiter les étoiles que Rhysand avait fait surgir pour moi de ses ténèbres. J'ordonnai ensuite aux gouttes de rester en suspens autour de nous, étincelantes dans la lumière comme les cristaux d'un lustre.

Rhysand les observa.

– Je vous déconseille de montrer à Tarquin ce petit tour de magie.

Je lui lançai ces gouttes au visage trop vite pour qu'il ait le temps de s'abriter. Certaines m'éclaboussèrent après avoir ricoché sur lui.

Nous étions trempés. Rhys étouffa une exclamation, puis sourit.

– Beau travail, commenta-t-il. Poursuivez votre entraînement.

– Est-ce qu'il pourrait vraiment entrer en guerre pour me récupérer ?

Il savait à qui je faisais allusion.

– Je l'ignore, répondit-il avec un calme redoutable.

– Je… J'y retournerais… si on en arrivait là, Rhysand. Je préférerais retourner auprès de lui plutôt que de vous contraindre à la guerre.

– Est-ce que vous le voudriez ? Est-ce qu'il regagnerait votre cœur s'il entrait en guerre pour vous ? Est-ce que ce serait un acte héroïque à vos yeux ?

– Je suis fatiguée de toutes ces tueries. Je ne veux plus voir personne mourir, surtout pas à cause de moi.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Non, je n'en ai aucune envie. Je le ferais au besoin, mais personne n'obtiendra mon amour par la souffrance et la mort.

Rhysand me dévisagea un instant avec une expression indéchiffrable avant de se diriger vers la porte. Il s'arrêta, la main posée sur la poignée.

– Il vous a enfermée parce qu'il savait… Ce fumier savait que vous valez plus que de la terre, de l'or ou des bijoux, et il voulait vous avoir complètement à sa disposition.

Ces paroles me heurtèrent tout en apaisant comme un baume les blessures de mon âme.

– Il m'aimait… et il m'aime encore, Rhysand.

– La question n'est pas de savoir s'il vous aime, mais à quel degré. Et il vous aime trop. L'amour peut se muer en poison.

Sur ces mots, il s'éclipsa.

L'eau de la baie était calme et le bateau tangua à peine pendant les heures que nous passâmes à son bord.

L'énorme vaisseau taillé dans le bois et l'or les plus précieux pouvait largement accueillir la centaine de Grands Fae invités à la soirée qui feignaient de ne pas épier tous nos mouvements.

Le pont principal était couvert de tables et de divans pour les invités qui voulaient manger et se détendre. À l'étage supérieur, une longue table était dressée sous une canopée de nacre. Tarquin, à la droite duquel j'étais assise, était comme l'incarnation de l'été, tout en turquoise et en or avec des boutons de tunique et des bagues d'émeraude. La couronne de saphirs et d'or blanc en forme de vagues posée sur sa chevelure était si splendide que je parvenais à peine à en détacher les yeux. Alors qu'il se tournait vers moi, il surprit mon

regard.

– Vu leur talent, on pourrait penser que nos joailliers sont capables de fabriquer des couronnes agréables à porter, mais il n'en est rien : celle-ci pèse comme du plomb, me confia-t-il.

C'était une manière plaisante d'engager la conversation alors que je gardais le silence depuis une heure, absorbée dans la contemplation de l'île, de la baie et du continent, à l'affût du moindre signe de la présence du Livre.

– Comment avez-vous pu l'empêcher de vous la voler ? lui demandai-je sans vouloir mentionner le nom d'Amarantha, trop sinistre pour ces réjouissances.

À sa gauche, en grande conversation avec Cresseida, Rhys ne me prêtait aucune attention. Il m'avait à peine adressé la parole ces dernières heures, pas même pour commenter ma tenue.

Ce qui était surprenant étant donné que, même moi, j'étais satisfaite de mon allure. Sur mes cheveux dénoués, je portais un simple bandeau d'or rose tressé, et j'avais passé une robe rose sans manches semblable à celle que j'avais portée dans la journée. Pour la première fois depuis très longtemps, je me sentais féminine, gracieuse et jolie.

Mais ici, cela n'impliquait pas que je doive consacrer ma vie aux mondanités. Ici, je pouvais être féminine et élégante le soir, et revêtir le lendemain une armure de cuir illyrienne.

– Nous sommes parvenus à faire sortir notre trésor du pays au début de l'invasion. Nostrus, mon prédécesseur, était mon cousin. Il résidait dans une autre ville. Il nous a ordonné d'enfouir ce trésor en pleine nuit et au plus vite.

Amarantha avait tué Nostrus quand il s'était rebellé et fait assassiner presque toute sa famille en représailles. Tarquin était l'un des rares survivants.

– J'ignorais que la Cour de l'Été attachait tant de prix à ces richesses, observai-je.

– C'était le cas des Grands Seigneurs d'autrefois, répondit Tarquin avec un petit rire. Nous agissons comme eux, par respect des traditions.

– À quoi tenez-vous le plus ? À l'or et aux joyaux ?

– Entre autres, oui.

Je sirotais mon vin en réfléchissant à la meilleure manière de me renseigner sans éveiller de soupçons. Je décidai de me montrer directe.

– Les étrangers à la cour ont-ils le droit de voir ce trésor ? Mon père était marchand et j'ai passé presque toute mon enfance à l'aider dans ses bureaux, où je pouvais admirer ses marchandises. Cela m'intéresserait beaucoup de comparer les richesses des mortels avec celles des Fae.

– Je serais ravi de vous montrer ce que nous possédons. Demain après-midi vous conviendrait-il ?

Tarquin n'était pas stupide et il pressentait peut-être qu'il y avait anguille sous roche, mais sa proposition était tout à fait sincère. J'acquiesçai avec un léger sourire et contemplai la foule grouillant sur le pont et la mer illuminée par les lanternes. Je pouvais toujours sentir le regard de Tarquin sur moi.

– À quoi ressemble-t-il… le monde des mortels, je veux dire ? demanda-t-il.

Je pris une fraise dans l'assiette que je tenais à la main.

– Je n'en ai vu qu'une toute petite partie. J'étais encore trop jeune pour accompagner mon père lors de ses voyages. J'avais onze ans quand il a perdu toute notre fortune dans le naufrage d'un navire à destination de Bharat. Nous avons passé les huit années suivantes dans la misère, dans un village perdu tout proche du mur. Je ne peux donc pas porter de jugement général sur le monde des mortels, mais ce que j'en ai connu était… dur. Brutal. Il me semble qu'ici les différences de rang social sont moins marquées. Là-bas, en l'absence de magie et de pouvoir, tout se mesure à la richesse. Si vous avez de l'argent, vous le gardez jalousement. Si vous n'en avez pas, vous êtes condamné à mourir de faim ou à lutter pour survivre.

« Mon père a… refait fortune pendant que j'étais à Prythian, poursuivis-je. Et tous ceux qui nous ont tourné le dos quand nous étions pauvres sont redevenus nos amis du jour au lendemain. Je préférerais affronter n'importe quelle bête de Prythian plutôt que les monstres que j'ai vus de l'autre côté du mur.

Tarquin m'écoutait, pensif.

– En cas de guerre, est-ce que vous les épargneriez ? demanda-t-il.

– Je me battrais pour protéger mes sœurs et mon père, mais tous ces hypocrites et ces vaniteux… cela ne me gênerait pas de voir leur univers s'effondrer.

En prononçant ces paroles, je songeais surtout à la famille haineuse du fiancé d'Elain.

– Certains immortels pensent la même chose des cours de Prythian, observa calmement Tarquin.

– Vous voulez dire qu'ils aimeraient être débarrassés des Grands Seigneurs ?

– Je crois qu'ils voudraient surtout mettre fin à la domination des Grands Fae sur les immortels de rang inférieur. Peut-être que Prythian ressemble plus au monde mortel que vous le pensez. Dans certaines cours, le plus humble des Grands Fae possède davantage de droits que le plus fortuné des immortels de rang inférieur.

– Vous pensez comme eux que l'ordre des choses devrait changer ?

– Je suis jeune pour un Grand Seigneur : j'ai tout juste quatre-vingts ans, répondit Tarquin.

Je calculai qu'il en avait donc trente à la prise du pouvoir par Amarantha.

– Certains me considéreront peut-être comme inexpérimenté et stupide, poursuivit-il, mais j'ai été témoin de cruautés et j'ai vu des immortels de valeur souffrir d'être nés du mauvais côté de la barrière. Je suis moi-même contraint de faire respecter les usages comme l'ont fait mes ancêtres. Les immortels de rang inférieur ne doivent être ni vus ni entendus quand ils travaillent, par exemple. Mais j'aimerais voir le jour où ils deviendront des

citoyens à part entière de Prythian, ici et dans les autres cours.

Je le sondai du regard et compris qu'il était sincère.

Je devais pourtant lui voler la moitié du Livre… Et si je la lui demandais ? Est-ce qu'il me la remettrait, ou les usages de sa cour le lui interdiraient-ils ?

Tarquin posa ses bras vigoureux sur la nappe dorée.

– Dites-moi ce que signifie votre regard.

– Je pense qu'il serait très facile de vous aimer, et encore plus de vous avoir pour ami, répondis-je effrontément.

– Je n'y verrais aucune objection, répondit-il avec un large et franc sourire.

Tout en songeant combien il serait facile de s'éprendre d'un Fae bon et attentionné, je tournai les yeux vers Cresseida et Rhysand, qui bavardaient à l'écart depuis le début de la soirée. Elle était maintenant presque sur ses genoux. Il souriait en traçant du doigt des cercles sur le dos de sa main, et elle rayonnait.

Je me retournai vers Tarquin, qui les observait également, et l'interrogeai du regard. Il hocha la tête.

– Il y avait longtemps que je ne l'avais vue si heureuse, commenta-t-il.

Mes joues s'enflammèrent de honte… mais honte de quoi ? De mon envie de la gifler sans raison valable ? Rhysand me taquinait et me provoquait, mais n'avait jamais tenté de me séduire avec des regards aussi intenses, et ces demi-sourires qui trahissaient simplement l'arrogance typique des Illyriens.

J'avais autrefois eu droit à des regards et des sourires semblables, je m'en étais rassasiée, je m'étais battue pour les garder et je les avais finalement rejetés. Je songeais que pour tous les sacrifices qu'ils avaient accomplis, Rhysand comme Cresseida méritaient de connaître à leur tour cette joie.

Mais moi aussi, j'en avais envie. Je voulais l'éprouver de nouveau.

Peut-être parce que… je me sentais seule.

J'étais seule depuis très longtemps.

Rhysand se pencha vers Cresseida pour écouter ce qu'elle lui disait et ses lèvres caressèrent son oreille.

Je fus soudain saisie d'une émotion qui n'était ni du chagrin ni de l'angoisse, mais de la désolation… une désolation si absolue et si intolérable que je me levai.

Les yeux de Rhysand se tournèrent vers moi comme s'il se rappelait enfin que j'existais, mais son visage n'exprimait rien, comme si rien de ce que j'éprouvais ne lui parvenait par notre lien. En cet instant, je me moquais que ma garde soit baissée et qu'on pût lire en moi comme dans un livre. Et il paraissait s'en moquer autant que moi. Il se remit à rire tout bas en écoutant ce que Cresseida lui disait et en se rapprochant d'elle.

Tarquin s'était levé et son regard allait de Rhysand à moi.

Je me sentais malheureuse… profondément malheureuse. Mais au moins, je ressentais quelque chose après tous ces mois d'apathie, de terreur et de lutte

pour survivre.

– J’ai besoin d’un peu d’air, dis-je à Tarquin.

J’avais surtout besoin d’un instant de solitude sur ce navire grouillant de monde.

– Je peux vous accompagner si vous voulez, proposa Tarquin.

Je le regardai. J’étais sincère quand je lui avais dit qu’il serait facile de s’éprendre de lui, mais je doutais que, malgré ce qu’il avait enduré Sous la Montagne, il puisse comprendre ma part d’ombre. Non seulement le souvenir de ce qu’Amarantha m’avait fait subir, mais aussi celui des années de famine et d’angoisse qui l’avaient précédé.

Tarquin ne pourrait sans doute jamais comprendre tout ce qu’il y avait de féroce et de fébrile en moi. Il ne pourrait pas davantage comprendre que, même si je désirais la paix plus que tout, je ne voulais pas me laisser enfermer dans une cage dorée.

– Non merci, ça ira très bien, répondis-je.

Je m’éloignai vers l’escalier menant à la poupe brillamment éclairée, mais plus paisible que la proue. Rhysand ne m’accorda même pas un regard. Bon débarras…

J’étais à la moitié de l’escalier quand je repérai Amren et Varian tous deux adossés à des piliers voisins, tous deux buvant du vin et s’ignorant mutuellement, sans pour autant parler à quiconque.

Peut-être Amren était-elle également là pour faire diversion auprès du chien de garde de Tarquin ?

J’arrivai sur le pont principal, trouvai un endroit un peu plus obscur que les autres le long du bastingage et m’y accoudai. C’était la magie qui faisait mouvoir le navire. Il évoluait en silence dans la baie en laissant à peine une ride dans son sillage.

Je passai le reste de la soirée seule. Je compris que je n’avais fait qu’attendre Rhysand seulement quand le navire aborda le port.

Quand je mis pied à terre avec le reste des invités, Amren, Varian et Tarquin m’attendaient sur le quai avec une certaine raideur dans le maintien.

Rhysand et Cresseida avaient disparu.

Chapitre 34

Heureusement, aucun son ne me parvint de sa chambre dont la porte était fermée, ni à mon retour, ni quand je me réveillai d'un cauchemar dans lequel je rôtissais sur un tourne-broche. Pendant un instant, il me fut impossible de me souvenir où j'étais.

Le clair de lune dansait sur la mer dans l'encadrement des fenêtres ouvertes et le silence était oppressant.

Une arme… J'étais une arme destinée à retrouver le Livre, à empêcher le roi d'abattre le mur et de mener une guerre qui risquait de détruire tout mon univers. Y compris ce pays dont le Grand Seigneur bouleverserait peut-être un jour l'ordre social.

Pendant un bref instant, j'eus la nostalgie de Velaris, des lumières et de la musique de l'Arc-en-Ciel, du confort chaleureux de l'hôtel particulier dans le froid de l'hiver et de… du sentiment d'appartenir à un cercle.

Peut-être qu'en drapant ses ailes autour de moi et en m'écrivant de petits mots, Rhysand avait empêché l'arme que j'étais de se briser. Et c'était normal. Nous ne nous devions rien au-delà de notre engagement à combattre ensemble.

Il pouvait encore être mon ami, ou un compagnon d'armes. Et qu'il couche avec quelqu'un d'autre n'y changeait rien.

Mais j'aurais été soulagée de penser que, ne serait-ce qu'un instant, il se sentait peut-être aussi seul que moi.

Je n'eus pas le courage de descendre à la salle à manger pour découvrir si Rhysand était rentré et avec qui il prendrait son petit déjeuner.

Je pouvais rester dans ma chambre jusqu'à ma visite du trésor en compagnie de Tarquin. Je pris tout mon temps dans mon bain et, derrière la porte fermée à double tour, je jouai avec le pouvoir que m'avait légué Tarquin. Je fis monter au plafond l'eau de la baignoire en lui donnant la forme de petits animaux.

Je savais que j'étais tout près de la métamorphose, mais à l'idée de

l'apparence animale que je pourrais prendre, j'étais terrifiée.

Alors que je faisais voleter des papillons à travers la pièce, je remarquai que l'eau de mon bain avait refroidi.

Comme la veille au soir, Nuala traversa les murs du palais pour venir m'habiller. Elle me révéla que Cerridwen avait la malchance de remplir le même office auprès d'Amren.

Elle me passa une robe vert d'eau rehaussée de touches d'or rose et natta mes cheveux en une tresse lâche semée de perles. Qu'elle sût ou non la raison de ma présence au palais, elle prit particulièrement soin de mon apparence en rougissant mes lèvres dans une teinte framboise et en poudrant mes joues de rose pâle. J'aurais pu paraître innocente et charmante sans mes yeux gris-bleu, plus enfoncés dans leurs orbites que lorsque je m'étais admirée dans ce miroir la veille.

Je connaissais déjà assez bien le palais pour me rendre seule au lieu que Tarquin m'avait indiqué quand nous étions sur le bateau. L'entrée principale était à un étage intermédiaire, lieu de rendez-vous idéal pour ne pas être vu ni entendu.

Cet étage comportait diverses salles de conseil, salles de bal et salles à manger, tout ce qu'il fallait pour recevoir et se réunir. L'accès aux étages résidentiels était gardé par quatre soldats à chaque escalier. Ceux de cet étage ne me quittèrent pas des yeux pendant que j'attendais leur Grand Seigneur adossée à un pilier. Je me demandais si Tarquin savait que j'avais joué avec son pouvoir quand j'étais dans mon bain.

Alors que deux heures sonnaient à l'horloge, il surgit de l'une des salles, suivi de Varian, Rhysand et Amren.

Le regard de Rhysand m'effleura, notant au passage ma tenue qui était de toute évidence un hommage à mon hôte et à son peuple. Il remarqua sans doute que je ne prêtais attention qu'à Tarquin et Amren, auxquels j'adressai un pâle sourire. J'entrevis à peine Varian, qui s'était détaché du groupe pour rejoindre les soldats postés devant l'escalier.

– Vous êtes ravissante, me complimenta Tarquin en inclinant la tête.

Nuala était une excellente espionne : la tunique de Tarquin était dans les mêmes tons de vert que ma tenue. Nous aurions pu être un couple. Avec mes cheveux dorés et ma peau blanche, j'étais son exact opposé.

Je sentais le regard de Rhysand sur moi, mais je le chassai de mon esprit. Je songeai que je pourrais lâcher sur lui un lion de mer glapissant qui lui mordrait les fesses, mais plus tard.

– J'espère que je n'interromps rien, dis-je à Amren.

Elle haussa ses minces épaules drapées d'une étoffe ardoise.

– Nous achevions un débat animé sur les flottes et la question de savoir qui dirigerait l'ensemble de nos armées, répondit-elle. Saviez-vous qu'avant de devenir les plus puissants de ce royaume, Tarquin et Varian commandaient la flotte de Nostrus ?

Varian, qui nous tournait le dos, se raidit mais ne se retourna pas. Je

regardai Tarquin droit dans les yeux.

– Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un grand marin, lui dis-je.

J'avais le plus grand mal à adopter un ton à la fois intrigué et détaché, comme si rien de tout cela ne me préoccupait.

– Je comptais le faire pendant notre visite du trésor. Êtes-vous prête ?

Il m'offrit son bras.

Je n'avais pas adressé la parole à Rhysand et je comptais bien persister dans cette résolution alors que je prenais le bras de Tarquin.

– À plus tard, lançai-je sans m'adresser à personne en particulier.

Je sentis à la surface de mon bouclier mental un effleurement, comme l'écho d'un puissant grondement nocturne – peut-être un avertissement de me montrer prudente.

Mais cela ressemblait à s'y méprendre à l'angoisse que j'avais ressentie la veille au soir. Je me rapprochai de Tarquin avec le sourire le plus charmant et le plus idiot que j'avais adressé depuis longtemps à quiconque.

Ce qui avait palpité de l'autre côté de mon bouclier se figea.

Tant mieux.

Tarquin me mena dans une salle remplie de bijoux et d'objets précieux. Elle était tellement vaste que j'en restai bouche bée pendant une bonne minute. Je profitai de cet instant pour examiner les étagères, à l'affût du moindre signal du pouvoir de mon hôte.

– Et vous me dites que c'est seulement l'une des salles du trésor ? demandai-je.

Cette salle était taillée dans la roche à plusieurs mètres de profondeur au-dessous du palais, et gardée par une lourde porte en plomb. Elle ne s'était ouverte que lorsque Tarquin avait posé la main à plat sur son battant. Je n'avais pas osé en approcher la mienne pour voir si elle l'ouvrirait aussi, si mon empreinte était une réplique de celle de Tarquin.

J'avais l'impression d'être le loup qu'on faisait entrer dans la bergerie.

– Mes ancêtres étaient des vauriens cupides, fit Tarquin avec un gloussement.

J'examinai les murs : il était impossible de s'introduire dans cette pièce sauf en creusant un tunnel dans la montagne ou par tamisage. Et peut-être que le palais était protégé par des défenses semblables à celles de l'hôtel particulier de Velaris et du pavillon du Vent.

Des coffres débordaient de bijoux, de perles, de pierres précieuses et d'or qui se répandaient sur le sol. Des armures richement ciselées alignées devant l'un des murs semblaient monter la garde. Des rangées de robes tissées dans de la toile d'araignée et de la lumière d'étoile se succédaient. Je remarquai également des épées et des poignards de toutes sortes, mais pas le moindre livre.

– Connaissez-vous la provenance de chacun de ces objets ? demandai-je

à Tarquin.

– De certains d'entre eux, oui. Je n'ai guère le temps de m'instruire à leur sujet.

Tant mieux : peut-être ne savait-il rien du Livre. Dans ce cas, il ne remarquerait probablement pas son absence. Je pivotai sur moi-même pour scruter la salle.

– Quel est l'objet le plus précieux de cette salle ? demandai-je.

– Auriez-vous l'intention de voler quelque chose ?

Je m'étranglai de rire.

– Si c'était le cas, ce serait stupide de vous poser la question et cela ferait de moi une piètre voleuse, répliquai-je.

Tarquin me regarda attentivement.

– Je dirais que le bien le plus précieux de cette salle est celui que je regarde en ce moment.

Je n'eus pas besoin de me forcer pour rougir.

– Vous êtes… vraiment aimable, répondis-je.

Son sourire était empreint de douceur comme si l'exercice du pouvoir n'avait pas encore éteint toute compassion en lui. J'espérai que ce jour n'arriverait jamais.

– Pour être franc, j'ignore lequel de ces objets a le plus de valeur, déclara-t-il. Ils sont l'héritage inestimable de mes ancêtres.

Je m'approchai de l'une des étagères pour examiner ce qui s'y trouvait. Un collier de rubis était disposé sur un coussin de velours. Chaque pierre avait la taille d'un œuf de rouge-gorge. Ce bijou ne pouvait être porté que par une créature hors du commun.

Je vis sur une autre étagère un collier de perles et un autre de saphirs.

Et sur une troisième… un collier de diamants noirs.

Chacune de ses pierres était comme un mystère. Et en chacune couvait un feu.

Tarquin me rejoignit et regarda par-dessus mon épaule ce qui avait éveillé mon intérêt, puis mon visage.

– Prenez-le, dit-il.

– Pardon ? m'exclamai-je en me tournant brusquement vers lui.

– En remerciement pour tout ce que vous avez fait Sous la Montagne.

Demande-le-lui maintenant, souffla une voix en moi. *Interroge-le sur le Livre.*

Mais cela impliquait de m'en remettre entièrement à lui. Or, malgré toute sa bonté, c'était un Grand Seigneur.

Il prit l'écrin, le referma et me le tendit.

– Vous êtes la seule personne qui n'a pas ri de mon idée d'abattre les barrières sociales entre immortels. Même Cresseida s'est moquée de moi quand je lui en ai parlé. Si vous n'acceptez pas ce collier parce que vous nous avez sauvés, prenez-le pour cette raison.

– Vous avez une bonne idée, Tarquin, mais vous n'êtes pas tenu de me

récompenser parce que je l'approuve, répondis-je.

– Prenez-le, je vous en prie, insista-t-il.

Comprenant que je l'insulterais par un refus, je saisis l'écrin.

– Ce collier vous siéra quand vous serez de retour à la Cour de la Nuit, reprit-il.

– À moins que je ne reste ici pour vous aider à bouleverser l'ordre des choses.

– Un allié dans le nord me serait bien utile.

Était-ce pour cela qu'il m'avait menée ici et fait ce présent ? Jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas rendu compte combien nous étions isolés dans les profondeurs de la montagne, dans une salle qui pouvait facilement être condamnée…

– Vous n'avez rien à craindre de moi, assura-t-il comme s'il avait flairé ma peur. Mais je suis sérieux : vous avez de… l'influence sur Rhysand, et chacun sait qu'il est difficile de traiter avec lui. Il prend sans scrupules ce qui lui plaît, ne parle de ses projets qu'après les avoir réalisés et ne s'excuse jamais de rien. Vous êtes son émissaire auprès des mortels… soyez aussi le nôtre. Vous avez vu cette ville. Il en existe trois autres semblables dans ce pays. Amarantha les a saccagées dès sa prise du pouvoir. Tout ce que mon peuple désire maintenant, c'est la paix, la sécurité, l'assurance de ne plus devoir vivre dans la peur. D'autres Grands Seigneurs m'ont parlé de Rhysand pour me conseiller de me méfier de lui, mais il m'a sauvé la vie Sous la Montagne alors qu'il me savait jeune et sans expérience. Quand mon cousin Brutius, qui était à la tête de nos armées pour prendre d'assaut la forteresse d'Amarantha, a été fait prisonnier, Rhysand a lu ses projets dans son esprit. Mais il n'en a rien dit à Amarantha.

Tarquin secoua la tête, visiblement perdu dans ses souvenirs.

– Il m'arrive de penser que Rhysand… est devenu sa putain pour détourner son attention de nous, ajouta-t-il.

Je ne dis rien, mais Tarquin devait lire mon émotion dans mes yeux.

– Je sais qu'il est censé avoir fait de vous son animal de compagnie et vous avoir transformée en un monstre à son image. Mais quand je vois votre bonté, je me dis qu'elle est révélatrice de la manière dont il vous traite, reprit doucement Tarquin. Je crois aussi que Rhysand et vous dissimulez de nombreux secrets…

– Taisez-vous, l'interrompis-je. Taisez-vous, je vous en prie. Vous savez que je ne peux rien vous révéler et rien vous promettre. Rhysand est un Grand Seigneur et c'est sa cour que je sers.

Tarquin baissa les yeux.

– Pardonnez-moi de m'être montré aussi direct. Je suis encore novice aux jeux de pouvoir de ces cours…

– J'espère que vous le resterez toujours.

Tarquin me sonda du regard, mais il avait pâli.

– Dans ce cas, permettez-moi de vous poser une question sans détour :

est-il vrai que vous avez quitté Tamlin parce qu'il vous a enfermée dans son palais ?

J'acquiesçai en refoulant l'effroi et la douleur que ce souvenir réveillait en moi.

– Est-il également vrai que c'est la Cour de la Nuit qui vous a délivrée de ce palais ?

J'acquiesçai de nouveau.

– La Cour du Printemps est au sud de la mienne, reprit-il. Tamlin et moi sommes donc voisins, mais à moins qu'il ne m'interroge à ce sujet je ne lui dirai rien de votre séjour ici.

Voleuse, menteuse et manipulatrice… je ne méritais pas une telle alliance, mais j'inclinai la tête pour le remercier.

– Avez-vous d'autres trésors à me montrer ? demandai-je.

– L'or et les joyaux ne vous impressionnent pas ?

– Je suis simplement curieuse de connaître la valeur de mon allié.

Le rire de Tarquin se répercuta entre les voûtes de la salle.

– Pour tout dire, je n'avais aucune envie d'assister aux réunions qui m'attendent cet après-midi, déclara-t-il.

– Quelle légèreté de la part d'un Grand Seigneur…

Tarquin reprit mon bras pour m'entraîner hors de la chambre.

– Moi aussi, je crois que je pourrais facilement m'éprendre de vous, Feyre. Et encore plus facilement devenir votre ami, dit-il.

Je feignis de détourner timidement la tête pendant qu'il refermait la porte derrière nous et écoutai le déclic des verrous.

Il me mena dans d'autres salles, certaines remplies de bijoux, d'autres d'armes et d'autres encore d'habits anciens de plusieurs siècles. Quand il m'en montra une qui ne contenait que des livres, mon cœur bondit. Mais je n'y décelai aucune trace du Livre ni le moindre soupçon du pouvoir de Tarquin. Cette pièce sentait seulement le cuir et la poussière et il y régnait le calme d'une bibliothèque.

Il ouvrit une dernière salle dans laquelle j'entrevis des caisses et des cadres dissimulés sous des draps, et devinai la présence d'œuvres d'art.

– Je crois que j'en ai vu assez pour aujourd'hui, annonçai-je.

Il referma la porte sans poser de questions et remonta avec moi aux étages supérieurs ensoleillés.

Le Livre devait être dans une autre salle… ou peut-être dans une autre ville.

Je devais le retrouver au plus tôt. Je priais pour y parvenir à temps et pour ne pas devoir me haïr plus que je le faisais déjà.

Quand je regagnai ma chambre, Rhysand se prélassait sur mon lit comme si c'était le sien.

– Que voulez-vous ? lui demandai-je en refermant la porte assez

brutalement pour faire écho au mordant de ma phrase.

– Au son de votre voix, on dirait que roucouler avec Tarquin ne vous réussit pas, commenta-t-il.

– À vous de me le dire, répondis-je en posant l'écrin sur le lit à côté de lui.

Son sourire pâlit. Il s'assit et ouvrit l'écrin.

– Ce n'est pas le Livre, observa-t-il.

– Non, mais c'est un magnifique cadeau.

– Si vous voulez que je vous achète des bijoux, vous n'avez qu'un mot à dire, Feyre. Mais je croyais que vous le saviez déjà.

– Tarquin est quelqu'un de bien, en tant qu'immortel et en tant que Grand Seigneur. Vous devriez tout simplement lui demander la moitié de ce maudit Livre.

Rhysand referma l'écrin sans douceur.

– Vous avez mauvaise conscience parce qu'il vous couvre de bijoux et de flatteries ? lança-t-il.

– Il ne demanderait pas mieux que de s'allier à vous. Il aimerait pouvoir vous faire confiance.

– Eh bien sachez que Cresseida a l'impression que son cousin est plutôt ambitieux. Si j'étais vous, je ferais attention.

– Vraiment ? Quand vous a-t-elle dit ça : avant d'être entrée dans votre lit, ou après ?

Rhysand se leva lentement et avec la grâce qui n'appartenait qu'à lui.

– Est-ce la raison pour laquelle vous refusiez de me regarder tout à l'heure ? Croyez-vous que je l'ai mise dans mon lit pour en tirer des renseignements ?

– Pour cela ou pour le plaisir, je m'en moque.

Il fit le tour du lit et je ne reculai pas même quand il s'arrêta à quelques centimètres de moi.

– Êtes-vous jalouse, Feyre ?

– Si je suis jalouse, alors vous l'êtes également de Tarquin et de ses flatteries, répondis-je.

– Vous croyez que cela me plaît de courtiser une femme esseulée pour en tirer des renseignements sur sa cour et son Grand Seigneur ? Vous croyez que je suis fier de jouer ce jeu ? Que cela m'amuse de le faire pour vous laisser le loisir de charmer Tarquin afin que nous puissions récupérer le Livre et filer d'ici ?

– Vous sembliez y prendre beaucoup de plaisir hier soir.

Il ricana.

– Je ne l'ai pas mise dans mon lit. Elle l'aurait bien voulu, mais je ne l'ai même pas embrassée. Je l'ai emmenée prendre un verre en ville et je l'ai écoutée parler de sa vie, de ses responsabilités et de ses soucis avant de la ramener à sa chambre dont je n'ai pas franchi le seuil. Je vous ai attendue au petit déjeuner, mais vous avez apparemment dormi tard ou vous m'avez évité.

J'ai essayé d'attirer votre attention cet après-midi, mais vous m'avez superbement ignoré.

– C'est ce qui vous irrite ? D'avoir été ignoré, ou d'avoir vu avec quelle facilité Tarquin s'est lié d'amitié avec moi ?

– Ce qui m'a irrité, c'était de vous voir lui sourire, lâcha Rhysand, qui respirait plus vite.

Le reste du monde s'évanouit tandis que je saisissais le sens de ces paroles.

– Alors vous êtes vraiment jaloux, lui dis-je.

Il secoua la tête et se dirigea à l'autre extrémité de la chambre pour se verser à boire. Il posa les mains à plat sur la table et je vis frémir sous sa chemise l'ombre de ses ailes qui se matérialisaient.

– Je vous ai entendue lui dire qu'il serait facile de s'éprendre de lui et vous étiez sincère, répondit-il après avoir vidé son verre.

– Et alors ?

– C'est ce qui m'a rendu jaloux… de ne pas être comme lui. La Cour de l'Été est toujours restée neutre et a pris position seulement pendant ces années de captivité Sous la Montagne. J'ai épargné Tarquin parce que je savais qu'il voulait abattre les barrières entre les Grands Fae et les immortels de rang inférieur, ce que je tente en vain de faire depuis des années… je l'ai épargné uniquement pour ça. Mais grâce à la neutralité de sa cour, il n'aura jamais à craindre de voir sa vie et celle de ses enfants menacées, et d'être délaissé parce qu'il est devenu une cible vivante. Je suis jaloux de lui parce qu'il mènera une existence facile et n'aura jamais besoin de contempler les étoiles en rêvant à la vie qu'il voudrait avoir.

La Cour des Rêves…

Tous ceux qui y vivaient connaissaient le prix à payer pour réaliser leurs rêves… tous, les guerriers bâtards, les sang-mêlé illyriens, le monstre prisonnier d'un frêle corps féminin, la rêveuse née à la Cour des Cauchemars… et la chasseresse à l'âme d'artiste.

Peut-être parce qu'il venait de me révéler sa part la plus vulnérable ou parce que mes yeux me brûlaient, je rejoignis Rhysand. Sans le regarder, je me versai un verre de vin et remplis de nouveau le sien.

Mais quand je trinquai avec lui et que le tintement du cristal s'éleva au-dessus du fracas des vagues, je le regardai dans les yeux.

– À tous ceux qui rêvent en contemplant les étoiles, Rhys, déclarai-je.

Devant l'éclat de son regard, je me demandai comment celui de Tarquin avait pu me faire rougir.

– Aux étoiles qui entendent les vœux et aux rêves exaucés, répondit-il.

Chapitre 35

Deux jours passèrent. Chaque instant était un périlleux exercice d'équilibre entre vérité et mensonge. Rhys avait fait en sorte que je ne sois pas conviée aux réunions qu'Amren et lui organisaient avec notre hôte pour détourner son attention. Ainsi, j'avais le loisir d'écumer la ville à la recherche du Livre.

Mais je devais faire preuve de prudence, ne pas me trahir en me montrant trop curieuse ou trop pressante quand je parcourais les rues et les quais. Même quand je m'éveillais à l'aube, je me forçais à attendre une heure raisonnable avant de me rendre en ville et je prenais un bain prolongé afin de m'exercer en secret à la magie de l'eau. Et même si je me lassais de façonner des animaux au bout d'une heure, j'y parvenais avec toujours plus de facilité.

Après mon petit déjeuner, je prenais un air ennuyé et désœuvré pour traverser le palais et rejoindre la ville qui s'éveillait.

Presque personne ne me reconnaissait tandis que je flânais en scrutant sans y paraître les boutiques, les maisons et les ponts, en quête du moindre signe de pouvoir me rappelant celui de Tarquin.

Les bâtiments et les rues gardaient les traces des représailles exercées après la rébellion du pays : brûlures, trous dans la pierre, décombres… L'arrière du palais était en réparation comme l'avait dit Tarquin. Trois de ses tours étaient à demi effondrées, leur pierre ocre noire de suie et effritée.

Les habitants que je croisais – Grands Fae, immortels à écailles et aux longs doigts palmés – semblaient se remettre lentement de ces années de terreur. Je ne comptais plus les cicatrices ni les membres manquants, mais je voyais briller leurs yeux.

Je les avais sauvés. Malgré les horreurs que j'avais commises pour y parvenir, je me sentais plus légère en regagnant le palais au soir du troisième jour, même si je n'avais toujours pas le moindre indice sur le Livre.

Alors que je gravissais les marches du porche, j'aperçus Amren. Accoudée au balcon de l'une des tourelles, elle se nettoyait les ongles.

Du balcon d'une autre tourelle si proche qu'il aurait pu couvrir d'un bond la distance qui les séparait, Varian l'observait comme un chien épiant un chat. Amren semblait le défier de s'approcher d'elle. Elle était prête à sortir

ses griffes.

Je poursuivis ma montée en observant le rivage dont la mer se retirait. Le ciel teinté de rouge se reflétait sur l'eau et la boue du reflux. Je laissais la brise du soir rafraîchir la sueur dont j'étais baignée. J'avais autrefois redouté la fin de l'été et prié pour que cette saison traîne en longueur. Maintenant, la perspective d'une chaleur et d'un soleil éternels ne m'inspirait plus que de l'ennui et de la nervosité.

J'allais me détourner de la mer quand j'aperçus une langue de terre dénudée par le reflux et, sur elle, un édifice minuscule.

C'était la première fois que je le voyais car je ne m'étais encore jamais trouvée sur les hauteurs de l'île à marée basse. Et, à en juger par la boue et les algues dont il était recouvert, il devait être submergé à marée haute.

En ce moment même, il était à demi immergé. Je ne pouvais plus en détacher les yeux. Tout trempé et misérable qu'il fût, c'était comme s'il m'appelait, et je songeais qu'il me suffirait de courir sur la chaussée boueuse séparant la ville du continent pour rejoindre cet édifice avant qu'il ne disparaisse sous les vagues.

Mais il était trop visible pour l'instant et je ne pouvais encore être sûre que le Livre était dedans.

Nous devions en être certains afin de réduire les risques d'être surpris pendant nos recherches.

Déjà, malgré moi, un plan se formait dans mon esprit.

Nous dînâmes avec Tarquin, Cresseida et Varian dans la salle à manger familiale. C'était un signe certain que le Grand Seigneur désirait cette alliance avec notre cour, par ambition ou pour toute autre raison.

Varian observait Amren comme s'il tentait de résoudre une énigme, mais elle ne lui prêtait aucune attention, trop occupée à débattre avec Cresseida des traductions variées d'un texte ancien. Quant à moi, je préparais le terrain à mes questions en racontant à Tarquin ma journée en ville. J'en étais à mon achat de poisson frais sur le port.

– Vous l'avez mangé sur place ? demanda Tarquin en haussant les sourcils.

Je remarquai que Rhysand nous écoutait, le menton appuyé sur l'un de ses poings.

– Oui, on me l'a fait frire en même temps que le déjeuner des pêcheurs, et on ne me l'a même pas fait payer.

– Je n'ai encore jamais fait cela, tout marin que je suis, déclara Tarquin en riant, mais il y avait de l'admiration dans ce rire.

– Vous devriez essayer, lui assurai-je. C'était délicieux.

Je portais le collier qu'il m'avait offert. Avec l'aide de Nuala, j'avais choisi une tenue qui s'accordait à ce bijou, dans un ton gris très doux qui rehaussait l'éclat des pierres noires. Tarquin avait paru l'apprécier, mais

Varian avait failli s'étrangler en voyant sur moi une pièce de l'héritage familial. Cresseida m'avait surprise en déclarant qu'il était parfait sur moi, mais aussitôt ajouté qu'il n'était pas à sa place à cette cour, de toute façon.

– Peut-être essaierai-je demain si vous m'accompagnez, répondit Tarquin.

Je lui souris, consciente de chaque sourire que je lui adressais depuis que Rhysand m'en avait fait la remarque. Je n'avais échangé que quelques mots avec Rhysand depuis la veille, tout simplement parce que nous étions l'un et l'autre trop occupés.

– Avec plaisir, dis-je à Tarquin. Peut-être pourrions-nous faire une promenade sur la plage à marée basse. Il y a un petit édifice que je suis curieuse de voir de plus près.

Cresseida se raidit soudain, mais je poursuivis comme si de rien n'était après avoir bu une gorgée de vin.

– Comme j'ai pratiquement tout vu de la ville, je pourrais le visiter avant d'aller explorer le continent.

Le regard de Tarquin à Cresseida confirma mes pressentiments : ce petit édifice abritait ce que nous cherchions.

– C'est un temple en ruine, expliqua-t-il sur un ton neutre. Il n'y a que de la boue et des algues là-dedans. Il y a des années que nous pensons le faire réparer.

Il mentait avec une aisance admirable.

– Dans ce cas, nous ferions mieux de passer par le pont : j'en ai assez de la boue, répliquai-je.

Souviens-toi que je t'ai sauvé la vie, que j'ai combattu le ver géant de Middengard… Et oublie les risques…, lui intimai-je mentalement.

Tarquin soutint mon regard un peu trop longtemps. Je projetai mon pouvoir comme une lance vers son esprit, et décelai en lui un bouclier composé de verre poli par la mer, de corail et de vagues.

Je devins cette mer, le bruissement de ses vagues sur la pierre, la lueur du soleil sur les ailes blanches d'une mouette. Je me muai en lui, devins son bouclier mental. Et je resurgis de l'autre côté de cette barrière, au bout d'un lien qui me permettrait de retrouver mon chemin au retour si nécessaire. Je me laissais guider par un instinct sans doute légué par Rhysand.

Les pensées de Tarquin me frappèrent comme des galets charriés par la mer : *Pourquoi a-t-elle posé cette question sur le temple ? De tous les sujets qu'elle aurait pu aborder, comme par hasard, c'est celui qu'elle a choisi*…

Autour de moi, tout le monde continuait à manger et je me forçais à sourire dans un autre corps que le mien et dans un autre monde.

Pourquoi étaient-ils si pressés de venir ici ? s'interrogeait Tarquin. *Et pourquoi ce désir de voir mon trésor ?*

Je fis déferler vers lui mes pensées, qui recouvrirent les siennes comme des vagues.

Elle est inoffensive. Elle est bienveillante, triste et brisée par les

épreuves qu'elle a vécues. Tu connais sa bonté envers ton peuple et envers toi. Même Amarantha n'a pu détruire cette bonté.

Je versai mes pensées dans les siennes, des pensées teintées d'iode et de soleil, de ce qui constituait l'essence de Tarquin. De ce qu'il m'avait transmis.

Mène-la sur le continent demain pour détourner son attention du temple. Elle a sauvé Prythian. C'est ton amie.

Mes pensées se déposèrent au fond de lui comme une pierre lâchée dans un bassin. Quand la méfiance disparut de son regard, je sus que j'avais réussi.

Je rebroussai chemin, franchis de nouveau le bouclier de mer et de nacre et regagnai l'espace clos de mon corps.

Tarquin sourit.

– Nous nous retrouverons demain après le petit déjeuner, me dit-il. À moins que Rhysand ne me convie à d'autres réunions.

Ni Cresseida ni Varian ne réagirent à cette proposition. Peut-être que Rhysand était parvenu à étouffer leurs soupçons.

– Je vous en prie, passez donc la journée avec ma dame, fit Rhysand avec un geste nonchalant.

Ma dame… J'ignorai ces deux mots. Je refoulai ma stupeur devant ce que je venais d'accomplir et mon effroi grandissant à l'idée de cette violation que Tarquin ignorerait toujours.

Je me penchai et sentis contre mes avant-bras nus le bois frais de la table.

– Racontez-moi ce qu'il y a d'intéressant sur le continent, demandai-je à Tarquin pour détourner son attention du temple.

Rhysand et Amren avaient attendu que toutes les lumières du palais soient éteintes pour me rejoindre dans ma chambre.

J'étais restée assise sur mon lit à compter les minutes tout en élaborant mon plan. Aucune des chambres d'invités ne donnait sur la plage, comme pour éviter qu'on ne repère le temple.

Rhysand arriva le premier et s'adossa au battant.

– Vous apprenez remarquablement vite, observa-t-il. Il faut des années à la plupart des *daemati* pour maîtriser l'art d'entrer dans les esprits.

– Vous savez… ce que j'ai fait ?

Il acquiesça.

– C'était très astucieux d'utiliser l'essence de son pouvoir pour franchir son bouclier mental sans être repérée… vous êtes vraiment futée.

– Il ne me le pardonnera jamais, soufflai-je.

– Il ne le saura jamais. Vous vous y ferez… à ce sentiment de franchir les limites et de violer les esprits, je veux dire. Si ça peut vous consoler un peu, je n'ai pris aucun plaisir à détourner l'attention de Varian et de Cresseida. Et si vous n'aviez pas fait de même avec Tarquin, nous serions en très fâcheuse posture à l'heure qu'il est.

– Cela me paraît quand même immoral, répondis-je en secouant la tête.

– Ça l'est. Et trop de *daemati* perdent tout sens moral. Mais ce soir… la fin justifiait les moyens.

– C'est ce que vous vous êtes raconté quand vous êtes entré dans mon esprit ?

Rhysand se détacha de la porte et s'avança vers moi.

– Je n'ai jamais visité les parties de votre esprit dans lesquelles se trouve ce qui n'appartient qu'à vous, répondit-il. Pour le reste… Vous m'avez longtemps effrayé en me transmettant vos émotions par notre lien, Feyre. Quant à moi, je pouvais difficilement débarquer à la Cour du Printemps pour demander de vos nouvelles, n'est-ce pas ?

Un bruit de pas légers dans le couloir nous annonça l'arrivée d'Amren.

– Je vous expliquerai le reste plus tard, acheva Rhysand.

La porte s'ouvrit.

– Quelle idée de cacher un livre dans un endroit pareil ! lança Amren en guise de salut avant de se laisser choir sur le lit.

– Mais c'est le dernier endroit où l'on penserait à le chercher, répliqua Rhysand en s'asseyant sur le tabouret de la coiffeuse. Un endroit visible à peine quelques heures par jour, contrairement aux alentours toujours exposés aux regards… C'est la cachette idéale.

– Comment allons-nous entrer là-dedans ? demandai-je.

– Ce temple est probablement bardé de défenses contre tout tamisage, déclara Rhysand. Je ne voudrais pas déclencher d'alarme en essayant de les franchir. Nous irons là-bas de nuit. Je peux vous transporter toutes les deux en même temps et monter la garde ensuite.

– Quelle galanterie, persifla Amren. Faire le plus facile du travail avant de nous laisser, nous autres faibles femmes, fouiller dans la boue et les algues.

– Il faut que quelqu'un survole les environs pour repérer toute approche et donner l'alarme. Et pour vous rendre invisibles.

– Tarquin ouvre les portes en apposant la main sur elles. Espérons que je pourrai en faire autant, dis-je.

– Quand irons-nous là-bas ? demanda Amren.

– Demain soir, répondis-je. Il faut d'abord repérer les tours de garde à marée basse et la disposition des sentinelles. Et décider lesquelles nous devrons éliminer avant de passer à l'action.

– Vous raisonnez comme un Illyrien, murmura Rhysand.

– Je crois que c'est un compliment, me glissa Amren.

Rhysand ricana et des ombres le cernèrent tandis qu'il relâchait sa prise sur son pouvoir.

– Nuala et Cerridwen sont déjà en repérage dans le château. Je vais faire la même chose à l'extérieur, en volant. Quant à vous, par cette chaleur, une petite promenade de minuit vous ferait du bien, dit-il.

Il disparut dans un bruissement d'ailes invisibles et une brise noire et tiède.

Les lèvres d'Amren étaient rouge sang dans le clair de lune. Je savais qui de nous deux se chargerait d'éliminer les curieux tout en faisant un bon repas, et ma bouche se dessécha à cette idée.

– Alors, on va faire un petit tour ? proposa-t-elle.

Chapitre 36

La journée du lendemain fut un supplice interminable.

Feindre l'intérêt pour le continent tandis que je marchais au côté de Tarquin, rencontrais ses sujets et distribuais des sourires à la ronde devenait de plus en plus pénible à mesure que le soleil descendait vers l'océan. Menteuse, voleuse, traîtresse… c'était ainsi qu'ils me désigneraient sous peu.

J'espérais qu'ils sauraient un jour – Tarquin en particulier – que nous avions fait cela pour les sauver.

Aux regards de Tarquin et de Cresseida quand j'avais parlé du temple, j'avais compris qu'ils ne nous remettraient jamais leur moitié du Livre de leur plein gré.

Peut-être que le monde nouveau dont rêvait Tarquin ne pouvait reposer que sur la confiance, mais ce monde ne verrait jamais le jour si Prythian était rayé de la carte par les armées d'Hybern.

Voilà ce que je me répétais alors que nous déambulions dans sa ville sous les saluts de ses sujets. Des saluts moins joyeux et plus réservés qu'à Velaris, ceux d'un peuple qui avait enduré les pires atrocités et qui essayait de construire une nouvelle vie.

Quand le soleil sombra enfin à l'horizon, j'avouai à Tarquin que j'étais fatiguée et affamée. Comme il était prévenant, il me ramena au palais et m'acheta en chemin une tourte au poisson. Plus tôt dans la journée, il avait même mangé du poisson frit avec moi sur le port.

Le dîner fut pire que tout le reste.

Nous projetions de partir le lendemain avant le petit déjeuner, ce que nos hôtes ignoraient bien entendu. Rhysand avait prévu notre retour à la Cour de la Nuit pour l'après-midi du lendemain afin que notre départ précipité paraisse moins suspect. Il laisserait à Tarquin un mot dans lequel il prétexterait une affaire urgente à sa cour et le remercierait pour son hospitalité.

Nous connaissions maintenant les tours de garde et les positions des sentinelles.

Quand Tarquin m'embrassa sur la joue ce soir-là en me disant qu'il espérait bien me revoir à sa cour et qu'il serait heureux de nous rendre visite,

je dus me retenir de ne pas implorer son pardon à genoux.

La main de Rhysand posée sur mon dos m'incitait à me maîtriser alors que son visage exprimait seulement son habituel détachement.

Quand je regagnai ma chambre, j'y trouvai une cuirasse illyrienne et mon baudrier garni de couteaux.

Je revêtis de nouveau ma tenue de combat.

Rhysand nous déposa à proximité du temple à marée basse avant de reprendre son envol. Il devait surveiller les sentinelles postées sur l'île et sur le continent pendant tout le temps que dureraient nos recherches.

Sur la chaussée menant au temple, nous pataugions dans une boue fétide et gluante dont nous devions nous arracher à chaque pas. Les pavés gris étaient couverts de coquillages et d'algues. Quand nous entrâmes dans le temple, j'entendis le murmure lancinant de cette voix intérieure :

Où es-tu ? Où es-tu ? Où es-tu ?

Rhysand et Amren avaient exploré les alentours sans déceler de défenses, ce qui était surprenant mais heureux pour nous. Nous n'avions pas osé apporter de quoi nous éclairer, mais le clair de lune filtrant par les fissures de la pierre nous permettait d'y voir distinctement.

Dans la boue jusqu'aux genoux, nous scrutâmes l'intérieur du temple qui ne devait mesurer guère plus de douze mètres carrés.

– Je sens sa présence, murmurai-je. Comme une main griffue qui descend le long de mon échine.

Et je sentais en effet mon sang fourmiller et les poils de mon corps se hérisser sous ma cuirasse.

– Il est… en sommeil, ajoutai-je.

– Pas étonnant qu'on l'ait caché sous la mer, la pierre et la boue, grommela Amren.

– Je ne sens pas sa présence dans les murs, mais je sais qu'il est là.

– Nous aurions dû apporter une pelle.

– Il est trop tard pour aller en chercher une.

La mer avait complètement reflué. Chaque minute comptait, à cause de la marée et de l'aube qui se rapprochait.

Je me concentrai sur cette présence et cet appel, et m'immobilisai au centre de la chambre.

Par ici, par ici, par ici, chuchotait la voix.

Je m'accroupis pour fouiller dans la boue dont le sol était couvert, frissonnante sous le froid et les débris de coquillages qui éraflaient mes mains nues.

– Vite ! souffla Amren en joignant ses efforts aux miens.

Alors nous creusâmes, jusqu'à être couvertes d'une boue salée qui brûlait nos écorchures, pantelantes sous l'effort. Mais nous avions dégagé un sol en pierre. Et une trappe.

Amren poussa un juron à sa vue.

– Du plomb pour contenir la force de ce pouvoir, expliqua-t-elle. Autrefois, on scellait les sarcophages des souverains avec du plomb parce qu'on croyait qu'ils se réveilleraient un jour.

Je m'essuyai la main et, de l'autre, grattai les derniers restes de boue sur la trappe ronde, dévoilant une spirale sculptée en son centre.

– Cette porte est scellée, observa Amren avec un frisson.

– Et très ancienne, murmurai-je.

Je posai la main à plat sur la spirale. À son contact, je reçus comme une décharge électrique. Je pesai contre la porte avec un grognement. Mes doigts étaient glacés, comme si ce pouvoir absorbait mon essence, et je le sentais hésiter, s'interroger…

Je suis Tarquin. Je suis l'été, la chaleur, la mer, le ciel et les champs verdoyants…

Je devins chaque sourire qu'il m'avait adressé, le bleu cristallin de ses yeux, le brun doré de son hâle. Je sentis ma peau se tendre, mes os s'allonger et se modifier. Je m'étais muée en lui et possédais maintenant des mains masculines qui pesaient contre le battant. Mon essence était devenue la sienne, telle que je l'avais perçue face à son bouclier mental, ce mélange de mer, de soleil et de sel. Je ne laissai rien de ma propre essence transparaître sous cette nouvelle enveloppe.

Je suis ton maître et tu vas me livrer le passage, ordonnai-je à la porte.

Le verrou résistait et je retenais mon souffle…

J'entendis soudain un déclic suivi d'un grincement.

Je réintégrai mon corps et reculai tandis que la porte s'ouvrait, révélant un escalier en colimaçon qui se perdait dans des ténèbres immémoriales. Un vent humide et salé soufflant par l'ouverture m'apportait les émanations du pouvoir.

Amren avait pâli et ses yeux d'argent brillaient d'un éclat intense.

– Je n'ai jamais vu le Chaudron, mais si ne serait-ce qu'une once de son pouvoir a cette puissance, il doit être vraiment redoutable, murmura-t-elle.

En effet, ce pouvoir remplissait la chambre, mon crâne, mes poumons, me noyait, m'étouffait, m'envahissait…

– Vite ! lançai-je, et un globe lumineux dévala l'escalier, illuminant des marches grises, usées et glissantes d'eau de mer.

Je tirai mon poignard et descendis en m'appuyant d'une main à la paroi glacée pour garder mon équilibre. Amren me suivit.

Passé le premier tournant de l'escalier, je vis le globe lumineux danser sur de l'eau putride. Je scrutai le passage qui s'ouvrait devant moi au pied de l'escalier.

– Je vois un couloir qui débouche sur une chambre, tous deux déserts, annonçai-je.

– Alors fais vite, répondit Amren.

Je m'armai de courage pour entrer dans l'eau noire, qui m'arrivait à la

taille, et réprimai un petit cri car elle était glaciale et huileuse. Amren faillit s'étrangler car l'eau lui arrivait presque à la poitrine.

– Cette chambre est sûrement submergée à marée haute et elle doit se remplir vite, grommela-t-elle à la vue des nombreux déversoirs percés dans le mur.

Nous avancions assez lentement pour qu'elle puisse détecter la présence de défenses ou de pièges, mais elle n'en repéra aucun. Cela n'avait rien de surprenant : il fallait être fou et prêt à tout pour se risquer dans un endroit pareil.

Comme nous.

Le long couloir débouchait sur une porte en plomb derrière laquelle le pouvoir lové recouvrait l'empreinte de Tarquin.

– Le Livre est là, déclarai-je.

– Sans blague ?

Je foudroyai Amren du regard. Nous frissonnions. Il faisait si froid que je me demandai si je n'étais pas déjà morte dans mon enveloppe charnelle, ou en passe de l'être.

Je posai ma main tatouée à plat sur le battant. Cette fois-ci, la succion était bien plus forte. Je devais peser de tout mon poids sur la porte pour ne pas tomber à genoux et crier tandis que le pouvoir m'envahissait et me sondait.

Je suis l'été, je suis l'été, répétai-je en moi-même.

Cette fois-ci, je n'eus pas besoin de me muer en Tarquin. Après un déclic et un grincement, la porte en plomb coulissa et rentra dans le mur. Je reculai, trébuchai et tombai dans les bras d'Amren.

– Saleté de porte, maugréa-t-elle.

La tête me tournait. J'étais sûre que si je devais défaire encore un verrou, je tournerais de l'œil. Mais le globe lumineux dansait dans la chambre qui s'ouvrait au-devant de nous. À sa vue, Amren et moi nous immobilisâmes.

L'eau semblait buter contre un seuil invisible. La chambre que nous contemplions était sèche et vide à l'exception d'une estrade ronde sur laquelle trônait un piédestal.

Une petite boîte en plomb était posée dessus.

Amren passa la main près de la limite de l'eau. Puis, apparemment certaine de l'absence de défenses et de pièges, elle s'avança, ruisselante, sur les galets gris, s'arrêta et me fit signe de la suivre.

Je m'exécutai aussi vite que je pus. Quand je me retournai, l'eau semblait retenue par une paroi en verre placée sur le seuil et formait un mur noir.

– Il faut faire vite, me pressa Amren.

Nous scrutâmes la chambre – sol, parois et plafond – sans découvrir de mécanisme ou de boutons secrets.

La boîte en plomb n'était pas plus grosse qu'un livre de taille ordinaire, mais elle semblait absorber la lumière du globe. De l'intérieur nous parvenait un chuchotement… le sceau du pouvoir de Tarquin et l'essence du Livre.

Maintenant, je l'entendais aussi distinctement que si c'était le

chuchotement d'Amren :

Qui es-tu ? Approche pour que je te sente, pour que je te voie…

Nous nous arrêtâmes de part et d'autre du piédestal. Le globe lumineux flottait au-dessus de la boîte.

– Pas de défenses ni de sorts, murmura Amren d'une voix à peine audible. Prends-la et allons-nous-en.

Mais l'idée de toucher cette boîte et de m'approcher de ce qu'elle contenait me terrifiait…

– La mer remonte, ajouta-t-elle, les yeux levés vers le plafond.

– Déjà ?

– Peut-être qu'elle sait ce qu'il y a ici. Peut-être qu'elle sert le Grand Seigneur.

Et si nous étions encore là quand la mer submergerait le temple…

J'ignorais si mes petits animaux d'eau me seraient du moindre secours. La panique me tordit les entrailles, mais je la repoussai pour me préparer à ce que je devais affronter.

La boîte devait être lourde et froide.

Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu…

Je pliai et dépliai mes doigts et fis craquer ma nuque.

Je suis l'été, je suis la mer, le soleil et tout ce qui verdoie…

– Vas-y, murmura Amren.

Autour de nous, l'eau ruisselait sur les pierres.

Qui es-tu ? Qui es-tu ? Qui es-tu…

Je suis Tarquin. Je suis le Grand Seigneur. Je suis ton maître.

La boîte se tut comme si cette réponse la satisfaisait.

J'arrachai la boîte du piédestal. Le froid du métal meurtrit mes mains et son pouvoir laissa une traînée huileuse dans mon sang.

Menteuse…, vociféra une voix antique et cruelle.

Et la porte de la chambre se referma avec fracas.

Chapitre 37

– Non ! hurla Amren avant de se ruer vers la porte et d'abattre son poing sur elle.

L'eau coulait le long des murs, se déversait de l'escalier avec fracas et remplissait la chambre en passant sous la porte…

Je rejoignis Amren après avoir glissé la boîte dans la poche intérieure de ma veste en cuir. La main d'Amren posée à plat sur le battant rougeoyait, chauffait le métal et les volutes qui en émanaient ressemblaient aux signes d'une langue inconnue, et puis…

La porte s'ouvrit brutalement, dans un jaillissement d'eau.

Je tentai d'agripper le montant mais le manquai sous l'assaut de la vague qui me repoussa. Le froid de l'eau noire me coupa le souffle. Je luttai pour me relever, mes pieds touchèrent le sol et je me redressai. Inspirant à grandes goulées, je scrutai la pénombre, à la recherche d'Amren. Elle se retenait au montant, les yeux fixés sur moi, la main tendue et flamboyante.

L'eau m'arrivait déjà à la poitrine. Je me ruai vers la porte en luttant contre le courant avec la force toute nouvelle de mon corps d'immortelle. Le tumulte de l'eau se calma un peu comme si l'once de pouvoir dont j'avais hérité apaisait sa fureur.

– Tu l'as ? cria Amren pour couvrir le rugissement des flots.

J'acquiesçai et compris qu'elle ne tendait pas la main pour saisir la mienne mais qu'elle maintenait la porte ouverte en mobilisant tout son pouvoir afin que je puisse sortir.

Je franchis le seuil d'un seul élan et Amren lâcha le montant. La porte se referma si violemment que je mesurai avec stupeur la puissance du pouvoir qu'Amren avait dû déployer pour l'ouvrir.

Mais maintenant que cette porte était refermée, l'eau remplirait bien plus vite l'entrée exiguë…

– Vite ! ordonna Amren.

Je la hissai sur mon dos.

– Fais juste… ce que tu dois faire, dis-je entre mes dents serrées, le cou tendu pour maintenir ma tête hors de l'eau qui montait rapidement.

Mais où était Rhysand ?

Amren avança la main, paume en avant, et l'eau se cabra en frémissant. Le courant perdit de sa force. Je projetai vers lui le pouvoir hérité de Tarquin, et il s'apaisa encore.

J'avançai pas à pas dans l'eau qui atteignit mon menton, puis ma bouche…

Je parvins à l'escalier, et je gravissais ses marches glissantes quand le cri étouffé d'Amren m'arrêta. Une trombe d'eau jaillit du haut des marches comme si une vague géante avait déferlé sur le temple. Ma maîtrise de cet élément ne pouvait rien contre ce déchaînement.

J'eus tout juste le temps d'inspirer à fond, de resserrer ma prise sur les jambes d'Amren, de me préparer à l'impact… et d'apercevoir, en haut, la porte de la trappe qui se refermait, nous emprisonnant dans une tombe liquide.

Amren se dégagea et je nageai dans son sillage en luttant contre mon affolement. Elle parvint à la porte et posa la main sur le battant. Les spirales lumineuses resurgirent, mais la porte résista. Je rejoignis Amren et me ruai sur la trappe, encore et encore. Le plomb se déforma sous mes coups d'épaule. Des serres surgirent de mes doigts – des serres et non des griffes – et se plantèrent dans le métal…

Mes poumons étaient en feu. Amren martelait la porte du poing.

Je suffoquais, luttais contre le besoin d'inspirer pour apaiser la brûlure de ma gorge…

La porte s'ouvrit à la volée.

J'entrevis à la lueur du globe trois visages aux traits inhumains et aux petites dents aiguës. Des mains palmées nous empoignèrent et nous emportèrent au-dehors.

Des nymphes…

Mais je n'en pouvais plus : j'ouvris la bouche et l'eau qui la remplit submergea tout, mes pensées et mes perceptions. J'eus vaguement la sensation d'être entraînée dans une eau qui me piquait les yeux à travers mes paupières closes. Et puis celle d'un air brûlant que j'essayai avidement de respirer, mais mes poumons étaient gorgés d'eau…

Un poing me frappa à l'estomac et je vomis de l'eau, puis inspirai frénétiquement, éblouie par la lumière de l'aube. J'entendis Amren recracher de l'eau à quelques pas de moi.

Et au milieu des vagues qui nous séparaient, leurs cheveux noirs plaqués comme des casques sur leurs crânes aux formes étranges, les nymphes nous dévisageaient de leurs grands yeux sombres.

Le soleil se levait derrière elles et la ville autour de nous s'éveillait.

– La dette de notre sœur est acquittée, déclara la nymphe du milieu.

Et, sur ces paroles, toutes trois disparurent.

Amren nageait déjà vers le rivage du continent qu'on entrevoyait au loin. Je me hâtai de la suivre en m'efforçant de nager le plus discrètement possible pour ne pas nous faire repérer.

Le sable d'une crique paisible nous accueillit et nous nous écroulâmes, épuisées.

Une ombre s'interposa devant le soleil et une botte talonna mon mollet.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Rhysand.

J'ouvris les yeux et vis Amren se redresser sur les coudes.

– Et toi, où étais-tu, bon sang ? s'écria-t-elle.

– Vous avez déclenché des signaux partout où vous êtes passées, répondit-il. J'ai dû pourchasser tous les gardes qui voulaient donner l'alerte. Je croyais que tu avais veillé à tout.

– Ce temple, ou ce maudit Livre, a neutralisé presque tous mes pouvoirs, riposta-t-elle. Nous avons failli nous noyer.

– Je n'ai rien senti par notre lien, dit-il en me regardant.

– Son pouvoir a probablement été neutralisé comme le mien, crétin ! glapit Amren.

– Vous l'avez ? me demanda-t-il sans ciller.

Je tâtai ma poche : la lourde boîte en métal était toujours là. J'acquiesçai.

– Bien, commenta Rhys.

Surprise par la tension de sa voix, je regardai derrière lui. Dans le palais de l'autre côté de la baie, des silhouettes s'agitaient, allaient et venaient.

– J'ai manqué certains gardes, expliqua-t-il avec un sourire avant de nous saisir, Amren et moi, par un bras et de nous emporter.

Le vent glacé rugit dans mes oreilles et j'eus tout juste la force de m'accrocher à Rhysand.

Ce reste d'énergie m'abandonna à notre arrivée dans l'entrée de l'hôtel particulier. Amren et moi nous affaissâmes sur le sol en maculant le tapis d'eau et de sable.

– Par la Mère, que se passe-t-il ? s'écria Cassian derrière nous dans la salle à manger.

Je levai les yeux vers Rhysand.

– Moi aussi, j'attends des explications, dit-il à Cassian, Azriel et Mor qui nous contemplaient avec effarement.

Amren gisait encore à terre, mais ses yeux rougis par le sel se plissèrent.

– Pourquoi nous ont-elles aidées ? me demanda-t-elle abruptement.

– Le jour du Tithe, l'émissaire des nymphes a expliqué qu'elles ne pouvaient pas payer l'impôt parce qu'elles n'avaient plus rien. Je lui ai donné quelques-uns de mes bijoux pour régler leur dette et elle m'a juré que ses sœurs et elle n'oublieraient jamais ce geste.

Amren se mit à rire sans bruit, mais tout son corps frêle tressautait.

– Qu'y a-t-il de si drôle ? lui lançai-je.

– Seul un immortel au cœur de mortel donnerait de l'argent à ces sales bêtes. C'est tellement…

Elle rit de plus belle et, pendant un bref instant, elle sembla presque

humaine.

– Tu peux remercier le Chaudron de ta chance, conclut-elle.

Les autres nous regardaient toujours en silence. Je sentis un gloussement me monter aux lèvres, suivi d'un éclat de rire tonitruant, proche de la crise de nerfs, mais empreint d'un soulagement sans nom. Quand mon regard croisa celui d'Amren, nous fûmes prises d'un fou rire.

– Mesdames, intervint Rhysand doucement, mais avec une autorité qui nous imposa le silence.

Je me relevai avec un grognement et dans une pluie de sable, puis tendis la main à Amren pour l'aider à en faire autant. Sa main était ferme dans la mienne, et ses yeux d'argent exprimaient une tendresse surprenante.

Elle claqua des doigts et, un instant plus tard, nous étions toutes deux propres et sèches, à l'exception d'une tache humide au niveau de ma poche. Je plongeai la main dedans et le métal du coffret me brûla les doigts. Je saisis la boîte et la laissai choir sur la table de l'entrée. À sa vue, les autres reculèrent en jurant.

– Ouvrez-la, Feyre, s'il vous plaît, demanda Rhysand.

Mes genoux tremblaient, la tête me tournait et ma gorge était irritée par le sel et le sable. Mais je voulais en finir. Je m'assis à la table, attirai la boîte à moi et posai la main sur le couvercle.

Bonjour, menteuse, susurra une voix émanant d'elle.

– Bonjour, répondis-je doucement.

Veux-tu me lire ?

– Non.

Les autres ne firent aucun commentaire, mais leur perplexité était palpable. Rhysand et Amren m'observaient avec attention.

Ouvre-toi, ordonnai-je mentalement.

On dit : « S'il te plaît », fit la boîte.

Puis elle se tut un instant.

Qui se ressemble s'assemble, reprit-elle.

– Ouvre-toi, répétai-je entre mes dents serrées.

Forgée et reforgée, morte et ressuscitée… selon le cycle. Qui se ressemble s'assemble.

J'accentuai la pression de ma main sur la boîte.

Rompt-le-Sort ! lança-t-elle avant de s'ouvrir dans un déclic.

Je me reculai brutalement sur ma chaise, puis regardai à l'intérieur.

Ce n'était pas un livre de papier et de cuir. C'était un assemblage de plaques de métal sombre reliées par trois anneaux d'or, d'argent et de bronze. Chaque mot de ce Livre était finement gravé dans un alphabet qui m'était inconnu.

Nous eûmes tous un mouvement de recul à sa vue, sauf Amren, qui restait pétrifiée, les yeux fixés sur lui, livide.

– De quelle langue s'agit-il ? demanda Mor.

– Une langue qui n'est pas de ce monde, répondit Amren.

Rhysand était le seul à ne pas paraître frappé par cette réponse, comme s'il connaissait l'origine de cette langue et l'aptitude d'Amren à la lire.

– De quel monde, alors ? insista Azriel.

Amren scrutait le Livre comme si elle voyait un spectre… ou un miracle.

– C'est la Leskon Hakodesh, répondit-elle. La langue sacrée.

Ses yeux argentés se posèrent sur Rhysand et s'éclairèrent comme si elle comprenait enfin tout.

– D'après la légende, ce sont des créatures terrifiées par le pouvoir du Chaudron qui ont façonné le Livre pour le combattre, expliqua Rhysand. Des créatures puissantes qui ont surgi dans ce monde… pour en disparaître plus tard. Tu es désormais la seule à pouvoir déchiffrer cet ouvrage, Amren. Je pressentais qu'il contenait le sort capable de te libérer et de te ramener chez toi… s'il a bien été écrit par ces monstres. Si la légende dit vrai, peut-être y découvriras-tu ce que tu cherches, Amren.

– Il me faudra l'autre moitié pour le déchiffrer, dit-elle d'une voix rauque.

– J'espère que les reines des mortels consentiront à nous rencontrer bientôt et que notre entrevue se déroulera mieux que cette petite visite au temple.

Amren serra les lèvres, mais ses yeux brillaient d'un éclat intense.

– Merci, dit-elle.

Dix mille ans d'exil et de solitude…

– Même si le Livre peut annihiler le pouvoir du Chaudron, il reste Jurian, objecta Azriel. C'est là le problème : pourquoi le roi l'aurait-il ressuscité ? Et comment le tiendrait-il ? Comment pourrait-il s'assurer sa loyauté ?

– J'y ai réfléchi, répondit Rhysand en prenant place à table entre ses deux frères d'armes. Jurian était… acharné dans la poursuite de ses buts, et il était loin de les avoir tous atteints à sa mort.

– S'il soupçonne que Miryam est en vie…, commença Mor, qui avait pâli.

– Il y a tout à parier qu'il la croit disparue, répliqua Rhysand. Et qui saurait mieux ressusciter son ancienne amante qu'un roi en possession du Chaudron ?

– Jurian s'allierait-il avec Hybern uniquement parce qu'il croit Miryam morte et veut la ressusciter ? demanda Cassian.

– Il en serait capable pour se venger de Drakon, qui l'a remplacé auprès d'elle. Mais nous en reparlerons plus tard.

Tous les regards se tournèrent alors vers Amren et moi. Mor réclama le récit complet de notre aventure au temple. Je laissai ce soin à Amren.

Je levai les yeux et rencontrai le regard de Rhysand, qui m'observait de l'autre côté de la table. J'inclinai la tête et abaissai mon bouclier le temps de lancer : *Aux rêves exaucés.*

Une seconde plus tard, je sentis sur mon bouclier une caresse qui était une demande polie. Je lui livrai le passage et sa voix résonna en moi : *Aux*

chasseresses qui aident les moins fortunés… Et aux nymphes qui savent nager vite.

Chapitre 38

Amren emporta le Livre chez elle à Velaris. Tandis que Rhysand racontait aux autres notre séjour à la Cour de l'Été, je réussis à prendre mon petit déjeuner avant d'être terrassée par la fatigue. À mon réveil, la maison était vide et la lumière de l'après-midi douce et dorée. Il faisait si bon que je descendis avec un livre au petit jardin aménagé à l'arrière de la maison.

Le soleil déclina et l'ombre s'étendit sur le jardin où l'air refroidit. Je montai sur le toit en terrasse pour admirer le coucher du soleil.

Rhysand se prélassait sur l'une des chaises en fer, un bras posé sur le dossier et un verre à la main. Une carafe de liqueur était posée sur la table devant lui.

Je m'éclaircis la gorge avant de lui adresser la parole.

– Je sais que vous êtes ici, fit-il sans détourner les yeux de la Sidra et de l'océan rouge et or à l'horizon.

– Si vous préférez rester seul, je peux repartir, grommelai-je.

Il désigna du menton l'autre chaise. Je m'assis.

Il y avait une boîte en bois à côté de la carafe. Je n'y aurais pas davantage prêté attention si je n'avais remarqué le poignard en nacre qui ornait son couvercle et senti la signature de Tarquin : une odeur de mer et de terre chauffée par le soleil.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en la désignant.

Rhysand vida son verre et se versa un peu d'alcool avant de répondre.

– J'ai longuement réfléchi, vous savez, dit-il en contemplant sa cité. Je me suis demandé si je devais persuader Tarquin de me remettre la moitié du Livre. Et puis j'ai pensé qu'il refuserait probablement et vendrait ensuite ce renseignement au plus offrant. J'ai également envisagé qu'il accepterait, mais c'était prendre le risque que des tiers l'apprennent et que la nouvelle se répande. Or je tiens à garder le secret sur notre mission le plus longtemps possible. Cela me déplaisait vraiment de le voler, de faire du mal à ses gardes et de disparaître sans un mot. Je crois qu'il désirait sincèrement conclure une alliance, et peut-être même se lier d'amitié avec moi. Jamais un Grand Seigneur n'en avait eu l'audace jusqu'ici. Mais je crois qu'il voulait devenir

mon ami.

– Qu'est-ce que c'est ? répétai-je en regardant la boîte.

– Ouvrez-la.

Je soulevai le couvercle avec réticence et regardai à l'intérieur.

Trois rubis scintillaient sur un lit de velours blanc. Chacun avait la taille d'un œuf de poule. À leur pureté et à l'intensité de leur couleur, on les aurait crus taillés dans…

– Ce sont des rubis de sang, expliqua Rhysand.

Je retirai immédiatement les doigts que j'avais tendus vers les pierres.

– À la Cour de l'Été, quand une offense grave a été commise, on envoie un rubis de sang à l'auteur des faits. C'est l'annonce officielle que sa tête est mise à prix, qu'il sera pourchassé et bientôt tué. Cette boîte est arrivée à la Cour des Cauchemars il y a une heure.

– Je suppose que l'un de ces rubis m'est destiné, un autre à vous et le troisième à Amren.

Une bourrasque noire referma le couvercle.

– J'ai commis une erreur, dit Rhysand. J'aurais dû détruire les esprits de ces gardes au lieu de les assommer. Ils ont probablement prévenu Tarquin à leur réveil.

– Il aurait remarqué tôt ou tard la disparition du Livre.

– Nous aurions toujours pu nier avoir commis le vol et le faire passer pour une pure coïncidence, rétorqua Rhysand avant de vider son verre. C'était une erreur de ma part.

– Ce n'est pas la fin du monde si vous en commettez une de temps en temps.

– Vous venez d'apprendre que vous êtes devenue l'ennemie publique numéro un de la Cour de l'Été et ça ne vous affecte pas plus ?

– Si, mais je n'en rejette pas toute la responsabilité sur vous.

Il poussa un soupir en contemplant sa ville tandis que la tiédeur du jour cédait la place à l'âpreté de l'hiver.

– Vous pourriez leur rendre le Livre quand nous aurons neutralisé le Chaudron et leur présenter vos excuses, proposai-je.

Il eut un rire amer.

– Non. Amren gardera ce Livre aussi longtemps qu'elle en aura besoin, répondit-il.

– Alors réparez autrement le tort que vous avez fait à Tarquin. Vous souhaitez visiblement autant son amitié qu'il désire la vôtre, sinon ce que vous avez fait ne vous tracasserait pas à ce point.

– Ça ne me tracasse pas. Ça me met en colère.

– Simple question de sémantique.

Il m'adressa un demi-sourire.

– Ce genre de querelle peut durer des siècles, voire des millénaires, dit-il. Si c'est le prix à payer pour mettre fin à cette guerre et pour aider Amren… je suis prêt à courir le risque.

– Est-ce que les autres sont au courant… pour les rubis ?

– C'est Azriel qui me les a apportés. Je me demande comment je vais annoncer la nouvelle à Amren.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle serait capable de rayer Adriata de la carte, répondit Rhysand, et je frissonnai.

Je contemplai la cité en écoutant sa rumeur faiblir à la tombée de la nuit. Comparée à cette ville, Adriata paraissait primitive. À l'idée de voir Velaris subir les destructions qui avaient ravagé Adriata, je sentis mon sang se glacer.

– Je comprends tout ce que vous avez pu faire pour protéger cette ville.

Le regard que Rhysand posa sur moi était méfiant et maussade. Je dus faire un effort pour reprendre la parole.

– Et je comprends pourquoi vous ferez l'impossible pour la protéger à l'avenir, achevai-je.

– Où voulez-vous en venir ?

– Finissez-en d'abord avec cette guerre. Vous aurez ensuite tout le temps de vous ronger les sangs à cause de Tarquin et de ces rubis. Annihilez le pouvoir du Chaudron, neutralisez le roi d'Hybern et nous nous soucierons du reste plus tard.

– Vous parlez comme si vous envisagiez de prolonger votre séjour ici, observa-t-il.

– Je peux trouver un logement ailleurs, si c'est ce que vous voulez dire. Avec ma solde, je pourrais louer quelque chose de luxueux.

Allez, lui chuchotai-je par notre lien, *plaisante, ris, joue avec moi et arrête de faire cette tête…*

– Gardez votre solde, répondit-il. Je vous ai déjà dit que vous pouviez acheter tout ce qui vous plaît et que c'est moi qui réglerai vos dépenses.

Je grinçai des dents et ce furent sans doute l'affolement ou le désarroi qui me poussèrent à prononcer ces paroles :

– J'ai découvert une jolie petite boutique sur l'autre rive, dis-je. Elle vend de ravissants dessous en dentelles. Puis-je vous envoyer la note ou devrai-je les payer de mes propres deniers ?

– Je ne suis pas d'humeur à rire, répondit-il.

Toute trace d'humour semblait l'avoir bel et bien quitté. Peut-être aurais-je mieux fait de rentrer et de me réchauffer devant un bon feu, mais… il était toujours resté à mon côté et il avait lutté pour moi.

Semaine après semaine, il m'avait soutenue même quand j'étais apathique, à peine capable d'articuler un mot, indifférente à l'idée de mourir. Je ne pouvais pas l'abandonner à ses idées noires et à ses remords. Il avait assez longtemps porté ce fardeau seul.

Je soutins donc son regard.

– J'ignorais que les Illyriens avaient l'alcool mauvais, lançai-je.

– Je ne suis pas ivre… je bois, c'est tout, répliqua-t-il.

– Encore une fois : simple question de sémantique. Peut-être que vous

auriez finalement mieux fait d'inviter Cresseida dans votre lit : vous auriez pu partager votre solitude et vos idées noires.

– Si j'ai bien compris, vous avez le droit d'avoir vos mauvais jours, mais moi, je ne peux même pas broyer du noir pendant quelques heures ?

– Prenez tout le temps que vous voudrez. Je comptais vous inviter à m'accompagner dans mes achats de dessous indécents, mais si vous ne pouvez pas faire autrement, restez assis à ruminer vos malheurs.

Il ne répondit pas.

– Je pourrais envoyer quelques-uns de ces chiffons à Tarquin et lui proposer de les porter devant lui s'il nous accorde son pardon. Peut-être qu'il reprendra ses rubis ? suggérai-je.

Les coins de la bouche de Rhysand frémirent.

– Il croira seulement que vous le provoquez.

– Il m'a fait cadeau d'un bijou de famille pour seulement quelques sourires. Je parie que si je portais ces dessous pour lui, il me remettrait les clefs de son royaume.

– Vous ne doutez vraiment de rien.

– Pourquoi le devrais-je ? Vous-même, vous semblez avoir du mal à détacher les yeux de moi.

Nous y étions : j'avais enfin abordé franchement la question.

– Pourquoi devrais-je nier que je vous trouve séduisante ? demanda-t-il d'une voix traînante, mais je vis une étincelle briller dans son regard.

– Vous ne me l'aviez jamais dit.

– Je vous l'ai dit plus d'une fois.

Je haussai les épaules, mais je me rendais compte que j'avais toujours pris ces compliments pour de simples taquineries.

– Peut-être que vous devriez vous donner un peu plus de mal, laissai-je tomber.

La lueur qui s'alluma dans ses yeux me coupa le souffle.

– Serait-ce un défi, Feyre ?

Je soutins le regard de l'immortel le plus redoutable de Prythian.

– À vous de voir, répondis-je.

La morosité, la solitude et les remords avaient disparu de son regard, balayés par son instinct de prédateur concentré sur moi, ma bouche, ma gorge qui palpitait malgré mes efforts pour garder mon sang-froid.

– Pourquoi n'irions-nous pas tout de suite dans cette boutique pour que je vous aide à choisir les dentelles que vous enverrez à Tarquin ? demanda-t-il.

Mes orteils se crispèrent dans mes pantoufles fourrées et je songeai que nous jouions avec le feu.

Mais le regard de Rhysand se tourna vers le ciel et, un instant plus tard, Azriel surgit des nuages comme une lance de ténèbres.

Je me retirai par discrétion. Dès que j'eus regagné l'escalier obscur, toute chaleur m'abandonna, me laissant frissonnante et nauséeuse.

Il y avait une limite entre s'amuser et… ce qui venait de se passer sur ce

toit.

J'avais aimé Tamlin, je l'avais aimé au point d'être prête à me détruire pour lui, mais… je savais avec quelle facilité j'aurais pu me rendre dans cette jolie boutique avec Rhysand.

Et je pouvais parfaitement imaginer ce qui serait arrivé là-bas.

Les vendeuses se seraient montrées polies bien qu'un peu nerveuses et nous auraient laissés seuls. Rhys se serait assis sur le divan de l'arrière-boutique pendant que je me serais retirée derrière un rideau pour passer une parure de dentelle rouge qui m'aurait tapé dans l'œil. Quand j'en serais ressortie en affichant plus d'audace que je n'en ressentais, Rhys m'aurait détaillée de la tête aux pieds.

Alors, sans me quitter des yeux, il aurait annoncé aux vendeuses que la boutique était fermée, qu'elles ne devaient revenir que le lendemain et que nous laisserions l'argent sur le comptoir.

Je serais restée immobile, nue sous ces bouts de dentelles, prêtant l'oreille aux bruits légers des vendeuses quittant la boutique.

Pendant tout ce temps, il aurait contemplé mon corps, mes seins visibles à travers la dentelle, mon ventre qui n'était plus celui d'une affamée, les courbes de mes hanches et de mes cuisses. Et puis son regard aurait rencontré le mien et il aurait murmuré : « Viens. »

Je me serais approchée de lui, consciente de chacun de mes pas. Je me serais arrêtée devant lui, entre ses jambes.

Ses mains auraient glissé le long de mes hanches jusqu'à ma taille, il m'aurait attirée plus près de lui, il se serait penché pour effleurer d'un baiser mon nombril, et sa langue…

Je heurtai le pilier de l'escalier et poussai un juron. Je clignai des yeux alors que la réalité reprenait ses droits et compris soudain…

Je regardai avec fureur l'œil tatoué sur ma paume et l'injuriai à voix haute.

Au fond de mon esprit, une voix masculine sensuelle éclata d'un rire malicieux.

Le visage en feu, je le maudis pour la vision qu'il m'avait envoyée et relevai mes défenses mentales que je pris soin de renforcer dans le secret de ma chambre. Je me glissai ensuite dans un bain très, très froid.

Je dînai ce soir-là avec Mor devant un feu ronflant dans l'âtre de la salle à manger. Rhysand et les autres étaient partis je ne savais où. Quand elle me demanda pourquoi je me renfrognais dès qu'elle prononçait le nom de Rhysand, je lui racontai le tour qu'il m'avait joué. Elle éclata de rire et le vin qu'elle venait de boire ressortit par ses narines. Je me renfrognai de nouveau, mais elle me dit que je pouvais être fière de moi : quand Rhys avait des idées noires, il fallait vraiment un miracle pour les chasser.

J'en éprouvai malgré moi un sentiment de triomphe.

Vers deux heures du matin, après avoir bavardé plusieurs heures avec Mor sur le canapé de la salle à manger et écouté ses récits sur les lieux splendides et terribles qu'elle avait vus, je commençai à m'assoupir et regagnai mon lit. Soudain, l'hôtel émit un grondement.

Comme soumis à une pression terrible, tout le bois de l'édifice se mit à gémir et à trembler, et les lampes en verre coloré de ma chambre tintèrent.

Je me redressai brusquement et regardai par la fenêtre ouverte. Je vis le ciel limpide et… rien d'autre.

Rien que les ténèbres déferlant dans ma chambre par la porte du couloir. Elles m'étaient familières car elles faisaient partie de moi.

Comme de l'eau, elles ruisselaient des fissures de la porte. L'hôtel trembla de nouveau.

Je sautai de mon lit, ouvris la porte toute grande et un flot de ténèbres vint à ma rencontre et me dépassa, comme porté par un vent spectral. Ces ténèbres étaient remplies d'étoiles, d'ailes battantes et… de souffrance.

Une souffrance indicible, empreinte de désespoir, de remords et d'angoisse.

Je me ruai dans le couloir. L'obscurité y était impénétrable, mais je suivis le fil qui me reliait à lui jusqu'à sa chambre, saisis la poignée de la porte, ouvris et…

De nouveaux flots de nuit, d'étoiles et de vent se déversèrent en soulevant mes cheveux. Je levai un bras pour protéger mon visage et entrai.

– Rhysand, appelai-je.

Il ne répondit pas, mais je sentais sa présence et le lien vital qui nous unissait. Je le suivis jusqu'au moment où je butai contre ce qui ne pouvait être que son lit.

– Rhysand, répétai-je à travers le vent et l'obscurité.

Les murs et le plafond tremblaient et les lattes du parquet s'entrechoquaient sous mes pieds. Je tapotai le lit, tâtai draps, couvertures et duvet…

Et je sentis soudain un corps.

– Rhysand !

L'obscurité tourbillonnait autour de nous comme à la naissance du monde. Ou sa fin.

Je grimpai sur le lit, tendis le bras et sentis le sien, puis son ventre et ses épaules. Sa peau était glacée. Je l'empoignai par les épaules et hurlai son nom.

Comme il ne réagissait pas, je portai la main à sa bouche pour m'assurer qu'il respirait encore, que ses ténèbres n'étaient pas les émanations de son pouvoir qui l'abandonnait.

Un souffle glaça ma paume. Rassemblant toute mon énergie, je me redressai sur les genoux et le giflai à l'aveuglette. Je me fis mal, mais il ne remuait toujours pas. Je le frappai encore, hurlai son nom, martelai son bouclier mental noir et inflexible.

Un craquement résonna dans les ténèbres.

Je sentis soudain ses mains sur moi. Elles me firent basculer, me clouèrent sur le matelas et une serre se posa sur ma gorge. Je me figeai.

– Rhysand, chuchotai-je.

Rhys ! l'appelai-je encore par notre lien, la main posée sur son bouclier mental.

Les ténèbres frémirent.

Je déployai mon pouvoir – noir contre noir – pour apaiser le sien. Mes ténèbres bercèrent les siennes sur un air que ma nourrice me chantait quand ma mère m'abandonnait à ses soins pour se rendre à l'une de ses fêtes.

– C'était un rêve, lui dis-je. Un rêve.

Sa main était froide comme la mort.

Ses ténèbres marquèrent un nouveau temps d'arrêt. Je les frôlai de mes voiles de nuit et les caressai de mes mains semées d'étoiles.

Alors, le temps d'une pulsation, la noirceur d'encre se dissipa assez pour me laisser entrevoir son visage au-dessus du mien, ses lèvres pâles et ses yeux grands ouverts qui me scrutaient.

– C'est moi, c'est Feyre.

Sa respiration était saccadée et irrégulière.

– Vous avez fait un cauchemar, repris-je.

Tout à coup, comme de la neige tombant d'un arbre, ses ténèbres disparurent en emportant les miennes.

Et le clair de lune entra par la fenêtre avec les rumeurs de la ville.

Sa chambre ressemblait à la mienne mais le lit géant avait été conçu pour accueillir des ailes. Tout le mobilier avait été choisi avec goût et souci du confort.

Rhysand était complètement nu, mais je n'osais pas regarder au-dessous de sa poitrine tatouée.

– Feyre…, fit-il d'une voix rauque comme s'il avait crié trop longtemps.

– Oui, je suis là.

Il examina mon visage et me relâcha aussitôt.

– Vous avez fait un cauchemar, expliquai-je à nouveau en m'asseyant.

Je l'observai. Agenouillé sur le lit, il se frottait les yeux. Malgré moi, les miens descendirent le long de sa poitrine, et les tatouages jumeaux de ses genoux me frappèrent : ils représentaient une imposante montagne surmontée de trois étoiles. Un tatouage splendide, mais brutal.

Ses mains s'achevaient en longues serres noires et ses pieds étaient griffus. Ses ailes étaient repliées dans son dos. Je me demandai à quel point il avait été près de se métamorphoser en cette bête qu'il avait en horreur.

Il baissa les bras et ses serres disparurent.

– Je suis désolé.

– C'est pour ça que vous dormez ici et non au pavillon du Vent ? Pour que les autres ne vous voient pas la nuit ? demandai-je.

– Rien de tout cela ne sort de cette chambre, d'habitude. Je suis désolé de

vous avoir réveillée.

– Est-ce que cela vous arrive souvent ?

Quand ses yeux rencontrèrent les miens, je devinai la réponse avant qu'il ne dise :

– Aussi souvent qu'à vous.

– De quoi avez-vous rêvé cette nuit ?

– Il est des souvenirs de Sous la Montagne que je préfère ne pas évoquer, même avec vous, Feyre.

Je posai la main sur son bras.

– Si vous voulez en parler, faites-le. Je ne le raconterai à personne, dis-je.

Quand je voulus redescendre du lit, il saisit ma main.

– Merci, dit-il.

Je regardai sa main et son visage défait, marqué par le chagrin et l'épuisement, un visage qu'il ne devait laisser voir à personne.

Je me redressai et l'embrassai sur la joue. Sa peau était chaude et douce sous mes lèvres. Je songeai à toutes les nuits où j'avais espéré que quelqu'un m'embrasserait ainsi.

J'avais presque atteint la porte quand je me retournai pour le regarder.

Il était toujours à genoux, les ailes affaissées sur les draps blancs, la tête basse. Ses tatouages se détachaient brutalement sur sa peau dorée. Un prince ténébreux et déchu…

Ce tableau surgit devant mes yeux et scintilla un instant avant de s'évanouir.

Mais il subsistait, brillant faiblement, au creux de ma poitrine, à l'emplacement de cette blessure qui commençait à guérir.

Chapitre 39

– Penses-tu pouvoir le déchiffrer quand nous aurons l'autre moitié ? demandai-je à Amren l'après-midi du lendemain, dans l'entrée de son appartement.

Elle était propriétaire de tout l'étage supérieur d'un bâtiment de trois étages au toit en pente. Les deux plans inclinés du plafond se terminaient chacun par une verrière. L'une donnait sur la Sidra, l'autre sur une place bordée d'arbres. L'appartement n'était qu'une immense pièce au parquet en chêne couvert de tapis usés et aux meubles disséminés comme si elle les déplaçait sans cesse pour une raison qui m'échappait.

Seul son lit, une monstruosité à baldaquin aux rideaux de soie, semblait être à sa place contre un mur. L'appartement n'avait pas de cuisine, mais seulement une longue table et une cheminée dans laquelle le feu ronflait assez fort pour faire régner une chaleur presque étouffante. La neige tombée cette nuit avait fondu sous le pâle soleil d'hiver en milieu de matinée. La température s'était adoucie tout en restant assez basse pour que mon trajet jusqu'à l'appartement d'Amren ait été vivifiant.

Assise à même le sol devant une table basse jonchée de documents, Amren leva la tête du Livre dont le métal luisait. Son visage était plus pâle que d'habitude.

– Il y a longtemps que je n'ai plus utilisé cette langue… Je voudrais la maîtriser à nouveau avant de m'attaquer au déchiffrage, expliqua-t-elle. J'espère que d'ici là, ces arrogantes reines des mortels nous auront cédé leur moitié du Livre.

– Combien de temps te faudra-t-il pour réapprendre cette langue ?

– Sa Noirceur ne t'a donc rien dit ?

Elle se pencha de nouveau sur le Livre.

Je m'approchai de la table en bois et posai dessus le paquet que j'apportais : quelques pintes de sang encore tiède venant tout droit de la boucherie. J'avais presque dû courir afin qu'il ne refroidisse pas.

– Non, il ne m'a rien dit, répondis-je en sortant les pichets du paquet.

Quand je m'étais levée ce matin, Rhysand était déjà parti, mais il m'avait

laissé un mot sur lequel j'avais lu : *Merci pour cette nuit.*

Que signifient ces montagnes et ces étoiles tatouées sur vos genoux ? avais-je répondu.

Le papier sur lequel j'avais écrit cette question avait disparu une seconde plus tard. Comme je ne recevais pas de réponse, j'étais descendue prendre mon petit déjeuner. J'étais en train de manger quand un papier soigneusement plié était apparu à côté de mon assiette.

Elles signifient que je ne dois m'incliner devant personne ni rien d'autre que ma couronne.

Comme c'est beau ! avais-je ironisé, et par notre lien, de l'autre côté de mon bouclier mental, j'aurais juré avoir perçu un éclat de rire.

Souriant à ce souvenir, j'ôtai le couvercle de l'un des pichets et l'odeur douceâtre du sang remplit mes narines. Amren huma l'air et sa tête pivota vers les brocs.

– Oh ! je t'adore ! s'exclama-t-elle.

– C'est du sang d'agneau, si cela a la moindre importance.

Amren se précipita vers le pichet, l'empoigna et le vida comme si elle buvait de l'eau.

Un filet de sang coula sur son menton et sur sa tunique grise froissée. Je ne l'avais encore jamais vue aussi débraillée. Elle claqua de la langue et reposa le récipient avec un soupir de satisfaction. Ses dents étaient luisantes de sang.

– Merci, dit-elle.

– As-tu une préférence ?

– J'ai toujours eu un faible pour le sang d'agneau, si horrible que ça puisse paraître.

– Et le sang des humains ?

Elle fit la grimace.

– Il est aqueux et il a souvent le goût de leur dernier repas. Et comme la plupart des mortels ont des goûts exécrables… Mais l'agneau, c'est autre chose. Le sang de chèvre aussi : il est plus pur, plus savoureux et il me rappelle… une autre époque. Et un autre lieu.

– Voilà qui est intéressant.

Je me demandai à quel autre monde elle faisait allusion.

Amren vida les autres pichets et les déposa dans un évier encastré dans le mur. Son visage avait déjà repris des couleurs.

– Je croyais que tu vivais dans un endroit plus… luxueux, avouai-je.

Ses beaux habits étaient pendus à des chevilles près de son lit, et ses bijoux éparpillés sur des commodes et des tables. Leur prix aurait pu payer la rançon d'un empereur.

Amren haussa les épaules et reprit place devant le Livre.

– J'ai déjà essayé, répondit-elle, mais ça m'ennuyait. Et je n'aime pas avoir des domestiques, car ils sont trop curieux. J'ai vécu dans des palais et dans des chaumières, dans des montagnes et au bord de la mer, mais c'est cet

appartement-ci que je préfère. Et ici, je ne peux pas organiser de soirées ni recevoir d'invités, ce que je déteste.

– Alors j'abrégerai ma visite, annonçai-je avec un petit rire.

Elle gloussa.

– Pourquoi es-tu venue ? demanda-t-elle.

– Quand Cassian a dit que tu te terrais ici depuis notre retour, j'ai pensé que tu avais peut-être faim. Et je n'avais rien d'autre à faire.

– Cassian n'est qu'une commère.

– Il s'inquiète pour toi… pour vous tous. Vous êtes tout ce qu'il a comme famille.

– Oh…, s'exclama-t-elle avec dérision, les yeux baissés sur une feuille.

Mais ma remarque sur Cassian parut lui faire plaisir.

Une tache de couleur sur le sol à côté d'elle attira mon attention.

Elle se servait de son rubis de sang comme presse-papiers.

– Rhys a donc réussi à te convaincre de ne pas détruire Adriata malgré ça ? demandai-je en montrant la pierre.

Quand elle releva les yeux, leurs teintes m'évoquèrent des mers démontées.

– Ce n'est pas Rhys qui m'a convaincue. Voilà ce qui m'a dissuadée de réduire Adriata en poussière, répondit-elle en désignant le dessus d'une commode.

Je reconnus, lové comme un serpent, un collier de diamants et de rubis que j'avais vu dans la chambre du trésor de Tarquin.

– Que…. comment ? bafouillai-je.

Amren sourit.

– Varian me l'a envoyé pour calmer le jeu après le petit colis de Tarquin.

Quand j'avais vu ce collier, j'avais pensé que seule une créature redoutable pourrait le porter… et qui pouvait être plus redoutable qu'Amren ?

– Varian et toi…, commençai-je.

– C'est tentant, mais non. Ce crétin ne sait même pas s'il me désire ou s'il me hait.

– Pourquoi pas un peu des deux ?

– Pourquoi pas ? approuva Amren avec un rire étouffé.

Les semaines se succédèrent, à attendre qu'Amren réapprenne une langue qu'elle était seule à pouvoir parler dans ce monde, et que les reines des mortels répondent à notre invitation.

Azriel persévérait dans ses tentatives pour infiltrer leurs cours, mais en vain. J'avais des nouvelles par Mor, qui savait toujours quand il reviendrait au pavillon du Vent et qui était immanquablement là pour l'accueillir.

D'après ce que Mor m'avait appris, distraire Azriel de son travail relevait presque de l'impossible. Quand je lui avais fait remarquer qu'il l'accompagnait pourtant au *Rita* chaque fois qu'elle le lui demandait, Mor

avait rétorqué qu'elle avait mis quatre siècles à le convaincre. Je me demandais parfois ce qu'il se passait au pavillon du Vent quand Rhysand et moi n'y étions pas.

Je ne m'y rendais que le matin, pour mes séances d'entraînement avec Cassian. Mor et lui décidaient de ce que je devais manger pour reprendre du poids, pour redevenir vigoureuse et agile. Au fil des jours, j'appris à me défendre, puis à manier l'épée illyrienne, une lame si acérée qu'un jour je faillis trancher le bras de Cassian.

J'avais eu droit à un jour de repos quand mon entraîneur s'était rendu chez les mortels. Il voulait savoir si mes sœurs avaient des nouvelles des reines, et leur avait remis une autre lettre de Rhys à l'attention des souveraines.

Son entrevue avec Nesta avait probablement été aussi orageuse que la première, car mon entraînement du lendemain fut plus pénible et plus dur que tous les précédents. Je lui avais demandé ce que Nesta lui avait fait pour le mettre dans un tel état et il m'avait priée de me mêler de mes affaires, en déclarant que les femmes de ma famille étaient despotiques et arrogantes.

L'après-midi, quand Rhysand était là, je m'entraînais avec lui, opposant mon esprit et mes pouvoirs aux siens. Nous travaillions sur les dons qui m'avaient été transmis : feu et eau, glace et ténèbres. Nous savions que j'en possédais d'autres encore enfouis. Le tamisage restait au-dessus de mes forces : j'avais été incapable de le reproduire depuis cette matinée dans les bois enneigés avec l'attor.

Quand je perdais patience et passais mes nerfs sur lui, Rhysand me répétait qu'il fallait du temps pour apprendre à maîtriser chacun de ces dons.

Chaque leçon contenait des enseignements sur les Grands Seigneurs dont je tenais mes pouvoirs : Beron, le cruel et vaniteux Grand Seigneur de la Cour de l'Automne, Kallias, le paisible et rusé seigneur de l'Hiver, Helion Briseur-de-Sort, le Grand Seigneur du Jour dont les milliers de bibliothèques avaient été pillées par Amarantha, et dont le peuple excellait dans le déchiffrage et l'archivage du savoir de Prythian…

Il était aussi essentiel de connaître l'origine de mes pouvoirs que leur nature, m'avait expliqué Rhysand. J'apprenais donc l'histoire et la politique des autres cours ainsi que les pouvoirs de leurs souverains. Je passais mes heures de veille et de sommeil à cracher des flammes et à faire crépiter du givre entre mes doigts. Et chaque nuit, épuisée par cet entraînement physique et mental intense, je sombrais dans un sommeil profond et sans rêves.

Les jours où Rhysand était appelé à l'extérieur pour régler les affaires de sa cour et préparer notre visite inéluctable à Hybern, je lisais, tenais compagnie à Amren qui poursuivait son travail sur le Livre ou flânais dans Velaris avec Mor. C'était avec elle que je me sentais le mieux et elle était experte dans l'art de dépenser de l'argent. Un simple coup d'œil au compte que Rhysand avait ouvert pour moi m'avait révélé que le montant de mon salaire était scandaleusement élevé.

Quand il s'absentait, je luttais contre ma déception, refusant d'admettre que j'attendais désormais son retour avec impatience. Mais même pendant ces absences, il communiquait avec moi en m'écrivant ces mots qui étaient devenus notre secret.

Il m'en avait envoyé un de Cesere, une petite ville du Nord-Est où il devait rencontrer les rares prêtresses qui avaient survécu au saccage de leur temple par les armées d'Hybern. Des prêtresses qui ne ressemblaient en rien à Ianthe, m'avait-il assuré.

Parlez-moi de votre peinture, m'avait-il écrit.

Je lui avais répondu dans le jardin à côté de la fontaine qui coulait de nouveau avec le redoux :

Il n'y a pas grand-chose à en dire.

Dites-le quand même, insista-t-il.

Au souvenir de ce que la peinture avait représenté pour moi et du vide que son absence avait laissé, j'avais dû me faire violence pour en parler.

Autrefois, je n'avais qu'une envie : avoir assez d'argent pour nous nourrir, ma famille et moi, et me permettre de passer mes journées à peindre. C'était tout ce que je désirais.

Et maintenant ? avait-il demandé.

Maintenant, je ne sais plus ce que je veux. Je suis incapable de peindre, avais-je avoué.

Pourquoi ?

Parce que cette part de moi-même est vide.

Je me rappelai soudain cette nuit où je l'avais vu agenouillé sur le lit… et je songeai qu'après tout je n'en avais peut-être pas encore fini avec la peinture.

Avez-vous toujours désiré être Grand Seigneur ? lui demandai-je.

Oui et non, écrivit-il après une longue pause. *J'ai vu régner mon père et su dès mon plus jeune âge que je ne voulais pas lui ressembler. J'ai décidé d'être un Grand Seigneur tout différent de ce qu'il avait été. Je voulais protéger mes sujets, changer la mentalité des Illyriens et éliminer la corruption qui ravageait le pays.*

En lisant ces phrases, je n'avais pu m'empêcher de comparer Rhysand à Tamlin. Tamlin n'avait pas voulu être Grand Seigneur. Il détestait y être contraint et peut-être que cela expliquait en partie ce que sa cour était devenue. Rhysand, lui, avait une vision, et la volonté, le désir et la passion de lui donner corps… Il était capable de réaliser ses rêves et de défendre ce qu'il avait construit.

Il avait reconnu en Tarquin un autre Grand Seigneur avec une vision similaire de l'avenir de Prythian, c'était pourquoi le rubis de sang l'avait tellement affecté.

Je vois que malgré tout votre dévergondage, vous êtes un formidable Grand Seigneur, lui écrivis-je.

À son retour le soir, il avait un sourire félin et il m'avait lancé : « Un

formidable Grand Seigneur, hein ? » J'avais riposté en lui envoyant le contenu d'un seau d'eau à la figure.

Il ne s'était même pas protégé. Il s'était ébroué comme un chien et il m'avait fait fuir en m'éclaboussant. Son rire m'avait poursuivie jusqu'en haut de l'escalier.

L'hiver desserrait lentement sa prise quand je me réveillai un matin et trouvai une nouvelle lettre de Rhysand près de mon lit.

Pas d'entraînement avec votre second Illyrien préféré ce matin : les reines des mortels ont enfin daigné nous répondre. Elles nous retrouveront demain au domaine de votre famille.

Je n'avais pas eu le temps de m'inquiéter, car nous étions partis après le dîner afin d'arriver chez les mortels sous le couvert de la nuit. Le vent avait hurlé dans mes oreilles tandis que Rhysand m'emportait en me serrant contre lui.

Le lendemain matin, mes sœurs nous attendaient dans leurs plus beaux atours.

J'avais moi aussi fait un effort. Je portais une robe blanche en mousseline et en soie dans le style de la Cour de la Nuit, agrémentée de touches d'or qui scintillaient dans la lumière du matin. J'appris que mon père devait rester encore deux mois sur le continent pour des affaires urgentes.

Je me tenais devant l'âtre à côté de Rhysand comme toujours vêtu de noir, les ailes invisibles et le visage aussi impassible qu'un masque. Seule sa couronne noire dont le métal avait la forme de plumes de corbeau tranchait sur l'ordinaire. J'étais coiffée d'un diadème en or qui était la réplique de cette couronne.

Cassian et Azriel montaient la garde à l'autre extrémité de la salle. Leurs siphons brillaient, mais ils n'arboraient aucune arme, car c'était l'une des conditions posées par les reines pour cette rencontre.

Mor, vêtue d'une robe rouge semblable à la mienne, observait l'horloge posée sur le manteau blanc de la cheminée, les sourcils froncés. J'aurais aimé qu'elle puisse faire connaissance avec mes sœurs, mais Nesta et Elain étaient si tendues et si pâles à notre arrivée que le moment m'avait paru mal choisi. Un jour, je les réunirais… si les reines consentaient à nous aider et si nous n'étions pas tuées à la guerre.

Onze heures sonnèrent.

Les reines avaient posé deux autres conditions : la réunion devait commencer à onze heures du soir et elles avaient voulu connaître à l'avance la disposition des lieux, le tracé et la taille de chaque pièce et l'emplacement du mobilier, des portes et des fenêtres de la salle dans laquelle nous les recevrions.

Azriel leur avait fourni tous ces renseignements avec l'aide de mes sœurs.

Au dernier coup de l'horloge, je compris que cette dernière condition ne répondait pas seulement à des exigences de sécurité. Une rafale de vent balaya alors la pièce et cinq silhouettes, chacune flanquée de deux gardes, surgirent dans la salle. Les reines possédaient le don du tamisage.

Chapitre 40

Les reines des mortels formaient un groupe disparate. La plus âgée, engoncée dans une robe en laine brodée bleu nuit, avait la peau mate, des yeux froids et perçants et se tenait bien droite malgré les rides profondes qui sillonnaient son visage.

Les deux reines d'âge mûr étaient comme le jour et la nuit : l'une brune, l'autre blonde. La première, vêtue d'une robe blanche, paraissait douce, la seconde, en noir, semblait taillée dans le granit. L'une souriait, l'autre fronçait le sourcil. La conduite de chacune était comme l'écho de celle de l'autre. Je me demandais à quoi ressemblaient leurs royaumes respectifs, et les relations qu'ils entretenaient. Et si les anneaux d'argent assortis qu'elles portaient au doigt les liaient d'une manière ou d'une autre.

Quant aux deux plus jeunes… L'une, qui avait probablement quelques années de plus que moi, avait des cheveux noirs et des yeux sombres, scrutateurs et rusés.

La dernière, celle qui nous adressa la parole en premier, était la plus belle. La seule à être belle, à vrai dire. Malgré leur élégance, ces femmes ne semblaient pas se soucier de leur apparence. Visiblement, ce n'était pour elles qu'un accessoire et une illusion au service de leur magie.

Mais cette reine… Elle n'avait sans doute pas plus de trente ans. Ses cheveux bouclés étaient du même blond doré que ceux de Mor et ses yeux de l'ambre le plus pur. Même sa peau mate semée de taches de rousseur semblait poudrée d'or. Elle évoluait avec agilité, mais on devinait sous cette grâce la puissance d'une lionne.

– Soyez les bienvenues, les salua Rhysand tandis qu'elles nous jaugeaient et que leurs gardes aux visages de pierre examinaient la pièce et ses occupants.

Sur un signe des reines, ils se dispersèrent pour se poster le long des murs et près des portes. Mes sœurs, qui se tenaient devant la grande fenêtre, s'écartèrent pour leur livrer le passage.

Rhysand fit un pas en avant et les reines inspirèrent comme si elles se préparaient à l'affronter. Leurs gardes posèrent négligemment la main sur le

manche de leurs épées qui paraissaient plus larges et plus épaisses que les lames illyriennes. Comme s'ils avaient la moindre chance contre nous – y compris contre moi, comme j'en pris conscience avec étonnement.

Rhysand inclina légèrement la tête avant de s'adresser aux reines.

– Nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation. Mais où est la sixième d'entre vous ?

– Elle n'a pas pu faire le voyage car elle était souffrante, expliqua la plus âgée des reines, dont les yeux se posèrent sur moi. Vous êtes l'émissaire, me dit-elle.

Je me raidis. Sous son regard, ma couronne n'avait pas plus de valeur qu'un simple bibelot, mais je me ressaisis.

– Oui, je suis Feyre.

Elle adressa un regard perçant à Rhysand.

– Et vous, vous êtes le Grand Seigneur qui nous a écrit cette lettre si intéressante, après toutes celles que vous nous aviez déjà envoyées.

Je n'osais pas tourner la tête vers Rhysand. Je savais qu'il leur avait envoyé de nombreuses lettres par l'intermédiaire de mes sœurs, mais j'ignorais ce qu'elles contenaient.

Vous ne me l'avez pas demandé, me répliqua-t-il mentalement, lisant dans mes pensées et devançant mon reproche de ne pas m'avoir informée du contenu de ces lettres, et j'entendis l'écho de son rire. J'avais baissé mes défenses mentales afin que nous puissions communiquer.

– En effet, répondit Rhysand à la reine. Et je vous présente ma cousine Morrigan.

Mor s'avança vers nous. Sa robe écarlate ondulait comme par enchantement, comme si un vent balayait la pièce. La reine aux cheveux d'or la toisa. Mor était son égale en beauté, en charisme et en puissance.

– Il y a longtemps que je n'avais rencontré une reine mortelle, déclara-t-elle.

La reine vêtue de noir leva une main d'une blancheur lunaire et la posa sur le bas de son corset.

– Morrigan… *La* Morrigan de la guerre…, fit-elle.

Les reines se figèrent un instant et leur silence était empreint de révérence et de crainte.

Mor s'inclina devant elles.

– Je vous en prie, asseyez-vous.

Elle leur désigna les fauteuils que nous avions disposés à de confortables intervalles afin que les gardes puissent prendre place à leurs côtés.

Les reines s'assirent d'un seul mouvement mais leurs gardes restèrent à leur poste.

La reine aux cheveux d'or lissa ses amples jupes puis sonda mes sœurs du regard.

– Je suppose que ces dames sont nos hôtes.

Nesta se redressa de toute sa taille et Elain fit une révérence en

rougissant.

– Ce sont mes sœurs, précisai-je.

Les yeux couleur d'ambre de la reine se posèrent sur moi, puis sur mon diadème, et enfin sur Rhysand.

– Une émissaire à la couronne d'or… est-ce une tradition de Prythian ? demanda-t-elle.

– Non, mais cela lui va si bien que je n'ai pu résister à la tentation, répondit nonchalamment Rhysand.

La reine ne sourit pas.

– Une mortelle devenue Grande Fae à la place d'honneur au côté d'un Grand Seigneur… voilà qui est intéressant, commenta-t-elle.

Je gardais les épaules bien droites et le menton haut. Cassian m'avait appris à sonder un adversaire. Et que cherchait-elle, si ce n'était l'affrontement ?

– Nous vous accordons une heure : faites-en bon usage, déclara la plus âgée des reines.

– D'où tenez-vous le don du tamisage ? demanda Mor, qui avait pris place près de moi.

– C'est un cadeau de vos semblables, répondit la reine aux cheveux d'or avec un petit sourire narquois.

Sur un regard de Rhysand, je me penchai en avant et pris la parole.

– La guerre est imminente, commençai-je. Nous vous avons invitées ici pour vous en avertir et pour vous demander une faveur.

Cette fois, il n'y aurait ni ruses, ni vols, ni manipulation. Il ne pouvait même pas entrer dans leurs esprits, de crainte de déclencher les défenses qui protégeaient leur moitié du Livre. Et de la détruire.

– Nous savons que la guerre est imminente, répondit la reine la plus âgée avec une voix qui rappelait le bruissement de feuilles mortes. Il y a des années que nous nous y préparons.

J'avais l'impression que la plus âgée et la blonde menaient la charge tandis que les trois autres jouaient le rôle d'observatrices.

– Les mortels qui vivent à proximité du mur ne semblent pas soupçonner la menace d'une guerre, dis-je aussi calmement que je le pus. Nous n'avons repéré aucun signe de préparatifs dans ce sens.

C'était ce qu'Azriel nous avait confirmé à ma consternation, au terme de plusieurs semaines d'observation.

– Ce territoire n'est qu'un lopin de terre à l'échelle du continent, déclara froidement la plus jeune reine. Il n'est pas dans notre intérêt de le défendre. Ce serait un gaspillage de nos forces.

Je la dévisageai avec incrédulité.

– Mais je suis certain que la perte d'une seule vie innocente vous répugnerait, intervint Rhysand d'une voix traînante.

– La perte d'une seule vie est toujours horrible, répondit la plus âgée des reines. Mais c'est la loi de la guerre. S'il faut sacrifier ce minuscule territoire

pour sauver le reste du continent, c'est ce que nous ferons.

Je n'osais plus regarder mes sœurs ni cette demeure dont il ne resterait peut-être plus que des décombres d'ici peu.

– Des gens de bien vivent sur ces terres, rétorquai-je d'une voix rauque.

– Que les Grands Fae de Prythian les protègent, alors, lâcha la reine blonde d'une voix douce.

Un ange passa. Puis la voix de Nesta s'éleva.

– Nous avons des domestiques qui habitent ici avec leur famille. Des enfants vivent sur ces terres, et vous vous dites prêtes à nous laisser aux mains des Fae ?

Le visage de la plus âgée des reines s'adoucit.

– C'est une décision difficile pour nous, jeune fille…

– C'est une décision de lâches ! s'écria Nesta.

J'intervins avant qu'elle n'achève de nous saborder.

– Vous seriez donc prêtes à laisser des Fae défendre vos sujets alors que vos semblables nous détestent ? demandai-je à la reine.

– Pourquoi pas ? rétorqua la blonde en rejetant une cascade de boucles sur son épaule. Après tout, la menace émane d'eux. Le sang des Fae ne devrait-il pas être versé pour les crimes qu'ils commettent depuis tant d'années ?

– Aucun des deux côtés n'est entièrement innocent, tempéra Rhysand. Mais nous pourrions au moins protéger tous ceux qui le sont en unissant nos forces.

– Vraiment ? lança la plus âgée dont les rides semblèrent se creuser et se durcir. Le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit nous demande de nous joindre à lui pour sauver des vies. Pour préserver la paix. Et qu'en est-il des vies que vous avez prises au cours de votre longue et hideuse existence ? Qu'en est-il du Grand Seigneur qui brise les esprits selon son bon plaisir ?

Elle éclata d'un rire rauque.

– Nous connaissons votre réputation, Rhysand. Nous avons eu vent des agissements de la Cour de la Nuit, de tout ce que vous faites subir à vos ennemis. Et vous osez parler de paix ? Je ne savais même pas que vous connaissiez ce mot.

La rage faisait bouillir mon sang et crépitait comme des braises dans mes oreilles. Je parvins à apaiser ce feu et fis une nouvelle tentative. J'étais l'émissaire des mortels et c'était Rhysand qui m'avait désignée pour cette fonction, pour être la voix de ces deux mondes.

– Si vous n'envoyez pas vos troupes pour défendre vos semblables, alors l'objet que nous sommes venus vous demander…, commençai-je.

– Notre moitié du Livre ne quittera pas notre palais sacré, m'interrompit la reine. Elle n'en est pas sortie depuis le jour où l'on nous en a fait don pour sceller le Traité. Et elle n'en sortira pas tant que nous devrons affronter la menace venue du Nord.

– Je vous en supplie…, repris-je. J'ai été transformée en immortelle

parce que l'un des commandants de l'armée d'Hybern m'a tuée.

Alors que je prononçais ces mots, je fus presque certaine de sentir Rhysand tressaillir par l'intermédiaire de notre lien.

– Pendant cinquante ans, poursuivis-je, cette personne a fait régner la terreur sur Prythian, et quand je l'ai vaincue, elle m'a tuée. Mais auparavant, j'ai été témoin des atrocités qu'elle a fait subir aux mortels et aux immortels. Si un seul commandant d'Hybern a pu causer de tels ravages et tant de souffrances, imaginez ce dont plusieurs armées seraient capables ! Maintenant, leur roi se prépare à abattre le mur et à vous massacrer. Cette guerre sera brève, sanglante et vous la perdrez. Nous-mêmes ne pourrons la remporter à nous seuls. Nos survivants seront réduits en esclavage, tout comme leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Je vous en prie… je vous en supplie, donnez-nous votre moitié du Livre.

La plus âgée des reines échangea un regard avec la blonde avant de répondre.

– Vous êtes jeune, ma fille, me dit-elle avec une douceur apaisante. Vous avez encore beaucoup à apprendre…

– Ne la traitez pas avec condescendance, la coupa Rhysand avec un calme terrifiant.

La reine qui, comparée à lui et à ses siècles d'existence, n'était qu'une enfant, eut la sagesse de paraître troublée. Le regard du Grand Seigneur était glacé et son expression aussi impitoyable que sa voix quand il poursuivit :

– N'insultez pas Feyre alors qu'elle parle avec son cœur, avec sa compassion pour ceux qui ne peuvent se défendre, et alors que vous-même n'agissez que par égoïsme et par lâcheté.

La reine se raidit.

– Dans l'intérêt général…, commença-t-elle.

– Une foule d'atrocités ont été commises au nom de *l'intérêt général*, susurra Rhysand.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la reine quand elle soutint son regard.

– Le Livre restera chez nous, décréta-t-elle simplement. Nous survivrons à cette guerre…

– Assez, l'interrompit Mor.

Elle se leva et prit la parole en regardant chaque reine dans les yeux.

– Je suis *la* Morrigan. Vous savez qui je suis et ce que je suis. Vous savez que je possède le don de vérité. Quand vous entendrez mes paroles, vous saurez que je dis vrai… Comme vos ancêtres l'ont su avant vous. Croyez-vous que ce soit pure coïncidence qu'une mortelle soit ressuscitée et muée en immortelle juste au moment où notre vieil ennemi redresse la tête ? poursuivit-elle en me désignant. J'ai combattu pendant la guerre au côté de Miryam, alors que l'ambition et la soif de sang de Jurian l'ont rendu fou et l'ont séparé d'elle. Alors que sa cruauté et sa folie l'ont amené à supplicier Clythia et à affronter Amarantha seul.

Elle inspira à fond et je vis Azriel se rapprocher imperceptiblement

d'elle. Puis elle reprit son récit.

– Je suis retournée en Terre Noire avec Miryam pour libérer les esclaves abandonnés dans les sables brûlants, parce qu'elle leur avait promis de revenir les sauver. J'ai marché avec elle et la légion du prince Drakon. Miryam était mon amie, comme Feyre l'est à présent. Et vos ancêtres, ces reines qui ont signé le Traité… étaient également mes amies. Mais quand je vous regarde, fit-elle en découvrant ses dents, je ne les retrouve pas en vous. Quand je vous regarde, je sais que vos ancêtres auraient honte de vous. Vous riez à l'idée d'une paix possible entre nos peuples ?

La voix de Mor se brisa et Azriel se rapprocha encore d'elle avec une expression indéchiffrable.

– Il existe une île vaste et luxuriante dans une région reculée et dangereuse de l'océan, poursuivit-elle, un lieu à l'abri du temps et des regards. C'est là que vivent Miryam et Drakon depuis cinq cents ans, avec leurs enfants et avec leurs deux peuples : les mortels, les immortels et leurs métis. Ils vivent heureux et en harmonie sur cette île, en laissant croire au monde qu'ils sont morts…

– Mor, intervint Rhysand sur un ton de douce réprimande.

Je compris qu'elle venait de révéler un secret préservé depuis cinq siècles.

Un secret qui avait nourri les rêves de Rhysand et de sa cour.

– Une île sur laquelle deux rêveurs avaient trouvé la paix avec leurs peuples. Un pays sans mur, ni défenses, ni flèches en frêne.

La reine blonde et la reine la plus âgée échangèrent un regard.

– Prouvez-le, dit cette dernière, les yeux brillants. Si la rumeur qui court sur vous est fausse, montrez-nous que vous êtes bien ce que vous prétendez être : un homme de paix.

Il n'y avait qu'un moyen de leur apporter cette preuve : leur dévoiler l'existence de Velaris.

Tout en moi se révoltait à l'idée de partager ce secret avec… ces araignées.

Rhysand se leva avec grâce et les reines l'imitèrent.

– Vous voulez une preuve ? Je vous l'apporterai. Attendez et revenez quand nous vous préviendrons, répondit-il d'une voix aussi sinistre qu'une nuit sans lune.

– Personne ne nous dit quoi faire, qu'il soit mortel ou immortel, trancha la reine blonde.

– Alors revenez quand bon vous semblera, répliqua Rhysand.

Le ton de sa voix était si mordant que les gardes s'avancèrent, mais un rictus de Cassian fit pâlir les plus avisés.

– Peut-être que vous aurez enfin compris combien le Livre est crucial dans notre combat contre Hybern, ajouta-t-il en appuyant sur le « notre ».

– Nous y réfléchirons quand nous aurons votre preuve, riposta la reine en crachant littéralement le dernier mot. Nous protégeons ce Livre depuis cinq

siècles et nous ne le céderons qu'après mûre réflexion.

Comme si ces dernières paroles étaient un signal, les gardes s'avancèrent pour escorter les reines. La reine blonde m'adressa un petit sourire narquois.

– Bonne chance, lança-t-elle.

Après leur départ, le salon me parut trop grand et trop silencieux. Soudain, Elain, la douce Elain, murmura :

– J'espère qu'elles brûleront toutes en enfer.

Chapitre 41

Notre retour à Velaris se déroula en silence. Amren nous attendait à l'hôtel particulier. Ses vêtements étaient froissés et son visage d'une pâleur inquiétante.

Au lieu de nous réunir dans la salle à manger ou au salon, Rhysand traversa l'entrée, passa devant la cuisine et ressortit dans le jardin à l'arrière. Nous l'observâmes depuis l'entrée. Le silence émanant de lui rappelait le calme qui précède la tempête.

– On dirait que tout s'est bien passé, commenta Amren.

Cassian la foudroya du regard avant de rejoindre Rhysand.

Le soleil avait réchauffé le jardin, où des bourgeons s'ouvraient au milieu des parterres et des plantes en pot. Rhysand était assis au bord de la fontaine, les coudes sur les genoux, le regard fixé sur les dalles moussues à ses pieds.

Nous prîmes place sur les chaises en fer-blanc disséminées autour de la fontaine.

– Si tu es venu ici seulement pour broyer du noir, Rhys, dis-le afin que je puisse rentrer chez moi : j'ai du travail, lança Amren.

Quand les yeux violets de Rhysand se levèrent vers elle, ils étaient froids et sans humour.

– Les mortels réclament une preuve de nos bonnes intentions et de notre bonne foi.

– Feyre ne leur a donc pas suffi ?

Cette question me fit mal : non, je n'avais pas suffi, et j'avais probablement échoué en tant qu'émissaire…

– Elle est plus que suffisante, mais ces reines sont des imbéciles, répondit Rhysand avec un calme redoutable. Pire encore : des imbéciles qui tremblent de peur.

Il se replongea dans la contemplation des pierres et de la mousse.

– Nous pourrions les… remplacer, suggéra Cassian. Par de nouvelles reines plus intelligentes et disposées à négocier avec nous.

– Non, répondit Rhysand. Premièrement, ce serait trop long et nous n'avons pas le temps…

Je me rappelai le temps qu'Azriel avait perdu à tenter de s'introduire dans leurs cours. Si ses espions avaient échoué dans cette mission, je doutais qu'un assassin puisse y parvenir.

– Deuxièmement, poursuivit Rhysand, cela pourrait affecter la magie qui protège leur moitié du Livre : le sort serait peut-être même capable de nous démasquer. Non, le Livre doit nous être remis sans contrainte. Nous devons composer avec les reines.

– Nous pourrions essayer de négocier à nouveau. Laisse-moi leur parler…, commença Mor.

– Non, l'interrompit Azriel.

Elle haussa les sourcils et il rougit légèrement, mais garda son calme et soutint son regard.

– Il est hors de question que tu poses un pied dans le royaume des mortels, reprit-il.

– J'ai combattu pendant la guerre, tu ferais bien de t'en souvenir…

– Non, répéta Azriel sans détourner les yeux. Si tu vas là-bas, ils te pendront pour faire un exemple.

– Il faudra d'abord qu'ils m'attrapent.

– Leur palais est un piège mortel pour notre espèce, riposta Azriel. Il a été construit par des Fae pour protéger les mortels des nôtres. Si tu y entres, Mor, tu n'en ressortiras pas. Pourquoi crois-tu que nous avons eu tant de mal à nous introduire là-bas ?

– S'il est impossible d'entrer sur leur territoire et si la ruse et la manipulation mentale risquent de provoquer la destruction du Livre… Que pouvons-nous apporter comme preuve aux reines ? demandai-je. Et qui est cette Miryam ? Que représentait-elle pour Jurian ? Qui était ce prince dont vous avez parlé… Drakon ? Pourraient-ils constituer la preuve que les reines demandent, en se portant garants de vous ?

Mor garda le silence et ce fut Rhysand qui me répondit.

– Cinq siècles auparavant, quelques années avant la guerre, il existait un royaume Fae dans le sud du continent. C'était un désert de sable qui cernait le delta d'un fleuve et ses rives luxuriantes. On l'appelait la Terre Noire. C'était le pire endroit pour naître quand on était mortel, car tous les mortels y étaient réduits en esclavage et forcés de construire des temples et des palais colossaux pour les Grands Fae qui régnaient sur le pays. Ces mortels n'avaient aucun moyen d'échapper à leur sort ou de conquérir leur liberté. Et la reine de la Terre Noire…

– Comparée à elle, Amarantha était aussi gentille qu'Elain, enchaîna Mor avec une douceur venimeuse.

– Miryam était mi-Fae, mi-humaine, reprit Rhysand. Comme elle avait été conçue… contre la volonté de sa mère, qui était esclave, elle était également née en captivité. Et considérée comme humaine à part entière, sans égard pour ses origines Fae.

– Mais ceci est une autre histoire, coupa Amren. L'essentiel, c'est que

Miryam avait été donnée en cadeau de mariage par la reine à son fiancé, un prince Fae étranger nommé Drakon. Horrifié par ce cadeau, il permit à Miryam de s'évader. Redoutant la fureur de la reine, elle s'enfuit dans le désert, traversa l'océan, un autre désert… et rencontra Jurian. Elle se joignit à son armée rebelle, devint son amante et une guérisseuse parmi ses soldats. À la suite d'une bataille sanglante, elle dut soigner des alliés Fae de Jurian, parmi lesquels se trouvait Drakon. Le sort de Miryam avait ouvert les yeux de Drakon sur le monstre qu'il devait épouser. Il avait donc rompu ses fiançailles, il s'était allié avec les mortels et il avait recherché cette splendide esclave durant trois ans. Jurian ne soupçonnait pas que son allié convoitait son amante. Il ne pensait qu'à gagner la guerre et à vaincre Amarantha dans le Nord. Il ne remarqua pas l'amour qui était né entre Miryam et Drakon dans son dos.

– Pas dans son dos ! protesta Mor. Miryam en avait fini avec Jurian avant de devenir l'amante de Drakon.

Amren haussa les épaules.

– Bref, reprit-elle. Après avoir tué Jurian et pris possession de son esprit et de son âme, Amarantha lui raconta que Miryam l'avait trompé avec un Fae. Tout le monde, même Amarantha, croyait que Miryam et Drakon avaient péri en libérant les esclaves de la Terre Noire à la fin de la guerre.

– Mais c'était faux, n'est-ce pas ? dis-je, et Rhysand et Mor acquiescèrent. C'était une ruse pour s'échapper et commencer une nouvelle vie ailleurs. Ils pourraient constituer cette preuve que nous devons fournir aux reines. Mor, tu avais commencé à leur révéler…

– Non, coupa Rhysand. Non seulement cela ne prouverait rien concernant ma réputation, qui semble être leur principal reproche à notre égard, mais ce serait trahir gravement nos amis. Leur seul désir est de vivre cachés et en paix avec les leurs. Ils ont assez lutté et souffert pour qu'on les laisse désormais tranquilles. Je ne veux pas les entraîner dans cette guerre.

– L'armée aérienne de Drakon était aussi puissante que la nôtre : peut-être qu'on devrait faire appel à elle, avança Cassian.

Mais Rhysand secoua la tête pour indiquer que ce sujet était clos. Et peut-être avait-il raison : révéler le secret de Miryam et de Drakon ne prouverait rien quant à ses mérites et sa bonne foi.

– Alors quelle preuve leur donnerons-nous ? demandai-je.

– Nous leur montrerons Velaris, répondit Rhysand d'un air morne.

– Quoi ? explosa Mor.

Amren lui fit signe de se taire.

– Vous n'allez quand même pas les amener ici ? m'exclamai-je.

– Non, bien entendu, répondit Rhysand. Ce serait trop risqué. Une seule soirée à Velaris avec elles finirait probablement par un bain de sang. Je me contenterai de leur *montrer* la cité.

– Elles penseront que c'est une vulgaire illusion, objecta Azriel.

– Non, je la leur montrerai en jouant le jeu selon leurs règles, déclara

Rhysand en se levant. Préviens ton père que nous allons lui rendre visite dans mon autre cour, lança-t-il à Mor.

Mon sang se glaça à la pensée de la Cour des Cauchemars.

J'appris ainsi l'existence d'un globe qui était la propriété de la famille de Mor depuis plusieurs millénaires. On l'appelait Veritas. Il était chargé du pouvoir de vérité que Mor possédait comme de nombreux membres de sa lignée. Veritas était leur talisman le plus précieux et le plus jalousement gardé.

Nous partirions pour la Cité de Pierre le lendemain après-midi. Nous arriverions par tamisage à proximité de l'imposante montagne dans les flancs de laquelle la ville était construite et ferions le reste du trajet en volant.

Mor, Cassian et moi-même devions faire diversion à la cour pendant qu'Azriel volerait le globe dans la chambre du trésor.

Veritas était connu des mortels, qui l'avaient utilisé au cours de la guerre, comme Rhysand me le raconta ce soir-là au dîner. Les reines savaient qu'il était le détenteur de la vérité sans fard. Nous nous servirions de lui pour leur montrer Velaris – ce serait comme contempler une peinture vivante – et les convaincre ainsi de l'existence de la cité et de ses habitants.

Après dîner, je flânai dans les rues et me retrouvai à la limite de l'Arc-en-Ciel. La soirée battait son plein, artistes et badauds allaient de boutique en boutique, jetaient un coup d'œil dans les galeries et faisaient des achats. Comparées aux lumières et aux couleurs si vives de cette petite colline au bord du fleuve, les rues derrière moi paraissaient obscures et endormies.

Depuis près de deux mois que je vivais ici, je n'avais pas encore trouvé le courage d'entrer dans le quartier des artistes. Mais à l'idée que Rhysand allait mettre en danger cette ville splendide, ces habitants si aimables, dans l'espoir d'une paix hypothétique, mon cœur se serrait.

Je m'avançai vers l'Arc-en-Ciel, puis m'arrêtai.

Peut-être aurais-je dû demander à Mor de m'accompagner. Mais elle était partie après le dîner, pâle et tendue, en ignorant les tentatives de Cassian pour parler avec elle. Avant de rejoindre ses espions, Azriel avait promis à Cassian de la retrouver dès qu'il serait libre.

Quant à Rhysand, il avait trop à faire pour passer la soirée avec moi. Il n'avait élevé aucune objection quand j'étais sortie seule, soit par confiance, soit par certitude que je n'étais pas en danger, soit par crainte de ma réaction s'il essayait de m'en empêcher, je n'aurais su le dire.

Au cours de ces dernières semaines, j'avais eu des visions fugitives, mais rien de palpable, de vivace et d'obsédant comme l'image que j'avais gardée de lui agenouillé sur le lit.

C'était stupide de m'aventurer dans ce quartier qui risquait d'être détruit par une guerre imminente, de tomber sous son charme alors que j'allais le perdre à jamais.

Alors, lâchement, je fis demi-tour et rentrai.

Je trouvai Rhysand appuyé au pilastre de l'escalier, l'air sombre.

Je m'arrêtai au milieu de l'entrée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je.

– Je me demande si je ne vais pas plutôt vous demander de rester ici, demain.

– Je croyais que c'était décidé, répondis-je en croisant les bras.

Ne m'enferme pas, ne me tiens pas à l'écart…, pensai-je.

– Le visage que je devrai montrer demain… Je ne veux pas que vous le voyiez, dit-il en passant une main dans ses cheveux. La manière dont il faudra que je vous traite, dont je traiterai les autres…

– Le masque du Grand Seigneur, complétai-je calmement.

– Oui.

Il s'assit sur la première marche de l'escalier. Je ne bougeai pas d'un pouce et demandai :

– Pourquoi ne voulez-vous pas que je le voie ?

– Parce que vous commencez seulement à ne plus me considérer comme un monstre, et je ne peux supporter l'idée que demain, ce que vous verrez sous cette montagne puisse vous rappeler…

Sous cette montagne… oui, j'allais découvrir la cour qu'Amarantha avait prise pour modèle et je me retrouverais de nouveau piégée sous terre…

Je m'attendais à être affolée à cette perspective, à en avoir des sueurs froides, mais je ne sentis rien.

– Laissez-moi vous aider, dis-je.

Le regard de Rhysand était morne.

– Le rôle que vous devrez tenir n'a rien de plaisant.

– Je vous fais confiance.

Je m'assis à côté de lui.

– Pourquoi Mor paraissait-elle si troublée quand elle est partie ?

Il resta un instant silencieux avant de répondre.

– J'étais à la Cité de Pierre le jour où son père a annoncé son mariage avec Eris, le fils aîné du Grand Seigneur de la Cour de l'Automne. Le frère de Lucien. Eris était renommé pour sa cruauté et Mor… m'a supplié d'empêcher cette union. Malgré l'étendue de son pouvoir, elle n'avait aucun droit à la cour de son père. Et le mien se moquait bien que ses cousins traitent leurs enfants comme des animaux seulement bons à se reproduire.

– Que s'est-il passé ?

– J'ai emmené Mor à mon camp en Illyrie pour quelques jours. Quand elle a vu Cassian, elle a décidé de faire ce qu'il fallait pour perdre toute sa valeur aux yeux de sa famille. Je ne l'ai su que trop tard et… les conséquences ont été terribles. Bref, quand il l'a appris, Eris a refusé de l'épouser parce qu'elle avait été souillée par un bâtard de basse condition. Et la famille de Mor… quand ils en ont eu fini avec elle, ils l'ont abandonnée à la frontière de la Cour de l'Automne avec un mot cloué sur le ventre disant que c'était

désormais à Eris de se charger d’elle.

Cloué sur le ventre…

– Eris l’a laissée pour morte au fond d’une forêt, poursuivit Rhysand avec une fureur contenue. Azriel l’a retrouvée là le lendemain. J’ai dû l’empêcher de massacrer ceux qui l’avaient mise dans cet état.

Je me rappelai le visage joyeux, le rire contagieux de la Fae qui se moquait de ce qu’on pouvait penser d’elle. Peut-être parce qu’elle avait enduré l’ignominie de ceux de son espèce, et qu’elle avait survécu.

Je sentis frémir dans mes veines le feu de Beron qui était aussi le mien.

Je pris la main de Rhysand et sentis son pouce caresser le dos de la mienne. Je chassai de mon esprit l’aisance avec laquelle il avait fait ce geste pour lui répondre d’une voix calme et froide que je reconnus à peine.

– Dites-moi ce que je devrai faire demain.

Chapitre 42

Je n'avais pas peur.

Le rôle que Rhysand m'avait demandé de jouer ce jour-là ne m'effrayait pas. Pas plus que le vent rugissant à mes oreilles alors que nous nous tamisions au pied d'une chaîne de montagnes enneigées, ou que la descente vertigineuse dans laquelle Rhysand nous entraînait entre les sommets et les vallées. Nous étions flanqués de Cassian et d'Azriel. Mor devait nous rejoindre au portail de la montagne.

Les traits de Rhysand étaient tirés et, comme je m'accrochais à lui, je pouvais sentir que ses épaules étaient crispées. Après m'avoir expliqué ce qu'il attendait de moi, il était devenu absent et comme… hanté. Il était inquiet pour moi, comme je le compris alors.

Je voulus apaiser cette inquiétude, chasser la tension de son visage, ne serait-ce que pendant ces quelques minutes de répit.

– Amren et Mor m'ont dit que l'envergure des ailes d'un Illyrien est révélatrice des dimensions de… d'une autre partie de son anatomie ! criai-je pour me faire entendre de lui par-dessus le rugissement du vent.

– Elles sont bien informées, répliqua-t-il.

Je chassai de mon esprit l'image de son corps nu que je n'avais fait qu'entrevoir.

– Elles ont également affirmé que c'est Azriel qui a les plus grandes ailes, repris-je.

Une lueur espiègle illumina ses yeux.

– Nous pourrons comparer à notre retour, qu'en dites-vous ? proposa-t-il.

Je pinçai son avant-bras musclé et il m'adressa un sourire malicieux avant de plonger.

Montagnes, neige, arbres, rayons de soleil défilèrent à travers des lambeaux de nuages.

Un cri jaillit de ma gorge et, par réflexe, je resserrai les bras autour de son cou. Son rire léger me chatouilla la nuque.

– Vous êtes prête à braver mes ténèbres et à faire usage des vôtres, à risquer de vous noyer et à affronter la Tisserande, mais une petite chute libre

vous fait hurler ? me taquina-t-il.

– La prochaine fois que vous ferez un cauchemar, je vous laisserai moisir dans votre chambre, vociférai-je, les yeux fermés et le corps crispé tandis qu'il déployait ses ailes pour planer.

– Ça m'étonnerait, susurra-t-il. Ça vous a bien trop plu de me voir nu.

– Crétin !

Je sentis les vibrations de son rire sur ma peau. Les yeux toujours fermés, assourdie par le hurlement du vent, je le serrai plus fort contre moi. Dans ce mouvement, le dos de ma main effleura l'une de ses ailes. Elle avait la douceur de la soie, mais déployée, elle était dure comme la pierre.

Fascinée, j'en suivis l'intérieur du doigt. Rhysand frissonna et émit un léger grondement.

– Cette partie de mon anatomie est très sensible.

Je retirai ma main et relevai légèrement la tête pour voir son visage. À demi aveuglée par le vent, je devais plisser les yeux et ma tresse de cheveux voletait, mais je pouvais constater que Rhysand se concentrait maintenant sur les montagnes qui nous encerclaient.

– Est-ce que ça vous chatouille ? demandai-je.

Il me dévisagea, puis ses yeux se tournèrent vers la neige et les pins qui défilaient interminablement devant nous.

– Voilà ce que ça fait.

Il se pencha vers moi et ses lèvres effleurèrent le bord de mon oreille. Je me cambrai et redressai le menton sous la caresse de son souffle.

– Oh !

Ce fut tout ce que je pus articuler. Je m'écartai et le sentis sourire contre mon oreille.

– Si vous voulez séduire un Illyrien, caressez-lui plutôt l'entrejambe, reprit-il. Nous sommes entraînés à protéger nos ailes coûte que coûte. Certains mâles réagissent agressivement si on touche leurs ailes sans y avoir été invité.

– Et pendant les rapports sexuels ? m'entendis-je demander.

Le visage de Rhysand n'exprimait qu'un amusement sauvage tandis qu'il scrutait les montagnes.

– Pendant les rapports sexuels, on peut combler un Illyrien en touchant ses ailes au bon endroit, répondit-il.

Je sentis mon sang bouillir dans mes veines. Nous nous aventurions sur un terrain dangereux.

– Vous parlez par expérience ?

Il me déshabilla du regard.

– Je n'ai jamais laissé personne voir et encore moins toucher mes ailes à ce moment-là, dit-il. Cela vous rend vulnérable d'une manière qui me… déplaît.

– Dommage, commentai-je avec une désinvolture exagérée.

Je vis la montagne gigantesque surgir à l'horizon, dominant toutes ses voisines. Sur son sommet brillait le palais en pierre de lune.

– Pourquoi ? demanda Rhysand.

Je haussai les épaules en réprimant un sourire.

– Parce que je parie que vous pourriez prendre des positions intéressantes avec ces ailes.

Rhysand hurla de rire et je sentis son nez effleurer mon oreille. Il parut sur le point de chuchoter quelques mots, quand une forme noire et élancée fusa vers nous. Il plongea avec un juron.

D'autres surgirent l'une après l'autre. Certaines rebondirent sur le bouclier qu'il avait fait apparaître. Quand il en saisit une au vol, je vis que ce n'étaient pas des flèches ordinaires.

C'étaient des flèches en frêne, destinées à tuer des immortels. Immortels dont je faisais désormais partie…

Vif comme l'éclair, Rhysand descendit en piqué vers le sol, sondant du regard les environs pour déterminer la position de nos ennemis. Le vent cinglait mon visage, hurlait dans mes oreilles et tiraillait mes cheveux comme s'il avait des griffes.

Azriel et Cassian se ruaient déjà vers nous, cernés de boucliers bleus et rouges translucides sur lesquels les flèches ricochaient… Des boucliers issus de leurs siphons.

La pluie de flèches jaillissait de la forêt de pins dont les montagnes étaient couvertes. Elle cessa soudain.

Rhysand atterrit brutalement en faisant voler la neige autour de lui. Une rage que je ne lui avais pas vue depuis le jour de la défaite d'Amarantha déformait ses traits. Je la sentais vibrer contre moi et déferler dans la clairière au milieu de laquelle nous nous tenions.

Un instant plus tard, Azriel et Cassian nous rejoignirent.

– Emmène-la au palais et reste avec elle jusqu'à mon retour, ordonna-t-il à Cassian sans même me regarder. Az, viens avec moi.

– Non, lâchai-je en faisant un pas de côté.

– Quoi ? s'exclama Rhysand dans un grondement.

– Emmenez-moi.

Je refusais de me morfondre en l'attendant au palais.

Cassian et Azriel eurent la sagesse de se taire et Rhysand replia ses ailes et croisa les bras pour m'écouter.

– J'ai déjà vu des flèches en frêne, expliquai-je, le souffle court. Je saurai peut-être d'où viennent celles-là. Et si c'est un Grand Seigneur qui les a décochées, je serai sûrement capable de le détecter, ajoutai-je en pensant à Tarquin. Et je peux repérer des empreintes sur le sol aussi bien que vous tous. Vous n'avez qu'à voler avec Cassian pendant que je chercherai une piste au sol avec Azriel.

Je m'attendais malgré tout à recevoir l'ordre de rester confinée au palais.

La fureur qui avait déferlé sur la clairière reflua, se figea et se mua en une rage froide.

– Cassian, je veux des patrouilles aériennes sur la côte à des intervalles

de trois kilomètres en face d'Hybern. Je veux que des sentinelles fassent le guet dans les cols de montagne le long de la frontière du sud et qu'un feu brûle sur chaque sommet. Nous ne recourrons pas à la magie. Quand tu seras prêt, dit-il à Azriel, préviens tes espions que leur couverture est sûrement compromise, et prépare-toi à les faire évader et remplacer par d'autres. Personne à la Cour des Cauchemars ne doit savoir ce qui vient d'arriver. Si on t'en parle, dis que c'était un entraînement.

Son regard rencontra enfin le mien.

– Nous avons une heure avant de nous rendre à la cour : faites-en bon usage.

Nos recherches furent vaines : les flèches avaient été récupérées par nos assaillants et même l'ombre et le vent ne révélèrent rien à Azriel, comme si nos ennemis leur avaient échappé.

Mor nous rejoignit et nous demanda ce qui était arrivé. Après nos explications, elle lâcha un chapelet de jurons.

À la fin de l'heure impartie, nous n'avions rien trouvé. Et nous ne pouvions nous permettre d'être en retard.

La Cour des Cauchemars nous attendait derrière une porte monumentale taillée dans la montagne. Cette montagne était si haute que je ne distinguais pas son sommet ni le palais dans lequel j'avais séjourné. Seulement de la neige, de la roche et des oiseaux volant en cercles autour de la cime. Pas le moindre signe de vie. Rien n'indiquait qu'une ville entière existait au sein de cette montagne.

Mais quand nous franchîmes le portail, je dissimulai ma curiosité et mon appréhension. Rhysand, Cassian et Azriel devaient nous rejoindre d'un instant à l'autre.

Le portail en pierre était gardé par des sentinelles vêtues non de noir comme je m'y serais attendue, mais de gris et de blanc – un uniforme qui se fondait dans les couleurs environnantes. Sans leur accorder un regard, Mor me précéda en silence dans la cité.

Tout mon corps se crispa quand l'obscurité et des odeurs de pierre, de feu et de viande grillée m'assaillirent. Je connaissais cet endroit et j'y avais souffert…

Non, ce n'était pas Sous la Montagne, me répétai-je. La cour d'Amarantha était le jeu de construction d'un enfant comparée à la Cour des Cauchemars, qui semblait être l'œuvre d'un dieu.

Alors que la cour de Sous la Montagne consistait en une série de couloirs, de salles et d'étages, celle des Cauchemars était une vraie ville.

L'allée que Mor et moi remontions était une avenue et, autour de nous, des clochers, des maisons et des ponts semblaient surgir des ténèbres. Une métropole entière avait été taillée dans la pierre sombre de la montagne, et chaque centimètre de la roche était couvert de gravures et de dessins

magnifiques et hideux. Des silhouettes dansaient, forniquaient, imploraient ou festoyaient. Des piliers sculptés rappelaient les tiges sinueuses de fleurs nocturnes. L'eau coulait en ruisseaux et en rivières surgis du cœur même de la montagne.

La Cité de Pierre… la beauté de cette ville était si bouleversante que je devais faire un effort constant pour ne pas laisser transparaître mon émerveillement et ma terreur. On jouait de la musique quelque part, mais personne ne vint nous accueillir. Les gens que nous croisions étaient toujours des Grands Fae en habits d'apparat, le visage froid et d'une pâleur spectrale. Aucun ne nous arrêtait, ne nous souriait, ni ne nous saluait.

Mor ignorait tout le monde et nous gardions toutes deux le silence, comme Rhysand me l'avait recommandé. *Les murs ont des oreilles*, m'avait-il dit.

Elle me guida vers une série de portails en pierre ouverts sur ce qui ressemblait à un château *à l'intérieur de* la montagne… la résidence officielle du Grand Seigneur de la Cour de la Nuit.

De gigantesques bêtes noires à écailles sculptées sur ces portails formaient un enchevêtrement de griffes et de crocs. Elles dormaient, se battaient ou s'entre-dévoraient au milieu de vrilles de jasmin et de fleurs de lune. Ces bêtes semblaient onduler sous la lumière argentée de globes lumineux. *Les Portes de l'Éternité*… voilà le nom que je donnerais au tableau qui venait de s'imposer à mon esprit.

Mor franchit ces portes comme un éclair de couleur et de vie au milieu de ce décor glacé.

Elle portait une robe d'un rouge très foncé dont la soie et la gaze épousaient les formes de sa poitrine et de ses hanches et qui laissait à nu la plus grande partie de son ventre et de son dos. Ses cheveux descendaient en vagues ondulantes et des bracelets d'or massif brillaient à ses poignets. C'était une reine… Une reine qui ne s'inclinait devant personne, une reine qui avait affronté le monde et triomphé de lui. Une reine maîtresse de son corps, de sa vie, de sa destinée et qui n'avait jamais éprouvé le besoin de s'en justifier.

Les vêtements qu'elle m'avait apportés et fait passer dans les bois un instant plus tôt étaient semblables à ceux que j'avais été forcée de porter Sous la Montagne : deux pans d'étoffe couvrant à peine mes seins et mon dos se rejoignaient sous ma ceinture et formaient une longue traîne entre mes jambes.

Mais alors que la tenue que je portais là-bas avait été cousue dans une mousseline de couleurs vives, cette robe était taillée dans une étoffe noire qui scintillait à chaque balancement de mes hanches.

Mor avait relevé mes cheveux en couronne sur ma tête derrière un diadème noir semé de diamants qui brillait comme le ciel nocturne. Elle avait noirci mes cils, tracé au khôl une courbe savante aux coins de mes yeux et peint mes lèvres en rouge sang.

Nous entrâmes dans le château. La foule grouillant dans ses couloirs

interminables épiait chacun de nos gestes. Certains de ces immortels ressemblaient à Mor, avec leurs cheveux d'or et leurs visages splendides, et ceux-là sifflaient de rage sur son passage.

Mor leur adressait un sourire narquois. J'aurais préféré qu'elle leur tranche la gorge.

Nous franchîmes enfin le seuil d'une salle dans laquelle se dressait un trône d'ébène miroitant. Il était sculpté de serpents semblables à ceux des portails. Ces bêtes s'enroulaient autour des multiples colonnes soutenant un dais d'onyx si haut que les détails les plus raffinés de ces sculptures se perdaient dans la pénombre. J'y discernais tout de même des créatures gigantesques. Elles semblaient observer les intrigues dont cette salle était le théâtre. Le trône était couvert de ces créatures. La tête de l'une d'elles surgissait du dossier, comme pour regarder par-dessus l'épaule du Grand Seigneur.

Une foule était rassemblée et, pendant un instant, je crus être de retour dans la salle du trône d'Amarantha, tant elle lui ressemblait par l'atmosphère malsaine qui y régnait et par l'estrade placée au fond.

Un très bel homme aux cheveux dorés s'avança vers nous et Mor s'arrêta dans un mouvement gracieux. Je sus que c'était son père sans qu'il eût besoin de se présenter.

Il était vêtu de noir et sa tête était couronnée d'un mince cercle d'argent. Ses yeux bruns avaient la couleur d'une terre très ancienne.

– Où est-il ? demanda-t-il sans préambule et en m'ignorant purement et simplement.

– Il arrivera quand il le jugera bon, répondit Mor avec un haussement d'épaules avant de repartir.

Son père me regarda alors et j'ajustai sur mon visage un masque de dédain et d'indifférence. Il scruta mon visage et mon corps avec une froideur totale. Je suivis Mor avant que mon dégoût ne transparaisse sous mon masque.

Des tables de banquet rangées contre les murs noirs de la salle étaient couvertes de fruits superbes et appétissants, de torsades de pain doré, de viandes rôties, de cruches de cidre et de bière, de tourtes, de tartes et de gâteaux de toutes tailles et de toutes formes.

Tous ces mets m'auraient mis l'eau à la bouche sans la présence de ces Grands Fae dans leurs plus beaux atours. Et sans le fait que personne ne touchait à la nourriture : cette démonstration de pouvoir et de raffinement la condamnait à rester intacte et à pourrir.

Mor se dirigea droit vers l'estrade d'obsidienne. Je m'arrêtai au pied des marches tandis qu'elle prenait place à côté du trône. Elle s'adressa à la foule d'une voix claire qui respirait la cruauté et la ruse :

– Votre Grand Seigneur sera là dans un instant, annonça-t-elle. Il est de mauvaise humeur. Je vous conseille donc de bien vous tenir sous peine de devenir la principale distraction de la soirée.

Alors, avant même que la foule n'ait commencé à murmurer, je sentis *sa*

présence.

La pierre du sol elle-même semblait trembler à un rythme régulier, comme si toute la montagne frémissait à chacun de ses pas.

Chacun se tut dans la salle comme s'il craignait, ne fût-ce qu'en respirant, d'attirer sur lui l'attention du prédateur qui approchait.

Les épaules dégagées de Mor et son menton haut traduisaient la fierté féroce et sans bornes qu'elle éprouvait à l'arrivée de son maître. Me rappelant le rôle que je devais tenir, je baissai la tête et observai la scène par en dessous.

Cassian et Azriel apparurent dans l'encadrement de la porte, le général des armées du Grand Seigneur et le fils de l'invisible, les deux Illyriens les plus puissants de l'histoire.

Ils n'étaient plus les deux immortels qui m'étaient devenus familiers.

Leurs cuirasses noires à écailles soulignaient leur musculature, la largeur démesurée de leurs épaules et la brutalité de leurs visages. Ils me rappelaient les bêtes sculptées dans l'ébène des piliers devant lesquels ils passaient.

Ils portaient également d'autres siphons que ceux de leurs mains : un au centre de leur poitrine, un sur chaque épaule et chaque genou. *Sept en tout.*

Je compris à cet instant pourquoi les chefs des camps de guerre les redoutaient : si une seule de ces pierres suffisait à tuer…

Les courtisans eurent la sagesse de s'écarter sur leur passage. Fendant la foule, les deux Illyriens s'approchèrent de l'estrade. Leurs ailes luisaient et les griffes qui les surmontaient paraissaient redoutablement acérées, comme s'ils les avaient affûtées.

Les yeux de Cassian s'étaient immédiatement tournés vers Mor tandis qu'Azriel s'était contenté d'un bref regard avant de scruter la foule. La plupart détournaient les yeux et tremblaient à la vue du Révélateur de Vérité qui dépassait de derrière son épaule gauche.

Le visage d'Azriel était un masque à la beauté funeste qui leur promettait des tourments sans fin et faisait trembler jusqu'aux ombres dans son sillage. Et je savais pour qui il serait heureux de jouer le rôle du bourreau.

Cette cour avait voulu marier de force une jeune fille de dix-sept ans à un sadique et l'avait ensuite brutalisée d'une manière à laquelle je préférais ne pas penser. Et cette même cour vivait maintenant dans la terreur des trois compagnons qui les toisaient du haut de l'estrade.

Tant mieux. Qu'ils les craignent. Et qu'ils me craignent aussi.

C'est alors que Rhysand apparut.

Son pouvoir emplit la salle du trône, le château, les montagnes et le monde, car il n'avait ni commencement ni fin.

Il n'arborait ni ailes, ni armes, ni aucun attribut de guerrier, rien sauf l'habit de l'élégant et cruel Grand Seigneur qu'il était aux yeux du monde. Ses mains étaient dans ses poches et sa tunique noire semblait absorber la lumière. Sur sa tête reposait une couronne d'étoiles.

Le pouvoir qu'il dégageait me fit vaciller.

Devant moi se tenait le Grand Seigneur le plus puissant de l'histoire, le

visage de tous les rêves et de tous les cauchemars.

Le regard de Rhysand croisa fugitivement le mien tandis qu'il avançait entre les piliers vers le trône, symbole de son rang, de son sacrifice et de sa puissance. Mon sang chantait devant le pouvoir émanant de lui, exultait devant la beauté de cette magie.

Mor descendit de l'estrade et mit un genou à terre pour le saluer. Cassian et Azriel l'imitèrent, suivis de toute l'assemblée, moi comprise.

Le sol en ébène était si poli que je voyais à sa surface le reflet de mes lèvres peintes et de mon visage sans expression. Le silence dans la salle était si absolu que j'entendais chaque pas de Rhysand qui se rapprochait de nous.

– Tiens, tiens, il semblerait que vous soyez tous à l'heure, pour une fois, commenta-t-il.

Cassian releva la tête et lui adressa le rictus d'un commandeur des armées avide de sang.

Les bottes de Rhysand s'arrêtèrent en face de moi. De ses doigts glacés, il releva mon menton.

Tout le monde nous observait. C'était le rôle qu'il m'avait demandé de jouer : celui de la nouveauté et de la diversion. Ses lèvres se retroussèrent, découvrant ses dents.

– Sois la bienvenue à ma cour, Feyre Rompt-le-Sort, me salua-t-il.

Je baissai les yeux et mes cils épaissis de khôl chatouillèrent mes pommettes. Il claqua la langue et resserra sa prise sur mon menton. Tout le monde pouvait remarquer la pression de ses doigts et le port de sa tête qui avait tout de celui d'un prédateur.

– Viens, me dit-il.

Je me relevai.

Il me scruta de la tête aux pieds et quand son regard devint vitreux, je me demandai si c'était pure comédie ou non.

Il me guida vers l'estrade et jusqu'au trône, où il prit place avec un léger sourire devant sa cour. Il donnait l'impression de posséder chaque centimètre de ce trône et de chaque personne présente dans la salle.

Il me saisit par la taille et m'attira sur ses genoux.

La putain du Grand Seigneur… Telle que je l'étais devenue Sous la Montagne et telle que le monde me voyait. La redoutable favorite dont le père de Mor allait désormais se méfier…

Une main de Rhysand glissa sur ma taille et l'autre le long de ma cuisse dénudée. Elles étaient si froides que je réprimai un cri.

Il dut me sentir tressaillir car, une seconde plus tard, ses mains étaient plus chaudes. Son pouce caressa lentement et longuement l'intérieur de ma cuisse, comme en guise d'excuse.

Il se pencha vers moi et approcha la bouche de mon oreille. Ses sujets restaient à genoux comme s'ils savaient que s'ils se relevaient sans y avoir été invités, ils le paieraient très cher.

– Que cela ne vous monte pas à la tête, lança Rhysand tandis que sa main

caressait mon ventre en longs cercles indolents.

Tout le monde pouvait l'entendre, il en était parfaitement conscient.

– Quoi donc ? demandai-je avec nonchalance, mais le cœur battant devant les rangées de têtes inclinées.

Le souffle de Rhysand caressa mon oreille comme il l'avait fait une heure plus tôt dans le ciel.

– Chaque homme ici présent se demande ce qu'il serait prêt à donner pour sentir votre jolie bouche rouge se poser sur son corps, répondit-il.

Je m'attendais à rougir et à me recroqueviller sur moi-même.

Non. J'étais belle. J'étais forte.

J'avais survécu et triomphé. Tout comme Mor avait survécu dans cette horrible cour corrompue…

J'esquissai donc un sourire, le premier de mon masque tout neuf, afin que tous voient ma jolie bouche rouge et mes dents blanches et bien droites.

La main de Rhysand remonta le long de ma cuisse – un geste de prédateur conscient de posséder sa proie corps et âme. Il s'était excusé par avance de ces rôles que nous devrions jouer.

Mais je m'abandonnai à cette caresse et contre ce corps vigoureux et chaud. J'étais si proche de lui que je sentais la profonde vibration de sa voix quand il s'adressa à sa cour.

– Levez-vous, ordonna-t-il.

Ils se levèrent comme un seul immortel. Je les observai avec un sourire narquois, un air blasé et amusé.

Rhys caressa le creux de mon genou de l'une des jointures de sa main et chaque nerf de mon corps se rétracta voluptueusement.

– Allez jouer ailleurs ! lança-t-il à l'assistance.

La foule se dispersa au son de la musique qui nous parvint d'un angle éloigné de la salle.

– Keir ! appela Rhysand d'une voix coupante comme la foudre déchirant une nuit d'orage.

Le père de Mor s'approcha de l'estrade et s'inclina devant Rhys. Son visage exprimait une fureur froide tandis qu'il regardait Rhysand, moi, puis, plus brièvement, Mor et les deux Illyriens. Le lent hochement de tête que Cassian lui adressa signifiait qu'il ne lui pardonnerait jamais ce qu'il avait fait subir à sa propre fille. Mais ce fut à la vue d'Azriel, ou plutôt du Révélateur de Vérité, que Keir se crispa. Je fus alors certaine qu'Azriel utiliserait un jour cette épée contre lui et qu'il prendrait tout son temps.

– Au rapport, ordonna Rhysand en caressant mon ventre du dos de la main.

Il congédia d'un geste Cassian, Mor et Azriel qui se mêlèrent à la foule. Un instant plus tard, Azriel s'était fondu dans l'ombre.

Devant Rhysand, Keir n'était plus qu'un enfant maussade alors qu'il était bien plus âgé que lui. De toute évidence, il s'accrochait au pouvoir.

Et Rhys incarnait ce pouvoir.

– Je vous salue, mon seigneur, dit-il avec une courtoisie étudiée. Ainsi que votre… invitée.

Rhys posa la main à plat sur ma cuisse et inclina la tête pour me regarder.

– N’est-elle pas adorable ?

– Certainement, fit Keir en baissant les yeux. Je n’ai pas grand-chose à vous raconter, mon seigneur. Il n’est rien arrivé de particulier depuis votre dernière visite.

– Je n’aurai donc personne à punir ? demanda Rhys de l’air d’un chat jouant avec sa nourriture.

– À moins que vous ne vouliez que je choisisse quelqu’un dans l’assistance, j’ai bien peur que non, mon seigneur.

– Quel dommage.

Rhys claqua la langue et me regarda avant de taquiner le lobe de mon oreille du bout des dents.

Je me laissai aller contre lui tandis que son pouce remontait le long de l’intérieur de ma cuisse, effleurant la peau si sensible de cet endroit d’une longue caresse sensuelle. Tous mes muscles se relâchèrent et ma respiration se précipita.

Je savais qu’il l’avait remarqué, qu’il avait senti ce changement en moi. Ses doigts s’immobilisèrent sur ma jambe.

Keir parlait de courtisans qui m’étaient inconnus, faisait l’ennuyeuse chronique de mariages, d’alliances, de vendettas, et Rhys le laissait raconter.

Il me caressa de nouveau, cette fois-ci du pouce et de l’index. Le rugissement de mon sang dans mes oreilles noyait toute perception autre que celle de ses doigts sur mon corps. La musique était syncopée, les danseurs se serraient les uns contre les autres sur son rythme sauvage.

Rhys regardait son intendant en hochant vaguement la tête de temps à autre tandis que ses doigts poursuivaient leurs caresses lentes et régulières en montant toujours un peu plus haut.

On nous observait. Certains le faisaient en mangeant et en buvant, ou même en dansant. J’étais assise sur les genoux de Rhys comme si j’étais son jouet, chacun pouvait épier ses caresses… et pourtant, il me semblait que nous étions seuls, lui et moi.

Keir dévidait la liste des dépenses et des frais de la cour. Rhys acquiesçait vaguement. Son nez effleura la jonction de mon cou et de mon épaule, suivi de sa bouche.

Mes seins durcirent, devinrent lourds et douloureux comme l’intérieur de mon ventre. Mon visage me brûla et mon sang s’échauffa dans mes veines.

– J’avais entendu des rumeurs à ce sujet, mais je ne pouvais y croire, déclara soudain Keir comme si sa maîtrise de soi se relâchait.

Son regard s’attarda sur moi, sur ma poitrine aux pointes érigées sous les plis de ma robe, sur mes jambes plus écartées qu’un instant auparavant et sur la main de Rhys qui s’aventurait plus loin, trop loin.

– Mais elles semblent se confirmer : l’animal de compagnie de Tamlin a

un nouveau maître, commenta-t-il.

– Vous devriez voir comme je la fais ramper devant moi, murmura Rhys, frôlant ma nuque du bout de son nez.

– Je suppose que vous l'avez amenée ici pour faire passer un message, observa Keir.

– J'aime me faire bien comprendre, vous le savez aussi bien que moi.

– Bien entendu. Vous semblez prendre grand plaisir à exhiber celle-là, déclara Keir.

Son dégoût si clairement affiché arrêta la main de Rhys et m'incita à me redresser.

– Peut-être est-ce moi qui vous exhiberai au bout d'une laisse un jour, lui dis-je d'une voix que je ne reconnus pas.

Je perçus l'approbation de Rhys contre mon bouclier mental.

– Elle adore jouer. Apportez-lui du vin, ordonna-t-il sans le moindre effort de politesse.

Keir se raidit, mais s'éclipsa.

Le baiser léger que Rhys déposa près de mon oreille exprimait à la fois sa reconnaissance et ses excuses. Il n'aimait pas plus que moi jouer ce jeu, mais il le fallait pour faire diversion auprès de la cour et laisser à Azriel le temps de remplir sa mission.

Je me demandai soudain jusqu'à quel point Rhys était prêt à se sacrifier. Peut-être… peut-être ce masque d'arrogance et de provocations dissimulait-il un immortel qui se jugeait dépourvu de la moindre valeur.

Un nouvel air se fit entendre, d'abord fluide comme du miel liquide puis vif comme le vent et ponctué de tambours implacables.

Je me retournai vers Rhys pour scruter son visage. Toute chaleur avait disparu de son regard, il n'avait plus rien de mon nouvel ami. J'abaissai mon bouclier mental pour lui livrer accès à moi.

Quoi ? fit l'écho de sa voix dans mon esprit.

Par notre lien, je tendis la main pour caresser le mur noir de ses défenses mentales. Une fissure s'ouvrit dedans pour moi seule et je lui parlai à travers elle.

Ton masque ne me fait pas peur. Je te vois derrière lui tel que tu es, Rhys. Et tu es quelqu'un de bien.

Ses mains se resserrèrent sur moi et son regard soutint le mien. Ses lèvres effleurèrent ma joue en une réponse éloquente, et ce fut comme si une digue se rompait en moi.

Je me renversai davantage contre lui et écartai un peu plus les jambes.

Pourquoi ne continues-tu pas ? lui demandai-je mentalement.

Un grondement presque imperceptible vibra contre les parois de mon esprit. Sa main glissa le long de mes côtes en rythme avec la musique et son pouce frôla le dessous de mes seins.

Je laissai retomber ma tête contre son épaule.

J'ignorai la part de moi-même qui entendait l'assistance scander :

Putain ! Putain ! Putain !

J'abandonnai cette part de moi-même qui hurlait avec les courtisans : *Traîtresse ! Menteuse ! Putain !*

Je n'étais plus que la musique, les tambours et cette créature sombre et sauvage dans les bras du Grand Seigneur.

Les yeux de Rhys étaient troubles, mais non sous l'effet de son pouvoir ni de la colère. Une explosion de feu et de ténèbres jaillit dans mon esprit.

Je passai la main le long de sa cuisse, sentis la force du guerrier sous sa chair, et la remontai en une longue caresse nonchalante, avide de le toucher, de le sentir sous ma paume.

J'allais prendre feu, brûler, me consumer ici, aux yeux de tous…

Doucement, me dit-il avec amusement par-dessus mon bouclier mental. *Si tu te transformes en torche vivante, ce pauvre Keir ne s'en remettra pas et tu gâcheras la fête.*

Car ce feu leur révélerait mes pouvoirs, et Keir en informerait la Cour de l'Automne avec laquelle il était près de s'allier.

Rhys remua les hanches, accentuant sa pression contre moi et pendant un instant j'oubliai Keir, la Cour de l'Automne et ce qu'Azriel était en train de faire pour voler le globe.

J'avais eu si froid et je m'étais sentie si seule pendant si longtemps que mon corps exultait d'être touché, serré et de se sentir vivant.

La main posée jusque-là sur ma taille glissa le long de mon ventre et s'accrocha à la ceinture passée à mes hanches. Je posai la tête contre son épaule et toisai la foule qui me dévisageait, savourant chaque contact entre mon corps et celui de Rhys, ivre de désir…

Je cherchai Keir du regard. Immobile, les yeux fixés sur nous, il en avait apparemment oublié mon verre de vin qu'il tenait à la main. Adossé au mur, il nous observait sans oser nous déranger, et je savais que Rhysand soutenait son regard.

Je me cambrai, les yeux mi-clos, pantelante.

Je crois qu'il est tellement écœuré qu'il serait capable de me donner le globe rien que pour en finir, murmura Rhys à mon esprit tandis que sa main descendait dangereusement.

Nous leur offrons un beau spectacle, répondis-je d'une voix rauque et sensuelle que je n'avais encore jamais entendue, pas même dans mon esprit.

Quand sa main remonta, j'essayai de l'écarter car mon corps commençait à me trahir. Mais ce mouvement me rapprocha de Rhys et je sentis son excitation contre mes reins.

Toute pensée reflua de mon esprit, ne laissant plus qu'une sensation de puissance. J'ondulai contre son ventre et il émit un rire bas et rauque.

Keir ne pouvait plus détacher les yeux de nous, rigide, horrifié et cloué sur place.

Je me tournai vers Rhys dont les yeux étincelaient et passai ma langue le long de sa gorge. Le goût de sa peau, un mélange de vent, de sel, de citron et

de sueur, me donna le vertige. Juste à cet instant, sa main remonta vers le haut et l'intérieur de ma cuisse. Son regard de prédateur se fixa sur l'humidité que sa main y avait sentie. Ses bras se resserrèrent autour de moi et mon visage devint brûlant.

Il parut deviner mon désarroi.

Tout va bien, murmura-t-il à mon esprit, mais sa voix trahissait son trouble*. Ça ne veut rien dire. C'est la réaction normale de ton corps…*

Parce que tu es absolument irrésistible, n'est-ce pas ? ripostai-je.

Ma tentative de sarcasme sonnait faux, même à mes oreilles, mais il rit, probablement pour me faire plaisir.

Nous nous étions épiés, taquinés et provoqués des mois durant. Et peut-être n'était-ce en effet qu'une simple réaction de mon corps et du sien, mais sa proximité, son contact me brûlait et…

Je me laissais toucher et caresser par un autre mâle alors que Tamlin et moi venions à peine de…

Prise de nausée, je plaquai sur mon visage un sourire indolent et lascif. Azriel réapparut juste à cet instant et adressa un léger signe de tête à Rhys. Il avait le globe.

Mor s'approcha de lui et passa une main possessive sur son épaule puis sa poitrine en le regardant droit dans les yeux. La main couturée d'Azriel enserra la taille dénudée de Mor et la pressa une fois, lui apportant la confirmation attendue.

Elle lui adressa un sourire qui ne manquerait pas de susciter des commérages avant de replonger au milieu de la foule. Elle laissait ainsi croire aux courtisans qu'Az était resté là toute la soirée et les incitait à se demander si elle ne le convierait pas dans son lit plus tard.

Azriel la suivit des yeux d'un air absent, mais je me demandais s'il était aussi troublé que moi.

Rhys fit signe à Keir de le rejoindre. Après un regard noir à sa fille, l'intendant s'approcha de nous, mon verre de vin à la main. Il n'avait pas encore atteint l'estrade que le verre s'envola et fila dans l'air vers nous. Rhys le déposa sur le sol à côté du trône. Une petite démonstration de pouvoir destinée à montrer à l'intendant qu'il n'était pas maître en ces lieux.

– Dois-je m'assurer qu'il n'est pas empoisonné ? s'enquit le Grand Seigneur d'une voix traînante tout en me soufflant mentalement : *Cassian t'attend. Rejoins-le*.

Il avait gardé son masque indolent, mais je vis des ombres passer dans ses yeux.

Peut-être qu'après ce qu'Amarantha lui avait fait subir, il ne voulait plus être touché par une femme – pas comme je venais de le faire. Peut-être qu'il n'éprouvait même plus aucun plaisir à être désiré ainsi.

– Loin de moi l'idée de vous nuire, mon seigneur, protesta Keir, servile.

Les laissant à cette conversation – une nouvelle diversion – je me levai et me dirigeai vers Cassian, qui était adossé à un pilier.

Je sentis sur moi les regards des courtisans qui humaient dans mon sillage l'émoi de mon corps. Quand je passai devant Keir, il me souffla presque imperceptiblement :

– Tu récolteras ce que tu as semé, sale putain.

Une explosion de ténèbres obscurcit la salle.

Des cris retentirent. Quand l'obscurité se dissipa, Keir était à genoux.

Rhys se prélassait toujours sur le trône, mais son visage était figé de rage.

La musique s'interrompit. Mor surgit à la lisière de la foule. Elle affichait une expression satisfaite et suffisante qu'elle conserva même quand Azriel s'approcha d'elle comme pour la protéger.

– Demande pardon, ordonna Rhys à Keir.

Son ton impérieux et sa rage froide firent battre mon cœur plus vite.

Les muscles de la nuque de Keir se tendirent et de la sueur perla sur sa lèvre supérieure.

– Je t'ai dit de demander pardon, reprit Rhys avec un calme terrifiant.

Keir poussa un grognement.

Une fraction de seconde plus tard, un craquement sinistre retentit et Keir hurla.

Je vis avec effroi son bras se briser en deux, trois, quatre, et sa peau se tendre, puis se relâcher…

Keir sanglotait, de douleur et de rage, à en juger par le regard haineux qu'il posa sur moi, puis sur Rhys. Mais ses lèvres articulèrent le mot « pardon ».

Les os de son autre bras se brisèrent à leur tour et je dus prendre sur moi pour ne pas grimacer.

Rhys sourit pendant que Keir hurlait.

– Dois-je l'achever pour le punir ? lança-t-il à la cantonade.

Mais personne ne répondit.

Il ricana.

– À ton réveil, je t'interdis de voir un guérisseur. Si j'apprends que tu as désobéi, je te découperai en morceaux et je les enfouirai là où personne ne risquera de les retrouver.

Les yeux de Keir étaient agrandis de terreur. Soudain, comme si une main invisible l'avait lâché, il s'effondra.

– Portez-le dans sa chambre, ordonna Rhys.

Deux Grands Fae qui auraient pu être les cousins ou les frères de Keir se précipitèrent pour le relever. Mor les observait avec un léger rictus, mais son visage était pâle.

Je me forçai à rejoindre Cassian tandis que Rhys convoquait un autre courtisan pour entendre son rapport sur des affaires de cour. Mais toute mon attention restait concentrée sur le trône, même lorsque je me glissai au côté de Cassian, mettant les courtisans au défi de m'approcher. Nul ne s'y risqua.

Et pendant la longue heure qui suivit, une partie de mon esprit resta auprès du Grand Seigneur dont les mains, la bouche, le corps m'avaient donné

la sensation de me réveiller. Et de brûler. Je n'oubliais pas pour autant les blessures ou les rancœurs, mais je me sentais… vivante. Comme si pendant un an j'étais restée endormie dans un cercueil en verre qu'il venait de faire voler en éclats pour me ranimer brutalement.

Le Grand Seigneur dont le pouvoir ne m'avait pas effrayée, dont la fureur ne m'avait pas détruite.

Mais maintenant… j'ignorais où cela me mènerait.

Probablement dans un beau guêpier.

Chapitre 43

Le vent rugissait autour de nous tandis que Rhys se tamisait au-dessus de la Cour des Cauchemars. Mais ce ne fut pas Velaris qui nous accueillit.

Nous étions au bord d'un lac de montagne illuminé par le clair de lune au milieu d'une forêt de pins, très haut dans le ciel. Nous avions quitté la cour comme nous y étions entrés : par la bravade et l'intimidation. J'ignorais où Cassian, Azriel et Mor étaient partis avec le globe.

– Je te demande pardon, me dit Rhys d'une voix rauque qui me fit tressaillir.

– De quoi veux-tu te faire pardonner ? demandai-je.

Ses mains tremblaient comme si sa fureur contre Keir resurgissait. Peut-être nous avait-il menés ici pour profiter d'un instant de tranquillité avant le retour de ses amis.

– Je n'aurais pas dû te laisser venir là-bas ni voir cet aspect de nous… de moi.

Je ne l'avais jamais vu aussi désemparé.

– Je vais bien, assurai-je.

À vrai dire, je ne savais que penser de ce qui venait de se passer entre lui et moi, et de ce qui était arrivé à Keir. Mais j'avais eu le choix, personne ne m'avait obligée à jouer ce rôle, à porter cette tenue, à le laisser me toucher…

– Nous savions tous les deux par quoi nous devions passer ce soir, repris-je doucement. Je t'en prie, ne me protège pas… pas comme ça.

Il savait ce que je voulais dire. Il m'avait déjà protégée Sous la Montagne, mais cette rage primitive qui l'avait saisi face à Keir… Le souvenir du cabinet au mur éclaboussé de peinture rouge me revint.

– Je ne t'enfermerai jamais… jamais. Je ne te tiendrai jamais à l'écart, déclara Rhys d'une voix rauque. Mais quand il t'a menacée tout à l'heure, quand il t'a traitée de…

Putain… C'était l'injure qu'on lui avait lancée pendant cinquante ans. On l'avait sifflée sur son passage. J'avais entendu Lucien la lui cracher à la figure.

Rhys soupira.

– J'ai du mal à refréner mes instincts, avoua-t-il.

Instincts. Les instincts protecteurs d'un autre Fae m'avaient déjà valu d'être cloîtrée…

– Alors tu aurais dû mieux te préparer, lançai-je. Mais ce qui se déroulait là-bas ne paraissait pas te déranger avant que Keir ne…

– Je tuerai tous ceux qui voudront te faire du mal, gronda Rhys. Je les tuerai. Tu peux me haïr et me mépriser pour cela…

– Tu es mon *ami.*

Ma voix se brisa sur ce dernier mot.

Je détestais les larmes qui coulaient sur mon visage. Je ne comprenais même pas pourquoi je pleurais. Peut-être parce que j'avais cru à ce que j'avais ressenti auprès de lui sur le trône, ne fût-ce qu'un instant. Mais je m'étais sûrement trompée.

– Tu es mon ami et je sais bien que tu es un Grand Seigneur. Je sais que tu défendras toujours ta cour et que tu châtieras tous ceux qui la menacent, mais je ne peux pas… Je ne veux pas que tu cesses de te confier à moi et de m'inciter à agir parce qu'on pourrait me menacer.

Les ténèbres ondulèrent et des ailes jaillirent de son dos.

– Je ne suis pas comme lui, murmura Rhys. Je ne serai jamais comme lui et je n'agirai jamais comme lui. Il t'a cloîtrée et laissée dépérir.

– Il a essayé…

– Cesse de me comparer à lui.

Ces paroles me coupèrent le souffle.

– Tu crois que j'ignore comment cette histoire sera racontée ? demanda Rhys, dont le visage exprimait une angoisse que je ne lui avais encore jamais vue. Je suis le prince des ténèbres, celui qui a enlevé la fiancée du seigneur du Printemps. Je suis un démon, un cauchemar et je finirai mal. Et il est le prince de la lumière, le héros qui t'aura pour récompense, parce que sa stupidité et son arrogance ne lui auront pas été fatales.

Presque tout ce que j'aime m'a été enlevé, m'avait-il confié un jour Sous la Montagne.

Mais ces paroles accrurent ma colère et le gouffre d'effroi qui s'ouvrait en moi.

– Et mon rôle dans cette histoire ? Et *ma* récompense ? Et ce que, *moi*, je veux ? criai-je.

– Mais qu'est-ce que tu veux, Feyre ?

Je ne pouvais répondre à cette question car je ne savais pas ce que je voulais… je ne le savais plus.

– Qu'est-ce que tu veux vraiment ? insista-t-il.

Je ne répondis pas. Il eut un rire empreint d'amertume.

– C'est bien ce que je pensais, dit-il. Tu devrais peut-être prendre le temps d'y réfléchir.

– Peut-être que je ne sais pas ce que je veux, mais au moins je ne me dissimule pas sous un masque, fulminai-je. Au moins, je laisse les autres voir

ce que je suis, même si je suis en morceaux. Oui, je sais que tu agis ainsi pour protéger tes sujets, mais pourquoi fais-tu cela avec tes amis, Rhys ? Et si tu les laissais voir ton vrai visage ? Mais peut-être est-ce plus facile comme ça. Parce que, que se passerait-il s'ils s'enfuyaient après avoir vu le vrai Rhysand ? On pourrait difficilement le leur reprocher… Qui voudrait se charger d'un tel fardeau ?

Il sursauta. Le Grand Seigneur le plus puissant de l'histoire venait de tressaillir et je compris que je l'avais blessé. Profondément blessé.

– Rhys…

– Rentrons.

Je me demandais s'il voulait vraiment rentrer avec moi. Et si, moi-même, je voulais retourner là-bas, car ce n'était pas chez moi, comme je le lui avais déjà lancé. Mais je me souvins alors du ciel limpide de Velaris au couchant, du scintillement des lumières de la ville…

Je n'eus pas le temps d'acquiescer, car il saisit ma main et, sans croiser mon regard, il nous tamisa.

La rumeur du vent sonnait creux à mes oreilles et les ténèbres me parurent froides et étrangères.

Cassian, Azriel et Mor nous attendaient à l'hôtel particulier. Je leur souhaitai bonne nuit avant qu'ils n'interrogent Rhys sur ce que Keir avait dit pour provoquer sa fureur.

J'avais gardé ma robe, qui me paraissait vulgaire sous les lumières de Velaris, et je me rendis compte que mes pas me guidaient vers le jardin, comme si je voulais purifier mon esprit par le clair de lune et le froid nocturne.

Mais si je voulais être honnête avec moi-même, je devais m'avouer qu'en réalité je l'attendais.

Je songeai à ce que je lui avais dit. Je m'étais montrée odieuse. Il m'avait confié ses secrets, laissé entrevoir sa vulnérabilité, et je les lui avais jetés à la figure.

Je l'avais fait parce que je savais que cela le blesserait. Je savais aussi qu'en réalité ce n'était pas de lui que je parlais en prononçant ces mots.

Les minutes s'écoulèrent. La nuit était assez fraîche pour me rappeler que le printemps n'était pas encore éclos, et je frissonnais en me frottant les bras. J'écoutais le murmure de la fontaine, la musique venant de la ville, mais il n'arrivait toujours pas. Et puis, qu'aurais-je pu lui dire ?

Je savais que Tamlin et lui étaient différents. Je savais que son désir de me protéger ce soir-là était justifié, que j'aurais réagi comme lui à sa place. J'avais bien eu envie de venger Mor de ceux qui l'avaient torturée.

Peut-être aurais-je dû lui dire que je ne voulais pas plus me servir de lui qu'il ne voulait se servir de moi, et que je n'exigeais rien de lui.

Peut-être avais-je été aussi dure parce que je savais qu'en réalité c'était

moi qui me dissimulais sous un masque.

Et ce soir, quand il s'était écarté après avoir vu combien il me troublait, j'avais senti quelque chose se briser en moi.

J'avais été jalouse de Cresseida. Je m'étais sentie profondément malheureuse pendant cette soirée sur le navire parce que j'aurais voulu que ce soit à moi qu'il sourie.

Et je savais que je n'aurais pas dû réagir ainsi, mais… Rhys ne m'aurait pas méprisée parce que je le désirais. Même si je venais à peine de quitter Tamlin.

Ses amis me comprendraient aussi, car ils avaient subi les mêmes insultes, voire pire, et appris à survivre et à aimer envers et contre tout.

Peut-être était-il temps d'avouer tout cela à Rhys. De lui expliquer que je ne voulais ni feindre ni faire passer ce que je ressentais pour une plaisanterie ou une diversion.

Ce serait difficile, j'avais peur mais j'étais prête à tenter ma chance… avec lui. Que ce soit de l'attirance purement sexuelle, de l'amour, un peu des deux ou encore autre chose, je n'en avais pas la moindre idée. Mais nous le découvririons bien.

J'étais assez rétablie de mes épreuves, ou en voie de l'être, pour tenter ma chance. S'il le voulait également. S'il ne me tournait pas le dos quand je lui avouerais ce que je désirais : lui.

Pas le Grand Seigneur, pas l'immortel le plus puissant de Prythian, mais simplement lui. Celui qui avait fait jouer de la musique dans ma cellule et qui avait tiré son poignard pour me défendre face à Amarantha alors que personne d'autre n'en avait eu le courage. Celui qui avait sans cesse lutté pour moi, jour après jour, en refusant de me laisser me détruire.

Je l'attendis donc dans le froid, au milieu du jardin éclairé par la lune.

Mais il ne vint pas.

Je ne vis Rhysand ni au petit déjeuner ni au déjeuner. Je ne le trouvai nulle part dans l'hôtel particulier.

Je lui avais écrit un mot :

J'aimerais te parler.

J'avais attendu une demi-heure que ce mot disparaisse, mais il était resté dans le creux de ma main et je l'avais jeté au feu.

Je sortis, mais dans ma colère je remarquai à peine qu'il faisait doux et ensoleillé, que l'air embaumait le citron, les fleurs sauvages et l'herbe printanière.

Maintenant que nous avions le globe, Rhys avait dû reprendre contact avec les reines des mortels.

Je me rendis chez Amren de l'autre côté du fleuve, car j'avais besoin de marcher un peu pour me rafraîchir les idées. L'hiver avait bel et bien cédé la place au printemps. À mi-chemin, je retirai mon manteau et je remarquai que

je transpirais sous mon épais pull-over.

Je trouvai Amren comme la fois précédente penchée sur le Livre au milieu de documents épars. Je posai les pichets de sang sur la table.

– Ah, voici celle à cause de qui Rhys m’a engueulée ce matin, commenta-t-elle sans lever les yeux.

– Où est-il passé ? demandai-je en fronçant les sourcils.

– Il pourchasse ceux qui vous ont attaqués hier.

Je me rappelai les flèches. S’ils en avaient en frêne… Je refoulai l’angoisse qui m’envahit à cette idée.

– Tu crois que c’était la Cour de l’Été ? dis-je.

Le rubis de sang lui servait toujours de presse-papiers, car la brise montant du fleuve soufflait par les fenêtres ouvertes et soulevait les documents posés sur la table. Le collier que lui avait offert Varian gisait sur la table de chevet comme si elle s’était endormie en le contemplant.

– Peut-être, répondit Amren tout en suivant du doigt une ligne du texte qu’elle étudiait. Il semblerait que nos ennemis soient capables de suivre la magie de Rhys à la trace. Ils pourraient donc le repérer dès qu’il se tamise ou qu’il use de ses pouvoirs, acheva-t-elle en relevant enfin les yeux. Vous partirez dans deux jours. Rhys veut que vous preniez vos quartiers dans l’un des camps de guerre illyriens, d’où vous vous envolerez pour le royaume des mortels dès que les reines vous convoqueront.

– Pourquoi pas dès aujourd’hui ?

– Parce que la Pluie d’étoiles a lieu demain soir et c’est la première que nous pourrons fêter tous ensemble depuis cinquante ans. Et Rhys se doit de la célébrer avec son peuple.

– La Pluie d’étoiles ? Qu’est-ce que c’est ? demandai-je.

Les yeux d’Amren scintillèrent.

– Au-delà de ces frontières, le reste du monde célébrera demain Nynsar, le jour des grains et des fleurs.

Je tressaillis. Je n’avais pas encore mesuré combien de temps s’était écoulé depuis que j’étais arrivée ici.

– Mais la Pluie d’étoiles n’a lieu qu’à la Cour de la Nuit, poursuivit-elle. Je ne t’en dis pas plus pour ne pas te gâcher la surprise.

Voilà qui expliquait les préparatifs que j’avais remarqués ces derniers jours, ces allées et venues d’immortels aux bras chargés de bouquets de fleurs sauvages aux couleurs vives, de serpentins et de victuailles, ces rues balayées et lavées, ces façades promptement rafraîchies.

– Est-ce que nous reviendrons ici après cette mission ?

– Pas avant un bon moment, répondit Amren en baissant de nouveau les yeux sur le Livre.

Mon cœur se serra car, pour un immortel, « un bon moment » devait signifier très longtemps.

J’interprétai cette réponse comme une invite à prendre congé et je me dirigeais vers la porte, quand Amren reprit la parole.

– Quand Rhys est revenu de Sous la Montagne, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il prétendait le contraire, mais vraiment, ce n'était qu'un fantôme. Tu l'as ramené à la vie.

Je songeai que ce que je lui avais jeté au visage la veille au soir avait probablement détruit tout le bien que j'avais pu lui faire.

– Il a de la chance d'avoir des amis comme vous quatre, déclarai-je simplement.

– Non, Feyre, objecta-t-elle avec une douceur inattendue chez elle. C'est nous qui avons de la chance de l'avoir pour ami. J'ai connu des Grands Seigneurs cruels, rusés, faibles ou puissants, mais aucun qui soit capable de rêver comme lui.

– Rêver de quoi ?

– De paix. De liberté. D'un monde harmonieux et prospère. D'un monde meilleur pour tous.

– Il est persuadé qu'on se souviendra de lui comme du méchant de l'histoire.

Amren pouffa. J'ouvris la porte.

– J'aurais dû lui répondre que le méchant est généralement celui qui enferme la jeune fille et jette la clef, déclarai-je.

– Vraiment ?

– Rhys est celui qui m'a libérée.

Si tu as déménagé, tu aurais au moins pu me laisser les clefs de cette maison, lui écrivis-je à mon retour. *Je suis obligée de laisser la porte ouverte quand je sors, au risque de tenter les cambrioleurs du voisinage*.

Mais ma lettre resta sur la table.

Je fis une nouvelle tentative le lendemain matin, le jour de la Pluie d'étoiles.

Cassian raconte que tu boudes au pavillon du Vent. Ce n'est pas une attitude digne d'un Grand Seigneur. Et mon entraînement, qu'en fais-tu ?

Pas davantage de réponse.

Les sentiments que j'éprouvais – le remords et je ne savais quoi d'autre – changèrent alors de nature et à ma troisième lettre, après le déjeuner, j'avais envie de déchirer le papier.

Est-ce que ton silence est une punition ? Tes proches n'ont-ils pas droit à une seconde chance après avoir provoqué ta colère ? Tu n'es qu'un misérable lâche.

En sortant de mon bain, je jetai un regard au bureau sur lequel j'avais laissé ma lettre… et la vis disparaître.

Quand Nuala et Cerridwen vinrent m'habiller, je dus prendre sur moi pour ne pas regarder fixement le bureau dans l'attente de voir apparaître une réponse.

Mais elle ne vint pas.

Chapitre 44

Malgré cette déception et mes inquiétudes pour Rhys, quand je vis mon reflet dans le miroir une heure plus tard, je n'en crus pas mes yeux.

Au cours des semaines précédentes, j'avais été si contente de pouvoir dormir à nouveau sans faire de cauchemars que j'en avais oublié de me réjouir de ne plus vomir chaque nuit.

Mon visage et mon corps avaient repris des formes avec une rapidité surprenante grâce à mon sang d'immortelle. Quant à ma robe…

Je n'en avais encore jamais porté de semblable.

Incrustée de minuscules pierres d'un bleu si pâle qu'elles étaient presque blanches, elle soulignait chaque courbe de mon corps avant de couler sur le sol comme de la lumière d'étoile en fusion. Les longues manches qui gainaient mes bras se terminaient par des ourlets de diamants. Le col était montant, mais la robe était si moulante qu'elle était à la limite de l'indécence. Mes cheveux, retenus en arrière par deux peignes d'argent et de diamants, tombaient dans mon dos. Quand je me retrouvai seule devant le miroir, je songeai que je devais ressembler à une étoile tombée du ciel.

Rhysand demeurait invisible quand, rassemblant tout mon courage, je me rendis sur la terrasse. Les incrustations de ma robe bruissaient tandis que je traversais l'hôtel plongé dans la pénombre. Toutes les lumières étaient en veilleuse ou éteintes.

En réalité, toute la ville avait éteint ses lumières.

À la vue de la silhouette ailée et vigoureuse sur le toit, mon cœur sauta dans ma poitrine.

Mais quand il se retourna, c'était Cassian. Il me regarda et siffla doucement.

– J'aurais dû demander à Nuala et à Cerridwen de m'habiller, lança-t-il.

– Vous n'avez pas trop mauvaise allure malgré tout, répliquai-je.

Il portait ce soir-là une tunique noire dont la coupe soulignait ses muscles de guerrier, ses cheveux étaient peignés et même ses ailes paraissaient plus propres.

Quand il me tendit le bras, je vis qu'il portait ses siphons par-dessus les

manches de sa tunique.

– Prête ? demanda-t-il.

Il m'avait tenu compagnie pendant ces deux derniers jours et s'était entraîné avec moi le matin. Pendant qu'il m'enseignait de nouvelles techniques de maniement de l'épée illyrienne (plus précisément, l'art et la manière d'étriper l'adversaire), nous avions bavardé de tout et de rien – nos enfances malheureuses, la chasse, la nourriture… – de tout, sauf de Rhysand.

– Avec toutes ces pierreries, vous allez peser lourd. J'espère que vous vous êtes entraînée au tamisage, au cas où je vous lâcherais, persifla-t-il.

– Très drôle !

Il me prit dans ses bras et fila dans le ciel. À défaut de tamisage, j'aurais aimé avoir des ailes puissantes pour voler comme eux, pour découvrir le monde et tout ce qu'il avait à offrir.

Au-dessous de nous, les dernières lumières de Velaris s'éteignirent. C'était une nuit sans lune et sans musique et le silence qui régnait était comme chargé d'attente.

Cassian monta en flèche jusqu'au pavillon du Vent. Je discernais les foules sur les balcons et dans les cours intérieures aux faibles reflets des étoiles sur les chevelures, aux tintements des verres et aux chuchotements.

Cassian me déposa dans la cour intérieure bondée devant la salle à manger, où presque personne ne remarqua notre présence. Des bougies disposées dans des coupes en verre fin illuminaient les tables chargées de nourriture et de bouteilles de vins pétillants. Un instant plus tard, Cassian revint avec un verre de vin qu'il me tendit. Rhysand restait invisible.

Peut-être allait-il m'éviter pendant toute la soirée.

Quelqu'un appela Cassian depuis l'autre extrémité de la cour et il me tapota l'épaule avant de s'éloigner. Un Fae de haute taille au visage dissimulé dans l'ombre serra l'avant-bras de Cassian, qui lui rendit la pareille, et je vis leurs dents luire dans la pénombre. Azriel se tenait au côté de l'inconnu. Je cherchai des yeux mes autres… mes autres amis.

Ce mot résonna étrangement en moi. Qu'étaient-ils vraiment pour moi au juste ?

Je ne voyais pas trace d'Amren, mais je repérai dans la foule une tête dorée et, un instant plus tard, Mor surgit à mon côté. Elle portait une robe blanche ou plus précisément un bout de soie qui soulignait ses courbes voluptueuses. Un regard par-dessus son épaule m'apprit qu'Azriel dévorait des yeux son dos presque nu. Le désir que je lus sur son visage me noua l'estomac.

Je me souvenais d'avoir éprouvé cette sensation, de m'y être abandonnée. Et d'avoir été tout près de le refaire à la Cour des Cauchemars.

– Il n'y en a plus pour très longtemps, commenta Mor.

– Avant quoi ? demandai-je, car personne ne m'avait rien expliqué sur cette soirée, toujours pour ménager l'effet de surprise.

– Avant les réjouissances.

– Parce que ça, ce ne sont pas les réjouissances ? demandai-je en désignant les festivités autour de nous.

Mor haussa un sourcil.

– Tout le monde se fiche un peu de cette partie de la célébration. Tu comprendras pourquoi quand la fête commencera, répondit-elle avant de boire une gorgée de vin. Quelle robe ! Tu as de la chance que ce dragon d'Amren se terre dans son grenier, sinon elle te l'arracherait.

– Elle ne veut pas faire une pause dans son travail de traduction ce soir ?

– Non. Elle prétend que cette fête la perturbe, mais peut-être que c'est seulement pour ne pas faire comme tout le monde, déclara Mor.

Mais elle avait l'air absent et une certaine tension se lisait sur son visage.

– Es-tu… prête pour demain ? demandai-je à mi-voix.

Nous devions quitter Velaris le lendemain pour éviter d'attirer l'attention sur nous dans la région. Azriel m'avait appris le matin même que Mor retournerait à la Cour des Cauchemars afin de prendre des nouvelles de son père.

– Je n'ai pas le choix : je dois être prête. Mais je vous accompagnerai d'abord au camp.

– Cassian en sera ravi, dis-je comme si ce n'était pas Azriel qui devait feindre l'indifférence vis-à-vis d'elle.

– Peut-être, répondit Mor avec un ricanement.

– Lui et toi, vous avez… ? commençai-je.

– Une seule fois. J'avais dix-sept ans et lui à peine plus.

C'était cette unique fois qui avait bouleversé le cours de son existence, mais elle en parlait sans tristesse.

– Par le Chaudron, ça ne date pas d'hier, fit-elle avec un soupir. J'avais rendu une visite de deux semaines à Rhys à l'époque où il s'entraînait au camp. Cassian, Azriel et moi sommes devenus amis. Un soir, Rhys et sa mère ont dû rentrer à la Cour de la Nuit et Azriel les a accompagnés. Cassian et moi sommes restés seuls au camp. Et ce soir-là, de fil en aiguille… Je voulais que ce soit Cassian. Je voulais être seule à en décider.

Je me demandai si Azriel aurait voulu remplir ce rôle, et s'il l'avait avoué à Mor ou à Rhys. S'il regrettait d'avoir été absent cette nuit-là et que Mor n'ait jamais envisagé qu'il puisse devenir son amant.

– Rhys est rentré le lendemain. Quand il a tout su…

Mor étouffa un rire et reprit :

– Cassian et lui… je ne les ai plus jamais revus se battre comme ce jour-là. Je sais que Rhys n'était pas furieux parce que j'avais perdu ma virginité, mais à cause du danger que cela me faisait courir. Et Azriel était encore plus furieux que lui. Ils savaient ce que ma famille me ferait subir pour m'être avilie avec un bâtard, expliqua-t-elle en passant la main sur son ventre comme si elle sentait encore le clou dont on l'avait transpercé.

– Et après cela, Cassian et toi, vous n'êtes pas restés ensemble ?

– Non, fit Mor avec un rire léger. Cette nuit-là, j'étais prête à tout. J'avais

choisi Cassian pour sa gentillesse, et parce que je voulais perdre ma virginité avec l'un de ces légendaires guerriers illyriens. Je voulais faire l'amour avec le plus illustre de ces guerriers et dès que j'avais vu Cassian, j'avais su que ce serait lui. Mais ensuite… je ne supportais pas l'idée que cela puisse semer la discorde entre lui et Rhys, ou entre lui et Az, alors… je m'en suis tenue là.

– Tu n'as rencontré personne d'autre ensuite ?

– J'ai eu des amants, mais… je me lasse vite. Et Cassian a également eu des amantes, alors inutile de pleurer sur son sort. Il veut tout bêtement ce qu'il ne peut pas avoir, et il n'a pas digéré que je sois partie sans me retourner.

– Oui, ça le rend fou, approuva Rhys qui avait surgi derrière moi.

Je sursautai, et il me contourna.

Je croisai les bras alors qu'il marquait un temps d'arrêt, puis il m'adressa un sourire narquois.

– Tu ressembles de nouveau à une femme.

– Tu sais vraiment parler aux filles, cousin, commenta Mor.

Elle lui tapota l'épaule avant de reconnaître dans la foule quelqu'un qu'elle partit rejoindre.

J'essayai en vain de ne pas regarder Rhys, qui portait une veste noire et une chemise blanche dont le haut déboutonné laissait entrevoir les tatouages de sa poitrine.

– Je croyais que tu m'évitais, dis-je froidement.

– Je suis là avec toi, me semble-t-il ? Cela me désolerait que tu me traites encore de lâche.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais me ravisai, de peur de regretter ce que j'allais dire. Je cherchai du regard Azriel, Cassian ou n'importe qui de disposé à me parler, car même bavarder avec un inconnu me tentait en cet instant. Mais Rhys reprit la parole.

– Je ne voulais pas te punir. Je… j'avais seulement besoin d'être un peu seul, dit-il d'une voix rauque.

Mais je ne voulais pas aborder ce sujet ici, au milieu de tous ces curieux.

– Pourrais-tu m'expliquer le sens de… cette réunion ? demandai-je.

Rhys revint se placer derrière moi.

– Regarde le ciel, me murmura-t-il à l'oreille.

Et, au moment où il prononçait ces mots, la foule se tut.

– Pas de discours pour vos invités ? demandai-je dans un effort pour détendre l'atmosphère.

– Ce soir, je n'occupe pas la place d'honneur, même si ma présence est appréciée. Ce soir, voilà tout ce qui compte…, répondit-il, le doigt pointé vers le ciel.

À ce moment, une étoile traversa l'obscurité, plus brillante et plus proche que toutes celles que j'avais pu voir jusque-là. La foule en contrebas l'acclama. Les invités autour de nous levèrent leurs verres quand elle passa au-dessus de leurs têtes et ne les vidèrent que lorsqu'elle eut disparu derrière l'horizon.

Je reculai d'un pas, sentis Rhys contre moi et m'écartai promptement. Ce genre de rapprochement avait déjà fait assez de dégâts à la Cour des Cauchemars.

Une nouvelle étoile fila dans le ciel en tournoyant, comme enivrée de sa beauté scintillante, suivie d'une troisième, d'une quatrième, puis des centaines jaillirent comme des flèches décochées par mille archers.

Elles descendirent en cascade vers nous, remplissant l'univers de lumière blanche et bleue. On aurait cru un feu d'artifice et, le souffle coupé, je les regardai pleuvoir.

Je n'avais jamais rien contemplé d'aussi beau. Quand le ciel fut rempli de ces étoiles qui tourbillonnaient au-dessus du monde, de la musique s'éleva.

Tout le monde se mit alors à danser au son des tambours, des instruments à cordes et des harpes scintillantes. Ce n'était pas les rythmes syncopés et agressifs de la Cour des Cauchemars, mais des airs joyeux et paisibles.

Je m'attardai avec Rhysand au bord de la foule, entre les danseurs aux bras levés et les étoiles de plus en plus proches de nous. J'avais l'impression qu'il m'aurait suffi de tendre la main pour les toucher.

Près de nous, Mor, Azriel et Cassian dansaient ensemble, et Mor renversait la tête, les bras levés. La lumière des étoiles faisait resplendir le blanc pur de sa robe. Elle dansait comme si c'était peut-être la dernière fois qu'elle pouvait le faire, flottant entre Azriel et Cassian comme s'ils ne formaient plus qu'un.

Rhysand les observait avec une expression à la fois douce et triste.

Ils avaient été séparés pendant cinquante ans, puis réunis, mais ce répit serait peut-être de courte durée, car ils devaient de nouveau lutter pour leur liberté.

Rhys surprit mon regard sur lui.

– Viens. Je connais un endroit plus calme avec une meilleure vue.

Il me tendit la main.

La tristesse et le chagrin subsistaient dans son regard. Ce spectacle m'était insupportable, tout comme celui de ses trois amis qui dansaient ensemble comme si c'était pour la dernière fois.

Rhys me mena sur un petit balcon à l'étage supérieur du pavillon. La musique nous parvenait toujours de la cour intérieure, les invités continuaient à danser et les étoiles semblaient maintenant raser la terre.

Je m'assis sur le rebord, mais j'eus un mouvement de recul à la vue de l'à-pic en contrebas. Rhys ricana.

– Tu sais bien que si tu tombes, je te rattraperai avant que tu ne touches terre, dit-il.

– Mais tu attendrais le dernier moment.

– Sûrement.

Je posai la main sur la balustrade et admirai le défilé d'étoiles.

– Pour me punir de ce que je t'ai dit l'autre soir ? demandai-je.
– Moi aussi, je t'ai dit des horreurs, murmura-t-il.
– Je ne pensais pas ce que je disais. Je pensais plus à moi qu'à toi, en fait, avouai-je. Je suis désolée.
Il observa les étoiles un instant avant de répondre.
– Mais tu avais raison, dit-il. Et je suis resté à l'écart parce que tu avais vu juste, mais je suis ravi que tu aies vécu mon absence comme une punition.
Je grommelai, mais je lui étais reconnaissante de ce trait d'esprit et de sa capacité à me divertir.
– As-tu du nouveau sur le globe et les reines des mortels ? demandai-je.
– Rien pour l'instant. Nous attendons toujours qu'elles daignent nous répondre.
Nous restâmes silencieux et je me concentrai sur les étoiles.
– Mais ce… ce ne sont pas des étoiles, dis-je au bout d'un instant.
– Non, répondit Rhysand en me rejoignant à la balustrade. Nos ancêtres le croyaient, mais en réalité ce sont des esprits qui migrent chaque année. Personne ne sait vers où ni pourquoi ils le font précisément ce jour-là.
Je sentis son regard sur moi et détournai les yeux du ciel. L'ombre et la lumière jouaient sur son visage. Les clameurs et la musique de la ville loin au-dessous de nous étaient à peine audibles, à demi noyées dans la rumeur de la foule du pavillon.
– Ils doivent être des centaines, parvins-je à dire en me forçant à les contempler.
– Des milliers. Ils traverseront le ciel jusqu'à l'aube, ou du moins je l'espère. Ils étaient moins nombreux la dernière fois que j'ai assisté à la Pluie d'étoiles.
– Que deviennent-ils ? demandai-je.
Quand il haussa les épaules, j'eus comme un pincement au cœur.
– J'aimerais bien le savoir, répondit-il. Mais ils reviennent chaque année.
– Pourquoi ?
– Pourquoi s'accroche-t-on à des habitudes ? Peut-être qu'ils aiment tellement l'endroit où ils vont qu'à leurs yeux, ça vaut la peine de refaire toujours le même voyage. Peut-être qu'ils reviendront jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un. Et peut-être que celui-là fera éternellement le voyage dans l'espoir que, s'il persévère, un autre le rejoindra.
Je baissai les yeux sur mon verre de vin.
– C'est… une idée très triste.
– En effet, répondit Rhysand en s'accoudant à la balustrade assez près de moi pour que je puisse le toucher si je l'osais.
Un silence calme et intense nous enveloppa. J'avais trop à dire, trop de mots emprisonnés en moi.
Quand il reprit la parole au bout d'un moment qui me parut interminable, je sursautai.
– Chaque année que j'ai passée Sous la Montagne, Amarantha exigeait

que je… la serve durant la Pluie d’étoiles. Toute la nuit. La Pluie d’étoiles n’est un secret pour personne. Même la Cour des Cauchemars sort de la ville de Pierre pour admirer le ciel cette nuit-là. Amarantha savait donc… ce que cela représentait pour moi.

Je cessai soudain d’entendre la musique et les clameurs de la fête.

– Je suis désolée…

Et c’était tout ce que je pouvais lui offrir comme réponse.

– J’ai tout enduré en me répétant que mes amis étaient en sécurité, que Velaris était protégée. Tant que je pouvais en être sûr, rien d’autre ne comptait. Elle pouvait se servir de mon corps comme elle voulait, je m’en moquais.

– Alors pourquoi n’es-tu pas en bas avec eux ? demandai-je en enfouissant dans mon cœur l’idée de ce qu’il avait dû subir.

– Ils ne savent pas… ce qu’elle m’a fait pendant la Pluie d’étoiles. Et je ne veux pas que cela gâche leur joie.

– Je ne crois pas que cela leur gâcherait quoi que ce soit. Ils seraient heureux de partager ce fardeau avec toi.

– Et toi, demandes-tu aux autres de t’aider à porter le tien ?

Nous nous regardâmes. Nous étions si proches que je sentais son souffle sur mon visage.

Et je me dis qu’en cet instant, je n’avais peut-être pas besoin de prononcer ces mots qui m’étouffaient.

Mes doigts effleurèrent les siens. Ils étaient chauds, forts et… patients, comme s’ils attendaient ma réaction. Peut-être était-ce le vin qui m’enhardissait, mais je passai un doigt le long de l’un des siens.

Alors que je me tournais vers lui, une lumière m’éblouit. Quelque chose tinta et je sentis un choc contre mon visage.

Je reculai avec un cri en protégeant mes yeux de la lumière que je sentais à travers mes paupières closes. Rhys éclata d’un rire surpris.

Et quand je compris que mes yeux n’avaient pas été arrachés, je lui envoyai une bourrade.

– J’aurais pu devenir aveugle ! criai-je.

Il me regarda, puis partit d’un rire franc, joyeux et irrésistible.

Je m’essuyai le visage et, à la vue de ma main, je restai bouche bée. Une lumière vert pâle semblable à de la peinture ruisselait sur mes doigts.

J’avais été éclaboussée par l’un de ces esprits… J’ignorais si cela devait m’horrifier ou m’amuser. Ou me dégoûter.

Quand je voulus frotter mon visage, Rhys saisit mes mains.

– Non, laisse-la : on dirait que tes taches de rousseur sont lumineuses, dit-il en riant toujours.

Je sentis mes narines se dilater et voulus le repousser de nouveau. Je me moquais bien qu’il tombe du balcon : il avait des ailes, après tout. Il m’esquiva, puis s’écarta vers la balustrade, mais pas assez vite pour éviter l’étoile qui l’atteignit sur un côté du visage.

Il recula avec un juron. J'éclatai d'un rire qui ressemblait à un caquètement, et je ris de plus belle quand il ôta les mains de ses yeux. Tout le côté gauche de son visage était éclaboussé. On l'aurait cru couvert d'une peinture de guerre céleste. Je compris alors pourquoi il n'avait pas voulu que j'essuie mon visage.

Rhys examinait ses mains couvertes de poussière d'étoile. Je m'approchai de lui et la regardai flamboyer et scintiller.

Il se tut quand je pris l'une de ses mains dans la mienne et dessinai une étoile sur sa paume en jouant avec les ombres et la lumière jusqu'à ce qu'elle soit semblable à l'une de celles qui nous avaient atteints.

Ses doigts se refermèrent sur les miens et je levai les yeux vers lui. Il me souriait. Avec cette moitié de visage couverte de poussière lumineuse, il ne ressemblait plus à un Grand Seigneur. Je lui souris à mon tour.

Je ne pris conscience de mon sourire qu'au moment où celui de Rhys disparut.

– Souris encore, chuchota-t-il.

Je n'avais jamais ri avec lui. Sous la Montagne, je n'avais jamais souri franchement ni gloussé. Et ensuite…

Je regardai ce Fae en face de moi… Mon ami…

Lui qui m'avait tant donné n'avait jamais rien reçu de moi en retour. Je venais tout juste de dessiner quelque chose sur sa main, pour lui.

Je compris alors que je venais de peindre… à nouveau.

Et je lui souris largement et sans retenue.

– Tu es magnifique, souffla-t-il.

L'air était trop oppressant, trop chargé de tension entre nos corps, entre nos mains jointes…

– Tu dois encore m'avouer deux de tes pensées… depuis mon premier séjour ici. Dis-moi à quoi tu penses, lui demandai-je.

Rhys se frotta la nuque.

– Tu veux savoir pourquoi je t'ai évitée ces derniers jours ? Parce que j'étais certain que tu m'enverrais bouler. J'ai tout simplement… j'ai pensé qu'il valait mieux me cacher.

– Qui aurait cru que le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit aurait peur d'une mortelle illettrée ? susurrai-je.

Il sourit et me poussa du coude.

– Ça fait une pensée. Et la seconde ? insistai-je.

Son regard se posa sur mes lèvres.

– J'aimerais pouvoir effacer ce baiser que je t'ai donné Sous la Montagne, avoua-t-il.

Il m'arrivait de l'oublier. Il m'avait embrassée pour faire diversion quand Amarantha avait failli me surprendre enlacée à Tamlin. Ce baiser avait été brutal, imposé, et pourtant…

– Pourquoi ? demandai-je.

Il examina l'étoile que j'avais tracée sur sa main comme si c'était plus

facile que de me regarder.

– Parce que je ne voulais pas qu'il te fasse plaisir, dit-il. J'étais jaloux, furieux et je savais que tu me détestais.

À ces paroles, je songeai que nous étions de nouveau en terrain dangereux. Et puis je me rendis compte que c'était seulement de l'honnêteté et de la confiance de sa part, ce que personne ne m'avait jamais accordé jusqu'ici.

Il leva les yeux et rencontra mon regard. Ce qu'il lut sur mon visage devait refléter l'expression du sien, où le désir se mêlait à la surprise.

Je déglutis, puis traçai une nouvelle ligne dans la poussière d'étoile qui couvrait son poignet vigoureux. Il semblait retenir son souffle.

– Tu veux… Tu veux danser avec moi ? murmurai-je.

Il resta si longtemps silencieux que je relevai la tête pour le regarder. Une lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

– Tu as envie de danser ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Il entrelaça ses doigts aux miens.

Je désignai du menton les festivités qui se déroulaient en contrebas.

– Là-bas, avec eux.

Là où la musique, la vie même nous invitait à les rejoindre. C'était là qu'il devrait passer la soirée avec ses amis. J'avais envie de m'amuser avec eux et même avec les invités que je ne connaissais pas.

– Bien sûr, je danserai avec toi, dit-il. Toute la nuit si tu veux.

– Même si je te marche sur les pieds ?

– Même si tu me marches sur les pieds.

Il se pencha vers moi et sa bouche effleura ma joue échauffée. Je fermai les yeux sous le souffle de ce baiser, de ce désir qui me bouleversait et qui était peut-être capable de ravager tout Prythian. Autour de nous, il pleuvait des étoiles comme si l'univers s'effondrait.

De la poussière d'étoile scintilla sur ses lèvres quand il s'écarta, et je le regardai sourire, le souffle coupé. De ce sourire que le monde ne verrait probablement jamais, le sourire auquel il avait renoncé pour l'amour de son peuple et de son royaume.

– Je suis… très heureux de t'avoir rencontrée, Feyre, dit-il doucement.

Je refoulai les larmes qui me brûlaient les yeux. Je le pris par la main et l'entraînai.

– Viens, allons danser avec les autres.

Chapitre 45

Il faisait un froid glacial au camp de guerre illyrien perdu dans les montagnes du Nord. Dans cette région, le printemps devait être aussi léger qu'un souffle.

Nous y étions arrivés par tamisage, sous la conduite de Mor et flanqués de Rhys et de Cassian.

La veille, nous avions dansé tous ensemble, et je n'avais jamais vu Rhys aussi heureux, riant avec Azriel, buvant avec Mor et se chamaillant avec Cassian. J'avais dansé avec chacun d'eux. Quand, à l'approche du jour, la musique était devenue douce et langoureuse, j'avais laissé Rhys me prendre dans ses bras et danser avec moi doucement, jusqu'au départ des autres invités.

Puis il m'avait ramenée à l'hôtel particulier à l'aube. Nous avions fait le voyage en silence et il m'avait embrassée sur le front avant de regagner sa chambre.

Je ne m'étais pas menti sur la raison pour laquelle j'avais ensuite attendu une demi-heure, dans l'espoir d'entendre frapper à ma porte. Mais en vain.

Le matin au déjeuner, nous avions tous les yeux rougis. Mor et Cassian s'étaient montrés inhabituellement calmes et avaient surtout discuté avec Amren et Azriel venus nous dire au revoir. Amren devait travailler sur le Livre jusqu'à ce que nous ayons reçu la seconde moitié – si nous la récupérions. Azriel devait poursuivre sa mission d'espionnage à la cour des mortels. Je parlai avec eux, mais je n'avais d'yeux que pour Rhysand et je ne pensais qu'à la sensation de son corps contre le mien quand nous avions dansé, de ses lèvres sur ma peau. J'avais à peine fermé l'œil de la nuit.

J'avais l'impression de trahir Tamlin que j'avais quitté deux mois auparavant. Pour un immortel, deux mois devaient représenter un jour tout au plus. Même si je lui en voulais toujours de m'avoir cloîtrée, Tamlin avait beaucoup fait pour moi et les miens…

J'y pensais encore alors que, à quelques pas de Rhys et de Cassian qui nous précédaient, je regardais le camp balayé par les rafales de vent. Des tentes rudimentaires plantées dans le sol boueux étaient regroupées autour de vastes foyers. Près de la lisière se dressait une douzaine de bâtiments

construits dans la pierre grise de la montagne. La fumée qui montait de leurs cheminées était parfois agitée par les battements d'ailes de nombreux guerriers en vol. À l'autre extrémité du camp, sur une aire rocheuse qui s'achevait par un précipice, s'étendaient les terrains d'entraînement. Des râteliers garnis d'armes y étaient exposés aux éléments. Au milieu de cercles tracés à la craie, des Illyriens de tous âges s'exerçaient au maniement de bâtons et d'épées, de boucliers et de lances. L'entraînement était vif, brutal et impitoyable, sans plaintes ni cris de douleur.

Ce lieu était sans chaleur ni joie. Aucune touche personnelle ne venait orner les maisons, comme si elles ne servaient que d'abris et d'entrepôts.

Et c'était là que Rhys, Azriel et Cassian avaient grandi, là où Cassian avait été condamné à survivre par ses propres moyens. Il faisait si froid que je frissonnais dans ma tenue de cuir doublée de fourrure. Je ne pouvais imaginer qu'un enfant puisse rester en vie ici sans habits chauds et sans abri pendant une nuit, et encore moins pendant huit ans.

Le visage de Mor était pâle et tendu.

– Je déteste cet endroit, dit-elle. Il devrait être réduit en cendres.

Un Illyrien de haute taille s'approcha de nous. Il était flanqué de cinq guerriers en armes et aux ailes repliées. Chacun portait un siphon au dos de sa main, mais leurs pierres étaient plus petites que celles d'Azriel et de Cassian, et aucun n'en possédait deux.

– Encore une inspection ? grommela-t-il. Votre chien est déjà passé la semaine dernière, ajouta-t-il en désignant Cassian du menton. Les filles s'entraînent.

Cassian croisa les bras.

– Je ne les vois pas sur le terrain, dit-il.

– Elles s'occupent en priorité des tâches ménagères, répondit l'Illyrien en carrant les épaules et en soulevant les ailes. Elles s'entraîneront quand elles auront fini.

Un grondement sourd s'échappa de la gorge de Mor. L'immortel se tourna vers nous et se raidit à sa vue. Mor lui adressa un sourire mauvais.

– Bien le bonjour, seigneur Devlon, lança-t-elle.

C'était donc le chef du camp.

Il la toisa avec dédain, puis reporta son attention sur Rhys. Je sentis le grondement menaçant de Cassian vibrer jusqu'au creux de mon ventre.

– Je suis ravi de vous voir, Devlon, comme toujours. Mais j'ai deux questions à régler, déclara Rhys. Premièrement, et comme Cassian vous l'a déjà précisé, les filles doivent s'entraîner *avant* leurs corvées et non après. Faites-les venir sur le terrain. Deuxièmement, nous allons séjourner quelque temps ici. Faites préparer l'ancienne maison de ma mère.

– Elle est remplie de mes meilleurs guerriers.

– Eh bien videz-la. Et qu'ils nettoient avant de partir, ordonna Rhys de la voix du Grand Seigneur de la Cour de la Nuit qui aimait tourmenter et terroriser ses ennemis.

Devlon huma l'air dans ma direction et je luttai contre ma fatigue pour soutenir son regard.

– Encore une de ces… créatures, comme celle que vous avez amenée la dernière fois ? Je croyais qu'elle était la seule de son espèce ? demanda-t-il.

– Amren vous envoie ses salutations, fit Rhys d'une voix traînante. Quant à celle-ci… elle est à moi.

Il restait calme mais son ton était assez féroce pour que Devlon et ses guerriers le comprennent sans équivoque.

– Si un seul d'entre vous pose la main sur elle, il perdra cette main d'abord et sa tête ensuite, poursuivit-il avec un sourire narquois. Et quand Feyre l'aura achevé, je réduirai ses os en poussière.

Je faillis éclater de rire. Les guerriers semblèrent prendre la mesure de la menace que je représentais selon Rhys, et ils restèrent silencieux. Je leur adressai le sourire léger que j'avais si souvent vu sur les lèvres d'Amren et les laissai se demander comment je réagirais s'ils me provoquaient.

Rhys s'éloigna vers la lisière sans prendre la peine de congédier Devlon et nous le suivîmes.

– Feyre et moi, nous partons, annonça-t-il. Nous reviendrons à la nuit. D'ici là, Mor, ne t'attire pas d'ennuis. De tous les chefs de camp, Devlon est celui qui nous hait le moins, et je n'ai pas envie d'avoir à le remplacer.

Je frissonnai en songeant à ce que devaient être les autres chefs de camp si Devlon était le moins hostile.

– Je ferai un effort, promit Mor en nous adressant un clin d'œil.

Rhys secoua la tête.

– Passe les troupes en revue et veille à ce que les filles s'entraînent comme elles le doivent, dit-il à Cassian. Si Devlon ou les autres s'y opposent, fais ce que tu dois faire.

Au sourire de Cassian, je devinai qu'il ne serait que trop heureux de s'exécuter. Devlon l'avait traité de chien alors qu'il était le général des armées du Grand Seigneur. Je préférais ne pas imaginer ce que cela avait dû être pour lui de grandir sans la protection de ce titre.

Rhys se tourna vers moi.

– Allons-y.

– As-tu des nouvelles de mes sœurs ?

– Non. Azriel doit vérifier aujourd'hui si elles ont reçu une réponse des reines. Maintenant, toi et moi… nous allons nous entraîner, fit-il avec un petit sourire.

– Où ?

Il désigna la plaine qui s'étendait devant nous jusqu'aux steppes couvertes de forêts dont il m'avait parlé un jour.

– Là où tu ne pourras pas faire trop de dégâts.

Il me tendit la main et ses ailes s'ouvrirent pour l'envol. Je saisis sa main, mais je n'entendais plus que ce qu'il avait dit à Devlon : *Elle est à moi…*

Être de nouveau dans les bras de Rhys, contre son corps, fut une épreuve d'endurance pour lui comme pour moi. Je me demandais lequel d'entre nous aborderait ce sujet en premier.

Nous avions survolé les montagnes enneigées et émaillées de pins, les plus splendides que j'eusse jamais vues, et nous nous dirigions vers des steppes vallonnées.

– Tu entraînes donc des guerrières illyriennes ? demandai-je sans préambule.

– J'essaie, répondit-il, les yeux fixés sur le paysage abrupt. Il y a longtemps que j'ai interdit de couper leurs ailes, mais au cœur des montagnes les plus reculées ils le font encore. Et quand Amarantha a pris le pouvoir, même les camps les plus modérés ont recommencé à le faire… Pour protéger leurs femmes, disaient-ils. Il y a un siècle que Cassian essaie de constituer une armée de guerrières afin de démontrer qu'elles ont leur place sur le champ de bataille. Il est pour l'instant parvenu à en entraîner quelques-unes qui ont la vocation, mais les mâles de leur camp leur rendent la vie si dure que la plupart des volontaires ont renoncé. Et pour celles qui persévèrent, l'apprentissage est long et rude. Et Devlon est l'un des rares chefs de camp qui laissent les femmes s'entraîner sans faire trop d'histoires.

– Certains chefs désobéissent donc à tes ordres ?

– Certains camps ont édicté des lois interdisant aux femmes de s'entraîner sous peine de rester célibataires. Je ne peux pas m'opposer à de telles mesures, sinon je devrais abattre tous les chefs et élever moi-même les enfants de ces camps.

– Mais ta mère était illyrienne et aimait son peuple, et Cassian, Azriel et toi-même portez ses tatouages.

– Je me suis fait tatouer en hommage à ma mère et à mes frères, qui ont lutté chaque jour de leur vie pour le droit d'arborer ces tatouages.

– Pourquoi laisses-tu Devlon parler à Cassian sur ce ton ?

– Parce que je ne peux pas toujours m'opposer à lui et que Cassian serait furieux si j'intervenais pour broyer l'esprit de Devlon au lieu de le laisser régler ses comptes lui-même.

– Tu as vraiment envisagé de le faire ?

– J'y ai pensé tout à l'heure. Mais la plupart des chefs de camp n'auraient jamais laissé Cassian, Azriel et moi-même prendre part au rite du Sang parce que nous étions deux bâtards et un métis. Devlon, lui, nous a donné cette chance, et il a reconnu notre victoire.

– Le rite du Sang… qu'est-ce que c'est ?

– Tu es bien curieuse, aujourd'hui.

Je serrai son épaule assez fort pour lui faire mal et il rit.

– Ce rite consiste à partir dans les montagnes sans armes, sans pouvoirs et sans siphons, les ailes liées et avec pour tout bagage les vêtements qu'on a

sur le dos, expliqua-t-il. C'est un rite initiatique pour tout Illyrien qui veut devenir guerrier. Chaque année, plusieurs centaines d'entre eux partent dans les montagnes pour une semaine. Mais tous n'en reviennent pas.

Le paysage au-dessous de nous était aussi inhumain que les guerriers qui régnaient sur ces terres.

– Est-ce que vous… vous entretuez ?

– La plupart essaient, pour de la nourriture, des vêtements, par vengeance ou par hostilité contre un autre camp. Devlon nous a permis de prendre part au rite, mais en envoyant chacun de nous dans un endroit différent.

– Que s'est-il passé ?

– Nous nous sommes retrouvés. Pour y parvenir, nous avons dû tuer d'autres immortels. Certains d'entre eux voulaient prouver qu'ils étaient plus forts et plus rusés que nous, mais ils ont échoué…

Je m'enhardis à regarder le visage de Rhysand et, l'espace d'un instant, je pus l'imaginer couvert de sang, féroce, se battant et tuant pour retrouver ses amis, les protéger et les secourir.

Rhys descendit et nous déposa dans une clairière. Les pins qui la cernaient étaient si hauts qu'ils semblaient caresser le dessous des lourds nuages gris poussés par un vent impétueux.

– Tu n'utiliseras pas ta magie, mais moi, je devrai me servir de la mienne, c'est ça ? demandai-je.

– Notre ennemi peut suivre mon pouvoir à la trace, mais toi, tu es invisible. Et maintenant, voyons les résultats de ton entraînement.

Mais je n'avais pas envie d'en faire la démonstration en cet instant.

– Quand… quand as-tu fait la connaissance de Tamlin ? demandai-je.

Je savais que le père de Rhysand avait assassiné la famille de Tamlin. J'avais chassé ce souvenir, mais après la soirée de la Pluie d'étoiles je voulais comprendre ce qui était arrivé.

Le visage de Rhys était un masque de patience.

– Je te répondrai si tu m'impressionnes avec tes pouvoirs, dit-il.

– Très bien.

Je tendis la main, la paume en coupe, et imposai le calme à mon sang et à mon esprit.

Le silence et la pesanteur, comme si je me trouvais sous l'eau.

Un papillon d'eau surgit dans le creux de ma main, battit des ailes et voltigea.

Rhys esquissa un sourire, mais tout amusement disparut de son visage quand il reprit la parole.

– Tamlin est plus jeune que moi. Il est né au début de la guerre. Nous avons fait connaissance après. Il était adulte et nous exercions diverses fonctions à la cour. Pour l'héritier d'un Grand Seigneur, il m'a paru sympathique… En tout cas, il valait mieux que la marmaille de la Cour de l'Automne. Ou que ses propres frères, qui savaient que Tamlin hériterait du titre. J'ai été témoin de ce qu'il a dû subir de leur part, et nous sommes

devenus amis. Je recherchais sa compagnie dès que je pouvais m'échapper des camps de guerre ou de la cour. Peut-être que c'était simplement par pitié pour lui, mais… je lui ai appris certaines techniques de combat des Illyriens.

– Est-ce que quelqu'un l'a su ?

Il haussa les sourcils, puis regarda ma main avec insistance.

Je le foudroyai du regard avant de faire surgir des oiseaux d'eau que je fis voleter autour de la clairière, comme dans ma salle de bains à la Cour de l'Été.

– Cassian et Azriel étaient au courant, reprit Rhys. Ma famille l'était aussi et désapprouvait cette amitié.

Ses yeux devinrent soudain aussi froids que des morceaux de glace.

– Le père de Tamlin se sentait menacé par ma famille… et par moi. Et comme il était plus faible que Tamlin et que moi, il a voulu prouver le contraire à tout le monde. Ma mère et ma sœur devaient me rendre visite au camp dans lequel je m'entraînais, et j'étais censé les rencontrer à mi-chemin. Mais comme je devais entraîner une nouvelle troupe, je suis finalement resté au camp.

J'avais la nausée et je sentais mes genoux se dérober sous moi à l'idée de ce que j'allais entendre…

– Tamlin, son père et ses frères savaient que ma mère et ma sœur devaient venir me retrouver. Et ils connaissaient le chemin qu'elles emprunteraient. Ils sont partis dans les montagnes et ils les ont trouvées. Ils n'avaient pas prévu que je serais absent, mais ils les ont quand même tuées.

Les yeux brûlants, je secouai la tête sans savoir ce que je tentais de nier ou d'effacer par ce geste.

– C'est moi qui aurais dû être à leur place, dit-il.

Ces paroles étaient l'écho de celles que j'avais prononcées le jour où j'avais avoué le meurtre des deux immortels Sous la Montagne pendant mon entraînement avec Cassian.

– Ils ont placé leurs têtes dans des boîtes qu'ils ont abandonnées au courant de la rivière… Qui les a menées au camp le plus proche. Le père de Tamlin a gardé leurs ailes en trophée. Je suis surpris que tu ne les aies pas vues sur un mur de son cabinet de travail.

Je ne savais plus si j'allais vomir ou m'effondrer en larmes. Mais Rhys regardait la ménagerie d'animaux que j'avais façonnés avec de l'eau.

– Mais encore ? demanda-t-il.

Peut-être était-ce le froid ou la désolation que je ressentais, mais je sentis du givre craquer dans mes veines et le sifflement sauvage du vent d'hiver résonner dans mon cœur. Je compris en cet instant avec quelle facilité je pourrais passer de l'un de mes pouvoirs à l'autre, voire les réunir.

Mes animaux se figèrent dans l'air… et gelèrent avant de tomber un à un sur le sol, où ils se brisèrent.

Tous venaient des mêmes ténèbres. Tous étaient issus du même puits. Leurs origines remontaient bien avant l'invention du langage, alors que le

monde était encore neuf.

– Quand mon père et moi-même avons su… Je ne t'ai pas dit toute la vérité Sous la Montagne, quand je t'ai raconté que mon père avait tué le père et les frères de Tamlin, reprit Rhys. J'étais avec lui. Nous nous sommes tamisés à la frontière de la Cour du Printemps à la tombée de la nuit et nous avons ensuite marché jusqu'au palais. J'ai tué les deux frères de Tamlin. J'ai paralysé leurs esprits, je les ai taillés en pièces et j'ai fait fondre leurs cervelles à l'intérieur de leurs crânes. Quand je suis arrivé dans la chambre du Grand Seigneur, il était mort. Et mon père… mon père avait également tué la mère de Tamlin. Il m'avait pourtant promis de l'épargner, mais il m'avait menti. Puis il est allé dans la chambre de Tamlin. J'ai essayé de l'en empêcher, mais il ne m'écoutait pas. Je savais qu'il allait le tuer. Mais j'en avais assez de ces meurtres, même si Tamlin avait laissé son père et ses frères assassiner ma mère et ma sœur et qu'il avait été prêt à me tuer parce qu'il n'osait pas s'opposer aux siens. Alors j'ai retenu mon père sur le seuil de la chambre. Tamlin a ouvert la porte, il nous a vus, il a senti l'odeur du sang qui ruisselait dans le couloir et, sans me laisser le temps de prononcer un mot, il a abattu mon père. J'ai alors senti le pouvoir m'envahir et je l'ai également senti surgir en Tamlin. Nous nous sommes simplement regardés, alors que nous venions d'être couronnés Grands Seigneurs… Et je me suis enfui.

Tamlin, le Grand Seigneur que j'avais aimé, avait assassiné la famille de son ami. Et quand je lui avais demandé comment les siens étaient morts, il m'avait seulement dit qu'ils avaient été tués par un immortel d'une cour ennemie.

– Il ne t'a rien raconté de tout cela, n'est-ce pas ? demanda Rhysand.

– Je… je suis désolée, murmurai-je d'une voix rauque.

– Pourquoi le serais-tu ?

– Je ne savais pas. Je ne savais pas qu'il avait fait cela…

Dire que Rhys avait cru que je le comparais à Tamlin, comme si je considérais mon ancien fiancé comme exemplaire…

– Pourquoi t'es-tu arrêtée ? demanda-t-il en me montrant les éclats de glace gisant sur les aiguilles de pin.

La clairière s'enflamma soudain. Les aiguilles de pin disparurent et les arbres grincèrent. Rhys jura à la vue des flammes qui ravageaient les bois, mon cœur et dévoraient tout sur leur passage.

Quoi d'étonnant qu'il ait forcé Tamlin à l'implorer le jour où il m'avait surprise avec lui au palais de la Cour du Printemps, et qu'il se soit délecté à le provoquer à la moindre occasion ? Peut-être même que ma présence ici était seulement…

Non, je savais qu'il n'en était rien. Il ne me gardait pas auprès de lui pour régler ses comptes avec Tamlin, même s'il s'était fait un plaisir d'interrompre notre cérémonie de mariage. En réalité, il m'avait secourue ce jour-là.

– Feyre…, appela-t-il alors que le feu mourait.

Des braises flamboyaient autour de nous, dans l'air, et je leur envoyai un

souffle de ténèbres apaisantes, de glace et d'eau, semblable à la brise du matin qui purifie le monde.

Ce pouvoir n'appartenait plus aux Grands Seigneurs. Il était à moi et à moi seule, tout comme je n'appartenais qu'à moi-même et que j'étais seule à décider de mon avenir.

Quand je maîtriserais les pouvoirs que les autres Grands Seigneurs m'avaient transmis, je pourrais les entrelacer pour forger une force entièrement nouvelle.

Les flammes sifflèrent et s'éteignirent sans laisser de fumée.

Mon regard rencontra celui de Rhys qui m'observait, les yeux agrandis.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas raconté plus tôt ? parvins-je à articuler.

– Tu aurais sans doute cru que j'essayais de te monter contre lui.

Une peinture surgit dans mon esprit. Il paraîtrait terrifiant au premier regard, telle une incarnation de la vengeance et de la fureur. Mais vu de plus près, le tableau révélerait la beauté de son visage et de ses ailes déployées non pour blesser, mais pour me secourir et me protéger.

Je voyais déjà ce tableau, je sentais sa présence et son pouvoir. Je voulais le peindre.

J'avais envie de peindre.

Je m'approchai de lui et le regardai droit dans les yeux.

– J'aimerais te peindre.

Il me prit dans ses bras et me souleva avec douceur.

– Un nu serait parfait, murmura-t-il à mon oreille.

Chapitre 46

J'avais si froid qu'il me semblait que je ne pourrais jamais plus me réchauffer. Même quand j'étais mortelle, je parvenais à trouver un semblant de chaleur en hiver. Mais cet après-midi-là, j'avais presque épuisé mes réserves de magie, et même le feu ronflant dans l'âtre ne pouvait rien contre le froid. Le printemps existait-il sur ces terres maudites ?

– Les Illyriens établissent leurs camps dans ce genre d'endroits pour que seuls les plus forts survivent, expliqua Cassian qui était assis en face de moi.

Nous dînions d'un ragoût de mouton dans la salle à manger d'une maison en pierre.

– Je comprends qu'Az ne veuille plus remettre les pieds ici, grommela Mor.

– Je suppose que l'entraînement des filles s'est bien passé ? s'enquit Rhys sur son ton traînant.

Il était assis à côté de moi, si proche que la chaleur de son corps se communiquait au mien. Cassian vida sa chope de bière avant de répondre.

– L'une d'elles m'a avoué qu'elles ne s'entraînaient plus depuis dix jours parce qu'elles avaient trop de corvées.

– Combien d'entre elles ont l'étoffe de guerrières ?

– Trois sur dix, répondit Mor. Ce n'est pas si mal. Quant aux autres, je m'estimerai heureuse si elles apprennent au moins à se défendre. Mais ces trois filles… elles ont l'instinct du combat. Ce sont leurs stupides familles qui voudraient leur couper les ailes et les transformer en pondeuses.

Je me levai de table et allai déposer mon bol dans l'évier. La maison était rudimentaire, mais plus vaste et en meilleur état que mon ancienne chaumière. La pièce de devant servait de cuisine et de salle à manger. Il y avait trois portes au fond : l'une donnait sur une salle de bains exiguë, l'autre sur un cagibi et la troisième sur l'extérieur. D'après Rhys, aucun Illyrien digne de ce nom ne construisait une maison avec une seule sortie.

– Quand pars-tu pour la Cité de Pierre ? demanda Cassian à Mor.

– Demain matin. Ou peut-être même dans l'après-midi, quand ils seront en train de se réveiller.

Rhys, qui se tenait derrière moi, son bol à la main, me désigna du menton l'escalier étroit et raide au fond de la salle. Il ne laissait le passage qu'à un seul guerrier illyrien, par mesure de sécurité.

Je montai les marches en sentant à chaque pas la présence de Rhys derrière moi, sa chaleur, le flux et le reflux de son pouvoir. Dans cet espace réduit, son odeur me submergeait et me troublait profondément.

Le couloir obscur ne comportait qu'une petite fenêtre au fond et était faiblement éclairé par le clair de lune filtrant à travers les pins de la clairière. Il ne comptait que deux portes face à face. Rhys me désigna l'une d'elles.

– Tu peux dormir dans cette chambre avec Mor. Si elle bavarde trop, dis-lui de la fermer.

Il posa la main sur la poignée de l'autre porte, mais je m'adossai à celle de ma chambre.

Je songeai combien il serait facile de franchir les trois pas me séparant de lui, de passer les mains sur sa poitrine et de suivre les contours de sa bouche magnifique avec la mienne.

Quand il se retourna vers moi, je me sentis oppressée.

Je refusais de penser à ce que signifiait cette réaction, à ce qui se passait. Car rien entre nous n'avait jamais été tout à fait normal depuis notre rencontre à Calanmai. J'avais déjà eu du mal à m'éloigner de lui ce soir-là alors que je le croyais mortellement dangereux. Et maintenant…

Traîtresse ! me souffla de nouveau cette voix intérieure.

Il ouvrit la bouche, mais je m'étais déjà glissée dans ma chambre et j'avais refermé la porte.

Une pluie glacée traversait les branches des pins alors que je marchais dans le brouillard, vêtue de ma cuirasse illyrienne, armée d'un arc, de flèches et de poignards et frissonnant comme un chien mouillé.

Rhys me suivait à une trentaine de mètres, chargé de notre équipement. Nous étions au cœur des steppes boisées, assez loin du camp pour être contraints de passer la nuit sur place. Assez loin pour que personne ne puisse être témoin d'une nouvelle « splendide explosion de feu et de fureur », selon les termes de Rhys. Comme nous étions toujours sans nouvelles des reines des mortels, nous avions un peu de temps devant nous. Et nous ne serions pas obligés de dormir sous la tente, car Rhys m'avait assuré que nous trouverions là-bas une auberge pour la nuit.

Mor était partie avant mon réveil et Cassian, visiblement nerveux, avait été de mauvaise humeur pendant le petit déjeuner, si bien que j'avais été heureuse de partir aussitôt après avoir fini mon porridge.

Je me retournai vers Rhys, dont je repérai d'abord les ailes imposantes.

Il me rejoignit, s'arrêta et haussa les sourcils pour me demander la raison de cette halte. Cette nuit-là, après m'être tournée et retournée dans mon lit, j'avais décidé que je voulais seulement me distraire et prendre du bon temps.

Je préférais éviter les complications, et le plaisir purement physique me laissait moins l'impression de trahir Tamlin.

Je fis signe à Rhys de rester où il était. Après l'incident de la veille, j'avais peur de le brûler s'il était trop proche de moi. Il s'inclina théâtralement et je levai les yeux au ciel avant de repartir en direction de la rivière, à la recherche du meilleur endroit où jouer avec le feu de Beron. Non, avec *mon* feu…

Je sentais le regard de Rhys me brûler à chaque pas. Ou peut-être était-ce ce que je ressentais par notre lien, un effleurement contre mon bouclier mental, des éclairs chargés d'une telle avidité que je devais faire un effort pour me concentrer sur ma tâche.

Je percevais aussi une étincelle d'amusement de l'autre côté de mon bouclier. Je sifflai entre mes dents et fis un geste obscène en abaissant mes défenses. Il jubila et je sentis un frisson de plaisir descendre le long de mon échine.

Mon visage s'enflamma et le craquement d'une brindille sous ma botte retentit à mes oreilles comme un coup de tonnerre. Je serrai les dents. Le sol descendait vers un torrent si impétueux qu'il devait être alimenté par les neiges des montagnes qui se dressaient à l'horizon.

Je décidai que cet endroit ferait parfaitement l'affaire. Ces eaux noieraient les flammes qui pourraient échapper à mon contrôle et j'aurais suffisamment d'espace. Le vent chassait mon odeur vers le sud, dans les profondeurs de la forêt. Je m'apprêtais à dire à Rhys que j'étais prête quand…

Entre le rugissement du vent et le grondement des eaux, il n'était guère surprenant que je ne les aie pas entendus.

– Feyre !

Je fis volte-face, une flèche pointée en direction de la voix.

Quatre sentinelles de la Cour du Printemps surgirent du couvert des arbres, armées jusqu'aux dents et les yeux écarquillés. Je connaissais deux d'entre elles : c'étaient Bron et Hart.

Et entre eux se tenait Lucien.

Chapitre 47

Je pouvais soit m'enfuir vers la rivière, soit les affronter. Mais quand je détaillai Lucien…

Ses cheveux roux étaient noués en une queue-de-cheval et il portait une cuirasse sans autre ornement qu'une épée et des poignards. Son œil métallique m'examinait de la tête aux pieds et son teint était pâle.

– Nous vous pourchassons depuis plus de deux mois, souffla-t-il en scrutant les bois, le torrent et le ciel.

Le Chaudron en soit loué, Rhys était hors de portée…

– Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je d'une voix calme et froide que je ne reconnaissais pas.

Ils me *pourchassaient* comme une proie…

Si Tamlin était là… mon sang se glaça à cette idée.

– On nous a informés de votre présence ici, répondit Lucien, mais c'est tout à fait par hasard que le vent nous a apporté votre odeur, et…

Il fit un pas vers moi et je reculai. Lucien haussa légèrement les sourcils.

– Nous devons partir d'ici sans tarder, dit-il. Tamlin n'est… plus lui-même. Je vais vous mener à…

– Non, coupai-je.

Ce mot résonna par-dessus le bruit de la pluie, le grondement de la rivière et le bruissement des arbres de la forêt.

Les sentinelles échangèrent un coup d'œil, puis se concentrèrent sur la flèche que je pointais toujours dans leur direction.

Lucien me scruta de nouveau et je savais quels détails il notait : la cuirasse illyrienne, mon visage et mon corps plus charnus et ma peau moins blafarde que deux mois auparavant.

Et l'acier de mon regard.

– Feyre, rentrons à la maison, dit-il en me tendant la main.

– Ce n'est plus ma maison depuis que vous l'avez laissé m'y enfermer.

Les lèvres de Lucien se crispèrent.

– C'était une erreur, admit-il. Nous en commettons tous. Il le regrette… plus que vous ne l'imaginez. Et moi aussi.

Il s’avança vers moi et je reculai.

Quelques pas seulement me séparaient des eaux grondantes du torrent.

Toutes ces séances d’entraînement avec Cassian avaient été fructueuses : j’avais assimilé chaque leçon, ce qui me permettait à présent de garder mon sang-froid. Je savais que, dès que Lucien me tiendrait, il me tamiserait, peut-être pas très loin, car son pouvoir n’était pas si étendu, mais hors de portée de Rhysand.

– Feyre, implora Lucien en faisant de nouveau un pas en avant, la main tendue.

Je gardais ma flèche pointée sur lui et mon arc grinça sous la tension.

Soudain, je compris que si Lucien avait été formé au combat, Cassian, Azriel, Mor et Rhys, eux, étaient des guerriers-nés. Cassian aurait pu rayer Lucien de la carte d’un seul geste.

– Baissez cet arc, murmura Lucien comme s’il tentait de calmer un animal sauvage.

Derrière lui, les quatre sentinelles se rapprochaient pour me cerner. J’étais la propriété du Grand Seigneur…

– Ne me touchez pas, menaçai-je en détachant chaque mot.

– Vous ne pouvez imaginer dans quelle situation nous sommes, Feyre. Nous… *j’ai* besoin de vous là-bas, et tout de suite.

Mais je restais sourde à ses prières. Je regardai le torrent en évaluant mes chances de m’enfuir.

Profitant de cet instant de distraction, il tendit le bras pour me saisir et ce mouvement fut décisif.

Je n’étais plus l’animal de compagnie du Grand Seigneur. J’avais des griffes acérées, et il était temps que tout le monde l’apprenne.

À l’instant où les doigts de Lucien effleurèrent ma manche, je devins fumée, cendres et nuit. L’univers se tut, puis s’incurva. Je vis la main de Lucien se refermer sur le vide avec une lenteur stupéfiante tandis que je le contournais pour m’élancer vers les bois derrière les sentinelles.

Quand je m’arrêtai, le temps reprit son cours habituel. Lucien tituba et se rétablit juste à temps pour ne pas tomber de la falaise. Il pivota sur lui-même, l’air hagard, et me découvrit derrière ses sentinelles. Bron et Hart tressaillirent et s’écartèrent de moi.

Et de Rhysand, qui était à mon côté.

Lucien se figea. Mon visage n’était plus qu’un miroir de glace tandis qu’un amusement cruel se lisait sur les traits de Rhys.

Il avait échangé sa cuirasse contre une élégante tenue noire et ses ailes étaient invisibles.

Mais ces vêtements impeccables et raffinés étaient comme un camouflage dissimulant sa ruse, son pouvoir, ses origines et tout ce qui lui était cher.

– Mon petit Lucien, susurra Rhys, la dame de la Cour de l’Automne ne t’a-t-elle pas appris que quand une femme dit non, ça veut dire non ?

– Ordure ! gronda Lucien. Immonde putain d’ordure…

Un grondement fusa de mes lèvres. Les yeux de Lucien se tournèrent vers moi.

– Feyre, qu'avez-vous fait ? me demanda-t-il, horrifié.

– Arrêtez de me pourchasser, répondis-je avec un calme égal à celui de Rhysand.

– Il ne cessera jamais de vous rechercher, d'attendre votre retour…

Ces paroles me frappèrent comme un coup au ventre… Ce qui était leur intention. Mes sentiments devaient se lire sur mon visage, car Lucien revint à la charge.

– Que vous a-t-il fait ? A-t-il pris possession de votre esprit, a-t-il… ?

– Ça suffit, coupa Rhysand en inclinant la tête avec une grâce nonchalante. Feyre et moi avons assez à faire sans que vous veniez nous ennuyer. Partez, avant que j'envoie vos têtes à mon vieil ami pour lui rappeler ce qui arrive quand ses laquais posent le pied sur mon territoire.

Le visage de Lucien était livide.

– Vous vous êtes fait clairement comprendre, Feyre, me dit-il. Mais maintenant, rentrez à la maison.

– Je ne suis pas une petite fille et je ne suis pas en train de jouer.

C'était l'image qu'ils avaient de moi : une enfant qui a besoin d'explications, de protection, de câlins…

– Faites bien attention, Lucien : notre chère petite Feyre pourrait vous renvoyer chez vous en morceaux, elle aussi, déclara Rhys sur un ton traînant.

– Nous ne sommes pas vos ennemis, Feyre, plaida Lucien. Les choses ont mal tourné, Ianthe est devenue incontrôlable, mais cela ne justifie pas que vous abandonniez…

– C'est vous qui avez abandonné, l'interrompis-je.

À ces mots, même Rhysand se figea.

– C'est vous qui m'avez abandonnée, repris-je un peu plus fort. Vous étiez mon ami, mais vous avez pris son parti, vous lui avez obéi alors que vous voyiez tout le mal que ses ordres et ses lois me faisaient, que vous me voyiez dépérir jour après jour.

– Vous n'avez aucune idée de ce que nous avons dû affronter ces derniers mois, coupa Lucien. Il fallait à tout prix présenter un front uni et solide, et je devais être un exemple pour notre cour.

– La vérité, c'est que vous aviez trop peur de lui pour essayer de changer quoi que ce soit. Je vous ai supplié je ne sais combien de fois de m'aider, de me faire sortir du palais ne fût-ce que pour une heure. Mais vous m'avez laissée seule, ou confinée avec Ianthe, en me répétant de tenir bon.

– Et je suppose que la Cour de la Nuit est bien plus agréable ? fit Lucien d'une voix trop calme.

Je pensai à ce que Lucien et ses compagnons ne devraient savoir pour rien au monde, même si je devais payer ce secret de ma vie. Et j'y étais prête pour protéger Velaris, pour protéger Mor, Amren, Cassian, Azriel et… Rhys.

– Quand on reste assez longtemps prisonnier des ténèbres, on découvre

un jour qu'elles vous sont devenues familières, répondis-je à Lucien.

Ma voix était basse, calme mais coupante comme les serres qui surgissaient au bout de mes doigts, et implacable comme la pesanteur qui se fit soudain sentir entre mes omoplates.

Je perçus contre mon bouclier mental un sursaut de stupeur et de jubilation à la vue des ailes noires et membraneuses qui émergeaient au-dessus de mes épaules. Chaque rafale de pluie glacée me faisait frissonner tant ces ailes illyriennes étaient sensibles…

Lucien recula.

– Que vous êtes-vous fait ? s'écria-t-il.

Je lui adressai un petit sourire.

– La jeune mortelle que vous avez connue a disparu Sous la Montagne et je n'ai pas l'intention de passer mon existence d'immortelle au pied d'un Grand Seigneur.

– Feyre…, commença Lucien.

– Dites à Tamlin que je pourchasserai tous ceux qu'il enverra sur ces terres et qu'il verra alors l'enseignement que j'ai tiré des ténèbres.

Ma voix s'étrangla au souvenir de ce que Tamlin avait fait subir à Rhys et à sa famille.

Je lus de la souffrance sur le visage de Lucien, mais je m'en moquais. Je le dévisageai, inflexible, froide et ténébreuse. Je voyais en lui la créature que j'aurais pu devenir si j'étais restée à la Cour du Printemps, si j'étais restée brisée pendant des décennies, pendant des siècles… Si je n'avais appris à transformer cette souffrance en armure.

Lucien fit signe à ses sentinelles. Tremblants et les yeux agrandis, Bron et Hart disparurent avec leurs deux compagnons.

Lucien s'attarda un instant face à moi.

– Tu viens de signer ton arrêt de mort et celui de toute ta maudite cour, dit-il à Rhysand avant de s'évanouir dans les airs.

Je contemplai le vide à l'endroit où il s'était tenu et j'attendis en gardant mon masque de glace jusqu'à l'instant où je sentis la chaleur d'un doigt qui effleurait le bord de mon aile droite. C'était une sensation semblable à celle de son souffle dans mon oreille.

Je frémis et me cambrai en étouffant un cri.

Rhys surgit face à moi et examina mon visage, puis mes ailes.

– Comment as-tu…, commença-t-il.

– Le don de métamorphose…

Je regardais la pluie couler sur son visage doré. Cette vision me troubla assez pour faire disparaître les serres, les ailes et les ténèbres ondulantes, et je me retrouvai dans mon corps d'immortelle léger et frissonnant de froid.

Le don de métamorphose… Un présent de Tamlin dont je n'avais pas voulu ni éprouvé le besoin… jusqu'à cet instant.

Le regard de Rhys s'adoucit.

– C'était une démonstration tout à fait convaincante, dit-il.

– Je lui ai montré ce qu'il voulait voir, murmurai-je. Mais nous devrions trouver un autre endroit pour l'entraînement.

Il acquiesça. En un instant, sa tunique et son pantalon furent remplacés par la cuirasse illyrienne, les ailes et l'épée. *Mon guerrier…*

Non. Mon rien du tout. Il ne m'appartenait pas.

– Tout va bien ? demanda-t-il en me soulevant dans ses bras.

Il prit son envol et je me nichai contre lui, savourant sa chaleur.

– La facilité avec laquelle tout s'est passé et le peu d'émotion que j'ai ressenti me troublent plus que cette rencontre elle-même, avouai-je.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle je n'avais pas osé franchir ce dernier pas, le soir de la Pluie d'étoiles : parce que je me sentais coupable de ne pas éprouver le moindre remords de désirer Rhysand.

Ses puissants battements d'ailes nous emportèrent au-dessus de la forêt, sous la pluie qui cinglait mon visage.

– Je savais que ça n'allait pas, reprit Rhysand avec une fureur contenue, mais je croyais que Lucien interviendrait.

– Moi aussi.

Ma voix était plus ténue que je l'aurais voulu.

Il me pressa doucement contre lui et je le regardai en cillant sous la pluie. Il soutint mon regard.

– Les ailes te vont bien, me dit-il en m'embrassant sur le front.

La pluie me parut soudain moins froide.

Chapitre 48

L'auberge dont Rhysand m'avait parlé était en fait une taverne bruyante qui louait quelques chambres, généralement à l'heure. À notre arrivée, elles étaient toutes occupées sauf une minuscule mansarde.

Rhys dissimulait son pouvoir, si bien qu'il se distinguait à peine parmi les Grands Fae, les immortels de rang inférieur et les Illyriens entassés dans l'auberge. Ce n'était plus qu'un splendide guerrier agacé de devoir prendre la dernière chambre libre à laquelle on accédait par un escalier étroit et raide. Avant de monter, je me rendis à la salle de bains, qui était dans un tel état que je me jurai de ne pas la réutiliser.

Cette journée passée à jouer avec l'eau, le feu, la glace et les ténèbres sous une pluie battante m'avait tellement éreintée que je devais avoir piteuse allure. Aucun des ivrognes et des clients les plus solitaires de la taverne ne se retourna sur mon passage.

Cette auberge se trouvait dans une bourgade trop insignifiante et trop isolée pour qu'Amarantha et ses armées se soient donné la peine de la saccager. Mais peu m'importait où nous étions, du moment qu'on y était au chaud et au sec. Rhys ouvrit la porte de la chambre et s'effaça pour me laisser passer.

Le plafond était si incliné et la pièce si exiguë que je devrais ramper sur le matelas si je voulais prendre place de l'autre côté du lit.

Le lit…

– J'avais demandé deux lits, déclara Rhys en levant les mains.

Son haleine formait un nuage de vapeur car il n'y avait pas de foyer dans la chambre, et je n'osais m'en remettre à mes pouvoirs pour réchauffer la salle de crainte de faire brûler toute l'auberge.

– Puisqu'il est trop risqué de recourir à la magie, nous serons obligés de nous réchauffer l'un contre l'autre, dis-je.

Je regrettai aussitôt ces paroles et m'empressai d'ajouter :

– Mes sœurs et moi dormions dans le même lit : j'ai l'habitude.

– Je tâcherai de bien me tenir, répondit-il, et ma bouche se desséchа.

– J'ai faim, déclarai-je.

Il cessa de sourire et changea de sujet.

– Je vais descendre voir ce que je peux trouver à manger pendant que tu te changes.

Il prit dans son paquetage un manteau qui dissimula ses ailes.

– Je ne veux pas courir le risque d'être reconnu, expliqua-t-il en me voyant hausser un sourcil.

Je le regardai ajuster la capuche en admirant ses ténèbres et la menace qu'elles dégageaient. Cela me rappela mon envie de le peindre.

– J'aime quand tu me regardes ainsi, dit-il avec une douceur qui fit battre mon cœur plus vite.

– Que veux-tu dire ?

– Tu me regardes comme si mon pouvoir ne te terrifiait pas. Comme si tu me voyais tel que je suis.

– J'avais peur de toi au début, avouai-je.

Ses dents blanches brillèrent dans l'ombre de sa capuche.

– Non, pas vraiment, rectifia-t-il. Tu étais sans doute nerveuse, mais pas vraiment effrayée. J'ai assez souvent senti la terreur que j'inspire pour connaître la différence. C'est peut-être pour cette raison que j'ai été incapable de me détacher de toi.

Quand ? aurais-je voulu lui demander, mais il sortait déjà en refermant la porte derrière lui.

Ce fut une épreuve d'ôter mes vêtements trempés qui collaient à mon corps, et je me heurtai au plafond, aux murs et à un pied du lit en me changeant. Il faisait si froid dans la chambre que j'étais obligée de me déshabiller petit à petit, remplaçant ma chemise glacée par une sèche, et mes chaussettes par d'autres plus épaisses. Après avoir passé un pull trop grand encore faiblement imprégné de l'odeur de Rhys, j'attendis assise en tailleur sur le lit. Ce lit était grand, mais trop étroit pour que je puisse feindre de ne pas dormir à côté de lui… surtout avec ses ailes.

La pluie tambourinait sur le toit au rythme des pensées qui se pressaient dans mon esprit.

Le Chaudron seul savait ce que Lucien devait être en train de raconter à Tamlin de notre entrevue, s'il ne l'avait pas déjà fait plus tôt.

J'avais écrit une lettre à Tamlin, mais il n'en avait tenu aucun compte. Tout comme il avait ignoré presque toutes mes demandes de me laisser davantage de liberté, à cause de son obsession pour ma sécurité. Et Lucien avait été prêt à m'enlever pour me ramener chez lui…

Tous les Fae étaient possessifs, dominateurs, arrogants, mais ceux de la Cour du Printemps… il y avait quelque chose de malsain dans leur comportement. Je savais que si j'avais dépéri auprès de Rhys sans qu'il ait rien fait pour y remédier, Cassian ou Azriel m'auraient tirée de cette situation et auraient affronté Rhys ensuite.

Mais Rhys ne serait jamais resté aveugle à mon désarroi, il n'aurait jamais été aussi égocentrique que Tamlin. Il aurait compris ce qu'Ianthe valait

au premier coup d'œil. Il savait ce qu'on éprouve quand on est prisonnier et sans défense.

J'avais aimé le Grand Seigneur qui m'avait révélé le luxe et les merveilles de Prythian, qui m'avait nourrie et protégée afin que je puisse peindre. Peut-être qu'une part de moi-même garderait toujours de la tendresse pour lui, mais Amarantha nous avait brisés. Ou peut-être n'avait-elle brisé que moi, mais celle que j'étais devenue ne pouvait plus vivre en harmonie avec lui.

Et je pouvais l'accepter. Ce serait sans doute difficile, mais je me remettrais de cette rupture.

Rhys montait l'escalier presque sans bruit, seulement trahi par le léger grincement des marches. Je me levai, allai ouvrir avant qu'il ne frappe à la porte et le trouvai sur le seuil, un plateau dans les mains. Deux plats couverts, deux verres et une bouteille de vin étaient posés dessus.

– Dis-moi que c'est bien du ragoût que je sens, fis-je en humant avidement le fumet des plats.

Je m'écartai et refermai la porte tandis qu'il posait le plateau sur le lit, faute de table.

– Du ragoût de lapin, précisa-t-il, mais je ne sais pas si on peut faire confiance au cuisinier.

– J'aurais préféré ne pas le savoir…

Il sourit, ce qui me fit détourner les yeux. Je m'assis avec précaution à côté du plateau pour ne rien en faire tomber. Je soulevai les couvercles des plats.

– Qu'y a-t-il d'autre ? demandai-je.

– De la tourte à la viande. Je n'ai pas osé demander quelle sorte de viande.

Je lui lançai un regard noir, mais il faisait déjà le tour du lit pour se diriger vers l'armoire, son paquetage à la main.

– Mange donc pendant que je me change, dit-il.

Il était en effet toujours trempé et il devait être glacé jusqu'aux os.

– Tu aurais dû le faire avant de descendre, observai-je.

Je pris une cuillère et remuai avec un soupir d'aise le ragoût dont la fumée réchauffait mon visage.

Je perçus le froissement de vêtements mouillés et je dus chasser de mon esprit des images de sa poitrine dorée, de ses tatouages et de ses muscles saillants.

– Tu t'es entraînée toute la journée, répondit-il. C'était la moindre des choses de t'apporter un repas chaud.

Je pris une bouchée de ragoût. C'était fade, mais mangeable et, surtout, c'était chaud. Je mangeai en silence en écoutant le bruissement des vêtements secs qu'il passait et en me concentrant sur des images de blessures infectées et de champignons sur des pieds, n'importe quoi sauf son corps nu et si proche… et le lit sur lequel j'étais assise. Je me versai un verre de vin et

remplis le sien.

Rhys s’assit enfin sur le lit. Il portait un pantalon large en étoffe légère et une chemise ajustée en coton très fin.

– Comment fais-tu tenir tes ailes dans tes vêtements ? demandai-je.

– Mes chemises ont des ouvertures dans le dos que l’on referme avec des boutons cachés, expliqua-t-il en entamant son ragoût. Mais je peux toujours dissimuler mes ailes par la magie.

– On dirait que tu uses de la magie en permanence, commentai-je.

Il haussa les épaules.

– Cela me détend de la pression que mon pouvoir exerce sur moi, dit-il. La magie doit être canalisée, sinon elle s’accumule et, à la longue, elle peut vous rendre fou. C’est pour cela que nous appelons siphons nos pierres illyriennes : elles canalisent le pouvoir et l’absorbent au besoin.

Je reposai mon assiette vide et soulevai la cloche de la tourte à la viande.

– On peut vraiment en devenir fou ?

– Oui, en tout cas, c’est ce qu’on m’a toujours dit. Mais je sens effectivement cette pression quand je reste trop longtemps sans utiliser mes pouvoirs.

– C’est terrible…

– Tout a un prix, Feyre. Et si le prix à payer pour protéger mon peuple est de subir les conséquences de ce pouvoir, j’y suis prêt. Amren m’a appris à contrôler ce pouvoir. Je lui dois beaucoup… Notamment les défenses autour de Velaris.

Tout son entourage avait une utilité et des pouvoirs puissants. Mais moi, je n’étais guère plus qu’un bizarre hybride, et davantage une source de difficultés qu’autre chose…

– Non, ce n’est pas ce que tu es, dit-il.

– Ne lis pas dans mes pensées.

– Je ne peux faire autrement quand tu les cries par notre lien. Et puis tes émotions se lisent sur ton visage, pour qui sait les déchiffrer. Ce qui rend tes exploits d’aujourd’hui d’autant plus impressionnants.

Il prit son assiette alors que je finissais ma tourte à la viande. Je me calai contre les oreillers, mon verre entre mes mains encore froides, et le regardai manger tout en buvant mon vin.

– Tu as cru que je le suivrais ? demandai-je.

Il cessa de mastiquer et abaissa sa fourchette.

– J’ai entendu tout ce que vous vous êtes dit, répondit-il. Je savais que tu étais capable de te défendre, mais… J’avais décidé que si tu le suivais, je m’en accommoderais car c’était ton droit.

– Et s’il m’avait enlevée ?

– J’aurais mis l’univers sens dessus dessous pour te ramener, déclara-t-il.

Et son regard n’exprimait plus qu’une volonté inflexible.

Un frisson parcourut mon échine et je le regardai, incapable de détacher les yeux de lui.

– Et moi, s'il avait tenté de te faire du mal, je lui aurais décoché une flèche, avouai-je.

Ses yeux scintillèrent.

– Je sais.

Il termina son repas, posa le plateau vide dans l'angle le plus proche et, se tournant vers moi, remplit mon verre avant de prendre le sien. Il devait se voûter pour ne pas se cogner la tête au plafond.

– Une pensée contre une autre, lançai-je. Mais surtout, rien qui concerne l'entraînement !

Il gloussa, vida son verre et me regarda boire une gorgée du mien.

– Je pense que quand je te regarde, je peux à peine respirer et j'ai l'impression que je vais mourir, dit-il. Je pense que je te désire tant que j'ai du mal à me concentrer quand tu es là et que cette chambre est bien trop petite pour que je puisse dormir avec toi. Surtout avec ces ailes.

Mon cœur eut comme un raté. Je ne savais plus que faire de mes bras, de mes jambes et de mon visage. J'avalai mon vin, posai le verre à côté du lit, puis me rassis.

– Moi, je pense à toi sans cesse et depuis longtemps, avant même mon départ de la Cour du Printemps. Et peut-être que cela fait de moi une traîtresse, une menteuse et une traînée…

– Pas du tout, déclara-t-il, le visage solennel.

Mais je savais que j'avais raison. J'avais eu envie de revoir Rhys les semaines où je ne séjournais pas à sa cour et quand Tamlin avait cessé de me rejoindre dans ma chambre, cela m'avait laissée indifférente. Tamlin m'avait abandonnée, mais la réciproque était vraie et c'était ce qui me rendait méprisable.

– Nous ferions bien de dormir, murmurai-je.

Pendant un long moment, nous n'entendîmes plus que la pluie qui tambourinait sur le toit.

– Très bien, dit-il enfin.

Je rejoignis l'autre côté du lit à quatre pattes et me glissai sous la courtepointe. Des draps frais et amidonnés m'enveloppèrent comme une main glacée. Mais ce n'était pas de froid que je frissonnais quand le matelas se creusa, la courtepointe se souleva et les deux chandelles posées à côté du lit s'éteignirent.

Les ténèbres m'assaillirent au même instant que la chaleur de son corps. Je dus prendre sur moi pour ne pas me rapprocher doucement de lui. Aucun de nous ne bougeait.

Je scrutais les ténèbres, écoutais le bruit de la pluie et tentais de lui voler un peu de la chaleur de son corps.

– Tu trembles si fort que tu fais frémir le lit, dit-il.

– Mes cheveux sont mouillés, répondis-je.

Ce qui était vrai.

Rhys se tut un instant, puis le matelas gémit et se creusa juste derrière

moi tandis que sa chaleur se répandait sur moi.

– Je n'ai aucune idée derrière la tête, je veux juste te réchauffer, déclara-t-il.

Puis il partit d'un rire qui me fit froncer les sourcils.

Mais ses larges mains se glissaient déjà autour de moi. L'une se posa sur mon estomac pour m'attirer contre la chaleur de son corps, l'autre contourna mes côtes et se lova sous ma poitrine tandis qu'il pressait la sienne contre mon dos. Ses jambes enserrèrent les miennes et des ténèbres plus pesantes et plus chaudes nous enveloppèrent dans un parfum de citron et de sel marin.

Je levai une main vers elles et mes doigts rencontrèrent quelque chose de doux et de soyeux : son aile déployée au-dessus de moi. J'en suivis le contour du doigt et il frissonna en me serrant plus fort.

– Ton doigt est vraiment très froid, fit-il entre ses dents et je sentis la tiédeur de son souffle contre ma nuque.

Je réprimai un sourire et passai les doigts le long de son aile dont mon ongle érafla doucement la surface soyeuse. Rhys se raidit et sa main s'ouvrit en éventail contre mon ventre.

– Vicieuse et cruelle petite créature, susurra-t-il en caressant du bout du nez ma nuque qui fléchit sous ses lèvres. Personne ne t'a enseigné les bonnes manières ?

– J'ignorais que ces pauvres petits Illyriens étaient si sensibles, persiflai-je en promenant un autre doigt sur l'intérieur de ses ailes.

Je sentis une pression contre mes reins et un flot de chaleur m'envahit. Je me raidis et me relâchai au même instant. Je caressai de nouveau ses ailes, avec deux doigts cette fois-ci, et il ondula contre moi au rythme de la caresse.

Ses doigts caressèrent nonchalamment mon ventre. Il traça des cercles autour de mon nombril et je me pressai contre lui et me cambrai légèrement pour livrer mes seins à son autre main.

– Tu es insatiable, murmura-t-il, les lèvres toutes proches de ma nuque. Tu commences par me glacer avec tes mains froides et maintenant, tu veux que… mais que veux-tu, Feyre ?

Encore, encore, encore, aurais-je voulu l'implorer alors que ses doigts suivaient les contours de mes seins et que son autre main caressait toujours mon ventre en descendant avec une lenteur intenable vers la ceinture de mon pantalon et la douleur exquise qui enflait sous l'étoffe.

Les dents de Rhys frôlèrent ma nuque d'une caresse indolente.

– Qu'est-ce que tu veux, Feyre ? répéta-t-il en mordillant le lobe de mon oreille.

Je poussai un petit cri et me cambrai contre lui comme pour faire glisser sa main là où je la voulais. Je savais ce qu'il désirait m'entendre dire mais je n'étais pas encore prête à lui accorder satisfaction.

– M'amuser un peu, répondis-je, le souffle court. Passer un bon moment…

Je me demandai s'il croyait à ce mensonge, s'il pensait vraiment que

c'était tout ce que je voulais. Mais ses mains recommencèrent à me caresser.

– Alors accorde-moi le plaisir de te divertir, fit-il.

Il glissa une main sous ma chemise. Je sentis sa peau contre la mienne et les cals de sa main me firent gémir quand ils éraflèrent mes seins.

– Tu n'imagines pas combien je les adore, souffla-t-il contre ma nuque.

Je gémis de nouveau quand il effleura le téton et m'abandonnai à cette caresse. Il était dur comme du granit contre moi. Je me frottai contre son ventre, lui arrachant un grondement léger et lascif.

– Arrête, gronda-t-il contre ma peau. Tu vas tout gâcher…

Je ne l'aurais voulu pour rien au monde. Je me tordis, essayai de le saisir, mais il se pressa plus fort contre moi, si bien que je ne pouvais même plus glisser une main entre nous.

– Je voudrais te toucher d'abord, murmura-t-il d'une voix si rauque que je la reconnus à peine. Laisse-moi seulement… te toucher, répéta-t-il, et il posa la main sur mon sein.

Je m'immobilisai puis me détendis tandis que son autre main caressait de nouveau mon ventre.

Quand je te regarde, je peux à peine respirer…

Laisse-moi te toucher.

Parce que j'étais jaloux et furieux…

Elle est à moi.

Je chassai ces pensées, ces révélations qu'il m'avait faites.

Sa main redescendit le long de mon pantalon.

– Encore ! parvins-je à articuler.

Ce qui le fit sourire.

– Décidément, quel manque de manières !

Et sa main descendit enfin sous le tissu. Ce premier frôlement fit jaillir un grondement du fond de ma gorge.

Il poussa un grognement de satisfaction et son pouce décrivit des cercles entre mes cuisses, frôlant sans jamais…

Son autre main pressa doucement mon sein au moment même où son pouce s'enfonçait où je le voulais. J'arquai les hanches, la tête contre son épaule, pantelante.

Je poussai un cri et il partit d'un rire bas et doux.

– Tu aimes ça ? demanda-t-il.

Ma seule réponse fut un gémissement.

Ses doigts glissèrent plus bas, lentement, effrontément. Il s'attardait comme s'il avait tout son temps et tout en moi s'abandonna à cette caresse.

Je l'implorai encore en me pressant davantage contre lui.

Il expira entre ses dents et glissa un doigt en moi.

– Feyre…

Ses lèvres se pressèrent sur ma nuque et l'embrassèrent en remontant vers mon oreille.

Je gémis si fort que le bruit couvrit la rumeur de la pluie tandis qu'il

glissait un second doigt en moi, me remplissant au point que je ne pouvais plus penser et à peine respirer.

Je me moquais en cet instant de savoir ce que j'étais, qui j'étais et ce que j'avais fait. Je me laissai aller contre lui en ouvrant la bouche. Sa langue s'y enfonça dans un mouvement qui me laissa une idée très précise de ce qu'il pourrait faire entre mes jambes.

Ses doigts plongèrent et ressortirent lentement et brutalement, et toute mon existence se réduisit à cette sensation, à l'intérieur de mon corps se resserrant à chaque caresse profonde, à chaque coup de langue dans ma bouche qui était comme l'écho de ces caresses.

– Tu n'imagines même pas combien je…

Il s'interrompit et poussa un grondement.

– Feyre !

Entendre mon nom sur ses lèvres en fut trop pour moi. Le plaisir déferla, me submergea et quand je gémis, sa bouche couvrit la mienne comme pour avaler mon cri. Je frissonnais en le serrant étroitement en moi. Il jura, haletant, et sa main m'accompagna dans mes derniers spasmes, jusqu'au moment où je restai inerte et tremblante dans ses bras.

Rhys s'écarta pour me regarder droit dans les yeux.

– J'avais envie de le faire depuis que je t'ai sentie contre moi, à la Cour des Cauchemars. J'avais envie de te prendre là-bas devant tout le monde. Mais je voulais avant tout faire ça.

Et, tout en soutenant mon regard, il porta ses doigts à sa bouche et les suça.

J'avais envie de le dévorer. Je posai la main sur sa poitrine pour le rejeter sur le lit, mais il saisit mon poignet.

– Je veux être seul, loin de tous, quand tu le feras, Feyre, dit-il en semant des baisers sur mon visage et mon cou. Parce que, à ce moment-là, je rugirai assez fort pour abattre une montagne.

Je me liquéfiai de nouveau en entendant ces paroles et il rit doucement.

– Et quand c'est moi qui te lécherai, je veux que tu sois étendue sur une table comme un festin pour moi seul, acheva-t-il en me serrant contre lui. J'ai eu tout mon temps pour imaginer comment et où je te posséderai, murmura-t-il, et ses doigts descendirent de nouveau le long de mon ventre, mais s'arrêtèrent sous la ceinture de mon pantalon. Je n'ai pas l'intention de tout faire en une seule nuit ni dans une chambre où je ne peux même pas te prendre contre le mur.

Je frissonnai. Je sentais son membre encore rigide contre moi et j'aurais voulu l'avoir en moi.

– Dors, me dit-il.

Mais il aurait aussi bien pu m'ordonner de respirer sous l'eau.

Il recommença pourtant à caresser mon corps, mais cette fois-ci pour l'apaiser par de longues caresses le long de mon ventre, et je m'endormis plus vite que je l'aurais pensé.

Peut-être était-ce l’effet du vin, ou la détente après ce moment de plaisir, mais je ne fis pas le moindre cauchemar.

Chapitre 49

Je me réveillai au chaud, calme et reposée.

Et en sécurité.

La lumière du soleil brillait à travers le carreau sale de la fenêtre, illuminant l'aile rouge et or que j'avais devant les yeux et qui m'avait protégée du froid.

Les bras de Rhysand étaient noués autour de moi et sa respiration était profonde et régulière. Je savais qu'il était rare pour lui de pouvoir dormir aussi profondément et paisiblement.

Je me retournai doucement pour lui faire face sans le réveiller et ses bras se resserrèrent légèrement autour de moi comme pour me retenir.

Quand je posai ma tête contre son bras, je vis que ses yeux étaient grands ouverts. Nous nous regardâmes sous l'abri de son aile et je compris que je serais heureuse de rester ainsi jusqu'à la fin de mes jours.

– Pourquoi as-tu conclu ce marché avec moi ? demandai-je calmement. Pourquoi avoir exigé que je passe une semaine par mois avec toi ?

Son regard se durcit. Je n'osais m'avouer la réponse que j'espérais, mais ce n'était pas celle qu'il me donna.

– Pour faire une démonstration de force auprès d'Amarantha, afin de pousser Tamlin à bout et de te garder en vie sans passer pour faible, répondit-il.

– Oh…

– Tu sais qu'il n'est rien dont je ne sois capable pour mon peuple et pour ma famille, dit-il.

Je songeai que tout compte fait, je n'avais été qu'un pion dans son jeu.

Ses ailes se replièrent et je cillai sous la lumière blafarde.

– Tu veux prendre un bain ? demanda-t-il, et je me crispai au souvenir de la salle de bains crasseuse et puante de l'étage inférieur.

– Je préfère me laver dans un ruisseau, répondis-je en refoulant ma nausée.

Rhysand rit doucement et descendit du lit.

– Alors partons d'ici, déclara-t-il.

Je me demandai pendant un bref instant si j'avais rêvé ce qui était arrivé cette nuit. À la douleur légère et agréable entre mes cuisses, je savais bien que non, et pourtant…

Peut-être serait-il plus facile de feindre que rien n'était arrivé, car le contraire risquait d'être plus que je ne pourrais en supporter.

Nous restâmes presque toute la journée dans le ciel, loin de tout, dans la région où les steppes boisées s'élevaient vers les montagnes d'Illyrie. Nous échangeâmes à peine un mot.

J'atterris dans une clairière où je passai une nouvelle journée à exercer mon pouvoir, à faire surgir mes ailes, à me tamiser, à jongler avec le feu, la glace, l'eau. Puis je m'entraînai à maîtriser le vent et la brise qui traversaient les vallées et les champs de blé de la Cour du Jour avant de balayer les sommets enneigés des plus hautes montagnes.

À mesure que les heures passaient, je sentais qu'il avait envie de me parler. À chaque pause, je surprenais son regard sur moi, et je l'avais vu plusieurs fois ouvrir la bouche, puis se raviser.

La pluie tomba et il fit de plus en plus froid à l'arrivée de nuages. Nous devions rester dans les bois après le crépuscule et je me demandais quelles créatures y rôdaient.

Le soleil déclinait quand Rhys me prit dans ses bras et s'envola. Quand je ne sentis plus que le vent, la chaleur de son corps et le battement sonore de ses ailes puissantes, je me risquai à lui parler.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

– J'ai encore une histoire à te raconter.

J'attendis, mais il gardait le silence. Je posai la main sur sa joue, notre premier geste intime depuis le début de la journée. Sa peau était froide et, quand il me regarda, ses yeux me parurent éteints.

– Je ne t'abandonnerai pas quoi qu'il arrive, lui promis-je à mi-voix.

Son regard s'adoucit.

– Feyre…

Il rugit de douleur et se cabra.

Je perçus la douleur aveuglante par notre lien, sentis son corps frémir sous les pointes de dizaines de flèches décochées sous le couvert des arbres.

Et maintenant, nous tombions.

Rhys me serrait contre lui et sa magie tournoyait autour de nous comme un vent sombre pour nous tamiser… mais en vain. Car les flèches qui le transperçaient étaient en frêne. Le peu de magie dont il avait usé la veille avec Lucien leur avait sans doute permis de nous pister et de nous retrouver, même aussi loin…

De nouvelles flèches jaillirent autour de nous. Elles criblèrent ses ailes et se fichèrent dans ses jambes. Je crois que je hurlais, non de terreur, mais à la vue du sang et de la substance huileuse et verdâtre dont les pointes étaient

enduites. Des flèches en frêne empoisonnées…

Le vent sombre de son pouvoir s’abattit sur moi et je fus projetée dans le vide : il m’avait lancée hors de portée des flèches.

Rhys poussa un rugissement de rage qui fit trembler la forêt et les montagnes, effrayant les oiseaux qui s’envolèrent par vagues dans le ciel.

Je heurtai de plein fouet la cime des arbres, puis, étourdie de douleur, tombai à travers branches et feuilles dans une chute sans fin. Je lançai une vague d’air solidifié, comme je l’avais fait quand Tamlin avait laissé exploser sa fureur, et l’étalai comme un filet au-dessous de moi.

J’atterris contre une paroi invisible si solide que j’eus peur de m’être cassé le bras droit, mais ma chute s’arrêta net.

Dix mètres au-dessous de moi, le sol était presque indiscernable dans les ténèbres et je ne croyais pas ce filet capable de supporter longtemps le poids de mon corps.

Je m’avançai à quatre pattes vers le bord en m’efforçant de ne pas regarder en contrebas, puis bondis sur une grosse branche de pin à quelques mètres de moi. Je rampai jusqu’au tronc que j’agrippai, hors d’haleine, luttant contre la douleur.

Je tendis l’oreille, à l’affût d’un battement d’ailes de Rhys, d’un cri, de n’importe quoi… Mais rien.

Pas de trace des archers desquels il m’avait protégée en me lançant loin d’eux. Tremblante, je plantai mes ongles dans l’écorce.

Des flèches en frêne empoisonnées…

La forêt devenait de plus en plus obscure et les arbres n’étaient plus que des squelettes. Même les oiseaux se taisaient.

Je regardai l’œil tatoué sur ma paume et lui parlai par notre lien.

Où es-tu ? Dis-le-moi et je te rejoindrai.

Cette fois-ci, au lieu d’un mur noir, je ne trouvai qu’un vide sans fin à l’extrémité du lien.

Des créatures… des bêtes gigantesques déambulaient dans la forêt en faisant craquer feuilles et brindilles.

Rhysand !

Pas de réponse.

Le dernier rayon de lumière s’évanouit. Et notre lien restait silencieux. J’avais toujours perçu sa présence de l’autre côté de mon bouclier mental, et maintenant… tout avait disparu.

Un grondement sourd résonna au loin, comme si on frottait deux énormes rochers l’un contre l’autre.

Chaque poil de mon corps se hérissa. Nous ne restions jamais en forêt après le coucher du soleil. Je me forçai à respirer régulièrement pour recouvrer mon sang-froid et ajustai l’une de mes dernières flèches à mon arc.

Une créature svelte et sombre fila sur le sol devant moi et j’entendis le crissement de feuilles sous des pattes énormes aux griffes acérées comme des aiguilles. Des hurlements aigus et terrifiés s’élevèrent, ceux d’une bête qu’on

déchire. Ce n'était pas Rhys.

Je tremblais à nouveau et je voyais luire dans la pénombre la pointe de ma flèche qui tressautait en même temps que moi.

Où es-tu où es-tu où es-tu ?

Laisse-moi te rejoindre…

J'abaissai ma flèche, craignant de trahir ma présence par un reflet lumineux.

Les ténèbres étaient mes alliées. Elles me protégeraient peut-être…

C'était sous le coup de la colère que je m'étais tamisée… à deux reprises.

Rhys était blessé. Ils l'avaient blessé. Ils l'avaient pris pour cible, et maintenant…

Maintenant, ce n'était plus la fureur qui m'envahissait, mais quelque chose de plus profond, de glacé et de si féroce que l'acuité de mes perceptions en était décuplée.

Pour retrouver sa trace, pour le rejoindre là où je l'avais vu pour la dernière fois… je deviendrais ténèbres.

Soudain, j'entendis dans des fourrés tout proches un craquement suivi de grondements et de sifflements. Une seconde plus tard, je me muai en fumée et en lumière d'étoiles et me tamisai vers l'arbre d'en face.

J'étais la nuit. J'étais le vent.

Je me tamisai ainsi d'arbre en arbre à une telle allure que les bêtes qui rôdaient à terre pouvaient à peine percevoir ma présence. Si j'étais capable de faire apparaître des griffes et des ailes, je pouvais également modifier ma vision.

J'intimai calmement à mes yeux de s'adapter à la pénombre et ils s'élargirent, leur vision s'ajusta tandis que je me tamisais d'arbre en arbre, courais le long d'une branche, m'élançais…

Quand j'atterris sur la suivante, la forêt nocturne m'apparut comme en plein jour. Sans un regard pour les créatures qui grouillaient à terre, je me concentrai sur mes déplacements et rejoignis enfin l'endroit où nous avions été attaqués, sans jamais cesser de tirer sur le lien qui me reliait à Rhysand.

Une flèche était prise dans des branches loin au-dessus de moi. Je me tamisai dans sa direction. Quand je saisis la baguette en frêne, mon corps d'immortelle se rétracta à son contact et un grondement sourd fusa de mes lèvres.

J'ignorais combien de flèches Rhys avait reçues et de combien il m'avait protégée en m'abritant de son corps. Je rangeai la flèche dans mon carquois et poursuivis mon chemin. J'en repérai une autre sur le tapis d'aiguilles de pin du sous-bois.

Je me tamisai vers elle en laissant dans mon sillage des paillettes de givre scintillantes. Quand je la ramassai, j'en découvris deux autres à proximité. Je les recueillis toutes.

Un peu plus loin, sur la terre couverte de branches de pin brisées, je perçus enfin l'odeur de Rhys. Sur les arbres brillant de givre, je décelai des

éclaboussures de son sang. Le sol était jonché de flèches en frêne comme si on avait tendu une embuscade pour les décocher par centaines, trop rapidement pour qu'il puisse les esquiver. Et je me souvins qu'il avait été distrait toute la journée parce qu'il pensait à moi…

J'explorai le site en veillant à ne pas rester trop longtemps à terre, au milieu des bêtes qui risquaient de me flairer.

Les traces me révélaient que sa chute avait été brutale et qu'on l'avait traîné loin d'ici, et vite. On avait tenté de dissimuler les traînées de sang qui pouvaient mener à lui, mais malgré le silence de notre lien, je sentais son odeur partout.

Je repartis en chasse, une flèche en frêne ajustée à mon arc et les yeux rivés au sol pour remonter la piste. Deux douzaines d'archers au moins l'avaient emmené, mais ils avaient été encore plus nombreux à l'assaillir. Les autres s'étaient tamisés, laissant un petit nombre des leurs l'entraîner dans les montagnes.

Ils se déplaçaient vite et s'enfonçaient au cœur de la forêt, vers les géants endormis qu'étaient les montagnes d'Illyrie. Son sang avait coulé tout le long du trajet.

Il était donc encore en vie, mais si le sang de ses blessures ne coagulait pas… cela signifiait que les flèches en frêne faisaient leur œuvre.

J'avais abattu une sentinelle de Tamlin d'une seule de ces flèches adroitement lancée. Je préférais ne pas penser aux dégâts que pouvaient faire plusieurs dizaines d'entre elles. Le rugissement de douleur de Rhysand résonnait encore à mes oreilles.

Saisie d'une rage meurtrière, je me jurai que si Rhys était mort ou gravement blessé… Peu m'importerait qui lui avait fait cela et pourquoi : tous mourraient.

Certaines traces s'écartaient du groupe, probablement celles d'éclaireurs envoyés à la recherche d'un lieu où faire halte pour la nuit. Je ralentis afin de mieux les suivre. Le groupe s'était scindé en deux comme pour brouiller les pistes. L'odeur de Rhys partait dans les deux directions.

Ils avaient sans doute pris ses vêtements pour m'égarer car ils savaient que je partirais à sa recherche.

Je m'arrêtai à la cime d'un arbre surplombant l'endroit où le groupe s'était divisé et scrutai le sol. L'un des groupes s'enfonçait dans les montagnes tandis que l'autre les longeait.

Les montagnes étaient en territoire illyrien où ils risquaient d'être repérés par des sentinelles en patrouille. Ils avaient dû supposer que je ne les croirais pas assez stupides pour partir dans cette direction et que je m'attendrais à ce qu'ils restent dans la forêt, qui n'était pas surveillée.

Je soupesai les possibilités qui s'offraient à moi en humant les deux pistes.

Ils n'avaient pas prévu qu'une autre odeur plus ténue persisterait sur l'un des chemins, mêlée à celle de Rhys. Je savais qu'il était encore imprégné de

mes effluves puisqu'il n'avait pas pris de bain ce matin. Je me tamisai donc vers la piste qui s'enfonçait dans la montagne en suivant son odeur et la mienne.

Je m'arrêtai court quand j'aperçus une étroite grotte au pied d'une montagne et la lueur qui filtrait de son ouverture.

J'entendis le claquement d'un fouet.

Le vide se fit soudain en moi. Un autre claquement résonna, suivi d'un troisième.

Je passai mon arc à mon épaule, tirai de mon carquois une seconde flèche en frêne et la liai à la première afin d'avoir une pointe à chaque extrémité. Je répétai la manœuvre avec deux autres flèches. Je regardai les deux poignards improvisés que j'avais en main, et quand le fouet claqua de nouveau je me tamisai dans la grotte.

Ils l'avaient certainement choisie pour son entrée étroite suivie d'un large couloir décrivant une courbe, à l'intérieur de laquelle ils avaient établi leur camp pour mieux se dissimuler.

Les éclaireurs postés devant l'entrée, deux Grands Fae en cuirasses sans insigne que je n'avais encore jamais vus, ne me virent pas passer devant eux.

Deux autres éclaireurs montaient la garde à l'intérieur. Je filai devant eux et disparus avant qu'ils n'aient eu le temps de me repérer. Après la courbe, la lumière qui éclairait la cavité brûla mes yeux d'animal nocturne. J'ajustai ma vision tout en me tamisant au bout du couloir.

À la vue des quatre autres gardes, du minuscule feu qu'ils avaient allumé et de ce qu'ils lui avaient déjà fait subir, je tirai sur notre lien. Mais je dus réprimer mes sanglots quand je n'y trouvai rien d'autre qu'un mur noir. Et le silence.

Ils l'avaient lié les bras tendus entre les deux parois opposées de la grotte avec d'étranges chaînes en pierre bleuâtre. Son corps était affaissé, son dos n'était plus qu'une viande sanglante, et ses ailes…

Ils y avaient laissé les flèches dont elles étaient transpercées. J'en comptai sept.

Il me tournait le dos et seul le sang ruisselant sur son corps me révélait qu'il vivait encore.

Cette vision me poussa hors de mes retranchements.

Je me tamisai vers les deux gardes qui tenaient les fouets. Les autres hurlèrent quand je plantai mes poignards dans leurs gorges, profondément et férocement comme je l'avais fait tant de fois à la chasse. Ils s'effondrèrent, inertes. Avant que les autres puissent se jeter sur moi, je me tamisai vers les plus proches.

Leur sang jaillit.

Je me tamisais et frappais sans répit.

Ses ailes, qu'avaient-ils fait à ses magnifiques ailes ?

Les sentinelles postées devant l'entrée accoururent. Elles furent les dernières à mourir.

La sensation de leur sang sur mes mains était toute différente de celle que j'avais éprouvée Sous la Montagne. Celle-ci, je la savourais. Sang pour sang, pour chaque goutte du sien qu'ils avaient versée.

Quand l'écho de leurs derniers cris fut éteint, le silence retomba dans la grotte. Je me tamisai devant Rhys et pris son visage entre mes mains. Il était pâle… bien trop pâle. Mais ses yeux s'entrouvrirent et il poussa un grognement.

Sans un mot, je saisis les chaînes qui le retenaient. Elles avaient la texture de la glace… Elles ne paraissaient pas de ce monde. Ravalant mon malaise à leur contact et luttant contre l'épuisement qui me terrassait, je détachai l'un de ses bras.

Ses genoux heurtèrent si brutalement le sol que je tressaillis, mais je me hâtai de détacher l'autre bras. Du sang ruisselait sur son dos et sur sa poitrine, s'amassait dans les creux entre ses muscles.

– Rhys, soufflai-je.

Je faillis tomber à genoux car je percevais très faiblement sa présence derrière ses défenses mentales, comme si la douleur et l'épuisement avaient réduit son bouclier à la minceur d'une simple fenêtre. Ses ailes mutilées étaient déployées et si tendues que je ne pus réprimer une grimace à leur vue.

– Rhys… nous devons nous tamiser pour rentrer, lui dis-je.

Il rouvrit les yeux.

– … Peux pas, articula-t-il.

Quel poison s'était infiltré dans ses ailes, annihilant sa magie et ses forces ?

Nous ne pouvions nous attarder ici, à proximité de l'autre groupe de soldats resté en forêt.

– Tiens bon, lui dis-je.

Je saisis sa main et nous devînmes nuit et fumée.

Le tamisage fut épuisant, comme si tout son poids et tout son pouvoir pesaient sur mes épaules. J'eus l'impression de patauger dans la boue, mais je me concentrai sur la forêt, sur une grotte voilée de mousse que j'avais repérée sur la piste qui m'avait menée à lui. Quand j'avais jeté un coup d'œil dans l'entrée, je n'avais vu qu'un tapis de feuilles sèches. C'était toujours un refuge, même s'il était un peu humide. C'était toujours mieux que de rester dehors.

Le trajet fut une épreuve, mais je serrais fermement sa main, terrifiée à l'idée de le lâcher.

Quand nous arrivâmes enfin dans cette grotte, il poussa un grognement de douleur en heurtant la pierre humide et froide du sol.

– Rhys, l'implorai-je.

Je trébuchai dans l'obscurité impénétrable, car je ne voulais pas prendre le risque d'allumer un feu à cause des créatures rôdant dans les parages…

Mais il était glacé et il saignait toujours.

J'ajustai ma vision à la pénombre et ma gorge se serra à la vue de ses

blessures : du sang coulait encore des lacérations de son dos, et ses ailes…

– Il faut que je retire ces flèches.

Il répondit par un nouveau grognement.

– Ça va faire mal, l'avertis-je.

Les dents serrées, j'examinai la position des flèches plantées dans la magnifique membrane. Je devrais les briser en deux afin de retirer séparément leurs extrémités… Non, pas les briser, mais les scier doucement et avec soin pour éviter que des échardes ou des pointes ne le blessent davantage. Qui sait les dégâts que pourrait causer un éclat de frêne ?

– Vas-y, fit-il d'une voix rauque.

Ils avaient ôté les flèches de ses jambes pour une raison qui m'échappait, et le sang de ces blessures avait pu coaguler.

Les yeux fixés sur l'une des flèches, je dégainai le poignard fixé à ma cuisse. J'examinai l'entrée de la blessure et saisis doucement le manche en frêne. Rhys expira entre ses dents serrées et je m'interrompis.

– Vas-y, répéta-t-il, les poings si serrés que ses jointures étaient livides.

Je posai le tranchant de la lame de mon poignard sur la flèche et commençai à la scier aussi doucement que je le pouvais. Les muscles de son dos ondulaient et se contractaient et sa respiration était saccadée et irrégulière. J'étais trop lente…

Mais si j'accélérais, je risquais de lui faire encore plus mal et d'endommager ses ailes si sensibles.

– Sais-tu qu'un été, quand j'avais dix-sept ans, Elain m'avait acheté de la peinture ? Il nous restait un peu d'argent. Elle n'en avait pas assez pour toute une palette de couleurs, mais elle m'a offert du rouge, du bleu et du jaune. Je les ai utilisées jusqu'à la dernière goutte et je les ai fait durer le plus longtemps possible pour décorer notre chaumière.

Il respirait péniblement. Je finis de scier la flèche et, sans le lui dire, retirai la pointe aussi doucement que possible de la plaie.

Il jura et son corps se crispa. Le sang jaillit de la blessure, puis cessa de couler.

Je réprimai un soupir de soulagement avant de m'attaquer à la flèche suivante.

– J'ai peint sur la table, les toilettes, les montants de la porte… Dans notre chambre, nous avions une vieille commode noire avec un tiroir pour chacune. Nous n'avions pas beaucoup de vêtements.

J'en eus fini plus vite avec la deuxième flèche et il serra les dents pendant que je l'ôtais. Le sang coula, puis coagula. Je commençai à scier la troisième.

– J'ai peint des fleurs sur le tiroir d'Elain. Des roses, des bégonias et des iris. Et pour Nesta…

La flèche tomba et j'ôtai l'autre extrémité. Je regardai le sang couler, puis coaguler. Rhys abaissa lentement son aile vers le sol en tremblant de tout son corps.

– Pour Nesta, repris-je en passant à l'autre aile, j'ai peint des flammes

parce qu'elle était toujours furieuse et ardente. Je suis sûre qu'elle pourrait bien s'entendre avec Amren. Et je pense que Nesta aimerait Velaris malgré elle. Elain aussi, je crois, mais elle se cramponnerait à Azriel pour avoir la paix et un peu de tranquillité.

Je souris à cette idée, en songeant au couple magnifique qu'ils feraient, si seulement le guerrier renonçait à se consumer pour Mor. Mais il l'aimerait probablement jusqu'à son dernier souffle.

J'ôtai la quatrième flèche et passai à la cinquième.

– Et qu'as-tu peint pour toi ? demanda Rhys d'une voix rauque, les yeux baissés.

Je retirai la cinquième flèche et commençai à scier la sixième.

– J'ai peint la nuit. J'ai peint des étoiles, la lune, des nuages et un ciel noir et infini. Je n'ai jamais su pourquoi, poursuivis-je après avoir ôté la sixième flèche et en m'attaquant à la septième. Je sortais rarement de nuit car j'étais si fatiguée après la chasse que je voulais seulement dormir.

Je retirai la dernière flèche.

– Mais je me demande, continuai-je, si une part de moi-même savait ce qui m'attendait. Si j'étais consciente que je ne serais jamais quelqu'un de docile ni d'exalté, mais plutôt quelqu'un de calme et d'endurant, et que j'aurais autant de facettes que la nuit. Que j'aurais de la beauté pour ceux qui savent regarder. Et que si certains préféraient l'ignorer ou avaient peur de moi, je m'en moquerais.. Je me demande si, malgré mon désespoir et mes désillusions, j'ai jamais été vraiment seule. Je me demande si je ne cherchais pas déjà ce pays… et toi et tes amis.

Le sang cessa de couler et Rhys abaissa son autre aile vers le sol. Le sang des blessures de son dos coagulait. Je m'agenouillai auprès de lui et il releva la tête. Ses yeux étaient ternis de douleur et ses lèvres exsangues.

– Tu m'as sauvé, chuchota-t-il.

– Tu me diras plus tard qui ils étaient, si tu préfères.

– C'était une embuscade, répondit-il en examinant mon visage comme pour s'assurer que j'allais bien. Des soldats d'Hybern avec des chaînes antiques que le roi lui-même leur a données pour me neutraliser. Ils ont dû retrouver ma piste par la magie dont j'ai usé hier… Je suis désolé, bredouilla-t-il.

Je repoussai ses cheveux de son front. Je comprenais pourquoi je n'avais pas pu communiquer avec lui par notre lien.

– Repose-toi.

Mais quand je voulus m'écarter pour prendre la couverture de mon paquetage, il saisit mon poignet pour me retenir. Ses paupières s'abaissaient. Il perdait conscience bien trop vite et trop brutalement.

– Moi aussi, je t'ai cherchée, murmura-t-il avant de s'évanouir.

Chapitre 50

Je me couchai à côté de lui pour lui apporter toute la chaleur que je pouvais lui offrir et surveillai l'entrée de la grotte jusqu'au jour. Les bêtes de la forêt passaient devant en un défilé incessant et leurs grognements et leurs sifflements ne cessèrent qu'au petit matin.

Quand la pâle lumière de l'aube colora les parois de pierre, Rhys était toujours inconscient. Sa peau était moite. J'examinai ses blessures et vis qu'une substance huileuse en suintait. Je posai la main sur son front et jurai car il était brûlant.

Le poison des flèches avait envahi son corps.

Nous étions si loin du camp illyrien que mes pouvoirs déjà affaiblis par l'expédition de cette nuit ne nous seraient pas d'un grand secours. Mais si nos ennemis avaient usé de ces chaînes pour neutraliser son pouvoir et des flèches en frêne pour l'abattre, alors ce poison…

Une heure passa. Son état ne s'améliorait pas. Sa peau dorée était de plus en plus pâle, et sa respiration difficile.

– Rhys…, appelai-je doucement.

Il ne remuait pas. J'essayai de le secouer. S'il pouvait me donner le nom du poison, j'irais chercher un antidote… mais il ne se réveillait pas.

Vers midi, l'affolement s'empara de moi.

Je ne connaissais rien aux poisons ni aux remèdes. Et nous étions si loin de tout… Cassian pourrait-il nous retrouver à temps ? Mor se tamiserait-elle jusqu'ici ? J'essayai à nouveau de réveiller Rhys.

Le poison l'avait plongé dans un sommeil profond. Je ne pouvais plus me permettre d'attendre des secours. Je ne pouvais pas risquer sa vie.

Je l'enveloppai donc dans toutes les épaisseurs de tissu que je pus trouver, l'embrassai sur le front et m'éloignai en emportant mon manteau.

Nous n'étions qu'à quelques centaines de mètres de l'endroit où j'avais traqué nos ennemis la nuit précédente. Quand je resurgis de la grotte, j'essayai de ne pas regarder les empreintes des bêtes qui étaient passées par là. Ces empreintes étaient énormes et terrifiantes.

Mais ce que je devais chasser maintenant était sûrement pire.

Nous étions près d'une rivière. Je posai à quelques pas d'elle mon piège, un collet que j'avais fabriqué, en maîtrisant le tremblement de mes mains.

Je plaçai mon manteau au centre de ce collet, et j'attendis.

Une heure, puis deux…

J'étais sur le point de négocier avec le Chaudron et avec la Mère quand un silence insidieux qui m'était familier envahit le bois et déferla sur moi. Les oiseaux cessèrent de chanter et le vent cessa de gémir dans les pins.

Un craquement retentit, suivi d'un cri perçant qui résonna dans mes oreilles. J'ajustai alors une flèche à mon arc et allai retrouver le suriel.

Il était aussi repoussant que dans mon souvenir.

Sa robe en loques dissimulait à peine un corps qui semblait fait non de chair, mais d'os abîmés. Sa bouche sans lèvres se fermait sur des dents trop grandes et ses doigts longs et décharnés cliquetaient les uns contre les autres tandis qu'il soupesait le manteau avec lequel je l'avais appâté.

– Feyre Rompt-le-Sort, dit-il en se tournant vers moi, de sa voix qui semblait en contenir une multitude d'autres.

J'abaissai mon arc.

– J'ai besoin de vous, déclarai-je.

Le temps me manquait et je sentais par notre lien que je devais me hâter.

– Que de changements fascinants une seule année a apportés en vous… et dans le monde, commenta le suriel.

Un an… Oui, un an avait passé depuis que j'avais franchi le mur pour la première fois.

– J'ai des questions à vous poser, repris-je.

Il sourit, découvrant chacune de ses dents tachées et noirâtres.

– De quel poison a-t-on enduit ces flèches ? demandai-je.

– Du sang-venin.

Je n'en avais jamais entendu parler.

– Où puis-je trouver son antidote ?

– Dans la forêt.

– Soyez plus précis. Quel est le remède ?

– Votre sang. Donnez-lui votre sang, Rompt-le-Sort. Il est chargé du pouvoir guérisseur du Grand Seigneur de l'Aube. Cela devrait l'immuniser contre le sang-venin.

– Quelle quantité ?

– Quelques gorgées suffiront. Je vous ai aidée auparavant et je viens de le faire à nouveau, Rompt-le-Sort. Maintenant, libérez-moi avant que je ne perde patience.

J'ajustai une flèche en frêne à mon arc en frémissant à la vue du poison luisant sur sa pointe.

– Merci pour votre aide, dis-je au suriel tout en me préparant à m'envoler

au cas où il me chargerait.

Les dents tachées du suriel cliquetèrent.

– Si vous voulez que celui qui vous est destiné guérisse plus vite, donnez-lui à manger une herbe aux fleurs roses qui pousse au bord de la rivière, fit-il.

Je décochai la flèche pour trancher la corde du collet alors qu'il prononçait ces mots. J'en saisis le sens quand la corde rompit.

Celui qui vous est destiné…

– Qu'avez-vous dit ?

Le suriel se redressa, me dominant de toute sa hauteur. Il m'adressa un sourire qui découvrait toutes ses vilaines dents.

– Vous ne le saviez donc pas ?

– Dites-le-moi, articulai-je entre mes dents serrées.

– Le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit vous est destiné.

Je regardai le suriel avec stupeur.

– Voilà qui est intéressant, commenta-t-il.

Destiné… Rhysand m'était destiné.

Il n'était ni mon amant ni mon époux, mais bien davantage. Le lien qui nous unissait était si profond, si définitif qu'il était considéré comme rare, précieux et placé plus haut que tout autre.

Je me souvins de ce que Rhys m'avait dit à propos de moi et de Tamlin.

J'étais jaloux et furieux…

Elle est à moi.

– Est-ce qu'il le sait ? demandai-je, comme hébétée.

– Oui, répondit le suriel, qui avait saisi mon manteau.

– Depuis longtemps ?

– Oui. Depuis…

– Non, il me le dira lui-même… Je veux l'apprendre de sa bouche.

Le suriel m'observa en penchant la tête de côté.

– Vous ressentez trop d'émotions à la fois, et trop vite. Je ne peux pas les déchiffrer, déclara-t-il.

– Comment est-ce possible ? demandai-je.

Rhys et moi étions destinés l'un à l'autre. C'était une relation d'égal à égal, une adéquation parfaite.

– C'est le Grand Seigneur le plus puissant qui ait foulé la terre. Et vous, vous êtes… neuve. Vous êtes constituée des essences des sept Grands Seigneurs. Vous êtes unique. N'êtes-vous pas semblables à cet égard, lui et vous ? N'êtes-vous pas complémentaires ?

Rhys m'était destiné… Et il le savait.

Je regardai par-delà la rivière comme si je pouvais voir jusqu'à la grotte dans laquelle Rhysand dormait.

Quand je me retournai vers le suriel, il avait disparu.

Je repérai l’herbe aux fleurs roses et en arrachai plusieurs poignées avant de retourner à la grotte.

À mon soulagement, j’y trouvai Rhys à demi éveillé et les vêtements dans lesquels je l’avais enroulé éparpillés sur ma couverture. Il m’adressa un sourire crispé.

Je jetai les herbes devant lui, souillant de terre sa poitrine nue.

– Mâche ça, ordonnai-je.

Il me regarda d’un œil éteint.

Mon âme sœur…

Mais il obéit, commença à mastiquer les fleurs et fit la grimace en les avalant.

J’arrachai ma veste, remontai la manche de ma tunique et m’approchai de lui.

Il savait tout mais ne m’en avait rien dit.

Et les autres ? Savaient-ils également ? Ou l’avaient-ils deviné ?

Il m’avait promis de ne jamais me mentir ni de rien me dissimuler, mais cette révélation cruciale dans mon existence d’immortelle…

J’entaillai mon avant-bras avec la lame de mon poignard et mis un genou en terre devant lui. Je ne sentais pas la moindre douleur.

– Bois ça maintenant.

Rhys haussa les sourcils, mais je ne lui laissai pas le loisir de protester : je l’empoignai par les cheveux et appliquai mon avant-bras sur sa bouche.

Au contact du sang sur ses lèvres, il marqua un temps d’arrêt, puis ouvrit la bouche plus grande et sa langue caressa mon bras tandis qu’il buvait. Une gorgée, deux, trois…

Je dégageai mon bras dont la plaie se refermait déjà et rabaissai ma manche.

– Maintenant, c’est moi et moi seule qui vais poser les questions, déclarai-je.

Il leva les yeux vers moi, les lèvres luisantes de mon sang, le visage marqué par la souffrance et l’épuisement.

Une partie de moi me haïssait de lui parler ainsi alors qu’il était blessé, mais je m’en moquais.

– Contente-toi de me répondre, poursuivis-je.

Il acquiesça avec un regard las en portant une nouvelle poignée de fleurs à sa bouche. Je toisai le guerrier à demi illyrien qui était mon âme sœur.

– Depuis combien de temps sais-tu que tu m’es destiné ?

Il se figea et j’eus l’impression que tout l’univers se figeait avec lui.

– Feyre…

– Depuis combien de temps le sais-tu ?

– Tu… Tu as piégé le suriel ?

– J’ai dit : c’est moi qui pose les questions.

Pendant un bref instant, je crus lire de l’affolement sur son visage. Il se remit à mâcher les fleurs comme s’il voulait recouvrer toute son énergie pour

m'affronter. Ses joues reprenaient déjà des couleurs.

– Je m'en doutais depuis un moment, répondit-il après avoir dégluti. J'en ai été certain quand Amarantha t'a tuée. Et quand, au lendemain de sa mort, nous nous sommes retrouvés sur le balcon, j'ai senti ce lien s'établir entre toi et moi. Je crois que ta résurrection a… renforcé sa présence, son odeur. Sa force m'a saisi à ce moment-là.

Je me souvenais qu'il avait reculé, comme frappé de stupeur, terrifié même, avant de disparaître. Cela remontait à plus de six mois.

– Quand comptais-tu me l'apprendre ? demandai-je en sentant la fureur m'envahir.

– Feyre…

– Quand comptais-tu me l'apprendre ?

– Je ne sais pas… je voulais te le dire hier… ou quand tu aurais compris que nos relations ne se réduisaient pas à un marché. J'espérais que tu t'en rendrais compte après la nuit que nous avons passée ensemble et…

– Est-ce que les autres le savent ?

– Amren et Mor, oui. Azriel et Cassian le soupçonnent.

Mon visage devint brûlant à cette idée.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Tu l'aimais et tu allais l'épouser. Et tu avais tellement souffert qu'il me paraissait injuste de te le révéler.

– J'avais le droit de le savoir.

– Cette nuit à l'auberge, tu m'as dit que tu voulais te divertir, que tu ne voulais rien de sérieux… Surtout pas avec moi, vu le gâchis de mon existence.

Je compris alors combien les paroles que je lui avais lancées après la soirée à la Cour des Cauchemars l'avaient hanté.

– Mais tu avais promis de ne rien me dissimuler et de ne pas jouer avec moi. Tu l'avais promis !

Je sentais mon cœur se serrer, comme si une part de moi-même que je croyais morte depuis longtemps saignait.

– Je sais, répondit Rhys, dont le visage avait repris ses couleurs. Tu crois vraiment que je ne voulais pas te le révéler ? Que cela me plaisait de t'entendre dire que tu voulais de moi seulement pour t'amuser et te détendre ? Ces ordures m'ont blessé parce que je ne pouvais plus penser à rien d'autre, parce que je me demandais si je devais tout t'avouer ou simplement me contenter de ce que tu voulais bien me donner. Et si je devais te laisser partir plutôt que de te condamner à passer le reste de ta vie traquée par des assassins et d'autres Grands Seigneurs, simplement parce que tu serais mon âme sœur !

– Ça ne m'intéresse pas. Je ne veux pas t'entendre m'expliquer que tu crois savoir mieux que moi ce qu'il fallait faire et que j'aurais été incapable de faire face…

– Je n'ai jamais pensé ça…

– Tu m'as laissée dans l'ignorance alors que tes amis savaient tout, alors que vous décidiez tous à ma place de ce qui était bon pour moi…

– Feyre…

– Ramène-moi au camp. Tout de suite.

Il respirait comme s'il allait suffoquer.

– Je t'en prie…, implora-t-il.

Mais je saisis sa main.

– Ramène-moi tout de suite.

Je vis la douleur et le chagrin dans son regard, mais je m'en moquais bien alors qu'une part de moi-même se brisait. À la souffrance que j'éprouvais, je compris que si j'avais pu guérir au cours de ces derniers mois, c'était grâce à lui – et c'était pourquoi je souffrais tant.

Rhys lut tout cela et sans doute davantage sur mon visage. Le sien n'exprimait plus que de l'angoisse quand, rassemblant toutes ses forces et grognant de douleur, il nous ramena au camp.

Chapitre 51

Nous avions atterri dans la boue glacée au milieu de la cour de la petite maison en pierre.

Rhys voulait sûrement nous tamiser à l'intérieur, mais ses pouvoirs l'avaient abandonné.

Je vis par la fenêtre Cassian et Mor en train de prendre leur petit déjeuner. Ils nous regardèrent avec stupeur, puis se levèrent et se précipitèrent au-dehors.

– Feyre, grogna Rhys.

Il essayait de se relever en s'appuyant sur ses bras, mais il était trop affaibli. Je le laissai dans la boue et me ruai vers la maison.

La porte s'ouvrit brutalement et Cassian et Mor accoururent. Me trouvant intacte, Cassian s'élança vers Rhys qui essayait toujours de se relever, mais Mor remarqua mon visage froid et dur.

Je m'approchai d'elle.

– Je veux que tu m'emmènes loin d'ici. Tout de suite.

J'avais besoin de m'éloigner, de réfléchir, j'avais besoin d'espace et de tranquillité.

Mor regarda Rhys, puis moi, en se mordant la lèvre.

– S'il te plaît, repris-je, et ma voix se brisa.

Rhys gémit mon nom derrière moi.

Mor me dévisagea encore un instant puis saisit ma main.

Et nous disparûmes dans le vent.

Éblouie par la lumière, je bus des yeux le paysage de montagnes et de neige étincelante sous le soleil de midi, si pure à côté de la boue dont j'étais couverte.

Nous étions à une altitude élevée. À une centaine de mètres de nous, une cabane en rondins sombre et solitaire se dressait entre deux pitons rocheux.

– Cette cabane est protégée : personne ne peut s'y tamiser ni même s'approcher d'elle sans la permission de notre famille, expliqua Mor.

Elle se dirigea vers la cabane dans un crissement de neige. Sans le vent, il faisait assez doux pour se souvenir que le printemps était de retour, mais il

devait faire un froid glacial à la tombée de la nuit.

Je suivis Mor et sentis comme un éclair passer sur ma peau.

– Tu es autorisée à entrer, m'annonça-t-elle.

– Parce que je suis son âme sœur ?

– Tu l'as deviné ou c'est lui qui te l'a dit ? demanda Mor en avançant dans la neige qui nous arrivait aux genoux.

– C'est le suriel qui me l'a révélé. Je l'ai pris au piège parce que je cherchais un remède pour Rhys.

Mor poussa un juron.

– Et… il va bien ?

– Il survivra, déclarai-je simplement.

Elle ne posa pas d'autres questions et je ne me sentais pas d'humeur assez généreuse pour la renseigner plus en détail. Nous parvînmes à la porte de la cabane, qu'elle déverrouilla d'un geste.

Nous étions sur le seuil d'une pièce toute simple aux murs lambrissés avec une cuisine à droite, une salle à manger au canapé couvert de fourrure à gauche ; il y avait au fond un étroit couloir menant à deux chambres attenantes à une salle de bains, et rien d'autre.

– On nous envoyait ici pour « réfléchir » quand nous étions plus jeunes. Rhys m'apportait des livres et de l'alcool, me confia Mor.

Je me crispai en entendant son nom.

– Ce sera parfait, dis-je sur un ton léger.

Mor agita la main et un feu jaillit dans la cheminée. Sa chaleur se répandit dans la pièce. De la nourriture apparut sur le plan de travail de la cuisine.

– Pas besoin de bois pour le feu, dit Mor. Il brûlera jusqu'à ton départ.

Elle haussa un sourcil comme pour me demander quand je comptais quitter la cabane. Je détournai les yeux.

– S'il te plaît, ne lui dis pas où je suis, murmurai-je.

– Il essaiera de te retrouver.

– Alors dis-lui que je ne veux pas être retrouvée… pour l'instant.

Mor se mordit la lèvre.

– Je sais que ça ne me regarde pas…, commença-t-elle.

– Alors ne dis rien, coupai-je.

– Il voulait tout te révéler, insista-t-elle, et ça le rongeait de se taire, mais… je ne l'ai jamais vu aussi heureux qu'avec toi. Et je crois que ça n'a rien à voir avec le fait que tu es son âme sœur.

– Ça m'est égal. Merci de m'avoir amenée ici, ajoutai-je, ce qui était une manière polie de la congédier.

Elle se tut mais je sentais qu'elle brûlait d'en dire davantage.

Elle inclina la tête.

– Je repasserai dans trois jours, dit-elle. Il y a des vêtements dans la chambre et de l'eau chaude à volonté. Cette maison pourvoira à tous tes besoins. Il te suffira de faire un souhait ou de donner un ordre pour obtenir

satisfaction.

Je voulais seulement le calme et la solitude, mais un bain chaud me paraissait un bon départ.

Mor sortit sans me laisser le temps de répondre.

Seule, à des kilomètres de toute civilisation, je restai immobile dans la cabane silencieuse, les yeux dans le vide.

Troisième partie

Le palais des brumes

Chapitre 52

Il y avait une cuve profonde creusée à même le sol de la salle de bains et assez large pour accueillir des ailes d'Illyrien. Je la remplis d'eau très chaude puis me plongeai dedans en sifflant entre mes dents et en grimaçant.

Après être restée trois jours sans faire ma toilette, je faillis pleurer en me sentant propre et réchauffée.

Quand j'eus fini de me laver, je restai assise dans l'eau à regarder la vapeur monter au milieu des bougies.

Mon âme sœur…

Ce mot me fit sortir du bain plus tôt que je ne l'aurais voulu et me poursuivit pendant que je passais les vêtements trouvés dans la commode de la chambre : des collants noirs, un grand pull crème qui me descendait à mi-cuisse et d'épaisses chaussettes. Mon estomac gargouilla et je me rappelai que je n'avais pas mangé depuis la veille parce que…

Parce qu'il avait été blessé et que j'avais presque perdu la tête quand on l'avait arraché à moi en l'abattant comme un oiseau en plein vol.

J'avais réagi d'instinct, mue par un réflexe qui me dictait de le protéger, un réflexe profondément enraciné en moi.

Je découvris sur le plan de travail en bois de la cuisine un pot rempli de soupe que Mor avait dû faire apparaître. Je la versai dans un pot en fer pour la réchauffer. Un pain frais et croustillant était posé à côté du fourneau et j'en dévorai la moitié en attendant que la soupe soit prête.

Il s'en doutait avant même que je nous aie libérés d'Amarantha…

Et mon mariage… l'avait-il interrompu pour m'épargner une erreur fatale ou parce que j'étais son âme sœur et qu'il jugeait inacceptable de me laisser épouser quelqu'un d'autre ?

Je dînai dans un silence troublé seulement par le crépitement du feu dans l'âtre.

Et sous les pensées qui m'agitaient, je percevais un soulagement sans nom.

Ma relation avec Tamlin était vouée à l'échec dès le début et je l'avais quitté uniquement pour retrouver celui qui m'était destiné.

S'il me fallait un argument pour nous épargner tout embarras et nous préserver des rumeurs, c'était le seul valable : j'avais trouvé mon âme sœur.

Je n'étais ni une menteuse, ni une traîtresse, ni une traînée.

Mais Rhys avait su avant moi ce que je représentais pour lui. Il l'avait su alors que j'avais partagé le lit de Tamlin, des mois durant, mais il n'en avait rien laissé paraître. Peut-être parce qu'il s'en moquait. Peut-être parce qu'il refusait ce lien et avait choisi de l'ignorer.

Dans ce cas, je ne lui devais rien et je n'avais aucune raison de me sentir coupable.

Mais que serait-il arrivé si j'avais appris que Rhys m'était destiné alors que j'aimais Tamlin ?

Cela n'excusait en rien que Rhys me l'ait dissimulé alors que pendant des semaines je m'étais sentie coupable de le désirer tant, mais… je pouvais le comprendre.

Je lavai la vaisselle et allai me coucher dans l'une des chambres.

J'avais passé la nuit précédente lovée contre lui, à surveiller sa respiration pour être sûre qu'il survivrait, et celle d'avant dans ses bras. Et maintenant… s'il faisait chaud dans le chalet, les draps étaient froids et le lit trop large pour moi seule.

À travers l'étroite fenêtre, le paysage balayé par des rafales de neige brillait d'un éclat bleuté sous la lune. Le vent n'était plus qu'un long gémissement lugubre.

Je me demandai si Mor lui avait dit où j'étais et s'il viendrait me retrouver.

Mon âme sœur…

Le scintillement du soleil sur la neige me réveilla. Je cillai, éblouie, en me maudissant de ne pas avoir fermé les rideaux la veille. Il me fallut un instant pour me rappeler où j'étais, pourquoi je me trouvais dans ce chalet isolé, perdu au milieu des montagnes de… je ne savais où.

Rhys m'avait parlé d'un lieu de retraite que Mor et Amren avaient réduit en cendres lors d'un combat. Je me demandai si c'était ce chalet et s'il avait été reconstruit ensuite. Tout y était confortable, usé mais en bon état.

Mor et Amren savaient…

J'ignorais si je leur en voulais de ne m'avoir rien dit.

Je refis mon lit, préparai un petit déjeuner, puis restai immobile au milieu de la pièce principale.

Je m'étais enfuie exactement comme Rhys s'y était attendu, après lui avoir dit que n'importe quel individu doué d'un minimum de bon sens ne pourrait que le fuir. Comme une lâche, je l'avais abandonné blessé dans la boue froide.

Et je l'avais fait le lendemain du jour où je lui avais déclaré que je ne l'abandonnerais jamais.

J'avais exigé de la franchise et, à la première difficulté, je ne lui avais même pas laissé la possibilité de me parler franchement.

J'avais refusé de le voir tel qu'il était. Peut-être avais-je tout simplement refusé de voir ce qui était juste devant mon nez.

J'étais partie et peut-être… peut-être avais-je eu tort de le faire.

L'ennui me terrassa en milieu de journée.

Un ennui absolu et sans merci alors qu'emprisonnée dans le chalet, j'écoutais le ruissellement de la neige qui fondait dans la tiédeur du printemps et gouttait du toit.

L'ennui me rendit curieuse. Après avoir regardé ce que contenaient les commodes et les armoires des deux chambres (vêtements, rubans, couteaux et armes entassées comme si on les avait jetées puis oubliées là), les placards de la cuisine (aliments, bocaux, casseroles et un livre de recettes tout taché), et de la salle à manger (couvertures, livres et encore des armes cachées un peu partout), je fouillai dans le débarras.

Loin de l'idée que je me faisais de la retraite d'un Grand Seigneur, ce chalet était avant tout un lieu de détente. Peut-être le seul où un Grand Seigneur et ses semblables pouvaient venir se reposer, s'entasser dans des lits et sur des canapés et n'être plus qu'eux-mêmes, cuisiner, chasser, faire le ménage à tour de rôle…

Comme une famille.

Comme celle que je n'avais jamais eue ni osé espérer avoir. J'y avais renoncé quand je m'étais habituée au confort et à l'étiquette de la vie de château, quand j'étais devenue un symbole pour un peuple durement éprouvé et la marionnette d'une Grande Prêtresse.

Quand j'ouvris la porte du débarras, une bouffée d'air froid me frappa au visage, mais des bougies s'allumèrent en crachotant sous l'action de la magie qui rendait ce lieu hospitalier. Des étagères sans le moindre grain de poussière (sans doute là encore sous l'effet de la magie) étaient chargées de victuailles, de livres, d'équipements sportifs, de sacs, de cordes et, ô surprise, d'armes. Alors que je parcourais du regard ces vestiges d'aventures passées et à venir, je faillis manquer ce qui aurait pourtant dû me sauter aux yeux…

Une demi-douzaine de boîtes de peinture.

Ainsi que du papier, quelques toiles et des pinceaux usés et tachés.

Je découvris également des pastels, de la gouache et ce qui devait être du fusain, mais je n'avais d'yeux que pour la peinture et les pinceaux.

Lequel d'entre eux avait tenté de peindre pendant qu'il était enfermé seul dans ce chalet ou alors qu'il passait des vacances ici avec les autres ?

J'essayai de me convaincre que mes mains tremblaient seulement de froid tandis que je saisissais un pot de peinture et en ôtais le couvercle.

La peinture était encore fraîche. Je regardai l'intérieur sombre et luisant de la boîte : il était bleu.

Alors je commençai à rassembler du matériel.

Je peignis toute la journée et toute la nuit.

La lune avait disparu quand je me lavai les mains, le visage et le cou avant de m'effondrer sur mon lit et de m'endormir tout habillée.

Avant que le soleil printanier n'ait recommencé à faire fondre la neige sur les montagnes, j'étais déjà levée, un pinceau à la main.

Je m'arrêtai seulement pour manger. Le soleil se couchait de nouveau quand j'entendis frapper à la porte. Je me figeai. J'entendis un nouveau coup, léger mais insistant, suivi d'un : « Dis-moi que tu es encore en vie. »

J'ignorais ce qui l'emporta, du soulagement ou de la déception, quand, après avoir ouvert la porte, je trouvai Mor sur le seuil. Elle soufflait dans ses mains pour les réchauffer.

Elle regarda d'abord la peinture dont j'étais tachée de la tête aux pieds, le pinceau dans ma main, puis ce que j'avais peint. Elle entra, referma la porte derrière elle et poussa un léger sifflement.

– Eh bien, je vois que tu n'as pas perdu ton temps, dit-elle.

J'avais en effet peint presque chaque centimètre de la salle de séjour.

J'avais peint des ornements, des petites images. Certaines étaient très simples, comme les stalactites autour des montants de la porte. La glace se mêlait plus loin à des pousses printanières, puis aux floraisons épanouies de l'été avant de prendre les couleurs plus flamboyantes et plus sombres des feuilles d'automne. J'avais peint une guirlande de fleurs autour de la petite table de jeu placée près de la fenêtre, et une frise de feuilles et de flammes crépitant autour de la grande table.

Et au milieu de toutes ces décorations, j'avais peint un peu de chacun, Mor, Cassian, Azriel, Amren et… Rhys.

Mor se dirigea vers le vaste foyer dont le manteau était maintenant d'un noir veiné de rouge et d'or. De près, c'était simplement un bel alliage de couleurs, mais quand on le regardait depuis le canapé…

– Des ailes d'Illyrien, commenta Mor. Ils se rengorgeront quand ils les verront.

Elle s'approcha de la fenêtre que j'avais encadrée de boucles de cheveux d'or, de cuivre et de bronze, et l'examina, la tête inclinée, en tortillant une mèche de ses cheveux entre ses doigts.

– Très joli, déclara-t-elle.

Mais quand ses yeux se posèrent au-dessus du couloir donnant sur les chambres, elle fit la grimace.

– Pourquoi as-tu peint là les yeux d'Amren ?

Juste au-dessus du chambranle, j'avais peint deux yeux argentés étincelants.

– Parce qu'elle passe son temps à observer, expliquai-je, et Mor pouffa.

– Alors peins mes yeux à côté des siens. Comme ça, les mâles de la famille sauront que nous sommes deux à les observer, la prochaine fois qu'ils viendront ici pour se saouler pendant une semaine, dit-elle.

– C'est vraiment ce qu'ils font ?

– Autrefois, oui.

Avant Amarantha, pensai-je.

– À chaque automne, poursuivit-elle, ils s'enfermaient à trois dans cette baraque où ils passaient cinq jours à boire et à chasser. Quand ils rentraient à Velaris, ils avaient l'air à moitié morts mais ils souriaient bêtement. Ça me réconforte de savoir qu'à partir de maintenant ils seront sous mon regard et celui d'Amren.

– À qui appartient tout ce matériel de peinture ? demandai-je en réprimant un sourire.

– À Amren. Alors que nous passions un été ici, elle a voulu apprendre à peindre. Elle a abandonné au bout de deux jours parce que ça l'ennuyait. Elle préférait chasser de pauvres bêtes.

Cette fois-ci, je gloussai.

– As-tu des nouvelles de mes sœurs ? demandai-je.

– Non, pas encore, répondit Mor, qui ouvrait des placards et regardait à l'intérieur.

– Et comment va-t-il ? demandai-je.

Je l'avais laissé blessé et toujours en train de lutter contre le poison. Pendant que je peignais, j'avais chassé cette idée de mon esprit.

– Il se rétablit. Et il est furieux contre moi, mais il s'en remettra, déclara Mor.

– Merci de ne pas lui avoir dit que j'étais ici.

Je mélangeai l'or jaune de la chevelure de Mor avec le rouge que j'avais utilisé pour peindre les ailes afin d'obtenir un orange lumineux.

Mor haussa les épaules. De la nourriture apparut sur le plan de travail de la cuisine : du pain frais, des fruits et des plats dont le fumet faillit m'arracher un grognement de convoitise.

– Tu devrais quand même en parler avec lui, reprit-elle. Le laisser ruminer tout ça, bien sûr, mais… écouter ce qu'il a à te dire, fit-elle sans me regarder. Rhys n'agit jamais sans raison. Je sais qu'il peut se montrer insupportablement arrogant, mais son instinct le trompe rarement. Il commet des erreurs, bien sûr, mais… tu devrais quand même l'écouter.

J'étais décidée à le faire, mais je préférai changer de sujet.

– Comment s'est passée ta visite à la Cour des Cauchemars ?

Mor marqua un temps d'arrêt et quand elle me répondit, son visage était plus pâle que d'habitude.

– Bien, dit-elle. C'est toujours une joie pour moi de revoir ma famille, comme tu peux l'imaginer.

– Ton père se remet-il ? demandai-je en mêlant le cobalt du siphon d'Azriel à l'orange pour créer un brun chaud.

Mor eut un rictus sinistre.

– Lentement, répondit-elle. Je lui aurais bien brisé d'autres os pendant ce séjour, mais ma mère m'a interdit l'accès de leurs appartements, ce qui est vraiment dommage.

– En effet, approuvai-je avec une joie féroce.

J'ajoutai un peu de blanc pour éclaircir le brun, le comparai à la couleur des yeux de Mor, puis saisis un tabouret et montai dessus pour peindre au-dessus du couloir.

– Rhys t'oblige souvent à rendre visite à ta famille ?

– Le jour où il est devenu Grand Seigneur, il m'a donné la permission de tuer toute ma famille quand cela me plairait. Je me rends à la Cour des Cauchemars pour… rappeler aux miens que j'ai ce pouvoir. Et pour maintenir des relations entre les deux cours, si tendues qu'elles puissent être. Mais si je massacrais ma famille, Rhys ne cillerait même pas.

– Je suis désolée… de tout ce que tu as dû endurer, dis-je en me concentrant sur la tache couleur caramel que je peignais à côté des yeux d'Amren.

Elle s'approcha pour me regarder peindre.

– Merci. Ces visites me laissent toujours à vif.

– Cassian avait l'air de se faire du souci pour toi.

– Cassian serait également ravi de tailler cette cour en pièces, à commencer par mes parents. Peut-être que je le laisserai le faire un jour, avec l'aide d'Azriel. Ce serait un cadeau idéal pour la fête du solstice.

– Tu m'as parlé de Cassian et de toi, dis-je sur un ton un peu trop dégagé, mais est-ce qu'avec Azriel…

Mor rit à gorge déployée.

– Azriel ? Non. Après cette unique fois avec Cassian, je me suis juré de ne plus toucher à un seul ami de Rhysand. Quant à Azriel, il multiplie les conquêtes. Il se montre seulement plus discret que nous autres.

– Mais s'il s'intéressait à toi ?

– La difficulté ne viendrait pas de moi. Même si je me mettais nue devant lui, il ne remuerait pas d'un millimètre. Même si Rhys le nommait prince de Velaris, il se considérerait toujours comme un bâtard de basse condition indigne de toute femme, à commencer par moi.

– Et toi ? Tu le trouves attirant ?

– Pourquoi toutes ces questions ? demanda Mor d'un air méfiant.

– J'essaie de comprendre vos relations, à tous, rien de plus.

Elle s'esclaffa, visiblement plus détendue, et je dissimulai mon soulagement.

– Nous avons cinq siècles d'histoire embrouillée derrière nous : bon courage, répondit-elle.

J'achevai les yeux de Mor, qui étaient dorés comme le miel à côté de l'argent étincelant d'Amren.

– Peins les yeux d'Azriel à côté des miens et ceux de Cassian à côté de

ceux d'Amren, dit-elle comme en réponse à ma question.

Quand je haussai les sourcils, elle m'adressa un sourire innocent.

– Comme ça, nous pourrons te surveiller ensemble, expliqua-t-elle.

Je secouai la tête et sautai à bas du tabouret.

– C'est vraiment si terrible… d'être son âme sœur ? demanda doucement Mor. De faire partie de notre cour, de notre famille, de notre histoire embrouillée et tout ça ?

Je mélangeai dans une coupelle des couleurs qui fusionnaient comme des vies entrelacées.

– Non, soufflai-je. Non, ce n'est pas si terrible.

Je compris alors que j'avais la réponse à ma question.

Chapitre 53

Mor passa la nuit au chalet. Elle peignit même des silhouettes stylisées sur le mur à côté de la porte du débarras, trois Fae aux cheveux longs qui lui ressemblaient et trois mâles ailés qu'elle réussit à faire paraître tout gonflés du sentiment de leur importance. J'avais envie de rire dès que je les voyais.

Elle partit après le petit déjeuner. Je lui adressai un signe de la main jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

Je contemplai ensuite la vaste étendue de neige scintillante. Elle avait assez dégelé par endroits pour laisser entrevoir des plaques d'herbe pâle dressée vers le ciel bleu et les montagnes. Je savais que l'été visitait même cette région de neige irréelle, car j'avais trouvé dans les armoires des cannes à pêche et des équipements sportifs dont on ne pouvait se servir qu'à la belle saison. Mais j'avais peine à imaginer que la neige et la glace puissent céder la place à l'herbe tendre et aux fleurs.

Comme dans un mirage, je me vis courir dans la prairie qui sommeillait sous une mince croûte de neige, patauger dans les ruisseaux, me gaver de grosses baies d'été pendant que le soleil se levait au-dessus des montagnes…

Je rentrerais ensuite à Velaris, je me rendrais enfin au quartier des artistes et j'entrerais dans les magasins et les galeries, j'apprendrais tout ce que ces artistes pouvaient m'enseigner et un jour, peut-être, j'ouvrirais mon propre magasin. Pas pour vendre mes œuvres, mais pour donner des cours de peinture. Et tous les soirs, je rentrerais chez moi, fatiguée mais satisfaite et même… comblée.

Heureuse…

Je rentrerais à l'hôtel particulier pour y retrouver mes amis qui auraient une foule d'histoires à me raconter sur leur journée, et nous nous assiérions à la table pour dîner ensemble.

Et Rhysand…

Il serait là. Il me donnerait de quoi ouvrir mon magasin et comme je ne me ferais pas payer pour mes cours, je vendrais mes toiles pour le rembourser, car je comptais bien le rembourser, que je sois son âme sœur ou non.

Et il viendrait passer l'été avec moi dans ce chalet, il volerait au-dessus

de la prairie, me poursuivrait par-dessus les ruisseaux et sur les versants abrupts de la montagne. Il serait assis près de moi sous les étoiles. Et, attablé avec moi dans l'hôtel particulier, il hurlerait de rire, et il ne serait jamais plus froid, cruel et solennel. Et jamais plus l'esclave ni la putain de personne.

Et le soir… le soir, nous monterions à l'étage et il me raconterait à voix basse ses aventures et je lui ferais le récit de ma journée et…

Voilà tout ce que j'entrevoyais : un avenir.

L'avenir que j'envisageais, aussi brillant que le lever du soleil sur la Sidra.

Une direction, une invitation à découvrir ce que l'immortalité avait à m'offrir. Car elle ne me paraissait désormais plus aussi vide et morne.

Et je me battrais jusqu'à mon dernier souffle pour réaliser ce rêve et pour le défendre.

Je sus alors ce que je devais faire.

Cinq jours passèrent et je peignis chaque pièce du chalet. Mor m'avait apporté d'autres boîtes de peinture avant de repartir, et plus de nourriture que je ne pourrais jamais en manger.

Mais au bout de cinq jours, j'en eus assez de rester seule avec mes pensées, assez d'attendre, assez de la neige qui fondait.

Par bonheur, Mor revint ce soir-là et martela la porte du poing, impatiente d'entrer.

J'avais pris un bain une heure auparavant pour me débarrasser de la peinture dont j'étais couverte et mes cheveux étaient encore mouillés quand j'ouvris la porte, laissant une bouffée d'air froid s'engouffrer dans le chalet.

Mais ce n'était pas Mor qui se tenait appuyée au chambranle.

Chapitre 54

Je regardai fixement Rhys et il soutint mon regard.

Ses joues étaient rougies, ses cheveux sombres ébouriffés et il paraissait transi de froid.

Je savais qu'un seul mot de moi suffirait pour qu'il s'envole dans la nuit glaciale. Je savais que si je refermais la porte, il repartirait sans insister.

Ses narines se dilatèrent en flairant l'odeur de peinture, mais il ne me quittait pas des yeux. Il attendait.

Mon âme sœur…

Ce Fae splendide, fort et désintéressé qui s'était sacrifié pour sa famille, pour son peuple, mais qui croyait n'en avoir pas encore fait assez et qui ne se jugeait digne de personne… En songeant à Azriel qui osait à peine regarder Mor, je me demandai si Rhys n'éprouvait pas le même sentiment vis-à-vis de moi. Je m'écartai et lui ouvris la porte toute grande.

Et je sentis un soupir de soulagement indicible par notre lien.

Rhys contempla les couleurs vives qui ranimaient le chalet.

– Tu nous as peints.

– J'espère que ça ne te dérange pas.

Il examina le seuil du couloir donnant sur les chambres.

– Azriel, Mor, Amren et Cassian, énuméra-t-il devant les yeux que j'avais peints. Tu sais qu'un jour l'un d'eux ajoutera une moustache sous les yeux de celui qui lui aura un peu trop tapé sur les nerfs.

– Mor a déjà juré de le faire, répondis-je en réprimant un sourire.

– Et mes yeux ?

Je déglutis, puis me jetai à l'eau, le cœur battant si fort que j'étais sûre qu'il l'entendait.

– J'avais peur de les peindre, avouai-je.

– Pourquoi ?

Je décidai que le temps des jeux et des bravades était fini.

– D'abord parce que je t'en voulais de ne m'avoir rien dit, ensuite parce que je craignais de le prendre trop à cœur, pour découvrir ensuite que tu ne ressentais pas la même chose, et enfin parce que j'avais peur, si je peignais tes

yeux, de passer mon temps à les regarder, ce qui serait vraiment pathétique, répondis-je d'une traite.

– En effet, approuva-t-il, et les commissures de ses lèvres frémirent.

– Tu as volé jusqu'ici, dis-je en regardant la porte fermée du chalet.

Il acquiesça.

– Mor refusait de me dire où tu étais, mais je connais peu d'endroits aussi sûrs que celui-ci pour quelqu'un qui veut rester seul. Et comme je ne tenais pas à ce que nos amis d'Hybern me suivent à la trace jusqu'à toi, j'ai dû me rendre ici en volant, ce qui m'a pris… un certain temps.

– Tu vas… mieux ?

– Je suis guéri, et je me suis rétabli rapidement compte tenu de l'effet du sang-venin. Grâce à toi.

– Tu dois avoir faim, murmurai-je en me tournant vers la cuisine. Je vais préparer quelque chose.

– Tu… tu ferais à manger pour moi ? demanda Rhys, qui s'était redressé.

– Non, je ne sais pas cuisiner, mais je peux faire chauffer quelque chose.

Cela ne semblait faire aucune différence à ses yeux : tout était dans l'acte d'offrir à manger.

Je versai de la soupe dans un pot et allumai le fourneau.

– Je ne connais pas les usages, dis-je à Rhysand. Tu vas devoir me les expliquer.

Il s'attardait au centre du chalet, suivant des yeux tous mes mouvements.

– C'est… un moment très important quand une Fae offre à manger à son âme sœur, fit-il d'une voix rauque. Cela remonte à l'époque très lointaine où nous étions encore des animaux, mais c'est toujours important. Surtout la première fois. Certains couples organisent même une fête à cette occasion… généralement les plus fortunés. Cette offrande signifie que la femelle accepte le lien d'amour.

– Raconte-moi toute l'histoire, demandai-je, les yeux fixés sur la soupe.

Il comprit sans doute ce que je lui proposais implicitement : à la fin de son récit, je déciderais si je lui ferais cette offrande.

Il s'assit à la table. Pendant un instant, le silence se fit, rompu seulement par le tintement de ma cuillère contre le pot.

– J'ai été fait prisonnier pendant la guerre par des soldats d'Amarantha, commença-t-il, et je me figeai, l'estomac noué. Cassian et Azriel étaient dans d'autres légions et ignoraient donc que j'avais été capturé avec mes troupes. Les capitaines d'Amarantha nous ont gardés durant des semaines. Ils ont transpercé mes ailes avec des épieux en frêne et ils m'ont entravé avec les chaînes que tu as vues l'autre fois. C'est l'une des armes les plus redoutables d'Hybern car elles sont taillées dans une pierre qui neutralise les pouvoirs d'un Grand Fae. Ils m'ont donc enchaîné entre deux arbres, battu dès que l'envie les en prenait et ils ont torturé et tué mes guerriers devant moi pour me faire avouer où étaient les armées de la Cour de la Nuit. Mais ils ne m'ont pas brisé. Ils ignoraient que j'étais à moitié illyrien et qu'il leur aurait suffi de

couper mes ailes pour me réduire à merci. Quant à Amarantha… elle se moquait bien de moi. Je n'étais à ses yeux que le fils d'un Grand Seigneur et Jurian venait d'assassiner sa sœur. Tout ce qui l'intéressait, c'était de le retrouver et de le mettre à mort. Elle ne se doutait même pas que je me préparais à la tuer. J'étais prêt à le faire quel qu'en soit le prix, même si c'était le dernier combat que je livrerais, même si je devais y laisser mes ailes. Je savais où la trouver, car j'avais repéré les tours de garde et je connaissais son emploi du temps. J'avais déjà choisi le jour et l'heure. J'étais prêt à en finir et à attendre Cassian, Azriel et Mor de l'autre côté. Mais la veille du jour que j'avais choisi pour la tuer et laisser ma vie dans ce dernier combat, Jurian et elle se sont retrouvés face à face sur le champ de bataille.

Il se tut un instant et déglutit avant de poursuivre.

– J'étais enchaîné dans la boue et contraint de les regarder combattre. J'ai vu Jurian se battre à ma place… mais c'est elle qui a eu le dessus. Je l'ai regardée lui arracher un œil, trancher l'un de ses doigts, puis le traîner jusqu'au camp. Je l'ai ensuite entendue le dépecer lentement, des jours durant. Il hurlait sans répit. Elle était si absorbée par sa vengeance qu'elle n'a pas vu arriver mon père. Elle a alors achevé Jurian et elle s'est enfuie au dernier moment. Mon père m'a libéré, mais il a ordonné à ses hommes et à Azriel de laisser les épieux en frêne dans mes ailes pour me punir d'avoir été capturé. J'étais grièvement blessé et les guérisseurs m'ont averti que si je recommençais à combattre avant la cicatrisation de mes ailes, je ne pourrais plus jamais voler. J'ai donc été contraint de rentrer chez moi pour me rétablir pendant que les dernières batailles étaient livrées.

« Puis le Traité a été signé et le mur érigé. La Cour de la Nuit avait depuis longtemps libéré ses esclaves. Nous ne faisions en effet aucune confiance aux mortels pour garder nos secrets alors qu'ils se reproduisaient si vite et si souvent qu'il était impossible de prendre possession de tous leurs esprits en même temps. Mais notre monde avait changé. La guerre avait fait son œuvre. Cassian et Azriel en sont revenus transformés, et moi aussi. Nous sommes partis nous reposer dans ce chalet. J'étais encore si mal en point qu'ils devaient me soutenir. C'est là que nous nous trouvions quand nous avons reçu la nouvelle des conditions du traité.

« J'étais enragé à l'idée qu'Amarantha resterait impunie de tous ses crimes et que le roi d'Hybern s'en tirerait également. On avait en effet jugé que les crimes commis par les deux parties étaient trop nombreux pour qu'il soit possible de traduire tous leurs auteurs en justice. Mon père lui-même m'a ordonné de tirer un trait sur tout cet épisode et de me tourner vers un avenir de coexistence pacifique. Mais je n'avais pas oublié ce qu'Amarantha avait fait subir à mes guerriers, pas plus que je ne l'avais pardonné. Le père de Tamlin et elle étaient amis. Quand mon père a tué celui de Tamlin, j'ai éprouvé une satisfaction profonde à l'idée qu'elle aurait peut-être un avant-goût de ce que j'avais ressenti quand elle avait assassiné mes guerriers.

« Quand Amarantha est revenue chez nous des siècles plus tard, je

voulais toujours la tuer. Le plus beau de l'histoire, c'est qu'elle ne savait même plus qui j'étais. Elle avait oublié qu'elle m'avait fait prisonnier. Pour elle, j'étais seulement le fils de celui qui avait tué son ami, et le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit. Les autres Grands Seigneurs étaient persuadés qu'elle voulait la paix et la prospérité. Sauf Tamlin. Il connaissait bien Amarantha et par conséquent, il se méfiait d'elle… Moi, j'étais certain qu'elle n'avait pas changé.

« J'ai de nouveau préparé son assassinat sans me confier à personne, pas même à Amren. J'ai laissé croire à Amarantha que je souhaitais conclure une alliance avec elle. Je me suis rendu au bal auquel elle avait invité toutes les cours de Prythian Sous la Montagne pour célébrer notre traité de commerce avec Hybern. J'avais prévu de prendre possession de son esprit quand elle serait ivre pour la forcer à révéler tous ses mensonges et ses crimes, après quoi je liquéfierais son cerveau. Et j'étais prêt à entrer en guerre contre Hybern ensuite.

Je me retournai vers Rhys et m'appuyai au plan de travail. Il regardait ses mains comme si elles étaient le livre dans lequel il lisait cette histoire.

– Mais Amarantha m'a pris de vitesse, poursuivit-il. Elle s'était entraînée à lutter contre mon pouvoir en érigeant de formidables boucliers mentaux. J'étais si occupé à les franchir que je ne me suis pas méfié du contenu du verre que j'avais à la main. J'ai bu le vin et alors que je sentais mes pouvoirs m'échapper, arrachés à moi par le sort d'Amarantha, j'ai usé de ce qu'il m'en restait pour effacer Velaris et ses défenses de la mémoire des courtisans de la Cour des Cauchemars, les seuls que j'avais autorisés à m'accompagner à ce bal. J'ai encerclé la ville d'un rempart invisible que j'ai lié à mes amis, les contraignant à rester là-bas pour le préserver, et j'ai utilisé mes dernières bribes de pouvoir pour les prévenir de se tenir à distance. Quelques secondes plus tard, l'intégralité de mes pouvoirs appartenait à Amarantha, dit-il avec un regard hanté.

« Elle a massacré sur place la moitié de la Cour des Cauchemars, pour me prouver qu'elle en était capable et pour venger le père de Tamlin. Alors j'ai su que je ferais l'impossible pour détourner son attention de ma cour, de tout ce que j'étais et ce que j'aimais. Ce soir-là, quand j'ai vu qu'elle ne me quittait pas des yeux, j'ai compris ce qu'elle voulait de moi. Je savais qu'elle agissait moins par désir que par vengeance contre mon père, mais si c'était ce qu'elle voulait, elle l'obtiendrait. Je l'ai réduite à m'implorer, à hurler et j'ai usé du peu de pouvoirs qui me restait pour la rendre insatiable.

« Elle a ensuite jeté un sort à Tamlin, et mon vieil ennemi est devenu l'instrument qui pourrait tous nous libérer d'elle. À chaque nuit que je passais avec Amarantha, je savais qu'elle se demandait si j'essaierais de la tuer. Je ne pouvais plus user de mes pouvoirs contre elle et elle s'était armée pour parer toute agression physique. Mais pendant cinquante ans, chaque fois que j'étais en elle, je ne pensais qu'à l'assassiner. Elle ne s'en est jamais doutée parce qu'elle croyait que j'y prenais autant de plaisir qu'elle. C'est ainsi qu'elle a

commencé à se fier à moi plus qu'aux autres Grands Seigneurs, en particulier quand je lui ai montré dans quel état je pouvais réduire ses ennemis.

« Au bout de dix ans, je n'espérais plus revoir mes amis et mon peuple. J'ai fini par oublier leurs visages et j'ai renoncé à tout espoir. Alors, il y a trois ans, j'ai commencé à faire des… rêves. Au départ, ce n'étaient que des visions fugitives, comme si je voyais par les yeux de quelqu'un d'autre. Une maison obscure et délabrée. Une botte de foin dans une étable. Un terrier de lapin. Les images étaient floues comme si je les voyais à travers du verre opaque. Elles me parvenaient par intervalles, tous les deux ou trois mois. Je n'y prêtais pas vraiment attention, jusqu'au jour où l'une de ces visions a été une main… une magnifique main humaine qui tenait un pinceau et peignait des fleurs sur une table.

Je regardai Rhysand avec stupeur en entendant ces dernières paroles.

– Alors j'ai répondu à cette vision par une autre… celle d'un ciel nocturne… la seule image qui m'apportait un peu de joie quand j'en avais le plus besoin, dit-il. J'ai projeté des visions de ciel nocturne, d'étoiles et de lune. J'ignorais si elles parvenaient à destination, mais je continuais à les envoyer.

« Ces rêves… Ces visions de cette personne, de cette femme… je les chérissais. Ils me rappelaient qu'ailleurs dans le monde, la paix existait. La paix et la lumière. Car il existait un lieu et une personne assez en sûreté là-bas pour peindre des fleurs sur une table. Et puis, il y a un an, une nuit où je dormais à côté d'Amarantha, je me suis réveillé en sursaut : je venais de faire un rêve plus clair et plus net, comme si la brume qui voilait les autres avait disparu. Elle… Tu faisais un rêve. J'étais dans ce rêve et je te regardais faire un cauchemar dans lequel une femme t'entaillait la gorge tandis que tu étais pourchassée par le bogge… mais je ne pouvais ni te rejoindre ni te parler. Dans ce rêve, tu voyais des immortels. J'ai alors compris que la brume des rêves précédents était probablement le mur et que tu étais désormais à Prythian.

« Je te voyais dans tes rêves et je conservais précieusement ces images. J'essayais de découvrir qui tu étais. Mais tu faisais des cauchemars horribles et les créatures que j'y voyais pouvaient venir de toutes les cours de Prythian. Je me réveillais avec ton odeur dans les narines et elle ne me quittait plus de la journée. Et puis, une nuit, tu as rêvé que tu te tenais au milieu de collines verdoyantes et que tu regardais les bûchers qu'on allumait pour Calanmai.

« Je savais qu'il n'existait qu'une seule fête de cette ampleur pour la Nuit du Feu et je connaissais ces collines. Alors j'ai dit à Amarantha que je voulais aller à la Cour du Printemps ce soir-là pour épier Tamlin car je le soupçonnais de conspirer contre elle. Comme la malédiction qu'elle avait jetée sur nous était presque arrivée à son terme, elle se sentait menacée et elle devenait fébrile. Elle m'a donné pour mission de lui ramener des traîtres.

Rhysand leva les yeux vers moi.

– Je suis allé là-bas et j'ai senti ton odeur. Je l'ai suivie et… tu étais là. Si

humaine et vulnérable entre les mains de ces ordures de Fae qui voulaient… J'ai pensé les massacrer, mais quand ils t'ont relâchée, j'ai… j'ai commencé à te parler sans même savoir ce que je disais. Je savais seulement que tu étais là, que je te touchais et que…

Il poussa un soupir.

Vous voilà enfin. Je vous ai cherchée.

Les premières paroles qu'il m'avait adressées et qui tout compte fait n'étaient pas un mensonge ni un prétexte pour chasser ces immortels qui me voulaient du mal.

Merci de l'avoir retrouvée, leur avait-il dit.

Je sentais le sol se dérober sous mes pieds comme le sable refluant sous une vague.

– Quand tu m'as regardé, j'ai compris que tu n'avais aucune idée de qui j'étais, reprit Rhys. Et que si j'avais vu tes rêves, tu ignorais tout des miens. Et je savais que je ne t'intéressais pas et que si je m'attardais trop, quelqu'un nous verrait, en parlerait et elle te retrouverait. Alors je me suis éloigné en pensant que tu serais soulagée d'être débarrassée de moi. Mais tu m'as rappelé comme si tu ne pouvais pas encore me quitter. Je savais néanmoins que tu t'aventurais sur un terrain dangereux. Je savais que je ne pourrais plus te parler, te revoir ou seulement penser à toi.

« Je préférais ignorer ce que tu faisais à Prythian. Je préférais ignorer ton nom. Car te voir en rêve était une chose, mais en chair et en os… Mais je crois que dès cet instant, au plus profond de moi-même, j'ai su ce que tu étais pour moi. J'ai refusé de l'admettre car s'il existait la plus petite chance que tu me sois destinée… on t'aurait fait subir des atrocités sans nom, Feyre.

« Je t'ai donc laissée repartir. J'ai retrouvé ces trois Fae, je suis entré dans leurs esprits, j'ai modifié leur vie et leur histoire et je les ai traînés devant Amarantha. Je les ai forcés à avouer qu'ils avaient conspiré et tenté de recruter d'autres rebelles pour leur cause cette nuit-là. Je les ai forcés à mentir et à affirmer qu'ils la haïssaient. Je l'ai regardée les dépecer vivants. J'y ai pris grand plaisir parce que je savais ce qu'ils avaient voulu te faire subir. Et je savais que ce n'était rien en comparaison de ce qu'Amarantha t'aurait fait endurer si elle t'avait capturée.

J'avais mes raisons pour sortir ce soir-là et ne croyez pas que cela ne m'a rien coûté, Feyre, m'avait-il dit Sous la Montagne.

– J'ignorais alors que tu étais au palais de Tamlin, reprit-il, les yeux fixés sur la table. Amarantha m'a envoyé là-bas au lendemain du solstice d'été parce que j'avais vraiment fait du bon travail à Calanmai. J'étais prêt à provoquer Tamlin, voire à le combattre, mais quand je suis entré dans sa salle à manger, j'ai flairé une odeur familière, mais cachée… et puis j'ai décelé le bouclier, l'apparence derrière laquelle tu étais dissimulée et… tu étais là. Tu vivais chez mon pire ennemi après Amarantha, tu dînais avec lui, tu empestais son odeur et tu le regardais… comme si tu l'aimais.

Ses poings étaient crispés et les jointures de ses mains livides.

– J'ai alors décidé de faire peur à Tamlin parce que je voyais comment il te regardait, lui aussi, poursuivit-il. Ce jour-là… ce jour-là, je suis entré dans ton esprit et j'y suis resté assez longtemps pour que tu le sentes, pour que cela te terrifie et te fasse mal. J'ai forcé Tamlin à m'implorer comme Amarantha m'avait forcé à l'implorer, afin de lui montrer combien il était impuissant à te secourir et dans l'espoir que cela l'inciterait à te renvoyer chez les mortels, loin d'Amarantha. Car je savais que si tu réussissais à rompre la malédiction qu'elle avait jetée sur Prythian, elle te retrouverait et elle te tuerait.

« Mais j'étais égoïste… Tellement égoïste que j'ai été incapable de te quitter sans savoir ton nom. Quand je te l'ai demandé, tu m'as menti et je le savais. Je tenais ton esprit entre mes mains, mais tu as eu la bravoure et le discernement de me mentir. Je suis donc reparti et aussitôt après mon départ, j'ai vomi.

« J'ai ensuite vérifié que tu étais bien repartie chez les mortels. Je suis revenu avec les soldats d'Amarantha qui ont saccagé le palais. J'ai livré à Amarantha le nom de cette fille en croyant que tu l'avais inventé. Je ne me doutais pas qu'Amarantha enverrait ses sbires chercher Clare, mais je ne pouvais pas avouer que je lui avais menti… Je suis donc entré dans l'esprit de Clare, je l'ai rendue insensible à la douleur et je lui ai dit de hurler quand elle devait avoir mal. Ils l'ont torturée pendant une semaine. Je suis de nouveau entré dans son esprit pour l'achever. Elle n'a pas souffert. Mais… J'ai encore des visions d'elle. Et de mes guerriers assassinés par Amarantha. Et de tous ceux que j'ai tués pour son compte.

Deux larmes glissèrent sur ses joues, mais il ne les essuya pas.

– Je croyais en avoir fini, reprit-il. Amarantha te croyait morte puisqu'elle avait tué Clare. Tu étais donc en sûreté et loin d'elle, mon peuple également, et Tamlin avait perdu la partie… Mais alors… j'étais dans la salle du trône quand l'attor t'a amenée. Et je n'ai jamais éprouvé un tel sentiment d'horreur que quand je t'ai vue conclure ce marché avec Amarantha. C'était irrationnel et stupide puisque je ne te connaissais pas et que je ne savais même pas ton nom. Mais je pensais à ces mains de peintre et aux fleurs que je t'avais vue dessiner. Et au plaisir qu'elle prendrait à te briser les doigts. J'ai dû rester immobile et regarder l'attor et ses sbires te battre. J'ai dû lire le dégoût et la haine sur ton visage quand j'ai menacé de détruire l'esprit de Lucien. C'est alors que j'ai appris ton nom et quand je t'ai entendue le prononcer… c'était comme la réponse à une question que je me posais depuis cinq cents ans.

« J'ai décidé à cet instant de lutter par tous les moyens, quitte à tuer, torturer et manipuler. S'il existait une chance de libérer Prythian d'Amarantha, c'était toi qui l'incarnais. J'ai pensé que le Chaudron m'avait envoyé ces visions pour me faire comprendre que ce serait toi qui nous sauverais… qui sauverais mon peuple.

« J'ai donc assisté à ta première épreuve en feignant toujours d'être cet immortel que tu haïssais. Quand tu as été grièvement blessée dans ton combat contre le middengard, j'ai réussi à te rejoindre dans ton cachot. C'était un défi

lancé à Amarantha, un message d'espoir pour ceux qui étaient capables de le déchiffrer et un moyen de te garder en vie sans éveiller de soupçons. Et une revanche contre Tamlin. Quand nous avons conclu ce marché aux termes duquel tu devrais passer une semaine par mois dans mon royaume, tu me haïssais tant que j'ai compris que j'avais bien travaillé.

« Je t'ai fait vêtir comme si tu étais mon jouet pour endormir la méfiance d'Amarantha et fait boire ce vin afin que tu ne gardes aucun souvenir des horreurs qui se déroulaient Sous la Montagne. Et quand, lors de cette dernière soirée, je t'ai surprise avec Tamlin… j'ai été jaloux. Jaloux et furieux contre lui parce qu'au lieu de profiter de cet instant pour te faire évader, il le passait avec toi et… ma jalousie n'a pas échappé à Amarantha. Je t'ai embrassée pour brouiller les pistes, mais elle a compris que j'étais jaloux. Et cette nuit-là, après t'avoir quittée, j'ai dû la… servir. Elle m'a retenu plus longtemps que d'habitude et elle a essayé de me faire parler. Je lui ai dit ce qu'elle avait envie d'entendre : que tu n'étais rien pour moi, seulement un déchet humain que je jetterais après usage. Après cette nuit, j'ai voulu te revoir seule… une dernière fois. Je voulais tout te raconter… mais je n'ai pas osé te détromper sur le rôle que je jouais.

« Quand elle a commencé à te torturer après ta dernière épreuve, je n'ai pas supporté de te voir saigner et hurler. Quelque chose s'est brisé en moi. Et quand j'ai pris ce poignard pour la tuer, j'ai compris ce que tu représentais pour moi. J'étais certain que tu étais mon âme sœur, je savais que tu en aimais un autre et que tu t'étais sacrifiée pour le sauver. Mais je savais aussi que si tu devais mourir, je mourrais avec toi.

« C'est alors qu'elle t'a brisé la nuque et je t'ai sentie mourir, chuchota-t-il tandis que des larmes coulaient sur son visage et sur le mien. Cette beauté, cette merveille qui avait fait irruption dans ma vie… n'était plus. Dans mon désespoir, je me suis accroché à notre lien… Je l'ai saisi en t'exhortant à tenir bon, à rester avec moi, car si nous pouvions nous libérer d'Amarantha… les sept Grands Seigneurs qui étaient là pourraient te ressusciter. Et j'étais prêt à tout pour le faire, même à contraindre les autres Grands Seigneurs. J'ai donc infusé tout mon pouvoir à notre lien, et j'ai senti ta présence vacillante à l'autre bout, j'ai senti que tu tenais bon.

Je regardai Rhysand en me rappelant ce que j'avais raconté au Graveur d'os : en suivant ce lien, j'avais pu rentrer chez moi. Et ce n'était pas Tamlin et la Cour du Printemps que j'avais retrouvés, mais Rhysand…

– Après la mort d'Amarantha, je me suis adressé aux esprits des autres Grands Seigneurs et je les ai convaincus de te céder un peu de leurs pouvoirs, dit Rhysand. Aucun ne s'y est opposé. Je crois qu'ils étaient trop stupéfaits d'être enfin libres pour y penser.

« Alors j'ai dû une fois de plus regarder Tamlin te prendre dans ses bras et t'embrasser. J'aurais voulu rentrer chez moi, à Velaris, mais je devais rester encore un peu pour m'assurer que tu allais bien. J'ai attendu aussi longtemps que j'ai pu et puis je t'ai envoyé un signal par notre lien afin que tu viennes

me retrouver.

« J'ai failli tout te dire à cet instant, mais tu étais si triste, si lasse, et pour la première fois tu me regardais comme si… comme si je valais quelque chose à tes yeux. J'ai décidé que la prochaine fois, que je te verrais, je t'affranchirais de ce marché. Parce que j'étais égoïste : je savais que si je te libérais tout de suite, il te cloîtrerait et je ne te reverrais jamais. Je crois que ta transformation en immortelle a rendu notre lien permanent. Je savais qu'il existait, mais j'en ai ressenti toute la force au moment de te quitter et, à cet instant, j'ai eu peur. Si j'étais resté une seconde de plus auprès de toi, je t'aurais emmenée en me moquant de tout le reste… et tu m'aurais haï à jamais.

« Quand je suis arrivé à la Cour de la Nuit, Mor m'attendait, et j'étais si… désemparé que je lui ai tout raconté. Je la revoyais pour la première fois depuis cinquante ans, et la première chose que je lui ai dite a été : “C'est mon âme sœur.” Et pendant les trois mois qui ont suivi, j'ai essayé de me convaincre que tu étais mieux sans moi et que tu me haïssais pour tout ce que je t'avais fait subir. Mais par ce lien que je gardais avec toi, je percevais ta souffrance, ta tristesse et ta solitude. Quand j'ai appris que tu allais épouser Tamlin, je me suis dit que tu étais heureuse avec lui et que je devais te laisser en paix, même si cela me détruisait. Même si tu m'étais destinée, tu avais bien mérité ce bonheur.

« Le jour de ton mariage, je voulais me saouler avec Cassian, qui ne se doutait de rien, mais… j'ai de nouveau senti ta présence. J'ai senti ton affolement, ton désarroi, je t'ai entendue supplier que quelqu'un – n'importe qui – vienne te secourir, et j'ai perdu la tête. Je me suis tamisé jusqu'à toi. Je me souvenais à peine de ce que j'étais censé être pour toi, du rôle que je devais jouer. Je ne voyais plus que toi dans cette ridicule robe de mariée, et tu étais si maigre et si pâle… J'avais envie de le tuer pour ce qu'il te faisait subir, mais le plus urgent était de te faire passer la frontière de la Cour du Printemps. Je t'ai rappelé notre marché afin de pouvoir t'emmener et prendre soin de toi. Cela me rongeait de te renvoyer là-bas et de te voir dépérir au fil des mois, Feyre. Cela me rongeait de savoir qu'il dormait dans ton lit. Non seulement parce que tu m'étais destinée, mais aussi parce que… Je savais… j'ai su que je t'aimais à l'instant où j'ai pris ce poignard pour tuer Amarantha.

« Quand tu es venue ici, chez moi… j'ai décidé de ne rien te révéler et de maintenir notre marché parce que je préférais subir ta haine plutôt que cette alternative : que tu n'éprouves rien pour moi ou que… tu éprouves les mêmes sentiments que moi. Car je savais que si nous nous aimions, on t'arracherait à moi comme on m'avait pris ma famille et mes amis. Je n'ai rien dit et je t'ai regardée dépérir… jusqu'au jour où il t'a enfermée dans son palais.

« S'il avait été là, je l'aurais tué. Et en t'enlevant, j'ai violé les lois les plus élémentaires de Prythian. D'après Amren, si j'avais pu te faire comprendre et accepter que nous étions destinés l'un à l'autre, cela nous aurait épargné tous ces ennuis, mais… je me sentais incapable de t'imposer ce lien… Tu en avais déjà tant enduré et je ne voulais pas que tu croies que

j’agissais ainsi pour te conquérir et pour protéger mon royaume. Mais c’était plus fort que moi : je devais rester auprès de toi. Je ne peux pas vivre sans toi.

Il se renversa dans sa chaise avec un soupir. Je me tournai vers la soupe qui fumait et en versai quelques louches dans un bol. Il me suivit des yeux quand je m’approchai de lui, le bol à la main.

Je m’arrêtai devant lui et le regardai dans les yeux.

– Est-ce que tu m’aimes ? demandai-je.

Il acquiesça. Je me demandais si « amour » n’était pas un mot trop faible pour exprimer tout ce qu’il ressentait, ce qu’il avait fait pour moi et ce que je ressentais pour lui.

Je posai le bol sur la table devant lui.

– Alors mange.

Chapitre 55

Je le regardai avaler la soupe. Quand il eut terminé, il reposa sa cuillère.

– Et toi ? demanda-t-il.

– Au moment où je t'ai vu devant la porte, j'allais te dire ce que j'avais décidé.

– Et maintenant ?

Avec une conscience accrue de chacune de mes respirations et de chacun de mes gestes, je vins m'asseoir sur ses genoux. Il posa doucement les mains sur mes hanches tandis que je contemplais son visage.

– Maintenant, je veux que tu saches que je t'aime, Rhysand. Même si je suis brisée et affaiblie, mon cœur t'appartient, chuchotai-je. Et c'est un honneur pour moi d'être ton âme sœur.

Il m'enlaça et pressa le front contre mon épaule en tremblant de tout son corps. Je caressai ses cheveux soyeux.

– Je t'aime, répétai-je, disant enfin ce que je n'avais même pas osé penser. Je suis prête à revivre chaque seconde de ce que j'ai subi pour cet instant où je t'ai retrouvé. Et si la guerre éclate, nous l'affronterons ensemble. Je ne laisserai personne m'arracher à toi ni t'arracher à moi.

Rhys leva les yeux vers moi, le visage brillant de larmes. Il resta immobile tandis que je me penchais vers lui et posais les lèvres sur une larme, puis une autre et encore une autre, comme il l'avait fait autrefois avec moi.

Puis je m'écartai de lui pour le regarder dans les yeux.

– Tu es à moi, soufflai-je.

Son corps frémit comme s'il sanglotait, mais ses lèvres trouvèrent les miennes.

Ce fut un baiser doux et tendre. Je passai les bras autour de ses épaules, lui ouvris ma bouche et sa langue vint caresser la mienne.

Mon âme sœur…

Je le sentis durcir contre moi et un grondement fusa de mes lèvres.

Ce bruit parut rompre une digue en lui. Il me souleva avec douceur et m'étendit sur la table, au milieu des pots et des soucoupes remplis de peinture.

Il m'embrassa plus ardemment et j'enroulai les jambes autour de son dos

pour l'attirer plus près de moi. Il posa les lèvres sur mon cou et je sentis sa langue et ses dents sur ma peau tandis que ses mains glissaient sous mes vêtements et remontaient pour se poser sur mes seins. Je me cambrai et levai les bras pendant qu'il m'ôtait mon pull d'un seul geste.

Il recula pour regarder mon corps nu jusqu'à la ceinture. De la peinture coulait dans mes cheveux et sur mes bras, mais un instant plus tard, je ne pensais plus qu'à sa bouche sur mon sein et à sa langue qui caressait le téton.

Je plongeai les doigts dans ses cheveux et il posa une main à côté de ma tête, au beau milieu d'une palette couverte de peinture. Il rit et je regardai son doigt couvert de peinture tracer un cercle autour de mon sein, puis descendre et peindre sous mon nombril une flèche pointée vers le bas.

– Pour que je ne me perde pas en route, dit-il.

Je poussai un grondement pour l'inviter à poursuivre et il rit de nouveau. Il pressait les hanches contre mon corps avec une lenteur qui me torturait et je sentais une envie irrésistible de toucher tout son corps. J'empoignai ses vêtements avec mes mains couvertes de peinture et il se redressa pour m'aider à les ôter. Armes et cuirasse tombèrent à terre, dévoilant ce splendide corps tatoué aux muscles puissants et aux ailes déployées.

Mon âme sœur…

Sa bouche écrasa la mienne. Sa peau contre la mienne était brûlante. Je saisis son visage entre mes mains en le tachant de peinture, ainsi que ses cheveux, que je zébrai de bleu, de rouge et de vert. Ses mains descendirent jusqu'à ma taille et je soulevai les hanches pour l'aider à retirer mes chaussettes et mon pantalon.

Rhys s'écarta, saisit mes hanches et me traîna jusqu'au bord de la table, au milieu de la peinture, des pinceaux et des bols d'eau. Il posa mes jambes sur ses épaules, de part et d'autre de ses ailes, et s'agenouilla devant moi.

Sur les étoiles et les montagnes tatouées sur ses genoux. Lui qui ne s'agenouillait devant rien ni personne…

Sauf devant son âme sœur et son égale.

Son premier coup de langue m'embrasa.

Je veux que tu sois étendue sur une table comme un festin pour moi seul.

Il gronda en m'entendant gémir et me cloua d'une main sur la table. Quand sa langue entra en moi, j'agrippai le bord de la table comme si c'était celui du monde dont j'étais près de tomber.

Je me cambrai sous la montée du plaisir et quand il jaillit, je crus voler en éclats.

– Rhys ! l'appelai-je d'une voix rauque, mais il se repaissait toujours de moi.

Le plaisir me surprit encore et Rhys ne se releva que lorsque je restai tremblante, au bord des larmes, épuisée.

Il me regarda avec un sourire de mâle satisfait.

– Tu es à moi, gronda-t-il avant de me soulever dans ses bras.

J'aurais voulu qu'il me prenne contre le mur, mais il me porta jusqu'à la chambre et me déposa sur le lit avec une infinie douceur.

Je le regardai déboutonner son pantalon, regardai se déployer sa virilité et ma bouche se dessécha à cette vue. Je voulais sentir contre moi chaque parcelle de son corps, je voulais le griffer jusqu'à ce que nos âmes fusionnent.

Il s'étendit sur moi sans un mot, les ailes repliées, ses ailes qu'il n'avait jamais arborées pour une autre femme, mais j'étais son âme sœur. Il ne s'abandonnerait ainsi qu'à moi.

Je me redressai et tendis un bras pour caresser la courbe puissante de son aile. Il frissonna et je regardai son membre tressaillir.

– Tu joueras plus tard, fit-il entre ses dents serrées.

Il me déposa sur le lit. J'enserrai son dos de mes cuisses et il se pressa entre mes jambes, avant de s'immobiliser.

– Tu joueras plus tard, grondai-je, les lèvres contre les siennes.

Il éclata d'un rire qui me fit vibrer, puis me pénétra lentement. Je pouvais à peine respirer ni penser et je ne percevais plus que les parties de nos corps qui se joignaient. Quand je rouvris les yeux, je vis qu'il me regardait.

– Redis-le, murmura-t-il.

Il se retira un peu, puis s'enfonça en moi avec une lenteur qui me mettait au supplice.

– Tu es à moi.

Il recommença.

– Tu es à moi, répétai-je.

Il allait plus vite, plus fort et je sentis notre lien comme une chaîne que rien ne pourrait rompre, comme un rayon de lumière qui ne pâlirait jamais. Il brillait d'un éclat plus intense à chacun de nos mouvements.

– Tu es à moi, chuchotai-je en caressant ses cheveux, son dos, ses ailes.

Mon ami face à tant de dangers…

Mon amant qui avait guéri mon âme brisée.

Mon âme sœur qui m'avait attendue envers et contre tout.

Mes hanches se mouvaient au rythme des siennes. Il me couvrait de baisers et nos visages devinrent moites. Chaque centimètre de mon corps brûlait et se contractait.

– Je t'aime, murmura-t-il.

Je perdis alors tout contrôle de moi-même.

Le plaisir déferla en moi, je pus voir et sentir notre lien, nos odeurs se mêlèrent, et je devins sienne et lui mien. Nous étions le commencement, le milieu et la fin de l'univers, un chant né aux premières lueurs éclairant le monde.

Rhys rugit, puis s'abattit sur moi. Dehors, les montagnes tremblèrent et leur neige dévala leurs flancs en une cascade scintillante bientôt absorbée par la nuit.

Et le silence retomba, seulement troublé par nos respirations haletantes.

Je pris son visage maculé de peinture entre mes mains tachées de

couleurs pour qu'il me regarde.

Ses yeux avaient l'éclat des étoiles que j'avais peintes il y avait si longtemps.

Je souris à Rhys et laissai notre lien briller, limpide et lumineux, entre nous.

J'ignore combien de temps nous sommes restés étendus, en nous caressant nonchalamment de temps à autre comme si nous avions la vie entière devant nous.

– Je crois que je suis tombé amoureux de toi quand j'ai compris que tu fabriquais un piège pour le ver géant de middengard, dit-il. Ou quand tu as piqué une colère parce que je me moquais de toi. Ça me rappelait tellement Cassian… J'ai eu envie de rire pour la première fois depuis plusieurs décennies.

– Tu es tombé amoureux de moi parce que je te rappelais ton ami ?

Il me donna une chiquenaude sur le nez.

– Je suis tombé amoureux de toi, petite futée, parce que tu étais l'une d'entre nous… parce que tu n'avais pas peur de moi et que tu as conclu ta victoire spectaculaire contre le ver en lançant un os sur Amarantha comme un javelot. J'ai senti à cet instant la présence de Cassian et j'aurais juré l'entendre me dire : « Si tu ne l'épouses pas, crétin, c'est moi qui le ferai. »

J'éclatai de rire et posai ma main sur sa poitrine tatouée. Nous étions tous deux couverts de peinture et nous en avions maculé le lit.

Rhys suivit mon regard, puis m'adressa un sourire malicieux.

– Quelle chance que la baignoire soit assez large pour deux, dit-il.

Je devins brûlante en entendant ces paroles, mais quand je voulus me lever, il me prit dans ses bras et m'emporta vers la baignoire dans laquelle l'eau coulait déjà.

Il descendit les marches et entra dans l'eau avec un soupir de bien-être dont le souffle me caressa l'oreille. Et je faillis moi-même gémir de plaisir au contact de l'eau chaude tandis qu'il s'asseyait avec moi au fond du bassin.

Un panier rempli de savons et d'huiles apparut au bord du bassin. Je m'écartai de Rhys pour m'enfoncer plus profondément dans l'eau dont s'élevaient des nuages de vapeur. Il prit un savon qui sentait le pin et me le tendit, puis me passa une éponge.

– Il me semble que quelqu'un a sali mes ailes.

Elles étaient en effet couvertes d'empreintes de mes mains.

Je lui fis signe de se retourner et il obéit. J'enduisis l'éponge de savon et commençai à effacer le rouge, le bleu et le violet.

La lueur des bougies dansait sur ses innombrables cicatrices. Il frissonnait sous chaque friction en s'appuyant des deux mains sur le rebord du bassin. Un coup d'œil par-dessus son épaule me confirma ce que j'avais deviné.

– En tout cas, les rumeurs sur la correspondance entre les dimensions de certaines parties du corps se confirment, déclarai-je.

– Et toi, tu as la langue toujours aussi bien pendue, répliqua-t-il avec un rire étouffé.

Je rougis en pensant à tout ce que j'avais envie de caresser avec cette langue.

– Je crois que j'étais amoureuse de toi depuis un certain temps, dis-je en poursuivant mon lavage. Je l'ai compris la nuit de la Pluie d'étoiles, mais je n'ai pas voulu l'admettre parce que j'en avais peur. J'ai été lâche.

– Non, tu avais d'excellentes raisons d'hésiter.

– Non… enfin si, peut-être, à cause de Tamlin. Mais cela n'avait rien à voir avec toi. Je n'ai jamais eu peur des risques que je courrais en tombant amoureuse de toi. Même si tous les assassins du monde doivent nous traquer, cela en vaut la peine. Tu en vaux la peine.

– Merci, fit-il d'une voix rauque en inclinant la tête.

Je l'embrassai dans le cou et il me caressa la joue. Quand j'eus nettoyé ses ailes, je le pris par les épaules pour qu'il se retourne vers moi.

– Et maintenant ? demandai-je.

Sans un mot, il prit le savon et l'éponge, me retourna et commença à me nettoyer.

– À toi de décider, répondit-il. Nous pouvons retourner à Velaris et faire vérifier notre lien par une prêtresse afin que nous soyons reconnus âmes sœurs. Nous pourrions alors organiser une petite fête ou un dîner avec nos amis. À moins que tu ne préfères une grande fête, mais je crois que toi et moi avons la même aversion pour ce genre de célébration.

Ses mains vigoureuses massaient les muscles crispés et endoloris de mon dos et je poussais des grognements de bien-être.

– Nous pourrions également aller trouver une prêtresse pour qu'elle nous déclare mari et femme aussi bien qu'âmes sœurs, si tu veux désigner notre union par un nom plus humain, reprit-il.

– Et toi, comment veux-tu m'appeler ?

– Je veux te considérer comme mon âme sœur, même si je suis également très tenté de t'appeler ma femme. Mais si tu préfères attendre, nous ne sommes tenus à rien. Rien ne presse. Nous sommes destinés l'un à l'autre quoi qu'il arrive.

Je me tournai vers lui.

– En fait, quand je t'ai demandé : « Et maintenant ? », je pensais à Jurian, au roi, aux reines et au Chaudron, mais je suis heureuse de savoir que j'ai le choix en ce qui concerne nos relations. J'ai très envie de te mener par le bout du nez.

– Quelle cruelle et splendide créature tu es, répondit-il avec une lueur d'amusement dans les yeux.

Je pouffai à l'idée qu'il puisse me trouver splendide.

– Oui, tu l'es, insista-t-il. Tu es la plus belle créature que j'aie jamais

rencontrée. C'est ce que j'ai pensé la première fois que je t'ai vue, à Calanmai.

J'avais beau me répéter qu'il était stupide d'attacher la moindre importance à la beauté, mes yeux me brûlèrent quand j'entendis ces paroles.

– Et c'est parfait, poursuivit-il, puisque toi-même, tu as pensé ce soir-là que j'étais le plus beau mâle que tu aies jamais vu, ce qui nous met à égalité.

Je le foudroyai du regard et il éclata de rire, me saisit par la taille et m'attira à lui. Je m'assis à califourchon sur lui.

– Nous partons demain rejoindre ta famille, annonça-t-il en reprenant son sérieux. Les reines nous ont envoyé un message pour nous prévenir de leur arrivée dans trois jours.

– Et c'est maintenant que tu me le dis ?

– J'ai été… distrait entre-temps.

L'éclat de ses yeux et sa joie sereine me coupèrent le souffle. Je compris à cet instant que nous aurions un avenir ensemble, que j'aurais une vie à moi.

Mais son sourire se mua en une expression empreinte de révérence et quand je tendis les mains pour prendre son visage entre elles, je vis que ma peau était lumineuse.

Elle brillait faiblement, comme éclairée de l'intérieur, en dégageant un halo. C'était une lumière à la fois chaude et blanche, comme celle du soleil ou d'une étoile. Le regard émerveillé de Rhysand rencontra le mien.

– Eh bien, je peux au moins me vanter que grâce à moi, mon âme sœur resplendit de bonheur, déclara-t-il en caressant mon bras.

Je ris et la lumière devint plus vive. Il se pencha vers moi, m'embrassa doucement et je passai les bras autour de son cou.

Il se leva et je resserrai les jambes autour de sa taille tandis qu'il me ramenait dans la chambre. Les draps changés entretemps par magie étaient chauds et doux sous mon corps nu quand il me déposa sur le lit. Je brillais comme une étoile, d'une lumière intense et limpide.

– Un cadeau de la Cour du Jour ? demandai-je.

– Peut-être, mais ça m'est égal, répondit-il sans ménagement, et il se dépouilla de l'illusion qui le revêtait d'un semblant de normalité et dissimulait l'étendue de son pouvoir.

Il m'apparut dans toute sa puissance et remplit la chambre, le monde et mon âme des ténèbres scintillantes de sa magie, d'étoiles, de vent et d'obscurité, de paix, de rêves et du tranchant des cauchemars.

Je me redressai sur les coudes pour l'embrasser.

La chambre était remplie de brume imprégnée de rosée.

Toute son essence était déployée devant moi comme une ultime question.

J'agrippai ses épaules pour l'attirer sur le lit. Quand il se retrouva couché sur le dos, je perçus sa réticence parce que cette position immobilisait ses ailes.

– Pauvre petit Illyrien, susurrai-je en passant les mains sur son ventre musclé, puis en descendant plus bas, et il cessa de protester.

Son membre était gigantesque dans ma main, à la fois dur et si soyeux que je suivis ses contours du doigt, émerveillée. Il expira entre ses lèvres serrées et tressaillit quand je caressai du pouce son extrémité. Je recommençai avec un petit sourire narquois.

Quand il voulut tendre la main vers moi, je l'arrêtai d'un regard.

– À mon tour, annonçai-je.

Il m'adressa un sourire nonchalant et satisfait avant de se rallonger en calant sa tête sur sa main, et attendit.

Je me penchai sur lui et le pris dans ma bouche.

Il sursauta et poussa un cri. Je ris tout en le prenant plus profondément. Ses mains se crispaient sur le drap tandis que je le caressais de ma langue et du bout de mes dents. Le grognement qui lui échappa embrasa mon sang.

Il me saisit par la taille et m'étendit à plat ventre. Il écarta mes jambes, souleva mes hanches et me pénétra d'un seul élan.

J'étouffai mes gémissements dans l'oreiller, puis me redressai sur les avant-bras. Mon désir était si insatiable que je me sentais sur le point d'exploser.

– Regarde-toi, murmura-t-il en semant des baisers le long de mon dos.

Je me redressai juste assez pour voir la lumière irradiant de mon corps se fondre dans ses ténèbres, et à cette vue je m'abattis en criant son nom.

Rhys me pressa contre lui. Je ne discernais plus la fin de la jouissance du début de la suivante tandis qu'il se mouvait en moi sans répit, les lèvres sur ma nuque ou contre mon oreille. Je pensai à cet instant que j'aurais pu expirer de plaisir et de désir.

Il s'allongea sur le dos puis m'attira au-dessus de lui.

Je sentis une lueur dans ses ténèbres, l'éclair d'une souffrance persistante, comme une cicatrice. Je compris alors pourquoi il me voulait dans cette position, à califourchon sur lui.

Cela me brisa le cœur et je me penchai pour l'embrasser doucement et tendrement.

Alors que nos lèvres se touchaient, il murmura mon nom contre ma bouche. Je l'embrassai encore et le chevauchai avec douceur. Nous pourrions nous déchaîner une prochaine fois, mais pour l'instant… Je préférais ne pas me demander pourquoi il voulait finir dans cette position… sans doute afin que ma lumière chasse la souillure infligée à ses ténèbres.

Et je voulais resplendir pour lui et pour ma vie future. Je me redressai, les mains posées sur sa poitrine, et libérai ma lumière afin qu'elle chasse tout ce qu'on avait fait subir à mon bien-aimé et à mon ami.

Rhys hurla mon nom en se cabrant dans un tournoiement d'étoiles et le plaisir me submergea au même instant. Je restai ensuite penchée sur lui, émerveillée devant lui… devant nous.

– Il va falloir mettre cette lumière en veilleuse, dit-il en tirant doucement mes cheveux trempés.

– Ce sera facile : je sais déjà dissimuler mes ombres, répliquai-je.

– Mais elles t'échappent seulement quand tu es furieuse. Et comme j'ai l'intention de te rendre aussi heureuse que possible… Nous devrons apprendre à maîtriser cette merveilleuse lumière.

– Toujours à réfléchir et calculer…

– Tu ne peux savoir toutes les pensées, tous les rêves que j'ai élaborés à ton sujet, dit-il en m'embrassant au coin des lèvres.

– Je me souviens d'un mur…

Son rire fut comme une promesse sensuelle.

– La prochaine fois, je te prendrai contre ce mur, Feyre.

– À en décrocher les tableaux.

Il hurla de rire.

– Montre-moi encore ce que tu peux faire avec cette langue si bien pendue.

Et je m'exécutai.

C'était une erreur de comparer, car je pressentais que chaque Grand Seigneur pouvait garder une femme éveillée toute une nuit, mais Rhysand était insatiable. Je ne dormis pas plus d'une heure cette nuit-là, mais je dois dire que j'en fus aussi responsable que lui.

– C'est normal, me dit Rhys alors que nous prenions notre petit déjeuner dans la cuisine.

– Qu'est-ce qui est normal ?

– Cette… frénésie, précisa-t-il en choisissant ses mots. Quand un couple accepte le lien d'amour, c'est une sensation bouleversante. Nous redevenons les animaux que nous étions à l'origine, probablement afin que la femelle soit fécondée. Certains couples peuvent rester une semaine sans sortir. Du reste, les mâles deviennent si nerveux qu'il vaut mieux qu'ils n'apparaissent pas en public pendant cette période. J'ai vu des Fae parmi les mieux éduqués démolir une salle parce qu'un autre immortel avait regardé leur âme sœur avec trop d'insistance.

Le souvenir d'un cabinet ravagé me revint en mémoire. Rhys savait qu'il me hantait.

– J'aime croire que j'ai plus de sang-froid que le mâle moyen, mais… il faudra que tu sois patiente avec moi, Feyre.

– Tu n'as pas envie de sortir d'ici, observai-je.

– Je veux rester dans cette chambre jusqu'à notre épuisement complet.

– Et… en cas de grossesse ? demandai-je. Nous n'avons pas… Je ne prends pas de contraceptif.

– Tu veux en prendre un ?

– En tant qu'épouse d'un Grand Seigneur, je suis censée lui donner des héritiers, non ?

– Tu n'es obligée à rien, coupa-t-il. Les enfants sont rares et donc précieux, mais je ne veux pas que tu en aies parce que tu t'y sens contrainte.

Et maintenant, avec cette guerre imminente… Je dois avouer que je serais terrifié de voir mon âme sœur enceinte alors que nous sommes entourés d'ennemis. Et à l'idée de ce que je serais capable de faire si tu attendais un enfant et qu'on te menaçait… ou qu'on te faisait du mal.

Je frissonnai en songeant à la fureur qu'il était capable de déchaîner, comme je l'avais vu à la Cour de la Nuit.

– Alors je prendrai un contraceptif dès notre retour, conclus-je.

Je me levai et me dirigeai vers la chambre. Je devais me laver car j'étais tout imprégnée de lui, de son odeur.

– Mais je serai fou de joie si tu me fais un jour l'honneur de me donner des enfants… et de pouvoir partager cela avec toi, reprit-il doucement.

Je me retournai vers lui.

– Je veux vivre d'abord, déclarai-je. Avec toi. Je veux voir le monde. Je veux découvrir ce que c'est d'être immortelle, d'être ton âme sœur et un membre de ta famille. Et, très égoïstement, je voudrais t'avoir encore un moment pour moi seule.

– Prends tout le temps que tu voudras, répondit-il avec un sourire qui était la douceur même. Et si je t'ai toute à moi pour le reste de l'éternité, je n'aurai pas à me plaindre.

Il me rejoignit au bord du bassin, me déposa dans l'eau et me fit l'amour lentement et passionnément au milieu des nuages de vapeur.

Chapitre 56

Rhys nous tamisa au camp illyrien. Nous abrégerions notre séjour là-bas pour plus de sécurité. Mais avec dix mille guerriers illyriens montant la garde sur les sommets des environs, Rhys doutait qu'un ennemi soit assez stupide pour nous attaquer.

Nous venions de surgir dans la boue devant la petite maison en pierre quand nous entendîmes la voix traînante de Cassian.

– Eh bien, il était temps !

Le grondement féroce qui jaillit de la gorge de Rhys me stupéfia, et je saisis son bras alors qu'il se tournait agressivement vers Cassian. Ce dernier le regarda et éclata de rire.

– Le voyage a été agréable ? persifla Cassian tout en nouant ses cheveux avec une lanière de cuir usée.

– Ne viens pas pleurer s'il te brise les dents, l'avertis-je.

– Alors, et ce lien d'amour, Rhys ? poursuivit Cassian, les bras croisés.

Comme Rhys ne répondait pas, il ricana.

– Feyre ne paraît pas trop fatiguée. Elle pourrait peut-être essayer avec moi…

Rhys laissa exploser sa rage.

Un instant plus tard, tous deux roulaient dans la boue dans un tourbillon d'ailes, de muscles et de mâchoires claquantes.

Je compris alors que Cassian savait parfaitement ce qu'il faisait. Il avait perçu la tension de Rhys et l'aidait à s'en libérer sous peine de faire crouler les montagnes autour de nous.

Personne n'osait s'interposer dans cette terrifiante mêlée des deux mâles pantelant et crachant du sang. Tous attendaient que Rhys s'apaise ou s'en aille.

Cassian éclata de rire quand il reçut un coup de poing en plein visage, puis il riposta. Je tressaillis. J'avais déjà vu Rhys combattre, mais il gardait toujours son sang-froid et son élégance. Je l'avais également vu furieux, mais jamais aussi féroce.

Mor, appuyée au chambranle de la porte, observait la scène.

– Ça va durer encore un moment. Bienvenue dans la famille, Feyre, dit-elle en m'ouvrant la porte.

C'était la phrase la plus merveilleuse que j'eusse jamais entendue.

Rhys et Cassian rentrèrent épuisés, sales et sanglants une heure plus tard. À la vue de mon âme sœur, j'éprouvai une furieuse envie de sentir son odeur et son corps contre le mien. Cassian et Mor s'éclipsèrent sur-le-champ et Rhys ne se donna même pas la peine d'ôter mes vêtements avant de m'allonger sur la table de la cuisine et de me faire hurler assez fort pour alerter tous les Illyriens des environs.

Mais quand ce fut fini, la tension de ses épaules s'était relâchée et la violence contenue de son regard était apaisée.

Puis Cassian frappa à la porte. Un instant plus tard, nous nous tamisions tous les quatre vers la musique et les lumières de Velaris… chez nous.

Le soleil venait de se coucher quand Rhys et moi fîmes notre entrée, main dans la main, dans le pavillon du Vent. Mor, Azriel, Amren et Cassian assis nous y attendaient.

Ils se levèrent comme un seul homme, me regardèrent et s'inclinèrent devant moi.

Ce fut Amren qui prit la parole.

– Nous vous servirons et nous vous protégerons.

Tous quatre posèrent la main sur leur cœur, puis attendirent ma réponse.

Rhys ne m'avait pas avertie de ce cérémonial, peut-être parce que ma réponse devait venir droit du cœur, sans calcul et sans fard.

– Merci, dis-je en raffermissant ma voix. Mais je préférerais que vous soyez mes amis avant de me servir et de me protéger.

– Nous le sommes, mais nous te servirons et nous te protégerons, répondit Mor avec un clin d'œil.

Je sentis mon visage se réchauffer et je souris à mes amis… à ma famille.

– Maintenant que c'est réglé, pourrions-nous manger, je vous prie ? Je meurs de faim, déclara Rhys sur un ton traînant.

Amren eut un sourire narquois.

– Épargne-nous tes commentaires, Amren, à moins que tu ne préfères qu'on règle ça sur le toit, ajouta-t-il en lançant un regard aigu à Cassian.

Ils étaient encore couverts de bleus mais leurs plaies cicatrisaient déjà.

Amren fit claquer sa langue, puis me regarda.

– J'ai entendu dire qu'il t'est poussé des crocs en forêt et que tu as tué des bêtes d'Hybern. Bien joué, ma fille ! lança-t-elle.

– Elle a surtout sauvé la peau de ce pauvre Rhys qui s'était fourré dans un joli pétrin, commenta Mor en se servant un verre de vin.

Je lui tendis le mien pour qu'elle le remplisse aussi.

– C’est vrai qu’il a besoin d’être dorloté en ce moment, déclarai-je.

Azriel en avala son vin de travers et je rencontrai son regard, qui était empreint d’une chaleur inhabituelle chez lui. Mais je sentis Rhys se crisper à côté de moi et détournai rapidement le regard du maître-espion.

Un bref coup d’œil vers Rhys me révéla qu’il se sentait coupable de sa réaction et qu’il luttait pour rester calme. Comme ils me paraissaient étranges, ces instincts primaires de Grands Fae, et tellement en contradiction avec leurs traditions et leur culture millénaires.

Nous partîmes pour le royaume des mortels peu après le dîner. Mor, dans les bras de Cassian, transportait le globe, suivie de près par Azriel, et Rhys… Rhys me serrait contre lui de ses bras puissants et inflexibles. Nous survolâmes l’eau noire dans un silence absolu.

Nous allions dévoiler aux reines le secret que mes amis avaient gardé si longtemps et au prix de tant de souffrances.

Chapitre 57

Le printemps était enfin de retour chez les mortels. Crocus et jonquilles perçaient la terre en dégel.

Cette fois-ci, la reine la plus âgée et la blonde furent les seules à nous rendre visite, mais leur escorte était toujours aussi nombreuse.

Je portais de nouveau mon ample robe blanche et ma couronne de plumes d'or, et j'étais au côté de Rhysand quand les reines et leurs sentinelles se tamisèrent dans le salon.

Mais à présent, nous nous tenions par la main, inflexibles comme un chant sans commencement ni fin.

Les yeux rusés de la reine la plus âgée scrutèrent nos visages, nos mains et nos couronnes. Elle s'assit sans y avoir été invitée et étala les jupes de sa robe émeraude autour d'elle. La reine blonde resta debout un peu plus longtemps, la tête légèrement inclinée sur le côté. Ses boucles blondes brillaient au soleil. Quand elle prit place près de sa comparse, les coins de ses lèvres rouges se relevèrent légèrement.

– Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous accorder un peu de votre temps, commença Rhys sans même les saluer.

La jeune reine répondit par un léger signe de tête et son regard d'ambre se posa sur nos amis qui se tenaient derrière nous : Cassian et Azriel de part et d'autre de la grande fenêtre devant laquelle Elain et Nesta attendaient dans leurs plus beaux atours. Derrière elles, le jardin d'Elain était en pleine floraison. Nesta se tenait très droite, les épaules dégagées. Elain se mordillait la lèvre.

Mor était debout de l'autre côté de Rhys. Elle portait une robe dont le bleu-vert me rappelait les eaux calmes de la Sidra et tenait à la main une boîte en onyx contenant la Veritas.

La reine la plus âgée qui nous observait, les yeux plissés, s'esclaffa.

– Après avoir été gravement offensées lors de notre entrevue précédente, dit-elle en lançant un regard noir à Nesta – qui lui répondit par un regard aussi intense –, nous nous sommes demandé un certain temps si nous reviendrions. Comme vous pouvez le voir, trois d'entre nous ont jugé l'insulte

impardonnable.

Menteuse. Rejeter le blâme sur Nesta, tenter de semer la discorde entre nous, bafouer ce que ma sœur avait tenté de défendre…

– Si c'est la pire insulte que vous ayez subie de votre vie, vous tomberez de haut quand la guerre éclatera, intervins-je avec un calme qui me surprit moi-même.

Les commissures des lèvres de la reine blonde frémirent de nouveau et ses yeux d'ambre brillèrent d'un éclat intense.

– Il a donc conquis votre cœur, Rompt-le-Sort, susurra-t-elle.

Son regard allait de Rhys à moi.

– Je ne crois pas que ce soit pure coïncidence que le Chaudron nous ait réunis, lui et moi, à la veille d'une nouvelle guerre entre nos peuples, déclarai-je.

– Le Chaudron ? Nos deux peuples ? répéta la reine blonde en jouant avec le rubis qu'elle portait au doigt. Notre peuple n'invoque pas de Chaudron. Notre peuple ne pratique pas la magie. Je dirais donc qu'il y a *votre* peuple… et le nôtre. Quant à vous, vous ne valez guère mieux que ces Enfants des Élus. Que leur arrive-t-il quand ils franchissent le mur ? Deviennent-ils des proies ? Se sert-on d'eux avant de les abandonner ? Deviennent-ils vieux et infirmes pendant que vous restez éternellement jeunes ? Quelle honte… Et quelle injustice que vous, Rompt-le-Sort, ayez reçu en présent tout ce que ces imbéciles imploraient : l'éternelle jeunesse… Qu'aurait fait le seigneur Rhysand si vous aviez vieilli tandis qu'il restait éternellement jeune ?

– Avez-vous quelque chose à nous dire ou parlez-vous uniquement pour le plaisir de vous entendre parler ? demanda Rhysand.

Elle rit doucement, puis se tourna vers l'autre reine dans un mouvement qui fit bruire sa robe jaune. La vieille reine tendit sa main ridée vers la boîte que Mor tenait dans ses doigts déliés.

– Est-ce la preuve que nous avons demandée ? s'enquit-elle.

– Mon amour pour le Grand Seigneur n'est-il pas une preuve suffisante de notre bienveillance ? m'exclamai-je. La présence de mes sœurs n'a-t-elle aucune valeur à vos yeux ? Ma sœur porte une bague de fiançailles en fer, et pourtant, elle est à nos côtés.

Elain semblait lutter contre l'envie de cacher sa main dans les plis de sa jupe, mais elle restait bien droite sous le regard des reines.

– Je dirais plutôt que c'est une preuve de stupidité de se fiancer à un homme qui hait les immortels et de mettre ce mariage en péril en s'associant avec vous, commenta la reine blonde en ricanant.

– Ne portez pas de jugement sur ce que vous ne connaissez pas, riposta Nesta, glaciale.

La jeune reine croisa les mains sur ses genoux.

– La vipère reprend la parole, grommela-t-elle.

Puis elle me regarda, les sourcils haussés.

– Il aurait certainement été plus avisé de l'exclure de cette réunion.

– Elle met sa demeure à notre disposition et risque de perdre son rang dans la société afin que nous puissions nous réunir, rétorquai-je. Elle a le droit d'entendre ce qui se dit ici et d'y prendre part en tant que représentante de ce royaume, tout comme sa sœur.

– Alors montrez-nous que nous sommes dans l'erreur, déclara la reine la plus âgée.

Rhys adressa un léger signe de tête à Mor et elle ouvrit la boîte.

Le globe argenté brillait à l'intérieur comme une étoile sous du verre.

– Voici la Veritas, dit-elle, l'héritage de ma lignée. Nous l'avons rarement utilisée dans l'histoire de Prythian.

Elle souleva le globe de son nid de velours. Il n'était pas plus gros qu'une pomme bien mûre et tenait dans les mains en coupe de Mor comme si elles avaient été modelées pour l'accueillir.

– La vérité est mortellement dangereuse, reprit-elle. Elle peut briser, réparer et lier. La Veritas détient la vérité du monde entier. Je suis la Morrigan. Vous savez que je dis vrai.

Son regard n'était pas de ce monde et me donnait la chair de poule.

Elle posa le globe sur le tapis entre nous, et les deux reines se penchèrent vers lui. La Veritas palpita en irradiant de la lumière à chaque pulsation.

– Vous désirez la preuve de notre bonne foi, de notre bonne volonté avant de nous remettre le Livre ? Il existe sur nos terres une cité éprise de paix, d'art et de prospérité. Comme je doute que vous souhaitiez franchir le mur, je vais vous montrer ce lieu.

Mor étendit la main et un nuage pâle s'éleva du globe, puis se mêla à sa lumière.

Les reines tressaillirent et les gardes se rapprochèrent, la main posée sur leurs armes. Les nuages s'étendirent dans la salle et, au milieu de cette lumière voilée, surgit une image.

C'était Velaris vue du ciel, vue par Rhys volant vers elle. Ce n'était qu'une minuscule tache sur la côte mais à mesure qu'il descendait la cité et le fleuve grandissaient et leurs contours devenaient de plus en plus nets.

Alors l'image vacilla comme si Rhys la traversait. Je vis défiler les quais et les navires du port, les maisons, les rues et les théâtres, l'Arc-en-Ciel aux couleurs chatoyantes sous le soleil du printemps. Des passants joyeux ou pensifs, aimables et accueillants, saluaient leur Grand Seigneur. Je vis ensuite les places des marchés, des restaurants et le pavillon du Vent. Toute ma cité secrète et merveilleuse, mon foyer.

Cette vision était empreinte d'amour, sans que je pusse m'expliquer comment la Veritas rendait cette impression. Je comprenais tout ce qu'exprimaient ces couleurs, ces lumières que le globe avait fait resurgir je ne savais trop comment de la mémoire de Rhys.

Et soudain, couleurs, lumières et nuages furent absorbés par le globe et l'illusion s'évanouit.

– C’était Velaris, expliqua Rhys. Voilà cinq mille ans que nous cachons son existence. Maintenant, vous connaissez ce secret. C’est cette ville que je protège par les rumeurs et par la peur que j’inspire. C’est la raison pour laquelle j’ai combattu à vos côtés pendant la guerre : afin d’inaugurer mon soi-disant règne de terreur et afin qu’il reste dans la légende. Et si le prix à payer pour protéger cette cité et mon peuple doit être l’opprobre sur moi, qu’il en soit ainsi.

Les deux reines restaient bouche bée, comme perdues dans la contemplation de la ville. Quand Mor s’éclaircit la gorge, la blonde sursauta et lâcha son mouchoir de dentelles. Elle se baissa pour le ramasser, les joues rouges. L’autre reine leva les yeux vers nous.

– Nous vous savons gré de la confiance que vous nous montrez, déclara-t-elle. Nous réfléchirons à votre demande.

Si je n’avais pas été assise, cette dernière phrase m’aurait fait tomber de haut.

– Nous n’avons pas le temps de réfléchir, objecta Mor. Chaque jour perdu joue en faveur d’Hybern.

– Nous en parlerons aux autres reines et nous vous informerons de notre décision en temps voulu, trancha la reine.

– Vous ne comprenez donc pas à quoi vous vous exposez en agissant ainsi ? s’exclama Rhys, dont le ton exprimait davantage la stupeur que la condescendance. Notre alliance est aussi vitale pour vous que pour nous.

La reine haussa ses frêles épaules.

– Avez-vous vraiment cru nous émouvoir par votre missive et vos supplications ? lança-t-elle.

Elle adressa un signe au garde le plus proche d’elle, qui tira de son armure une lettre pliée.

La reine la prit, la déplia et lut à voix haute :

– *Je vous écris cette lettre non en tant que Grand Seigneur, mais en tant qu’homme amoureux d’une femme qui a été autrefois mortelle. Je vous implore de réagir vite, pour secourir son peuple et pour venir en aide au mien. Je vous écris afin que nous puissions un jour connaître une paix véritable, afin que celle que j’aime puisse rendre visite à sa famille sans susciter la peur, la haine et les représailles, afin que nous puissions vivre dans un monde meilleur.*

Rhys l’avait écrite plusieurs semaines auparavant. Avant que je sois devenue son âme sœur. Ce n’était pas une requête aux reines, mais une lettre d’amour. Je pris sa main, la pressai doucement et ses doigts se refermèrent sur les miens.

– Qui nous dit qu’il ne s’agit pas d’une manipulation pure et simple ? poursuivit la reine la plus âgée.

– Quoi ? s’écria Mor tandis que la reine blonde acquiesçait.

– Bien des choses ont changé depuis la guerre, depuis votre prétendue amitié avec nos ancêtres, déclara cette dernière. Peut-être n’êtes-vous pas ce

que vous affirmez être. Peut-être le Grand Seigneur a-t-il pris possession de nos esprits pour nous faire croire que vous êtes la Morrigan.

Ces paroles nous réduisirent au silence.

– Ce sont les paroles d'une pauvre folle, grommela Nesta à mi-voix.

Elain saisit sa main pour la faire taire, mais elle se dégagea et fit un pas en avant, livide de rage.

– Donnez-leur le Livre, ordonna-t-elle.

Les reines cillèrent et se crispèrent.

– Donnez-leur le Livre, répéta ma sœur d'une voix coupante.

– Non, siffla la reine la plus âgée.

– Des innocents vivent sur ces terres, poursuivit Nesta en embrassant d'un geste la salle, ceux qui s'y trouvaient et le monde. Si vous ne voulez pas jouer vos vies contre les puissances qui nous menacent, laissez au moins à ces gens une chance de combattre. Donnez le Livre à ma sœur.

La reine âgée poussa un soupir excédé.

– Il serait possible de faire évacuer ces terres…, commença-t-elle.

– Il vous faudrait dix mille navires ! l'interrompit Nesta, dont la voix se brisa. Il vous faudrait une flotte entière. J'ai fait les calculs. Et si vous vous préparez à la guerre, ce n'est pas à nous que vous enverrez ces navires. Nous serons pris en tenaille entre l'armée d'Hybern et la vôtre.

La reine se pencha en agrippant les accoudoirs de son fauteuil.

– Peut-être pourriez-vous demander à l'un de ces mâles ailés de vous transporter par-delà l'océan, ma fille, répondit-elle.

Nesta déglutit péniblement.

– Je vous en prie, supplia-t-elle, et c'étaient des paroles que je n'aurais jamais cru entendre d'elle. Je vous en prie… ne nous laissez pas affronter seuls ce qui se prépare.

La reine ne cilla pas. J'en restai sans voix.

Nous leur avions apporté cette preuve… nous avions fait notre possible, en vain. Même Rhys se taisait, le visage indéchiffrable.

Alors Cassian se détacha du mur, s'approcha de Nesta et les gardes se raidirent tandis que l'Illyrien avançait au milieu d'eux.

Il contempla Nesta qui regardait toujours les reines, les larmes aux yeux, des larmes de rage et de désespoir nées de ce feu qui brûlait en elle. Quand elle remarqua enfin sa présence, elle leva les yeux vers lui.

– Il y a cinq cents ans, j'ai combattu non loin de ce manoir, raconta-t-il d'une voix rude. J'ai fait la guerre aux côtés de mortels et d'immortels et versé mon sang avec eux. Je reviendrai combattre ici, Nesta Archeron, afin de protéger les vôtres. Je ne peux concevoir meilleure fin que de mourir pour défendre ceux qui en ont le plus besoin.

Je vis une larme glisser sur la joue de Nesta et Cassian leva la main pour l'essuyer.

Ma sœur ne se déroba pas devant ce geste.

Sans savoir pourquoi, je regardai Mor. Dans ses yeux grands ouverts, je

ne lus ni jalousie ni colère, mais quelque chose qui ressemblait à de l'admiration.

Nesta refoula ses larmes et se détourna de Cassian. Il la contempla encore un instant avant de se tourner vers les reines qui se relevaient.

Mor les imita.

– C'est de l'argent que vous voulez ? demanda-t-elle. Alors dites votre prix.

La reine blonde ricana tandis que leurs gardes formaient un rempart autour d'elles.

– Nous avons toutes les richesses que nous pouvons souhaiter, répondit-elle. Nous allons maintenant rentrer chez nous pour délibérer avec nos sœurs.

– Mais vous allez refuser, insista Mor.

– Peut-être, fit la reine blonde avec un petit sourire narquois, et elle prit la main de sa comparse.

– Nous vous remercions de la confiance que vous nous avez témoignée, dit cette dernière en relevant le menton.

Et elles disparurent.

Mor jura et je regardai Rhys, navrée. J'aurais voulu lui demander pourquoi il n'avait pas insisté davantage… mais ses yeux étaient rivés au fauteuil sur lequel s'était tenue la reine blonde un instant plus tôt.

Sous ce fauteuil gisait une boîte qui était restée dissimulée sous ses longues jupes. Une boîte qu'elle avait dû déposer là quand elle avait ramassé son mouchoir.

Rhys le savait et il avait cessé de discuter avec elles pour hâter leur départ autant que possible.

J'ignorais comment elle avait apporté cette boîte jusqu'ici et c'était le cadet de mes soucis, car la voix chantante de l'autre moitié du Livre emplit soudain la salle :

Vie, mort et résurrection

Soleil, lune et ténèbres

Pourriture, os et floraison

Salut à toi, ma charmante, salut à toi, dame de la nuit, princesse du déclin. Salut à vous, bête à crocs et faon tremblant. Aimez-moi, touchez-moi, chantez-moi…

C'était de la folie. Alors que la première moitié du Livre n'était que ruse et froid calcul, tout dans cette boîte n'était que chaos, désordre et rébellion, joie et désespoir.

Rhys la prit et la déposa sur le fauteuil. Il n'avait pas besoin de moi pour l'ouvrir car aucun Grand Seigneur ne l'avait ensorcelée.

Il souleva le couvercle. Un mot était posé sur le métal doré du Livre.

J'ai lu votre lettre sur celle que vous aimez. Je vous crois et je crois en la paix.

Je crois en un monde meilleur.

Si quelqu'un vous interroge, dites que vous avez volé la boîte pendant

notre entrevue.

Ne vous fiez pas aux autres. La sixième reine n'était pas malade.

C'était tout.

Rhys prit le Livre des Sorts.

Clair et sombre et gris et clair et sombre et gris…

– C'est à vous de décider si vous voulez rester ici ou venir avec nous, mesdames, dit-il à mes sœurs. Vous connaissez la situation. Si vous choisissez de rester, une escouade de mes soldats sera là dans une heure pour garder votre demeure. Si vous voulez nous suivre dans cette ville que nous venons de montrer aux reines, je vous incite à faire vos préparatifs.

Nesta regarda Elain, qui restait silencieuse et les yeux agrandis.

– C'est à toi de choisir, lui dit Nesta avec une douceur inhabituelle.

Je compris que, pour Elain, elle était prête à vivre à Prythian.

Elain était comme une colombe prise au filet.

– Je… je ne peux pas, bredouilla-t-elle. Je…

Mais Rhysand acquiesça avec bonté et compréhension.

– Mes sentinelles resteront auprès de vous et leur présence sera invisible et imperceptible, annonça-t-il. Vous n'aurez pas à vous occuper d'elles. À midi et à minuit, l'une d'elles vous attendra dans cette salle au cas où vous changeriez d'avis, et vous n'aurez qu'un mot à dire. Ma maison est également la vôtre. Ses portes vous seront toujours ouvertes.

Nesta regarda Rhys, Cassian, puis moi. Son visage était toujours pâle d'angoisse, mais elle inclina la tête.

– Je sais maintenant pourquoi tu as peint des étoiles sur ton tiroir, me dit-elle.

Chapitre 58

Nous repartîmes aussitôt pour Velaris, car nous savions que les reines remarqueraient vite la disparition du Livre. Et, à en croire cette allusion à la fausse maladie de l'une d'elles, elles étaient retorses.

Amren s'empara de l'autre moitié du Livre sans même nous demander comment s'était déroulée l'entrevue. Puis elle disparut dans la salle à manger dont elle referma les portes derrière elle.

Et nous attendîmes.

Deux jours passèrent.

Amren n'avait toujours pas déchiffré le code.

Rhys et Mor partirent en début d'après-midi pour la Cour des Cauchemars afin de remettre la Veritas à sa place sans que Keir s'en doute, et pour s'assurer qu'il se préparait bien à la guerre. Cassian nous avait annoncé que les légions illyriennes postées dans les montagnes attendaient l'ordre de s'envoler là où se déroulerait notre première bataille.

Car elle aurait bel et bien lieu, comme je le comprenais à présent. Même si nous parvenions à neutraliser le pouvoir du Chaudron grâce au Livre, même si je réussissais à empêcher le roi de s'en servir pour abattre le mur et semer la destruction, il avait levé des armées puissantes.

Nous étions sans nouvelles de mes sœurs. Mon père, quant à lui, était toujours sur le continent pour vendre ou acheter j'ignorais quoi.

Nous n'avions toujours pas de réponse des reines. C'était à elles que je pensais le plus, et surtout à cette reine aux deux visages et aux yeux d'or.

J'espérais la revoir un jour.

Après le départ de Rhys et de Mor, Cassian et Azriel étaient venus séjourner à l'hôtel particulier afin de préparer notre inévitable voyage à Hybern. Pour notre premier dîner, Cassian avait ouvert l'un des vins les plus anciens de Rhys afin de célébrer mon union avec lui comme il convenait. J'avais compris que les Illyriens étaient venus non seulement pour me tenir compagnie, mais aussi pour me protéger.

Comment dire à Cassian et à Azriel que je n'ai pas besoin de leur protection ? écrivis-je à Rhys. J'aime la compagnie, mais pas les sentinelles.

Ne leur dis rien, mais impose-leur des limites, répondit-il. *Tu es leur amie et mon âme sœur. Ils te protégeront instinctivement. Si tu les mets à la porte, ils se posteront sur le toit.*

Vous, les mâles illyriens, vous êtes vraiment insupportables, commentai-je.

Mais nous compensons cela par notre impressionnante envergure…

En lisant cette phrase et malgré la distance qui nous séparait, je rougis et sentis mes orteils se crisper.

Cette envergure me manque.

Je suis ravi de le lire.

Crétin, griffonnai-je, et je perçus l'écho de son rire.

À mon retour, nous irons dans la boutique de l'autre côté de la Sidra pour que tu essaies ces dessous vaporeux devant moi.

Je m'endormis en y pensant, en regrettant de ne plus sentir ses mains sur ma peau et en priant pour qu'il revienne vite. Le printemps s'épanouissait sur les collines et les sommets aux environs de Velaris et je voulais survoler cette mer teintée de jaune et de violet avec lui.

Le lendemain, Amren étant toujours penchée sur le Livre et Azriel était parti patrouiller sur la côte, Cassian et moi assistâmes à un concert en début d'après-midi. Comme l'amphithéâtre dans lequel le spectacle avait lieu était à proximité, je préférai m'y rendre à pied malgré les courbatures que je gardais de mon entraînement matinal avec Cassian.

La musique fut ensorcelante, bien qu'étrange. Elle avait été composée à l'époque où les mortels ne foulaient pas encore la terre, m'expliqua Cassian. Il la trouvait bizarre et dissonante, mais moi, elle m'envoûta.

Nous rentrâmes par l'un des innombrables ponts suspendus du fleuve, dans un silence amical. En chemin, nous apportâmes une pinte de sang à Amren qui nous remercia et nous pria de repartir. Nous nous dirigions maintenant vers le marché aux étoffes et aux bijoux où je voulais acheter des cadeaux à mes sœurs pour les remercier de leur aide. Cassian m'avait promis de les leur faire porter par l'un des messagers chargés de nous transmettre les dernières nouvelles du royaume des mortels. Je me demandais s'il y ajouterait un présent pour Nesta.

Je m'arrêtai au milieu du pont en marbre. Cassian resta à mes côtés tandis que je contemplais l'eau turquoise qui coulait paresseusement. Je sentais les écheveaux du courant dans ses profondeurs, les filets d'eau salée et d'eau douce, les algues qui recouvraient le sol semé de coquillages et les bonds de minuscules créatures sur les pierres et dans la boue. Tarquin les percevait-il aussi ? Dormait-il à cette heure dans son palais au sommet d'une île ? Nageait-il dans ses rêves parmi les poissons ?

Cassian s'accouda au large rebord en pierre du pont. Ses siphons palpitaient comme des flammes rouges frémissantes.

– Ce que vous avez promis à ma sœur, l'autre jour… Cela compte beaucoup pour moi, dis-je, sans doute parce que j'adorais fourrer le nez dans les affaires des autres.

Cassian haussa les épaules dans un bruissement d'ailes.

– J'aurais fait la même chose pour n'importe qui.

– Cela compte également beaucoup pour elle, insistai-je.

Ses yeux noisette se plissèrent, mais je regardais le fleuve d'un air dégagé.

– Nesta est différente de la plupart des gens, poursuivis-je. Elle paraît féroce et inflexible, mais c'est une façade. Un bouclier, comme les défenses mentales de Rhysand.

– Contre quoi ?

– Les émotions. Je crois que Nesta ressent tout intensément et que cela la consume. Sans ce mur qu'elle a érigé autour d'elle, elle serait submergée par ses émotions.

– Elle semble ne tenir à personne, sauf à Elain, observa-t-il.

Je le regardai dans les yeux, scrutai son beau visage hâlé.

– Elle ne sera jamais comme Mor : elle ne sera jamais prodigue de son amour comme elle. Mais pour les rares personnes qu'elle aime… Je crois qu'elle serait capable de bouleverser l'univers et même de se détruire. Elle et moi avons nos… différends, mais elle n'oubliera jamais que vous vous êtes déclaré prêt à défendre Elain et son peuple.

Cassian se redressa.

– Pourquoi me dites-vous tout ça ?

– Je pensais que vous deviez le savoir pour la prochaine fois que vous la verrez, quand elle vous exaspérera, ce qui ne manquera pas d'arriver. Mais je sais qu'elle vous en est reconnaissante. Peut-être qu'elle l'exprime mal, mais le cœur y est.

Je me demandais si je devais continuer, quand je remarquai un changement presque imperceptible dans le fleuve coulant au-dessous de nous. C'était comme un frémissement dans le courant, parmi les créatures qui couraient dans le lit du fleuve comme des gouttes d'encre jetées dans l'eau.

Cassian fut aussitôt en alerte tandis que j'examinais les alentours.

– Que se passe-t-il, bon sang ? maugréa-t-il.

Il tapota du doigt ses siphons.

Je regardai bouche bée une cuirasse noire écailleuse se déployer, glisser sur ses poignets et ses bras et remplacer sa tunique. Elle le recouvrait comme une seconde peau en remontant vers ses épaules. Ses autres siphons apparurent. Son armure s'étendait maintenant sur son cou, sa poitrine et sa taille. Je cillai et, un instant plus tard, elle avait gagné ses jambes, puis ses pieds.

Le ciel était sans nuages et les rues animées résonnaient de bavardages.

Cassian parcourait lentement la ville du regard.

Le cours du fleuve restait régulier, mais je le sentais bouillonner en

profondeur…

– Comme pour fuir la mer, murmurai-je.

Le regard de Cassian se tourna vers l'embouchure du fleuve et les falaises lointaines sur lesquelles les vagues se fracassaient.

Soudain, à l'horizon, apparut une traînée noire qui avançait rapidement et s'étendit en s'approchant de nous.

– Dites-moi que ce sont des oiseaux, repris-je à voix haute.

Mon pouvoir courait dans mes veines et je serrai les poings en l'exhortant à s'apaiser, à couler moins précipitamment…

– Aucune patrouille n'est censée connaître cet endroit, dit Cassian en guise de réponse. Il faut rentrer immédiatement.

La traînée noire se scinda, puis se divisa en d'innombrables silhouettes bien trop grandes pour être celles d'oiseaux.

– Il faut sonner l'alarme…, commençai-je.

Des passants montraient déjà du doigt les formes dans le ciel tandis que d'autres criaient.

Cassian voulut me saisir par le bras, mais je reculai d'un bond. De la glace dansait au bout de mes doigts et le vent mugissait dans mon sang. Je les prendrais un par un…

– Allez chercher Azriel et Amren, lui ordonnai-je.

Les silhouettes étaient maintenant à la hauteur des falaises, en masse, des centaines de créatures ailées portant dans leurs bras des soldats… toute une armée qui se déployait.

– Cassian…, répétai-je.

Mais une épée illyrienne était apparue dans sa main et un poignard brillait dans l'autre. Il me les tendit.

– Rentrez à l'hôtel… tout de suite, m'ordonna-t-il.

Il était hors de question que je rentre. Puisque ces créatures volaient, je pouvais user de ma magie pour geler leurs ailes, les brûler vives, les briser, même si elles étaient légion, même si…

À la vitesse d'une rafale de vent, l'armée volante atteignit les portes de la ville et décocha des flèches sur les passants qui hurlaient et couraient se mettre à l'abri. Je saisis les armes dont le métal grésilla sous mes paumes chauffées à blanc.

Cassian leva la main et une lumière rouge jaillit de son siphon. Elle explosa pour former un bouclier géant dans le ciel au-dessus de la ville et au-devant de l'ennemi.

Quand la légion heurta le mur, il serra les dents et poussa un grognement comme s'il ressentait chaque impact dans son corps.

La paroi rouge et translucide du bouclier s'avança vers les créatures et les repoussa.

Muets d'horreur, nous les regardâmes lever le bras pour frapper le bouclier…

Ce n'étaient pas de simples immortels. À leur vue, ma magie vacilla,

puis se tarit.

Ces créatures ressemblaient à l'attor. Elles étaient grises avec de longs membres, des gueules de reptiles et des dents acérées. Et quand elles transpercèrent le bouclier comme si ce n'était qu'une toile d'araignée, je vis briller sur leurs gantelets une pierre bleuâtre semblable aux chaînes de Rhys. Une pierre qui repoussait la magie, sortie tout droit du trésor maléfique du roi d'Hybern.

Une à une, les créatures traversèrent le bouclier.

Cassian en fit surgir un nouveau devant elles. Certaines s'écartèrent et s'élancèrent vers les portes de la ville qui n'étaient pas sous la protection du bouclier. Mes paumes rougeoyantes devinrent moites.

– Allez-vous-en ! me hurla Cassian.

Très haut au-dessus de nous, trois créatures s'abattirent sur le dôme rouge et le transpercèrent avec les rayons jaillissant des pierres de leurs gantelets. Un trou s'ouvrit dans le bouclier et Cassian me précipita à terre avec lui, m'abritant de ses ailes déployées.

J'entendis des cris à proximité, un rire sifflant et… un crissement suivi d'un bruit spongieux.

Cassian jura, s'écarta et je me redressai pour regarder dans la direction du bruit.

Des taches de sang étincelaient comme des rubis sur le marbre blanc du pont.

Et empalée sur l'un des lampadaires qui le bordaient…

Son corps était cambré.

Ses cheveux d'or avaient été tondus et ses yeux dorés arrachés.

Elle tressaillait encore, son torse svelte transpercé par le métal rouge de sang.

J'entendis quelqu'un vomir sur le pont, puis repartir en courant.

Mais je ne pouvais plus détacher les yeux de la reine blonde, ni de l'attor qui avait surgi de la brèche et trônait au sommet du lampadaire.

– Avec le meilleur souvenir des reines, siffla-t-il. Et de Jurian !

Et il prit son envol, vif et agile, vers le quartier des théâtres que nous venions de quitter.

Cassian se rua vers l'attor, puis s'arrêta court et se tourna vers moi.

– Allez-y, chuchotai-je d'une voix rauque.

– Rentrez tout de suite.

C'était un ordre sans appel, et il s'envola dans le sillage de l'attor, qui avait déjà disparu dans le ciel.

Autour de moi, le bouclier était troué par les créatures qui s'y engouffraient. Elles lâchaient ensuite les soldats d'Hybern qu'elles avaient transportés au-dessus de l'océan.

C'était une armée d'immortels de rang inférieur de toutes sortes.

Je me ruai vers la reine, prête à donner mon sang pour la secourir, mais son corps s'affaissa brutalement. Je sentis alors en moi le souffle de sa mort.

Des cris, des battements d'ailes et le sifflement des flèches rompirent le silence.

Je courus vers l'autre rive de la Sidra sur laquelle se trouvait l'hôtel particulier. Dans mon affolement, je n'osai pas me tamiser. Il me restait très peu de temps avant que des soldats ne surgissent dans ma rue, quelques minutes à peine pour arriver là-bas et mettre à l'abri dans l'hôtel tous ceux que je croiserais. Il était cerné de défenses que ces créatures elles-mêmes ne pourraient franchir.

Des immortels passaient devant moi à la recherche d'un refuge, de leurs amis et de leur famille. Je parvins au bout du pont. Les sommets des collines se dressaient devant moi…

Des soldats d'Hybern étaient déjà en haut de la colline aux deux palais, riant des cris et des supplications tandis qu'ils entraient dans les demeures et traînaient dehors leurs habitants. Le sang ruisselait sur les pavés.

Elles l'avaient fait… Ces reines avaient livré cette cité éprise d'art, de musique et de vie à des monstres. Le roi d'Hybern s'était certainement servi du Chaudron pour abattre ses défenses.

Une formidable détonation ébranla l'autre rive et je m'effondrai. Sous l'impact, je lâchai mes poignards et m'écorchai les mains sur les pavés. Je me relevai, ramassai mes armes et me tournai vers le fleuve.

Cassian et Azriel volaient au-devant des créatures ailées qui tombaient sous leurs coups. Des faisceaux lumineux jaillissaient de leurs siphons. Deux boucliers rouge et bleu fusionnèrent dans un grésillement et s'abattirent sur les soldats, déchirant chair et ailes et faisant fondre des os…

Des mains vêtues de gantelets en pierre tombaient du ciel et disparaissaient dans le fleuve sur le passage des deux guerriers illyriens.

Mais les créatures d'Hybern avaient déjà atterri en nombre… En trop grand nombre. Des toits étaient éventrés, des portes enfoncées et les cris qui s'élevaient étaient coupés net…

Ce n'était pas la destruction d'une ville, mais une extermination pure et simple.

Et à une centaine de mètres du pont sur lequel je me tenais, l'Arc-en-Ciel n'était plus qu'un bain de sang.

L'attor et ses sbires avaient convergé vers ce quartier comme si les reines leur avaient indiqué où se trouvait le point le plus vulnérable, le cœur vivant de la ville.

Des flammes ondulaient sur la colline et de la fumée noire maculait le ciel.

Où était Rhys ? Où était mon âme sœur ?

De l'autre côté du fleuve, une nouvelle détonation ébranla la ville.

Ce n'étaient ni Cassian ni Azriel qui tenaient cette rive-là, mais Amren. Sur un seul geste de ses mains frêles, des soldats tombaient à terre, se débattaient, suffoquaient et hurlaient.

En face de moi, la rue dégagée offrait le seul passage à travers l'enfer.

Un cri de femme jaillit de la colline. Je dégainai mon épée illyrienne et me tamisai vers l'Arc-en-Ciel à feu et à sang.

Là-bas étaient mon foyer et mon peuple.

Si je devais mourir pour défendre cet endroit où les arts florissaient, ainsi soit-il.

Je devins ténèbres, ombre et vent. Je me posai à l'orée du quartier. Les soldats d'Hybern prenaient d'assaut l'extrémité opposée, se répandaient sur la promenade du fleuve et saccageaient les auberges dans lesquelles j'avais mangé, bu et ri. Ils me virent seulement quand je fondis sur eux, quand la lame de mon épée leur fendit le crâne.

Six d'entre eux tombèrent sous mes coups, mais quand je m'arrêtai au pied de la colline et plongeai les yeux dans le feu, le sang et la mort, je compris qu'ils étaient bien trop nombreux pour moi. Je ne réussirais jamais à les tuer tous…

Je vis alors une jeune immortelle svelte à la peau verte brandir un tuyau rouillé pour défendre sa galerie à l'intérieur de laquelle d'autres immortels accroupis sanglotaient.

Elle était encerclée de cinq soldats ailés qui se moquaient de son arme et la provoquaient.

Mais elle les tenait en respect et gardait son sang-froid. Le sol autour d'elle était jonché de débris de poteries, de bois et de toiles…

Trois soldats postés au sommet de la colline m'aperçurent et se lancèrent à ma poursuite, mais je courais plus vite qu'eux. Je me précipitai vers la Sidra aux eaux chantantes.

J'arrivai sur le bord du quai, devant le fleuve déjà rouge de sang, et frappai le sol du pied.

Alors, en réponse à ce geste, les eaux enflèrent.

Je m'abandonnai au pouvoir qui dansait dans mes os, mon sang et mon souffle. Je devins la Sidra, ce fleuve antique et profond, et le pliai à ma volonté.

Brandissant mes armes, je le sommai d'enfler encore, puis façonnai et forgeai ses vagues.

Mes assaillants s'arrêtèrent court quand je m'élançai vers eux à la tête d'une meute de loups d'eau. Ils tournèrent les talons et prirent la fuite, mais je courais au milieu de ma horde et nous étions plus rapides.

Les loups surgissaient un à un de la Sidra en rugissant, aussi énormes que celui que j'avais tué dans la forêt un an auparavant, et traversaient les rues comme la foudre.

J'avais fait cinq pas quand ma horde rattrapa les soldats qui avaient provoqué la galeriste.

J'en avais fait sept quand ils les jetèrent à terre et les noyèrent sous l'eau jaillissant de leurs gueules. J'arrivai sur eux et la lame de mon épée chanta en tranchant leurs têtes tandis qu'ils suffoquaient.

La galeriste, qui avait encore son tuyau à la main, sanglota en me voyant,

mais me salua d'un signe de tête. Certains soldats s'échappaient et prenaient leur envol. Alors des ailes et des serres poussèrent à mes loups, qui devinrent des faucons et des aigles.

Ils s'abattirent sur les fuyards et les inondèrent. Quand ces soldats en vol virent qu'ils ne pouvaient pas être noyés dans les airs, ils ricanèrent.

Je levai une main vers le ciel, puis fermai le poing.

L'eau ruisselant sur leurs ailes, leurs armures et leurs visages se changea en glace.

La glace d'un hiver éternel, la glace de cette part de moi-même impitoyable envers ces créatures et déterminée à venger mon peuple de ce qu'elles lui avaient fait subir.

Plusieurs dizaines de soldats figés en plein vol tombèrent d'un seul bloc et se brisèrent sur les pavés.

Mes loups se déchaînaient autour de moi, déchiraient, noyaient et pourchassaient nos ennemis. Les soldats qui s'étaient envolés se fracassaient au sol par dizaines. Les rues étaient couvertes d'éclats de glace, de débris d'ailes, de chair, de sang et de pierres.

Les cris de mon peuple avaient cessé et c'étaient maintenant ceux des soldats qui chantaient dans mon sang. L'un d'eux s'éleva au-dessus des édifices aux couleurs vives, et je le reconnus.

L'attor battait frénétiquement des ailes. Sa peau grise et ses gantelets en pierre étaient maculés du sang d'innocents. J'envoyai sur lui un aigle et un faucon, mais il était plus vif et plus agile. Esquivant mes animaux, il monta dans le ciel en fendant l'air, loin de moi et de mon pouvoir, loin de Cassian et d'Azriel qui tenaient le fleuve et la plus grande partie de la ville, loin d'Amren qui précipitait à terre des légions entières sans blessures apparentes.

Aucun de mes amis n'avait vu l'attor prendre son envol et semer ses poursuivants.

Il allait rentrer en Hybern et retrouver le roi. Il avait pris la tête de ces légions pour se venger de nous et j'étais certaine que la reine blonde était morte entre ses mains. Comme Clare.

Où es-tu ?

La voix de Rhys résonnait en moi de très loin, par-dessus mon bouclier mental.

Où es-tu ? répéta-t-elle plus fort.

Je rengainai épée et poignard et ramassai les flèches tombées à terre. Des flèches en frêne enduites de sang-venin.

Je suis exactement où je dois être, répondis-je à Rhys.

Et je me tamisai dans le ciel.

Chapitre 59

Je me tamisai sur l'un des toits les plus proches, une flèche en frêne dans chaque main, scrutant le ciel à la recherche de l'attor.

Feyre !

J'opposai mon bouclier mental à cette voix, à Rhysand.

Pas maintenant, pensais-je. *Pas en ce moment.*

Je le sentais marteler, rugir de l'autre côté de mes défenses, mais même lui ne pouvait les franchir.

L'attor était ma proie.

À l'horizon, fonçant vers moi, une puissante nuée de ténèbres engloutissait l'univers, et tous les soldats sur son chemin disparaissaient en elle.

Mon âme sœur, incarnation de la mort et triomphe de la nuit…

Je repérai l'attor qui virait vers l'océan, vers Hybern, en survolant la ville.

Je me tamisai, lançai vers lui mon esprit comme un filet et remontai le long de ce lien, par-delà le temps, la distance et contre le vent…

Je perçus la traînée huileuse de sa perfidie et concentrai toute mon attention sur son essence, ce phare de corruption et de vilenie.

Quand j'émergeai du vent et de l'ombre, je chevauchais l'attor.

Il hurla quand je plongeai les flèches empoisonnées dans ses ailes en transperçant les muscles. Il rua sous la douleur et sa langue bifide fendit l'air. Au-dessous de nous, la ville n'était plus qu'une tache floue et la Sidra, un ruisseau.

Je me muai en flamme et étreignis l'attor. Il hurlait et se débattait, les ailes paralysées par le poison…

Cinglés par le vent, nous tombâmes comme une pierre vers la terre, vers le sang et la souffrance.

Je fis surgir mon poignard dans ma main.

Les ténèbres qui consumaient l'horizon se rapprochèrent soudain comme si elles m'avaient repérée.

Non, pas tout de suite…, pensai-je.

Je brandis ma lame au-dessus de la cage thoracique osseuse et étirée de l'attor.

– Ça, c'est pour Rhys, grondai-je dans son oreille pointue.

Je plongeai le poignard et sentis l'impact contre l'os dans toute ma main.

Un sang argenté réchauffa mes doigts et l'attor hurla. J'arrachai la lame dans une gerbe de sang qui éclaboussa mon visage.

– Ça, c'est pour Clare.

J'enfonçai à nouveau le poignard et fis tourner la lame dans sa poitrine.

Les contours des édifices se dessinaient au-dessous de nous. Les eaux de la Sidra étaient rouges, mais le ciel était vide, débarrassé des soldats, tout comme les rues.

L'attor hurlait et sifflait, jurait et implorait. J'arrachai de nouveau la lame de la plaie.

Je distinguais maintenant des silhouettes. Le sol se ruait vers nous. L'attor se convulsait si violemment que je devais m'arc-bouter pour ne pas lâcher prise.

– Et ça, c'est pour moi, murmurai-je dans son oreille et dans son âme corrompue.

Je plongeai la lame une troisième fois en me délectant du craquement des os et de la déchirure de la chair.

Je pouvais compter les pavés et voir la mort me tendre les bras.

Je me penchai vers l'attor et collai ma bouche tout contre son oreille, comme pour lui murmurer des mots doux.

– Rendez-vous en enfer, susurrai-je.

Je lâchai l'attor et me tamisai plus loin.

J'entendis son corps heurter les pavés et ses os se briser alors que je traversais l'étoffe de l'univers, propulsée par mon pouvoir et par la vélocité de ma chute. Je resurgis quelques mètres plus loin et sentis le décalage entre mon esprit et mon corps, qui était plus lent à s'adapter.

Mes jambes se dérobèrent sous moi et je m'effondrai contre le mur d'un édifice peint en rose, avec une telle violence que le plâtre se fissura autour de mon dos et de mes épaules.

Je tremblais de tout mon corps. Un peu plus loin dans la rue, une masse rompue et suintante gisait sur les pavés. Les ailes de l'attor n'étaient plus que des déchets au milieu de débris d'armure, d'éclats d'os et de restes de chair brûlée.

La vague de ténèbres me rejoignit sur cette rive de la Sidra.

Personne ne cria à la vue de cette cascade de nuit semée d'étoiles qui éclipsait toute lumière.

Les ténèbres s'évanouirent soudain, laissant place à la lumière.

J'entendis devant moi le crissement de bottes sur le sol, suivi du battement et du bruissement d'ailes puissantes.

Je sentis sur mon visage une main qui relevait mon menton alors que je

regardais fixement les restes de l'attor. Des yeux violets rencontrèrent les miens.

Rhys… Rhys était là.

Et j'avais…

Il se pencha vers moi, le front luisant de sueur, la respiration précipitée, et pressa doucement ses lèvres contre les miennes, pour me rappeler qui nous étions, où nous nous trouvions. La glace qui recouvrait mon cœur fondit, un tentacule de ténèbres apaisa le feu brûlant dans mes entrailles et l'eau reflua de mes veines pour retourner dans la Sidra.

Rhys recula en caressant ma joue. Autour de nous, des gens pleuraient et gémissaient, mais je n'entendais plus de cris de terreur.

– Feyre Rompt-le-Sort, protectrice de l'Arc-en-Ciel, murmura mon âme sœur.

Je le serrai dans mes bras et sanglotai.

Et, alors que sa cité se lamentait, le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit me serra contre lui jusqu'à ce que je sois capable d'endurer la vision de ce monde nouveau baignant dans le sang.

Chapitre 60

– Velaris est en sûreté, annonça Rhys au plus noir de la nuit. Les défenses abattues par le Chaudron ont été reconstruites.

Nous n'avions pris aucun repos jusqu'à cet instant. Nous avions travaillé sans répit pendant des heures avec tous les habitants de la ville. Nous avions soigné, nous avions reconstruit. À présent, nous étions réunis dans le salon de l'hôtel particulier où trois heures du matin sonnaient à l'horloge.

Je me demandais comment Rhys, adossé au manteau de la cheminée, pouvait encore tenir debout. J'étais vautrée sur le canapé à côté de Mor. Comme les autres, nous étions couvertes de sang et de boue.

Au visage meurtri de Cassian qui ne guérissait que lentement, je devinais qu'il avait épuisé ses réserves de magie pendant ce long moment durant lequel il avait dû défendre la ville seul. Mais ses yeux fauves flamboyaient de rage.

Amren ne valait guère mieux. Ses vêtements gris étaient en lambeaux et sa peau d'une blancheur de neige. À demi assoupie sur le canapé placé face au mien, elle s'appuyait à Azriel, qui lui lançait des regards inquiets alors qu'il saignait encore de ses blessures. Les pierres bleues de ses siphons étaient ternes, comme s'ils étaient vides.

Quand j'avais aidé les survivants de l'Arc-en-Ciel à soigner leurs blessés, compter leurs morts et commencer les réparations, Rhys était passé me voir à plusieurs reprises. Durant l'une de ces pauses, il m'avait raconté ce qu'Amren avait accompli de l'autre côté de la Sidra.

Puisant dans ses sombres pouvoirs, elle avait insufflé des illusions à l'esprit des soldats. Elle leur avait fait croire qu'ils étaient tombés dans la Sidra et qu'ils se noyaient, ou qu'ils volaient à plusieurs milliers de mètres, chutaient comme des pierres et sentaient leurs os craquer en s'écrasant au sol. Elle avait livré les plus cruels et les plus sanguinaires des soldats à leurs propres cauchemars et, de terreur, leur cœur avait cessé de battre.

Certains étaient tombés dans le fleuve et s'étaient noyés dans leur sang, d'autres s'étaient tout simplement évanouis dans l'air.

– Velaris est peut-être en sûreté, mais pour combien de temps ? objecta Cassian. Hybern connaît désormais son existence grâce à ces ordures de

reines. À qui d'autre trahiront-elles encore ce secret ? De combien de temps disposons-nous avant que d'autres cours fassent irruption ici, avant qu'Hybern se serve de nouveau du Chaudron pour abattre nos défenses ?

Rhys ferma les yeux. Ses épaules étaient rigides. Je pouvais littéralement sentir la pression à laquelle il était soumis. Je ne voulais pas alourdir son fardeau, mais j'avais une question à poser :

– Qui défendra la cité si nous partons tous en Hybern pour détruire le Chaudron ?

– Moi, déclara Amren. Je suis la seule à pouvoir protéger la ville entière avant l'arrivée de renforts. Aujourd'hui, l'ennemi a eu l'avantage de la surprise. À présent, nous serons mieux préparés en cas d'attaque. Les nouvelles défenses que nous avons érigées ne tomberont pas aussi facilement.

– Et maintenant, que faisons-nous ? demanda Mor avec un soupir.

– Nous dormons et nous mangeons, répondit simplement Amren.

– Et puis nous riposterons, ajouta Azriel, la voix encore rauque de la rage de la bataille.

Cette nuit-là, Rhys ne se coucha pas.

Quand j'émergeai de mon bain aux eaux troublées de boue et de sang, il était invisible.

Je le cherchai à tâtons par notre lien et, malgré mes courbatures, me traînai jusqu'au toit en terrasse. Il se trouvait là, dans l'obscurité. Ses ailes déployées traînaient sur les dalles.

Je m'assis sur ses genoux et passai les bras autour de son cou.

Il contemplait la cité.

– Il reste si peu de lumières cette nuit, dit-il.

Mais je ne regardais pas la ville, car je suivais du doigt les contours de son visage. Je caressai ses lèvres du pouce.

– Ce n'est pas ta faute, fis-je doucement.

Ses yeux à peine visibles dans l'obscurité rencontrèrent les miens.

– Vraiment ? Je leur ai remis cette ville sur un plateau, répondit-il. Même si j'ai dit que j'étais prêt à courir ce risque… Je ne sais pas qui je hais le plus à présent : le roi, les reines ou moi-même.

Je repoussai des mèches de cheveux de son visage. Il saisit ma main et retint mes doigts entre les siens.

– Tu m'as tenu à distance. Tu m'as opposé ton bouclier. J'étais coupé de toi, reprit-il.

– Je suis désolée…

Il éclata d'un rire amer.

– Désolée ? Tu devrais plutôt être impressionnée, déclara-t-il. Entre ton bouclier et ce que tu as fait à l'attor… Tu aurais pu être tuée.

– Tu me reproches d'avoir pris ce risque ?

Il fronça les sourcils, puis enfouit son visage contre mon épaule.

– Comment pourrais-je te reprocher d'avoir défendu mon peuple ? J'ai envie de te secouer parce que tu n'es pas rentrée à l'hôtel, mais… tu as choisi de combattre pour Velaris. Je ne te mérite pas.

Il m'embrassa dans le cou.

Sa sincérité me serra le cœur. Je lui caressai les cheveux.

– Chacun de nous mérite l'autre, protestai-je. Et nous méritons d'être heureux.

Je n'entendais plus que nos paroles dans la ville silencieuse et sombre. Rhys frissonna contre moi. Quand ses lèvres trouvèrent les miennes, je le laissai m'étendre sur le toit et me faire l'amour sous les étoiles.

Amren parvint à déchiffrer le Livre l'après-midi du lendemain. Et ce qu'elle nous apprit, alors que nous étions rassemblés autour de la table de la salle à manger, n'annonçait rien de bon.

– Pour annihiler le pouvoir du Chaudron, nous annonça-t-elle sans préambule, il faut toucher le Chaudron et prononcer les mots suivants.

Elle les avait notés sur une feuille de papier.

– En es-tu absolument certaine ? demanda Rhys.

– Je feindrai de ne pas me sentir insultée, Rhysand, grommela-t-elle.

Mor s'interposa et se pencha pour examiner les deux moitiés du Livre des Sorts.

– Qu'arrivera-t-il si nous recollons les deux moitiés ? s'enquit-elle.

– Ne le fais surtout pas, répondit Amren. Si tu reconstitues le Livre, on sentira le souffle de son pouvoir à travers le monde. Et tu verras accourir non seulement le roi d'Hybern, mais des ennemis bien plus anciens et plus redoutables, des créatures longtemps endormies et qui auraient dû le rester.

– Alors il faut partir tout de suite pour Hybern, déclara Cassian.

Son visage avait guéri, mais il boitait encore d'une blessure dissimulée sous sa cuirasse.

– Rhys, puisque tu ne peux pas te tamiser sans laisser de traces, Mor et Az nous tamiseront tous là-bas, dit-il, Feyre neutralisera le Chaudron et nous décamperons. Nous serons repartis avant qu'on ait seulement remarqué notre présence, et le roi d'Hybern pourra garder le Chaudron pour ses cuisines.

– Mais le Chaudron pourrait se trouver n'importe où dans son château…, objectai-je.

– Nous savons où il est, déclara Cassian.

– Nous l'avons recherché. Il est quelque part dans les étages inférieurs, m'expliqua Azriel. Tout le château et les terres environnantes sont hérissés de défenses qu'il est néanmoins possible de franchir. Nous avons élaboré un plan qui permettra à quelques-uns d'entre nous d'entrer dans la place, d'en ressortir vite et discrètement et de disparaître avant que nos ennemis aient compris ce qui leur est arrivé.

– Mais le roi est capable de détecter la présence de Rhys dès son arrivée,

intervint Mor. Et nous ignorons combien de temps il faudra à Feyre pour neutraliser le Chaudron.

– Nous y avons réfléchi, répondit Cassian. Rhys et toi, vous nous tamiserez au large de la côte d'Hybern. Nous ferons le reste du trajet en volant. Quant au temps nécessaire pour neutraliser le Chaudron, c'est un risque que nous devons courir.

Le silence retomba. Nous attendions la réponse de Rhys qui scrutait mon visage.

– C'est un plan solide, insista Azriel. Le roi ne connaît pas nos odeurs. Nous neutraliserons le Chaudron et disparaîtrons avant qu'il ne l'ait remarqué… Ce sera une offense bien plus grave que l'attaque plus sanglante et plus directe que nous avions d'abord envisagée, Rhys. Et avant de ressortir de ce château, nous leur laisserons de quoi leur rappeler pourquoi nous avons gagné la dernière guerre, conclut-il.

Son regard était illuminé d'une joie vengeresse surprenante sur ce visage si paisible.

Cassian acquiesça d'un air sinistre et Mor esquissa un sourire.

– Si j'ai bien compris, tu me demandes de rester au-dehors pendant que Feyre s'introduit dans la place forte du roi ? demanda enfin Rhys avec un calme inquiétant.

– Oui, confirma Azriel avec le même calme. Si Feyre ne parvient pas à neutraliser le Chaudron rapidement ou facilement, nous le volerons et nous le renverrons en pièces à ce fumier. Quoi qu'il en soit, dès que nous en aurons fini au château, Feyre te le fera savoir par votre lien. Alors Mor et toi, vous nous tamiserez loin d'Hybern. Personne ne pourra détecter ta présence assez vite si tu viens seulement pour nous chercher.

Rhys s'assit enfin à côté de moi sur le canapé et me regarda.

– Si tu veux y aller, tu es libre de le faire.

Si je ne l'aimais pas déjà, je l'aurais aimé rien que pour cette raison : il ne m'incitait pas à rester, il ne me cloîtrait pas après ce qui était arrivé la veille, même si tout son instinct lui dictait de le faire.

Et je songeai que j'avais été traitée avec bien peu de considération auparavant pour me contenter de si peu, pour considérer la liberté qu'on m'accordait comme un privilège et non comme un droit naturel.

Le regard de Rhys s'assombrit et je compris qu'il avait lu dans mes pensées.

– Tu es mon âme sœur, mais tu es libre de tes décisions, déclara-t-il. C'est à toi de choisir. Tu as fait ton choix hier, tu le feras chaque jour et à jamais.

Et peut-être était-il le seul à me comprendre parce que, comme moi, il avait été désarmé, emprisonné et contraint à des atrocités. J'entrelaçai mes doigts aux siens et les pressai. Ensemble… nous lutterions ensemble pour notre paix et notre avenir.

– Allons-y, décidai-je.

Une heure plus tard, alors que je montais à l'étage, je me rendis compte que j'ignorais dans quelle chambre je devais me rendre. Depuis notre retour du chalet, j'avais dormi dans la mienne, mais… qu'en était-il de la sienne ?

Tamlin avait gardé sa chambre, mais il dormait dans la mienne. Je supposais qu'il en serait de même ici.

J'étais presque arrivée devant ma porte quand j'entendis derrière moi la voix de Rhysand, qui était adossé à la sienne.

– Nous pouvons dormir dans ta chambre si tu préfères, mais… à partir de maintenant, nous ferons chambre commune. Dis-moi seulement si je dois apporter mes affaires ou emporter les tiennes. Si tu es d'accord.

– Mais ne veux-tu pas… garder une pièce rien qu'à toi ? demandai-je.

– Non… Sauf si tu le préfères. J'ai besoin de la protection de tes loups contre mes ennemis.

Je pouffai. Il ne se lassait pas de m'entendre lui raconter cet épisode de mon combat.

– Ton lit est plus grand, répondis-je en désignant sa chambre du menton.

Et ce fut décidé.

Quand j'entrai dans sa chambre, j'y trouvai mes vêtements dans une armoire voisine de la sienne. Je contemplai le lit imposant et tout l'espace autour de nous.

Rhys ferma la porte et se dirigea vers une petite boîte posée sur un bureau. Il la prit et me la tendit sans un mot.

Mon cœur bondit quand je soulevai le couvercle. L'étoile du saphir brillait à la lueur des chandelles comme si un esprit de la Pluie d'étoiles était prisonnier de la pierre.

– C'est la bague de ta mère ? demandai-je.

– Elle me l'a donnée pour que je me rappelle qu'elle restait toujours avec moi, même pendant les pires heures de ma formation de guerrier. À ma majorité, elle me l'a reprise pour la remettre à la Tisserande. Elle m'a dit que si je devais me marier ou si je rencontrais mon âme sœur, ma promise devrait être assez rusée ou assez vaillante pour récupérer cette bague, sinon elle ne survivrait pas à mon côté. J'ai promis à ma mère de faire subir cette épreuve à ma fiancée. La bague est restée chez la Tisserande pendant plusieurs siècles.

Je sentis mon visage devenir brûlant.

– Tu m'avais dit que c'était un objet de valeur…

– Oui, pour moi et pour ma famille.

– Si j'ai bien compris, mon épreuve chez la Tisserande…

– Il était crucial de savoir si tu pouvais détecter l'un de ces objets, mais… j'ai choisi celui-là par pur égoïsme.

– J'ai donc conquis mon alliance sans que tu me demandes si je voulais t'épouser.

– Peut-être.

– Et toi, veux-tu que je la porte ? demandai-je en inclinant la tête sur le côté.

– Seulement si toi, tu le veux.

– Quand nous irons à Hybern… si les choses tournent mal, est-ce que quelqu'un pourrait savoir que nous sommes destinés l'un à l'autre ? Et pourrait-on s'en servir contre toi ?

Une étincelle de rage s'alluma dans son regard.

– Si on nous voit ensemble et si on flaire notre odeur, on saura à quoi s'en tenir, répondit-il.

– Et si je me présente seule, avec une alliance de la Cour de la Nuit au doigt…

Il poussa un grondement bas et menaçant.

Je refermai la boîte sans avoir pris la bague.

– Quand nous aurons neutralisé le Chaudron, je veux tout faire : déclarer notre lien, me marier, organiser une fête stupide à laquelle nous inviterons tous les habitants de Velaris… tout, déclarai-je.

Rhys me reprit la boîte et la posa sur la table de nuit.

– Et si je voulais encore davantage ? demanda-t-il en m'entraînant vers le lit.

– Je t'écoute, susurrai-je alors qu'il me déposait sur les draps.

Chapitre 61

Je n'avais encore jamais eu autant d'acier sur moi. Des poignards étaient fixés sur tout mon corps, cachés dans mes bottes et dans mes poches intérieures, et je portais une épée illyrienne dans le dos.

Quelques heures plus tôt, j'étais inondée de bonheur après avoir vécu des moments d'horreur et d'affliction. Quelques heures plus tôt, j'étais encore dans ses bras.

Et maintenant Rhysand, mon âme sœur, mon Grand Seigneur et mon associé, se tenait à mon côté dans l'entrée de l'hôtel particulier, avec Mor, Azriel et Cassian armés de pied en cap et prêts pour le départ. Nous restions tous silencieux.

– Le roi d'Hybern est vieux, Rhys… très vieux. Ne t'attarde pas là-bas, lui recommanda Amren.

Bonjour, adorable petite menteuse sans scrupules, chuchota une voix tout contre ma poitrine, une voix provenant des moitiés du Livre placées dans deux poches différentes. Dans l'une d'elles, le sort que je devais prononcer était écrit en toutes lettres sur une feuille. Je l'avais lu une douzaine de fois sans oser le faire à voix haute.

– Nous serons de retour avant d'avoir eu le temps de te manquer, répondit Rhys. Garde bien Velaris.

Amren examina mes mains gantées et mes armes.

– À côté de ce Chaudron, le Livre peut paraître inoffensif, dit-elle. Si le sort n'opère pas ou si tu ne peux pas emporter le Chaudron, pars sans attendre.

J'acquiesçai. Elle nous regarda tous.

– Bon vol, ajouta-t-elle.

C'était sans doute la seule marque d'affection dont elle fût capable.

Mor m'attendait, les bras ouverts. Cassian et Rhys devaient se tamiser avec Azriel. Rhys resterait posté à quelques kilomètres de la côte, après quoi les deux guerriers illyriens nous rejoindraient, Mor et moi.

Rhys se campa devant moi, visiblement tendu. Je me haussai sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

– Tout ira bien, l'assurai-je.

Quand je m'écartai de lui, il regarda Cassian. Ce dernier s'inclina.

– Je la protégerai au péril de ma vie, Grand Seigneur, déclara-t-il.

Rhys regarda Azriel qui s'inclina à son tour.

– Au péril de nos deux vies, ajouta-t-il.

Cette réponse parut satisfaire Rhys, dont les yeux se tournèrent vers Mor.

– Je sais ce que je dois faire, déclara cette dernière.

Je me demandai quelles instructions elle avait reçues dont je n'étais pas informée.

Avant que j'aie pu dire au revoir à Amren, Mor avait saisi ma main et nous étions parties.

Nous descendions en chute libre vers l'océan noir comme la nuit.

Un corps chaud heurta le mien et me rattrapa sans que j'aie eu le temps de m'affoler et peut-être de me tamiser ailleurs.

– Doucement, me dit Cassian en virant à droite.

Je baissai les yeux et vis Mor piquer vers la terre avant de se tamiser plus loin.

Pas la moindre trace de la présence de Rhys. À quelques mètres devant moi, Azriel n'était plus qu'une ombre déliée au-dessus de l'eau noire, vers la masse obscure de l'île dont nous nous rapprochions.

Hybern…

Aucune lumière ne brillait sur l'île, qui paraissait très ancienne, comme une araignée aux aguets dans sa toile depuis la nuit des temps.

– Je suis allé deux fois en Hybern, murmura Cassian, et à chaque fois j'ai compté les minutes qui me séparaient du départ.

Je comprenais pourquoi. L'île qui se présentait à nous était une muraille de falaises blanches comme des ossements, aux sommets plats et herbeux qui plus loin cédaient la place à des collines dénudées. C'était un paysage d'une désolation oppressante.

Amarantha avait préféré mettre à mort ses esclaves plutôt que de les libérer. Elle n'avait été que l'un des nombreux commandants des armées du roi. Et si les légions qui avaient assailli Velaris la veille n'étaient que l'avant-garde de ces armées…

– Son château est là-bas, reprit Cassian.

Dans une courbe de la côte, taillé à même la falaise et dominant la mer, se dressait un château blanc élancé mais à demi effondré.

Pas de marbre imposant ni d'élégant calcaire, seulement cette roche à la sinistre couleur d'ossements. Une douzaine de tours perçaient le ciel nocturne et quelques lumières clignotaient aux fenêtres et aux balcons. Personne en vue, pas même une patrouille.

– Où sont-ils tous passés ? demandai-je.

– C'est la relève de la garde, m'expliqua Cassian. Il y a une petite porte à l'arrière du château qui donne sur la mer. Mor nous y attendra : c'est l'entrée

la plus proche pour les étages inférieurs.

– Je suppose qu'elle ne peut pas nous y tamiser directement ?

– Non, car ces étages sont bardés de défenses et cela lui prendrait trop de temps de les franchir. Rhys le pourrait, mais nous le retrouverons seulement à la sortie, devant cette porte.

Ma bouche se dessécha à cette pensée. *Ramène-moi chez moi*, chuchota le Livre contre ma poitrine.

En effet, à mesure que nous approchions de la côte, je pouvais sentir sa présence.

Le Chaudron. Antique, cruel, solitaire… Je me demandai pourquoi ils avaient pris la peine de le localiser car j'étais certaine que je serais menée droit à lui. Je frissonnai.

Après avoir décrit un virage, nous nous posâmes au pied des falaises, devant le château. Mor nous attendait là, l'épée tirée, devant la porte ouverte.

Quand il la vit, Cassian poussa un soupir de soulagement. Azriel atterrit rapidement et sans bruit, puis entra en éclaireur.

Mor n'avait pas quitté Cassian des yeux. Ils échangèrent un regard qui en disait long. Je me demandai ce que leurs sens d'immortels décuplés par leur entraînement pouvaient déceler.

L'entrée était sombre et silencieuse. Azriel en resurgit un instant plus tard.

– Les gardes sont neutralisés, annonça-t-il.

Du sang luisait sur son poignard en frêne. Les yeux froids d'Azriel rencontrèrent les miens.

– Vite, me dit-il.

Je n'eus pas besoin de me concentrer pour retrouver la trace du Chaudron, car il m'attirait irrésistiblement à lui en m'emprisonnant dans son étreinte maléfique.

À chaque fois que nous atteignions un embranchement, Cassian et Azriel partaient en éclaireurs pour revenir presque toujours avec des poignards rougis de sang et des visages sinistres, en me faisant signe de me hâter.

Peut-être cette expédition serait-elle vaine, mais pas ces morts. Elles me laissaient de glace, car ces gens-là avaient torturé Rhys et envoyé une armée saccager ma ville et massacrer ses habitants.

Je descendis l'escalier d'un donjon très ancien aux pierres noires et tachées. Mor, à mes côtés et constamment aux aguets, était ma dernière ligne de défense. Si Cassian et Azriel étaient blessés, elle devrait me faire ressortir du château par tous les moyens et me ramener à Velaris.

Mais nous ne croisions personne dans le donjon ou, plus exactement, je ne croisais personne puisque les Illyriens éliminaient tous les gardes sur notre chemin.

Nous arrivâmes devant un nouvel escalier qui s'enfonçait dans les

profondeurs du château…

Je le montrai du doigt, prise de nausée.

– Il est en bas, dis-je.

Cassian descendit les marches, son épée à la main. Azriel et Mor semblèrent retenir leur souffle jusqu'à l'instant où un sifflement de Cassian se répercuta sur les pierres de la cage d'escalier.

Mor descendit avec moi dans les ténèbres, une main posée sur mon dos.

Enfin chez moi…, se réjouit le Livre des Sorts.

Cassian se tenait dans une chambre circulaire et un globe lumineux oscillait au-dessus de son épaule.

Au milieu de la pièce, sur une petite estrade, trônait le Chaudron.

Chapitre 62

Le Chaudron était existence et néant, ténèbres et… l'origine de ces ténèbres, quelle qu'elle fût.

Mais il n'était ni vie ni joie, ni lumière ni espoir.

De la taille d'une baignoire, il était en fer noir et ses trois pieds avaient la forme de branches grimpantes hérissées d'épines.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi hideux et d'aussi séduisant à la fois.

Le visage de Mor était livide.

– Fais vite, me dit-elle. Nous n'avons que quelques minutes devant nous.

Azriel parcourait du regard la chambre, l'escalier et le Chaudron. Quand je m'approchai de l'estrade, il me barra le passage de son bras tendu.

– Écoutez.

Nous tendîmes l'oreille.

Ce n'étaient pas des paroles, mais une pulsation semblable à celle du sang qui résonnait dans la chambre. Comme si le Chaudron avait un cœur qui palpitait.

Qui se ressemble s'assemble, chuchota une voix en moi.

Je m'approchai du Chaudron, suivie de Mor, et montai sur l'estrade.

L'intérieur du Chaudron n'était qu'un tourbillon d'un noir d'encre.

Peut-être l'univers était-il bel et bien sorti de lui, comme le racontait la légende.

Azriel et Cassian se raidirent en me voyant poser une main sur le rebord. Douleur, extase, puissance et faiblesse m'envahirent, tout ce qui était et n'était pas, feu et glace, lumière et ténèbres, déluge et sécheresse…

La matrice de la création.

Je me ressaisis et me préparai à lire le sort.

Je tirai le papier de ma poche en tremblant, et mes doigts effleurèrent au passage la moitié du Livre.

Menteuse aux paroles de miel, dame de duplicité…, chuchota-t-il.

Une main sur la moitié du Livre des Sorts, l'autre sur le Chaudron, je fis un pas hors de moi-même et une décharge électrique traversa mon sang comme si j'attirais la foudre.

Oui, princesse de putréfaction, tu sais maintenant ce que tu dois faire…

– Feyre, murmura Mor sur un ton d'avertissement.

Mais ma bouche m'était devenue étrangère en cet instant où le pouvoir du Chaudron et du Livre se déversait en moi et me consumait.

L'autre moitié, siffla le Livre, *apporte l'autre moitié… Réunissons-nous et soyons libres…*

Je tirai le Livre de ma poche et le calai au creux de mon bras pendant que je sortais l'autre moitié.

Fille adorable, oiseau admirable… si douce, si généreuse…

Ensemble, ensemble, ensemble…

– Feyre ! cria Mor.

Amren avait tort : séparées, les deux moitiés étaient trop faibles face à la puissance abyssale du Chaudron, mais réunies… le sort opérerait.

Quand elles seraient jointes, je ne serais plus un simple conducteur entre elles, mais leur maître. Il était exclu d'emporter le Chaudron : il fallait le neutraliser dès maintenant.

Devinant ce que je projetais, Mor jura et tendit la main vers moi, mais elle fut trop lente.

Je posai la seconde moitié du Livre sur la première.

Une onde de pouvoir silencieuse fit le vide dans mes oreilles et fit ployer mes os.

Et puis plus rien.

– Nous ne pouvons pas courir le risque…, commença Mor d'une voix qui me parut très lointaine.

– Laisse-lui juste une minute, interrompit Cassian.

J'étais le Livre et le Chaudron, le son et le silence…

J'étais un fleuve vivant dans lequel ils fusionnaient, dans un flux et un reflux perpétuels, une marée sans début ni fin.

Le sort… les paroles…

Je regardai la feuille de papier que je tenais à la main, mais mes yeux ne voyaient pas et mes lèvres ne remuaient pas.

Je n'étais ni un instrument ni un pion. Je ne serais ni le conducteur ni le laquais de ces *choses*…

J'avais appris le sort par cœur. Je l'énoncerais, le soufflerais, le penserais…

Surgi du puits de ma mémoire, le premier mot se forma. J'avançai péniblement à sa rencontre, tendis la main vers lui, vers ce mot qui me ramènerait à moi-même, à mon essence…

Des mains vigoureuses me tirèrent en arrière, m'arrachant au Livre et au Chaudron.

Une lumière sale et de la pierre couverte de moisissure apparurent dans mon champ de vision et la chambre se mit à tourner tandis que je suffoquais. Azriel me secouait, les yeux si agrandis que je voyais le blanc autour de l'iris.

Que s'était-il passé ?

Des pas résonnèrent au-dessus de nous. Azriel me repoussa derrière lui et brandit son épée. Ce mouvement me rendit un semblant de lucidité et je sentis un liquide chaud goutter sur mes lèvres. C'était du sang. Je saignais du nez.

Les pas se rapprochaient. Mes amis brandirent leurs armes tandis qu'un bel homme aux cheveux bruns descendait les dernières marches. Ses oreilles rondes étaient humaines, mais ses yeux…

J'en connaissais la couleur pour avoir vu pendant trois mois l'un d'eux enchâssé dans le cristal.

– Pauvre idiote, me lança-t-il.

– Jurian…, soufflai-je.

Chapitre 63

J'évaluai la distance entre Jurian et nous et comparai mon épée aux deux lames jumelles qu'il portait entrecroisées dans le dos. Cassian fit un pas vers lui.

– Toi…, gronda-t-il.

Jurian s'esclaffa.

– Je vois qu'on a gravi des échelons ! Mes félicitations.

Je sentis soudain une vibration entre lui et nous. Telle une onde de nuit et de fureur, Rhys surgit à mon côté. Il empocha le Livre si prestement que je m'en aperçus à peine.

Mais dès que je cessai de sentir son métal entre mes mains, je fus accablée à l'idée d'avoir si pitoyablement échoué, de m'être si facilement laissé subjuguer par son pouvoir…

– Tu as plutôt bonne mine pour un cadavre, Jurian, déclara Rhys en se plaçant nonchalamment entre moi et l'ancien guerrier.

– Toi, la dernière fois que je t'ai vu, tu réchauffais les draps d'Amarantha, fit Jurian en ricanant.

– Tiens, tiens, tu t'en souviens, répliqua Rhys tandis que je fulminais. Voilà qui est intéressant…

Jurian regarda Mor.

– Où est Miryam ?

– Elle est morte, répondit Mor sans détour, répétant un mensonge vieux de cinq siècles. Drakon et elle se sont noyés dans la mer Érythrienne.

– Menteuse, susurra Jurian. Tu as toujours été une fieffée menteuse, Morrigan.

Azriel poussa un grondement comme je n'en avais jamais encore entendu jaillir de sa gorge.

Jurian l'ignora.

– Où avez-vous emmené Miryam ? demanda-t-il en appuyant sur chaque mot.

– Loin de toi, répondit Mor. Je l'ai menée au prince Drakon. Leur lien d'amour a été reconnu et ils ont été mariés la nuit où tu as assassiné Clythia.

Et elle n'a plus jamais pensé à toi depuis.

La rage distordit les traits de Jurian, le héros des légions humaines devenu un monstre aussi effroyable que ceux qu'il avait combattus.

Rhys saisit ma main pour me donner le signal du départ. J'empoignai le Chaudron en lui ordonnant de nous suivre, et me préparai à affronter le vent et la nuit.

Mais je ne sentis rien.

Mor prit les mains de Cassian et d'Azriel, mais tous trois restèrent immobiles.

Jurian sourit.

– Une nouvelle ruse ? demanda Rhys d'une voix traînante en serrant ma main plus fort.

Jurian haussa les épaules.

– On m'a envoyé ici pour faire diversion pendant qu'il vous jetait un sort, répondit-il avec un sourire carnassier. Vous ne pourrez sortir de ce château qu'avec son autorisation. Ou en morceaux…

Mon sang se glaça. Cassian et Azriel se mirent en position de combat, mais Rhys se contenta d'incliner la tête. Je sentis son sombre pouvoir enfler, prêt à disloquer Jurian…

Mais il n'en fut rien. Pas même un souffle de vent nocturne.

– Et ce n'est pas tout, reprit Jurian. L'aurais-tu oublié ? Heureusement que j'étais présent et constamment éveillé pendant toutes ces années, Rhysand. Elle a volé au roi son Livre de Sorts pour s'emparer de tes pouvoirs, Rhysand.

Je sentis la magie en fusion qui m'habitait se figer. Le lien qui l'unissait à mon esprit et à mon âme était serré avec une telle force par une main invisible que plus rien ne circulait en lui.

Je m'élançai vers l'esprit de Rhysand, mais je me heurtai à un obstacle d'une dureté incroyable, un mur de pierre étrangère et insensible.

– Le roi a fait en sorte que ce Livre lui soit restitué, poursuivit Jurian alors que j'invoquais en vain mes pouvoirs. Amarantha ignorait l'usage de la moitié des sorts les plus cruels. Sais-tu ce que c'est que d'être incapable de dormir, de boire, de manger, de respirer et d'éprouver quoi que ce soit pendant cinq cents ans ? Ce que c'est d'être toujours éveillé et forcé de regarder tout ce qu'elle a fait ?

Ce supplice l'avait rendu fou, comme le révélait la lueur froide de ses yeux.

– Cela n'a sans doute pas été si effroyable puisque tu travailles désormais pour son maître, persifla Rhys.

Mais je savais qu'il faisait appel à toute sa volonté contre le sort qui nous emprisonnait.

Les dents trop blanches de Jurian brillèrent.

– Tes souffrances seront longues et raffinées, déclara-t-il.

– Charmante perspective, répliqua Rhys.

Quelqu'un apparut soudain en haut de l'escalier.

Il m'était sinistrement familier. Je connaissais ses cheveux noirs tombant sur ses épaules, son teint rubicond, ses vêtements choisis pour un usage pratique et non pour leur élégance. Il était d'une taille normale, ce qui me surprit, mais aussi vigoureux qu'un jeune homme.

Son visage était celui d'un mortel d'environ quarante ans, d'une beauté inexpressive, comme un camouflage dissimulant le feu brûlant d'yeux noirs et opaques emplis de haine.

– Vous êtes tombés dans le piège avec une facilité qui m'a un peu déçu, déclara-t-il.

À une vitesse qui nous prit de court, Jurian décocha une flèche en frêne qui se ficha dans la poitrine d'Azriel.

Mor hurla.

Nous n'avions d'autre choix que de suivre le roi.

La flèche était enduite de sang-venin qui, à en croire le roi, circulait dans les veines de sa victime selon ses instructions. Si nous refusions d'obéir, le poison pénétrerait dans le cœur d'Azriel. Et comme nos pouvoirs étaient neutralisés, nous étions impuissants.

Cassian et Rhys soutenaient Azriel dont le sang gouttait sur les marches. Je les suivais à côté de Mor, et Jurian fermait la marche. Mor, tremblante, regardait fixement la pointe de la flèche saillant entre les ailes d'Azriel.

Le roi nous précédait. Il avait emporté le Chaudron, qu'il avait fait disparaître d'un claquement de doigts en m'adressant un regard narquois.

Des gardes étaient apparus, ainsi que des courtisans, des Grands Fae et des créatures inconnues qui souriaient à notre vue comme si nous étions leur prochain repas. Leurs yeux étaient inexpressifs et sans vie.

Je ne vis en chemin ni meubles ni œuvres d'art, comme si ce château n'était que le squelette d'une créature géante.

Je m'arrêtai court devant les portes ouvertes de la salle du trône : c'était le lieu qui avait aiguisé le penchant d'Amarantha pour les déploiements de cruauté. Des globes lumineux glissaient le long des murs blancs et les fenêtres donnaient sur la mer démontée en contrebas.

Le roi monta sur l'estrade taillée dans un bloc d'émeraude. Puis il s'assit sur son trône, un assemblage d'ossements à la vue desquels je sentis le sang refluer de mon visage. Des os humains ternis et polis par les ans.

Nous nous immobilisâmes devant l'estrade. Jurian ricana dans notre dos quand les portes de la salle se refermèrent.

– Maintenant que j'ai tenu mes engagements, à vous de tenir les vôtres, déclara le roi sans paraître s'adresser à quelqu'un en particulier.

Deux silhouettes surgirent de l'ombre d'une entrée latérale.

Frappée d'horreur, incrédule, je regardai Lucien et Tamlin s'avancer dans la lumière.

Chapitre 64

Rhys se pétrifia. Cassian jura. Azriel, toujours soutenu par eux, tenta en vain de relever la tête.

Tamlin s'était arrêté à une dizaine de mètres de nous. Je regardais ce visage que j'avais tant aimé et haï.

Il portait son baudrier garni de poignards – des poignards de chasse illyriens.

Ses cheveux dorés étaient plus courts et son visage plus creusé que la dernière fois que je l'avais vu. Et ses yeux verts… Ils me scrutaient de la tête aux pieds, examinaient ma cuirasse, mon épée et mes poignards illyriens, la manière dont je me tenais au milieu de mes amis… de ma famille.

Tamlin s'était allié au roi d'Hybern.

– Non…, soufflai-je.

Mais il fit un pas vers moi en me contemplant comme si j'étais un fantôme. Lucien, dont l'œil métallique bourdonnait, arrêta son ami en posant une main sur son épaule.

– Non, répétai-je plus fort.

– Quel prix as-tu payé ? fit doucement Rhysand, qui était resté près de moi.

Je raclai de mes griffes et de mes serres mentales le mur séparant nos esprits en me débattant contre ce poing invisible qui étouffait ma magie.

Tamlin ignora Rhysand et regarda le roi.

– Vous avez ma parole, lui dit-il.

Je m'avançai vers Tamlin.

– Qu'as-tu fait ? m'écriai-je.

– Nous avons conclu un marché, m'expliqua le roi. Je devais vous remettre à lui et, en échange, il a accepté de laisser mes armées entrer sur ses terres, qui resteront notre camp de base pendant que nous abattrons ce mur grotesque.

Je secouai la tête, toujours incrédule. Lucien évita le regard implorant que je lui adressai.

– Tu es fou, siffla Cassian à Tamlin.

Ce dernier me tendit la main.

– Feyre, m'appela-t-il.

Comme si j'étais un chien dressé pour lui obéir.

Je ne remuai pas d'un millimètre. Je devais libérer ce maudit pouvoir et m'évader…

– Vous êtes décidément bien rétive, déclara le roi en me désignant d'un doigt épais. Nous sommes bien entendu convenus que vous travailleriez pour moi dès votre retour auprès de votre époux, mais… au fait, est-il votre époux ou votre fiancé ? Je l'ai oublié.

Lucien nous regardait tour à tour en blêmissant.

– Tamlin, murmura-t-il.

– Je te ramène chez nous, annonça Tamlin, le bras toujours tendu vers moi.

Je reculai d'un pas vers Rhysand, Cassian et Azriel.

– Il faudra satisfaire une autre exigence, celle de Jurian, reprit le roi. Il veut mettre à mort le Grand Seigneur de la Nuit et savoir où sont ses amis. Votre refus de le lui révéler pendant cinquante ans l'a rendu franchement furieux. Maintenant, Jurian, tu sais… et tu peux disposer d'eux à ta guise.

La tension était devenue insupportable. Azriel, dont le sang gouttait toujours à côté de mes bottes, avança imperceptiblement la main vers son épée.

– Je ne repartirai pas avec toi, répondis-je à Tamlin d'une voix calme et claire.

– Vous parlerez autrement, ma chère, quand j'aurai rempli ma part du contrat, déclara le roi.

Je sentis mes entrailles se nouer.

– Brisez ce lien qui vous unit à lui, ordonna le roi en désignant mon bras gauche.

– Non… non, je vous en supplie, soufflai-je.

– Comment Tamlin pourra-t-il récupérer son épouse si elle court retrouver un autre mâle tous les mois ?

Rhys se taisait, observait, soupesait, analysait le verrou posé sur son pouvoir. Dire que nos âmes étaient condamnées à ne plus jamais se parler…

– Je t'en supplie, ne le laisse pas faire cela, implorai-je Tamlin, et ma voix se brisa. Je t'ai écrit que j'allais bien, que je partais de mon plein gré…

– Non, tu n'allais pas bien, m'interrompit-il. Il t'a manipulée par l'intermédiaire de ce lien. Pourquoi crois-tu que je m'absentais aussi souvent ? Je cherchais un moyen de te libérer. Et toi, tu es partie…

– Je suis partie parce que je dépérissais dans ce palais !

Le roi d'Hybern claqua la langue.

– Ce n'est pas tout à fait à cela que vous vous étiez attendu, pas vrai ? lança-t-il à Tamlin.

Tamlin lui répondit par un grondement, mais me tendit de nouveau la main.

– Viens, rentre avec moi. Maintenant, ordonna-t-il.

– Non.

– Feyre !

Rhys respirait et remuait à peine. Je compris soudain pourquoi : afin de dissimuler notre odeur… celle de notre lien d'amour.

L'épée de Jurian était tirée et il regardait Mor comme s'il allait la tuer en premier. Quand Azriel devina son intention, son visage livide se convulsa de rage. Cassian, qui le soutenait toujours, observait tout le monde, prêt à combattre et à mourir pour défendre ses compagnons.

Je cessai de marteler le poing qui étouffait ma magie et le caressai doucement et tendrement.

Je suis Fae et autre, tout et rien, dis-je au sort qui me liait*. Tu ne me détiens pas. Je suis ce que tu es, réel et irréel, à peine plus qu'un souffle de pouvoir. Tu ne me détiens pas.*

– Je te suivrai si tu laisses les autres en paix. Laisse-les partir, dis-je à Tamlin.

Tu ne me détiens pas.

Le visage de Tamlin se crispa de fureur.

– Ce sont des monstres. Ce sont…

Il s'interrompit et s'avança pour me prendre par le bras.

Tu ne me détiens pas.

Le poing refermé sur mon pouvoir se relâcha, puis s'évanouit.

Quand Tamlin voulut me saisir, je devins brouillard et ombre et me tamisai hors de sa portée. Le roi rit doucement en voyant Tamlin trébucher, puis s'étaler quand Rhys le frappa au visage.

Hors d'haleine, je me réfugiai dans les bras de Rhysand. Mor s'élança pour seconder son Grand Seigneur et passer un bras d'Azriel par-dessus ses épaules.

Mais le mur de pierre hideuse subsistait dans mon esprit et emprisonnait toujours le pouvoir de Rhys.

Tamlin se releva, essuya le sang qui coulait de son nez et recula vers Lucien dont la main était posée sur son épée.

Mais il chancela soudain et blêmit de rage : il venait de comprendre. Le roi éclata de rire.

– Je ne peux y croire : votre fiancée vous a abandonné pour celui qui lui est destiné ! lança-t-il. La Mère a vraiment un curieux sens de l'humour. Et que de talents… dites-moi, ma fille, comment avez-vous réussi à rompre ce sort ?

Je l'ignorai, mais la haine que je lisais dans les yeux de Tamlin me faisait frémir.

– Je suis désolée, lui dis-je.

Et j'étais sincère. Mais Tamlin regardait fixement Rhysand avec une expression meurtrière.

– Toi… que lui as-tu fait ? vociféra-t-il.

Les portes s'ouvrirent derrière nous et des soldats firent irruption dans la salle. Certains ressemblaient à l'attor, d'autres à bien pire. Ils se postèrent devant toutes les issues, faisant tinter leurs armures et leurs armes.

Mor et Cassian jaugeaient chaque soldat et ses armes, calculant nos chances d'évasion. De mon côté, je faisais toujours face à Tamlin au côté de Rhys.

– Je ne repartirai pas avec toi, lui lançai-je. Et même si je le faisais… tu n'es qu'un lâche, un crétin qui nous a vendus à cet homme ! Sais-tu seulement ce qu'il veut faire de ce Chaudron ?

– Oh, une foule de choses, intervint le roi.

Et le Chaudron réapparut devant nous.

– Et dès maintenant, ajouta le roi.

Tue-le tue-le tue-le répétait en moi une voix sans que je puisse savoir si c'était la mienne ou celle du Chaudron. Peu importait. Je déchaînai mon pouvoir.

Serres, ailes et ombres surgirent autour de moi au milieu de l'eau et du feu…

Et disparurent aussitôt sous l'étreinte de cette main invisible qui étouffait à nouveau mon pouvoir.

– Regardez-vous, s'exclama le roi. L'enfant des sept cours, semblable à elles et différente de toutes. Comme le Chaudron ronronne en votre présence… Comptiez-vous l'utiliser ? Le détruire ? Avec ce Livre, vous pourriez faire tout ce que vous voudriez.

Comme je ne répondais pas, il haussa les épaules.

– Vous me le révélerez bien assez tôt, commenta-t-il.

– Je n'ai pas conclu de marché avec vous.

– Mais votre maître si, alors vous obéirez.

Une rage brûlante s'empara de moi.

– Si tu m'emmènes, si tu m'enlèves à mon âme sœur, je te détruirai, sifflai-je à Tamlin. Je détruirai ta cour et tout ce qui t'est cher.

Il serra les lèvres.

– Tu ne sais pas ce que tu dis, se contenta-t-il de répondre.

Lucien se crispa.

Le roi adressa un signe de tête aux gardes postés près de l'entrée par laquelle Tamlin et Lucien étaient apparus, et les portes de la salle se rouvrirent.

– Elle ne le sait pas, en effet. Personne ne détruira rien, reprit le roi tandis que d'autres personnes – des femmes – franchissaient ces portes.

Quatre femmes… quatre mortelles… les quatre reines restantes.

Les gardes qui les escortaient resserrèrent les rangs derrière elles en poussant quelque chose ou quelqu'un entre eux.

– Vous comprendrez à l'instant, Feyre Archeron, qu'il est dans votre intérêt d'obéir, déclara le roi.

Les quatre reines ricanèrent et nous lancèrent un regard haineux. Puis

elles s’écartèrent pour laisser place à leur escorte.

Une peur encore jamais éprouvée me saisit à la vue des gardes qui traînaient mes sœurs bâillonnées et ligotées devant le roi d’Hybern.

Chapitre 65

Je découvrais un enfer inédit, un nouveau degré dans le cauchemar. J'essayai même de me réveiller. Mais elles étaient bien là, dans leurs peignoirs en soie et en dentelles sales et déchirés.

Elain sanglotait doucement et son bâillon était détrempé. Nesta, échevelée, s'était sûrement battue comme un chat sauvage. Pantelante, elle nous dévisageait tous. Son regard se posa sur le Chaudron.

– Vous avez commis une grave erreur en partant à la recherche du Livre, déclara le roi à Rhysand qui me serrait dans ses bras. Je n'en avais nul besoin et je me moquais bien qu'il reste enfoui dans sa cachette. Mais quand vos espions sont venus fouiner par ici, je me suis dit que personne ne ferait un meilleur agent de liaison avec le royaume des mortels que mon ami Jurian fraîchement ressuscité. Il venait juste de se rétablir et mourait d'envie de voir ce qu'était devenu son ancien pays natal, si bien qu'il a été ravi de faire un séjour prolongé sur le continent.

Les reines sourirent à Jurian en inclinant la tête. Rhys resserra son étreinte comme en un avertissement silencieux.

– Le vaillant et ingénieux Jurian qui a tant souffert à la fin de la guerre est maintenant mon allié, poursuivit le roi. Il m'a aidé à convaincre ces reines de m'apporter leur soutien. Il serait en effet bien plus sage de collaborer avec moi que de permettre aux monstres de la Cour de la Nuit de faire régner la terreur. Jurian a fort bien fait d'avertir Leurs Majestés que vous tenteriez de voler le Livre tout en leur débitant des mensonges sur l'amour et la bienveillance. Ce héros, qui a autrefois mené les armées des mortels, a percé à jour le Grand Seigneur de la Cour de la Nuit, et je l'ai ressuscité afin de prouver ma bonne foi aux mortels. Loin de vouloir envahir le continent, je désire seulement coopérer avec ses habitants. Mes pouvoirs ont libéré leurs cours des espions qui les surveillaient, et cela uniquement pour leur démontrer les bienfaits de notre coopération, déclara le roi.

Il adressa un sourire narquois à Azriel, qui était trop faible pour relever la tête et gronder en réponse.

– Vos tentatives pour vous infiltrer dans le palais sacré de Leurs Majestés

étaient réellement impressionnantes, fils de l'invisible… Et ce fut la preuve irréfutable à leurs yeux que votre cour est loin d'être aussi bienveillante qu'elle le prétend.

– Menteur, sifflai-je, et je me tournai vers les reines. Cet homme n'est qu'un menteur, et si vous ne libérez pas mes sœurs, je massacrerai…

– Entendez-vous les menaces dont on use à la Cour de la Nuit ? m'interrompit le roi. Massacres, menaces… Ils veulent détruire toute vie alors que moi, je veux la voir prospérer.

– Alors, comme preuve de votre bonne foi, montrez-nous ce présent que vous nous avez promis, répondit la reine la plus âgée.

– Vous n'êtes qu'une imbécile, lui dit tranquillement Rhys tout en me pressant contre lui.

– Pourquoi donc ? répliqua le roi. Pourquoi devrait-elle se résigner à la vieillesse et aux maladies quand j'ai l'éternelle jeunesse à lui offrir ? Grâce à ce don, une reine mortelle peut régner à jamais. Bien entendu, cela comporte certains risques : le passage d'un état à l'autre peut se révéler… difficile. Mais un individu au caractère bien trempé peut y survivre.

La reine la plus jeune, celle aux cheveux noirs, esquissa un sourire qui avait l'arrogance de la jeunesse et l'aigreur de la vieillesse. Les deux autres, les reines vêtues de blanc et de noir, parurent hésiter et se rapprochèrent l'une de l'autre.

La vieille reine releva le menton.

– Montrez-nous que c'est possible et sans danger, dit-elle au roi.

Il acquiesça.

– C'est bien pour cette raison que j'ai demandé à ma chère amie Ianthe quelles personnes Feyre Archeron souhaiterait avoir auprès d'elle pour l'éternité, répondit-il.

Horrifiée, je regardai les reines, et la question que je voulais poser devait se lire sur mon visage.

– Oh ! j'ai d'abord consulté Leurs Majestés, reprit le roi. Elles se sont refusées à me livrer deux jeunes personnes visiblement mal conseillées, mais Ianthe n'a pas eu de tels scrupules. Considérez ceci comme mon cadeau de mariage, dit-il à Tamlin.

– Quoi donc ? demanda Tamlin, visiblement tendu.

Le roi semblait jubiler.

– Je crois que la Grande Prêtresse attendait votre retour pour tout vous révéler. Mais ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi elle paraissait croire que je risquais de rompre notre marché ? Pourquoi ce marché semblait lui inspirer tant de réticences ? Les Grandes Prêtresses ont dû s'incliner devant les Grands Seigneurs pendant des millénaires. Et pendant toutes les années qu'Ianthe a passées ici… elle a fait preuve de la plus grande ouverture d'esprit. Je lui ai dépeint un Prythian libéré des Grands Seigneurs sur lequel les Grandes Prêtresses pourraient régner avec toute leur grâce et leur sagesse… Et il ne m'a fallu guère de temps pour la convaincre.

J'avais envie de vomir et je dois dire que Tamlin ne paraissait pas en meilleur état.

Ianthe m'avait interrogée sur mes sœurs, sur leur caractère, sur l'endroit où elles vivaient, et j'avais été assez stupide et faible pour tout lui raconter sur elles.

– Elle a vendu… elle vous a vendu les sœurs de Feyre, murmura Lucien avec une expression hagarde.

Le roi ricana.

– Vendu ? Dites plutôt qu'elle les a libérées de leur condition de mortelles. Ianthe m'a assuré qu'elles étaient comme leur sœur, des jeunes personnes au caractère bien trempé. Elles survivront certainement à leur transformation en immortelles. Quelle meilleure preuve apporter aux reines que cette démonstration ?

Je crus que mon cœur cessait de battre.

– Je vous défends…, commençai-je.

– Et moi, je vous conseille de vous préparer à ce qui va suivre, coupa le roi.

Et l'enfer explosa dans la salle.

Un jaillissement de magie aveuglante, hideuse et sans fin nous assaillit.

Rhys me protégea de son corps tandis que nous étions tous précipités à terre et j'entendis son cri de douleur sous l'impact de cette force déchaînée.

Cassian déploya ses ailes pour protéger Azriel mais elles furent lacérées par des serres invisibles. Je n'avais jamais entendu de tels cris.

Mor se précipita vers lui et Rhys parut prêt à se jeter sur le roi, mais de nouvelles vagues de pouvoir nous frappèrent. Rhys tomba à genoux.

Mes sœurs hurlaient sous leurs bâillons, mais Elain criait pour m'avertir. En suivant son regard, je vis que Tamlin se ruait vers moi.

Je lançai l'un de mes poignards dans sa direction. Il l'esquiva, puis recula quand je lançai le suivant. Et il nous regarda bouche bée, Rhys et moi, comme s'il pouvait enfin voir notre lien d'amour.

Mais des soldats nous séparèrent. Je pivotai sur moi-même et vis Cassian et Azriel à terre et Jurian riant sous cape à la vue du sang qui jaillissait des ailes de Cassian. Mor, qui était à genoux devant Cassian, se releva et s'élança vers le roi avec un cri de rage.

Il lui envoya une rafale de son pouvoir. Elle l'esquiva et brandit un poignard.

Azriel hurla de douleur. Mor s'arrêta à un pas du trône et se figea. Son poignard tinta sur le sol.

Le roi se leva.

– Quelle magnifique reine vous faites, murmura-t-il. Un véritable trésor…, ajouta-t-il en la dévorant des yeux.

Mor recula lentement.

– Ne t'avise pas de la toucher ! gronda Azriel, les yeux étincelant de rage et de souffrance.

Mor le regarda avec une angoisse à laquelle se mêlait une autre émotion. Elle s'approcha de lui, s'agenouilla et posa une main sur sa blessure. Azriel serra les dents, mais recouvrit les doigts sanglants de Mor avec les siens.

Rhys se plaça entre moi et le roi tandis que je m'agenouillais devant Cassian et déchirais le cuir protégeant mon avant-bras.

– La plus jolie d'abord, ordonna le roi, qui semblait avoir déjà oublié Mor.

Je me retournai brusquement, mais deux gardes m'empoignèrent et m'immobilisèrent. Quand Rhys voulut s'interposer, Azriel hurla en se convulsant sous l'effet du poison.

– Ne faites rien d'irréfléchi, Rhysand, dit le roi. Si l'un de vous résiste, le fils de l'invisible mourra. C'est déjà bien dommage pour les ailes de l'autre brute…

Puis il s'inclina avec dérision devant mes sœurs.

– Mesdames, l'éternité vous attend. Montrez à Leurs Majestés que le Chaudron est sans danger pour les cœurs vaillants.

Je secouai la tête, oppressée, cherchant en vain une échappatoire…

Les gardes poussaient vers le Chaudron Elain qui tremblait et sanglotait. Nesta se débattit entre les mains de ceux qui la tenaient, invectiva les gardes et le roi à travers son bâillon tandis qu'Elain approchait du Chaudron. Sur un signe du roi, il se remplit à ras bord.

– Arrêtez ! cria Tamlin.

Le roi n'en fit rien.

Les reines observaient la scène avec des visages de pierre. Rhys et Mor n'osaient plus faire un geste.

– Arrêtez tout de suite ! Ce n'étaient pas les termes de notre marché, lança Tamlin au roi.

– Je m'en moque, répondit le roi.

Tamlin se rua vers le trône, mais une vague de pouvoir aveuglant l'envoya à terre. Il se débattit, prisonnier d'un collier et de menottes lumineux. La lumière dorée de sa magie flamboya en vain. Je tentai à nouveau de desserrer le poing qui étouffait mon pouvoir…

Lucien fit un pas chancelant vers Elain, que deux gardes avaient saisie et soulevaient au-dessus du Chaudron. Elle pleurait et donnait des coups de pied contre les bords comme pour le renverser…

– Assez ! hurla Lucien en se ruant vers elle.

Le pouvoir du roi le cloua au sol.

– Je vous en supplie, lançai-je au roi, je vous en supplie, je ferai n'importe quoi, je vous donnerai tout ce que vous voudrez…

Je me levai et m'adressai aux reines.

– Par pitié… vous n'avez pas besoin de preuve : n'en suis-je moi-même pas une ? Jurian n'en est-il pas une ?

– Vous êtes une menteuse et une voleuse, répondit la reine la plus âgée. Vous avez conspiré avec notre sœur et vous mériteriez d'être punie comme

elle. Considérez ce qui vous arrive comme une faveur.

Quand les pieds d'Elain touchèrent le liquide du Chaudron, elle poussa un cri de terreur qui me bouleversa et je me mis à sangloter. Les gardes la poussèrent dans le Chaudron d'un seul élan. Le cri qui m'échappa vibrait encore quand la tête d'Elain disparut sous la surface.

Elle ne resurgit pas.

Nesta hurlait. Cassian se tourna vers elle avec un gémissement de douleur.

Le roi d'Hybern s'inclina devant les reines.

– Regardez.

Comme soulevé par des mains invisibles, le Chaudron bascula sur le côté et le liquide s'en déversa en cascade, en une quantité qui semblait dépasser sa contenance. Un liquide noir et comme imprégné de fumée…

Alors, comme rejetée sur le sable par une vague, Elain glissa sur le sol, face contre terre. Ses jambes me parurent étrangement pâles et frêles, mais je ne me souvenais plus de la dernière fois que je les avais vues nues.

Les reines se précipitèrent vers elle. Vivante, elle devait être vivante, avoir eu la volonté de survivre…

Elle inspira et je vis son dos à l'ossature délicate se soulever sous son peignoir plaqué sur son corps.

Et quand elle se redressa sur les coudes, toujours bâillonnée, et se tourna vers moi…

Sa peau pâle devint lumineuse. Son visage était infiniment plus beau et ses oreilles… ses oreilles étaient pointues sous ses cheveux trempés.

Les reines étouffèrent des exclamations. Pendant un instant, je ne pensai qu'à mon père en me demandant ce qu'il ferait, ce qu'il dirait quand sa fille préférée le regarderait avec un visage de Fae.

– Nous pourrons donc survivre, déclara la plus jeune des reines, les yeux étincelants.

Je tombai à genoux et éclatai en sanglots à l'idée de ce que le roi avait fait.

– Et maintenant, le chat sauvage, je vous prie, ordonna le roi.

Je regardai Nesta, qui s'était tue. Le Chaudron se redressa.

Cassian, qui était encore à terre, tendit la main vers elle.

Elain frissonnait sur les dalles trempées. Son peignoir moulait ses cuisses et sa poitrine visible sous le tissu transparent. Quelques gardes gloussèrent.

– Ne la laissez pas par terre ! hurla Lucien au roi.

Je vis un éclair lumineux, j'entendis comme un raclement, et une seconde plus tard Lucien délivré de ses entraves se précipitait vers Elain. Il ôta son manteau et s'agenouilla devant ma sœur, qui eut un mouvement de recul.

Les gardes empoignèrent Nesta et la traînèrent vers le Chaudron.

Mes yeux rencontrèrent ceux de Rhys et je lus en eux une souffrance qui était le reflet de la mienne.

Nesta se débattit à chaque pas, griffant et se cabrant, mais elle était aussi impuissante que nous.

Je regardai les gardes la soulever. Elain ne se retourna pas vers le Chaudron quand Nesta fut plongée dans le liquide.

Cassian remua faiblement et ses ailes mutilées frémirent. Quand il entendit hurler Nesta, ses yeux s'ouvrirent comme pour répondre à la promesse qu'il lui avait faite de la protéger, mais la douleur le terrassa de nouveau.

Nesta était immergée jusqu'aux épaules et se débattait avec furie.

– Maintenant, ordonna le roi.

Les gardes pressèrent ses épaules frêles.

Quand sa tête disparut sous l'eau, elle tendit un bras qui désignait le roi.

Un doigt pointé vers lui comme pour le maudire.

Un garde abaissa violemment son bras et je lus le désarroi dans le regard du roi d'Hybern.

Le liquide noir ondula un instant, et puis sa surface devint lisse.

Je vomis sur le sol.

Les gardes n'intervinrent pas quand Rhysand s'agenouilla près de moi et me serra contre lui.

Le Chaudron bascula de nouveau, déversant son contenu, et Lucien saisit Elain dans ses bras pour l'en éloigner. Les liens qui entravaient Tamlin disparurent, et il fut aussitôt debout et grondant. Le poing refermé sur mon pouvoir se desserra… comme si le roi savait qu'il avait gagné.

Mais je m'en moquais bien quand je vis Nesta gisant sur les dalles.

Je savais qu'elle serait différente, je le sentis avant sa première respiration, comme si le Chaudron avait été forcé de lui donner plus qu'il n'avait escompté. Nesta avait sans doute résolu que, si elle devait aller en enfer, elle y emporterait le Chaudron. Et ce doigt pointé vers le roi était sa sentence de mort.

Nesta inspira. Sa beauté me parut décuplée, elle irradiait… la rage, la puissance et la ruse.

Elle était libre. Libre de toute entrave.

Elle se releva en titubant sur ses jambes légèrement plus longues et plus minces, arracha son bâillon et se rua sur Lucien, qu'elle repoussa violemment.

– Lâchez-la ! hurla-t-elle.

Elle redressa Elain dont les pieds glissaient sur le sol, passa les mains sur son visage, sur ses épaules, dans ses cheveux…

– Elain, Elain, sanglotait-elle.

Cassian tenta de se relever, de rejoindre Nesta qui pleurait en serrant sa sœur contre elle, mais Elain restait silencieuse. Elle regardait par-dessus l'épaule de Nesta.

Elle regardait Lucien.

Ses yeux bruns rencontrèrent l'œil roux et l'œil métallique, et les mains de Lucien retombèrent le long de ses flancs.

– Tu es mon âme sœur, murmura-t-il à Elain d’une voix rauque.

Chapitre 66

Avant que j'aie pu saisir le sens de ces paroles, Nesta se tourna vers Lucien, furieuse.

– Elle n'est rien de ce que tu dis ! gronda-t-elle, et elle le repoussa de nouveau.

Lucien ne remua pas d'un millimètre. Pâle comme la mort, il regardait Elain. Ma sœur se taisait. L'anneau en fer luisait faiblement à son doigt.

– Comme c'est intéressant…, murmura le roi. Voyez, dit-il aux reines, je vous ai montré par deux fois que l'opération est sans danger. Laquelle d'entre vous veut devenir immortelle la première ? Peut-être même trouverez-vous également celui qui vous est destiné parmi les immortels…

La plus jeune reine s'avança en examinant les Fae mâles présents dans la salle comme si elle n'avait qu'à faire son choix. Le roi gloussa.

– Très bien, allez-y.

La haine me submergea avec une telle violence que je n'entendis plus que son cri de guerre dans mon cœur. J'allais les tuer tous les uns après les autres…

– Si vous désirez tant conclure des marchés, je pourrais en passer un avec vous, lança Rhys en se relevant et en m'aidant à me relever.

– Oh, vraiment ? demanda le roi.

Non… Plus de marchés, plus de sacrifices. Si le roi refusait, si je devais regarder mes amis mourir… je ne le supporterais pas.

Rhys et la famille que j'avais trouvée…

J'avais échoué à les sauver, eux et mes sœurs dont j'avais brisé les vies.

Je pensai à la bague qui m'attendait chez moi, à Velaris. Je pensai à la bague au doigt d'Elain, don d'un homme qui la traquerait et la tuerait si Lucien la laissait repartir chez les mortels.

Je pensai à tout ce que je ne pourrais jamais peindre.

Et quand je pensai à mon âme sœur et à mes deux familles, ma famille de sang et ma famille de cœur, l'idée qui me vint ne me parut pas si effrayante au bout du compte.

Je n'éprouvais plus la moindre peur. Je tombai à genoux, la tête entre

mes mains, les dents serrées. Sanglotant et pantelant, je tirai mes cheveux…

Et cette fois-ci, le poing qui avait enserré mon pouvoir n'eut pas le temps de se refermer quand je libérai ma magie dans une explosion de lumière blanche. Un éclair aveuglant qui n'était destiné qu'à Rhys. J'espérais qu'il comprendrait…

Cette lumière émit un sifflement qui se tut un instant plus tard.

Rhys lui-même en resta pétrifié, le roi et les reines bouche bée.

Alors, dans cette lumière offerte par la Cour du Jour, je recueillis le pouvoir limpide et purificateur qui brisait les sorts. Il me dévoila tous les pièges, les sorts et les illusions, et je brûlai de plus en plus intensément tout en scrutant ce qui m'était révélé de l'intérieur du château.

Les défenses enfouies dans ses murs blancs formaient un maillage solide. Je lançai sur elles mes rayons aveuglants qui tranchèrent leurs artères. Maintenant, il ne me restait plus qu'à jouer mon rôle.

La lumière s'éteignit et je restai recroquevillée au sol, la tête entre les mains.

Le silence retomba. Tous me contemplaient avec stupeur, même Jurian, qui était adossé au mur.

Mais quand j'abaissai les mains, inspirai et battis des paupières, je regardais Tamlin. Je regardai le roi, la Cour de la Nuit et de nouveau Tamlin.

– Tamlin ? soufflai-je.

Il restait figé. Derrière lui, le roi me dévisageait. Savait-il que j'avais détruit ses défenses ? Je l'ignorais et pour l'instant je m'en moquais.

Je cillai de nouveau comme si je rassemblais mes esprits. Je regardai mes mains, le sang répandu à terre et, à la vue de Rhys, de mes amis aux visages sombres et de mes sœurs devenues immortelles…

Je lus la stupeur et le désarroi sur le visage de Rhys alors que je m'écartais de lui et de mes amis pour me rapprocher de Tamlin.

– Tamlin, répétai-je.

Les yeux de Lucien s'agrandirent et il fit un pas en avant pour se placer entre moi et Elain.

– Où sommes…, commençai-je. Que m'avez-vous fait ? demandai-je d'une voix rauque à Rhysand en reculant vers Tamlin. Qu'avez-vous fait ?

Fais-les sortir de là. Fais sortir mes sœurs de là. Je t'en supplie, joue le jeu…, l'implorai-je mentalement.

Je ne percevais plus rien par notre lien. Le pouvoir du roi m'empêchait d'accéder à son esprit et je ne pouvais rien y changer.

– Comment avez-vous pu vous libérer ? susurra Rhys en glissant ses mains dans ses poches.

– Quoi ? tonna Jurian en se précipitant vers nous.

Mais je me tournai vers Tamlin en ignorant de mon mieux tout ce qui me heurtait en lui – ses traits, son odeur et ses vêtements. Il m'observait avec méfiance.

– Ne le laisse plus me reprendre, ne le laisse plus me…, m'écriai-je avant

d'éclater en sanglots.

Je n'eus pas à me forcer tant j'étais bouleversée par l'épreuve que je m'imposais.

– Feyre…, fit doucement Tamlin, et je compris que j'avais gagné la partie.

Je sanglotai de plus belle.

Fais sortir mes sœurs d'ici, implorai-je mentalement Rhys. *J'ai détruit les défenses du château pour que vous puissiez partir. Fais-les sortir d'ici.*

– Ne le laisse plus me reprendre, sanglotai-je. Je ne veux plus retourner là-bas.

Quand je regardai Mor qui, en larmes, aidait Cassian à se relever, je compris qu'elle savait ce que j'avais en tête. Ses larmes se tarirent et elle dévisagea Rhys avec une expression horrifiée.

– Qu'as-tu fait à cette fille ? cracha-t-elle.

Rhys inclina la tête sur le côté.

– Comment y êtes-vous parvenue, Feyre ? demanda-t-il.

C'était un jeu, le dernier que nous jouerions ensemble.

Je me tournai vers le roi qui souriait comme s'il savait à quoi s'en tenir.

– Rompez ce lien entre lui et moi, lui dis-je.

Rhysand se pétrifia.

Je me précipitai vers le trône et tombai à genoux devant le roi.

– Rompez ce lien… ce marché, ce… lien d'amour. Il m'a obligée, il m'a forcée…

– Non ! lança Rhysand.

Je l'ignorai alors que mon cœur se brisait, alors que je savais qu'il avait parlé malgré lui.

– Je vous en supplie, implorai-je le roi, je sais que vous en avez le pouvoir. Libérez-moi de ce lien…

– Non ! répéta Rhysand.

Tamlin nous observait. Je regardai ce Grand Seigneur que j'avais aimé et m'adressai à lui.

– Plus jamais… Plus de morts ni de massacres, sanglotai-je entre mes dents serrées. Ramène-moi chez nous et laisse-les repartir. Dis au roi que cela fait partie de votre accord.

Cassian me regarda par-dessus son aile déchirée et je lus dans ses yeux ternis par la souffrance qu'il avait compris.

La Cour des Rêves… j'avais vécu dans une cour de rêves. Et pour ces rêveurs, pour tous les efforts et les sacrifices qu'ils avaient accomplis… je devais faire ce geste.

Fais sortir mes sœurs d'ici, répétai-je à Rhys pour la dernière fois malgré le mur qui nous séparait.

Les yeux de Tamlin rencontrèrent les miens et le chagrin et la tendresse que je lus en eux me révulsèrent.

– Ramène-moi, l'implorai-je.

– Rompez ce lien, laissez-les repartir et finissons-en, dit-il au roi. Ses sœurs viendront avec nous. Vous êtes déjà allé trop loin.

– Très bien, trancha le roi alors que Jurian commençait à protester.

– Non, répéta Rhys.

– Je me moque qu'elle te soit destinée, gronda Tamlin. Je me moque des droits que tu crois avoir sur elle. Elle est à moi, et un jour, je te ferai payer toutes les souffrances que tu lui as fait endurer. Et si elle veut te voir mourir, je serai ravi de lui donner satisfaction.

Mais Rhys ne regardait que moi.

– Ne fais pas cela.

Je reculai et me heurtai à la poitrine de Tamlin dont les mains chaudes et vigoureuses se posèrent sur mes épaules.

– Faites-le, dit-il au roi.

– Non ! cria Rhys, dont la voix se brisa.

Mais le roi tendit le doigt dans ma direction. Je hurlai. Tamlin saisit mes bras tandis que je criais sous la douleur qui ravageait ma poitrine et mon bras gauche.

Rhysand était à terre et rugissait. Je crus l'entendre prononcer mon nom alors que je me débattais en sanglotant. J'avais l'impression d'être taillée en pièces…

Un craquement retentit et le monde se fendit en deux quand le lien céda.

Chapitre 67

Je perdis conscience.

Quand je rouvris les yeux, quelques secondes à peine s'étaient écoulées. Mor entraînait Rhys qui gisait à terre, hagard, serrant et desserrant convulsivement les poings.

Tamlin arracha le gant de ma main gauche. La peau de ma main et de mon avant-bras était vierge de tout tatouage. Je sanglotais et quand ses bras m'enlacèrent, je dus me faire violence pour subir ce contact. Son odeur me donnait la nausée.

Mor lâcha le col de la veste de Rhysand, qui rampa vers Azriel et Cassian baignant dans leur sang. Chacune de ses respirations pénibles me déchirait.

– Vous êtes libre de repartir, Rhysand, lui dit le roi en le congédiant d'un geste. Le poison inoculé à votre ami a disparu. En revanche, je crains fort que les ailes de son compagnon ne restent dans cet état.

Ne lutte pas… Ne dis rien, l'implorai-je. *Emmène mes sœurs. Les défenses sont tombées*.

Le silence me répondit.

Je regardai une dernière fois Rhysand, Cassian, Mor et Azriel.

Ils me rendirent mon regard. Leurs visages blessés irradiaient une rage froide. Mais je savais que ce masque dissimulait leur amour. Et ils savaient pourquoi des larmes roulaient sur mes joues alors que je leur disais mentalement au revoir.

Vive comme l'éclair, Mor se tamisa vers Lucien et mes sœurs, et je compris que par ce geste, elle avertissait Rhys que je leur avais laissé la voie libre…

Elle repoussa Lucien du plat de la main, saisit chacune de mes sœurs par un bras et disparut avec elles.

Lucien poussa un rugissement qui fit trembler la salle. Il résonnait encore quand Rhys empoigna Azriel et Cassian et se tamisa avec eux.

Le roi se leva d'un bond, invectiva ses gardes et Jurian pour n'avoir pas retenu mes sœurs et donna l'ordre de consolider les défenses du château.

Je l’entendais à peine. Le silence régnait dans cette part de moi autrefois remplie de rires espiègles qui n’était plus qu’un désert aride et balayé de rafales.

– Ramène-la ! hurla Lucien à Tamlin au-dessus des vitupérations du roi, prêt à tout pour retrouver ce qui n’appartenait qu’à lui.

Tamlin l’ignora. Titubante, je me tournai vers le roi qui s’était affaissé sur son trône, les mains si crispées sur les accoudoirs que leurs jointures étaient livides.

– Merci, murmurai-je en portant la main à mon cœur, une main d’une pâleur de spectre.

Il ne répondit pas.

– Allez, ordonna-t-il aux reines rassemblées à distance respectueuse de nous.

Après avoir échangé des regards, elles se dirigèrent vers le Chaudron avec des sourires épanouis, comme des loups encerclant leur proie.

Jurian s’approcha de Lucien en riant sous cape.

– Sais-tu ce que ces fumiers d’Illyriens font aux jolies femelles ? Tu peux faire une croix sur ton âme sœur…

Lucien lui répondit par un grondement féroce. Je crachai aux pieds de Jurian.

– Va en enfer, immonde vermine ! lançai-je.

Les mains de Tamlin se crispèrent sur mes épaules. Lucien se retourna et son œil métallique se fixa sur moi en bourdonnant tandis que plusieurs siècles d’expérience reprenaient leur place dans son esprit. Mon sang-froid devant la disparition de mes sœurs le laissait visiblement perplexe.

– Nous la ramènerons, déclarai-je calmement.

Mais il m’observait avec méfiance.

– Rentrons maintenant, dis-je à Tamlin.

– Où est-il ? intervint le roi.

Son ton tranchant me fit regretter son arrogance et son ironie.

– Vous… C’est vous qui aviez le Livre des Sorts. Je sentais sa présence ici, avec…

Le château tout entier trembla quand il comprit que je n’avais pas le Livre sur moi.

– Vous devez faire erreur, dis-je.

Ses narines se dilatèrent et même la mer en contrebas parut reculer d’effroi devant la fureur qui blêmissait sa face rubiconde. Mais il cilla et aussitôt toute trace d’émotion disparut.

– Quand le Livre m’aura été restitué, je compte sur votre présence ici, dit-il sèchement à Tamlin.

Une odeur magique de lilas, de cèdre et de pousses de printemps m’enveloppa, me préparant au tamisage.

Je regardai une dernière fois le roi, Jurian et les reines qui se disputaient le privilège de plonger la première dans le Chaudron.

– J’allumerai moi-même vos bûchers funéraires pour ce que vous avez fait à mes sœurs, leur promis-je.

Un instant plus tard, nous avions disparu.

Chapitre 68

Rhysand

Je m'effondrai dans l'entrée de l'hôtel particulier. Amren surgit aussitôt et jura à la vue des ailes de Cassian et de la blessure d'Azriel, tous deux heureusement inconscients.

Ses pouvoirs ne suffiraient pas. Il nous fallait un véritable guérisseur, et vite, car si Cassian perdait ses ailes… Je savais qu'il préférerait encore mourir, comme tout Illyrien.

– Où est-elle ? demanda Amren.

Où est-elle où est-elle où est-elle ? répétait cette voix en moi.

– Emporte le Livre, ordonnai-je en jetant les deux moitiés à terre.

Leur contact m'était insupportable, tout comme la folie, le désespoir et l'allégresse qu'elles exsudaient. Amren ignora mon ordre.

Mor n'était pas encore réapparue. Elle avait probablement déposé Nesta et Elain en lieu sûr.

– Où est-elle ? répéta Amren en posant une main sur le dos ravagé de Cassian.

Je savais qu'elle ne parlait pas de Mor.

Comme si je l'avais fait venir en l'évoquant, ma cousine surgit, hors d'haleine et hagarde. Elle se laissa choir à côté d'Azriel et, les mains tremblantes, arracha la flèche de sa poitrine dont le sang arrosa le tapis. Cela fait, elle enfonça les doigts dans la plaie et, dans un jaillissement de lumière, ressouda os, veines et chair.

– Où est-elle ? explosa Amren à bout de patience.

Mais j'étais incapable de lui répondre. Mor s'en chargea pour moi.

– Tamlin a offert au roi l'accès à Prythian par ses terres et nos têtes sur un plateau s'il capturait Feyre, brisait son lien d'amour et la faisait revenir à la Cour du Printemps. Mais Ianthe a trahi Tamlin en révélant au roi où il

trouverait les sœurs de Feyre. Le roi les a capturées afin de prouver aux reines qu'il pouvait les rendre immortelles. Comme il nous avait jeté un sort, nous n'avons rien pu faire quand il les a plongées dans le Chaudron pour les transformer. Il nous tenait.

Les yeux d'argent d'Amren se posèrent sur moi.

– Rhysand…

– Nous n'avions pas le choix et Feyre le savait, expliquai-je. Elle a feint de se libérer de l'envoûtement que je lui avais soi-disant fait subir… C'est du moins ce que croit Tamlin. Elle lui a demandé de la ramener chez eux à condition de nous laisser repartir.

– Et votre lien ? demanda Amren.

Le sang de Cassian coulait moins abondamment sur sa main, qui en était couverte.

– Elle a demandé au roi de le rompre et il s'est fait un plaisir de s'exécuter, répondit Mor.

– C'est impossible, déclara Amren. Un tel lien ne peut être brisé.

– Le roi a affirmé qu'il en avait le pouvoir.

– Le roi n'est qu'un crétin, glapit Amren. C'est tout bonnement impossible.

– En effet, approuvai-je.

Toutes deux me sondèrent du regard.

Mon cœur se brisait à l'idée du sacrifice que Feyre avait accompli pour moi, pour ma famille et pour ses sœurs, parce qu'elle croyait avoir moins d'importance que nous, malgré tout ce qu'elle avait accompli.

– En réalité, le roi a rompu le marché que nous avions conclu Sous la Montagne – ce qui était déjà assez difficile –, car il l'a confondu avec notre lien d'amour, expliquai-je.

Mor éclata de rire.

– Est-ce que Feyre le sait ?

– Oui, répondis-je. Et maintenant, elle est aux mains de nos ennemis.

– Va la chercher, s'écria Amren. Tout de suite.

– Non, dis-je malgré la haine que m'inspirait cette réponse.

Elles me dévisagèrent avec incrédulité. J'avais envie de hurler de rage à la vue du sang dont elles étaient couvertes et de mes frères blessés et inconscients sur le sol.

– Tu n'as pas entendu ce que Feyre a dit à Tamlin ? Elle a juré qu'elle le détruirait, et elle le fera… de l'intérieur. Maintenant, c'est une espionne chez nos ennemis car elle est en liaison directe avec moi. Elle saura tout ce qu'entreprendra le roi d'Hybern, elle connaîtra tous ses déplacements et tous ses projets… et elle nous en informera.

Car entre elle et moi, si ténu et si imperceptible qu'il fût, subsistait ce souffle de couleur, de joie, de lumière et d'ombre… notre lien.

– C'est ton âme sœur, pas ton espionne, rétorqua Amren d'une voix mordante. Ramène-la.

– C’est mon âme sœur *et* mon espionne, corrigeai-je avec un calme que j’étais loin d’éprouver. Et c’est également la Grande Dame de la Cour de la Nuit.

– Quoi ? souffla Mor.

– S’ils avaient ôté le gant de sa main droite, ils auraient vu un autre tatouage sur son avant-bras, un tatouage à l’identique du premier. Il a été fait la nuit dernière, quand nous sommes allés trouver une prêtresse devant laquelle elle est devenue ma Grande Dame.

– Mais pas ta… ton épouse ? bredouilla Amren, que je n’avais pas vue aussi surprise depuis plusieurs siècles.

– Non. Feyre est désormais la Grande Dame de la Cour de la Nuit.

Et mon égale en tout. Elle porterait ma couronne et prendrait place sur un trône à côté du mien. Elle ne serait jamais tenue à l’écart de rien ni assignée à organiser des soirées, à concevoir et à élever des héritiers. Elle serait ma reine.

Comme en réponse à ces pensées, je sentis une lueur palpiter à travers notre lien. Je refrénai mon soulagement, car je devais à tout prix garder mon sang-froid.

– Tu veux dire que ma Grande Dame est en ce moment aux mains de l’ennemi ? murmura Mor avec un calme inquiétant.

Je regardai le sang coaguler sur les ailes de Cassian grâce aux soins d’Amren. Celui d’Azriel cessa enfin de couler sous les mains de Mor. C’était assez pour les maintenir en vie jusqu’à l’arrivée du guérisseur.

– Je veux dire que notre Grande Dame a accompli un sacrifice pour sa cour… et que nous agirons en temps et en heure, assurai-je.

Peut-être le fait que Lucien était l’âme sœur d’Elain nous serait-il utile d’une manière ou d’une autre. Mais je savais que, quoi qu’il puisse arriver, je trouverais une issue.

J’aiderais Feyre à anéantir la Cour du Printemps, Ianthe, les reines des mortels et le roi d’Hybern. Et nous prendrions tout notre temps pour le faire.

– Et en attendant ? demanda Amren.

– En attendant, répondis-je en regardant la porte comme si j’allais la voir entrer d’un instant à l’autre, radieuse, pleine de vie et splendide… En attendant, nous partons en guerre.

Chapitre 69

Feyre

Tamlin nous déposa sur l'allée de gravier qui menait à l'entrée de son palais.

J'avais oublié combien tout était calme dans cette cour. Et étriqué. Et vide.

Le printemps était en pleine floraison et l'air tiède avait un parfum de roses.

Tout était aussi ravissant qu'autrefois, mais je voyais désormais les portes derrière lesquelles il m'avait cloîtrée et la fenêtre que j'avais martelée du poing pour m'évader. Une jolie prison couverte de fleurs.

Mais je souris malgré une migraine lancinante et regardai Tamlin à travers mes larmes.

– J'ai bien cru que je ne reverrais jamais tout cela.

Il me regardait comme s'il ne pouvait croire à ma présence.

– Je l'ai cru, moi aussi, répondit-il.

Et tu nous as vendus, tu as vendu tous les innocents de ce pays pour que je revienne, pour que je te revienne.

L'amour peut être un baume ou un poison…

Mais l'amour brûlait toujours en moi par le lien que le roi d'Hybern n'avait pu trancher pour me séparer à jamais de Rhysand.

La rupture de notre marché n'en avait pas moins été horriblement douloureuse et Rhys avait parfaitement joué son rôle. Nous avions toujours si bien su jouer ensemble…

Je m'en étais entièrement remise à lui et, la nuit dernière, je n'avais pu qu'accepter quand il m'avait menée au temple. Là-bas, j'avais prononcé les vœux qui me liaient éternellement à lui, à Velaris et à la Cour de la Nuit.

Et maintenant, je sentais sa caresse douce et aimante par notre lien intact. Je lui envoyai une lueur d'amour en regrettant de ne pouvoir le toucher, le

serrer contre moi et rire avec lui.

Mais je dissimulai ces pensées, effaçai de mon visage toute émotion autre que le soulagement et me laissai aller contre Tamlin avec un soupir.

– J'ai… j'ai l'impression qu'une partie de tout cela n'était qu'un rêve ou un cauchemar, murmurai-je. Mais je ne t'ai jamais oublié. Et quand je t'ai revu là-bas, j'ai lutté contre ce sort parce que je savais que ce serait sans doute ma seule chance de m'évader, et…

– Comment as-tu pu lui échapper ? m'interrompit brutalement Lucien qui se tenait derrière nous.

Tamlin lui adressa un grondement d'avertissement.

J'avais oublié qu'il était là et qu'il était destiné à ma sœur. Je songeai que la Mère ne manquait pas d'humour.

– Je voulais m'évader, sans savoir comment. Je voulais me libérer de lui et c'est ce que j'ai fait, répondis-je en soutenant son regard scrutateur.

– Est-ce que… Est-ce qu'il t'a fait du mal ? demanda Tamlin en caressant mon épaule.

Ce contact me hérissait. Je comprenais le sens de sa question : il croyait Rhys capable du pire.

– Je… je ne me rappelle pas ce qui est arrivé, répondis-je.

L'œil métallique de Lucien se plissa comme s'il pouvait détecter mon mensonge. Mais je regardai Tamlin, puis effleurai sa bouche de mes doigts.

– Tu es bien réel, lui dis-je. Et tu m'as libérée.

Je devais me faire violence pour ne pas sortir mes griffes et lui arracher les yeux.

Traître, menteur, assassin, pensai-je.

– C'est toi qui t'es libérée, souffla Tamlin. Va te reposer, nous parlerons ensuite, dit-il en désignant le palais. Je dois retrouver Ianthe et… mettre certaines choses au point.

– Je ne veux plus être tenue à l'écart, déclarai-je alors qu'il m'entraînait vers cette prison dorée. Je ne veux plus d'escorte. Je t'en prie… J'ai tant de choses à te raconter sur eux… Ce ne sont que des bribes de renseignements, mais je peux t'aider. Je sais que nous pourrons ramener mes sœurs. Laisse-moi t'aider…

T'aider à prendre la mauvaise direction. T'aider à vous mettre à genoux, ta cour et toi, à abattre Jurian et ces traîtresses de reines, et à découper Ianthe en morceaux minuscules pour les enfouir dans un trou où personne ne les retrouvera jamais.

Tamlin scruta mon visage, puis acquiesça.

– Nous repartirons sur de nouvelles bases, affirma-t-il. Nous agirons autrement. Après ton départ, j'ai compris que je m'étais trompé… terriblement trompé, Feyre, et je le regrette du fond du cœur.

Mais c'était trop tard, et ce retard lui serait fatal. J'appuyai la tête contre son épaule tandis qu'il m'enlaçait et je le suivis vers le palais.

– Ce n'est pas grave, le rassurai-je. Maintenant, je suis revenue.

– Pour toujours.

– Pour toujours, répétai-je en regardant derrière moi.

Lucien restait immobile, les yeux fixés sur moi avec une expression dure, comme s'il m'avait percée à jour. Comme s'il pouvait voir le nouveau tatouage sous mon gant droit et l'illusion par laquelle je le dissimulais. Comme s'il pressentait que Tamlin et lui-même venaient de laisser entrer le loup dans la bergerie et qu'il ne pourrait s'y opposer sous peine de perdre Elain à jamais.

Je lui adressai un doux sourire. La partie venait de s'engager…

Tamlin et moi étions parvenus au pied de l'escalier en marbre qui conduisait à l'entrée du palais.

Et ce fut ainsi que, sans le soupçonner, il mena la Grande Dame de la Cour de la Nuit au cœur de son territoire.

Remerciements

Je tiens à remercier ici tous ceux grâce auxquels ma vie est devenue un enchantement :

Mon mari Josh : c'est grâce à toi que j'ai pu tenir le coup cette année (les précédentes aussi, mais celle-ci en particulier). Les mots me manquent pour te dire tout mon amour pour toi et toute ma reconnaissance pour ton soutien et ton aide. Pour tous les repas que tu as préparés afin que je puisse continuer à écrire, toutes les vaisselles que tu as faites pour que je puisse me remettre au travail après avoir mangé, et tes promenades avec le chien tôt le matin pour que je puisse dormir plus longtemps.

C'est grâce à toi que ce livre est devenu réalité. Merci de m'avoir portée quand j'étais trop fatiguée, d'avoir essuyé mes larmes quand mon cœur était trop lourd et de m'avoir accompagnée dans tant d'aventures à travers le monde.

Annie, qui ne peut pas lire ces lignes mais qui les mérite : chaque seconde avec toi est un bonheur. Merci pour ta présence dans le travail solitaire qui est le mien, et pour les rires, la joie et l'amour que tu m'as apportés. Je t'aime tendrement, ma petite chienne chérie.

Susan Dennard, ma sœur pour la vie, mon *anam cara* : je sais bien que je me répète comme un disque rayé, mais merci encore d'être une amie digne de ce nom, merci pour tous nos rires et les merveilleux moments que nous passons ensemble.

Alex Bracken, Erin Bowman, Lauren Billings, Christina Hobbs, Victoria Aveyard, Jennifer L. Armentrout, Gena Showalter et Claire Legrand : je vous adore et je suis heureuse de pouvoir vous considérer comme mes amies.

Mon agent Tamar Rydzinski : que ferais-je sans toi ? Tu es mon ancre, l'étoile qui me guide et ma marraine de conte de fées depuis le début. Sept livres plus tard, je n'ai pas encore assez de mots pour t'exprimer toute ma reconnaissance.

Mon éditrice Cat Onder : mon travail avec toi a été l'un des points culminants de ma carrière. Merci pour ta sagesse, ta bonté et tous tes

talents d'éditrice.

Ma merveilleuse équipe de Bloomsbury à travers le monde :

Cindy Loh, Cristina Gilbert, Jon Cassir, Kathleen Farrar, Nigel Newton, Rebecca McNally, Natalie Hamilton, Sonia Palmisano, Emma Hopkin, Ian Lamb, Emma Bradshaw, Lizzy Mason, Courtney Griffin, Erica Barmash, Emily Ritter, Grace Whooley, Eshani Agrawal, Nick Thomas, Alice Grigg, Elise Burns, Jenny Collins, Linette Kim, Beth Eller, Diane Aronson, Emily Klopfer, Melissa Kavonic, Donna Mark, John Candell, Nicholas Church, Adiba Oemar, Hermione Lawton, Kelly de Groot et toute l'équipe des droits étrangers. C'est pour moi un honneur de vous connaître et de travailler avec vous. Merci de transformer mes rêves en réalité.

Cassie Homer : merci pour tout. Tu es absolument merveilleuse.

Ma famille, et mes parents en particulier : je vous aime et je vous aimerai jusqu'à la fin des temps.

Louise Ang, Nicola Wilksinson, Elena Yip, Sasha Alsberg, Vilma Gonzalez, Damaris Cardinali, Alexa Santiago, Rachel Domingo, Jamie Miller, Alice Fanchiang et les Maas Thirteen : votre amitié, votre générosité et votre soutien sont tout pour moi.

Et enfin mes lecteurs : vous êtes les meilleurs de tous. Sans vous, rien de tout cela n'aurait été possible. Merci du fond du cœur pour tout ce que vous faites pour moi et pour mes livres.